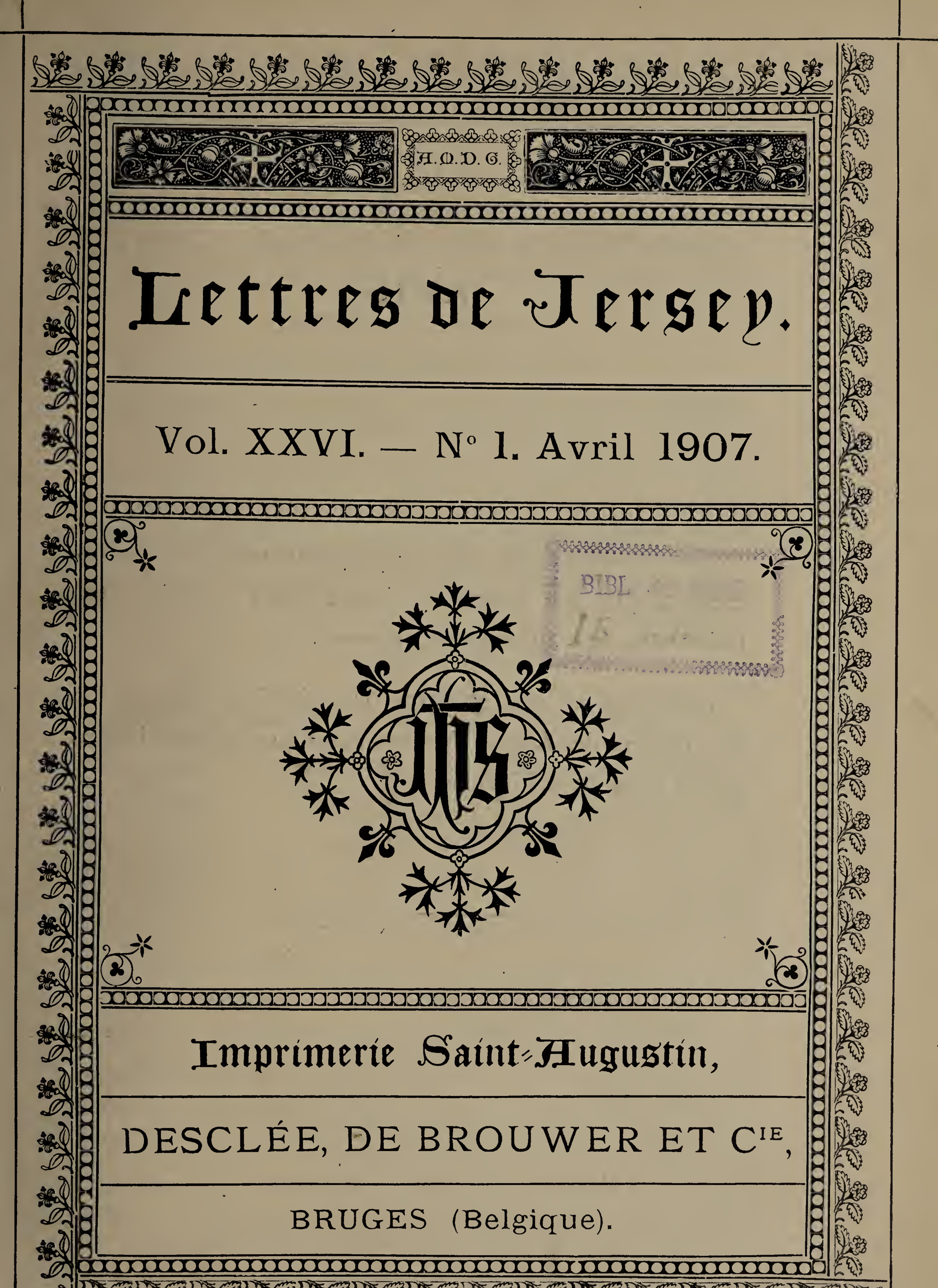




Lettres de Jersey.

Vol. XXVI. — N° 1. Avril 1907.

Imprimerie Saint-Augustin,

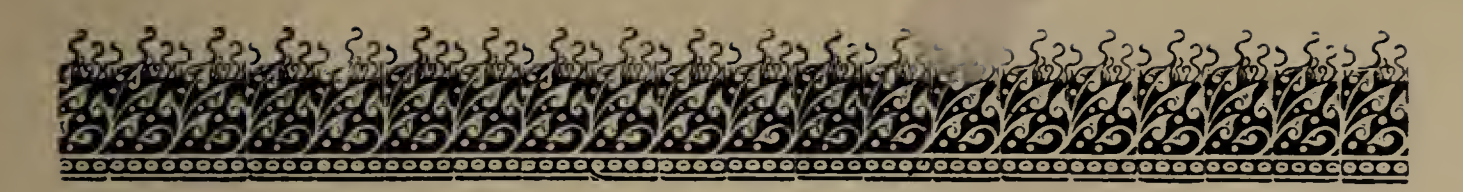
DESCLÉE, DE BROUWER ET CIE,

BRUGES (Belgique).

AVIS.

Nos Souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. l'Éditeur des *Lettres*, Maison Saint-Louis, Saint-Hélier, Jersey (Iles de la Manche).



LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Autour du Scolasticat

Obsèques de Monseigneur Bruguière.

Le lundi, 22 octobre 1906, les Scolastiques et Pères disponibles de Zi-ka-wei et de Chang-hai, sont allés à l'église Saint-Joseph de Yang-king-pang pour chanter le service funèbre de Mgr Bruguière, Lazariste, mort le 19 octobre à l'hôpital de Chang-hai en se rendant en France. Dans l'église toute tendue de noir, on avait dressé un magnifique catafalque. La cérémonie fut belle, et imposante par le nombre des Pères qui formaient le clergé. Le P. Supérieur de Yang-king-pang, le R. P. Rodet, accompagné d'un diacre et d'un sous-diacre lazaristes, chanta la grand'messe. En tête de la nombreuse assistance on remarquait M. Ratard, consul général de France. Les restes mortels de l'Évêque seront transportés à Tcheng-ting-fou.

S. G. Mgr Bruguière, de la Congrégation de la Mission, était évêque de Cina et vicaire apostolique du Tche-li occidental. Né en 1851, il arriva en Chine en 1877 comme missionnaire de Pékin, et fut nommé évêque en décembre 1891. Pendant les troubles des Boxeurs, il accompagna les troupes françaises, secourant les malades et donnant aux officiers les renseignements qui leur étaient nécessaires. Tour à tour guide, interprète et infirmier, son ministère était acquis aux plus humbles comme aux plus fortunés. Il contracta pendant cette campagne, à la suite d'un refroidissement, les germes de la maladie qui devait ruiner sa robuste constitution. Mgr Bruguière était chevalier de la Légion d'honneur.

La réception des nouveaux missionnaires.

Zi-ka-wei, 28 octobre 1906.

Les nouveaux missionnaires débarquaient à Chang-hai le 18 octobre, jeudi, fête de S. Luc, évangéliste. On les attendait depuis six heures du matin, heure probable de l'arrivée à Ou-Song, d'après le télégramme envoyé de Hong-Kong aux *Messageries maritimes*. De fait la malle n'atteignit le confluent du Wang-pou que vers dix heures. Les scolastiques libres et qui avaient connu autrefois les arrivants purent se rendre pour midi à Chang-hai. Ils y étaient avant que le canon annonçât l'entrée du tender des *Messageries* dans le port. Ce

canon ne se fit entendre qu'à midi 50', et dix minutes plus tard, nous recevions, avec les démonstrations que vous pensez, nos si désirés missionnaires. Ils avaient bonne mine, malgré la fatigue inévitable de la traversée. Mais comme ils avaient l'air à l'aise, dès le premier instant! Nos habits multicolores les intriguaient bien un peu; et il fallait répondre à sept questions posées à la fois: « Pourquoi avez-vous une robe bleue? et vous une grise? et vous quelque chose sur la tête? et vous rien? et vous une espèce de gilet sur la robe? »... On répondait: « Moi, je suis encore en habit d'été; moi en demi-saison; moi, en complet d'automne. » Tout cela en présentant aux voyageurs les plats du dîner qu'ils touchaient à peine, distraits, un peu émus, et ayant tant à externer.

Enfin, ils y sont. Et dès le lendemain, Zi-ka-wei les recevait gaiement, avec des impressions de « enfin »! plein nos cœurs. Vers onze heures, la cloche nous convie à la grande salle: ce sont les nouveaux qui entrent dans la maison et à qui on va souhaiter la bienvenue ici, *Ad multos annos!* — Au réfectoire, *Deo gratias*. Nous sommes au grand complet, avec les Pères et Frères de T'ou-sé-wé. Le F. Hermand a eu l'idée de faire chanter un couplet par cinq scolastiques, l'un en habit d'automne(f. Hermand), le second en « hiver », (f. Ferrand), avec l'assortiment complet de robes fourrées et chaussures *item*; le troisième (f. Ancel), en léger printemps avec un indispensable parapluie; la dernière saison, chantée par le f. Henry, tête nue, robe blanche transparente, et éventail. Ces quatre saisons étaient présentées par le f. de Vibraye en costume de cérémonie, chapeau évasé, bottes montantes, robe et « ma-koua-tsé » (pèlerine à larges manches). C'était simple. Cela a plu.

Le soir même, le collège recevait les Pères. Clairons et tambours font vibrer le corridor vitré des études. Le réfectoire des païens, où se fait la réception, est comble. Les nouveaux Pères passent au milieu des élèves qui les examinent avec tout ce qu'ils ont d'yeux. La grande prostration se fait à un signal donné, puis viennent deux compliments, le premier en chinois, l'autre en français. Le P. Arnaud y répond brièvement et chaleureusement; puis les Pères bénissent les élèves avant de se retirer.

Suit alors la visite du collège.

Bénédiction et pose de la première pierre de l'église saint-Ignace.

Zi-ka-wei, 15 octobre 1906.

L'événement a eu lieu le dimanche 7 octobre. Vous le savez, nous construisons à Zi-ka-wei une église nouvelle. L'ancienne a tous les défauts de son âge: elle manque de solidité, de salubrité, d'élégance,

de commodité, car elle est fendillée, elle laisse passer la pluie, elle est faite de plusieurs pièces rapportées, ce qui se voit surtout de l'extérieur, enfin elle ne suffit ni au nombre des prêtres ni à la foule des chrétiens : tout cela parce qu'elle est trop vieille. La nouvelle, située entre l'Observatoire et le P'o-dang (ou P'ei-tang, en mandarin, c'est notre Maison), sera longue, large et haute ; elle aura deux tours (l'ancienne n'en a pas), quatorze autels latéraux, une grande nef et des bas-côtés (détails inconnus de l'ancienne), enfin elle sera orientée. On commença à creuser pour établir les fondations, il y a un an. Les pluies d'hiver empêchèrent le travail d'avancer vite. La difficulté principale venait du défaut absolu de roc sur quoi on pût asseoir solidement l'édifice. Un procédé artificiel dut suppléer les assises naturelles. Un lit de béton fut étendu sur l'espace réservé aux murailles de l'église. Enfin, après onze mois, on allait commencer à bâtir. Tout d'abord, l'intention était de bénir la première pierre sans cérémonie. On décida le contraire dans le but d'intéresser les chrétiens aux travaux qui se faisaient pour eux. Le R. P. Recteur lança des invitations à Chang-hai, et le Consul de France répondit qu'il viendrait.

Dimanche donc, Zi-ka-wei avait une vie inaccoutumée. Après le salut du T. S. Sacrement, à 3 h. ½, les abords de notre Maison étaient encombrés de monde, de voitures, d'automobiles. Le capitaine chinois de Zi-ka-wei avait envoyé une douzaine de soldats en grand costume pour garder la porte du chantier. De plus, quelques élèves en uniforme européen formaient la haie pour laisser libre le passage des invités et du cortège religieux. Sur le parcours depuis l'église actuelle jusqu'à celle que l'on construit, les drapeaux multicolores, mais où le rouge dominait, brillaient au bout de longs bambous reliés par des guirlandes. Les drapeaux français étaient partout.

Un peu avant 4 h., une sonnerie de clairons accompagnés de tambours retentit vers le Sud. C'est T'ou-sé-wé qui arrive, en uniforme bleu à raies rouges aux coutures. La foule se tasse, et les petits soldats entrent fiers. Une autre sonnerie : c'est le Collège qui fait son entrée. Voici les invités. M. le Consul Général de France, avec Mme Ratard ; M. le Consul de Belgique ; d'autres Européens de marque ; le R. P. Procureur des Missions Étrangères avec un autre Père ; M. Mallet, chef de la garde municipale de la Concession française, M. Dowdall, l'architecte de l'église, un excellent Catholique irlandais ; M. Bayle, ancien élève de Hong-keu, l'entrepreneur.

Au chevet de l'église, près de la grande croix de bois qui marque l'emplacement du maître-autel, on a réservé pour les invités chaises

et fauteuils. Ces messieurs une fois placés, la foule envahit l'enceinte. Tertres, amoncellements de briques, maçonneries commencées, fûts de colonnes, tout se couvre de Chinois. Les clairons annoncent l'arrivée du clergé. Enfants de chœur en chapeaux rouge et or, séminaristes et scolastiques en surplis, prêtres assistants, enfin le R. P. Recteur en chape, s'avancent jusqu'à la croix de bois. La fanfare ouvre la fête.

Au moment indiqué par le Rituel, M. Ratard quitte sa place précédé et accompagné par des Pères en habits ordinaires, puis monte le plan incliné qui mène à la pierre bénite.

De ce sommet, il domine tout.

Les regards sont de toutes parts dirigés vers ce premier représentant de la France dans ce pays; et, simplement mais aussi avec dignité, le Consul Général cimente la première pierre de l'église Saint-Ignace de Zi-ka-wei. Ainsi, il reste acquis à l'histoire de la Mission, — et ce souvenir sera gravé sur la pierre — que la première pierre de cette église a été posée par le Consul de France. Cela était d'un très bon effet sur nos chrétiens et sur les païens qui virent cet acte-là. La France continue donc ici sa tradition: elle édifie et christianise. Puisse l'action contraire qu'elle exerce dans la mère-patrie n'avoir qu'un temps, comme les égarements des bons; cette France ne doit-elle pas rester aux yeux du monde comme la protectrice-née de l'Église dont elle est la fille aînée?

Après un second morceau de fanfare, la foule s'écoula, très lentement. Clairons en tête, T'ou-sé-wé et le Collège rentrèrent dans leur local respectif. La fanfare entra dans le jardin de l'Observatoire pour y attendre le Consul et Mme Ratard. Il fut salué par une marche allégro *En avant;* et pendant le goûter qu'il accepta de prendre, on lui joua la *Marseillaise*, morceau qui clôtura cette journée qui avait affirmé, aux yeux d'une foule de Chinois, l'alliance de la France et de la Religion. Avant de partir, M. le Consul manifesta en termes non équivoques son contentement d'avoir pris part à cette cérémonie.

La fête du R. P. Recteur de Zi-ka-wei.

4 novembre 1906.

Le 3 novembre, après les Litanies, souhaits de fête au R. P. Recteur, le R. P. Charles Baumert. Le lendemain, grandissime fête. A 9 h. du matin, dans le réfectoire des païens transformé aisément en grande salle de réception, le R. P. Recteur a reçu les vœux de ses diverses maisons.

Le collège d'abord. Après une sonnerie de clairons, pendant laquelle le R. P. Recteur entre dans la salle suivi du corps professoral, tous les

élèves font la prostration. On s'assied; et alors viennent les adresses.

Un compliment est lu en français, un autre en anglais, un autre en latin, un quatrième en chinois. Chacun des complimenteurs observe ce cérémonial · il sort des rangs, vient devant le P. Recteur, s'incline profondément, lit son discours, puis le remet, genoux en terre, au Père. L'ordre inverse s'observe pour le compliment chinois. On le présente à celui qu'on fête, avant de le lire. Ce compliment est enfermé dans une enveloppe rouge. Le lecteur a seulement une sorte de brouillon qu'il va lire au milieu de l'assistance. La raison de ce procédé est celle-ci : les compliments sont écrits en style, et, par suite, sont inintelligibles à l'audition. Il faut, pour les comprendre, avoir les caractères sous les yeux. Et encore!...

Après le collège, l'école paroissiale : des bébés. Cela n'en est pas moins gentil.

Vient ensuite une députation du Lao-dang, école de la ville chinoise de Chang-Hai, dirigée par l'excellent Père Sengni.

T'ou-sé-wé arrive avec tambours et clairons. L'orphelinat défile dans le grand corridor en uniforme bleu, remarquable aujourd'hui grâce au nouveau béret, — forme béret marin, bleu à pompon rouge mais sans jugulaire; — les petits ont le fusil de bois et chaque compagnie porte son drapeau. Enfin, voici la fanfare.

Ici encore il faut un compliment. Après un morceau de musique, la chorale de T'ou-sé-wé se groupe autour d'un harmonium, et un chant chinois célèbre les bienfaits du R. P. Recteur à l'égard de l'Orphelinat.

Re-fanfare, puis, au commandement du colonel, on fait demi-tour par principe, et le régiment regagne T'ou-sé-wé.

Le Père Recteur n'en a pas fini pour cela avec les réceptions. Remonté chez lui, il doit se rendre à la salle commune où Séminaire, Anciens Élèves, « Aurore », viennent lui chanter en beau style des choses d'autant plus admirables qu'elles sont moins intelligibles.

***

Cependant les Scolastiques ornent le réfectoire. Midi arrive très vite.

Le réfectoire est comble. De partout, Pères et Frères sont venus : Hong-K'eu, Yang-King-pang, Tong-Ka-dou, T'ou-sé-wé ont envoyé tout leur personnel disponible. On cause et aussi on chante.

A 3 h. ½, après la bénédiction du T.-S. Sacrement, séance récréative. J'en emprunte le récit à l'*Echo de Chine* du 6 novembre :

A 3 h. ½, le R. Père Beaumert, accompagné d'un nombreux cortège d'amis, se dirige vers la salle réservée au spectacle. Au passage, une sonnerie de clairons.

Comme le cortège pénètre dans le vaste hall gentiment décoré pour la circonstance d'écussons, de banderoles et de fleurs, une fanfare joyeuse éclate. C'est la musique de l'orphelinat. Un des Pères tient le bâton d'orchestre et dirige l'ensemble, non sans autorité.

Puis se déroule, pour la plus grande joie de tous, un programme des plus heureusement choisis qui permet d'apprécier les louables efforts des élèves et les beaux résultats des maîtres.

1re PARTIE.

1. — « Adresse » des élèves au R. P. Recteur.
2. — Farce. « *Just like Papa* ».
3. — Swedish Gymnastics with music (3rd division 16 élèves).
4. — « *Entre Frères* » scènes extraites de Molière.
5. — Dumb-bell. Exercice with music (2nd division, 16 élèves).
6. — Déclamation « *Running to the Rainbow* ».
7. — Club Exercise with music (1st division,16 élèves).

2e PARTIE.

1. — « Adresse » des Anciens Élèves du Collège au R. P. Recteur.
2. — *Maître Pathelin*, opérette en 1 acte.
   (Musique de Bazin. — 8 personnages, chœur de paysans. Finale. — (Fanfare).

Cette manifestation, à cause même de son caractère de fête intime et sans apprêts, est dans son ensemble, peut-on dire, un exercice scolaire plein de suggestions pour le spectateur amusé.

Voici, en effet, une musique au concert assez homogène, ma foi! et non sans agrément. Pour qui sait l'inaptitude du Chinois à jouer des instruments occidentaux, nous ne pouvons qu'applaudir aux efforts faits pour développer ainsi sa technique et son goût qui sont dès maintenant appréciables.

Plus encore peut-être sont satisfaisants les progrès réalisés au point de la culture physique.

Voici trois classes de pupilles qui viennent, l'une après l'autre, — dans un ravissant costume de gymnastes: chemise et pantalon court, blancs, ceinture de soie noire, bas noirs, écharpe rouge — nous montrer les excellents effets de la méthode suédoise. Que de vigueur déjà et d'endurance dans ces jeunes corps! C'est plaisir vraiment que de voir ardeur si grande et si beaux exercices!

Trouverions-nous l'équivalent de ces résultats dans les écoles de France, où, pourtant, les tempéraments offrent, dit-on, plus de ressources au point de vue nerf, et les anatomies aussi plus de puissance

musculaire? Bravo! jeunes athlètes de l'avenir, vous faites bien augurer des facultés physiques de la jeune Chine.

Les lettres aussi, avec les arts et les sports, viennent agrémenter la séance et emporter leur belle part de succès.

Des adresses de compliments sont lues par des élèves où s'affirment le respect et la reconnaissance de tous envers le R. P. Baumert, très touché de ces démonstrations.

Mais particulièrement remarquable est l'adresse de M. Tsu, membre de l'association des anciens élèves du collège dont il est l'un des plus distingués inspirateurs. Le recteur le remercie vivement.

Ce sont également de petites scènes en anglais et en français, avec costumes, s'il vous plaît, où les élèves essaient avec beaucoup de bonheur parfois leur intelligence de la comédie.

Just like Papa, interprétée par deux tout jeunes élèves, fait beaucoup rire l'assistance fort amusée du sérieux convaincu des deux petits bonshommes d'acteurs, remplissant le rôle de deux frères, dont l'un fait le docteur, comme le père, et l'autre le patient.

Mais le clou de la matinée fut incontestablement la représentation d'une scène de Sganarelle et celle de Maître Pathelin.

Ah! que ce nous fut une surprise agréable de retrouver dans ces lieux Molière et Brueys avec ces comédies savoureuses d'un esprit si bien français! Et n'allez pas croire que l'interprétation souffrît de ses acteurs pour singuliers qu'ils fussent. Choisis parmi les membres de l'Association des Anciens Élèves du collège non seulement ils firent de leur mieux, mais parfois ils firent bien et très bien.

Qu'il eut d'entrain et de sens comique M. Guillaume, qu'il fut plaisant Maître Pathelin, et Agnelet, pleurant ses moutons et plaidant contre « son doux maître », qu'il eut des cris hilarants et des grimaces heureuses!

Aussi les applaudissements ne leur furent-ils pas ménagés.

Vers 6 h. ½, la séance prenait fin, après un pot-pourri de la fanfare où passèrent tous les bons vieux airs français.

Ensuite le R. P. Baumert avec son aménité parfaite et sa rare distinction, recevait ses nombreux amis et les quelques invités de cette fête tout intime, et, en vidant une coupe de vin clair, M. Chollot, l'ingénieur dévoué de notre municipalité, portait la santé de l'éminent Recteur et dans son toast saluait la prospérité du magnifique collège de Zi-ka-wei dont nous venions d'avoir tous, sous les yeux, un si éclatant témoignage de bonne tenue, de progrès et de direction avisée.

Puis l'assistance se séparait dans le sentiment unanime que l'œuvre entreprise au collège de Zi-ka-wei était saine et féconde en résultats

heureux et nous nous sentions particulièrement fiers dans nos cœurs de Français qu'il nous fût donné de voir telle prospérité et tel éclat de l'influence de notre pays dans ce coin de Chine où pénètre de plus en plus, grâce aux vaillants pionniers que sont nos missionnaires, l'une des meilleures formes de la civilisation occidentale.



Quinze jours après, avait lieu une répétition de cette séance dont nous empruntons encore le récit à l'*Echo de Chine* du 20 novembre :

L'*Echo de Chine* du 6 novembre a raconté la séance donnée par les élèves du collège de Zi-ka-wei, le dimanche précédent, à l'occasion de la fête du R. P. Baumert, recteur des établissements de la Mission Catholique.

C'était la fête de famille, à laquelle prirent part bon nombre de personnalités de la colonie européenne de Chang-hai.

L'exiguïté de la salle n'avait point permis de faire des invitations à certaines notabilités chinoises, qui s'intéressent vivement à l'œuvre des écoles en Chine, et aux directeurs, professeurs et élèves des principaux collèges de Chang-hai avec qui Zi-ka-wei entretient de fort bonnes relations.

On avait donc remis à quinzaine une seconde séance.

Samedi dernier, Zi-ka-wei reprit son animation des grands jours.

Dans la matinée arrivèrent successivement les principaux invités. Citons MM : Liu-hai-koan, ancien ministre des travaux publics, ancien ambassadeur en Europe, en résidence à Chang-hai, pour le règlement des traités commerciaux avec les nations européennes, nommé tout récemment général des troupes de Mongolie ; — Tsa-houo-fou, ancien tao-tai de Chang-hai, et jadis ambassadeur en Europe ; il a tenu à venir à Zi-ka-wei, malgré son état de santé ; — Wang-seng-tse, ancien examinateur du Hou-pé, vice-président d'un bureau chargé de la surveillance des études dans le Kiang-sou, venu exprès de Sou-tseu, pour voir les collèges de Zi-ka-wei ; — Sen-tse-mei, ancien tao-tai ; — Zi-yu-tse, directeur de la Compagnie de navigation *China Merchant ;* — Tseu-sen-kieng, directeur des télégraphes à Chang-hai ; — Wang-tan-goé, ancien directeur du Nan-yang Collège et membre du tribunal du commerce, directeur des chemins de fer ; — Ma-siang-pé, qui se dévoue si entièrement à l'œuvre de l'éducation intellectuelle en Chine, accompagnait ces messieurs.

Ils commencèrent à visiter les divers établissements, les orphelinats, les Universités, le Collège, s'intéressant à tout, se plaisant à interroger, à entrer dans les moindres détails. L'un d'eux, — pour ne prendre qu'un exemple, — pendant la visite de l'Orphelinat du

Seng-mou-yeu demanda à visiter la classe des sourds-muets: « J'ai entendu dire que vous appreniez à parler aux sourds-muets, je serais curieux de voir cela ». — Partout ces Messieurs eurent des mots aimables et louangeurs.

A 2 h. après-midi, les députations de plusieurs collèges avaient pris place dans la salle du théâtre.

Les Pères y amenèrent leurs invités, et les élèves du Collège donnèrent une seconde représentation de la séance du 4 novembre: le programme était à très peu de chose près, le même: les adresses au R. P. Recteur étaient remplacées par une adresse des élèves à leurs camarades des autres écoles. La fanfare de l'Orphelinat de Tou-sé-wé, seule, avait changé ses morceaux tenant à les choisir plus dans le goût chinois et à terminer par la *Marseillaise*. On a remarqué que pendant un entr'acte, MM. Liu-hai Koan et Ts'a-houo-fou quittèrent leurs fauteuils pour venir voir de tout près les jeunes musiciens chinois, qui jouaient à ce moment, non sans brio, un joyeux quadrille.

L'auditoire tout entier fit très bon accueil et s'intéressa vivement aux divers numéros du programme. On applaudit, à la française, gymnastique suédoise et saynète anglaise; Molière aurait souri si on lui avait prédit qu'il amuserait un jour les sujets de l'empereur de la Chine, comme il l'a fait à Zi-ka-wei. Josseaume, Pathelin, Agnelet et Cie surent encore une fois faire rire tout le monde, même ceux qui ne comprenaient pas notre belle langue française.

Après une légère collation, — avec musique, s'il vous plaît, — les invités se retirèrent, satisfaits, disaient-ils, de l'aimable réception des Pères, et de tout ce qu'ils avaient vu, laissant tout le monde enchanté de leur exquise courtoisie.

L'« Aurore ». — *(du P. Hermand.)*

20 janvier 1907.

La Chine se civilise, par les écoles sans doute, car c'est là que se rencontre l'esprit nouveau, mais il est anti-dynastique et on le redoute fort à Pékin. En voici quelques preuves glanées dans les journaux de ces jours.

6. janvier, Pékin: Le gouvernement chinois a ordonné au ministre à Tokio, d'avoir soin que les étudiants chinois ne retournent pas du Japon en Chine à l'occasion du nouvel an chinois, mais qu'ils continuent leurs études. La raison de cet ordre réside dans la crainte que le mouvement révolutionnaire anti-dynastique actuel ne soit développé par le retour des étudiants dont le nombre atteint maintenant seize à dix-huit mille. — Le docteur Sun Ya-tsen, le chef révolutionnaire bien connu, et Tchang Ping-ling, le rédacteur en chef de l'ex-journal

Su-pao qui vient de sortir de prison le mois dernier, ont tenu un meeting populaire des étudiants chinois à Tokio, auquel assistaient environ cinq mille étudiants. Trois mille d'entre eux ont signé l'engagement de suivre Sun et Tchang. — Pékin, 8 janvier: les Chinois qui visitent Pékin sont mis sous une surveillance étroite. Les portes de la ville sont fermées le soir de bonne heure et ouvertes tard le matin. — 10 janvier: Les étudiants chinois à Tokio, qui se sont joints ouvertement aux révolutionnaires Sun et Tchang, ont pris des mesures pour trouver parmi eux et leurs amis les moyens nécessaires pour atteindre leur but. Leur intention est avant tout, d'acheter de grandes quantités d'armes. Le mouvement est donc hardiment anti-mandchou

Nos élèves de l' « Aurore », eux, ici du moins, s'occupent peu de ces questions politiques: ils ne songent qu'à travailler et entretemps à jouer au *foot-ball*. Aujourd'hui ils sont en examens et vont partir en vacances d'un mois.

A la rentrée, le local sera prêt pour recevoir une cinquantaine de nouveaux. On a construit un bâtiment entre le musée et l'ancien observatoire.

Mais si le local suffit, à lui seul, à permettre de recevoir matériellement cinquante élèves de plus, la grosse question à résoudre reste celle des professeurs qu'il va falloir plus nombreux pour les nouvelles classes. Comment fera-t-on? On vous le dira dans un mois.

24 janvier. Hier a eu lieu la grande réunion et les adieux des élèves aux Professeurs. Un notable de Chang-hai a fait un grand discours sur l'amour de la vertu nécessaire au progrès. Autre discours d'un élève. A midi tout était fini. Dans l'après-midi départ des élèves.

(du P. Chevestrier.)

3 février 1907.)

Les examens d'admission à l' « Aurore », ont eu lieu les 25 et 26 janvier. 116 candidats se sont présentés, parmi lesquels, deux mandarins dont l'un a le titre de *Tche-fou* (préfet). Il était muni de tous ses papiers. Ce personnage qui a passé trois ans à l'Institution Berlitz de Paris, tout en étant secrétaire à l'ambassade, sait assez bien le français; mais il désire, avant de poursuivre sa carrière mandarinale, s'instruire dans les sciences européennes.

Sur les 116 candidats, 47 ont été admis, parmi lesquels le susdit Préfet. J'aurai l'honneur de l'avoir pour élève à la rentrée, puisque je prends le cours supérieur de français. Ce cours est plus facile que les autres: les élèves sachant déjà pas mal de français, j'ai moins besoin de recourir au chinois pour me faire comprendre. Les noms

des candidats reçus ont été publiés dans les journaux le mardi suivant. Parmi les élus, il y a un chrétien venu de Se-tchoan. C'est le premier chrétien reçu à l' « Aurore ».

Discours à Nang-yang collège et à l' « Aurore ».

Le samedi, 13 octobre, 26me jour de la 8e lune, était la veille de la naissance de Confucius. A cette occasion, le collège impérial de Nan-yang organisa une fête. Les Pères Perrin, Schérer et Van-Hée (les deux derniers, professeurs de français au dit collège) y étaient avec deux Pères chinois.

Je vous en parle à cause des discours qui furent faits. Pusieurs mandarins présidaient la fête. — Il devait être question surtout de la fameuse « Constitution » qu'on veut établir en Chine.

M. Mâ siang-p'é (le P. Mâ) prit d'abord la parole, et dit aux élèves de quelle manière ils pouvaient espérer se rendre utiles à leur pays. Sous le couvert de nombreux textes tirés de Confucius, de Meng-tse et autres sages chinois, il a parfaitement montré dans un discours qui était plutôt une conférence, la nécessité de la « Vertu » pour le Relèvement de la Chine; nécessité de la morale dans l'éducation; impossibilité de faire œuvre grande et durable, impossibilité d'empêcher la dissolution dans l'avenir sans les principes moraux exigés de la masse et surtout à l'école. « Là doit être le fondement inébranlable de la constitution et sa fin sublime. » Les applaudissements redoublèrent et l'enthousiasme fut grand. Il en est toujours ainsi, paraît-il, quand M. Mâ fait des discours. Il est certain que ses idées sont d'ordinaire très appropriées aux besoins actuels de la Chine, et qu'elles formulent un idéal que l'élite recherche avec passion, surtout depuis quelques années : la mise en œuvre d'une constitution en est le plus probant témoignage.

Après lui, M. Sites, un américain professeur aussi à Nan-yang, prit la suite du discours de M. Mâ, et montra que l'homme n'atteindrait pas à la vertu sans la reconnaissance d'un Être suprême, Dieu, à qui il doit obéissance et service. Deux mandarins parlèrent encore; l'un fit surtout l'histoire des différentes constitutions européennes, mais prenant pour type l'Angleterre. Il parla de S. Louis avec respect, lui reprochant seulement trop d'absolutisme, ce qui n'est pas, dit-il, la bonne manière de gouverner. Henri VIII fut étudié, critiqué, et bien que le Protestantisme fût loué, l'orateur évita d'attaquer notre religion. Était-ce à cause de la présence de nos Pères? Pas nécessairement. Le dernier discours n'eut rien de remarquable.

***

Le soir même, M. Mâ dînait à Zi-ka-wei, en compagnie du Père

Wang (l'auteur); on lui avait préparé une chambre au collège; et le lendemain matin à 9 h., sur l'invitation du P. Perrin, il fit de nouveau un splendide discours à l' « Aurore », sur l'immortalité de l'âme. Il fut très éloquent et dit d'excellentes choses: toujours du « Liberatore » et de la bonne morale mise dans la bouche du grand Kong-fou-tse et de ses disciples. L'homme n'est pas seulement un corps; il est esprit aussi. L'esprit l'emporte sur le corps, d'où nécessité de développer le premier, plus encore que le second. Les passions doivent être refrénées, la volonté affermie dans le bien, l'intelligence remplie du vrai. Ainsi se forme l'homme. Or, c'est moins par l'établissement d'une Constitution que par la formation d'une élite d' « hommes » que la Chine deviendra la nation forte et grande que l'on souhaite. Kong-fou-tse a du bon, avouez-le. Encore faut-il le connaître, et vous verrez qu'il ne se laisse pas lire facilement.

Cela dura plus d'une heure; ces pauvres païens, dont les espérances sont bornées à des ambitions purement humaines et dont un grand nombre souffre de mener une vie si égoïste, étaient vivement intéressés par cet homme qui connaît si bien la mentalité chinoise et qui peut ainsi leur insinuer déjà l'amour des vertus chrétiennes par celui des vertus naturelles. M. Mâ possède sur les jeunes gens une influence extraordinaire et il est pour eux un véritable « leader ». Son action est plus étendue encore, car il peut avec une autorité incontestée répandre les bonnes idées et les vrais principes dans une société qui nous est fermée dans son ensemble. Il est en ce sens pour nous un véritable collaborateur.

A T'ou-se-wé. *(Extraits de lettres du P. de Lapparent.)*

1 octobre 1906.

Je ne veux pas laisser partir la malle anglaise sans lui confier quelques mots pour vous. Ci-joint un extrait amusant du *Hoei-pao*, un échantillon de l'article « correspondance ». C'est ainsi que nous nous faisons tout à tous.

Hoei-pao du 5 septembre 1906. — « Moi, votre esclave par ma nature, j'aime beaucoup boire du vin; mais je n'en bois pas toujours. Quand j'en ai bu, j'ai toujours sur mon corps des rougeurs, comme les boutons. De temps en temps, j'ai des démangeaisons, de sorte que je ne puis cesser de me gratter avec ma main. On dit que c'est la maladie du vin. Il n'y a pas moyen de la guérir, dit-on. J'ose demander à votre haute intelligence, j'ai espoir que vous me renseignerez. — *Réponse.* — Quand on boit du vin après le repas cela vaut mieux qu'avant. Quand on a faim il ne faut pas boire beaucoup.

Il ne faut pas non plus boire toujours sans cesser, parce que peut-être on aurait une maladie chronique, due au vin, plus grave que celle que vous décrivez. Le moyen pour se guérir, c'est de se purger bien complètement, puis prendre un mélange de han-ko, écorce d'orange amère, de rhubarbe, etc... bien bouillis. »

La réponse est faite par un rédacteur chinois qui ne peut dire ce que c'est que han-ko en français; peut-être sont-ce des pois doux.

25 octobre 1906.

... Je te dirai que notre vieux Wang-hong-kon (mot à mot la « racine rouge ») est mort hier. C'était un vieux brave homme, ancien sacristain, ancien linger, enfin brocheur de livres. Le pauvre homme avait une maladie d'estomac, « le riz ne tombait plus dans son estomac », comme ils disent ici, il maigrissait de jour en jour. Le dimanche 14, il s'était confessé et avait communié pour notre fête patronale, puis était venu me demander, s'il pouvait communier le lendemain 15, pour la fête de Ste Thérèse, parce qu'il habite à côté du Carmel. Hier matin il n'avait pas pu se lever, on lui a donné l'Extrême-Onction et il est mort tout doucement; encore une âme droite, qui recevra, j'espère, sa récompense au ciel.

Ce qui ne se voit qu'ici, c'est qu'aussitôt après la mort, sa femme est venue me trouver, à peine une demi-heure après, — on a décidé de marier sa fille aînée dès le lendemain, avant l'enterrement, et c'est fait maintenant. Hier la mort du vieux, ce matin le mariage de sa fille, et demain matin l'enterrement du vieux. Question d'économie. Un mariage ordinaire parmi les gens de cette classe aurait coûté une cinquantaine de francs, en festins, pétards, chaise à porteurs, habits de gala, etc... Mais en cas de deuil, c'est admis que l'on est dispensé d'inviter les voisins, de brûler de la poudre, de mettre une robe rouge et des bottes, etc... d'où beaucoup moins d'argent dépensé. D'autre part il fallait faire cela avant l'enterrement, car à partir de l'enterrement commence le deuil officiel, pendant lequel il est défendu de se marier. De plus on avait besoin du gendre, car à la maison il n'y a pas de garçons, sauf un qui est idiot; il faut un homme pour aller au marché, diriger la maison, gouverner l'idiot et gagner de l'argent... Justement, il y a quelques mois, je leur avais promis comme gendre un de mes orphelins de vingt et un ans, sculpteur; c'est parfait; lui n'a pas de famille, de sorte qu'il restera dans la famille de sa femme à titre de fils adoptif et de gendre; il leur donnera tout ce qu'il gagne, et cela fera une famille heureuse. Vingt et un ans, cela ne leur paraît pas trop jeune, alors que l'on voit souvent des jeunes gens de dix-neuf ans, ou même dix-huit et dix-sept, se marier. En disant vingt et un

ans, je parle à la mode de Chine, cela veut dire la vingt et unième année; l'intéressé n'a que vingt ans accomplis...

(du P. Le Boisselier.)

Je vous présente ma petite congrégation de T'ou-sé-wé. C'est une trentaine d'enfants que j'ai réunis sous le nom de « Bataillon du Sacré-Cœur ». Mon but est de leur faire pratiquer l'esprit de l'Apostolat de la Prière dans son plus haut degré: communion fréquente, visites au Saint Sacrement, offrande des bonnes œuvres, examen particulier, etc. Il n'y a qu'une condition pour entrer: de la bonne volonté. Et certainement chez ceux que j'ai ainsi groupés, il y a beaucoup de générosité. Cela fait ma consolation le dimanche.

Au Carmel de Zi-ka-wei.

14 octobre 1906.

Le Carmel Saint-Joseph, de Zi-ka-wei, a célébré les seize Bienheureuses Martyres Carmélites de Compiègne, par un Triduum qui s'est terminé le dimanche 14 octobre, veille de Ste Thérèse.

La chapelle avait été magnifiquement décorée sous l'habile direction du F. Beck, architecte de T'ou-sé-wé. Ayant eu le bonheur d'assister jadis à Rome à de semblables fêtes, le F. Beck s'était inspiré de ses vieux souvenirs et n'avait voulu rien omettre de ce qu'il avait cru pouvoir reproduire. De généreuses bienfaitrices l'avaient secondé.

Dominant le maître-autel, un immense tableau du martyre des Bienheureuses, reproduction de celui de Rome, peinte par le F. Lieou, attire d'abord et retient les regards; autour de la chapelle d'autres tableaux exécutés également à T'ou-sé-wé; le tout encadré de plus de sept cents mètres de guirlandes de verdure formant festons et remontant jusqu'à la voûte. Des tentures rouges à frange jaune, courent sur les murs ornés d'écussons d'inscriptions et d'armoiries. L'autel resplendit de toutes les richesses de Zi-ka-wei, amenées là pour la fête.

Le vendredi 12, premier jour du Triduum, le R. P. Rodet, supérieur de Yang-king-pang, préside à tous les offices et prêche en français tandis que les religieuses Auxiliatrices exécutent tous les chants. Le samedi, messe par le P. Platel et sermon en chinois, par le P. E. Moreau, avec la tribune du séminaire, dirigée par le P. Lévêque. Le dimanche, pour clôturer, grandissime première classe. Le P. Adigard célèbre la messe solennelle où évoluent tous les enfants de chœur du collège, sous l'habile direction du P. Robinet. Dans le sanctuaire un nombreux clergé composé des Pères Tertiaires, des Novices et de

tous les Pères disponibles. Les scolastiques et les enfants du collège réunis forment un magnifique chœur à voix inégales, ce qui est fort rare ici, il y a aussi la cithare du P. Ferrand et la fanfare de Tou-sé-wé. Le P. Li prononce en chinois le panégyrique des Bienheureuses devant un splendide auditoire de Chinois et d'Européens venus de Chang-hai. Si nombreuse est l'assistance qu'une partie doit rester dehors dans la cour devant l'église.

Une invitation.

Que diriez-vous si vous receviez — comme cela m'est arrivé hier — une belle enveloppe rouge sur laquelle vous seriez qualifié de « Grand Père », et dans laquelle il y aurait une belle carte rouge, avec ces mots (en chinois bien entendu) : « Le 10e jour de cette lune (la 12e) à midi très exactement, j'*essuierai mon verre* en attendant votre noble arrivée » ? Ce que vous feriez ? Ce que le P. Schérer (qui a reçu une semblable invitation) et moi allons faire : vous iriez dîner après-demain au Collège de Nan-Yang. Que dites-vous de la formule ?

Quelle grossièreté ce serait d'écrire : « Monsieur, je vous attends pour dîner » !

Chez les Petites Sœurs des Pauvres. — *(du P. Chevestrier.)*

25 novembre 1906.

Jeudi, fête de Ste Cécile, les musiciens du Collège sont allés chez les Petites Sœurs des Pauvres. C'est une innovation due à l'initiative du P. A. Durand, leur maître de chapelle. Depuis deux ou trois semaines les enfants faisaient des provisions de douceurs, oranges, chocolat, poires, sucreries ; d'images, d'objets hors d'usage pour eux, mais pouvant servir aux vieillards. Tout cela, enrubanné et additionné d'un peu de tabac, devait présenter aux pauvres vieux un coup d'œil rare et alléchant.

A midi, la députation du Collège sortait. Tous sont en uniforme kaki ; en tête deux tambours, quatre ou cinq clairons et des fifres. Suit la maîtrise. Le Père Durand, son piston en main, mène le bataillon. Deux brouettes ferment la marche ; ce sont à la fois les voitures de subsistances et d'ambulance, car elles portent les cadeaux à faire aux vieillards, et attendent d'être envahies par quelques éclopés.

Le Père Vanara et moi marchons sur les flancs de l'armée. Quelle gloire, mes aïeux ! que cette sortie militaire à travers Zi-ka-wei en émoi. Clairons, fifres et tambours s'en donnent à plaisir, et les chanteurs crient sur l'air du « vitrier » quelque chose en chinois qui m'a l'air suffisamment crâne.

Une, deux! une, deux! On marque le pas en se redressant, surtout les plus petits. Le village est passé. Nous voilà sur la grand'route. Alors, les ambulances fonctionnent: il se trouve des petits fatigués. C'est tout naturel, il n'y a plus la foule admiratrice pour encourager le jeune soldat!

Après deux heures de marche, entrée triomphante chez les Petites Sœurs. Tout est propre; on a même orné la grande salle des vieux, et le mot « *Welcome!* » se lit sur des festons bleus et roses.

La chapelle reçoit la première visite. On y chante un cantique.

Puis visite de la maison. On rencontre les PP. Beaucé, de Vibraye et Ferrand venus plus tard. Suit une séance de gymnastique suédoise par les petits et les grands, au son de la musique: piston, petite flûte, clarinette, ou bien tambours et clairons.

Une loterie est organisée pour faire gagner les lots apportés. Par une heureuse inspiration, les enfants trouvent le procédé trop long et trop solennel. Alors, chacun se saisit d'un paquet et va le porter aux vieillards. C'est étonnant et touchant, car jamais chose pareille ne s'était vue, et leurs aïeux n'ont jamais fait cela! Parmi les élèves, il y avait plusieurs païens.

L'impression a été excellente pour les vieux comme pour les enfants.

Après un goûter offert par M. Tsu dans son usine, retour à Zi-ka-wei, dans un ordre qui émerveille le Père P'é, préfet du collège.

Ce fut donc une bonne journée, très profitable à ces enfants qui étaient entrés en contact direct avec de pauvres vieillards.

C'est neuf. Puisse cela porter du fruit.

3 février 1907.

Les Pères Tertiaires ont commencé leurs expériments chez les Petites Sœurs des Pauvres. En ce moment le P. Gasperment, venu en Chine avec la dernière bande, passe les traditions au P. Covillard. Il paraît qu'ils ont eu beaucoup de peine à pouvoir laver les pieds des vieillards. Ils y sont tout de même arrivés, mais pas pour tous. Il y a eu des scènes très drôles. L'un s'est laissé faire: « Je veux bien, puisque ça fait plaisir aux Pères; les pieds, la poitrine... ils peuvent me laver tout ce qu'ils voudront! » — Tout comme S. Pierre! — Un autre se laissait faire, mais sans rien dire: son voisin, un païen, tout furieux, lui tombe dessus et lui donne des coups de poing: « Mais remercie donc le Père; dis donc merci au Père. »

L'académie des païens au collège de Zi-ka-wei. — *(du P. Chevestrier.)*

21 janvier 1907.

Au collège, hier soir, j'ai assisté à la première réunion de l'Académie des païens. Cette Académie est l'œuvre du P. Durand. Le R. P. Recteur désirait beaucoup que l'on organisât en faveur des païens quelque réunion qui fût le pendant de la Congrégation pour les chrétiens. Le P. Durand, qui n'en est pas à son coup d'essai d'heureuses initiatives, vient de lancer l'Académie des païens. Il a pris les moyens, comme étant plus faciles pour un début. L'œuvre, à la rentrée, s'organisera pareillement chez les grands.

A 6 h., hier soir, le R. P. Recteur, accompagné du président et du secrétaire de l'Académie, fait son entrée dans la salle. Il a voulu encourager les débuts de la nouvelle réunion. Dans le même but, le P. Préfet du Collège, le P. Directeur de la Congrégation, le P. Préfet de l' « Aurore », le P. Schérer, quelques professeurs et surveillants du collège étaient présents. Des invitations avaient été faites à des députations des autres divisions du collège. C'était donc pour les jeunes académiciens une face énorme.

Ils sont là, groupés autour d'une table où siègent le Président, le Secrétaire, le Trésorier et les deux Conseillers. Ces hauts dignitaires ont sur la poitrine une rosette double rouge et verte, à franges d'argent, comme insigne de leurs hautes fonctions.

Huit membres de l'Académie se tiennent derrière, ayant une rosette toute verte.

Le Président remercie, en français, le R. P. Recteur de l'honneur qu'il fait à l'assemblée, et des encouragements que sa présence lui donne.

Le Secrétaire lit ensuite les Statuts de la nouvelle Société. Tout désormais va se passer en chinois, à commencer par la lecture du compte-rendu. La Conférence roule sur le système solaire. Quelques notions générales de Cosmographie, la révolution des planètes, la rotondité de la Terre et la cause des éclipses, voilà ce que le Président expose avec un entrain et un sérieux tout à fait amusants. Les Pères l'interrompent parfois pour lui demander une explication, et le petit bonhomme s'en tire à peu près bien.

Il devait y avoir des projections; mais un accident survenu au système d'éclairage obligea de recourir à de simples figures à la craie sur le tableau noir. La conférence fut coupée par une déclamation en chinois: *Le Renard et la Cigogne.* L'assistance écolière s'en amusa fort. .

Tous les quinze jours désormais, il y aura conférence, faite par un Académicien. La prochaine sera sur les torpilles, torpilleurs et

sous-marins. C'est le P. Savio qui prépare les matériaux de cette conférence, comme le P. Vanara avait préparé la conférence précédente, donnée du reste par un de ses élèves.

Tous les dimanches, l'Académie tient séance. Un Père ira causer avec eux, provoquer les discussions, en fournir la matière, et diriger les débats. Plus simples, ces réunions prépareront les « Conférences » proprement dites de chaque quinzaine.

Évidemment que la condition première pour faire partie de l'Académie est d'être un bon élève, sage en division. Ce sera une récompense et un stimulant qui semble devoir bien prendre sur nos élèves chinois. L'Académie a ses armoiries : *au chef de gueules portant en or les caractères* « Kang ya wea : Académie solaire »; l'écu est *de sinople à deux palmes d'or avec une étoile d'argent.* Vous voyez que c'est grandiose.

Distribution des Prix au collège.

2 février 1907.

Ce matin à 9 heures, avait lieu au collège la distribution des prix, agrémentée de quelques intermèdes : 1° Un monologue en français par un élève du P. Henry. Costume d'un bourgeois de province 1840. Grand succès. — 2° Une scène de Molière par deux élèves du second cours de français. Naturel, élan, verve : c'était parfait. — 3° Une piécette anglaise, scène de correctionnelle, par les élèves du second cours d'anglais. C'est le P. Armand qui a préparé cette saynette. On a beaucoup ri, même ceux qui n'y comprenaient rien. — 4° Enfin le chant du collège, marche arrangée par le P. Vanara, sur deux airs de Monaco. Les paroles (en chinois) sont du P. P'é, préfet du Collège. — Les fifres, clairons et tambours du P. Durand s'en donnèrent aussi à cœur joie.

La famine.

Zi-ka-wei, 21 janvier 1907.

La famine continue et les émigrations aussi. A Chang-hai, une société internationale s'est constituée dans le but de porter secours aux malheureux campagnards du Nord. Cette société, qui comprend des Chinois et des Occidentaux, organise des réunions variées, représentations scéniques, conférences et le reste, auxquelles le public assiste moyennant un prix d'entrée assez élevé. Une collecte, en outre, est faite pendant les séances, et le produit de ces fêtes est distribué au profit des affamés. C'est ainsi qu'avant hier soir, samedi, plus de six mille taëls ont été gagnés dans une seule réunion. — Pour la distribution des aumônes, le comité consulte et gratifie selon qu'il juge plus à propos. Des demandes lui sont adressées par les man-

darins, les missionnaires, les sociétés protestantes. Le Père Colman, qui est bien vu de la société anglaise de Chang-hai, a présenté plusieurs lettres de nos Pères, lesquelles, paraît-il, auraient vivement impressionné le comité.

Vous du moins en Europe, donnez généreusement vos prières pour que cette famine procure la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes.

Suites de l'affaire de Nan-tchang.

22 juillet 1906.

Le P. Lémour a repris le chemin de Ngan-king où il va retrouver ses somptueux habits de cérémonie, ses visites, ses mandarins, ses affaires et brochant sur le tout, la mauvaise volonté et l'arrogance qui sont au fond de tous les potentats administratifs depuis la déplorable affaire de Nan-tchang. Tous les Pères des districts disent la même chose, c'est frappant: « Dans les villes surtout et parmi le monde officiel, cette affaire a causé des torts énormes aux missionnaires. »

... L'affaire de Nan-tchang a, paraît-il, été très bien traitée par M. Bapst. On dit qu'il s'en est tiré en fin diplomate et avec une rapidité un peu déconcertante en ces pays. D'aucuns pensent cependant que l'expression du document officiel: « Kiang, dans un accès de colère, s'est suicidé », rejette, aux yeux des Chinois, la culpabilité sur le P. Lacruche. Les Chinois, ou si vous le préférez, la mentalité chinoise ne conçoit pas du tout cette expression comme le feraient des Européens, et cela à cause des idées chinoises sur l'honneur, sur la *face*. Un Chinois traduira: « le missionnaire ayant acculé Kiang à une perte de face en le mettant en demeure de rétracter ses paroles et ses actes, l'a obligé par le fait même à se suicider, et *cela équivaut à un meurtre.* » Et je vous assure que ceux qui connaissent un peu les Chinois, leur mentalité, sont fort tentés de se ranger à cette appréciation. Les Européens sont éblouis par la façade majestueuse, écrasante de la réparation, par cette pyramide de taëls et de piastres, où le regard s'arrête; songez donc 200,000 carolus! Les Chinois pensent tout autrement, ils nous trouvent avares et nous reconnaissent la force brutale; ils se croient possesseurs de la force morale, de la *face*, que nous n'avons pas.

Je vous donne cette opinion, à titre de document, sans juger ce qu'elle vaut: qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son.

16 septembre. Tchang-tche-tong, un vice-roi, très en vue dans tout l'empire, vient d'adopter le fils du fameux sous-préfet, qui se suicida à Nan-tchang. C'est significatif; priez pour que cette note anti-étrangère ne s'accentue pas de façon à nous lier les mains,

Clergé protestant indigène en Chine.

Le « *Chinese Recorder and Missionary Journal* », de février (pp. 70-75), publie, sur le Clergé Protestant indigène en Chine, un article de M. Tong-kai-son, savant distingué par ses études en Amérique, ses emplois en Chine, et grand ami et protecteur des missions protestantes. En voici le résumé :

Les difficultés du clergé indigène sont si nombreuses et si complexes, qu'il n'est pas facile d'en faire l'exposé... nous pouvons cependant les grouper comme il suit :

1° Difficultés dans ses relations politiques et sociales. — Si le converti indigène est ordinairement considéré par ses mandarins et compatriotes comme un sujet dénationalisé, un partisan de l'étranger, un étranger lui-même, un rebelle déguisé, comment regarde-t-on celui dont l'office est de convertir des sujets loyaux en de tels étrangers et rebelles ?...

2° Difficultés dans ses relations avec sa paroisse. — Le Chinois plus que tout autre peuple est porté à noter les défauts des autres, et les chrétiens indigènes ne sont pas exempts de cette caractéristique de leur race. Ils s'attendent à trouver dans leur pasteur un homme parfait ; or... A plus forte raison le clergé est-il censuré par ceux qui, ayant d'injustes prétentions, se voient frustrés d'une protection attendue.

3° Difficultés dans ses relations avec le personnel du même clergé indigène. — Il est triste de voir la jalousie se glisser dans le clergé indigène ; parfois même, tel qui, par ses qualités, ou par l'accomplissement de son devoir, a obtenu une charge plus élevée, se voit calomnié auprès de ses supérieurs par ses collègues.

4° Difficultés dans ses relations avec le clergé étranger. — La plus dure épreuve du pasteur indigène lui vient souvent de ses collègues étrangers. Il n'est pas rare de voir ceux-ci prendre le rôle de maître et de patron et traiter leurs collègues indigènes plus en domestiques qu'en collaborateurs ; cela est surtout vrai dans les ports ouverts au commerce étranger. Combien de fois même ils ne sont pas considérés à leur vraie valeur ! et leur accorde-t-on jamais sympathie et respect ?

En second lieu on ne témoigne aucune confiance au clergé indigène. Les missionnaires étrangers soupçonnent ses intentions, pensent qu'il a choisi cette carrière comme un moyen plus lucratif de gagner sa vie. Cependant les salaires sont bien minimes. Dans le Fo-Kien un aide non ordonné ne gagne que 5 dollars par mois, s'il est ordonné 10 dollars. Au Koang-tong de 8 à 20 dollars. En Mandchourie, 6 dollars est le salaire ordinaire d'un évangéliste.

Si les ouvriers indigènes parlent souvent mal de leurs collègues

étrangers, ceux-ci ne les épargnent guère. Un missionnaire étranger disait d'eux : « Quel que soit leur bagage théologique, cela n'arrachera pas entièrement leur paganisme, ne donnera pas une force stable à leur caractère moral. Ils ne sont pas capables de porter sur eux seuls la responsabilité de quoi que ce soit, ni d'être chargés seuls et en dehors de la surveillance de leurs collègues étrangers, du travail de la prédication et de l'organisation. »

En plus des difficultés susdites, connues de tout le monde, il y en a sans doute d'autres connues de ceux-là seuls qui les éprouvent.

Quelques traits de la campagne contre l'opium.

Un journal français de Chang-hai a publié un article très intéressant intitulé : *Société pour développer l'esprit guerrier par la suppression volontaire de l'opium.*

But général. — On remarque que les affaires les plus urgentes sont : fortifier la race et économiser les richesses du peuple. En jetant un regard sur les cinq continents on remarque que la race blanche est partout maîtresse. « Nombreux sont les moyens employés pour anéantir la race jaune ; parmi eux, l'opium vient en premier lieu. » Il répand son poison partout. Pour l'ennoblir on lui a donné le nom de médecine européenne. « En cette terre il n'y a pas de riche qui veuille se vendre pour devenir esclave. Ceux qui veulent faire de la Chine un empire de pauvres, pour les rendre esclaves, se servent de l'opium. Ils commencent par rendre la race jaune esclave, et finiront par la détruire ; on en voit déjà, peut-on dire, les signes avant-coureurs. »

Moyens pratiques : 1° Diviser les sous-préfectures en quartiers, se grouper, faire serment de ne pas fumer l'opium, exhorter ceux sur qui on a de l'influence, recruter surtout des adhérents dans la jeunesse. « Ceux qui ont plus de quarante ans ne devront pas trop être pressés de se corriger de l'usage de l'opium. Ce serait peine perdue, on provoquerait inutilement leur colère, et on s'exposerait à susciter des affaires. » (Voilà un trait psychologique bien chinois.) Dans chaque sous-préfecture on nommera un directeur du groupe... registres... etc.

2° Dans les écoles tout élève avant d'entrer doit s'engager à ne pas fumer l'opium.

3° Les mandarins ne doivent pas fumer l'opium. S'ils le font, il est du devoir des sociétaires de les signaler à leurs supérieurs et de les faire révoquer.

4° Il ne sera pas permis de nommer un fumeur d'opium à la charge de notable ou de député.

5° Mettre au ban de la socité les marchands et cultivateurs d'opium.

6° Faire des meetings pour exhorter le peuple. « Ceux qui aux jours ordinaires sont divisés entre eux, doivent en ce moment se porter secours, à l'instar de ceux qui sont sur la même barque en péril. Il ne faut pas que pour vouloir vous défendre des étrangers, vous vous portiez dommage les uns aux autres. Alors même que par hasard vous vous feriez du mal les uns aux autres, il faut cependant résister aux étrangers.

» Ne voyez-vous pas, après la guerre de l'opium, combien de personnes qui ne portaient pas les armes, et ne prenaient pas part au combat, furent tuées contre les lois de la guerre?

» Au Nord et au Sud le l'Amérique, au Sud de l'Afrique et de l'Asie, ne voyez-vous pas combien de personnes qui ont été, non pas victimes de la guerre, mais de la tyrannie? Hélas! concitoyens, frères issus d'une même mère, si nous voulons éviter l'esclavage et l'extermination, luttant pour notre conservation en ce XXe siècle, nous n'avons d'autre moyen que de fortifier la race. »

Cela montre au moins qu'il y a des Chinois à se rendre compte qu'on a introduit l'opium pour amoindrir leur race. Dire que ce sont des Européens qui sont en grande partie les auteurs de ce crime!! Que l'on vante après cela leur don de colonisation! On dira peut-être que le point capital pour les Chinois est la haine des étrangers, et que s'ils le pouvaient ils les chasseraient tous. Admettons que ceci soit vrai, mais voyons, croyez-vous qu'il n'y ait pas de quoi révolter un Chinois de voir dans des atlas européens la Chine partagée entre les puissances occidentales et d'y voir ces mots: Zone anglaise, zone allemande, zone française, zone russe, etc...

Mettez-vous un peu à la place des Chinois: Seriez-vous contents si vous voyiez sur une carte, la France divisée entre toutes les autres nations? Rappelez-vous l'effet produit sur nous par telle carte de ce genre venant d'Allemagne, il y a une quinzaine d'années. Ah! je vous assure que je comprends bien cette phrase de l'auteur de l'article: « L'empire n'est-il pas encore notre empire? Le sol chinois n'est-il pas encore notre sol? »

Voilà ce qu'un certain nombre voit et pense, mais ce qui est bien chinois, c'est qu'après avoir essayé de fonder une société contre l'opium, ils continueront comme par le passé. On ne pourra pas traverser le plus petit bourg sans y rencontrer quelques fumeries, et le peuple continuera à s'avilir. Ici parce qu'on a fondé quelque chose, on croit avoir tout fait; c'est comme pour les constructions, v. g. pagodes, maisons... etc.; on bâtit, mais on n'entretient pas. Pauvres gens, ce qu'il leur faudrait, c'est connaître la vérité, connaître et aimer

le Bon Dieu, là serait vraiment pour eux la source de la pleine valeur morale!

***

Pékin, 20 septembre 1906. — Un édit impérial s'efforce de mettre fin à l'usage de l'opium en Chine.

L'opium ne doit pas être vendu, à l'avenir, aux personnes qui jusqu'ici ne se sont pas livrées à cet usage. Ceux qui sont habitués à fumer l'opium, auront dix ans pour faire tomber leur habitude. Après dix ans, la vente de l'opium sera entièrement abolie.

***

19 octobre 1906. Dernièrement à Canton l'association qui a pour but de combattre le vice de l'opium, a fait une démonstration dans la rue. C'étaient d'abord des enfants maigres, à l'air misérable, que l'on portait par les rues, ils tenaient dans leurs mains de grandes pipes à opium et une inscription : « Voyez les suites de l'opium, les enfants des esclaves du vice! » Suivait un groupe de fumeurs d'opium, dont le visage semblait présager une mort prochaine. Leur inscription disait : « Grands fumeurs d'opium, qu'on ne peut plus secourir. Gardez-vous de l'opium. » Puis, pour faire contraste, de gros et solides gaillards, au visage rubicond.

Il y eut des applaudissements et des pétards, une grande foule qui suivait, et aussi quelques pierres jetées sans doute par les esclaves du vice.

Superstition. — *(du P. Roberfroid.)*

Un mot sur une superstition des lettrés chinois païens. Il y a quelques jours, un vieux maître du collège, grand lettré, savant aussi à sa manière, passait au milieu des élèves en récréation. Tout à coup, je le vois se baisser et ramasser de petits bouts de papier épars çà et là dans la cour. Qu'y avait-il donc? Tout simplement ceci : il avait aperçu des caractères, c'est-à-dire des lettres sur ces bouts de papier; or, un vrai lettré chinois ne peut supporter que l'on profane ainsi les caractères. Il faut avouer que nos élèves païens ne sont pas encore vrais lettrés! En certains endroits les païens fixent aux arbres, aux murs, un peu partout, de petites boîtes en bois avec ces mots : « Pour recevoir les papiers avec caractères. » Il y a aussi des espèces de tours massives, qui n'ont que d'étroites ouvertures. C'est là que sont brûlés les fameux bouts de papier recueillis ailleurs.

A travers le Kiang-sou.

Diners officiels-Epidémie — *(du P. Allain).*

Nan-king,16 août 1906.

HIER j'étais invité à un grand dîner au palais du vice-roi. Volontiers j'aurais décliné cet honneur, mais j'ai cru bien faire en acceptant, pour la plus grande gloire de Dieu.

M'étant donc mis en cérémonie, je montais en chaise vers 10 heures et demie. Vous savez que je suis un peu militaire. Je n'aime pas attendre, moins encore me faire attendre. Aussi bien étais-je un des premiers. J'arrive donc hors de la cour extérieure. Les agents, une vingtaine, sur deux lignes, le bâton à la main; dans la cour même, un double rang de soldats qui présentent les armes, et nous nous engageons d'un pas rapide traversant deux ou trois cours, puis la chaise s'arrête. Un laquais en livrée prend ma carte, me fait franchir à pied, entre deux haies de soldats qui présentent les armes, une dernière cour et m'introduit dans un salon où je suis reçu par l'homme le plus aimable et le plus à l'aise que j'ai encore vu en Chine. Il était en costume très brillant, qui effaçait un peu mes modestes reliques. Heureusement, j'avais ma barbe qui parait à tout et m'empêchait de passer pour un vulgaire interprète. Je lui présente donc mon billet d'invitation, et nous parlons anglais. Je bafouille, lui s'exprime dans la perfection. Sans le savoir, ne l'ayant jamais vu, je me trouvais en face de quelqu'un que je connaissais beaucoup, le directeur des affaires étrangères. Bientôt le vice-roi arrive (il s'asseoit sur une chaise percée, non vernie et non recouverte, uniquement pour se préserver de la chaleur). Je le salue et le complimente de mon mieux pai interprète, disant ensuite quelques mots chinois. Il m'invite à ôter mon chapeau, et me demande si je connais les jardins du palais. Je m'excuse. Il me confie aux interprètes français en compagnie desquels je sors aussitôt. Eux, bien contents d'avoir au moins quelqu'un pour faire un peu figure. De vrai, nous étions l'objet des regards — universellement.

Les jardins sont peut-être jolis, il y a une pièce d'eau qui fait bon effet, et au milieu un chalet dont la base est tout simplement une superbe jonque en pierres de taille. Mais hier ils étaient vraiment trop chauds, et je n'étais pas fâché de m'asseoir un instant pour boire le thé ou un verre de limonade. Je ne voulais pas non plus passer pour un sauvage et me présenter à table sans avoir vu personne. La première figure qui se présente de nouveau est celle du directeur des affaires étrangères, qui se multiplie et fait admirablement son office d'introducteur officiel. Un mot en passant, et voici

le général Tcheng-ki-tong avec quelques officiers supérieurs. Je salue ces messieurs et cause un peu avec le général. Il s'ennuie de n'avoir pas vu Changhaï depuis deux mois — et sa femme! — Je serre la main au consul allemand intérimaire. Il parle français assez correctement; voici le consul anglais de Ouhou qui fait pour un temps les affaires de Nan-king; il est beaucoup plus simple et c'est déjà une vieille connaissance. — Le vice-roi arrive avec le maréchal tartare. On prend place. Je suis vis-à-vis du préfet de Nan-king, fumeur d'opium, vieux déjà, mais qui n'a point encore perdu son sourire. Je n'ai pas entendu un mot du toast du vice-roi; le directeur du Yang ou Tein l'a traduit et amplifié en anglais, mais je n'en ai saisi que la substance; puis la réponse du consul anglais.

Nous avons écouté debout, avec respect, applaudi discrètement et levé nos verres à la santé de Sa Majesté notre Empereur, à la prospérité de la Chine et à la bonne harmonie entre les puissances. Tout le temps, d'ailleurs, était pris par des morceaux très honnêtes que nous jouait la musique du vice-roi. Remarqué qu'il me manquait un homme avec un mouchoir à ma gauche, pour recueillir le dessert, les cigares et cigarettes que je laissais sur la table. Les domestiques de mes voisins étaient mieux stylés. Mais cela ne manquait pas de m'amuser autant que si j'en avais eu, vous pensez bien.

Toute fête a sa fin. La nôtre a eu pour couronnement un groupe très varié au bord de l'étang, dans les jardins. Puis nous avons défilé au son des fanfares, les soldats présentant partout les armes, Son Excellence disant un mot à chacun au passage.

Nankin, 20 octobre 1906.

Je me comporte bien parmi les milliers de malades de Nankin. Mes chrétiens jusqu'ici ont été épargnés, parce que le quartier est peu habité. Presque tous ont été ou sont malades, mais ont échappé aux diverses maladies, scarlatine, dyssenterie, etc., qui déciment les quartiers populeux. Priez pour nous. L'année sera rude, car nous sommes pauvres à la campagne. J'ai une chrétienté absolument noyée, une autre à moité. Heureusement les hautes terres ont été généreuses, et le riz sera encore moins cher que dans plus d'un endroit. Mais peu de légumes: beaucoup de terres n'ont pas été découvertes à temps pour en planter; d'autres, comme les anciennes, ont été et sont encore dévastées par des milliers et millions d'insectes.

Nankin, 27 novembre 1906.

Dimanche, 25, nous avons dîné au Collège militaire (Tsiang-pei), invités par le vice-roi. Son Excellence a gardé toute la verdeur de la

jeunesse (mon âge, 45 ans!) A le voir, on croirait qu'il a dû faire jadis un bien joyeux compagnon. Ce n'est plus la gravité du vieux Tcheou-fou, et les convives sont plus bruyants. Au moins le Vice-Roi traite-t-il ses hôtes avec beaucoup de simplicité et sait n'oublier personne. J'étais placé de suite après les Consuls présents, à la gauche du maréchal tartare, qui présidait avec le Vice-Roi. — Les Mandchoux ont l'air de prendre un peu le haut du pavé ici. En août, à part le Maréchal, tout était Chinois. Je n'ai plus vu aucun des types de ce temps-là. Peut-être étaient-ils dans une autre salle. A part le tao-tai du Yang-ou-Kiu et l'interprète Américain (anglais, si l'on veut) le peu de Chinois (8 ou 10) étaient sur le type des deux présidents, d'ailleurs inconnus pour moi. Le tao-tai aussi, qui m'a introduit, est un Tartare (Yu), fils de l'ancien ministre à Paris, et dont partie de la famille a dû être baptisée.

Voici quelques catéchumènes, 8 ou 10 femmes et quelques hommes. La sécheresse a empêché de faire les blés. Il faudra attendre une quinzaine encore. — Les gens venus du Nord ont été décimés en route, sur la rive gauche, et encore un peu à Nankin. C'est une bien grande misère. Il y a quelques familles chrétiennes. Je les vois à l'arrivée, pour un premier secours; puis d'aucuns disparaissent et se fixent je ne sais où. Les païens vendent garçons et filles, m'a-t-on dit, en grand nombre, faute de pouvoir les nourrir et vivre eux-mêmes. — Les maladies ont, par ailleurs, disparu. Mais certaines casernes et les quartiers populeux ont été bien éprouvés. Les campagnes l'ont été presque autant. »

Dans l'île de Wang-souo. — *(du P. Pierre.)*

P'ou-tong, 27 septembre 1906.

J'avais promis l'année dernière aux survivants de l'île de Wang-souo que je viendrais célébrer parmi eux une messe solennelle de *Requiem* pour le premier anniversaire de tous les chrétiens submergés. Fidèle à ma promesse, je me suis rendu à l'île et y ai dit trois messes.

Inscrits au livre des morts, j'ai bien trouvé 245 chrétiens, et de tout ce qui m'a été raconté, je puis conclure que rien n'a été exagéré dans nos lettres, au contraire. Je regarde maintenant comme un devoir de conscience de vous prier de remercier en quelques mots du cœur les bienfaiteurs de ces infortunés, qui commencent à revivre et pourront, j'en ai l'espérance, trouver dans la récolte de cette année, sinon la richesse et l'aisance, au moins ce qu'il faut pour joindre les deux bouts... Il faut si peu de chose à ces braves gens, que c'est un vrai bonheur de les aider. Actuellement, ils ont un grand avantage sur les autres Chinois de nos plaines: ils mangent leur maïs, assez bon

cette année, pendant que nous sommes obligés d'acheter le riz près de 10 dollars la charge, ce qui ne s'était pas vu de mémoire d'homme à Changhaï.

J'ai recommandé aux chrétiens de prier pour leurs bienfaiteurs et nul doute qu'ils ne s'acquittent volontiers de cette douce obligation. Quant aux païens que j'ai aidés aussi, il n'y a qu'à espérer leur conversion : au moins auront-ils compris que notre sainte religion sait porter secours aux malheureux.

Au noviciat des Maristes chinois. — *(du P. H. Poirier.)*

Zie-ka, 16 février 1906.

Que n'êtes-vous ce soir, à ma table! Derrière une mince cloison, vingt gais moinillons, angelots joufflus, ingénus et rieurs, mais d'un sérieux de novice, chantent comme des pinsons, chacun de son bord. Toute la journée c'est ainsi : prières, livres, méditations (un quart d'heure. Ce sont les postulants ou étudiants de Zié-ka, les futurs catéchistes religieux de la congrégation chinoise de la Mère de Dieu. Ils font délicieuse impression, il y aurait de quoi rajeunir un vieil os desséché comme moi.

A côté vivent les novices, neuf, dont un malade, phthisique. On dirait des religieux formés. Le P. Sédille, leur Père Maître, dès leur première année, leur a donné les véritables manières religieuses qu'ils n'auront qu'à conserver. Ils font la lampe, balayent les chambres, lisent Rodriguez en marchant, ont une salle commune de jour qui fait impression de recueillement et de respect comme une chapelle. Et certes, Notre-Seigneur est bien là au milieu d'eux qui travaillent et qui prient. C'est pendant la retraite du P. Sédille que j'ai été envoyé leur donner la Sainte Messe et faire curé.

A l'école externe, on voit les enfants accourir dès cinq heures du matin, au son de la cloche de communauté : il faut le voir pour le croire. C'est le F. Mariste qui leur inspire cette passion de l'étude et cet attrait pour la piété.

Le Diable convertisseur de Kiang-yn. — *(du P. Ancel.)*

La région de Kiang-yn possède une célébrité qui n'a rien de banal, ni d'enviable : c'est le pays des diableries (1). Depuis la plus insignifiante suggestion jusqu'à la possession monsieur le diable s'y permet tout : il semble que ce lieu soit son royaume favori.

Une des formes les plus caractéristiques de ces manifestations, ce sont les comédies diaboliques. Dix jours avant la fin de la douzième lune, et les vingt premiers de la première lune, voilà le temps fixé

1. Voir sur le même sujet *Les Lettres de Jersey* de 1902 p. 199.

pour ce genre d'exercices. C'est alors que la Chine est en liesse; le peuple, la grande famille chinoise s'amuse. Depuis Yao et Choen, c'est-à-dire depuis plusieurs milliers d'années, il est réglé que tout le monde s'amuse à ce moment-là. Une période de comédies ne pouvait mieux coïncider. On peut contempler alors dans certains villages des environs de Kiang-yn le spectacle de ces fêtes diaboliques qui valent aux gens du cru une renommée, une « face » dont ils sont très fiers. « Ne sommes-nous pas les amis préférés du Grand Esprit », disent-ils. « Et puis, il s'agit de se distraire, le diable veut bien faire les frais de la représentation; tout est pour le mieux, n'est-il pas vrai? »

Dès que l'époque traditionnelle est arrivée, le bruit ne tarde pas à se répandre que dans tel village il y aura des comédies diaboliques: aussitôt, tout le monde accourt des environs. Au milieu d'une foule énorme, pressée, silencieuse, un jeune homme, quelquefois un enfant, récite à haute voix une supplique au démon: « Grand Esprit, troisième fils du dragon, roi dragon, Esprit de la gymnastique, viens m'aider à faire quelque bonne et joyeuse comédie; empare-toi de moi; je me livre à toi... »

Il récite une fois, deux fois, rien ne se produit; puis tout à coup, ses yeux se ferment à demi, ses membres sont secoués par une force étrangère et invisible, sa physionomie change, sa figure prend des airs grimaçants, effarés... On croirait que la personnalité humaine a quitté ce corps bouleversé. Le Méchant, le Malfaisant vient d'entrer dans le pauvre être qui s'est livré à lui de bon gré: désormais, c'est un jouet. — La foule oppressée par une curiosité malsaine demande à son ami le diable des spectacles émouvants et variés; elle lance des imprécations à l'infortuné que Satan opprime, elle commande à grands cris et supplie tour à tour. D'ailleurs, il faut se presser; le temps du spectacle est court; la victime pourrait mourir s'il se prolongeait au delà d'une heure.

Le possédé s'est écrié « Je vais jouer telle comédie ». Et il s'exécute. Il récite la pièce annoncée avec une volubilité qui dérouterait la fine fleur des lettrés chinois; son jeu, merveilleux de souplesse et d'expression, accompagne fidèlement le texte. — « Je vais faire un soulier; donnez-moi du cuir, de la toile, des aiguilles. » Et l'assemblée peut suivre les gestes impeccables et sûrs d'un vieux praticien passé maître en son art. Les cordonniers que la foule ne manque pas de contenir peuvent s'en convaincre. Le diable s'écrie encore: « Je vais sauter par dessus cette maison »; et un bond formidable de plusieurs mètres est exécuté avec une aisance étonnante. « J'enlèverai ce bœuf que vous voyez là-bas; » et en un istant, l'animal effaré est arraché du coin paisible où il ruminait, et présenté à la foule qui trépigne.

« Je vais réciter les quatre livres »: et ce campagnard qui ne les avait peut-être jamais étudiés enfile les classiques chinois sans faute et dans l'ordre

Parfois, après une demi-heure d'exercice seulement, le pauvre possédé montre des signes inquiétants de faiblesse. L'âme humaine qui semble presque totalement exclue de son corps, l'âme va s'échapper tout à fait. Alors, les parents du possédé interviennent, la foule cesse ses cris et ses objurgations; quelqu'un prend le patient sous les aisselles, le soulève deux ou trois fois en le laissant tomber à terre comme un paquet que l'on secoue, et le démon quitte sa victime: l'homme qui semblait mort revient subitement à la vie normale.

Les lecteurs peuvent avoir la plus absolue confiance en ces faits que je pourrais multiplier: ils m'ont été racontés et certifiés par un missionnaire des environs de Kiang-yn qui tient tous les détails de nombreux témoins oculaires.

Et précisément, c'est dans ses rapports avec le missionnaire qu'il est intéressant d'observer le diable. Le fait suivant qui m'a été raconté par le missionnaire lui-même montrera que le Malin aux prises avec la grâce de Notre-Seigneur éprouve parfois les plus humiliantes défaites, et notamment celle à laquelle il est le plus sensible: la conversion des âmes. Le *diable convertisseur en Chine:* voilà un titre sous lequel on pourrait classer les faits les plus suggestifs; celui que je vais raconter est du nombre.

A la lisière d'un village situé au sud-ouest de Kiang-yn, un banc de granit gisait à demi enfoncé dans la terre. La pierre elle-même et le terrain environnant étaient la propriété d'une famille païenne. Cependant un droit de passage auprès de ce débris avait fait prescription et un sentier traversant la propriété rendait témoignage en faveur de ce droit; la famille se serait bien gardée de le contester, son origine était si respectable!

Jadis, la pierre en question jouait le rôle de table pour les sacrifices; une pagode aux murs badigeonnés de jaune, aux toits cornus s'élevait au-dessus d'elle; le diable qui trônait là était celui qui, paraît-il, occupe le dernier rang dans la hiérarchie des diables et des diablotins: son nom chinois correspond à l'expressif épithète française: *le Vaurien.* Ce Vaurien avait encore une certaine valeur et jouissait de mérites appréciés puisqu'il avait son peuple de dévots: ceux-ci venaient souvent lui faire des génuflexions, hocher de la tête en lui adressant une grimaçante risette, brûler sous son nez doré et sa barbe filasse des baguettes odoriférantes, offrir sapèques, papiers, victuailles, etc... Bref, les affaires du Vaurien étaient dans la situation la plus florissante quand la secte impie des « Longs-Poils » jaillissant du

Kouang-tong comme un torrent dévastateur s'élança vers le Nord de la Chine, détruisant, désorganisant tout sur son passage. Les « Longs-Poils » s'acharnaient tout spécialement à la destruction des pagodes : le Vaurien s'en aperçut à ses dépens ; la statue bouffie et la tablette, en un mot, tout ce qui contenait son importante personne, fut détruit avec le reste de l'établissement ; la table d'autel trop lourde pour être emportée et anéantie s'affaissa sur le sol et n'en bougea plus. C'était le triomphe du « bloc ». Hélas ! ce fut aussi le triomphe du Vaurien. Les dévots du diablotin pas assez fervents pour reconstruire sa pagode, mais, par contre, pas assez impies pour renoncer tout à fait à son culte, restèrent convaincus que le Vaurien était encore là, présent quelque part autour de la pierre ; peut-être dessous, peut-être dessus, peut-être dedans même. Aussi l'on se mit à craindre fort les vengeances du pauvre diable qui avait perdu la face — d'une divinité, pensez donc ! — qui se voyait obligé de subir le vent et la pluie et ne recevait plus qu'une maigre pitance jetée sur la pierre par des passants timorés : pitance que des chiens impies croyaient servie pour eux et s'empressaient de faire disparaître. — Ah ! les beaux jours d'antan ! Oh ! ces « Longs- Poils ! »

Toutes ces infamies, toutes ces infortunes criaient vengeance. Le Vaurien eut vite fait de tramer son complot. La famille qui possédait le terrain à la pierre fournirait la victime : c'était tout naturel. Puis, plus tard, on verrait le parti à tirer des circonstances. Et voilà notre diable qui se met en devoir de « tourmenter » la femme du propriétaire. Ce fut une possession en règle.

Le diable était content malgré tous ses déboires, car sa vengeance allait bien : la possédée souffrait atrocement, la famille était consternée, les passants apeurés se faufilaient au large de la pierre, jetant de loin force victuailles, esquissant des grimaces, des génuflexions qui toutes avaient les intentions les plus conciliantes. On avait la crainte révérentielle, commencement de la sagesse ; notre diable reconquérait petit à petit la « face », l'estime dont l'avaient si injustement dépouillé les « Longs-Poils». Et sans doute, il contemplait déjà dans un avenir prochain sa pagode reconstruite, plus dorée qu'avant, plus fréquentée que jamais, plus célèbre qu'aucune.

Hélas ! un grand malheur guettait le Vaurien. Le P. Jacques Ling, missionnaire des environs de Kiang-yn, répandait depuis plus d'un an la bonne semence de l'Évangile dans ces contrées ; Tsia-sé, un bourg tout proche possédait déjà ses catéchumènes. La famille que le diable faisait souffrir avait entendu parler de la « doctrine du Seigneur du Ciel » (Religion catholique), et la femme possédée faisait des révélations étranges.

On se décida finalement à consulter le missionnaire et à lui demander un remède. Ces pauvres païens ignorants se disaient comme nos Normands de France: « si ça n'fait pas d'bien, ça n'fait toujours pas d'mal ». Cela devait leur valoir tous les biens, les seuls vrais biens ici-bas, et notamment le baptême.

Le Père vint; il put se convaincre de la possession, et se fit l'oreille aux imprécations du Vaurien qui ne manqua point de lui décharger tout ce qu'il avait de moins châtié dans son affreux vocabulaire.

Évidemment, la grâce de Notre-Seigneur avait là une magnifique occasion de se manifester: cette famille terrassée par l'esprit mauvais se rendrait aisément au Dieu de bonté et de paix qui est venu arracher le monde à l'étreinte de Satan.

Et puis, il fallait se décider promptement: depuis quinze jours, la possédée n'avait pu prendre aucun aliment; elle était mourante; si l'on attendait encore, le démon allait la posséder pour toujours peut-être dans l'enfer. Avec le consentement de la famille et sur le désir formel de la pauvre femme, exprimé jadis à ses heures de calme, les chrétiens apportèrent la victime au Père pour qu'il lui conférât le baptême. On était au Vendredi-Saint. Le Missionnaire résidait alors à Tong-tsen; c'était donc vingt-cinq lis qui venaient d'être parcourus: une mourante venait réclamer sa part de ciel après une vie d'humiliantes et cruelles souffrances, et sa demande venait pour ainsi dire se déposer d'elle-même comme un touchant plaidoyer aux pieds de Jésus condamné et mourant sur la Croix. Cette femme était déjà catéchumène. Le Père n'hésita pas à lui administrer le grand remède surnaturel: les chrétiens, en vrais apôtres, faisaient d'ailleurs les plus persuasives instances. Mais, pour plus de sécurité, le missionnaire exigea deux conditions: la première était que la possédée resterait un certain temps au milieu des chrétiens après son baptême, pour compléter son instruction et se débarrasser de tout vestige de possession diabolique; la seconde condition était que la famille entière recevrait le baptême. Le tout ayant été accepté et promis, l'eau sainte coula sur ce nouveau front et fit un nouvel enfant de Dieu le lendemain Samedi-Saint.

Après avoir reçu le baptême, notre néophyte ne rentra point chez elle; alors le démon sembla perdre de son empire sur elle, et il en fut ainsi pendant tout son séjour dans sa nouvelle résidence de Tong-tsen. L'eau bénite, les prières du rituel, les visites à la petite église, ou même son seul voisinage, tout cela avait opéré une diminution notable dans l'action du Mauvais. La malade pouvait manger les aliments que le Père avait bénits; peu à peu, les forces lui furent rendues et les souffrances devinrent plus tolérables. Autrefois, le démon amenait

des compères, sept ou huit, qui, se tenant à distance, effrayaient la possédée, se ruaient sur elle et la torturaient de mille manières. A Tong-tsen, le Vaurien ne venait plus en si belle compagnie, et les mines piteuses d'alors ne rappelaient en rien les forces audacieusement terribles de jadis. Le démon terrassé par le baptême, humilié par l'état de grâce qui régnait en cette âme avec Jésus-Christ, faisait une prudente retraite.

Cependant, le Vaurien ne voulut point se résigner à croire entièrement à sa défaite. C'est pourquoi la néophyte ayant été obligée de rentrer chez elle pour un temps, le diable l'assaillit de nouveau; mais il dut la quitter aussitôt qu'elle revint à Tong-tsen dans la famille chrétienne qui l'entourait de ses soins.

Le missionnaire vint alors dans la famille de la possédée pour faire une expédition anti-diabolique et préparer tout le monde au baptême, suivant les conditions antérieurement acceptées. Le Père dit ce qu'il fallait faire; il engagea les membres de la famille à renoncer au démon par des actes qui témoignaient de leur sincérité et de leur dévouement Il s'agissait avant tout de détruire cette pierre, ce nid diabolique d'où venait tout le mal. Le Père lui-même donna l'exemple et se mit au travail; bientôt, tout le monde était à l'ouvrage; mais ce bloc énorme résistait aux plus vigoureuses poussées. Il aurait fallu des instruments spéciaux qui manquaient bien entendu. Le Père dut quitter la famille, lui laissant ses conseils avec quelques ouvrages sur la doctrine essentielle: ces pauvres gens accompagnèrent son départ de leurs protestations de fidélité, tandis que le Vaurien blotti sous sa pierre ne pouvait, comme jadis, lui hurler son mécontentement par la bouche de la possédée.

Tous les objets superstitieux avaient été enlevés, seule la pierre n'avait pu disparaître. La grâce du baptême ne tarda pas à venir consoler et fortifier ces pauvres gens; le démon ne donnait plus signe de vie. La néophyte quitta la famille chrétienne de Tong-tsen et revint chez elle. La paix semblait devoir être inaltérable.

Or, un jour, il arriva qu'un enfant de la famille eut l'idée malencontreuse de porter la main autour de la pierre diabolique; quelque objet superstitieux était resté là, oublié, ou non découvert, lors de la dernière expédition. Ce geste innocent réveilla le Vaurien que l'on croyait depuis longtemps réduit à la plus complète impuissance: et la pauvre néophyte devint encore une fois sa victime. Mais l'empire du diable n'était plus celui qu'il exerçait sur la païenne de jadis; la possession pouvait être combattue par les « saintes prières », par la « sainte eau » (eau bénite), par la « sainte substance » (Eucharistie): dans l'âme de la néophyte c'était maintenant la lutte entre Satan et

Jésus-Christ; l'issue ne pouvait être douteuse. Le Père informé revient dans la famille apporter les consolations de son ministère; il fit de nouvelles tentatives pour enlever la pierre qui semblait l'asile inexpugnable du Vaurien. Efforts inutiles: c'était toujours et plus que jamais le triomphe du bloc! Il ne restait plus qu'une ressource: chasser définitivement le démon de ce lieu et l'éloigner à tout jamais de ces gens de bonne volonté. Les invocations du Rituel servirent de moyen: elles devinrent l'instrument de torture dont le Père ne cessait de martyriser le diablotin, sa position n'était plus tenable, et il le déclarait bien haut. Il finit par dire qu'il s'en irait chez des païens voisins. Puis, on entendit les échos retentissants d'une querelle de famille: « Il ne faut plus revenir, nous sommes perdus, » dit l'un. « Restons, dit un autre, si nous lâchons, tout le pays nous sera enlevé. » Et le premier de reprendre: « Nous avons perdu toute notre influence; de trente-six que nous étions jadis, nous ne restons plus que trois. Il faut partir ». « Non, essayons de rester; voilà le missionnaire qui arrive pour préparer la visite du grand homme, si nous ne résistons pas, nous perdrons tout ». « Il faut partir, s'écrie le premier, il faut partir. »

Et la possession cessa. Comment le diable savait-il que le missionnaire arrivait pour préparer la visite du grand homme, c'est-à-dire la tournée de confirmation de Monseigneur? Mystère. Le P. Jacques Ling dont il s'agit ici, et de qui je tiens toute cette histoire, m'a dit que ni la possédée, ni la famille, ni personne en cet endroit n'avait été averti de sa venue.

Quelques jours plus tard, Monseigneur confirmait la néophyte qui avait su tirer si bon parti des cruelles expériences du Vaurien; en lui retirant toute sa crédule confiance de païenne, elle avait eu raison de s'abandonner en toute paix et sécurité au divin Roi Jésus.

N'ayant plus rien à faire auprès de ces âmes ornées du caractère baptismal, n'en pouvant rien espérer, le Vaurien s'est enfui. Hélas! il ne devra pas aller bien loin, il n'aura pas à chercher beaucoup dans cette Chine qui est son esclave, pour trouver des adorateurs qui lui rendront ce prestige et cette gloire qu'il s'est toujours acharné à disputer à Dieu. Ce fut et ce sera toujours son mauvais combat; c'est aux apôtres de Jésus-Christ et à leurs coopérateurs de France qu'il apppartient de combattre le bon combat de la gloire de Dieu. C'est dans la pensée de ce rôle surnaturel qu'ils puisent tout leur courage et aussi toute leur fierté.

Pierre ANCEL.

L'apostolat par les bibelots. — *(du P. Léveillé.)*

Kiang-yn.

J'ai noté dans votre bonne lettre ce qui suit : « un élève m'annonce un envoi de petits couteaux, quand ils arriveront, on pensera aux bébés de Vou-si ». — Je m'inscris pour cet envoi, au compte des bébés de Kiang-yn, qui en ont plus besoin que les bébés de Vou-si.

Savez-vous, mon bon Père, le cas que je fais des petits couteaux à sifflet ? Je vais vous le dire. Avec une piastre de petits couteaux à sifflet, je me charge d'apprivoiser les gamins d'un bourg de manière qu'ils n'appelleront plus le missionnaire, « diable européen — *Yang-koei-tse* — », qu'ils souriront quand il passera, et qu'ils viendront le visiter dans sa demeure. Avec des couteaux à sifflet j'ai tellement apprivoisé des enfants bien sauvages, qu'ils m'accompagnaient dans la rue, et quittaient même leurs jeux pour venir à moi à mon passage.

A Haimen, les gamins et les gamines d'un bourg païen me barrèrent le chemin pour avoir des couteaux.

A Zo-cé, après quinze à vingt ans d'absence, certains jeunes gens me rappelaient que je leur avais donné un couteau à sifflet. — La première Présentandine de Nou-si, me disait en me revoyant après vingt ans, qu'étant jeune je lui avais donné un couteau à sifflet.

Si vous voulez vous faire des amis parmi les païens, commencez par le chef du bourg ou du village ; puis attaquez les enfants par les petits cadeaux : couteaux, sifflets, petites musiques, dragées... Ce dernier moyen est plus difficile à employer ; car il faut tâter le pays, si on les aime. A Hai-men ce moyen a été bon ; ailleurs non pas toujours.

Ministère et coutumes chinoises. — *(du P. de Geloës.)*

Yao-wan, 8 novembre 1905.

Depuis mon arrivée à Yao-wan, nous avons d'abord eu ici une réunion de tous les Pères du département de mon Père Ministre. C'était le jour de la fête de S. François de Borgia. Nous étions gais comme des pinsons ! on a chanté et j'y ai été de ma petite chanson pour le Père Boucher, — ancien Recteur de Zi-ka-wei, — maintenant petit curé d'un nouveau poste.

Pour connaître un peu « mon district », mon R. Père Ministre me prêtant sa mule, m'a permis d'accompagner à Pi-tcheou, le Père Ou. Il y a là une belle église et une belle résidence construites par le Père Thomas ; il quitta ce joli nid dès qu'il l'eut terminé (c'était la troisième fois que ça lui arrivait), pour devenir Ministre à Yao-Wan, dans la jolie maisonnette que j'habite. Il y a sept heures de route. — à cheval, c'est-à-dire à mule — notre petit voyage s'est passé sans

incident à travers ces plaines immenses, où l'on se croirait en Beauce, ou en Hollande. Parfois, à perte de vue, on ne voyait que du blé noir, en fleur: c'était un vrai coin de la Bretagne, mais un « coin seulement ». Car ma Bretagne! il faut la voir. Elle est plus belle... etc., etc... Et ce n'est pas au Père Thomas qu'il faudrait dire le contraire — lui aussi des environs de Nantes, — et tellement bon, qu'il n'est pas encore entré en fureur contre moi, ou du moins, ne l'a pas manifesté. Il fait construire en ce moment une superbe école de cinquante mètres de longueur sur quinze de profondeur.

Que je voudrais avoir avec moi vos brillants ingénieurs, pour admirer la façon renversante dont les Chinois construisent leurs maisons — aussi faut-il avouer que les dites maisons sont assez souvent renversées, ont des petits airs d'un bonhomme en goguette qui ne sait encore s'il va virer du tribord ou du babord. — Mais comme depuis Yao et Chouenn — c'est-à-dire depuis l'époque tertiaire — on a construit comme ça, c'est sûrement ce qu'il y a de mieux. — Briques et charpente, tout est indépendant, jamais un croisillon! Pour faire le mortier — ce serait déplorable d'employer du sable, dont on n'a pas partout — on emploie la terre qui ne manque jamais.

J'ai aussi été passer deux nuits chez le Père Boucher, et ne puis dire combien j'ai été heureux. Il est à Ko-lieou (9 heures de mule d'ici), fondant là un nouveau poste. La maisonnette, six mètres de long sur trois mètres de large, a trois appartements: Salon au milieu, sa chambre à gauche et une chambre d' « ami » à droite.

Les murs en terre ont deux mètres de haut — mais comme il n'y a pas de plafond (on attend le plâtre de Paris), l'air ne manque pas, en hiver surtout. — L'exposition est « Ouest », c'est-à-dire la plus mauvaise: on a l'avantage d'y avoir 40° de chaleur en été et 17° de froid en hiver. Il y a des vitres à la porte-fenêtre du salon et à la fenêtre de droite; à celle de gauche, de la mousseline blanche. L'église, qui est en face de la résidence, lui ressemble exactement. Hé bien, c'est vraiment consolant et émotionnant de célébrer la sainte Messe dans cette étable de Bethléem.

Comme *Socius*, le R. Père m'avait fait prendre un soldat-cavalier, et je ne suis arrivé qu'à 4 h. ½ chez le P. Boucher. Il avait déjà « soupé », mais comme on venait de lui apporter « un repas d'honneur » (c'est-à-dire un bol de morceaux de lard, un autre de poulet, un autre de légumes), comme réparation de ce qu'un marmouset l'avait appelé « Diable d'Europe », il me servait, lui-même, bien vite de quoi me régaler. Les Chinois de cette contrée sont la plupart de vraiment pauvres diables et ont la réputation de ne manger que deux fois par jour. — Alors, le Père s'est mis tout à fait au régime de

ses futurs paroissiens, car pour le moment il n'en a encore qu'un! un seul — et ce n'est pas assez! Je lui ai demandé avec instances de suivre tout à fait son régime qui est « Chinois » *reduplicative ut sic!* A 8 h. ½ du matin, dîner : des crèpes de farines mêlées : froment, seigle, etc., grandes comme des boucliers grecs; on plie ça en quatre, et on fait trempette dans une petite décoction *sui generis;* avec de l'entraînement on arrive à manger quatre, cinq et même six crèpes — que l'on assaisonne de morceaux de lard, de gâteaux, de haricots, de choux salés... *et ita porro.* A 3 h. ½ après-midi, Souper — un bol de soupe au vermicelle chinois et au lieu de crèpes, du pain chinois ressemblant aux fouasses de Nantes — toujours avec lard, haricots, œufs salés, choux salés, etc...

Il paraît que tous les Pères ne peuvent pas se faire à un tel régime — que j'ai trouvé exquis! — aussi peut-on très facilement en avoir un autre et être exactement au régime de chez-nous. Nos cuisiniers réussissent très bien, le pain, les rôtis, et même de très bonnes pâtisseries. Il n'y a pas, ou très peu de riz ici, à Yao-Wan.

En revenant je me suis arrêté chez le P. Richard, je le trouve navré de ce que des cartouches, qu'on lui avait envoyées, rataient avec un ensemble déplorable.

Et il avait promis d'envoyer des oiseaux rares à la collection de Zi-ka-wei! Nous procurant alors des capsules du pays — elles sont énormes — nous en prenons délicatement le fulminate que nous mettons dans les capsules des cartochues ratantes; et, cartouches bien chargées, nous sortons faire une petite tournée. De suite un oiseau rare, espèce de hibou, vient se poser sur un arbre à notre droite. Vite le P. Richard vise, tire, pang; détonation retentissante, et le hibou, de nous regarder avec ses grands yeux et d'aller se poser en nous tournant le dos sur un arbre à notre gauche.

« Voilà! dit le Père, je n'avais pas visé avec confiance » — et il revise — pang! et le hibou de se retourner nous regardant comme pour dire « hé bien! qu'est-ce que vous voulez. » — « Ah c'est trop fort », dit le P. Richard rechargeant, « attends un peu » et pang! — Et le hibou — oiseau rare — de partir ayant l'air de nous dire: Vous m'ennuyez à la fin!... Et ce que je riais! — Mais pardon, excuse; tout cela c'est des relations de famille, et moi je vous avais promis mes relations avec les Chinois! Vendredi dernier, mon R. Père Ministre étant à Pa-tcha-lou à 25 lis d'ici, pour la construction d'une église et d'une maisonnette, un bonhomme arrive me dire que son vieux père était mourant. Un temps, et deux mouvements; prenant tout le nécessaire, me voilà en route avec un élève de notre école comme compagnon. — Deux heures et demie de route. Je trouve

mon bonhomme, mal — pas tant que ça — mais sourd... à dam! et avec ça, que j'ai encore si peu le diapason chinois! — Seul je n'aurais pas hésité — mais Pa-tcha-lou n'était qu'à une heure de là, — j'y vais trouver le R. Père Thomas; — c'est entendu nous retournons tous deux par chez le malade, mais les braves gens de Pa-tcha-lou ne veulent pas me laisser suivre à pied mon compagnon qui est à mule, on m'amène un cheval — noble animal — et nous voilà en route. P. Thomas en hurlant dans les oreilles du bonhomme, met ses affaires en règle — lui donne l'Extrême-Onction, et nous rentrons à Yao-Wan. Mon animal ne tenait pas sur ses jambes, et tout d'un coup — patatra — le voilà par terre — je lui passe exprès — par-dessus la tête, me recevant sur les pieds, pourtant une main avait touché terre J'étais content! il y avait si longtemps que cela ne m'était arrivé! — c'était pourtant pas malin — puisque mon animal était par terre.

Et quelqu'un qui était au moins aussi content que moi, c'était mon R. Père Ministre qui me disait et redisait en riant de bon cœur: « P. Paul, P. Paul, ah! ah! je vous ai vu dégringoler! »

Et le lendemain, samedi, il partait faire une tournée chez les Pères Richard, Le Biboul, Ch. Chantepie, tout autour de Yao-Wan. — J'étais seul ici pour le dimanche; petit sermon pour dire et redire que le Bon Dieu est bon, — puis recevoir les hommages des chrétiens des villages venus à la sainte Messe. Ils arrivent par bandes se prosterner devant le Père en disant: « Wang Wang chenn Fou. » — du côté de Chang-hai on dit: Mang Mang sen Vou — c'est plus... filial, on leur répond: Hao, Hao, — et ils s'en vont contents. L'après-midi, j'ai voulu aller voir comment allait mon vieux malade — donc en route avec un élève, et assez bon train; mais mon homme était parti pour le Paradis. — Je revenais, assez bon train aussi, quand mon élève (17 ans) me dit: « Je n'en peux plus, les deux pieds me font mal, il faut que je les repose. — Très bien! repose-les. » Et comme il n'avait pas une troisième patte comme le petit canard du Père T., il se met sur son polygone de sustentation, les pieds dans les mains! — Lundi, je partais après la sainte Messe, encore accompagné par un élève pour Hoa-tsuei-tze baptiser trois garçons et tâcher de ramener des enfants de familles chrétiennes à notre école. — Je pouvais prendre un âne, mais préférais aller à pied; trois heures de route. Le père des trois garçons m'a reçu de la meilleure des façons du monde céleste. Il a envoyé prévenir les chrétiens des environs qui sont venus avec grand respect faire « Wang Wang chenn Fou », — puis le Baptême des trois garçons, trois S. Jean l'Évangéliste; j'explique que le Bon Dieu est bon, qu'il faut l'aimer sur terre pour

l'aimer au ciel. On décide que deux garçons reviendront avec moi. -- Avant de partir, l'heureux papa, riche propriétaire, m'a servi un repas de première classe! — Huit plats devant moi — un bol de tisane d'orge, des petits pains, pas d'assiette, mais des bâtonnets. Je m'en suis tiré — de mon mieux — et trouvais vraiment que ce repas était délicieux: œufs brouillés, omelettes, porc frais, poulet, légumes variés, desserts variés, tisane rafraîchissante. Mon retour m'amusa beaucoup. Je marchais en tête suivi de l'élève, des deux enfants et du père de l'un d'eux, portant leurs baluchons. Souvent, très souvent, il a fallu se reposer. Je commençais à me demander si vraiment les Pères de Ngan-king ont raison. Je vous ai déjà conté que, selon la foi chinoise, ces Pères croient que plus vous chargez un Chinois, plus il va vite. Dans ce pays, ce qu'on gagne en force, non seulement on ne le perd pas, mais on le gagne aussi en vitesse. Libre à vous de ne pas le croire. En rentrant, j'apprends que le fils d'un tout à fait bon vieux, baptisé lui et ses deux fils depuis Noël dernier, était venu pour dire que son père était très souffrant, et, ne pouvant attendre, il était reparti.

Je décide donc que mardi, j'irai — mais personne d'ici, ne savait au juste le chemin pour aller là. — Un élève le savait à peu près; — je le prends comme compagnon; nous nous trompons naturellement plusieurs fois de route; il fallait demander son chemin à chaque instant; et chaque fois que mon petit bonhomme demandait le chemin, avec plus ou moins d'anxiété il demandait aussi la distance. En partant, on nous dit « 30 lis », puis 35, puis 45, puis 90! je ne puis m'empêcher d'éclater de rire en disant: « Qu'est-ce que c'est que ça? et le Chinois de sourire et d'ajouter: je veux dire 90, aller et retour. » Plus d'une fois, il fallut aller à travers champs et des espèces de lièvres me partaient dans les jambes; ce n'est pas des oiseaux rares, aussi je regrettais moins d'être sans fusil. Après deux heures et demie de marche mon conducteur ne savait encore une fois plus de quel côté aller, quand la Providence, cette bonne Ste Providence qui veille même sur les moineaux, nous envoie le fils de mon homme qui revenait me chercher, — et l'arrivée au village a lieu sans erreur. — Je trouve mon homme souffrant, mais tout simplement, d'une forte dyssenterie. Sa femme et ses deux belles-filles ne sont pas chrétiennes et je n'ai pu comprendre si elles n'ont pas envie de le devenir; dans tous les cas, j'ai été reçu avec des marques de profond respect. « Wang Wang chenn Fou, etc., de l'eau pour me débarbouiller et un repas très proprement servi. En quelques minutes la maison était bondée de monde; personne, même les enfants, ne témoignant de l'hostilité, et tous désirant, au moins toucher les vêtements de ce

« Grand homme de l'Europe ». — Mon homme voulant se confesser, sans difficulté tout le monde s'est retiré. Oh! que c'est consolant de pardonner au nom du Bon Dieu, et de pouvoir promettre, suivant la demande du vieux, de lui apporter demain la sainte Eucharistie. — Après avoir donné laudanum et camphre, j'ai mangé à la chinoise, et croyant m'en tirer assez bien avec les bâtons — car les Chinois qui me regardaient ne riaient pas — j'ai eu un sentiment de vaine gloire!

Sortant de la maison pour partir, quel n'est pas mon étonnement de voir mon élève, tenant un âne pour son usage, et le fils aîné de la maison avec une brouette ornée de couverture « pour mon usage ». — Et de suite mon moutard: « Père je suis si fatigué! » et le fils: « Père je perdrais « la face » si je vous laissais partir à pied! » — Alors moi, « hé bien, soit pour l'honneur de ta face, secoue la mienne. » Et ce qu'il s'en est donné! car sa roue, c'était un carré ou plutôt un pentagone circonscrit ou du moins très mal inscrit. Malgré moi je comptais ra ta ta ta pang, ra ta ta ta pang. Au bout d'un quart d'heure, j'en avais — pas trop — mais presque assez, et nos faces étaient sauvées. Je suis descendu, mais le fils a tenu à m'accompagner jusqu'à côté de Yao-Wan, ce qui permettait au moutard de ménager ses pattes usant celles du bourriquet, et très souvent mon homme me disait: « Père, vraiment vous marchez bien » — et je lui répondais simplement: « que diriez-vous si vous connaissiez les grands marcheurs de notre Compagnie »; et je lui en donnais la belle liste.

Pour le lendemain, il me fallait reprendre le même élève — il savait la route! — je lui dis: « Tu prendras l'âne, j'irai à pied, portant Notre-Seigneur. — Oh! Père, je n'oserai pas. — Si, car je m'en servirai pour revenir. — Oui, oui Père.» Donc mercredi, après la sainte Messe, j'avais cet honneur et ce bonheur, un des grands de ma vie, de porter Notre-Seigneur. C'était la première fois que la sainte Eucharistie traversait ces contrées. — Oh! comme de tout mon cœur je demandais à Notre-Seigneur de bénir tous ces villages — comme Il le faisait en Judée et peut le faire, — de s'y faire connaître et d'y envoyer des Apôtres, de vrais apôtres. Oh! que le chemin m'a paru court! — Inutile de vous dire qu'à peine sorti de Yao-Wan, mon moutard était sur l'âne.

Mon homme, a voulu faire grande toilette; dans la chambre à côté on allume un grand feu; le foyer c'est le milieu de la salle et la cheminée, c'est la porte quand elle est ouverte. Puis, tout se passant liturgiquement, le brave, soutenu à genoux par ses deux fils, pleurant tous les trois (et moi aussi), il recevait de mes mains la sainte Communion.

Après son quart d'heure d'action de grâces, on m'apportait mon « dîner », huit plats variés; et quelle n'est pas mon humiliation de voir qu'au lieu de bâtonnets, on m'appporte « une cuillère »! — Décidément la vaine gloire — ça porte à faux! — Pour le retour, il m'a fallu accepter encore « pour nos faces » la brouette; un quart d'heure ra ta ta ta ta Pang; — et l'âne a fait le bonheur de mon gamin, le fils m'ayant reconduit jusqu'ici.

Je me disais qu'au moins je n'aurais pas fatigué tous les élèves de mon R. Père Ministre — et en rentrant, je trouve un petit mot de lui, me demandant de l'attendre sans plus sortir de la Résidence, — ce que je fais — plongé dans l'étude du Chinois — mais pourtant venant de passer un bon moment avec vous, et espérant beaucoup que vous ne m'oubliez pas dans vos prières.

Par mon bon Ange, j'envoie à un chacun le souvenir le plus fraternel.

Yao-wan, 20 janvier 1906.

Depuis ma dernière lettre je n'ai circulé que dans l'intérieur de notre chère paroisse, étant de plus en plus heureux avec mon saint curé et ministre, le R. P. Thomas. Ah! la, la! en voilà un homme! Vous savez qu'il a eu la chance d'être brigandé trois fois! Deux fois pris et bien battu; la troisième fois ses chrétiens prévenus étaient accourus le défendre et le sauver. Une des premières fois, après l'avoir battu, on lui entourait les pieds de foin imbibé de pétrole et on allait y mettre le feu quand les chrétiens sont venus à son secours. — Oh! si je pouvais avoir ce bonheur! Si je pouvais avoir une circonvolution plus ou moins écrasée, mais cette fois-là pour le Bon Dieu! — Hé! Il est si bon le Bon Dieu, qu'il ne faut pas désespérer.

Au commencement de décembre, juste pendant que mon R. P. Ministre était en tournée, j'ai eu la visite du R. P. Gain, premier apôtre du Siu-tcheo-fou, voilà à peu près quinze ans; alors dans ce pays il n'y avait pas un seul chrétien; et cette année il y en aura environ quinze mille. A cette époque on nous détestait, on nous haïssait. A peine le P. Gain avait-il pu acheter — comme par surprise — un misérable réduit, que les notables furieux achètent tous les terrains qui entouraient le Père, et pour arrêter toute extension, font spécifier dans leurs contrats, qu'ils achètent également l'espace au-dessus du terrain jusqu'au ciel, et au-dessous jusqu'au centre de la terre... Tandis que maintenant nous sommes très respectés et souvent aimés!

Après un jour de repos, le P. Gain repartait pour son *Fou*. Sa route était par Pa-tcha-lou où nous avons pas mal de chrétiens, à trente

lis d'ici; nous venons d'y construire une petite habitation et une église et je devais y aller pour onze Baptêmes d'enfants. J'accompagne le Père jusqu'à Pa-tcha-lou et je lui fais les honneurs de notre palais. Nous sommes à peine arrivés qu'un notable, païen, vient nous faire force salutations et nous supplie d'aller prendre quelque chose chez lui. Le P. Gain acepte; je le suis, et on nous sert un dîner, première classe chinoise. Nous avions bien déjeuné avant de partir; mais le froid et la promenade aidant, nous mangeons quand même, et bien, et gaîment pour le plus grand bonheur de notre notable qui prétendait que je devais avoir au moins 75 ans. — Quant au P. Gain, on ne pouvait savoir, tant il avait l'air âgé! ce qui ne l'a pas flatté du tout, car il n'a que 55 ans et se porte à merveille. Le P. Gain et moi, nous nous disons adieu, et je vais à mes Baptêmes, chez le chef de la chrétienté où tous étaient réunis — cérémonie toujours très consolante. — Puis figurez-vous, re-dîner. Il s'agissait de manger pour faire plaisir à ces braves gens; donc je leur fais ce plaisir; d'ailleurs leur cuisine me va très bien.

En rentrant à Yao-wan, je passai chez une bonne famille pour y bénir un cercueil, où re-re-dîner!... Et quand on pense que quelques-uns croient que, dans notre section si pauvre, on ne mange qu'une fois, tout au plus deux fois le jour!

Je suis aussi retourné chez le vieux bonhomme auquel j'avais porté le Bon Dieu; — c'était cette fois pour lui donner la Confirmation. J'avais avec moi, catéchiste et catéchisme. Je commence par essayer de lui donner une notion de ce beau Sacrement imprimant, etc... A chacune de mes phrases, mon vieux me répondait par un invariable « Pou-ting », je ne comprends pas, mais je crois, je crois tout ce que la sainte Église de Notre-Seigneur Jésus-Christ enseigne. » C'est bien, mais désirant lui faire comprendre un peu, je lui fais lire son catéchisme. Ah! oui! Le « pou-tong » revient à chaque instant. Je dis alors au Catéchiste: « A ton tour, explique un peu ». Hé bien! les « pou-tong » ont continué tout le temps! Ce qui n'a pas empêché mon vieux de recevoir, on ne peut mieux pour lui, la confirmation et de mourir peu après en parfait chrétien.

C'est tout de même beau cette langue, dans laquelle un même son, par exemple *che* veut dire cent cinquante choses; cela ne rend pas plus facile la manifestation de sa pensée. Oh! je sais bien qu'il y a l'accent, — le fameux assent, bien qu'il ne soit pas du midi — mais pour les oreilles musicales comme la mienne et celle de bien des Chinois, cela dit très peu.

En revenant il faisait nuit noire, brune, pas une étoile. Par ces nuits-là, les gens des villages montent la garde et tirent de temps en

temps un coup de fusil pour prouver qu'ils en ont, — car dans ce pays à mœurs du moyen âge, il y a encore des brigandages — ou encore, et c'est ce qu'il y a de plus curieux, — des différends et rivalités entre villages. Assez souvent il y a bataille, on convient du jour, de l'endroit, comme pour un duel. De part et d'autre on arrive armé jusqu'aux dents. Vous croyez que ça va être terrible! Ah non! ils sont là, en face l'un de l'autre, qui s'injurient à qui mieux mieux et ils en ont un répertoire d'injures! Et puis la poudre parle aussi, mais on tire en l'air! Au coucher du soleil, on rentre chez soi, tous très contents: on croirait qu'ils sont de Tarascon! Cependant si par malheur, — c'est arrivé rarement, — un maladroit avait visé dans le tas, et encore plus maladroitement, atteint quelqu'un du camp ennemi, immédiatement retentissent dans ce dit camp, d'éclatants cris de triomphe; on bondit de joie, on s'embrasse etc., tandis que dans le camp du malencontreux tireur, c'est une débandade vers tous les coins de l'horizon.

Le blessé, ou le mort, est recueilli avec le plus grand soin. Ah! il ne faut pas perdre ni un atome de la poussière qui le couvre, ni une goutte de son sang. Tel quel il est porté chez le Mandarin. Alors commence un procès qui ne finit guère que quand le village de l'inqualifiable tireur est ruiné, car la procédure chinoise — Dieu vous en préserve! — ne le cède à aucune de l'univers!

Puisque j'en suis à l'article « curiosités de ces contrées », encore une: le mariage. Ce beau Sacrement institué... etc., et dans lequel l'homme représente... etc. — C'est sublime quand on sait tout cela. — Or, en Chine, le mariage, — ôh! âo! — on ose à peine en prononcer le nom, et encore c'est en rougissant et en baissant la voix et les yeux. Personne n'a l'audace de dire qu'il désire se marier. — Et alors? il faut bien pourtant qu'il y ait des mariages? — Alors au moins il faudra manifester bien clairement toute la répulsion qu'on a pour cette institution.

Quand le mariage a lieu à l'église, car tous n'y viennent pas, il y a de ces scènes indescriptibles que le P. Dannic a racontées jadis. Tout le temps de la cérémonie, les futurs se tournent le dos. Enfin arrive le moment du consentement. Ah! bien oui! Dire que l'on consent serait laisser croire qu'on a envie de se marier! Jamais de la vie. — Et le pauvre Père est là qui attend et répète, et répète encore sa question. Il est arrivé que lassé il rentre à la sacristie et fasse dire aux futurs de revenir le lendemain s'ils sont décidés.

Pour le maître d'école que j'avais à Ngan-king, c'était le P. Bousseau qui officiait. Futur et future étaient muets comme des carpes. Et les parents impatients, — car tout était prêt chez eux pour ce jour-là — se fâchaient, attrapaient chacun la tête de son enfant, la secouaient,

donnaient des coups de poing dans le dos. Seulement après dix minutes de ce manège, le Père a entendu deux oui. Mais il faut leur pardonner : ils n'ont pas entendu les beaux cours des Professeurs de Canterbury-Ore Je voulais leur faire un sermon sur le mariage. Le Père Ministre, auquel je soumets mes discours m'ayant dit : « non ! non ! on rirait trop ! » c'est donc rentré dans mes cartons.

En ce moment le P. Ministre est pour une huitaine de jours chez le P. Gain. Les PP. Chevallier-Chantepie, Richard et Le Biboul font leur retraite à côté de moi, et c'est moi qui les soigne : oh, les saintes gens ! Nous lisons au réfectoire *Le Prêtre à l'autel* que je voudrais tant savoir en entier par cœur.

Dans quelques jours, ce sera le nouvel an chinois : repos complet. Jusqu'à dimanche dernier nous avons eu environ quatre-vingt-dix catéchumènes dont soixante-dix et quelques ont été baptisés. Alors presque tout notre temps est pris. Du côté de Ngan-king, les gens viennent trois fois à différentes époques pour le catéchuménat, ici c'est en une fois, mais cela dure une vingtaine de jours. Tous les matins, vers huit heures, on venait me réciter mot à mot la prière et la leçon de catéchisme apprises. Ça c'est vraiment une très grande consolation et récompense d'apprendre la vraie doctrine à ces malheureux. Il y en avait de seize à soixante-quinze ans. C'est très édifiant, ils restent tout ce temps enfermés comme des écoliers, les hommes chez nous, les femmes à l'école des filles des « Vierges de la Présentation. » Et les premières fois qu'on vient réciter la leçon à ce Père Sou, à barbe noire et à cheveux blancs, quelle peur ! on tousse, on se mouche — dans les doigts, toujours, — on crache, on... mais n'insistons pas... Et petit à petit arrive la confiance, la foi grandit de plus en plus. Aux approches du Baptême, quatre fois par jour, il y a instruction par le Père. Enfin leur Baptême et leur Première Communion viennent récompenser celui qui est chargé d'eux. Le P. Ministre a bien voulu m'en laisser la moitié. Ce qui est aussi très intéressant, c'est quand on les voit bien comprendre, interroger. L'un demandait au P. Thomas d'expliquer, à la Résurrection, le jugement des vivants et des morts ? Un autre : comment le Bon Dieu avait pu permettre les premiers mariages ?... Mais je ne veux pas abuser de votre patience : priez, priez beaucoup pour un pauvre, pitoyable, misérable vieux pécheur.

P. de Geloës.

Inondations et misère. — *(du P. Richard.)*

Yen-teou, juin 1906.

... J'apprends que ma grande plaine est transformée en lac. Le blé était déjà perdu, mangé par les vers. Ils ont fait la récolte de l'orge

ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et plusieurs ont péri dans les flots. Pauvres gens! Pourront-ils avoir au moins une récolte de sorgho? Avec les pluies qui ne cessent pas c'est bien douteux. Ce sera la misère pour toute l'année. Le Bon Dieu en profitera peut-être pour faire venir à mon école bien des enfants qui ne seraient pas venus s'ils avaient eu du pain chez eux, et ainsi ce mal tournera à leur avantage. Mais il faudra trouver aussi de quoi les nourrir. Je compte pour cela sur la bonne Providence. J'avais l'intention de bâtir une petite chapelle en terre et en roseaux, au nord de Yen-t'eou, mais je crois bien que je ne pourrai pas. Il faudra d'abord venir au secours de mes pauvres chrétiens. Combien devront cet hiver émigrer vers Nan-king. Si vous le voyiez! Une brouette, et là-dedans tout leur bien: quelques haillons, quelques marmites. L'homme pousse par derrière: la femme et les gamins plus âgés tirent par devant. Les vieux s'assoient sur le mobilier de la charrette, et on voit apparaître des sacs et des paniers jusqu'à trois et quatre têtes de marmots. Comment vivent-ils? Je ne sais. Le père de mon petit cuisinier est revenu pourtant de Nan-king, l'an dernier avec quatre piastres (10 fr.). Aussi était-il fier! Avait-il dû peiner pour cela.

.... Les murailles de mon église étaient pleines de crevasses. Je les ai fait boucher avec de la chaux: je ne sais si cela tiendra. Le P. de Geloës m'annonce dans sa dernière lettre que le mur de mon jardin s'est effondré. J'espère que les bons Anges veilleront mieux sur les murs de l'église. Il me faudra bien l'agrandir cette année. Comment ferai-je? Je ne sais encore; mais il est impossible de laisser 150 femmes dans un espace de 3 mètres de long sur 3 de large. Je dis 150, c'est 300 que j'aurai cette année aux fêtes ordinaires, car j'ai maintenant, grâce à Dieu, des Présentandines qui s'occupent de ces pauvres femmes abandonnées depuis six ans.

Faites prier pour mes pauvres chrétiens. Ce sont des gens bien simples, et il suffit que le Bon Dieu y mette le doigt pour transformer toute cette région en petite Bretagne.

Yen-teou, 18 octobre 1906.

Le P. Boucher va préparer Chon-yang et Hai-tcheou cette année. Et puis il y aura Kon-yu, et puis tout le Sud jusqu'au Hai-men. Ce n'est pas l'espace qui vous manquera, ni non plus les braves gens à baptiser. Vous pourrez élever des églises et des clochers de tous les styles...

En attendant, ici, c'est la misère noire, noire, noire. Pas de grain, pas d'ouvrage, pas d'argent. Les gens émigrent en masse, ceux du moins qui ne se font pas brigands pour vivre, car il y en a, il y en

a des brigands, cette année! Les gens veillent jour et nuit et trouvent encore moyen d'être brigandés! Je ne peux même pas obtenir qu'ils m'apportent du sorgho: ils ont peur qu'on ne leur brigande leurs bœufs. Un des catéchistes du P. Thomas lui est arrivé l'autre jour... avec un pantalon: c'est tout ce qu'on lui avait laissé.

Yen-t'eou, 3 novembre 1906.

De nombreuses familles chrétiennes sont déjà parties pour le Sud et d'autres suivent. C'est la misère noire. De tous côtés on déterre maintenant les racines des joncs, ce qu'ils appellent le tchang-mon, pour en faire de la farine. Tant qu'il y avait de l'eau, il y avait du poisson. Plus de poisson, restent les racines. Mais après?... — Et puis les brigands! Chacun veille maintenant toutes les nuits à la porte de sa hutte. Mais quand ils sont cent brigands bien armés, il est difficile de lutter. Jusqu'à présent on ne nous attaque pas. Cela durera-t-il? A la grâce de Dieu.

L. Richard.

(du P. Bastard.)

Ma-tsin, 16 août.

Me voilà en prison dans mon enclos, le seul endroit à peu près sec dans la contrée. On ne peut sortir du village que nu-pieds; et l'on ne s'aventure point dans les chemins inconnus sans s'exposer à des bains complets qui peuvent devenir dangereux. On m'a déjà cité plusieurs cas de voyageurs noyés dans les chemins. — Avant la dernière pluie du 13 août, on pouvait encore compter sur une demi-récolte de haricots, mais ces torrents de pluie ont tout noyé. — Pourtant l'eau s'écoule vite cette année, grâce aux canaux qui l'emportent vers le sud-est. Il est possible que l'inondation, beaucoup plus étendue que celle d'il y a huit ans, soit cependant moins durable; car alors on n'avait pas creusé les canaux. — En attendant, les pauvres inondés sont déjà sans vivres, un grand nombre même sans abri, car les maisons en terre, détrempées par la pluie, tombent à qui mieux mieux. Bien entendu, qu'il n'est pas question de les relever avant un an; ceux qui ont quelques sapèques, achèteront du grain pour vivre quelques semaines, quelques mois peut-être. Et puis?... Difficile de prévoir combien mourront de faim d'ici la récolte du blé. Et cette récolte est elle-même fort douteuse; les terres couvertes d'eau seront-elles suffisamment sèches pour être labourées dans un ou deux mois? Les pauvres auront-ils la semence suffisante, pour ne pas parler de l'engrais presque aussi nécessaire dans nos terres maigres et sablonneuses? — Partout il n'est question que de la famine; tout le monde me parle de la mort qui apparaît comme un spectre déjà fort rappro-

ché. Pour me distraire de ces conversations assombrissantes, on vient encore me raconter une foule de brigandages: argent, grain, bestiaux et habits volés ne se comptent plus; joignez-y les disputes, les batailles et les procès; ajoutez encore nombre de femmes pendues, d'autres vendues, d'autres en fuite. Pour comble, une lettre du sous-préfet me priant d'enjoindre aux chrétiens qui seraient en retard de payer l'impôt au plus vite. Avec quoi? — Je les dispense même de nourrir leurs catéchistes, qui vont être entièrement à mes frais cette année. Voyez-vous d'ici ma situation: le grain 3 fois plus cher que l'an dernier pour 200 élèves et catéchumènes; catéchistes dans 30 à 40 écoles; une dizaine d'écoles en terre à relever; etc., etc. *Benedicamus Domino!*

(*du P. Bondon.*)

Tsiang-leou, 2 octobre 1906.

Votre aumône est venue au moment le plus opportun, aussi je vous en remercie de tout cœur.

Notre voyage a été pénible depuis notre débarquement jusqu'à l'arrivée au district. Entre le chef-lieu et Tsiang-leou j'ai dû à plusieurs fois me jeter à l'eau et faire ainsi plusieurs lis ayant de l'eau jusqu'à la ceinture et même jusqu'au cou quand je n'ai pas été obligé de nager. Obligé de me tenir debout sur le char, risquant à chaque instant de lui faire perdre l'équilibre, mes bagages et mon sac de voyage étant au-dessus du char, je préférais dans les endroits difficiles me mettre à l'eau. Vous qui connaissez nos chars, vous vous rendez compte de la situation. De mémoire d'homme on n'a vu dans le Siu-tcheou-fou une inondation pareille; aussi quelle misère partout: cela fait pitié.

« Nous n'avons plus qu'à mourir de faim! » c'est le cri qu'on entend partout. Des fuyards partout, — pauvres gens tous fiévreux qui s'en vont loin de chez eux, combien ne reviendront pas! Le cœur se serre en les voyant se traîner péniblement emportant leur bagage bien mince. Hier une famille retournait sur ses pas: « Père. nous avons été à plus de cent lis d'ici, nous n'avons pas trouvé mieux, autant aller mourir chez nous. » Et ils retournaient chez eux à une soixantaine de lis de Tsiang-leou. Heureux encore ceux-là, d'autres voudront regagner leur village et ne le pourront pas. Un jeune ménage est passé par ici, le bébé de quatre ou cinq ans était tout content de venir parce qu'il espérait un bonbon du Père, il l'a eu ce bonbon et une médaille avec, pauvres gens, j'avais peine à cacher mon émotion en les voyant partir.

Il y a quelques jours nous avions l'espoir de semer le blé au moins dans cette partie du district, l'eau s'était écoulée des champs, ven-

dredi dernier une pluie abondante a de nouveau tout inondé. Aujourd'hui lundi, nouvelle pluie qui a commencé hier et n'a pas cessé pendant la nuit, mon jardin est tout entier sous l'eau, dans tout le village il y a un bon pied d'eau, dans les maisons on patauge dans la boue, aussi la fièvre règne en maître. A Tchang-tsou on doit aller en barque dans la plaine. Si les bons anges ne viennent à notre secours, non seulement ce sera la famine cette année, mais encore l'année prochaine. Avec quinze jours de beau temps le blé pourrait être semé en retard, mais du moins il serait semé. Depuis notre arrivée nous n'avons pas été trois jours sans pluie. Le pain se vendait ce matin 60 sapèques la livre à la ville, l'année dernière à cette époque il ne coûtait que 22; le chou-chou est à 45 sapèques la livre, il y a cinq ans je l'achetais à 7 sapèques la livre, mais en moyenne c'était de 10 à 14 sapèques la livre. Non seulement tout est cher, mais on ne trouve pas à acheter, on va plusieurs lis en avant des marchés pour attendre les rares vendeurs.

A peu près toutes mes écoles bâties en terre sont écroulées. Plus des deux tiers de mon mur d'enceinte à Tsiang-leou, ont été renversés par l'eau. On nous annonce des attaques de brigands, me voilà bien défendu. Ce matin, deux chambres bâties en terre pour l'usage des domestiques sont également tombées. Je ne parle pas de la ville où il ne me reste que la maison d'habitation; comment relever tout cela, alors que nous n'aurons même pas de quoi vivre?

Demandez à notre bonne Mère de nous protéger cette année, ce qu'elle garde est en bonnes mains. L'année apostolique peut être excellente, nous pourrons faire un bon choix pour nos écoles et nos catéchuménats autant que nos ressources nous le permettront.

On vient m'annoncer qu'à un demi-li d'ici, une famille composée du père, de la mère et de cinq enfants n'a rien mangé depuis trois jours, tous les enfants pleurent, ils vont mourir de faim, me dit-on. Dans peu de temps c'est ce qu'on entendra de tous côtés. Le chou-chou est à 50 sapèques, augmentation de 5 sapèques par livre, depuis que j'ai commencé ma lettre, le blé est au plus offrant, le pain se vendait ce matin 64 sapèques. Le Père Bastard est dans les mêmes conditions que moi; dans les autres districts la récolte a été suffisante, mais les gens ont peur de vendre, aussi les prix ne diffèrent pas de beaucoup.

Demandez aux bons anges de nous protéger, et encore une fois merci et faites prier pour nous.

Ch. BONDON.

Satellites et brigands' — *(du P. Hermand)*

20 janvier 1907.

A défaut de nouvelles, je vous ai promis, je crois, des histoires de brigands. Les plus terribles des brigands sont souvent, non pas ceux qu'on pense, mais les satellites des mandarins, comme qui dirait nos gendarmes.

Acte I. Au Siu-tcheou-fou, chez le P. Bondon. — Une troupe de satellites vient attaquer et piller la Résidence : le Père est obligé de se sauver et de se cacher. — Les chrétiens furieux de l'injure faite au Père, se lèvent en masse, accompagnés de vrais brigands, défenseurs du Père pour l'occasion, et tout ce monde se porte au yamen pour protester tout au moins près du malheureux mandarin, et décidés, disent d'aucuns, à lui faire un mauvais parti. — Le P. Bondon apprend l'émeute, sort de son refuge et arrive dare-dare au yamen, pour sauver le mandarin de la fureur populaire. Le mandarin, sauvé par le Père, ne sait que devenir. Le Père, lui, profite de sa victoire : « Vieux grand-frère, tu vas punir tes satellites et leur faire rendre gorge... — Oui, oui, grand'homme ! » — etc. : c'est le Père qui commande, l'autre opine du bonnet à tout ; rend un édit en faveur des chrétiens, punit ses satellites terriblement... — Joie et allégresse universelle des chrétiens, des païens, des riches et des pauvres, qui, heureux d'avoir pu se débarrasser de ces gredins de satellites, viennent tous remercier l'humble P. Bondon.

Acte II. — Un village quelconque. Des satellites, d'un mandarin quelconque, s'y abattent, rançonnent, pillent... etc... puis se mettent à faire bombance dans une auberge. Leurs victimes cependant ont recours aux défenseurs de la Veuve et de l'Orphelin, c'est-à-dire, aux brigands les plus authentiques du canton. L'occasion est belle pour eux de se venger des satellites. Ils arrivent en masse, armés, sauvages ; cernent l'auberge. « Rendez-vous, satellites. » — Dans un beau mouvement, le caporal-satellite tue un brigand d'un coup de pistolet. Geste malheureux. En un clin d'œil, tous mes satellites sont empoignés, passés à tabac,... et découpés en morceaux !... Vous voyez qu'on ne badine pas en Chine. Qui veut en tâter ?

C'est toujours, dans ce Nord, la grande misère de la famine : nos Pères auront une mauvaise année à passer.

Remerciements-Progrès. — *(du P. Boucher.)*

Chou-yang, 17 décembre 1906.

Une caisse de livres arrive ici sans aucune indication : mais inutile de chercher l'expéditeur, et de suite je dis au P. Ou : c'est le P. H. !

Merci donc et grand merci : c'est bien cela que je désirais, livres de

collège, théâtre classique, fables, etc... Oh! si vous trouvez Bossuet, Bourdaloue, Fénelon, S. Franç. de Sales, etc., etc., ce sera bien mieux. Mais c'est difficile, tandis que les livres de collège sont inutiles à ceux qui ont fini leurs classes.

Je confie aux Présentandines une paire d'inscriptions qui m'a été offerte par un notable chef de brigands, recéleur, etc., pour s'attirer nos bonnes grâces; il me répugne de l'exposer au salon avec celles des honnêtes gens.

Pendant que je vous écris ceci, on signe l'acte d'achat d'une école de filles ici en ville. Voilà donc un second centre complété.

Le P. Ou est à Kao-lieou où toutes les œuvres fonctionnent normalement, écoles de garçons et de filles, catéchuménats d'hommes et de femmes, population qui dépasse la centaine. Tout cela mange, savez-vous! Oh! on est économe, parcimonieux! Brouet de teou-ping avec quelques carottes. Les teou-ping sont les tourteaux de pois dont on a extrait l'huile. Vous en voyez arriver des barques à Zi-ka-wei pour fumer les champs. Les porcs n'en veulent pas. Ici, l'année étant mauvaise, hommes et bêtes se les partagent. Le P. Ou a essayé et en mange pour l'exemple.

Le froid a arrêté l'église: heureusement j'y vais tous les samedis et il y a messe des hommes et messe des femmes, ce qui évite de dire la messe en plein air; à Noël, il faudra peut-être en venir là, ce qui n'est pas pour me déplaire, c'est signe que le bien se fait en grand.

Chaque dimanche, après déjeuner, je reviens en ville où il y a office du soir, — prière, catéchisme et aspersion d'eau bénite; — 18 élèves et une quinzaine de catéchumènes.

Le père d'un enfant, petit restaurateur, triste de voir son Benjamin manger du teou-ping, a pris l'entreprise de notre nourriture à 80 sapèques par tête: c'est cher en soi, mais bon marché par le temps de cherté où nous sommes. Calculez la dépense.

L'école des filles va ouvrir incessamment. Or notez qu'au status nous ne formons qu'un district et n'avons que le budget d'un seul district. Cependant le P. Ou a obtenu une pension alimentaire en plus pour lui-même.

Et Hai-tcheou! Ah! vive Hai-tcheou, le bout du monde pour nous! la résidence du S. Nom de Jésus! Elle est achetée: le contrat est signé, l'argent versé. Un catéchiste, ancien bonze, y est installé et fait évacuer l'enclos.

Quand ce sera bien fini j'irai y installer Notre-Seigneur. Quand? Probablement le jour de S. Jean sera le premier où le bon Jésus

résidera en son petit Tabernacle en sa pauvre petite nouvelle chapelle. Puisse-t-il y former beaucoup de S. Jean!

Ah! la belle vie qui consiste à installer ainsi Notre-Seigneur en de nouveaux sanctuaires où les pauvres païens viennent abjurer leurs erreurs, renoncer au démon et adorer leur Créateur et leur bon Sauveur! Faire connaître Jésus et Marie, enseigner le signe de la croix, le Pater et l'Ave, la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption, le Ciel et l'Enfer, le Baptême et l'Eucharistie en ce pays où Satan règne en maître depuis le commencement des temps, vrai, cela vaut bien n'importe quelle chaire d'Université, voire même la chaire de Notre-Dame!

Car enfin, sans nous, c'est Satan et l'enfer; avec nous et par nous, malgré notre indignité, commence le règne de Dieu, luit le Soleil de justice! Qui en veut? il y a de la place! il faudrait un Père tout de suite ici pour me permettre de fonder Hai-tcheou. Demandez-le au bon Maître.

Il nous faut des ouvriers solides, surtout des hommes de prière: que chaque scolastique en fasse *un*, et ce sera splendide, et la Mission verra de beaux jours.

Chez nos voisins du Chan-tong. — *(du P. de Bodman.)*

San-koan-miao, 8 novembre 1906.

Le P. Hia vient de passer 3 ans à Tsing-tao, comme rédacteur du journal chinois imprimé par la mission. Cette feuille a, paraît-il, peu de succès et coûte à la mission plusieurs milliers de marks de subvention par an. Notre « Hoei-pao », au contraire, est très répandu, tout spécialement dans le monde des écoles, où la partie scientifique est très appréciée; la partie politique ne l'est pas moins pour l'exactitude des informations. — A Yen-tcheou-fou, il y a 2 écoles de sciences européennes, celle des Pères et celle du gouvernement. Les 2 écoles ont les mêmes Pères ou Frères pour professeurs, tantôt le matin, tantôt le soir. L'école de la Mission compte environ 120 élèves, celle du gouvernement, une 60ne seulement. Même situation et même proportion à Tsi-ning-tcheou. A Yen-tcheou, les Pères ont dû inaugurer des cours d'anglais, et ils le feront prochainement à Tsi-ning. Au collège du gouvernement à Tsi-nan-fou, il y a comme professeur de mathématiques un chrétien de Changhai nommé Wang. Par sa science, sa vertu aimable, il s'est acquis une influence exceptionnelle auprès des élèves et des mandarins. Dernièrement le ministère de l'instruction publique lui a fait proposer le poste de directeur (tsong-pan), s'il voulait renoncer à la religion. Il se contenta de répondre que,

si on insistait, il ferait ses paquets. On se le tint pour dit. — Dans les écoles du gouvernement on fait la prostration à la tablette de Confucius; mais il est assez facile aux élèves — dont plusieurs sont chrétiens — de s'en dispenser. — Le gouverneur actuel Yang est encore plus ami de la Mission que ses prédécesseurs Yuen-Che-K'ai et même Tcheou-fou.

Protectorat français ou italien. — *(du P. Gain.)*

Siu-tcheou-fou.

Dans une visite qu'un des Pères des Missions Étrangères de Milan (du Ho-nan méridional), lui a faite récemment à Tsiang-leou, le P. Bondon a appris que le gouvernement italien a renoncé aux quinze millions d'indemnité accordés par les Chinois pour réparation des dommages causés par les Boxeurs. Les Italiens cèdent cette somme entière aux Missions qui veulent bien accepter leur protectorat.

Mgr Volonteri (du Ho-nan méridional) a refusé les deux millions qu'on lui offrait, préférant rester sous le protectorat de la France. Son successeur Mgr Cattano tient comme lui pour les vieilles traditions. — Le P. Calza, 26 ans, récemment nommé Préfet Apostolique du Ho-nan occidental, aurait accepté 600,000 francs avec le protectorat italien.

Ministère à Mou-yen-daong. — *(du P. Menez.)*

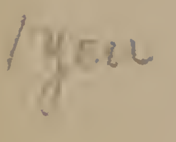
2 mai 1906.

Mon voyage à Mou-yen-daong, s'est passé aussi bien que possible. Au départ on a mis à ma disposition l'unique cabine du bateau, le Koé-tsang, pour moi tout seul et mon compagnon. C'est un vrai étouffoir, mais l'intention était bonne. Du reste, je n'aurais pas été mieux, au milieu de ce grouillement d'hommes et de femmes, où l'on ne pouvait pas faire un mouvement sans déranger tout au moins quatre personnes: j'aurais dû passer les onze heures de traversée sans même pouvoir me moucher, faute de pouvoir remuer le bras. Quelles mœurs! jamais je n'avais vu un pareil entassement!

Quelques instants après le départ, un administrateur du district du P. Skiu vient m'inviter à passer la nuit dans son kong-sou à Mé-koé-daong. Je ne veux pas encore m'engager, pensant que j'aurais le temps de gagner Mou-yen-daong le soir même. Mais quand j'ai vu qu'il était cinq heures moins un quart à l'arrivée à terre, et plus de cinq heures avant que mon bagage n'eût été chargé sur les brouettes, j'acceptai l'invitation, et en route pour Mé-koé-daong, à trois lis seulement.

Les murs de ma chambre sont en terre, recouverts à l'extérieur et

à l'intérieur d'une claie de roseaux; le parquet est également en terre, humide comme le chemin de Zi-ka-wei les jours de pluie; la chambre est en même temps réfectoire. Je suis déjà en plein Hai-men, le Hai-men que j'avais rêvé!



Le lendemain matin, trente lis pour me rendre à Mou-yen-daong; deux brouettes pour les bagages, et moi à pied derrière avec mon fidèle compagnon. Quels chemins! de la boue épaisse, comme je n'en avais jamais vu que sur le chemin de Pa-pou-ghiao, les jours de grande pluie. J'en emporte bien un kilog à chaque soulier, pour alléger la marche. A chaque pas, glissade à droite, puis à gauche; en moyenne tous les vingt pas, je manque de perdre l'équilibre. Je n'avais pas eu, hélas, la prévoyance de faire mettre des clous à mes souliers: c'est déjà une expérience acquise.

Voici un cours d'eau à passer; on charge une des brouettes sur une petite barque: trois brouettiers la maintiennent en équilibre pendant la traversée, et elle arrive sans accident à l'autre rive; même manœuvre pour la seconde brouette; puis un troisième tour pour moi et mon compagnon. Plus loin, c'est un pont tout penché et dont le bois craque sous les pas d'un seul homme. On hésite longtemps. Vont-ils me laisser en plan? Enfin la brouette moins chargée s'aventure avec mille précautions et arrive; l'autre brouette ne peut se décider à passer. Me voilà bien: une brouette de chaque côté; je ne puis cependant me mettre en deux! Mais voici que la seconde brouette va tenter la fortune: c'est certainement très imprudent; grâce à Dieu, elle arrive au bout. De nouveau en route, c'est une demi-heure de perdue. Enfin j'arrive vers trois heures et je vais pouvoir dîner. Le P. Ministre est là avec le F. Kiu, et ils se mettent en quatre pour moi. Enfin me voilà en bon état, sauf quelques écorchures au pied.

22 juin. Vous ne savez pas pourquoi je vous ai demandé de faire préparer mon cachet. C'est qu'un beau jour, mon premier dimanche en course, après mon premier sermon, et sans doute à cause de cela, j'ai reçu la carte du mandarin de Tsong-ming. De passage en ce coin de Hai-men qui est aussi de sa juridiction, il ne pouvait manquer d'envoyer ses respects à un homme tel que votre serviteur. Alors on s'agite autour de moi: Père, il faut lui envoyer votre carte en réponse. — Eh! si je l'avais, ce ne serait pas difficile! Mais, toi qui es un habile homme, tu vas m'en écrire une de ta plus belle main. — Père, cela ne se fait pas. » J'avais déjà bien entendu dire la chose, mais je pensais que pour un étranger, ignorant de tous les usages, je pouvais me permettre d'ignorer aussi celui-là. — On cherche un expédient. Enfin le domestique qui avait apporté la carte, entre

dans ma chambre, et me dit que assez fréquemment on envoie des cartes écrites à la main. Ce fut mon salut... Maintenant que j'ai un cachet pour imprimer mes cartes je suis en état de répondre à tous les mandarins: je parie qu'ils vont se donner le mot pour ne plus me faire des civilités. Tant pis pour eux; ils ne sauront pas mon vrai nom; en tout cas ce ne sera pas le mandarin de Tsong-ming, qui le leur apprendra, car il n'a eu que quelque chose d'approchant, dans ce que je lui ai écrit pris au dépourvu: un caractère était juste, un autre se rapprochait seulement du vrai caractère; quant à la classifique elle était complètement fausse.

Le jour du pèlerinage à Mou-yen-daong, j'étais sur pied à trois heures moins le quart, afin de dire ma messe de bonne heure et d'être libre pour les confessions. La veille j'avais entendu des confessions le soir jusqu'à dix heures un quart. Le lendemain du pèlerinage, départ pour Mou-ming-daong où je dois passer la Pentecôte. Une trentaine de confessions en arrivant; presque rien. Le lendemain, lever à 3 h. ½; 147 confessions avant la messe. Bénédiction et aspersion d'eau bénite; messe avec encens; sermon, salut où je fais seul tous les frais du chant. Je commence mon action de grâce à onze heures moins dix. A onze heures et demie, déjeuner. Pendant le déjeûner, on me demande pour une Extrême-Onction dans une autre chrétienté. Je suis de retour à 2 h. ½, et c'est alors que je commence à respirer.

Le lendemain, après une nouvelle Extrême-Onction, départ pour le district du P. Tsu. Dans ma première chrétienté, en une après-midi, trois Extrêmes-Onctions, confession à domicile de deux autres malades. Mon temps, vous le voyez, est bien employé. Je parcours le district du P. Tsu, dans les grandes chrétientés, jusqu'à l'extrémité. A Liu-se, je suis dans le pays des Kang-po-guen, et mon catéchiste ne comprend pas le langage du pays. De là, à grandes étapes, je reviens en deux jours à Mou-yen-daong. En arrivant, après ce mois et demi de courses incessantes, avec 1228 confessions à mon actif, je chantais intérieurement: *hic est locus requiei...*: depuis le matin j'étais attendu pour une Extrême Onction à quarante lis! Arrivé à midi vingt, j'étais reparti à une heure, laissant mon catéchiste qui n'en pouvait plus!

Maintenant c'est le repos, la vie de retraite, je suis chanoine de Mou-yen-daong. Le P. Skiu est parti pour Mo-ka-tsen rendre ses comptes au P. Ministre. De là, il va en vacances à Tong-kâ-dou. J'habite à moi tout seul un bâtiment de dix chambres. Mon plus proche voisin est mon catéchiste qui est tout seul, lui aussi, dans un autre bâtiment, à l'autre extrémité de l'église.

Jusqu'au mois d'août, je n'ai de réglées que deux courses, pour deux fêtes patronales, le 16 juillet à N. D. du Mont Carmel, à 28 lis; le 19 juillet à St-Vincent de Paul à 40 lis. Mais si on s'avise d'être malade, je puis avoir beaucoup à courir, car nous ne restons que trois, le P. Minsitre, le P. Gast et moi pour toute la section de Hai-men.

Hier, S. Louis de Gonzague, on m'a souhaité ma fête avec pétards, et un chant sur l'air de « *Omni die, dic Mariæ* ». C'était l'administrateur avec son personnel de plusieurs domestiques, l'école de filles, une trentaine d'élèves; et l'école de garçons qui compte en tout neuf élèves, dont sept sont petits-fils de l'administrateur; c'est une petite école de famille qui se tient dans la maison d'un des fils de l'administrateur. A la messe, je m'étais fendu d'un sermon sur S. Louis de Gonzague.

Hier encore j'ai reçu une famille païenne représentée par deux de ses membres: un vieillard de 81 ans avec son fils, un robuste gaillard d'une trentaine d'années, demandant à se faire chrétiens. C'est la seconde depuis mon arrivée à Hai-men. Je ne suis assurément pour rien dans ces conversions; personne de ces familles n'a eu de rapports avec le missionnaire; mais la grâce de Dieu agit doucement par le moyen du bon exemple des chrétiens, et le fruit vient à son heure. Il y a beaucoup de néophytes dans ce pays, et je ne crois pas que ce soit par l'action directe qu'on ait obtenu ce résultat, mais en formant de bons chrétiens. Grâce à Dieu, ici les chrétiens sont fervents et accueillent à bras ouverts les païens qui viennent à eux. Ailleurs, j'ai été parfois mal impressionné en voyant la hauteur, la morgue avec laquelle les chrétiens traitent les païens: dans ces endroits-là, je n'ai pas entendu parler comme ici de néophytes.

Aimez-vous les crevettes? Depuis bientôt deux mois que je suis à Hai-men, je n'en ai que trois fois par jour, c'est-à-dire à tous les repas. Je ne sais combien de fois on m'a demandé s'il y en a aussi en Europe? — Oui. — Plus petites ou plus grosses? — De même grandeur. — Maintenant des fèves. Y en a-t-il aussi en Europe? — Oui. — Plus petites ou plus grosses? — De même grandeur. — Ah!» Un jour que j'avais un bout de pain emporté de Mou-yen-daong, n'a-t-on pas eu l'idée de me demander: « Est-ce qu'il y en a aussi en Europe? — S'il y a du pain en Europe? mais il n'y a que de cela!» — J'attendais la question suivante: plus petit ou plus gros? mais ce n'est pas venu.

Je voudrais que vous assistiez un peu à mes repas de Mou-yen-daong avec le domestique de l'endroit. Quelles conversations! Mon bonhomme est sourd, mais pas muet. Le P. Skiu se faisait entendre

de lui par signes. Moi je préfère lui parler sans signes, et j'obtiens ainsi de lui tous les renseignements que je ne lui demande pas, et que je n'aurais peut-être jamais sans cela. C'est quand même un bien brave homme...

Apostolat à Hai-men. — *(du P. G. Gast.)*

Avril 1906.

J'ai à administrer quinze églises et chapelles, la plupart dans un état d'extrême pauvreté. Mes chrétiens sont au nombre de 2000 environ et ma résidence principale est à Mao-ka-tseng, le plus gros bourg de Hai-men.

Depuis six semaines, je donne continuellement des missions de droite et de gauche: me voici à ma sixième, et il m'en reste encore neuf à donner. En conséquence, je suis continuellement en route: les voyages se font en brouette, véhicule assez incommode, surtout en temps de pluie, mais on s'y fait.

Nos gens sont en général bons et simples; presque tous sont plus ou moins indigents et habitent des huttes en roseaux. Par suite, mon apostolat n'est pas exempt de peines et de privations, le missionnaire devant partager la pauvreté de ses chrétiens. D'autre part, mon ministère est aussi fort consolant, parce que je vois que le bien se fait sur une grande échelle. Bien que je n'eusse jamais appris l'idiome du pays, je suis parvenu rapidement à m'exprimer d'une façon convenable. L'étude des caractères chinois m'y a grandement aidé et elle me vient bien à point, soit pour composer mes sermons, soit pour correspondre avec les autorités de pays.

Depuis que je me trouve dans ce district, je n'ai cessé de regretter deux choses qui arrêtent beaucoup l'œuvre de l'évangélisation: le manque d'instruction et la pauvreté de nos chapelles. Afin de remédier autant que possible à cet état de choses, j'ai ouvert successivement déjà cinq écoles, dans chacune desquelles je procure l'instruction à une centaine d'enfants pauvres. J'ai aussi fait restaurer quelques chapelles.

Les Chinois des classes élevées résistent pour la plupart opiniâtrément à la grâce, et pour eux l'on peut dire que la Chine est toujours la *citadelle du démon.* Le démon, en effet, y règne en maître. Dernièrement encore, — j'ai pu le constater dans un voyage à Tong-tcheou, grande ville située à 25 kilom. d'ici; j'y ai visité le fameux Mont-Loup (Lang-Chan), célèbre par ses innombrables et très riches pagodes. A cette époque de l'année, l'on y arrive de toutes les contrées pour adorer Bouddha: des milliers et des milliers de païens y courbent le front devant une infâme idole, au signal donné par un

bonze. Que c'est navrant de voir tant d'hommes enchaînés par le démon! La civilisation Européenne, qui s'introduit partout dans l'Empire du Milieu, n'est certes pas faite pour favoriser le mouvement de conversions. Notre civilisation ne convient pas aux Célestes: elle éblouit ce peuple-enfant et le jette dans le matérialisme. Aussi les missionnaires regardent-ils comme un fléau que les Japonais viennent ouvrir partout des écoles et que les commerçants pénètrent partout dans la contrée, amenant avec eux le luxe et les aises de la vie.

Avant Pâques, j'ai eu le bonheur de baptiser quinze adultes: les cérémonies ont duré plus de deux heures, en présence d'une grande foule. Dans quelques jours nous commençons le mois de mai; pendant tout ce mois, je voyagerai d'une chrétienté à une autre, pour animer les fidèles à aimer et à honorer leur Mère du ciel.

Relèvement des ruines. — *(du P. Le Chevallier.)*

Tsong-ming, octobre 1906.

Voilà déjà une année d'écoulée depuis la terrible épreuve du 1er septembre; les païens ont célébré l'anniversaire par des repas funèbres en l'honneur des victimes et d'autres superstitions ridicules. Moi j'ai placé à cette époque la bénédiction de la nouvelle chapelle de Notre-Dame de Lorette. La fête n'a malheureusement que trop rappelé l'événement. Tout annonçait une fête superbe avec une foule énorme qui devait y aller d'un peu partout, avec quatre missionnaires présents. Et voilà que tout étant prêt au jour fixé, temps aussi mauvais que possible: un vrai typhon. Les parties basses de l'île ont été inondées; une partie de Haimen est encore sous l'eau depuis lors. Aussi, au lieu de la bénédiction solennelle projetée, une bénédiction faite à la pointe du jour par un seul missionnaire, accompagné de trois catéchistes seulement.

Outre la pluie, le vent faisait rage; bien des cabanes ont souffert des avaries, plusieurs ont même été abattues. Et les trois Pères qui avaient répondu à mon invitation, au lieu de partir le dimanche, n'ont pu me quitter que le mardi. Somme toute, triste fête. La nouvelle chapelle est deux fois plus grande que l'ancienne; les ressources ne m'ont pas permis de la paver. Dans l'année apostolique qui vient de s'écouler, outre cette chapelle reconstruite, j'en ai fait réparer cinq autres. Il m'en reste une à reconstruire et quatre à réparer; mais les circonstances m'empêchent de mettre la main à l'œuvre. D'abord, les aumônes ne peuvent plus venir de France comme autrefois, et vous en connaissez assez les raisons. Ensuite, des inondations nombreuses ont fait monter le prix du riz d'une façon exorbitante: dix

piastres la mesure, au lieu de trois. Tout a monté de prix en proportion, sauf nos ressources. La bonne Providence veut que maintenant comme toujours je mette ma confiance en elle seule. Saint Joseph a donc encore fort à faire pour me tirer d'embarras.

Outre ces travaux, il me faudrait encore construire trois écoles, car le nombre des convertis augmentant toujours, grâce à Dieu, le plus urgent est la formation de leurs enfants. Pour cela, je me contenterai de cabanes en roseaux; mais encore...

Malgré tout, notre position est moins triste que celle de tant de prêtres dans la mère-patrie: notre pauvreté est plus facile à supporter que l'affreuse persécution qui sévit en France. Que Dieu prenne en pitié notre cher pays! Hélas! les journaux chinois publient ce qui se passe là-bas, et même à Tsong-ming on commence à en parler, ce qui n'est pas pour favoriser notre ministère, bien entendu.

Prions, bien cher ami, avec plus d'instances que jamais, le Maître des événements qui est aussi le Père des divines miséricordes, de nous venir en aide au plus tôt.

A travers le Ngan-hoei.

Mouvement Progressiste. — *(du P. E. Rouxel.)*

Ou-hou, 13 février 1907.

Je suis acclimaté depuis quinze ans dans notre vieille Chine, et, ma foi, malgré ses travers incontestables, elle a du bon. Je crains même que les nouveautés qu'on lui apporte, argent comptant, et qui ne reposeront pas sur une base solide de conscience et d'honnêteté, ne la jettent dans des aventures lamentables. — Malheureusement l'exemple est donné. Nos voisins du Japon, — premier type, dans l'histoire d'un peuple païen endossant comme une casaque, une civilisation créée par le christianisme, — lancent les Chinois en avant. Les Chinois ne savent pas trop où ils vont; mais ils se remuent et font comme les voisins. Toutefois ce qu'ils imitent le plus aisément, ce sont les circonstances extérieures et sans grande importance. Ils ne sont pas loin de s'imaginer que maintenant qu'ils ont des clairons au lieu de leurs lugubres trompettes, qu'ils endossent des uniformes au lieu de costumes plutôt baroques, ils vont avoir une armée supérieure. Quand on a l'occasion de causer avec les vieux mandarins militaires, ce qui m'arrive de temps à autre, on s'aperçoit vite qu'ils n'entendent rien de rien à ce qu'on leur fait faire, et on mesure la distance qui les sépare encore de la civilisation purement matérielle du Japonais.

Ils se lancent dans les écoles, mais sans discernement, comme des enfants qui s'imaginent que dans quinze jours ils seront au courant de tous les trucs européens et Japonais. C'est la cour du roi Petaud

en grand. Ce sont les élèves qui gouvernent, qui imposent les programmes aux professeurs, et quels professeurs! Vous voyez, vous un vieux des collèges, à quoi cela mène. Le gouvernement avait commis l'imprudence d'envoyer des milliers de jeunes gens au Japon. Ils sont devenus presque tous anti-dynastiques et révolutionnaires, et de crainte de révolution, la Cour de Pékin a été obligée de leur interdire de rentrer en Chine, pour le premier de l'an Chinois; ce qui est une grosse affaire. — Malgré tout on aurait tort de prendre tout ce mouvement en plaisanterie. Nous sommes dans la période chaotique: mais le mouvement est lancé, il finira par se régulariser, et alors... Dieu sait ce qui se passera dans ce vaste empire.

En attendant nous tâchons de former quelques chrétiens, et sous ce rapport nous sommes pour le moment laissés tranquilles. L'un portant l'autre, je baptise à peu près une centaine d'adultes par an, et je ne suis pas à beaucoup près parmi les plus favorisés.

La Sainte-Enfance à Ngan-King

Relation annuelle du P. Lémour à Mgr Paris.

Notre orphelinat comptait autrefois beaucoup plus d'enfants, recueillis dans la rue, qu'il n'en compte aujourd'hui. Nos ressources décroissent de jour en jour, force nous a été de fermer l'oreille aux supplications des gens qui nous apportent de nouvelles recrues. Il est infiniment dur de repousser ces pauvres petits êtres qui nous demandent de vivre et d'aller au ciel par notre moyen. Mais il faut savoir, quand l'argent fait défaut, se cuirasser contre un sentiment trop vif de commisération, et, ne pouvant sauver la vie du corps, assurer au moins, si on le peut, celle de l'âme. Tel a été bien souvent notre cas. Une mère se présente avec un enfant qu'elle nous suppplie de recevoir. Sauvez-le, dit-elle, je ne puis le nourir et ne veux pas le tuer. Très souvent ces petits enfants sont entrés dans la vie par une voie peu honorable. Mal vus au foyer, ils sont privés des soins que réclame leur faiblesse; aussi sont-ils presque toujours souffreteux et maladifs, voués à une mort certaine à bref délai. Le coup d'œil de la vierge est assez exercé pour distinguer ceux qui n'échapperont pas aux premières épreuves. Elle baptise, fait une petite aumône, donne quelques bonnes paroles et ferme sa porte, le cœur navré. Il arrive parfois que la mère ne pouvant se résigner à remporter son fardeau, le dépose en cachette dans l'égout qui passe à notre porte. Il faut bien alors céder à la force et se laisser attendrir. C'est l'histoire des trois uniques petites filles que nous avons recueillies dans cette dernière année apostolique.

Quand je suis arrivé ici, il y a huit ans, nous entretenions en tout

une centaine d'orphelines. J'en reçus moi-même de nouvelles, mes premières années. La mortalité très grande dans ce milieu a emporté plus d'un tiers de cette population. Un certain nombre ont été adoptées ou mariées à des chrétiens. Il ne nous en reste plus que quarante-deux à l'école ou en nourrice. Comme la chrétienté de Ngan-king s'est beaucoup développée, je trouve plus facilement à placer ce petit monde, et ne risque plus de les voir vivre à ma charge jusqu'à l'âge nubile.

Cette année j'en ai marié trois à des familles honorables de la ville. Leur avenir y semble assuré au point de vue spirituel et temporel. Les chrétiens de Ngan-king acceptent volontiers les enfants de la mission; fermant les yeux sur leur origine, ils aiment à les prendre comme brus dans l'espoir de trouver en elles plus d'instruction et des mœurs plus honnêtes. Nous n'en sommes pas encore à cet esprit de foi admirable des gens de Tsong-min et de Ou-si qui regardent comme une bénédiction d'adopter un « enfant de l'Église ». Cependant je me plais à constater que nos petites filles sont les bienvenues dans les familles chrétiennes.

Quand une de ces enfants nous a quittés, l'orphelinat reste toujours la maison maternelle, où l'on se rend selon la coutume à différentes époques de l'année. Mais l'usage a prévalu qu'une chrétienne remplisse en outre à son égard le rôle de mère adoptive. Cela se fait selon toutes les cérémonies d'usage. Loin d'y voir du mal, j'y trouve le très grand avantage de donner un conseil et un soutien à nos enfants si peu expertes des choses de la vie.

C'est ainsi qu'une bonne néophyte, Mme Son, compte je ne sais combien de filles adoptives, doublement sœurs de sa propre bru qui est aussi notre orpheline. Elle les réunit chez elle aux jours de fêtes, leur donne des habits et des gâteries de toutes sortes. J'en sais une à qui elle a voulu discrètement faire une petite dot de 150 piastres. L'enfant perçoit le revenu pour ses siennes dépenses; et, résultat imprévu, la belle-mère, dont le caractère laissait beaucoup à désirer, a cessé de malmener la petite bru et lui fait la vie plus douce. O puissance merveilleuse de l'or!

Côte à côte avec nos orphelines et formant avec elles une même école, nous avons eu cette année une trentaine de jeunes filles de néophytes ou de catéchumènes de mon seul district. Il faut pour amener ces enfants chez nous, une dose de patience et d'énergie extraordinaire. Fraîchement sorties du paganisme, tout imprégnées encore de ses idées, les oreilles rebattues des calomnies immondes répandues contre nous, elles doivent, elles et leurs parents, fouler aux pieds tous les préjugés courants, faire à peu près acte d'héroïsme

pour franchir le seuil de nos écoles. Quand il est question de les faire venir, il n'est pas rare de leur entendre dire : tuez-moi, mais je n'irai pas. Force est de recourir à toutes sortes de ruses pour les amener. Les sentiments changent quand elles ont vécu quelque temps sous la garde de nos bonnes vierges Présentandines. Rentrées chez elles, il leur est facile de confondre les calomniateurs et d'apprendre la vérité sur nous. Ce sont nos futures mères, l'espoir et l'avenir.

Aux époques de catéchuménats, c'est-à-dire du mois de novembre au mois d'avril, l'orphelinat se trouve encore envahi par une foule de femmes accourues pour apprendre les prières et le catéchisme. Chacune d'elles, à peu près, amène un bébé à la mamelle. Notre monde écolier s'est trouvé ainsi augmenté de soixante-quinze grandes personnes avec trente-cinq nourrissons et plus pendant à peu près la moitié de l'année. Pour permettre aux mamans d'assister aux catéchismes, sans importuner le missionnaire, nos orphelines se font alors les bonnes de tous ces petits bébés criards qui seront aussi bientôt régénérés par le baptême.

Un gros problème se posait : comment une foule de plus de cent soixante personnes pouvait- elle trouver gîte dans une maison aussi exiguë que la nôtre ? C'était un pêle-mêle, un entassement sans nom. On ne pouvait faire un pas sans heurter un marmot vautré à terre et faisant de l'exercice à quatre pattes. C'était un ramage, un brouhaha assourdissant, la stagnation forcée de l'étude et du travail pour nos élèves, un surmenage intolérable pour les Présentandines. Avec l'assentiment des Supérieurs, j'annexai à l'orphelinat la maison contiguë qu'habitait un mandarin. Dès que le locataire eut évacué l'immeuble, je le fis aménager proprement pour y transporter les classes. Cette transformation en nous mettant plus au large, a l'immense avantage d'isoler les élèves et de les soustraire aux distractions perpétuelles de va-et-vient d'un établissement si considérable. Les cervelles sont moins en l'air et la surveillance plus facile. Autrefois les classes et la salle de travail commandaient l'entrée ; aussi dès que le marteau heurtait la porte pour l'arrivée d'une nourrice, d'un malade, d'un marchand ou de tout autre visiteur, toutes les têtes étaient en l'air, sans qu'il fût possible d'obtenir la moindre attention jusqu'au bout de la visite. Maintenant, un corps de logis s'interpose entre les visiteurs et les élèves que rien ne distrait plus dans leur profonde solitude.

Rien autre chose à dire sur l'œuvre de la Sainte-Enfance à Ngan-king, sinon à mentionner les 93 baptêmes de petits enfants moribonds que la vierge a récoltés encore cette année au dispensaire ou dans ses courses apostoliques. Ces bienheureux petits élus appartiennent

à toutes les classes de la société, pauvres et riches, prolétaires et mandarins. La directrice de l'orphelinat s'est acquis une véritable réputation pour le traitement des maladies des enfants. Aussi l'appelle-t-on sans cesse dans les familles mandarinales et bourgeoises de la ville. Les pauvres viennent la consulter à domicile. Il arrive ainsi que beaucoup de petits enfants reçoivent le baptême, et, à défaut de la santé, y gagnent le paradis. Elle opère avec une grande adresse, pour ne pas susciter les soupçons, et, grâce à elle, beaucoup de païens auront, au jugement dernier, la surprise de voir leurs enfants parmi les élus.

Les relations des Pères donnent la situation de l'œuvre de la Sainte-Enfance dans toute la section. Je ne vois rien à y ajouter, si ce n'est une remarque sur l'insuffisance de nos ressources. Nous ne pouvons plus, avec les subsides, qui nous sont donnés, faire face aux besoins de l'œuvre. Aujourd'hui nos œuvres ont décuplé, de nouveaux districts ont été établis, deux autres le seront peut-être cette année. Et pourtant nos ressources au lieu de croître, ont diminué depuis huit ans de plusieurs centaines de dollars. Si cette situation pécuniaire doit se maintenir, force nous sera de renoncer aux œuvres si fructueuses et si belles que nous entrenions partout.

P. LÉMOUR, S. J.

Ministère difficile à Ou-yuen. — *(du P. J. de Barrau.)*

Chang-hai, 24 août 1906.

Après les vacances, Monseigneur visitera le Hoei-tcheou-fou, ainsi que cette ville d'Ou-yuen qui nous a si longtemps fermé ses portes et où aucun évêque n'a encore pénétré. Pourtant, depuis 1900, le diable y a perdu la face; après l'incendie de Tong-men, nous nous y sommes installés comme chez nous, et maintenant la croix domine toute la ville, du haut de l'église qui sera bientôt achevée.

Il s'agit maintenant de faire des chrétiens; c'est l'œuvre de la prière et de la grâce, et en cela vous pouvez tout autant et plus que moi. Quant à l'action directe sur nos Jaunes, la bonté seule est plus nuisible qu'utile; ils en abusent tant qu'ils peuvent, jusqu'à ce qu'on montre les dents. Je vous ai parlé d'une famille nommée r'Hong qui, à elle seule, pourrait former une chrétienté. Il y a cinq ans que tous se jouent de moi; ils se disent chrétiens, ne viennent me trouver que lorsqu'ils ont des affaires et jamais ne paraissent au catéchuménat, les femmes surtout.

Je finirai par les avoir pourtant, en serrant la vis de plus en plus. Je vous ai raconté précédemment, comment j'ai exigé la présence de six femmes à l'école, avant que je ne m'occupe d'une nouvelle

affaire; comment aussi, grâce à leurs mensonges, deux d'entre elles sont, peu après, retournées chez elles. Il y en a donc quatre qui ont étudié les prières et la doctrine: une vieille, pleine de mauvaise volonté, qu'on appelle « Mou-lao-r'hou », mère tigresse; sa belle. fille, qui réussirait sans sa belle-mère; une autre femme dont le mari est venu au catéchuménat, et une petite fille. J'ai alors arrangé leur affaire, et comme la reconnaissance est un sentiment peu commun dans nos régions, ma « mère tigresse » a répandu le bruit que je n'avais rien fait pour eux et que de plus, je leur avais extorqué 150 piastres et que je les avais partagées entre mes deux catéchistes et moi. Elle a ajouté beaucoup d'autres médisances de ce genre, et voilà le fruit d'un catéchuménat de cinquante jours, pendant lesquels je la nourrissais gratis! Sur les entrefaites, un autre catéchumène de ce bourg eut une dispute, dans laquelle le mari de la vieille, qui se trouve être le chef de la famille et le premier notable de ce bourg, intervint, brisa bols et marmites, maltraita mon catéchumène et sa femme. Celui-ci d'accourir à la Résidence et d'exposer son cas. Je lui répondis: tu viens parce que tu as des affaires, vous êtes tous les mêmes; pourquoi ta femme n'est-elle pas venue, depuis 5 ans que tu te dis catéchumène? Nouvelles promesses solennelles qu'elle viendra après les vacances. Alors j'écrivis au chef de la famille de venir s'expliquer pour régler ce différend à l'amiable.

Croyant n'avoir désormais plus besoin de moi, il répondit de vive voix qu'il ne viendrait pas, qu'il n'était pas chrétien, etc., etc. Je m'adressai alors au tribunal qui envoya 6 ou 7 hommes pour l'arrêter, ce qui se fit très promptement et sans que la nouvelle eût le temps de parvenir à la famille r'Hong. Mon vieux, surpris, n'ayant pu se sauver, fut bien forcé de venir. Après lui avoir fait les reproches qu'il méritait, je le condamnai en punition de ses médisances et autres paroles malsonnantes à mon égard, à réparer l'escalier en pierre qui descend sur le torrent et qu'une inondation très forte venait de renverser. Il y consentit, ne se rendant pas compte de la dépense que ce travail occasionnerait; aussi je me contentai de lui faire débourser 50 piastres = 125 frs. Il dut en donner autant au tribunal, pour se dégager des mains rapaces des satellites; soit 250 fr. qu'il aurait économisés s'il s'était rendu à ma première invitation.

Cet exemple a été salutaire. Celui qui s'était dit mourant pour faire revenir sa femme, n'avait jusque-là rien répondu aux différentes lettres que je lui avais écrites pour venir régler son affaire, et payer les dix francs que son courrier s'était engagé par écrit à payer, s'il mentait. Il vint alors me supplier de lui faire grâce. J'y consentis

à la condition qu'il viendrait avec sa femme au catéchuménat, et sur sa promesse, je le laissai partir. En voilà encore un que je tiens par l'argent; il est probable que pour gagner ses dix piastres, il viendra lui et sa femme au catéchisme, et alors s'il reçoit de Dieu une grâce efficace, nous aurons une famille chrétienne de plus. La crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, surtout ici.

D'après ce que je viens de vous raconter, vous pourriez croire que j'ai remporté une victoire sur mon vieux r'Hong et sa digne moitié Mou-lao-r'hou. J'ai encore en cette circonstance été joué par lui, indignement. L'affaire dans laquelle je l'avais aidé précédemment n'est pas encore terminée, à cause de sa mauvaise foi. Son frère avait été accusé et mis en prison. Il refusait de rendre des pierres qu'il avait prises, reste d'un vieux pont, que l'on songe à réparer. Tous les bourgs voisins étaient furieux. Quelques notables païens qui avaient fait l'accusation me prièrent d'arranger cette affaire, et il fut réglé que l'on rendrait 42 pierres neuves de la dimension fixée, avant la fin de la 3e lune — si elles n'étaient pas prêtes à cette époque, on paierait 250 piastres. Tout cela fut écrit, signé et je conservai cette pièce dans mon armoire. Lorsque les satellites allèrent arrêter mon vieux bonhomme, j'envoyai une lettre par un de mes anciens domestiques, chrétien baptisé depuis un an, pour avertir les notables païens qu'une occasion favorable pour terminer leur affaire s'offrait en ce moment. J'en priais un de venir à la sous-préfecture. Au lieu de venir il me répondit par écrit, qu'il s'en rapportait à moi, et acceptait toutes les décisions que je prendrais.

Seulement l'enveloppe qui m'apportait cette réponse, contenait un texte dont le sens était tout différent. On me remerciait d'avoir si heureusement terminé ce différend; on s'excusait de n'être pas déjà venu m'avertir que tout était terminé; on me promettait de venir sans tarder à la sous-préfecture pour me remercier et retirer la pièce qui restait entre mes mains.

Je crus à la vérité de cette lettre, et je laissai mon vieux loustic s'en retourner chez lui. Sans jugement téméraire, vous devinez ce qui s'est passé. Mon domestique montra ma lettre au vieux r'Hong. Il essaya d'abord de temporiser, et alla prier les notables païens de m'écrire que tout était terminé, leur promettant sans doute de les satisfaire pleinement. Ceux-ci refusèrent; mais, au passage, la lettre qu'ils m'écrivirent fut interceptée, une autre lettre lui fut substituée, grâce à la délicatesse toute chinoise de mon courrier. Et voilà une affaire à recommencer, après la visite de Monseigneur. Il faudra leur faire débourser 250 piastres = 625 frs. La crainte pénétrera plus avant dans leurs cœurs qui finiront par être dociles et maniables.

Avouez qu'ils sont mignons mes catéchumènes!

Première visite épiscopale à Ou yuen. — *(du P. Debesse.)*

Hoei-tcheou, 30 octobre 1906.

Vous savez que dans notre modeste section (Hoei-tcheo-fou), où nous n'avons guère, en bien des endroits, surtout dans mon district, que des embryons de chrétienté, Monseigneur, dans sa visite récente, ne s'attendait pas à un grand nombre de confirmations. Pourtant à Hieou-ning et à Ou-yuen, il a eu l'agréable surprise de voir un assez bon noyau de néophytes, qui laisse à espérer que ce pays, si difficile à ouvrir à l'Évangile, finira par entrer, lui aussi, dans le mouvement général des conversions.

A Ou-yuen, en particulier, la visite épiscopale a eu un assez vif éclat. A la solennité de la confirmation s'ajoutait celle de la bénédiction de l'église. Du plus loin que nous découvrions Ou-yuen, c'était l'église qui attirait tout d'abord les regards. Elle est admirablement située sur la partie la plus haute de la ville. Son style intérieur rappelle assez celui de la délicieuse chapelle de T'ou-sé-wé, mais dans de bien plus vastes proportions. La façade est flanquée de deux tours octogonales avec rebords crénelés qui lui donnent l'air d'une forteresse. Au fond de l'abside largement éclairée par de belles fenêtres ogivales s'élève un rétable monumental et richement sculpté, qui ferait très bel effet même dans les principales églises de la mission. L'autel est orné d'un bas-relief représentant la mort de S. Joseph, patron de l'église et de son architecte. A voir l'expression si pieuse des physionomies, vous ne devineriez pas que c'est l'œuvre d'un artiste indigène, habitué jusqu'ici à peupler les pagodes d'une foule de poussahs ventrus et grimaçants. Il est vrai que le dernier coup de ciseau a été donné par le P. de Barrau lui-même, qui a su très heureusement enlever aux traits du visage tout ce qui trahissait encore un peu la main païenne.

Vous devinez ce qu'a dû être la solennité d'une bénédiction faite par Monseigneur lui-même, entouré des Pères de la Section. Qu'elle était donc resplendissante cette église, construite avec tant de soin et d'amour, au soir de cette belle fête, sous le feu des illuminations et des pièces d'artifice tirées à profusion ! Il fallait voir les trépignements de joie des spectateurs. Voilà qui changeait pas mal le cher Père missionnaire du spectacle d'il y a 6 ans, quand il voyait son pauvre Tong-men détruit par les incendiaires. Qu'en auront pensé les vieux lettrés de Ou-yuen, ces restes de la vieille Chine, qui ne jurent encore que par le fameux Tchou-hi, dont ils sont si fiers de se proclamer les compatriotes ? En tout cas, ils auront pu voir tous leurs mandarins civils et militaires se tenant, en grand apparat, aux portes de la ville, à l'entrée comme à la sortie de Monseigneur,

pour lui présenter leurs hommages. Comme aussi leurs enfants, de l'école supérieure du lieu, que nous voyions de nos fenêtres, marquant le pas ainsi que nos bataillons scolaires, étaient eux-mêmes aux premières places pour jouir de la fête.

Professeur dans une école moderne. — *(du P. Chambeau.)*

Tsing-yang, janvier 1907.

J'enseigne depuis un an à l'école moderne de Tsing-yang (et dans une autre à la campagne, près d'une de mes chapelles.) Je me suis bien imposé un peu d'abord à la défiance du principal directeur, ou entrepreneur, sur les instances des associés. Il s'agissait d'enseigner le ciel, la terre et la gymnastique. Je terminais à peine le ciel et la terre lors du massacre de Nan-tchang-fou: les notables, en protestation d'attachement, me prièrent de venir à jours fixes; et nous abordâmes l'alphabet. J'ajourne les mines et la législation comparée, d'autant qu'en déclarant ne pas vouloir parler religion, j'ai obtenu de ne pas parler politique. Je vais donc à l'école tous les lundis, d'ordinaire, et reçois le dimanche, puisque dimanche et semaine il y a. Bien qu'on me demande surtout de l'anglais ou de la prononciation anglaise (ceci n'est plus dans le programme des écoles de sous-préfectures; mais c'est à la rigueur la seule étude qui ne s'achève pas dans les livres), j'ai fort à faire pour occuper les yeux et les doigts: croquis et mécaniques diverses, surtout à la résidence. — L'école, d'abord très vaguement mandarinale, exploitée en fait par quelques notables, et employant à titre privé les deux faméliques hio lao che (mandarins littéraires), devient tout à fait officielle. Le sous-préfet a fait venir en novembre de Ngan-K'ing, un instituteur encore bien neuf, mais relativement studieux. Je crus bon de disparaître un moment, prétextant mes continuelles tournées d'automne. Mais le sous-préfet me dépêcha l'un des hio lao che, avec l'instituteur en personne, pour m'inviter à l'exactitude. Et l'instituteur vient, tous les soirs qu'il peut, étudier sous mes yeux. Bref, malgré les tendances boycotrices du Ministère, si soucieux d'ignorer l'étranger, tous ici s'accordent, chose bien extraordinaire, pour prendre leur bien où ils le trouvent. Mon but à moi est d'entretenir d'excellentes relations et de les étendre pour l'instant sur un terrain d'actualité, quoi qu'il advienne du progrès des lumières. — Moins révolutionnaires, plus bébés, plus paresseux peut-être qu'ailleurs, non pas uniformément flétris ou mal élevés, ces petits maîtres, mes disciples, se sont jugés jusqu'ici les maîtres, selon l'usage scolaire immémorial, et ont tout de même cassé sous mes yeux trois ou quatre proviseurs qui avaient cessé de leur plaire. On dirait que cela va changer. Peu à peu l'État,

ici comme ailleurs, affirme une énergie nouvelle et constante; le gouverneur exige; le sous-préfet, responsable, actif, veille aux classements répétés: il s'entrevoit que des élèves aussi casseraient. Encore ne casseront-ils pas tous. Sans généraliser trop, ni préjuger d'accélérations légitimes, en raison du carré de temps fortunés et tant prédits, ce péril jaune, tel que je le fomente, même multiplié par mille (ou par 1477 sous-préfectures) me paraît encore tout à fait pâle. »

Une lanterne magique? — *(du P. Ch. Barraud.)*

Kong-kiao, 25 février 1906.

Depuis quinze jours, il neige, il pleut; il pleut, il neige; des rives de la Hoai aux rives du Hoang-ho, et sans doute jusqu'à Pékin, ce n'est qu'une immense plaine de boue. Dans ce petit trou de Hong-kiao, où les pavés sont inconnus (à plus forte raison les macadams), je ne puis mettre le nez hors de ma chaumière sans revenir crotté jusqu'à l'échine, et je profite de ma séquestration involontaire pour vous envoyer un mot. Tranquillisez-vous, *rien qu'un mot;* et voici à quel sujet.

J'ai là, dans les paillottes de gauche, une trentaine de catéchumènes qui crient les prières, à gorge déployée, à qui mieux mieux, ou plutôt à qui moins mal; dans les paillottes de droite, plus de 40 élèves qui ont bravé le mauvais temps et la boue et la neige, pour venir manger mon pain et s'abreuver aux sources de la vraie doctrine. Après quelques jours, ils seront 60, peut-être 80. Or, eux aussi n'ont point le larynx endommagé; ils chantent prières et doctrine sur un ton aussi sonore que peu mélodieux.

De temps à autre, par une forte bouffée de vent, les femmes catéchumènes et les petites filles de l'école, de l'autre côté de la rue, nous envoient leurs notes criardes et nasillardes; l'ensemble forme un concert fort agréable pour une oreille chinoise, mais que, pour ma part, je n'ai pu arriver à apprécier comme il le mérite, jusqu'à ce jour.

Cela viendra. En attendant, ce tohu-bohu et cette cacophonie sont plus consolants pour le missionnaire que la solitude et le silence qui règnent dans certains nouveaux districts.

Patience... J'arrive au sujet de ma lettre. Depuis plusieurs jours, je rumine une idée qui m'obsède et dont je ne puis me débarrasser. Quel serait le meilleur moyen d'intéresser, d'*empoigner*, comme on dit en style décadent, tout ce vieux ou jeune monde chinois? Grands et petits, vieillards et bébés, ce sont tous des enfants. Et je me fais toujours la même réponse. Je vous la soumets; ne riez pas... *Une lanterne magique!*

Vous l'avez dit: c'est une lanterne magique qu'il me faut; j'en rêve la nuit, et peut-être aussi le jour. Je la vois sous des couleurs rayonnantes; c'est une lune, une pleine lune; c'est un soleil, un soleil en plein midi, cette lanterne. Je me la représente dans une belle grande salle, où je viens de faire l'obscurité; autour d'elle, palpitants d'émotion et de cette crainte religieuse qui envahit l'âme en présence d'un inconnu que l'on prévoit mystérieux et merveilleux, tous mes écoliers et leurs maîtres; un peu plus loin, dans un demi-cercle élargi, nos grands catéchumènes, ébauchant un sourire, pendant que leur petit œil bridé clignote doucement dans l'attente du prodigieux spectacle; au-dessus de tous, les bons anges, attentifs, et rieurs, et qui font frémir leurs blanches ailes. Je suis au centre, et j'ai la main sur ma lanterne.

Silence!!... Un petit déclanchement, et sur l'écran se projette, lumineuse, souriante, l'image de la Vierge tenant dans ses bras le petit Jésus.

Je renonce à dépeindre ce qui se passe en ce moment, ou plutôt *ce qui se passera;* car, assurément, vous m'enverrez une lanterne magique, et vous n'aurez pas obligé des ingrats.

« Vous n'en avez point de lanterne », dites-vous. Tant mieux. Vous n'aurez que plus de mérite à me la procurer. Allons, taillez votre plume, écrivez à vos plus généreux amis, dites-leur: « Il me faut une lanterne magique, et sous peu »; suppliez, menacez même de rompre si on fait la sourde oreille; enfin, remuez ciel et terre, jusqu'à ce que vous voyiez apparaître cette bienheureuse lanterne.

Kong-kiao, le plus pauvre district de la plus pauvre section du Ngan-hoei, mérite qu'on s'intéresse à son sort; c'est un nouveau-né, et né sur la paille; et quoiqu'il n'ait pas encore la forte membrure de ses aînés du Kouo-yang et du Nan-siu-tcheou (des lurons dans un âge encore tendre), il promet, toutefois, d'être un solide gaillard. Mais il ne faut pas l'abandonner à son extrême indigence, sous peine de le voir dépérir. Une nourriture saine et fortifiante, sans excès ni douceurs, et quelques jouets pour lui permettre de prendre un bon et sain exercice.

Enfin, plaidez ma cause, et le P. T... m'enverra sans tarder une grosse aumône, avec une lanterne et tous ses accessoires.

Nous prierons pour vous, jeunes et vieux Chinois, jeunes et vieilles Chinoises, d'un cœur unanime; et je vous promets, au soir de la première représentation, de faire applaudir et bénir votre nom par la nombreuse et sympathique assemblée de mes chrétiens à longue queue.

Sié-sié, sié-sié choang chenn fou!! Merci, merci, Père.

Baptême des Enfants païens. — *(du P. G. Gibert.)*

Ling-hoan-tsi, février 1906.

Dans mon district nouveau une œuvre qui me console, c'est le baptême d'enfants païens gravement malades qu'on vient montrer aux Présentandines afin d'obtenir des remèdes.

Cette œuvre impossible au village de Tchang-ling où venaient seuls nos chrétiens et catéchumènes, semble pouvoir prospérer à Ling-hoan-tsi, gros marché qui attire beaucoup de monde.

Dans les derniers mois de 1905, les Présentandines ont ainsi ondoyé 43 enfants.

Retour des vacances. — *(du P. G. Gibert.)*

En barque, 31 juillet 1906.

Me voilà donc de nouveau sur la route de mon district, après un mois de repos à Ou-hou. Le mois de juin avait été assez bénin; juillet a été brûlant avec de violents orages, qui ont amené de grandes inondations. Je vous écris des bords du grand lac Hong-tché, d'où je vous écrivais il y a juste un an, me rendant à Ou-hou. Mais quelle différence! L'an passé, les eaux étaient basses; actuellement, elles sont très fortes et les contrées que nous traversons depuis plusieurs jours sont très menacées de famine, les récoltes ayant pourri sur pied ou étant encore envahies par les eaux. Et il pleut, il pleut toujours! Aujourd'hui nos barques (nous voyageons quatre Pères ensemble en deux barques, n'ayant pu en trouver une assez grande) n'ont presque pas bougé, la pluie ne cessant que pour reprendre bientôt. J'ai ouï dire que mon district était éprouvé par le fléau. J'ai hâte de savoir au juste ce qu'il en est. Priez pour mes chrétiens, car ils vivent du produit de leurs récoltes annuelles, et les famines, en nos pays, sont l'occasion de bien des maux. A la grâce de Dieu, qui peut tirer de là le salut de beaucoup d'âmes!

2 août.

Hier nous avons fait peu de chemin, mais franchi une passe difficile. Tirées sur la berge par plus de quarante indigènes, hommes et femmes, enchantés de gagner quelque menue monnaie, nos barques ont remonté le rapide qui déverse dans les canaux le trop plein du grand lac Hong-tche, rapide dont le courant est effrayant, cette année. Je reconnaissais à grand'peine cet endroit où je suis passé l'an dernier, la plaine étant inondée sur une étendue considérable. Nous voguons à travers des champs de sorgho, dont les épis seuls émergent, ce qui suppose une profondeur de plus de trois mètres. Des huttes en terre abandonnées apparaissent nombreuses à l'est du

lac, souvent envahies jusqu'au toit de chaume. Pauvres habitants de ces rivages! C'est la ruine pour eux. S'ils n'ont rien à manger et ne sont pas secourus, ils se feront brigands pour vivre. Et voilà comment, faute d'administration et de prévoyance, commencent la plupart des troubles en Chine!

Comme je crois vous l'avoir écrit, j'avais choisi cette année un itinéraire qui me faisait voyager avec des Pères amis et en même temps devait me faire éviter les lacs dont les accalmies causent parfois de si longs retards. Les événements, que conduit la Providence divine, ont modifié mon plan. Les écluses du canal impérial sont actuellement infranchissables à cause des pluies. Nous avons donc dû prendre la route des lacs, et si je ne suis pas obligé de traverser dans toute sa largeur le Hong-tché, je suis contraint de longer sa partie orientale pour aller rejoindre le canal impérial au-dessus des écluses. C'est ce trajet que nous accomplissons aujourd'hui assez favorablement, car, malgré les alternations de soleil ou de pluie, le vent nous porte vers le nord-est. Nous espérons, Dieu aidant, atteindre le canal impérial ce soir. La température n'est pas trop lourde en ce moment. Seulement, soit à cause du temps, soit à cause des inondations, nous n'avons pu descendre que deux fois depuis le 25, pour nous promener à terre. Il est vrai qu'on s'occupe aisément sur la barque et qu'aux heures de repas, nous nous réunissons généralement tous quatre pour deviser joyeusement, se partager les provisions venues d'Europe, ou achetées en cours de route, que nous ajoutons aux menus chinois préparés à l'arrière de la barque par la ménagère de céans.

Hier par exemple, nous avons pu nous procurer viande, œufs, quelques poires et brugnons.

Aujourd'hui, des pauvres pêcheurs du lac ont été enchantés de nous vendre pour 30 sapèques (moins de 8 centimes) une livre et demie de poissons. Voyant leur misère, j'ai ajouté 20 sapèques au prix convenu, à leur grand étonnement! Que ne puis-je faire plus pour ces déshérités. Du moins, ai-je fait une prière pour que ces contrées, encore privées de missionnaires, s'ouvrent bientôt à l'Évangile.

Vous ne sauriez croire les manœuvres invraisemblables que notre barque a dû faire dans ces pays inondés. La plupart des ponts sont sous l'eau. Dans ce cas, pas de difficulté, la barque passe dessus; d'autres sont plus ou moins immergés; alors il faut examiner: si les eaux s'étendent tout autour du pont, on le contourne; s'il reste juste la place de passer sous l'arche du milieu, on passe avec précaution, ou bien on atterrit, on démonte la partie supérieure de l'embarcation, c'est-à-dire les nattes avec leur cadre de bois, manœuvre qui ne se fait pas à la vapeur; on se couche au fond de la barque... et on passe en-

core. Une seule fois, il a fallu faire un chenal de quelques mètres pour contourner un pont infranchissable.

Le sacrifice bien sensible de ce voyage a été la privation de deux messes, les 18 et 19 août. Les 17 et 18, j'activais mes marins, d'ailleurs braves gens, afin d'atteindre Nan-siu-tcheou au plus tard dans la matinée du 19, dimanche et fête de saint Joachim. De fait, nous avons couché, le 18, à 50 lis (30 kilomètres environ) du but. Espérant toujours, je restai à jeun jusque vers dix heures le lendemain. Plus que 15 lis (9 kilomètres) à franchir! Mais voilà qu'une bande de terre ferme se présente: impossible de continuer avec la barque. Il faut découvrir des porteurs, franchir quelques centaines de mètres, puis louer une nouvelle embarcation. J'abrège: en barque, en marchant, suivi de nouveaux porteurs, puis en bac, puis à pied encore, j'atteignis la résidence de Nan-siu-tcheou... à cinq heures et demie du soir! Et vivent les chemins de fer dont jouiront peut-être en Chine nos arrière-neveux!

La bonne Providence a permis qu'il ne plût pas durant ces trois jours; par un temps d'orage, que serions-nous devenus? Le soleil, au contraire, a été des plus chauds, surtout la dernière journée.

A Nan-siu-tcheou, que le bon P. David avait quitté depuis un mois, je me suis reposé un jour. J'y ai trouvé des murs de terre renversés par l'eau sur plusieurs centaines de mètres.

Encore une étape à faire pour gagner Lin-hoan. Entendant dire que la route est mauvaise, je m'apprête à laisser mes bagages et à partir à mule, quand arrive, le 20 après-midi, un de mes domestiques, venu voir son frère malade. Il m'affirme, un peu témérairement, qu'un char peut passer. Le 21 donc, ma messe dite, je pars à mule, suivi d'un char portant mon bagage et de deux domestiques. Il pleuvait par grains, pas bien fort; j'avais une bonne pèlerine et un grand chapeau. Malgré nombre de mauvais pas, où mules et char enfonçaient et clapotaient, nous pûmes aller, mais avec quelle lenteur! Sans cesse, il fallait reposer les bêtes et les gens. A 10 lis de Lin-hoan (6 kilomètres), un petit vallon nous perdit. Pour moi, j'avais pu sur ma mule franchir le talus; mais le malheureux char s'embourba, la mule s'abattit à plusieurs reprises. La nuit tombait; il était évident que nous ne pouvions nous tirer de là par nos propres forces... « Et vive la joie! » comme dit un missionnaire de mes voisins, dans ses petites tribulations. Il est certain qu'en pareille occurrence, on fait de bons actes d'abandon à la Providence et une fervente prière à Notre-Dame et aux Saints Anges.

Pour revenir à mon char embourbé, je laissai là un domestique avec le charretier, et, précédé de l'autre domestique qui pataugeait dans les

chemins obscurs et pleins d'eau, ma mule, elle, avançant prudemment et sans broncher, j'arrivai à Lin-hoan-tsi vers huit heures et demie; j'envoyai immédiatement un catéchiste débrouillard avec lanternes et hommes de secours. — Le lendemain, vers dix heures, gens, char et bagages arrivaient à bon port. Dieu soit loué! j'ai fort bien supporté les petites fatigues de ce voyage.

26 août. — C'est le dimanche soir que je clos cette lettre. Ce matin, j'ai repris mon rôle de curé-missionnaire; j'ai donné une quarantaine de communions. Désormais, on me sait de retour; mes chrétiens vont revenir, de plus en plus nombreux, j'espère, si les chemins le permettent. Moi-même, j'irai dans les chrétientés plus éloignées.

Priez bien pour nos chers néophytes et catéchumènes, ils en ont plus besoin que jamais.

Quant à moi, j'aime à répéter de quel cœur chaque jour je prie pour vous tous; je compte beaucoup aussi sur vos prières... Dieu vous garde comme je vous aime!

G. GIBERT, S. J.

Catéchuménats de 1905-1906 au Kouo-yang. — *(du P. Dannic.)*

Kouo-yang, 25 mai 1906.

Si l'on m'avait dit au commencement de l'année apostolique, 1905-1906, que j'aurais plus de 1000 catéchumènes, non seulement à inscrire sur mes papiers, mais encore à faire venir et à instruire aux catéchuménats fermés, j'en aurais été épouvanté, car, comment nourrir tout ce monde, une moyenne de 12 à 15 jours? Or, il se trouve que mes Catéchuménats, commencés le 1 novembre 1905 et finis le 20 mai 1906, ont comptés 1044 personnes, dont 587 hommes et 457 femmes. Je ne parle pas des bébés d'un mois à 7 ans qui accompagnaient les mamans, grignotant mon pain du matin au soir et faisant pendant mes instructions une musique qui ne doit rappeler en rien celle des vrais Anges.

Les catéchumènes non baptisables ont tous passé 10 jours chacun. Les catéchumènes baptisables restent 20 jours chacun. 279 adultes ont abouti au Baptême.

Comment ai-je pu nourrir tout ce monde? Maintenant que c'est passé, je ne me le rappelle presque plus. Je me rappelle seulement que j'ai passé par toutes sortes d'inquiétudes sur la nourriture du lendemain, que j'ai dû écrire lettres sur lettres, pour exposer mon dénûment, qu'il y a des âmes généreuses comme Mgr Paris, le P. Tournade, le P. X..., une Carmélite Chinoise, etc., qui sont venues à mon secours par des sapèques, qu'il y a des âmes pieuses qui m'ont assuré du secours de leurs prières, de sorte que, tout compté,

l'année 1905-1906 est l'année la plus féconde que j'aie passée en Chine.

Il convient d'ajouter que les récoltes ayant été excellentes, la nourriture était à bon marché. Du reste, chaque homme m'a donné 500 sapèques, ce qui fait 293,500 sapèques à la chinoise et près de 730 francs à la gauloise.

Quant aux femmes, elles n'ont rien donné: trop heureux de les avoir encore à ce prix. Au Kouo-yang, la conversion d'une femme est trois fois plus pénible et plus coûteuse que celle d'un homme. Je vous dis cela afin que vous n'alliez pas croire que, dans tout l'univers, le sexe faible est aussi le sexe dévot. Non, non. Au Kouo-yang, le beau sexe — qui, entre parenthèses, est très laid — le beau sexe est indifférent en matière de religion, n'a pas deux idées métaphysiques, n'a jamais vu plus loin que l'horizon du village des parents ou des beaux-parents. Vous ne sauriez croire que de salive et de ficelles il faut pour attirer et retenir ces dames qui jamais, au grand jamais, n'avaient pensé que les dames fussent aussi susceptibles d'instruction. « Moi à l'école, s'écrie une vénérable de 96 ans, mais le Père a la berlue!... Moi, dit une autre, je viens uniquement faire acte de présence: je ferai exprès de ne rien apprendre... Pour moi, proteste une troisième, je suis venue rendre sa visite à la Vierge, et pas autre chose... Quant à moi, ajoute cette jeune mère de famille, je ne tiens qu'aux remèdes du Père... Et moi, soupire une cinquième, il me suffit que le Père dise un mot dans le procès de mon mari... Et cœtera, et cœtera. » Vous comprenez que les motifs qui amènent toutes ces dames ne sont pas aussi surnaturels que ceux qui font entrer au Carmel ou au Sacré-Cœur. Beaucoup sont venues plutôt mal gré que bon gré. Bah! toutes, Dieu merci, ont fini par apprendre quelque chose. Les préjugés sont tombés et presques toutes reviendront l'année prochaine, sinon avec enthousiasme, au moins sans crainte d'avoir ni les yeux ni le cœur arrachés. Elles ont vu à l'Église des solennités bien plus belles qu'à la Pagode. Elles ont trouvé dans les Religieuses Présentandines des femmes d'une distinction inouïe aux matrones du Kouo-Yang, et surtout, surtout, ce qui fut le clou du Catéchuménat, elles ont vu leur (père et mère) le Sous-Préfet, en personne, venir leur dire de bien élever leurs enfants et de bien obéir au Père. Le grand homme fit même je ne sais quelle révérence aux plus vieilles qui, éperdues, ne savaient littéralement où donner de la tête. Enfin, ce qu'il y a de mieux, plus de cent femmes, jeunes ou vieilles, mères ou grand'mères de famille, qui en étaient à leur deuxième catéchuménat, ont pu être baptisées: digne matière à cent Te Deum.

Les catéchuménats d'hommes sont relativement bien plus faciles que les catéchuménats de femmes, par la raison bien simple que l'homme, ayant été le premier à penser à se faire chrétien, doit éprouver beaucoup moins de répugnance à venir se faire instruire, sans quoi, pas la peine de se faire chrétien. Mais, comme j'en ai déjà parlé, j'aime mieux ne pas revenir sur ce sujet. Je me contente de recommander mes catéchuménats à vos prières et Saints Sacrifices parce que ces catéchuménats d'automne et d'hiver sont comme les semailles, si on ne sème pas bien, si on n'arrache pas les mauvaises herbes, si on ne s'ingénie pas de mille façons, on court grand risque de ne rien récolter quand arrive la saison d'été, ce qui est chose humiliante pour le moissonneur, c'est-à-dire pour le Missionnaire.

P. DANNIC.

Inondations au Kouo-yang. — *(du P. Dannic.)*

Kouo-yang, 14 septembre 1906.

On récolte le blé au Kouo-yang à peu près deux mois plus tôt qu'en France. Cette année, la récolte s'annonçait magnifique, et, dès le 1er juin tout le monde était aux champs pour la moisson. Plus un élève dans les écoles, plus un homme valide dans les maisons. Les rues mêmes de la ville et des bourgs sont désertes. Ceux qui n'ont rien à récolter vont glaner ou voler. Ceux qui ne font rien doivent quand même prendre un air empressé: c'est de mode. Tous les cœurs sont à la joie: il faut si peu pour rendre ces paysans heureux! Mais le malheur allait venir et, cette fois, plus grand qu'on ne le vit jamais de mémoire d'homme.

Le 3 juin, dimanche de la Pentecôte, il commença à tomber une de ces pluies tropicales, diluviennes, je dirais même diaboliques, tant elles avaient le caractère d'un châtiment du ciel, qui permet au démon de nuire le plus possible au genre humain.

Le Kouo-yang est une sous-préfecture très plate et très marécageuse. Pas la moindre pente, le moindre accident de terrain. Il y a bien les tertres sur lesquels s'élèvent les villages, mais, à part ces taupinières humaines, rien de plus bas, de plus monotone que ces immenses plaines. Il y a bien aussi quelques canaux creusés par le peuple, mais l'incurie des Chinois est aussi proverbiale qu'incurable, et presque tous les canaux étaient comblés de terre éboulée. En 1899, l'inondation ayant encore causé la révolte et la famine au Kouo-yang, le gouvernement avait fait grâce des impôts et donné quelque chose comme 30,000 francs ou 10,000 taëls au sous-préfet pour creuser ou curer les canaux. En mandarin chinois vraiment digne de ce nom, il employa 10,000 francs à retoucher les canaux qui, après

comme auparavant, restèrent sans pente, sans continuité, sans étang ni rivière où se déverser. Avec les autres 20,000 francs il se retira tranquillement dans la vie privée, ce qui ne l'empêcha pas de faire de magnifiques rapports à ses supérieurs, aussi peu spécialistes que lui en pareille matière.

Oh! qui nous rendra le grand Yu, cet empereur de Chine qui vécut, dit-on, de 2205 à 2197 avant J.-C., et qui, dit-on encore, fendait les montagnes, creusait d'immenses canaux, détruisait toutes sortes de bêtes malfaisantes et mille autres travaux d'Hercule auxquels on n'est pas obligé de croire. Ce que je crois plus fermement, c'est que seules les méthodes européennes, appliquées par quelques Européens honnêtes et intelligents, seraient capables de canaliser ce pays au sol assez fertile et à la population très dense. Rien à espérer des mandarins, étrangers à la province qu'ils administrent, changeant tous les ans, ne rêvant que procès pour s'enrichir et, du reste, n'ayant aucun principe d'hydrographie. Ce sont des nigauds de livres et ce qu'il y a de plus drôle, de livres de mille à deux mille ans devant notre ère. Quant au peuple, il est foncièrement paresseux et insouciant. De plus, il a vu tellement de beaux projets n'aboutir qu'à lui soutirer ses sapèques, qu'il est blasé, sceptique et n'a plus le courage de rien essayer, même pour ses terres. Vienne un malheur et il en prend son parti en fataliste. « C'était écrit... ça devait arriver... Que faire contre la volonté du vieux seigneur de là-haut?... c'est une des malheureuses phases de nos trente-six mille existences... on sera peut-être plus heureux à la prochaine métamorphose, etc... » Et il se croise les bras, ou plutôt les jambes, s'assoupit dans ses taudis et s'endort d'un sommeil de seize à vingt heures par jour. J'ai beau leur répéter que les pays d'Europe, maintenant les plus fertiles, étaient autrefois couverts de marais, qu'ils n'ont été défrichés que grâce à l'énergie des habitants, qu'il faut se remuer, s'ingénier, que le pays est tel que le font les paysans, mes paysans du Kouo-yang me répondent: « Impossible de rien entreprendre; impossible de s'entendre. Dès qu'on essaie quelque chose, ce ne sont que procès et prison, fléau du Kouo-yang pire encore que l'inondation... » Et c'est vrai. On ne saurait se faire une idée, non pas du bien, mais du mal que les tristes mandarins font à l'agriculture.

Mais revenons à notre inondation. Donc, le 3 juin, alors que la récolte battait son plein, l'inondation commença. Les deux tiers du blé ont été surpris dans les champs. Les paysans, quelquefois vêtus d'un simple caleçon, et le plus souvent de leur simple innocence, coupent les épis ou les arrachent à la main à fleur d'eau. Pas moyen de faucher puisqu'à peine la moitié des épis émergent. Une manie

des laboureurs chinois c'est encore de récolter leur blé longtemps avant qu'il ne soit mûr. Aussi, quelle farine pourront donner ces épis encore verts qu'on va rentrer non dans des granges qui n'existent pas, mais dans des taudis, vraies huttes préhistoriques où logent hommes, vaches, cochons, batterie de cuisine, instruments de labour, sans même une petite lucarne pour la lumière! Vraiment, cela me fait pitié quand je vois des lettrés européens parler de l'agriculture prospère en Chine. Je me dis que, n'ayant vu probablement que les bords du fleuve Bleu, ils ne sont pas plus compétents en pareille matière que les ineffables mandarins qui nous viennent du Hou-nan ou du Koang-tong et qui ne savent même pas ce que sont le blé, le sorgho ou les patates.

Donc, la récolte du blé a été perdue. Manqué aussi le battage, car la pluie commencée le 3 juin a continué jusqu'au 15 juillet, avec quatre ou cinq jours à peine d'éclaircie. Et quelle pluie! Seule l'expression : « il pleut à seaux », peut rendre la vérité. Les maisons s'écroulaient, les arbres étaient déracinés, tous les jours la rivière la Kouo, qui coule au bas de ma propriété, charriait quelques cadavres de noyés. Tout le pays devient un lac sans rivage. J'essayais quelques sorties à mule, mais la chère bête, pourtant bien haute, bien belle et bien courageuse, avait partout de l'eau jusqu'au poitrail, tombait de trous en trous, et son cavalier avec. Si au moins on avait pu aller en bateau à travers ces marécages. Mais non, le Seigneur me voulait prisonnier pendant quarante jours. Pendant ce temps trois de mes chrétiens sont morts sans extrême-onction : ce n'est ni leur faute, ni la mienne.

Du 15 au 31 juillet, le temps semblait s'être mis au beau. Les paysans battirent les rares épis moisis échappés à l'inondation; c'est à peine, comme ils disent, s'il y a eu un huitième de récolte. Or, le Chinois ne thésaurise pas d'une année sur l'autre; on ne répétera jamais assez qu'il est l'insouciance personnifiée. C'est alors, vers le 15 juillet, après le battage du blé, que tout le monde se mit à s'apercevoir et à crier que c'était la famine! La farine monta de dix-huit à quarante sapèques. Les mendiants et les voleurs se multiplièrent. Le peuple d'ordinaire si esclave, parla de se révolter et refusa les impôts. On s'en prit au sous-préfet dont les exactions, disait-on, avaient irrité le ciel. Et de fait, quel homme, plus bête encore, je crois, que méchant! Comme il n'est qu'intérimaire d'un an, qu'il a chèrement acheté sa place, ce drôle de père et mère du peuple, pompait, suçait la sueur et le sang de son peuple avec un naturel de vampire dont on n'a pas idée en pays civilisé. Puis, quand il vit que ses affaires allaient mal, qu'on parlait de le lyncher avec la

même facilité qu'il mettait lui-même à décapiter ou étrangler de pauvres hères, il prit peur et imagina un moyen suprême auquel aucun magistrat de France ne penserait peut-être en pareil cas. D'après le raisonnement de ce grand homme, une si terrible inondation ne pouvait être que la vengeance des poissons de la rivière, la Kouo, qui traverse le Kouo-yang par le milieu. « Ces poissons qui, en définitive, étaient autrefois des hommes comme vous et moi, en avaient enfin assez d'être tous les jours poursuivis, pêchés, vendus et mangés par les riverains Ils ont voulu se venger en faisant un lac de tout le Kouo-yang. De la sorte, ayant un immense espace pour s'ébattre, ils seraient plus difficiles à attraper. Il n'y a donc qu'un moyen de faire cesser l'inondation : défendre la pêche, et ramener doucement le plus de poissons possible dans l'ancien lit de la rivière !... »

Ce que rêva le digne sous-préfet fut réalisé. Je ne sais quelle société de bienfaisance ramassa 3,000 anguilles fourvoyées on ne sait comment dans les canaux ébauchés de la campagne. On porta toutes ces anguilles au mandarin qui loua trois bateaux dans lesquels on mit les 3,000 anguilles, puis, je ne sais pourquoi ce fut devant l'église catholique, mais enfin l'église catholique eut cet honneur que c'est devant elle qu'on lâcha les 3,000 anguilles vivantes dans la rivière, avec cette invocation : « Chères anguilles, ne nous en voulez plus... buvez, buvez le plus d'eau possible afin qu'il n'en tombe plus sur notre terre... » Puis, notables, bonzes et mandarins de faire de grandes prostrations à ces augustes anguilles et de rentrer majestueusement, qui dans sa bonzerie, qui dans son tribunal, persuadés d'avoir sauvé le peuple de Kouo-yang.

Mais, décidément, ce misérable peuple du Kouo-yang ne voulait pas son salut. A peine les trois barques officielles étaient-elles parties, que voilà une trentaine de barques particulières montées par une centaine de particuliers qui se mettent à repêcher ces vénérables anguilles, étourdies de tant d'honneur. Pour le soir, on en avait repris et cuit au moins deux mille. J'en eus plus de cent pour ma part.

Hélas ! hélas ! et trois fois hélas ! Les anguilles eurent leur revanche. Le 30 juillet les pluies recommencèrent aussi fortes, aussi diluviennes, aussi diaboliques que jamais. Toutes les récoltes d'été avaient été aux huit dixièmes perdues. Toutes les récoltes d'automne : pois, sorgho, millet, patates, etc., furent aux neuf dixièmes anéanties par une inondation qui monta d'un pied plus haut que la première fois. Et cette fois, ce fut vraiment triste comme la mort.

C'est la mort pour beaucoup de mes néophytes et de mes catéchumènes, j'en avais bien de quatre à cinq mille. Que vont-ils devenir ?

Les uns aimeront sans doute mieux mourir que d'émigrer. D'autres vendront femmes et enfants. Quelques-uns peut-être se feront voleurs ou brigands. Et les hectares de propriété n'y feront rien puisque les hectares n'ont à peine donné qu'un neuf dixième de rendement. C'est la mort pour ma jeune paroisse de deux ans qui marchait vraiment assez bien puisqu'en deux ans elle était arrivée à près d'un millier de baptêmes.

C'est la mort pour mes écoles qui comptaient cent cinquante externes et cent cinquante pensionnaires. Comment nourrir tout ce monde? C'est la mort pour mes catéchuménats où il passa mille quarante catéchumènes, l'an dernier, pour entendre, pendant douze jours, les principales vérités de la religion.

Bref, je suis ruiné, débordé, noyé. Les vivres ont triplé de prix. Presque tous mes murs et paillotes ont été renversés par les orages et les eaux croupissantes. En qui espérer? Somme toute, en France, c'est encore pire qu'en Chine. J'espère quand même un peu en vous, mon Révérend Père qui aviez toujours quelques réserves pour vos malheureux frères de Chine. J'espère surtout en Notre-Dame de Lourdes, patronne du Kouo-yang. C'est le 15 août que la Sainte Vierge, si bien figurée par l'arc-en-ciel, a recommencé à nous montrer le soleil, les étoiles et le bleu firmament. C'est le 15 août que les eaux ont commencé à diminuer. Sans doute la Sainte Vierge veut la conversion et non la mort du Kouo-yang. Ah! si ces milliers et milliers de païens qui ne profitent des bonnes récoltes que pour bâtir des pagodes et chanter des comédies en l'honneur des idoles, ouvraient enfin les yeux aux lumières de la foi, l'inondation de 1906, la plus longue de mémoire d'homme, aurait été non un fléau, mais un bienfait du ciel. Priez pour qu'il en soit ainsi.

Kouo-yang, 12 décembre 1906.

Les récoltes d'été et d'automne ont donc été ruinées aux 7/10 par une inondation inouïe de plus de cent jours. A pareille inondation devait naturellement succéder la famine et une famine à laquelle il n'y a guère de remède, puisque au Nord on défend au blé de descendre, et au Sud on défend au riz de monter. Aussi quelle misère! Plus de cinquante néophytes ont déjà émigré. Quant aux catéchumènes partis ou à partir, je ne les compte plus, tant ils sont nombreux.

A Nan-siu-tcheou. — *(Relation annuelle du P. Xavier Dard.)*

Le mouvement des conversions commencé depuis cinq ou six ans à Nan-siu-tcheou ne s'est point ralenti. Est-ce à dire que tous ceux

qui ont donné leur nom à la religion arriveront au baptême? Non certainement. Aussi je ne me fais point illusion sur le nombre de catéchumènes que j'ai marqué. Les campagnes sont généralement bonnes, et donnent de solides recrues. Parmi mes 350 baptisés, il n'y en a pas un soit de la ville soit même de gros bourgs. Cette année j'ai pu baptiser 108 adultes et la majorité était composée de mères de famille. La règle que j'ai posée, que l'homme ne serait pas baptisé si la femme n'était suffisamment préparée au baptême, a produit son effet. De plus, l'arrivée des *Présentandines* me permet d'espérer que nous pourrons former des familles vraiment chrétiennes. Les écoles ont été bondées et pourtant je n'ai reçu les garçons que si leurs pères pouvaient réciter les six prières. J'ai dû poser cette règle cette année pour éviter la foule et aussi pour travailler sur un terrain plus solide. Nous pouvons espérer beaucoup de ce pays récemment ouvert. Ce n'est pas que je sois sans craintes. Dans le nombre des catéchumènes, il y en a beaucoup que je ne puis connaître. Le missionnaire ne pouvant pas s'en occuper, il est à craindre que le désir de se faire chrétien ne se refroidisse, et que peu à peu il y ait des désistements.

Le nombre des bons catéchistes est, d'autre part, trop restreint. Il faudrait que chaque village ou au moins chaque groupe de villages pût avoir son catéchiste pendant quelques mois de l'année. Mais qui nous donnera ces hommes choisis, capables de former des chrétiens? Sans cesse il faut veiller et sur leur conduite et sur leur fidélité aux devoirs des catéchistes.

Cette année, je vais tâcher de suivre de plus près les catéchumènes des environs de la ville qui ont été trop délaissés à cause de la distance. Il y a peu d'espoir encore sur les recrues de la ville même. J'ai dû exclure quelques faiseurs, pour l'exemple des autres. J'ai installé en ville celle qui tenait jadis mon école de filles. Un certain nombre de femmes et de fillettes viennent chez elle apprendre les prières. Peut-être qu'il sortira de là quelques chrétiens. Mais je sens que le terrain est peu solide. J'espère beaucoup de la campagne. Quant à Tchang-lin-wei-tse il faut le quitter. Je ne crois pas qu'il y ait à craindre d'apostasie, car les chrétiens comprennent eux-mêmes que nous ne pouvons pas rester là définitivement. Il y aura certainement une diminution de ferveur. Mais d'autre part, vu la petite distance, le Père pourra se rendre souvent dans cet endroit pour y dire la messe. C'est même un but de promenade tout trouvé. Ces visites fréquentes pourront tenir les chrétiens dans leurs devoirs.

J'ai compté 105 enfants dans mon école de garçons, et 75 filles chez les Présentandines. Une douzaine de catéchistes tenait aussi

des écoles externes. De ce fait plus de 201 enfants ont reçu cette année une instruction incomplète mais préparatoire au baptême. J'avais posé une règle que tout chef de famille qui amènerait un garçon à l'école devrait savoir les six prières. J'y ai tenu et je m'en trouve bien. Je connais un bon nombre d'enfants qui ont enseigné à leurs parents les six prières afin de pouvoir être reçus à l'école. De ce fait la moitié des femmes venues au catéchuménat savait déjà au moins trois prières. Ç'a été une avance pour la doctrine. Pour les baptêmes d'enfants païens, ils ont été en petit nombre. J'en ai compté une cinquantaine. J'espère cette année former un certain nombre de femmes d'un âge mûr qui pourront aller dans les familles, apprendre aux femmes les prières et baptiser les enfants en danger de mort. Les Présentandines vont aussi se faire connaître et on leur apportera pour les remèdes les petits malades.

La grande œuvre sera toujours celle des écoles, aussi il est bien à regretter que l'allocation de la Sainte-Enfance diminue tous les ans. Enfin comptons sur la bonne Providence qui donne aux petits des oiseaux et qui ne refusera pas à ceux qui doivent peupler le ciel.

Progrès à Fong-yang-fou. — *(du P. Crochet.)*

Fong-yang-fou, 18 octobre 1906.

Je suis actuellement occupé à des achats de matériaux pour ma nouvelle installation. Notre premier emplacement était beaucoup trop étroit, bas, humide et pour s'étendre d'une manière suffisante il aurait fallu aller jusqu'au pied des remparts, ce qui peut avoir bien des inconvénients. Après bien des pourparlers et d'interminables démarches, je suis enfin parvenu à acquérir une propriété qu'il m'a fallu payer fort cher et qui ne suffira pas, mais elle est bien située et il sera facile de s'y agrandir plus tard selon les besoins. — Cet achat a donné lieu à un petit incident. Quelques notables en quête de ressources pour leurs écoles avaient eu l'idée de me vendre le terrain d'une ancienne pagode. Vers le milieu de septembre, le chef de village et quelques satellites me conduisirent voir ce terrain : je ne le trouvai pas à ma convenance; mais n'importe, cette visite jeta l'émoi dans le quartier. Quelques jours après, paraissait sur les murs de la ville un placard contre le diable d'Europe qui voulait s'établir au cœur même de la ville. Le préfet eut connaissance de ces placards avant même que j'en fusse averti et les fit aussitôt enlever, si bien qu'ils ne furent pas affichés plus d'une demi-journée et ne purent être lus par un très grand nombre de personnes. Cependant je demandai la punition des auteurs; ils étaient du reste bien connus et leurs noms m'avaient été dénoncés par un notable. Parmi eux se

trouvait un bachelier et l'honneur des lettrés était engagé. Les notables intercédèrent auprès du sous-préfet; celui-ci vint intercéder auprès de moi, et finalement il fut décidé qu'on m'offrirait une tablette votive « au nom de tous les notables »; de plus je demandai qu'on me cédât, ou plutôt qu'on me vendît un autre terrain de pagode, situé près de la propriété que j'ai achetée et pour laquelle j'étais alors en pourparlers. Cela me fut accordé avec faculté de relier ce terrain à la propriété en transportant un passage public du nord au sud. Le 26 septembre fut fixé pour la présentation de la tablette votive et pour la signature des contrats tant de la propriété que du terrain de pagode. Le sous-préfet craignant qu'au dernier moment il ne s'élevât quelques difficultés de la part des voisins ou autrement, vint lui-même à la résidence et ne se retira que lorsque les contrats eurent été rédigés en bonne et due forme et qu'il en eut pris connaissance. Trente gros bonnets, notables, lettrés, etc., c'est-à-dire tous ceux qui étaient venus apporter la tablette votive, y apposèrent leur signature. La journée se termina par la photographie. Le sous-préfet posa devant mon appareil au milieu d'un groupe des principaux notables.

La clientèle de mon dispensaire toujours très nombreuse se compose maintenant en bonne partie de pauvres émigrés du Nord, chassés de chez eux par l'inondation et qui m'arrivent avec des plaies affreuses; beaucoup de ces plaies sont causées par des morsures de chien envenimées. J'ai ainsi recueilli un pauvre mendiant qui avait la jambe littéralement pourrie et ne pouvait plus marcher. Je l'ai soigné pendant un mois et la jambe allait mieux, mais le pauvre homme avait en outre la dyssentérie qui l'a emporté: ç'a été mon premier baptême d'adulte à Fong-yang-fou. — Je rêve d'avoir un hôpital de mendiants comme à Tong-ka-dou: tâchez donc de découvrir une bonne âme qui me fournisse les fonds pour cela.

La récolte du riz, ici, a été bonne, mais il n'en sera pas meilleur marché pour cela: on en emplit chaque jour des barques pour l'exporter dans les pays ravagés par l'inondation. »

Tracasseries administratives au Ngan-Hoei. — (*du P. Desnos.*)

Yang-king-pang, 29 décembre 1906.

Sous le nom de « San lien Koan tche », papier officiel obligatoire, destiné et délivré aux missionnaires *seuls* se rendant acquéreurs, après déclaration préalable faite au Tribunal par le vendeur lui-même, le gouverneur Ngen-min, pouvait se féliciter d'avoir inventé un joli traquenard pour arrêter l'extension de nos œuvres dans la province du Ngan-hoei. M. Ratard, consul de France, saisi d'une telle mesure,

protesta en termes énergiques: « A vous pas plus qu'à moi, Excellence, il n'appartient de modifier un traité conclu entre la Chine et le gouvernement français; par conséquent, je préviens nos missionnaires de ne tenir aucun compte de votre innovation et d'agir comme par le passé. » Mais avant la réponse du Consul, Ngen-min avait voulu tenter un essai au chef-lieu même de la capitale provinciale. Plusieurs mandarins zélés avaient déjà affiché des proclamations dont le bon peuple concluait que, avec le « San lien K'oan tche », il n'était plus possible, sinon permis, de vendre aux missionnaires. Le P. Kou ayant acheté à Che-pai, gros bourg central à 90 lis ouest de Ngan-king, se vit au moment de poser les bornes, empêché de prendre possession de son terrain. Il n'eut plus d'autre moyen que de remettre l'affaire aux mains du P. Lémour, son ministre. Trois meneurs furent accusés, mais jamais arrêtés. Bientôt il parut évident que ces trois personnages et tous leurs affidés qui avaient composé une bourse commune pour soutenir procès, étaient fortement soutenus en haut lieu. L'affaire traînait. Le passage de Monseigneur à Ngan-K'ing donna une singulière force au P. Lémour qui poussa énergiquement afin d'obtenir satisfaction: « Je ne demande pas de faveur, disait-il, mais qu'on me laisse prendre possession de mon terrain et qu'on punisse les violateurs des traités. » Après 9 mois de fastidieux pourparlers, cette question de Che-pai vient enfin d'obtenir une brillante solution. Voici la courte narration du P. Lémour:

« Che-pai est réglé. Je m'y suis rendu le vendredi, 14 décembre, avec les PP. Tosten en Kou, flanqué d'un délégué. On nous avait préparé une salle d'audience à la résidence d'un officier supérieur. Le fameux chef de village (jadis fervent opposant) se dépensait pour nous avec un dévouement et une bonne grâce incomparable. Le mandarin m'y a amené tous nos adversaires qui ont reconnu leurs torts, fait des excuses et des prostrations. Ensuite nous sommes allés en pompe, placer les bornes. P'an Kin-ti, le vendeur, au lieu de trois mesures et demie de dix pieds en a au moins quatre. Personne n'est venu réclamer, parce que personne n'avait de droit à faire valoir. Après la pose des bornes, grands dîners où amis et ennemis se sont embrassés. Résultat: belle face pour nous, d'autant plus belle qu'il a fallu l'obtenir contre la coalition de tous les gros bonnets et que la prolongation de la lutte lui avait donné plus de retentissement. Le sous-préfet est couvert de honte. On révèle maintenant toutes ses stupides manœuvres. Le gouverneur le déteste, le tao-tai le maudit; ses anciens alliés, les rebelles de Che-pai, qu'il conseillait et protégeait, menacent de le poursuivre et proclament son incapa-

cité. Il a gagné beaucoup à se mesurer avec nous! A quand la solution de Hochan-Leoufang? Ce sera bien plus beau. »

Etat du Ho-chan. — *(du P. Gratien.)*

17 novembre 1906.

Ces jours derniers une centaine d'hommes armés sont arrivés le soir à Tsin-chan (50 lis nord de Ho-chan), gros bourg sur la route de Lou-ngan et ont prélevé un tribut que les habitants n'ont osé refuser. ». — « Leou-fang, 2 décembre. Je rentre demain dans mon district après une quinzaine passée dans la montagne. Dimanche dernier, j'étais à Kon-tchong-chan où j'ai entendu une vingtaine de confessions; aujourd'hui, à Leou-fang, j'ai eu une trentaine de confessions et communions. — Une chose regrettable, c'est le rappel de tous les soldats de Cheou-tcheou, y compris ceux qui gardent la résidence de Leou-fang. A cette nouvelle, les catéchistes, les chrétiens et nos voisins païens ont été atterrés. J'ai protesté énergiquement par une lettre adressée au nouveau sous-préfet, M. Li. Celui-ci, qui est un brave homme et qui se rend compte de la situation, est venu hier à Leou-fang et a exigé que Song-ta-jen et 50 soldats restassent à Leou-fang pour protéger la Résidence et les chrétiens des alentours disséminés dans la montagne. M. Li me paraît décidé à s'emparer de Tchang; espérons qu'il aboutira.



(du P. Beaugendre.)

8 décembre 1906.

Nous avons eu un grand brigandage à Che-tou-tsoei (50 lis ouest de Yang-lieosu-wan), mais quatre ont été pincés par le mandarin de Yng-chan, Ko lao-yé, à une comédie; deux autres, non loin de Leou-fang. Cette prise accélérée a terrorisé les « Ko-lao-wei » et donné du courage à nos « Jeannots lapins ». Après cette belle opération, le mandarin est venu me voir; or, bien entendu, je n'ai pas ménagé les félicitations. Il me répondait invariablement par un: « Père, soyez tranquille! » — Si ce brigandage opéré par une trentaine d'hommes était resté impuni, nous en aurions vu de belles. Les rumeurs annonçant la délivrance des prisonniers par les gens de Tchang-tcheng-kin m'ont empêché de quitter le district et de rencontrer le P. Gratien dans son voyage à Leou-fang. Ce n'eût pas été prudent, vu que le Yng-chan est dégarni de troupes. — Ici, ça marche de more, nous avons catéchuménats d'hommes et de femmes, garçons et filles aux écoles. Prix du riz très élevé: 20 sapèques le bol, et encore il

est difficile de s'en procurer; je n'ai pu en acheter à Yang-leou-wan, il m'a fallu m'en fournir à 30 lis de là. Sel à 140 sapèques la livre, et tout en proportion; c'est la misère pour beaucoup. On récolte des feuilles de sapins pour apaiser les clameurs du pauvre estomac négligé. — Par ici le diable a répandu le bruit que Tchang-tcheng-kin est le protégé de Tchang-tche-tong, dont la proclamation d'ailleurs favorise cette interprétation.

MISSION DU ZAMBÈZE.

Un voyage aux terres de Makanga.

Mission St-Joseph de Boroma, 5 nov. 1906.

En 1886, étant au noviciat de Slough, j'entendis lire au réfectoire un article des *Missions Catholiques*, qui avait ce même titre: il était du R. P. J. Courtois alors missionnaire à Tété. Comme dès cette époque, je désirais la Mission du Zambèze, j'avais écouté avec grande attention le récit de cette expédition apostolique aux terres de Makanga.

L'année dernière j'ai eu la bonne fortune de refaire le même voyage en des conditions plus modestes sans doute, car au temps du R. P. Courtois, il y avait encore un roi de Makanga pour recevoir royalement le missionnaire: le dernier héritier de la lignée royale est mort il y a de cela quatre ans, et d'ailleurs il n'était depuis longtemps qu'un roi sans royaume. Je ne saurais en aucune façon refaire l'histoire de ce royaume; quoiqu'on en retrouve déjà la trace dans les lettres annuelles de la résidence du S. Esprit de Tété, quand dans l'ancienne Compagnie la mission de Zambèze faisait partie de la province de Goa. Les noirs actuels ne sauraient m'y aider: chez eux, il n'y a ni histoire écrite ni traditions; ils ne s'occupent que du présent et ne sont ni pour les arbres généalogiques ni pour les temps passés.

Quand le R. P. Courtois visita ces contrées, Kankouni Sakasaka y régnait seul depuis 1874 et avait reçu par lettres patentes du gouvernement portugais le titre de *capitan-mor*. Kankouni confia un de ses fils au R. P. Courtois pour le faire étudier. Ce jeune homme passa quelques années à notre école de Quilimane, puis succéda à son père sous le nom de Luiz de Makanga. Les indigènes l'appelaient Luiz Chitsinga, c'est-à-dire « la grosse corde de l'arc. » Pourquoi ce nom? Je n'en sais rien, et les cafres eux-mêmes n'en savent absolument rien. Luiz Chitsinga pouvait un peu lire et écrire, était baptisé, se vêtait à l'européenne, avait même un appareil de photographie

dont probablement il ne se servait guère. Les dernières années, il était employé de la Compagnie du Zambèze et percevait l'impôt sur ses propres terres mais pour les coffres de la Compagnie du Zambèze.

De fait, quoique doué d'une intelligence fort ordinaire, il avait de l'influence, et les noirs, qui aiment tant à être gouvernés par un des leurs, lui étaient attachés, et regrettaient le temps où ils n'étaient que de très loin les vassaux de sa Majesté le roi de Portugal. Il est bien certain que Luiz Chitsinga entretenait des velléités de révolte; les blancs ne s'aventuraient guère dans la région soumise à son influence. Il y eut même des massacres dont le gouvernement portugais ne demanda ou n'obtint pas réparation.

En 1902, un officier portugais arriva subitement près de la résidence du fameux Luiz avec des soldats angonis. Luiz, surpris, put cependant prendre la fuite accompagné par ses propres cipayes: il passa précipitamment les montagnes de Makanga et arriva à Matenjé. L'officier portugais, du nom de Britto, l'y atteignit, et Luiz Chitsinga, déjà abandonné par les siens, succomba. Les uns disent qu'il s'empoisonna au moment de tomber entre les mains de l'ennemi, d'autres qu'il eut la tête coupée, encore vivant. Pour ma part, je crois fort bien, suivant ce que j'ai entendu de bonnes sources, que le dit roi était un pauvre sire, qui ne reculait devant aucune cruauté; toutefois je suis aussi bien persuadé que l'officier portugais qui lui fit la guerre et acheva de le détrôner, n'était guère plus scrupuleux, et que Britto dans cette expédition, d'ailleurs fort peu périlleuse, avait plus en vue sa propre gloriole que l'extension de l'influence portugaise ou la protection des indigènes de Makanga.

Une fois disparu Luiz de Makanga, qui était pour cette région et roi et comme grand-prêtre païen, le pays fut cédé par la Compagnie du Zambèze à un certain Raphael-Bivar. La Compagnie du Zambèze paie chaque année telle somme au gouvernement portugais pour un prazo (une certaine étendue de terrain) et elle-même loue le prazo à d'autres, et cela en faisant des gains considérables. Inutile de dire que dans toutes ces transactions, personne ne s'inquiète du sort des indigènes: l'acquéreur du prazo, qui de fait a tout pouvoir et toute influence, a-t-il la valeur morale ou intellectuelle suffisante pour bien administrer et gouverner honnêtement? c'est une question qu'on ne se pose pas. On offre à qui veut prendre, et on adjuge à qui paie davantage.

Je partis de Boroma, un dimanche, le 10 décembre 1905, avec une caravane des plus modestes, six noirs pour les bagages, dix pour porter le hamac et huit enfants de notre école. Si j'avais écouté les supplications de nos écoliers, j'aurais pu en emmener une centaine,

tant ils aiment les voyages : mais c'eût été un peu embarrassant, d'autant plus que je voulais aller vite.

Deux parmi ces enfants devaient être mes cuisiniers, Vicente et Huberto. Huberto est un enfant de 15 ans, d'une intelligence ordinaire, sobre comme un chameau, tranquille comme un ange : il est de taille svelte, a des jambes fines comme celles d'une gazelle. Tout le temps du voyage il sera à l'avant-garde, et mes gens ne l'appelleront plus que « la petite gazelle. » Vicente est avec les Pères, soit de Zumbo, soit de Boroma, depuis 1893, voici donc douze ans : il s'est toujours montré d'une intelligence rare parmi les noirs. Dans un de nos collèges de France, il eût été dans la bonne première moitié d'une classe : il est apte à tout apprendre. Demandez-lui d'être cuisinier, infirmier, professeur dans une classe, directeur pour le chant, il se tirera de tout cela à merveille. Il est premier piston dans notre musique, sait faire la photographie, et a l'esprit éveillé pour tout.

Il y a encore José Chicaxi : c'est un garçon de 17 ans, doué d'une bonne intelligence. Il est notre premier organiste. C'est une nature fort gaie : il est toujours en dispute amicale avec Vicente. Par contre, s'il a des doigts qui savent courir sur l'harmonium, il est homme à tout briser, à tout endommager, et cela fort honnêtement. Il n'aimait guère ce nom de Chicaxi : chicaxi, en cafre, veut dire une sorte de calebasse qui sert à boire le pombé. Il a donc décrété un beau jour qu'il était José d'Arimathie, et ce nouveau nom lui est resté.

J'avais la malchance de faire ce voyage en décembre : c'est l'époque des chaleurs torrides et des pluies diluviennes. Mais j'emportais une tente qui devait me rendre de bons services, et la saison fraîche est plutôt l'époque des fièvres, et les fièvres ne charment guère dans les voyages. Quant à mes porteurs, ils entendaient paraître du côté de Makanga comme les serviteurs d'un maître riche. Comme je refusais de leur donner des pagnes plus propres, ils se prirent à me quereller : « Eh ! quoi, disaient-ils, le Père va apparaître dans les villages de Makanga avec des porteurs mal vêtus. » — « Mais, leur répliquai-je, moi je ne suis pas riche, et d'ailleurs je ne vais pas là pour Kusamua, c'est-à-dire, faire étalage de mes toilettes. — Oh ! répondaient-ils, tous les Pères sont riches, parce qu'ils sont les hommes de Dieu : il faut montrer que vous avez de l'honneur, Père ; nous autres cafres, nous sommes comme cela. »

Il fallut donc céder, les nantir d'un bonnet rouge, d'un jersey aux raies bleues et d'un pagne aux couleurs voyantes.

On part donc à midi, par un soleil de feu. Il nous faut tout d'abord parcourir une bonne distance sur les bancs de sable du Zambèze. Les porteurs qui vont pieds nus courent le plus qu'ils peuvent pour

ne pas avoir les pieds brûlés : moi-même je sens que les souliers me brûlent, et j'ai hâte d'arriver tout à fait sur le bord de l'eau, où le sable est frais ; pourtant il n'est pas toujours prudent de marcher ainsi près de l'eau. Les crocodiles qui abondent dans le fleuve pourraient fort bien en passant vous fouetter de leur queue, vous renverser à terre et se retournant avec une agilité furieuse, vous happer et vous emporter au fond des eaux ; c'est leur façon presque invariable de faire des victimes.

Nous traversons le Zambèze en barque, et nous voici à Nhaondué. C'est un petit prazo qui nous appartient. En ce moment, il y a là trois ou quatre prospectors qui y creusent des trous partout pour voir s'il y a de l'or ou du cuivre, et s'il y a lieu d'exploiter ces mines. Il y a quatre ou cinq villages échelonnés sur le bord du fleuve : la population totale doit être d'une centaine de personnes. A ½ heure de la rive il y a une source très abondante d'eau thermale, et les pierres y sont couvertes d'une substance saline, blanche, dont personne ici ne sait dire la composition.

A Nhaondué même, et sur le bord de la rivière qui donne son nom à la contrée nous avons une splendide bananeraie, qui nous rapporte de beaux régimes de bananes. Notre représentant à Nhaondué s'appelle Joaquin ; il est chrétien, ainsi que toute sa famille. Il est bon tailleur, ou du moins il l'était ; il savait même tailler et couper des soutanes. Il parle convenablement portugais. Il est père de six enfants, les 2 aînés, deux filles, sont élevées chez les Sœurs, et les deux suivants, deux garçons, sont internes chez nous ; 2 autres, plus petits, restent à la maison.

Il fait affreusement chaud, et je demande à boire. Vite la maîtresse de maison, Ajofina (c'est-à-dire Josephine), met son bébé noir à terre, et entre dans la hutte. Elle revient avec une tasse en fer blanc posée sur un plat de faïence, et m'offre à boire : c'est de l'eau puisée le matin au Zambèze, mais gardée dans de larges terrines : les impuretés se déposent peu à peu au fond ; et, ces terrines faisant l'effet d'alcarazas, l'eau y devient très fraîche.

Mais les nuages s'amoncellent au ciel ; déjà il y a des grondements de tonnerre et la chaleur torride qu'il fait donne à penser que la pluie va venir. Les porteurs de la Machila (palanquin) sont en train de se diviser le travail, et de se quereller à qui ne commencera pas la corvée. Mais j'en remarque un du nom de « Machina » petit et au visage jeunet. J'objecte qu'il ne peut pas porter la machila, et le principal porteur de me répondre triomphalement : « Père, que dites-vous là ? est-ce qu'il n'a pas déjà porté le R. P. X. ? » Je n'avais plus rien à dire, car le Père X est honoré de 99 kilogs, tandis que ma chétive

personne oscille entre 52 et 57. Et voyant que mes gens ne s'entendaient pas, je prends mon parapluie et pars tout seul et m'en vais résolument à travers les bananiers géants. A peine avais-je disparu que j'entends les porteurs faire réflexion que le Père est parti, qu'il va se mettre en colère. Et de fait les voilà qui accourent essoufflés, et je m'installe dans la machila, priant Dieu qu'il me donne un bon voyage et me ramène sain et sauf à Boroma.

Nous devions arriver le soir à Chimambé, situé à 3 heures de Nhaondué. Le chemin est fort mauvais, rocailleux, coupé par une foule de petits ruisseaux asséchés : il faut sans cesse monter et descendre. Ce ne sont partout que grandes collines parsemées d'arbres rabougris : point de futaies géantes, point ou peu de végétation, car les pluies ne sont pas encore venues. Au bout d'une heure de marche, commence le tonnerre, et la pluie succède. Il y a alors des éclairs fantastiques : tout le ciel paraît de feu. Enfermé dans la machila, je ne souffre pas de la pluie ; pourtant je sens l'humidité des herbes mouillées : mais les porteurs tiennent bon. Que faire en effet ? pas de maison, pas de hutte pour se mettre à l'abri ; le mieux est de marcher et le sol est si détrempé que les deux noirs qui portent la machila tout vigoureux qu'ils sont et malgré les chants joyeux dont ils accompagnent leur marche pénible, tombent par terre et moi avec eux. En un instant leurs compagnons accourent, s'enquièrent de mon état, et quand je leur dis que je n'ai rien, qu'ils n'aient pas peur, mes porteurs sont déjà debout et alertes, mais pourtant moins rassurés qu'auparavant.

Plusieurs fois nous longeons la rivière Nhaondué : c'est le type des rivières africaines. Elle est à sec toute l'année, excepté le jour même où il pleut, et alors l'eau y coule abondante, torrentielle. Le reste du temps, vous trouvez tous les 3 ou 4 kilomètres une ou deux cascadettes avec une flaque d'eau. Là l'eau sort du sable, passe sur les rochers, s'accumule en des réservoirs creusés dans la pierre, tombe encore et pénètre dans la terre ou le sable pour reparaître à trois ou quatre kilomètres plus loin. Il est fort probable que le Zambèze a ainsi beaucoup d'affluents souterrains qui lui fournissent de l'eau toute l'année.

Et chaque endroit où l'eau de ces rivières africaines se montre, a un nom spécial, ordinairement significatif et pittoresque. Nous rencontrons ainsi de l'eau à Nhatsengere : or c'est un endroit où abondent les roseaux ainsi appelés. Puis à Iatsuunga : là, l'eau court bruyamment sur de grands rochers, et iatsuunga signifie bruyant. Puis c'est Nhamiguinji : là, l'eau est cachée sous un amas de roseaux et d'herbes, et quiconque s'y aventure entend l'eau clapoter sous ses pas : or

Nhamiguinji est le mot cafre qui exprime ce fait. Plus loin c'est Nhauterezi; des fougères, des arbres verdoyants et recouverts de plantes grimpantes forment là une sorte d'immense caverne végétale dont le sol fait de rochers lisses et polis par l'eau, est fort glissant: Kutereza veut dire faire glisser.

Nous arrivions vers 5 heures du soir à Chimambé. C'est encore un petit prazo, comptant 4 ou 5 villages et qui nous est loué par la Compagnie du Zambèze. Il y a là un vieux cafre, du nom de Pharan, maigre comme un clou, affligé de calvitie (ce qui est rare parmi les noirs) et comme tel portant toujours une casquette quelconque, aux pieds mal faits et pour cela portant des souliers et combien gauchement. Son office spécial est d'annoncer l'arrivée du seigneur de l'endroit, et pour lui le seigneur du lieu, c'est le Père ou le Frère de la mission. Il tambourine donc sur un vieux tambour cafre, un tronc d'arbre creusé et recouvert d'une peau: puis il commence de sa voix vieillotte son discours qui est toujours le même: « Le Maître arrive; vous l'avez vu; de l'eau, il lui faut de l'eau, venez le voir, il est arrivé. » Et il termine infailliblement par « Moi, j'ai dit » tout comme les héros du vieil Homère, ou à peu près. Les mfumos ou chefs de village se présentent alors, comme en France les maires pour saluer le préfet du département ou le président de la république. Toutefois ici, il n'y a pas de discours: le chef frotte la terre de ses pieds, et dit « Bonjour », et c'est tout. De banquet à la chaleur communicative il n'y en a pas non plus: pourtant il est d'usage qu'au repas de midi ou du soir le chef présente un plat de massa (farine cuite) et un fricot quelconque, ordinairement une poule bien rôtie, splendidement épicée. Je vous assure que parfois c'est fort appétissant. Tout cela vous arrive porté par la main même du chef, sur des plats de faïence enrichis des fleurs les plus variées. Et l'offrande une fois faite, le bonhomme s'assied à quelque distance, par terre et ordinairement près du feu où le cuisinier du Père prépare le repas.

Inutile de dire que le chef escompte à l'avance que le Père lui rendra la politesse; et cela consistera à lui faire partager les restes de la table. Ce qu'aime un mfumo qui se respecte, c'est un verre de vin, mais là, plein jusqu'au bord, un bout de saucisses, et des saradinhas (sardines) à l'huile. Si vous lui présentez un verre de vin, il tournera le dos pour boire, et le verre bien vidé, il vous le présentera vite à un serviteur quelconque pour qu'il le lave avec soin. S'il est un peu familier avec vous et un peu sans-gêne, il se tapera du poing le derrière de la tête comme pour dire: « Voilà que je me sens désormais plus vivant. »

Nous dormîmes à Chimambé, dans une grande hutte que nous

avons là. J'avais emporté avec moi un lit de camp, mais comme j'avais des préventions contre cet ustensile qu'on appelle en Zambézie burro, c'est-à-dire bourrique, je préférai m'étendre sur l'herbe à côté de nos écoliers: mais je dormis fort mal.

Bref, le lendemain je réveillai mes gens de bon matin, ne dis pas la messe; car la journée promettait d'être chaude et il fallait par pitié pour mes porteurs, faire une bonne course avant que « le soleil fût chaud » comme on dit en cafre.

Le chef de ma petite troupe veut qu'on dîne à un endroit appelé Nhatsengere. Jusque-là rien à noter: ce ne sont que collines escarpées, séparées par des vallées étroites où il y a quelque culture, du blé cafre et rien que du blé cafre que l'on vient de semer. On traverse quelques villages, où il n'y a personne, les gens étant allés au travail des champs. Chaque demi-heure vous rencontrez une famille qui est à son champ, un lopin de terre arraché à grand'peine à la forêt broussailleuse qui veut tout envahir. Il y a là le mari et ordinairement une ou deux femmes, puis la marmaille qui ne manque jamais de crier ou de s'enfuir en voyant le blanc, et les filles déjà grandies qui se cachent derrière les buissons. Le mari ne manque jamais de demander aux porteurs: « Quel est ce blanc? où va-t-il? » Presque toujours, à la réponse que c'était le Père, il accourait pour porter la machila un quart d'heure durant. On l'en récompense en lui laissant une boîte d'allumettes ou deux sous, et notre homme après un dernier salut aux porteurs, retourne à son travail.

Vers dix heures et demie, nous fîmes halte à l'ombre de beaux manguiers, en un endroit appelé Chinhenhé et près d'un village dont le chef se nomme Chinyotra, le grand serpent. Peu à peu les gens du village, les enfants surtout, s'amènent: ils connaissent d'ailleurs plusieurs de nos porteurs. Ceux-ci se bourrent de nourriture, toujours la massa de farine cafre et le sempiternel haricot. Les restes sont si abondants, qu'il y en a pour contenter une vingtaine de grands garçons accourus pour nous voir et dont la maigreur est significative. L'un d'eux a une grande plaie à la main: je lui donne charitablement des remèdes, et on me parle d'une petite malade qui est au village là-bas et a une plaie affreuse. Je ne puis y aller, faute de temps, et je me contente d'indiquer les remèdes.

A 2 h. de l'après-midi nous plions bagage: car déjà il pleut et nous voulons dormir à Nhatsotchi. Nous suivons un tout petit sentier qui serpente dans la forêt. Subitement la pluie dévale sur nous, une pluie d'orage. Ce ne sont qu'éclairs et coups de tonnerre, et rien pour se réfugier; mes porteurs se font courageux et chantent et crient à tue-tête. Voici qu'éclate un coup de tonnerre si soudain et si violent que

les deux qui me portent tombent encore à la renverse. En un clin d'œil ils sont debout et nous voilà repartis. Vers cinq heures nous arrivons à une clairière où il y a des champs, et un noir qu'on interpelle, nous avertit que nous arrivons à Tsotchi.

Le chef se présente: il s'appelle Chatondora, c'est-à-dire « le petit frais ». C'est un vieillard de 60 ans, à la figure avenante. Il se démène pour me bien recevoir, appelle ses femmes pour qu'elles apportent de l'eau, désigne une hutte branlante pour qu'on y fasse ma cuisine, une autre, un peu meilleure, pour que j'y dorme. Il y a quatre huttes debout et des débris d'une dizaine d'autres récemment brûlées. En effet les noirs de Makanga harcelés par les cipayes pour le paiement de l'impôt brûlent leur hutte et vont vivre dans les bois ou dans les cavernes. Le pauvre vieux Chatondora me raconte ses malheurs, et mes endiablés de porteurs l'excitent encore en lui faisant entendre que le Père va acheter Makanga: quelle bonne fortune ce serait pour ces noirs de vivre sous la houlette des Pères!

A peine étions-nous arrivés, que la pluie recommence, et l'orage reprend plus fort encore. Je me réfugie dans la hutte qui sert de cuisine: la pluie y entre presque à même. Vicente et Huberto sont pourtant là tout entiers à leur service. « Père, me dit Vicente, vous allez être malade avec cette pluie: prenez donc un peu de vin chaud, et puis de la quinine. » — « Ah! oui, Père, appuie Huberto, la pluie fait mal aux blancs. » Et Rodolpho appuyé à la porte d'intervenir. « Père, ne mourez pas en route: car si vous mourez, nous ne pouvons pas revenir à Boroma: on dirait que nous vous avons laissé mourir. » Je me rendis facilement à ces bons conseils, et je m'assis sur une grosse bûche près du feu, à côté d'Huberto, qui s'empressa de me laisser la meilleure place.

La nuit était venue, et Vicente avait bravement placé un bout de bougie sur une pierre pour éclairer la hutte. Arrive Aleixo qui s'écrie: « Éteignez la bougie! — Et pourquoi? — Parce que une bougie allumée attire le tonnerre. » Décidément tous nos enfants voulaient être prophètes de malheur; mais Vicente ne se rendit pas et se rit de la science de l'ami Aleixo. Et à noter que les noirs croient que les objets de couleur rouge attirent la foudre: elle tomberait, selon eux, surtout sur la terre rouge, sur les personnes vêtues de rouge.

Je pris mon souper tant bien que mal dans la cabane. Les porteurs eux s'étant réfugiés dans un village distant de cinq minutes, n'avaient rien cuisiné pour mes écoliers, et ceux-ci se consolèrent en mangeant les restes de mon repas. Puis nous songeâmes à dormir ou à tâcher de dormir, car la pluie faisait rage et le tonnerre grondait de plus en plus. Impossible d'installer la tente dehors: je dus donc me réfugier

dans la hutte pour y dormir: les bagages y étaient déjà entassés, les enfants m'y suivirent, et nous dormîmes tous là dedans, sur deux nattes. Hélas! l'eau passait à travers le toit de paille et pénétrait par la porte entr'ouverte; ravivé par la pluie, un crapaud déambulait sur nous en toute liberté. Malgré cela la gent écolière dormit bien: pour moi, ce fut une nuit pénible.

Vers quatre heures du matin le temps se rasséréna et à cinq heures et demie nous partions. Je donnai 500 reis, c'est-à-dire, 2 francs cinquante au mfumo Chatondora, et une brasse d'étoffe aux couleurs voyantes à l'épouse pour les remercier de leur hospitalité.

Nous avons à traverser un ruisseau étroit, mais profond, puis une sorte de clairière au sol boueux: on voit partout sur le sol des traces de gazelle, d'élan et de coudon, mais nous n'apercevons aucun de ces animaux.

Plus loin nous rencontrons un noir déjà âgé: il porte sur son épaule un énorme gourdin fendu à l'extrémité et là sont enfilées d'énormes, de colossales grenouilles. Mais moi-même qui fus au temps de ma jeunesse scolastique, grand pêcheur de grenouilles au château de Loché en Touraine, je pouvais à peine regarder ces horribles bêtes, tant je les trouvais semblables à des crapauds. Il faut bien le dire, les noirs ne mangent guère ces animaux qu'au temps de la faim.

A dix heures nous arrivons à Nhambia, un gros village, mais il n'y a presque aucun homme. Tous sont au travail pour le compte du maître du prazo. Le mfumo arrive; c'était précisément le bonhomme aux grenouilles. Je lui fais demander s'il a un porc à vendre pour mes porteurs, ou une chèvre, ou des poules; il dit qu'il n'a rien. Mes écoliers, furieux, se moquent de lui et lui décernent le surnom de *Sapa*, c'est-à-dire l'avare. J'aurais dû au moins, pour le fait de m'être arrêté dans son village et d'y avoir pris mon repas à l'ombre d'une de ses huttes, lui donner quelque chose au départ, et je voulais le faire. Mais mes porteurs, mécontents eux-mêmes, me disent: « Père, ne lui donnez rien: car c'est le devoir du chef de village de bien recevoir le blanc, surtout le Père. » Et je suivis leur conseil.

Il nous restait deux heures de route pour arriver à Muchena, la capitale actuelle de Makanga: nous suivîmes jusque-là une route pittoresque en lacets. On se croirait dans un parc anglais: pourtant la végétation est moins abondante. Comment en serait-il autrement? huit mois de l'année, ces arbres ne reçoivent aucune pluie: ils végètent tout ce temps et les pluies surabondantes des mois de janvier, février et mars ne suffisent pas à réparer l'étiolement dont ils souffrent le reste de l'année. Pourtant un peu avant d'arriver à Muchena, la nature est belle; nous longeons le Rebugwe, une grosse rivière

qui a de l'eau toute l'année et qui se jette dans le Zambèze tout près de Tété. Là les champs sont fertiles; la mapira (blé cafre) déjà semée, est sortie de terre et a bonne apparence. D'autres champs, incultes ceux-là, sont à la lettre tapissés d'une grosse fleur blanche qui tient à la fois du lis et de la tulipe.

Qu'est-ce que Muchena? qu'y voit-on? on y voit tout d'abord l'ancienne maison du fameux roitelet Luiz de Makanga, une maison en pierres, située tout près du Rebugwé: ce n'est pas un palais, loin de là. Un rez de chaussée fait de deux petites chambrettes et un premier étage où l'on arrive par un escalier extérieur; devant et derrière un semblant de vérandah: tout cela mal aligné, mal calculé, une véritable cambuse. Bien des petits chefs cafres sont mieux logés dans leurs cabanes de paille. D'ailleurs ce pauvre palais est abandonné.

Tout près, c'est la maison de M. Raphael Bivar, portugais, fermier général de la contrée de Makanga. Tout est couvert en pailles ou en roseaux, et la principale maison, comme les dépendances, est faite à la manière cafre: des arbres ou arbustes liés ensemble et les intervalles remplis par de la terre glaise ou par de la paille. Il est certain que tout cela a bon aspect. Lui-même n'était pas là. Je fus reçu par son employé indigène, José Fernandès Junior, ancien élève du P. Courtois à Tété: et un des enfants que j'amenais avec moi était son fils. Nous nous reposâmes là la soirée: je m'approvisionnai de farine pour les noirs, et le lendemain, dès le lever du soleil, nous partions pour Makanga-Velho, la résidence des anciens rois de Makanga.

Au départ nous faillîmes avoir une histoire bien drôle. Mes quatre grands écoliers (car j'avais laissé les autres à Muchena), allèrent en avant: on avait dit à l'un d'eux, Rodolpho, qu'il y avait de la chasse. Au bout d'un quart d'heure, mes porteurs s'arrêtent, et me disent que Rodolpho et un autre porteur sont en avant avec leurs fusils, sur le point de faire feu sur deux magnifiques bêtes qui apparaissent là-bas. Et de fait à un quart d'heure de distance on voit dans les hautes herbes deux animaux en train de paître. Et mes hommes de faire des hypothèses: l'un dit que ce sont deux hippopotames, l'autre des rhinocéros, un autre des coudons. Bref, on a recours à la science cynégétique de six noirs angonis qui par hasard suivaient la même route que nous; et ces angonis de faire toute sorte de réflexions sur les oreilles des mystérieux animaux, sur la longueur de la queue, sur la façon de la remuer: c'était intéressant comme un chapitre de Buffon.

Et mes gens de calculer déjà l'usage qu'on fera de tant de viande: quoi, en laisser en chemin, en laisser perdre! Fi donc! il vaut mieux, pensent-ils et veulent-ils me faire penser, rester là même deux jours

à se reposer et à festoyer. Et sur ce, Rodolpho et l'autre porteur apparaissent tout près des animaux: « Mais ils sont fous, dit un noir, qu'attendent-ils pour tirer? les bêtes vont fuir. »

Mais les bêtes ne fuient pas du tout, et stupéfaits nous voyons nos deux chasseurs caresser les animaux, les prendre familièrement par les oreilles. Aussi qui eût pu deviner qu'il y eût des ânes en pareil endroit, car c'étaient les deux ânes de M. Bivar, qui paissaient là sous la garde d'un petit berger noir. Et dire que chacun de nos deux intrépides chasseurs s'était adjugé un animal: ils voulaient les tuer tous les deux, et ce n'est qu'au moment de faire feu que Rodolpho s'était aperçu que c'étaient des ânes civilisés: je dis civilisés, car au Zambèze il y a, et à foison, dans les forêts, un animal qu'on appelle nhatrodzué et qui a tout l'extérieur de l'âne domestique; sa chair est délicieuse.

De Muchena à Makanga velho, le chemin longe une grosse rivière, affluent du Rebugwé, et appelée Pompfi. C'est toujours le même aspect: pourtant déjà apparaît le bambou africain, aux calames blanchâtres, et aux feuilles minces et fluettes. Vers dix heures nous arrivons au vieux Makanga: une centaine de manguiers formant une sorte d'allée, et puis un village avec une dizaine de huttes mal construites, c'est tout ce qu'il y a à voir. Le chef s'appelle Maromâo; il a un pagne court qui fut blanc, et est vêtu d'une petite redingote d'un noir verdâtre; il est le seul homme au village, du moins à mon arrivée. Je lui demande s'il y a ici des ruines d'une maison en pierres, si autrefois il n'y avait pas ici des Pères, etc... à tout il donne une réponse négative. Je me promène dans les environs tout seul espérant trouver quelque chose qui indiquât l'emplacement de l'ancienne mission de nos Pères (avant la suppression de la Compagnie). Je ne trouve rien, et reviens avec un peu de fièvre.

Survient mon ami Rodolpho, qui est allé à la chasse, et me dit: « Père, j'ai vu de la maçonnerie; venez, c'est peut-être la maison des Pères d'autrefois. » J'appelle le mfumo et l'invective, et nous voilà partis. A dix minutes de là nous rencontrons un fouillis de verdure, des arbres évidemment plantés suivant des lignes régulières. J'entre le premier, et le vieux chef de s'arrêter et de battre respectueusement des mains en s'inclinant. « Que fait le bonhomme, dis-je à José d'Arimathea? » — « Père, il a peur: il dit qu'on a enterré là des rois de Makanga, et il demande pardon aux mânes des défunts. »

Nous avançons à travers les épines, et je vois en effet des restes de maçonnerie, des pans de mur de 2 mètres de haut, et tout cela envahi par les ronces. Je tâche de grimper là, et invite le mfumo à me suivre. « Je ne puis, me dit-il, comment pourrais-je fouler aux pieds

le sol qui garde les restes de nos rois? Père, n'avancez pas. » — Le mfumo reste en place, et tous les enfants de me suivre. « Mais vous n'avez donc pas peur, vous, des esprits qui résident ici?» — Et tous d'éclater de rire en disant: « Est-ce que nous sommes païens? que pouvons-nous craindre? »

Je vois là parfaitement les restes d'une maison, une sorte de rectangle, divisée en quatre petites chambrettes, avec verandah par devant pour pouvoir le soir, à l'ombre, jouir du spectacle de la plaine où coule la rivière Pompfi. Tout cela ordonné comme à Marangué, l'ancienne mission des Nôtres que j'ai visitée également, situé un peu au sud de Tété, sur les bords mêmes du Zambèze.

Plus loin je vois des tas de pierres, et sur l'un d'eux un vieux candélabre d'église, de je ne sais quel métal, puis d'autres débris, mais bien moins conservés, de bénitiers.

Quels souvenirs se pressaient alors dans mon cœur, mais aussi quelle tristesse n'est-ce pas que rien ne soit resté des efforts de nos Pères?

A peine avais-je fini de dîner, et ce fut bref, car je me sentais pris de la fièvre, que nous partîmes pour aller à deux heures de là dormir sur les bords du Pompfi; je voulais aller jusqu'à Matenje, pour voir si à l'avenir nous ne pourrions pas nous y établir. Le Pompfi coule entre deux haies épaisses de roseaux: ses eaux sont jaunâtres: il est comme le Nil, « peuplé de crocodiles ». Nous le passâmes en canot, et nous dormîmes chez le seigneur de l'endroit, le mfumo Nhatudinga,au menton allongé. Il avait la tête serrée dans un morceau d'étoffe blanche: car il avait la migraine, et son air maussade le disait bien. Je lui administrai une purge, qu'il avala sans sourciller, car mes gens lui avaient expliqué que je connaissais toute sorte de remèdes. Les Angonis que nous avions rencontrés au sortir de Muchena étaient déjà là campés pour la nuit.

Les Angonis occupent un pays relativement froid situé au nord de Makanga, à trois journées de marche. Ce sont des descendants de Zoulous venus du sud, et, dit-on, des sauvages entre les sauvages. Mais voyez leur charité. Un des leurs étant comme cipaye au service d'un Indien, tombe d'un arbre où il s'était réfugié pour échapper à un lion. Il se fait à la jambe une plaie atroce, ne veut pas rester à l'hôpital de Tété, et demande à ses compagnons à revenir chez lui. Quatre d'entre eux fabriquent une machila d'une trique à laquelle ils suspendent deux vieux sacs de corde cousus ensemble, et les voilà emportant le blessé jusque dans l'Angoniland: c'était un voyage de six jours à travers des montagnes, et le malade était d'un bon poids.

Rodolpho s'en fut à la chasse, mais ne rencontra ni gazelle, ni pintade. En une sorte de lac formé par le Pompfi, s'ébattaient de gros hippopotames, peu habitués, paraît-il, à voir des êtres humains. De retour de sa chasse, l'enfant voulait absolument que j'aille les voir : « Père, me disait-il, ils ne sont pas du tout comme ceux du Zambèze : ils viennent tout près pour voir les gens, et sortent presque en entier au-dessus de l'eau en ouvrant de grands yeux et une grande bouche pour mieux voir : oh! si vous veniez, ils viendraient tout près, tout près pour voir votre visage blanc. » — « Mon bon Rodolpho, lui répondis-je, je voudrais bien donner à tes hippopotames la consolation de voir mon visage d'Européen, mais j'aime mieux me reposer pour chasser la fièvre. »

Fort heureusement je dormis d'un sommeil réparateur, et le lendemain dès 5 heures j'étais en machila. Nos Angonis étaient déjà partis pendant la nuit. Au bout d'une heure, les porteurs font halte et m'invitent à sortir de la machila : j'obéis et regarde le chemin. Nous voici au pied d'une montagne toute faite d'immenses rochers, et le chemin monte là à pic, presque vertical. Il n'y a qu'à se résigner et à grimper de rocher en rocher pendant cent mètres et plus. Au milieu je rencontrai les Angonis portant toujours leur camarade blessé. Quand j'arrivai au sommet, j'étais plus mort que vif; et ce n'était pas fini : désormais jusqu'à midi, plus de machila. Il faut monter et descendre. Pourtant le paysage est admirable : une végétation luxuriante, au-dessus de laquelle se dressent fièrement d'immenses rochers blanchâtres prenant toute sorte de formes fantastiques, et des deux côtés du chemin une haie inextricable de bambous ou une forêt d'arbres élancés. Mais quelle solitude! pas un être vivant. On me dit que les animaux abondent par ici, mais qu'ils ne s'approchent guère que la nuit du sentier suivi par les hommes.

Vers midi mes noirs me signalent une petite fontaine, car jusqu'ici nous n'avons pas rencontré d'eau. Cette fontaine, d'ailleurs peu abondante avait une eau délicieuse; mais j'étais tellement fatigué que je ne me sentais plus vivre et que je n'avais plus ni faim, ni soif. Même j'étais un peu inquiet, et me demandais si une forte fièvre ne me viendrait pas après une matinée si laborieuse. Bref, au bout de cinq minutes, nous voici au point le plus élevé de la montagne, et nous voyons Matenje à nos pieds : une plaine immense, toute verte, qui s'étend à perte de vue, et entourée de montagnes tout aussi admirablement vertes.

Il nous faut cependant une heure et demie pour arriver à Matenje même, mais il n'y a plus qu'à descendre. Matenje a un ruisseau à l'eau abondante qui coule toute l'année, un sol fertile, un climat plutôt

froid, et c'est la raison de sa fertilité. Le premier village pauvre et délabré n'a que quelques huttes; on y voit une jeune femme qui se démène et chante: elle est folle, nous explique-t-on, de la douleur d'avoir perdu son mari, que les cipayes de M. Bivar avaient emmené de force au travail des routes. Il y a là une autre vieille, fortement boiteuse, mais dont la langue par contre ne boite pas du tout: mes gens l'entourent, et elle, tout en pilant son blé cafre sur la pierre, leur raconte éloquemment et loquacement sur un ton plaintif toutes les misères que les noirs de Makanga endurent de la part des blancs. Passe un cipaye de Bivar; il ne s'arrête pas, mais file son chemin, le regard en terre, la mine piteuse. « Vous voyez, Père, me dit un des miens, il a peur de vous: si vous n'aviez pas été ici avec vos cipayes il aurait empoigné la bonne femme et l'aurait forcée à lui cuisiner de la masse (bouillie) avec une poule. »

On fut appeler le chef de l'endroit, un personnage, autrefois considérable, du nom de Chibazangondo, c'est-à-dire « la Grosse-Hyène ». Il arrive, l'air triste et désolé, la tête cerclée d'un bandeau blanc. Il est malade, dit-il. On lui administre une purge. Puis commence le récit interminable des misères qu'on fait subir à ses gens. Les cipayes arrivent dans un village, lient les hommes et les femmes qui n'ont pas encore payé l'impôt, et les emmènent loin de là, travailler à faire des routes, et cela à l'époque des semailles: or qui ne sème pas, ne récolte pas, n'a rien à manger et ne peut pas payer l'impôt en blé. Le pauvre me raconte tout cela, d'abord pour décharger son cœur, puis pour m'apitoyer dans l'espoir que les Pères voudront bien affermer le pays.

Il me fait cadeau d'amendoims (arachides), de safran, et d'un panier de farine. Je le récompense avec des étoffes, et je distribue un petit pagne aux dix ou douze bébés nus ou à peu près qui prennent leurs ébats dans la boue. Les mamans sont folles de joie, et appellent des champs tout le reste de leur progéniture: mais hélas! mon trésor n'est pas si abondant.

La fatigue a tué la fièvre et je m'endors sous la tente et sur mon lit de camp: mes quatre grands enfants prennent place par terre sous le lit. Le mfumo nous avait dit qu'ici, il y avait des hyènes, mais qu'elles ne mordaient pas; des lions, mais qu'ils n'approchaient pas du village: tout était pour le mieux.

Le lendemain, de très bon matin, nous partons, après avoir jeté un dernier regard au mont Kamfiti, « le petit sorcier ». C'est une petite montagne de cent mètres de haut, couverte d'une végétation fort maigre, tandis que les collines d'à côté ont de beaux arbres. Et pourquoi cela? c'est que la montagne est ensorcelée: elle est morte

et fait mourir: les arbres n'y poussent pas, les herbes y jaunissent, à peine sorties de terre, et surtout malheur à l'homme qui voudrait en faire l'ascension. Au premier pas, il se sentirait fatigué; au second pas, ce serait la lassitude extrême; au troisième il tomberait en défaillance et la mort serait le châtiment de son audace. Je passai auprès de la mystérieuse montagne et je dis à un noir de Matenje: « Demain je monterai en haut. » Le pauvre homme fit tout pour m'en détourner. Mais le lendemain nous étions sur notre retour, par une matinée très fraîche: les hautes herbes qui bordent et envahissent le chemin étaient trempées de rosée.

Pourtant la route pour revenir à Pompfi me parut plus courte, plus facile, et nous arrivâmes allègres chez le mfumo Nhakudinga. Il était tout guilleret, n'avait plus de bandeau à la tête, les coliques ayant été chassées par mon remède: bref il accourait à ma rencontre, avec un petit panier plein de tomates: il voulait me dire merci.

A mon tour je tirai de ma malle deux petits mouchoirs rouges dont je lui fis présent pour son bébé. D'autres mamans d'un village situé sur l'autre rive virent la chose, et vinrent m'offrir des tomates: j'acceptai tout. C'était bombance pour mes porteurs.

Le soir à 5 heures nous étions de nouveau à Makanga Velho: nous y passâmes la nuit, une nuit d'orage et d'averses. Les porteurs s'entassèrent dans une paillote et mes quatre enfants de l'école se blottirent tant bien que mal sous mon lit de camp. Le lendemain au départ, le chef Maromâo voulut me tromper. J'avais fait deux cents mètres, quand il accourt essoufflé, indigné: « Vos porteurs, me dit-il, ont emporté deux de mes marmites en terre que je leur avais prêtées. » — « Ce n'est pas possible, répliquai-je. » Et mes noirs de lui tomber dessus: « Qu'avons-nous à faire de tes casseroles? lui disent-ils, est-ce que notre maître, le Père qui est là, n'en a pas des douzaines à son service, et en lunion encore, ajoutent-ils, (ils voulaient dire en aluminium). — Et le bonhomme insiste, gesticule, prétend que les voleurs ce sont ceux de mes porteurs qui sont allés en avant. « Qu'on les rappelle, fait-il, et vous verrez... »

Mes gens, furieux de son insistance, lui signifient de retourner à son logis, ou ils vont le rouer de coups. Le vieux renard aurait voulu que pour avoir la paix je lui fisse quelque bon présent, mais je ne l'entendais pas ainsi, et je lui dis « Va-t'en, tu as le cœur plus noir que des casseroles! » Et toute mon escorte de rire à plein gosier, et le mfumo de s'en retourner chez lui. Jusqu'à Muchena, mes noirs ne parlèrent que des marmites de Maromâo. « Nous,disaient-ils, qui sommes tous si fainéants, qui trouvons toujours les charges trop

lourdes, nous allons voler de vieilles marmites pour nous charger davantage encore! »

A Muchena, nous nous reposâmes un jour. Le dimanche matin, je dis la messe dans une chambrette de la maison. Au retour nous passâmes à Nhambia, mais sans nous y arrêter; le vieux mfumo n'était pas là. Au sortir de son village, nous l'apercevons dans ses champs: il accourt pour présenter ses hommages. En effet le bruit s'est répandu partout dans la contrée que les Pères veulent acheter le pays, et chacun veut à l'avance gagner les bonnes grâces du Maître. Mais je ne veux pas m'arrêter pour le vieil avare, et Aleixo de lui crier: « Eh! vieux *Sapa*, vieux chiche, le Père se souviendra de ton avarice. »

Toute la journée et le lendemain jusqu'à Chimambé, ce fut la même chose, les gens laissaient leur travail et s'offraient à porter la machila.

Nul doute que ces pauvres gens, qui trouvent et avec raison, qu'il est dur et insupportable de vivre sous le régime de blancs qui veulent avant tout s'enrichir, fussent heureux de nous accueillir. Makanga est fertile, autant que peut l'être un pays dans cette partie de l'Afrique. Puis Makanga n'est pas sur les bords du Zambèze: les vapeurs n'y ont pas accès; par conséquent une mission établie en ces parages n'aurait pas à souffrir du mauvais exemple des blancs, exemple si pernicieux partout.

Ce serait d'ailleurs pour notre mission de Boroma un débouché fort précieux. Boroma a deux internats bondés d'enfants, et de jeunes gens: déjà tous les terrains cultivables aux alentours sont occupés et morcelés, et chaque famille noire doit avoir son petit champ. Où trouvera-t-on de l'espace cultivable pour les six ou sept nouvelles familles, ou même dix familles que tous les ans il faudra désormais établir?

Les ressources ne manqueraient pas. Ce qui manque le plus, ce sont les missionnaires. En vérité, si nos Pères et Frères d'Europe savaient ce qu'il y a de bien à faire ici, combien il est facile de le faire, quelque petits talents qu'on ait reçus de Dieu, neuf sur dix voudraient venir ici, et l'obtiendraient des Supérieurs à force de les en prier et aussi à force de prier Dieu.

Julien Merleau

BELGIQUE

École du Sacré-Cœur, d'Antoing.

Fondation. — Aspect.

LA veille des Expulsions de 1901, le R. P. Recteur du Collège de Lille, cherchant un abri pour ses élèves menacés de dispersion, entendit parler du Château d'Antoing. L'immeuble vaste, d'aspect imposant, assez proche de la frontière, n'était plus habité depuis une dizaine d'années. A première vue il fut jugé susceptible de recevoir une quarantaine d'élèves. C'était peu sans doute, mais le temps pressait et on eût trouvé difficilement mieux dans les environs.

Qu'était ce Château d'Antoing? Le bulletin du Collège, « Hors de France », l'a décrit et chanté maintes fois. Nous nous contenterons de faire quelques glanes dans ses pages.

Propriété des comtes de Melun d'abord, puis des Princes de Ligne, le Château d'Antoing est l'un des plus intéressants de la contrée. Sa si belle tour du guetteur s'aperçoit de très loin, et quand après avoir traversé la petite ville de 3 à 4,000 âmes qui s'étend à ses pieds, on gravit la ruelle montante et tournante, qui porte le nom de rue du Burg, on a de suite l'idée que ce « burg » fut jadis de sérieuse importance. De fait il a subi plus d'un siège et ses remparts extérieurs, couverts de lierre, sont encore grandioses.

On franchit d'abord un passage entouré de bretèches et de créneaux, puis un porche flanqué de grosses tourelles et l'on aperçoit, au fond d'une esplanade, une splendide demeure gothique qui rappelle un peu Pierrefonds. C'est un édifice moderne, mais accolé à deux vieilles tours, l'une, *le donjon*, du 13e ou 14e siècle probablement, l'autre la *tour du guetteur* un peu plus récente.

Presque aussi pittoresques sont les dépendances encloses de quatre tourelles basses et construites en forme de château fort. Elles renferment la Grande Salle, les dortoirs (rangées de lits sans alcôves, ni rideaux), la lingerie et l'infirmerie. La chapelle, les études, les classes, les réfectoires ont été aménagés dans le bâtiment principal.

Comme le Château n'est que loué, on s'y est installé du mieux qu'on a pu, en modifiant le moins possible ses dispositions.

En septembre 1901, il a reçu ses premiers habitants: d'abord une dizaine de Scolastiques, venant préparer les licences ès-lettres ou ès-sciences; un peu plus tard, une quarantaine de jeunes gens, candidats à différentes écoles: Centrale, Commerce, Arts et Métiers de Lille, etc. L'année suivante, les Scolastiques étaient moins nombreux, mais l'École comptait de 60 à 70 élèves; c'est le chiffre qu'elle a gardé

jusqu'à maintenant et qu'il lui est difficile, vu l'exiguïté du local, de dépasser.

L'esprit du collège. — Les Études. — Les succès.

La volonté du premier Supérieur et fondateur d'Antoing, fut de faire de la nouvelle Maison, une école d'élite, de piété, de pureté et de travail. La qualité des élèves était tout à ses yeux, le nombre peu de chose. Impitoyablement il refusa les indociles, les paresseux, les non-valeurs. Chaque admission était précédée d'une enquête sérieuse — la coutume en est restée —, et si cette enquête n'était pas pleinement favorable, l'élève était refusé. Quelques élèves malgré tout, ne remplirent pas les conditions voulues et purent forcer la porte: ils furent éliminés l'année même ou les années suivantes. Et désormais il fut établi que n'entre pas à Antoing qui veut et que le renvoi est aussi facile que l'admission est sévère.

C'est grâce à cette fermeté que sont dus pour une bonne part, l'esprit sérieux, la discipline du Collège. Professeurs et visiteurs sont unanimes à déclarer qu'ils n'ont trouvé nulle part, une piété plus simple et plus vive, une plus grande réserve de langage, autant de cordialité dans les rapports entre élèves, et à l'égard des maître une pareille déférence.

La piété d'abord, et par ce mot, nous n'entendons pas seulement les exercices de dévotion. Le premier Supérieur du collège, jugeant que la Société avait plus besoin de vrais chrétiens connaissant et pratiquant leur religion que de diplômes, et qu'aussi bien les diplômes seraient la récompense de la piété solide, décida que deux heures de catéchisme par semaine seraient faites à tous, sauf aux élèves de Centrale et des Arts et Métiers, à qui l'on n'en ferait qu'une heure. Il voulut qu'il fût loisible à tous les élèves de se rendre, quand ils le voudraient, chez le Directeur de Congrégation. Il n'est pas d'études où ils ne le visitent en grand nombre. Aucune invitation de sa part n'est requise; aucun billet pour le prévenir. Il suffit d'avertir le P. Surveillant. Grâce à ces relations intimes, fréquentes, pour plusieurs même, aux heures de crise et de trouble, quotidiennes, le Directeur est pour un certain nombre le premier confident et le premier ami. A lui de dissiper les doutes contre la foi, d'éclairer les consciences, de renouveler le courage et de retremper la bonne volonté.

Très en honneur ici, la communion fréquente. D'abord à part deux ou trois élèves, tous communient au moins chaque dimanche; le plus grand nombre communie deux ou trois fois par semaine; une dizaine tous les jours, depuis le décret de la Congrégation Romaine. Et la majorité reste fidèle à ces pratiques, même en vacances.

Pour mettre davantage nos jeunes gens au courant des questions modernes, il leur est fait de temps en temps, à la place de la veillée, des conférences par des orateurs étrangers au Collège. Ainsi, pour m'en tenir à ces derniers mois seulement, nos enfants ont entendu une conférence sur l'*Evolution: Où en est la question aujourd'hui?* Une autre sur l'*Apostolat par la Science* et *la valeur professionnelle;* une troisième, sur l'*Œuvre de la jeunesse catholique* dans la région du Nord. De plus ils ont assisté à la séance de clôture du Congrès des Catholiques du Nord où ont parlé Mgr Delamaire, et M. de Las Cases. Ils sont initiés ainsi au mouvement d'idées auquel ils devront bientôt prendre une part plus active. De plus, au souper, on leur lit la *Croix* ou la *Dépêche de Lille,* quand il se présente quelque fait intéressant.

Les études n'ont point à souffrir de cette initiation aux discussions et luttes contemporaines. Telle est au contraire l'ardeur au travail de la plupart des élèves, qu'il n'y a, semble-t-il, que des avantages à les écarter de temps en temps du tableau noir, et à faire trêve aux démonstrations mathématiques par quelques idées saines sur la vie catholique et l'apostolat des jeunes. On se rend compte de ce zèle en prêtant l'oreille aux conversations. Elles roulent presque exclusivement sur les matières d'études: C'est là toujours la grosse préoccupation. N'est-ce pas, pour les aînés du moins, la carrière même qui est en jeu?

Les élèves sont répartis en 2 divisions. La première comprend les deux années de préparation à l'École Centrale, la préparation à l'Institut agronomique, les Mathématiques élémentaires, et la philosophie. La deuxième division comprend les candidats à l'Institut catholique des Arts et Métiers de Lille. On y a joint cette année la classe de Première (Rhétorique latin-sciences).

Les succès remportés jusqu'ici montrent et le sérieux du travail, et la bénédiction du Sacré-Cœur sur son petit Collège.

En voici la statistique. Pour l'apprécier il faut se rappeler que l'École n'a que cinq années d'existence; qu'elle compta quarante élèves, la première année; qu'elle n'en a jamais eu plus de soixante ou soixante-dix, à l'époque des examens.

Reçus aux Écoles Supérieures: Centrale, École d'Électricité de Montefiore, Liége, Institut Agronomique: 36. A Centrale, spécialement l'année dernière et l'année précédente, nous avons eu le 3e de la liste; et Antoing ne présente chaque année que 4 ou 5 candidats. Diplômes de baccalauréat conquis, 99. Élèves admis aux Arts et Métiers, 39.

Que deviennent nos élèves? Restent-ils fervents comme ils l'étaient au collège?... Il nous est difficile de les suivre tous; en nous quittant, ils se dispersent par la France entière. Mais en général ce que nous apprenons d'eux, nous prouve que l'empreinte de l'École est restée. Ainsi, l'an dernier, deux de nos élèves, reçus à Centrale, avaient pris entre eux l'engagement d'aller tous les jours à la messe, et, malgré toutes les difficultés, ils ont observé leur résolution. Pendant plus de six mois, ils n'y ont pas manqué une seule fois, avant de se rendre à l'École. Tout dernièrement, un prêtre séculier, directeur de jeunes gens, écrivait au R. P. Recteur une lettre pour le féliciter de la générosité chrétienne de tous les Antoniens par lui rencontrés. L'auteur de cette lettre ne connaissait ni Antoing, ni le R. P. Recteur, et rien certes n'avait provoqué sa démarche, sauf l'édification donnée par nos Anciens.

Plus consolant résultat encore, les vocations écloses dans notre Collège. Antoing a donné dix-huit novices à la Compagnie, pendant ces cinq ans. 17 sont entrés au Noviciat de Florennes; un à celui de Canterbury. De plus un de nos jeunes gens, dans le désir des Missions de Chine et à brève échéance, s'est fait lazariste; le 20e enfin, est entré au Séminaire d'Issy. Ces recrues sont sorties de toutes les classes indistinctement.

Un inconvénient du Collège, c'est qu'on n'y passe d'ordinaire qu'un an ou deux, et qu'un temps plus long serait nécessaire à la formation de plusieurs, de la majorité même. L'intérêt même du collège le réclamerait, car il est difficile d'y maintenir un esprit quand à chaque rentrée il ne reste qu'une vingtaine d'élèves de l'année précédente. C'est pour parer à cette difficulté que l'an dernier a été établie la Première C.

Ainsi nous sera-t-il possible de garder un peu plus longtemps nos jeunes gens. Après la Première C (Rhétorique latin-sciences), ils bifurqueront: quelques-uns feront leur Philosophie, les autres les Mathématiques. Et ceux-ci pourront entrer ensuite au cours préparatoire à l'Institut Agronomique, soit au cours de Centrale, ce qui donnera un séjour à l'école de trois ou quatre ans.

Nos élèves depuis deux ans publient un bulletin, « Hors de France », et se proposent de fonder prochainement une Association d'Anciens Élèves. Daigne le Sacré-Cœur, protecteur de la Maison, bénir et développer cette œuvre nouvelle. Nous la recommandons, comme le Collège, aux prières de tous les lecteurs des *Lettres de Jersey.*

J. R.

L'Ecole Apostolique d'Amiens, à Thieu.

(D'après les derniers Comptes-Rendus.)

En 1869, le R. P. Barbelin, s'inspirant des idées du R. P. de Foresta, fondait l'École Apostolique d'Amiens et envoyait ses enfants suivre les cours du Collège de la Providence. En novembre 1880, la fermeture de ce collège le forçait de transporter son œuvre en Angleterre, à Littlehampton (Sussex), dans la propriété d'Hampton House qui s'appela désormais St-Joseph's College. Là, avec un personnel de cinq Pères, de trois Scolastiques et de deux Frères Coadjuteurs, l'École, à laquelle s'était réunie l'École Apostolique de Boulogne, fondée en 1879 et dispersée elle aussi, prospéra sous sa direction si prudente et si forte jusqu'à sa mort et ensuite, sous celle des Pères Fernaes, Heinrich, Cotteau et Dubuisson.

En août 1894, les temps devenus meilleurs, le R. P. Peultier, Recteur de la Providence, la rappelait à Amiens dans son ancienne installation, avec le P. Claude Bernard comme directeur. Bientôt après le nouveau Recteur de la Providence, le R. P. Joseph Ehnmann, se chargeait lui-même de sa direction.

Survint la loi de 1901 et la seconde dispersion qui la suivit. Annexée au collège de la Providence, l'École Apostolique pourrait-elle en suivre les destinées? Cet espoir, un instant caressé, s'évanouit bientôt et au mois de septembre, le R. P. Ehrmann se mettait en quête d'un refuge pour l'École. L'un de nos Pères de Mons, lui fit trouver à treize kilomètres, à l'est de cette ville, sur la ligne de Nivelles à Thieu, une maison connue dans le pays sous le nom de château Saint-Pierre.

D'un château il n'y a ni le luxe ni l'antiquité. C'est une vaste maison rectangulaire, de trois étages sans compter le sous-sol et le grenier, ayant sept fenêtres de façade, et cinq de profondeur, avec une grosse tour accolée en arrière; complétée à peu de distance en avant par une grande orangerie. Elle date de 1829. Inhabitée depuis quatorze ans, inutile donc à ses propriétaires, Monsieur et Madame de la Roche, elle fut cédée sans peine.

Mais on devine facilement qu'il fallait des modifications et qu'à la somme importante versée comme prix de l'immeuble se sont ajoutés des frais considérables de réparations et d'aménagements.

Ainsi pour parer au danger d'incendie fort inquiétant dans une grande maison, qui n'a à l'intérieur qu'un seul escalier en bois, on a construit sous forme de tourelle extérieure très simple un escalier de pierre, montant en spirale jusqu'au grenier et communiquant avec

tous les étages de façon à assurer la sûreté et la commodité des différents services.

Pour assurer partout le cube d'air réclamé par l'hygiène, il a fallu élever, oh, bien simplement, sans aucun luxe, tout en briques comme les plus pauvres maisons de ces contrées, un petit bâtiment capable de contenir quatre classes et un dortoir supplémentaire. En utilisant avec cela les greniers transformés en mansardes, les enfants peuvent être répartis en quatre dortoirs très suffisants pour recevoir chacun vingt élèves.

Une vaste prairie, défoncée puis couverte de cendres et de résidus amenés des charbonnages voisins, est devenue la cour de récréation complétée par un spacieux hangar adossé à l'orangerie.

Peu à peu est venu non pas le luxe, à l'école il ne serait accepté à aucun prix, mais le nécessaire et même l'utile. On peut évoluer à l'aise; il y a même quelques chambres de libres à offrir aux missionnaires et aux anciens élèves de passage dont la visite est toujours si bien reçue à l'école.

Le fidèle pourvoyeur qui a subvenu à tant de besoins est le Bon S. Joseph: il n'a pas cessé de bénir l'École qui porte son nom et de lui donner des marques sensibles de sa protection. Aussi en témoignage public et durable de reconnaissance, — ainsi que l'avait fait à Amiens et à Littlehampton le vénéré P. Barbelin, — au centre de la cour d'arrivée, sur un large piédestal, une statue de deux mètres de haut lui a-t-elle été élevée: elle le représente, portant entre ses bras l'Enfant Jésus et le contemplant avec un air de paternelle affection.

⁂

Depuis son installation à Thieu, l'École est sous la direction du R. P. Denoyelle secondé par quatre Pères, cinq Scolastiques et trois Frères Coadjuteurs, parmi lesquels le cher F. Jean Goessel qui depuis le status de 1883-1884 se dévoue au service des Apostoliques.

Le règlement est resté celui qu'une longue expérience a consacré, différant peu en fait de celui d'un collège ordinaire. Car le but visé n'est pas de faire des Apostoliques des novices avant la lettre, mais de bons écoliers, une division modèle d'un collège régulier, une division dans laquelle les élèves se surveilleraient eux-mêmes n'ayant de surveillants officiels ni au réfectoire, ni à l'étude, ni au dortoir, ni en promenade, ni à la chapelle. Ainsi formés dès le jeune âge aux vertus chrétiennes, ils n'auront plus qu'un pas à faire pour s'élever aux vertus religieuses

5 h. 1/2 lever; prière en commun; étude des leçons; 6 h. 35, à la chapelle instruction ou méditation à haute voix par le P. Spirituel; 6 h. 50 Ste Messe, action de grâces ou étude; 7 h. 30, déjeuner, après lequel les enfants font leur lit, récréation; 8 h. 1/4 classe avec une interruption de cinq minutes au milieu; 10 h. 1/2 travaux manuels; 11 h. étude; 11 h. 55 examen. Midi dîner, visite au St-Sacrement, récréation, jeux: 1 h. 1/2 étude; 2 h. classe; 4 h. récréation, gymnastique; 4 h. 1/2 étude; 7 h. souper; temps libre et coucher. Le mardi et le vendredi soirs, promenade ainsi que le dimanche et les jours de fête; une fois par mois, grande excursion de toute la journée. A Pâques et au Premier de l'an, les enfants prennent leurs vacances à l'école. Selon l'usage établi depuis une dizaine d'années, ils vont à peu près tous passer le mois d'août dans leurs familles, au grand bénéfice de leur formation et de leur santé. Ils reviennent dans les premiers jours de septembre, tandis que la retraite avec la réouverture des classes proprement dites n'ont lieu que dans les premiers jours d'octobre.

Entre ces deux dates se placent les petites vacances, temps de repos, entremêlé de classes et d'études, cher aux Apostoliques. C'est une transition où l'on travaille un peu pour dérouiller l'esprit et le mettre en branle, où l'on joue beaucoup et où l'on s'exerce à la pratique des vertus apostoliques, charité, dévouement, spontanéité, esprit d'initiative.

Les classes sont alors présidées par les Apostoliques eux-mêmes. Un élève des cours supérieurs reçoit le titre de répétiteur; il aide les classes inférieures à revoir les matières étudiées l'année précédente; on traduit à livre ouvert un historien latin; on corrige quelques devoirs, et ainsi l'on se prépare à entrer de plein pied dans la classe suivante. Tous, maître et élèves, en retirent le plus grand avantage. D'autres débrouillent, pour l'analyse et les déclinaisons latines, les nouveaux, enseignent le français aux Alsaciens qui grâce à ces répétitions parviennent à le parler correctement au bout de deux mois.

Durant ces petites vacances, les enfants consacrent beaucoup de temps aux jeux, aux promenades, aux travaux manuels. Aussi les voit-on grandir et se fortifier, pour ainsi dire, à vue d'œil. Les uns se livrent au jardinage, cultivent fleurs et légumes, apprennent à défricher, à planter, à greffer, ou, chose plus facile, grimpent aux arbres pour cueillir les prunes et les poires. D'autres manient la scie et le rabot, le maillet, le marteau.

Avec octobre, recommence la vie sérieuse. D'abord, la retraite qui dure quatre jours pleins. C'est là que les enfants puisent ou renouvellent leur ardeur pour la vie apostolique; c'est là que les

aînés font leur élection, travail important qui doit décider et orienter toute leur vie. Entre tous les ordres religieux, dont ils étudient l'histoire ou les constitutions, ou dont ils ont entendu parler par les nombreux religieux et missionnaires qui chaque année visitent l'École, ils choisissent librement, sous l'œil de Dieu, celui qui répond le mieux à leurs aptitudes, à leur goût. Ils examinent les missions où ils prévoient qu'ils pourront produire plus de fruits et se déterminent, en connaissance de cause, en toute liberté, sous l'impulsion de l'Esprit-Saint. C'est dire qu'ils prient avec ferveur, qu'ils réfléchissent avec maturité et consultent avec confiance et humilité. Leurs frères plus jeunes les aident de leurs prières et se préparent, eux aussi, dans la piété à ce grand jour qui arrivera plus tôt qu'ils ne pensent: les années s'écoulent si rapidement! Spectacle bien fait pour réjouir les anges et les hommes! Heures bénies dont ils se souviennent ensuite avec attendrissement, et qui font leur force dans les combats de la vie.

Ensuite, s'ouvrent les classes proprement dites. On y suit le plan d'études des collèges de France; mais, à l'abri des exigences encombrantes et disparates du baccalauréat, on peut s'attacher plus strictement au *Ratio Studiorum* de la Compagnie de Jésus.

L'enseignement est réparti en six classes, depuis la sixième jusqu'à la Rhétorique inclusivement.

Ici le temps ne paraît pas long. Les exercices sont variés; variées aussi les matières: latin, grec, français, histoire, géographie, sciences, catéchisme, le tout proportionné à l'âge et aux talents de chacun. Point de monotonie. Les deux camps qui se partagent la classe rivalisent d'ardeur à remporter la victoire. Dans les *concertations* privées ou publiques, se livrent des combats à mort avec une vigueur et des cris d'allégresse qui troublent singulièrement les échos d'alentour. Comme dans les collèges, les classes supérieures offrent de brillantes *sabbatines* couronnées finalement par une *séance académique.* A carnaval on joue des comédies: « le voyage de M. Perrichon » ou « le bourgmestre de Saardam »; les tragédies comme « Renaud de Sidon », « Mezzo-morte » sont réservées pour la fête du R. P. Supérieur.

Quand les Apostoliques revinrent de Littlehampton à Amiens, leurs succès dans leurs diverses classes montrèrent que le niveau de leurs études n'avait point baissé. En 1901, à la dernière distribution de la Providence, les 63 apostoliques présents eurent 158 accessits, 146 prix dont le grand prix d'honneur en rhétorique, et, d'excellence, en six classes. Grâce à l'ardeur et au sérieux du travail, ces traditions se maintiennent à Thieu.

***

L'École Apostolique d'Amiens qui avait à ses débuts en 1869, seize élèves, en renfermait soixante en 1880. On ne voulut pas les emmener tous en exil.

St-Joseph collège de Littlehampton, commença avec cinquante élèves; bientôt ils furent 60, puis 70, puis 80. La prudence des Supérieurs dut intervenir pour arrêter un trop rapide accroissement et maintenir le nombre des élèves à 70. Ce chiffre fut aussi celui des élèves, après leur retour à Amiens. Il n'a pas diminué à Thieu. Au début de l'année scolaire 1905-1906 il était de 71. Pour la rentrée d'octobre 1906-1907, il s'est élevé jusqu'à 82, nombre inouï jusqu'ici, et cependant on est fort sévère pour l'admission.

Notre Seigneur veille donc complaisamment sur son œuvre, et malgré les efforts redoublés de l'ennemi, il trouve encore des âmes de bonne volonté désireuses de s'attacher à lui et dévouées à son service.

On se demande souvent où et comment se recrutent ces futurs missionnaires, et l'on s'étonne, qu'à notre époque de matérialisme et d'impiété, il s'en trouve encore un si grand nombre.

La réponse est facile. C'est Dieu lui-même qui inspire aux enfants, leur vocation; c'est vraiment lui qui les envoie et par des chemins souvent inattendus et extraordinaires. Dans les milieux les moins favorables en apparence, par une merveille de sa grâce, il fait germer parfois des fleurs de délicatesse et de générosité.

Exception bien rare cependant. En règle générale on peut le dire, c'est dans les familles nombreuses et foncièrement chrétiennes que Dieu choisit ses élus. Il faut, semble-t-il, que les familles *méritent* la vocation de leurs enfants, car cette vocation doit être pour elles une source de bénédictions célestes. Les fils uniques ne viennent guère à l'École Apostolique (il y a pourtant des exceptions), car ils sont d'ordinaire élevés trop mollement et deviennent trop égoïstes pour se dévouer corps et âme à l'œuvre des missions.

Mais les familles nombreuses, où les enfants apprennent comme malgré eux à se sacrifier, à s'oublier, à se former le caractère et à se dégager de toute aspérité, comme des galets qui s'arrondissent en roulant sur la grève, les familles chrétiennes, où la piété se respire du matin au soir avec la foi et les pratiques de la religion, où l'on respecte le sacerdoce, où l'on se garde de critiquer à tort et à travers les prêtres et les choses de l'Église, voilà le milieu fécond où Dieu jette ses filets, où il pêche ces belles petites âmes qu'il confie à l'École pour les nourrir, les élever, les former aux vertus apostoliques.

C'est ordinairement à l'âge de la Première Communion que Dieu fait entendre son premier appel à leur âme; cette semence reste d'abord à l'état latent, mais germe peu à peu, se développe et se manifeste au grand jour quand se présente une occasion, occasion fortuite au premier aspect, mais providentielle en réalité, amenée, provoquée par le souverain Maître des événements.

Cette occasion, c'est tantôt la lecture des *Annales de la Propagation de la Foi*, de la *Vie de S. François-Xavier* ou de tout autre saint apôtre; tantôt c'est un compte-rendu de l'École qui tombe sous les yeux des enfants; ils comprennent alors que grâce à cette œuvre, il leur est possible, malgré le manque de ressources et de formation, de faire les études requises pour le sacerdoce, et ambitionnent de marcher sur les traces de tant d'autres qui se trouvaient dans les mêmes conditions.

Parfois c'est le passage et le sermon d'un missionnaire dont l'habit et les récits enflammés les ont vivement émus.

Ce sont encore les soins d'un curé, d'un Aumônier, d'une Religieuse d'école ou d'une personne pieuse, pleins de zèle, qui ne craignent pas d'oublier le petit séminaire du diocèse, et d'adresser à l'École quelqu'un de leurs enfants, car ils savent que donner à Dieu un missionnaire, un fervent religieux, c'est, par le fait même, attirer sur la paroisse les bénédictions du ciel qui assureront plusieurs autres vocations ecclésiastiques, ainsi qu'on l'a maintes fois constaté.

Il faut ajouter un nouveau moyen de recrutement auquel on n'avait pas songé d'abord et qui paraît maintenant plein d'efficacité, c'est le séjour que les Apostoliques font pendant un mois dans leur famille au moment des vacances. Il est certain que leur conduite alors fait l'édification de leur paroisse. Tous les certificats que leur délivrent MM. les Curés et qu'ils doivent rapporter au retour, en font foi. Il s'en suit que leurs amis, leurs jeunes camarades désirent les imiter et les suivre. Leurs bons exemples agissent et rayonnent même à leur insu. Les familles constatant leurs progrès, l'amélioration de leur caractère, leur piété solide et sincère, connaissent mieux l'École, la jugent à ses fruits et n'hésitent plus à seconder les désirs de leurs propres enfants. Devant les visages épanouis des Apostoliques, les préjugés tombent. Les faits parlent d'eux-mêmes. Quand on les revoit grandis, fortifiés, les joues bien rebondies, le sourire sur les lèvres, on sent qu'ils ne sont pas malheureux à l'École, et leurs interminables récits ne font que confirmer cette première appréciation. C'est l'apostolat par l'exemple, prélude de leurs succès futurs.

Veut-on avoir une idée de la composition de l'École? En 1902, sur 70 enfants, huit venaient de Champagne, trente-six d'Alsace, trois de

Lorraine, cinq des Vosges, onze de la Flandre française et sept de diverses contrées de France ou de l'étranger.

***

L'École Apostolique d'Amiens existe depuis bientôt trente-huit ans. Comme toute œuvre bénie par le Bon Dieu, elle a eu ses épreuves, puisqu'elle en est à son second exil. Mais S. Joseph, à qui le R. P. Barbelin l'a confiée dès le premier jour, l'a merveilleusement protégée. Il lui a procuré les ressources matérielles; mieux encore il lui a donné de réaliser pleinement le but cherché par le R. P. de Foresta, fondateur de la première École Apostolique à Avignon, en 1865, et par le R. P. Barbelin: compléter l'œuvre si admirable de la Propagation de la Foi et des autres œuvres apostoliques en leur préparant de bons ouvriers.

D'après les listes des Anciens, 53 sont déjà morts en mission; 40 sont dans le clergé séculier des différents diocèses; 310 sont disséminés dans toutes les parties du monde, sauf dans l'Océanie, et dans tous les Ordres ou Congrégations religieuses à peu près. C'est donc une moyenne de neuf départs par an qui ont été grossir les rangs de l'armée du Seigneur.

Sans compter les 82 enfants actuellement présents, depuis 1869 710 enfants sont venus à l'École. Sur ce nombre il en est qui sont partis n'étant encore qu'aspirants, au bout de 8, 15, 30 jours ou de quelques mois quand ils ont eu constaté ou qu'on a eu constaté qu'ils n'avaient pas les dispositions nécessaires. 491 ont été reçus officiellement Apostoliques, ce qui a lieu après six mois au moins de présence. Sur ce nombre, 350 ont abouti: c'est une moyenne de 64 pour cent. On pourrait encore ajouter que l'École compte déjà vingt-neuf de ses Anciens dans les charges principales de leur Ordre ou de leur mission: preuve de la valeur de leur vocation. Tout cela est fort consolant et très encourageant.

Tous ceux qui se sont dévoués à cette belle œuvre et tous ceux qui l'ont aidée par leurs prières ou par leurs aumônes ont donc tout lieu de se réjouir et de remercier saint Joseph.

FRANCE

L'incendie du collège Notre-Dame de Boulogne.

(Extraits des journaux de Boulogne.)

LE jeudi 24 janvier 1907, un incendie a détruit le magnifique collège Notre-Dame, bâti en 1875 par le R. P. Couplet, dans le faubourg de Malborough et connu dans toute la région du Nord de la France, sous le nom de collège des Jésuites de Boulogne.

Ce jour-là, les élèves du Collège Notre-Dame avaient passé une partie de l'après-midi sur le champ de patinage du Blanc-Pignon à Saint-Martin. Rentrés à six heures, ils soupèrent ainsi que la communauté, puis à sept heures se couchèrent.

Une demi-heure plus tard, un abbé qui se trouvait seul au réfectoire, fut prévenu par un domestique qu'on apercevait une lueur dans le campanile de l'horloge, au milieu et au faîte du bâtiment dans la cour d'honneur. L'abbé voulut ouvrir une fenêtre du réfectoire, mais n'y parvenant pas, il cassa un carreau. Il vit alors les flammes qui sortaient du campanile. Aussitôt il donna l'alarme.

Les élèves, ainsi d'ailleurs qu'une partie du personnel, étaient couchés depuis sept heures. Les surveillants les réveillèrent en leur disant de s'habiller et de descendre aussitôt.

Grâce au sang-froid et à la présence d'esprit des maîtres, une panique put être évitée. Cependant les lueurs de l'incendie éclairaient déjà certaines fenêtres des dortoirs, et plusieurs enfants pris de peur descendirent précipitamment sans prendre le temps de se vêtir complètement. Le supérieur, M. l'abbé Le Corbellier, le Préfet des Études, M. l'abbé Joseph Fréchon, les professeurs et les domestiques se multipliaient pour faire descendre à temps tous les élèves. En quelques minutes, ceux-ci furent réunis au rez-de-chaussée. L'appel fut fait à diverses reprises: aucun élève ne manquait. Des abbés visitèrent encore malgré les flammes qui devenaient menaçantes, tous les dortoirs, l'infirmerie et tous les endroits où pourrait se trouver quelqu'un. Le bâtiment ne fut abandonné que lorsqu'il fut bien prouvé qu'il ne contenait plus aucun être humain. Quant aux effets, au linge, aux meubles qui se trouvaient dans la partie supérieure de la maison, il ne fallait même pas songer à les sauver.

Après que le Préfet des Études, M. l'abbé Fréchon, a fait l'appel dans le parloir, on prend les noms de tous les élèves qui habitaient des villes voisines et qui pouvaient encore retourner chez eux par un train du soir. Dans le plus grand calme, les surveillants divisent les enfants par groupes et les emmènent avec eux vers la gare ou en

ville, dans les établissements libres de St-Joseph et de St-Stanislas, dans les hôtels ou dans les maisons particulières.

Rien n'était plus lamentable que cet exode de collégiens, à peine vêtus, les uns sans bottines, les autres sans bas, un certain nombre sans casquettes, quittant ainsi, le soir, précipitamment leur collège chassés par le feu.

L'incendie faisait de rapides progrès. On ne pouvait déjà plus songer à organiser les secours et devant le manque d'eau et l'insuffisance manifeste des quelques pompes à main en face d'un brasier aussi immense, les pompiers de Boulogne accourus immédiatement et dirigés par leurs officiers, se contentèrent de sauver quelques meubles et objets d'art. Des abbés se rendaient à la chapelle et à la hâte retiraient du tabernacle les Saintes Espèces et les vases sacrés qui étaient déposés en lieu sûr. Il était également inutile de penser à couper le feu, car les bâtiments du quadrilatère communiquant tous entre eux, la lutte contre les flammes devenait aussi dangereuse qu'inutile.

A neuf heures la chapelle est entamée, et les deux ailes de droite et de gauche ont leurs étages supérieurs en flammes. A dix heures les bâtiments de la façade commencent à flamber. Bientôt tout l'établissement du haut en bas ne forme plus qu'un brasier. Le spectacle est terrifiant. A deux heures, la flamme achevait de dévorer les étages inférieurs avec une effrayante rapidité.

Des superbes bâtiments, si admirablement construits, il ne reste plus aujourd'hui que deux petits corps de logis, la salle de musique et le théâtre préservés par la présence d'esprit et l'initiative d'un ouvrier. Sachant que le feu ne pouvait se communiquer à ces deux salles qu'après avoir consumé les portes, il fit arroser constamment celles-ci à l'aide de seaux d'eau.

Tout le reste, le mobilier et tous les effets des maîtres et des élèves, tout le matériel scolaire, tous les livres, les cahiers, les notes, les documents, toutes les bibliothèques, tout a été la proie des flammes, tout a été détruit en une nuit.



Empruntons aux mêmes journaux ces paroles d'un ancien élève, M. Armand Copin :

« Au lendemain du désastre où vient de s'ensevelir le fastueux monument que fut l'École libre Notre-Dame, sur les ruines encore fumantes de notre cher Collège, je veux, au nom de l'Association des anciens élèves, au nom des familles chrétiennes qui lui avaient donné

leurs enfants, je veux respectueusement jeter la gerbe du souvenir.

Pourrions-nous oublier que c'est là, dans ce superbe établissement que se sont écoulées les plus douces années de notre première jeunesse, que se sont cimentées nos amitiés les plus durables, que là nous avons avidement puisé les principes religieux qui font l'orgueil de notre vie.

A l'heure où Notre-Dame va peut-être pour toujours cesser d'exister, dans les angoisses cruelles qui torturent nos anciens maîtres, à travers les persécutions qu'ils supportent, n'est-ce point notre devoir le plus étroit de leur payer publiquement le juste tribut de notre reconnaissance ?

Je m'en voudrais en ce moment de ne pas évoquer la sainte et vénérée mémoire du R. P. Couplet, le fondateur de Notre-Dame, de ses successeurs le R. P. Bons, l'abbé Labitte, l'abbé Seillier, l'abbé Deseille, le chanoine Blin, le R. P. du Coetlosquet, le R. P. d'Arras, l'abbé Le Corbeiller...

Dieu veuille que nos volontés prennent dans l'épreuve un aliment nouveau, et dans ce feu impitoyable une trempe plus énergique pour la défense de nos droits comme chrétiens et pères de famille.

Elèves, anciens élèves, unissons-nous près des ruines de Malborough, et devant la statue de la Vierge (1), que l'incendie a préservée, jurons une fois encore, fidélité à nos Maîtres et à leurs doctrines, fidélité à la liberté d'enseignement. »

Paroles de Congréganiste.

Au banquet de l'association amicale des Anciens Élèves des Collèges Saint-Vincent de Paul et St-Joseph de Poitiers, tenu le 25 mars 1906 le Président, M. Faure, avait dit dans son discours : « Nous sommes tous, jeunes et vieux, heureux et fiers de sentir à cette heure nos cœurs battre à l'unisson de celui des nôtres qui vient d'ajouter une si glorieuse page à l'histoire de notre vieux collège. J'aime à redire, avec l'illustre poète François Coppée qui pour être un grand chrétien, n'en est pas moins un grand Français, qu'au cours des derniers événements qui ont répandu dans tout le pays une si vive émotion : « l'honneur de l'armée a été sauf parce que d'héroïques officiers, en brisant leur épée, plutôt que d'obéir à des ordres dont l'exécution aurait eu pour eux un caractère infamant, ont donné un exemple admirable d'esprit de sacrifice et de hauteur de conscience. »

1. Au milieu de la façade, dans sa niche qui domine l'édifice, la statue de Notre-Dame est restée intacte.

A ces paroles, le Commandant Louis Héry a répondu par un discours dont nous sommes heureux de pouvoir donner le début :

« Mon cher et vénéré Président, mes chers Camarades,

Quand on revient dans la maison paternelle et qu'on n'y retrouve plus les parents aimés et regrettés, on est heureux d'être reçu par les frères aînés qui nous approuvent et par les jeunes qui nous applaudissent.

Après le combat que je viens de livrer pour l'honneur de l'armée, j'ai éprouvé un ardent désir de revoir de vieux amis et aussi mon vieux collège, notre bonne maison.

Et me retrouvant dans cette chapelle de la congrégation, je me suis rappelé ma promesse : « *Neque permissurum ut a meis subditis, aliquid contra tuum honorem unquam agatur.* »

Et j'ai pleuré, pleuré de ces larmes dont le poète a dit que c'était le seul bien qui lui restait au monde. J'ai pleuré comme un fils pleure dans les bras de sa mère. J'ai pleuré sur les rêves de gloire et de revanche qui avaient nourri ma vocation militaire comme celle de tant de camarades, et qui ont abouti à cette campagne contre la religion nationale. Mais si je reviens vaincu au milieu de vous et dans cette maison, je reviens la tête haute et chaudement accueilli. Demain, peut-être, les aboyeurs patentés du bloc traiteront les officiers de Saint-Servan de trio de Jésuites. Cela vaut bien le trio de coquins jadis flétri par Lasies. Eh bien oui, nous sommes des Jésuites, et nous en sommes fiers.

Il n'y a plus grand mérite à proclamer en chambre et en lieu sûr devant vous, mes chers camarades, que nous avons toujours été fiers de nos maîtres. Mais vous serez de mon avis si je vous dis au nom de mes compagnons que nous sommes heureux de penser que dans leur exil et leur dispersion, nos maîtres vénérés et aimés auront été peut-être fiers de leurs élèves. C'était bien leur tour. Oui, nous l'acceptons et le revendiquons ce titre de Jésuites. La France reconnaîtra que les Jésuites sont les meilleurs professeurs d'honneur, de justice et de liberté.

Nous sommes heureux de rendre cet hommage à nos maîtres qui sont restés nos amis.

Vous attendez de moi, messieurs, et avec raison, que je vous parle un peu de l'acte qui nous a conduits devant le conseil de guerre.

Le grand public qui va droit au fond des questions a compris que nous avions à nos risques et périls affirmé les principes que je viens de rappeler.

Notre acte n'a pas été seulement un acte de révolte spontanée de

la conscience religieuse et de l'honneur militante. Notre refus de coopérer à une mesure administrative a été l'affirmation parfaitement raisonnée et justifiée de notre droit public militaire. »

Un Postulatum à la VIIIe Congrégation Générale.

pour consacrer la Compagnie à St Joseph.

Au moment où le 7e décret de la XXVe Congrégation Générale ordonnant la Consécration de la Compagnie à S. Joseph, est mis à exécution, il est intéressant de rappeler un Postulatum sur le même sujet, présenté à la VIIIe Congrégation Générale (21 novembre 1645 — 14 avril 1646) et ainsi conçu :

JESUS, MARIA, JOSEPH.

Legimus aliquos religiosos ordines pro felici rerum suarum progressu confugisse ad S. Josephum, nec frustratos fuisse sua spe; Placeretne igitur Congregationi, ut eorum exemplo ad superandas omnes difficultates, quas dissimulare non possumus multas esse in Societate; deinde ad impetrandam in ea spiritus primævi conservationem et amplificationem; tum ad consequendum optatum exitum hujus octavæ Congregationis, præter patrocinium Sancti Ignatii Patris Nostri, Sancti Francisci Xaverii et Beatorum omnium nostrorum, ac in primis Beatæ Virginis Mariæ, Matris Nostræ, eligeretur S. Josephus in ejusdem Societatis nostræ patronum? Ideoque statueret Congregatio ut ejus dies festus celebretur in universa Societate instar festorum Beatæ Virginis, id est, cum sacro communi, et fratrum synaxi, vesperis et concione, ubi haberi solent, et vacent classes. Sacrum vero et communio fiant pro felici progressu Societatis, in eumdemque finem recitetur a fratribus corona. Hic cultus non erit cuiquam gravis, et procul dubio erit gratissimus Christo Jesu Domino Nostro, ipsiusque Sanctissimæ Matri ac patriarchæ nostro S. Ignatio. [1]

---

1. Traduction :
Quelques ordres religieux, lisons-nous, ont eu recours à S. Joseph pour la prospérité de leurs affaires, et leur espoir n'a pas été déçu. Aussi à leur exemple pour surmonter toutes les difficultés que, nous ne pouvons le dissimuler, la Compagnie rencontre en grand nombre, pour obtenir la conservation et le développement de son esprit primitif, pour procurer l'heureuse fin de cette Congrégation, plairait-il à la Congrégation, en plus du patronage de S. Ignace, notre Père, de S. François-Xavier et de tous nos Bienheureux, et surtout de la Bienheureuse Vierge Marie, notre mère, de choisir S. Joseph pour patron de notre Compagnie? La Congrégation ordonnerait en conséquence que la fête de ce Saint fût célébrée dans toute la Compagnie, comme celle de la Bienheureuse Vierge, c'est-à-dire avec messe commune et communion pour les frères, en y ajoutant vêpres et sermon, là où c'est l'usage; il n'y aurait pas de classes ce jour-là. La messe et la communion seraient pour la prospérité de la Compagnie; à la même intentention les frères réciteraient le chapelet. Ces pratiques ne

Nous devons la communication de ce texte à l'obligeance du R. P. Van Meurs, d'Exaeten. Il l'a tiré d'un livre in-8° composé des originaux mêmes, et non de la copie, de tous les Postulata présentés à la VIIIe Congrégation Générale. Certains de ces Postulata portent le nom de leur auteur. Celui dont il s'agit ici n'a aucune indication de nom; d'autre part, il ne se retrouve pas dans les Postulata présentés aux Congrégations Provinciales préparatoires à la VIIIe Congrégation Générale.

Le R. P. Van Meurs a pu identifier l'écriture de ce Postulatum comme étant celle du R. P. Barthelemy Jacquinot (né à Dijon en 1569 [1]), entré dans la Compagnie en 1587, profès le 2 février 1604) — tour à tour recteur de Lyon et de Dijon, préposé aux maisons professes de Paris et de Toulouse, et Provincial dans les cinq Provinces de France. Envoyé comme député à la Congrégation Générale, alors qu'il était recteur de Dijon, il fut nommé Assistant de France et devint l'ami intime du R. R. P. Vincent Caraffe. A la Congrégation Générale, où il avait la seconde place a sinistris par antiquité de profession, il fut député ad detrimenta, et un des dix définiteurs nommés pour hâter les travaux de la Congrégation. Rien d'étonnant donc à ce qu'il n'ait pas mis son nom sur un postulatum écrit tout entier de sa main et dont, par conséquent, il est l'auteur ou tout au moins le répondant. Son écriture était assez caractéristique et connue de tous. Le P. Barthélémy Jacquinot qui avait eu le R. P. Coton comme Provincial et était très estimé de lui, devait avoir hérité de quelque chose de sa grande dévotion à S. Joseph.

A l'époque de la VIIIe Congrégation vivait également en France un autre P. Jacquinot, le P. Jean Jacquinot né en 1605 à Dijon lui aussi, entré dans la Compagnie en 1623, profès en 1641 et auteur du livre « La gloire de S. Joseph représentée dans ses principales grandeurs », imprimé à Dijon en 1645 [2]. Dans un paragraphe de ce livre intitulé « La Compagnie de Jésus semble particulièrement acquise à S. Joseph », le pieux auteur met la Compagnie sous la protection et tutelle spéciale de S. Joseph et déclare que Dieu, dont les providences sont admirables, a levé la Compagnie pour défendre l'honneur de son Immaculée Mère et pour exalter le nom de Joseph en tous les endroits du monde où elle a déjà porté celui de Jésus et

---

déplairont à personne et sans doute, elles seront très agréables à Jésus-Christ Notre-Seigneur à sa très sainte Mère et à notre père S. Ignace.

1. La même année naissait également à Dijon le P. Étienne Binet, entré dans la Compagnie en 1590 qui publia à Paris en 1639 « Le tableau des divines faveurs faictes à S. Joseph et de la Ste Famille de Jésus. »

2. En 1854 le P. Carayon a réédité ce livre chez Julien, Lanier et Cie à Paris.

de Marie. Ailleurs il offre sa vie pour hâter l'exécution des prophéties annonçant d'une manière si précise, le magnifique épanouissement de la dévotion à S. Joseph.

L'histoire ne dit pas s'il existait des liens de parenté entre le P. Barthélémy et le P. Jean Jacquinot. En tout cas, il y eut certainement des rapports intimes entre eux. Pendant tout le provincialat du P. Barthélémy en Aquitaine, le P. Jean séjourna dans cette province comme prédicateur. C'est le P. Barthélémy, alors provincial de Champagne, qui signa en 1643, l'imprimatur du livre du P. Jean sur S. Joseph, et il était devenu recteur de Dijon quand ce livre s'imprima dans cette ville en 1645.

Il est donc très permis de penser que le P. Jean Jacquinot, si dévot à S. Joseph, a pu inspirer d'une manière ou de l'autre, le Postulatum présenté par le R. P. Barthélémy Jacquinot à la VIII[e] Congrégation Générale.

Ce Postulatum prouve au moins que l'idée de consacrer la Compagnie à S. Joseph, n'est pas nouvelle dans l'Assistance de France.

Le R. P. Van Meurs n'a rien trouvé qui indique pour quelle cause il ne fut pas alors donné suite à ce Postulatum.

Quelques observations à propos du Ménologe

publié par les P. P. Elesban de Guilhermy et Jacques Terrien.

Cette étude composée par le R. P. Longhaye, pour les Juvénistes de Jersey peut servir de conclusion à la collection complète des Ménologes. Elle serait une lecture fort intéressante pour la Fête de Tous les Saints de la Compagnie. A ce double titre nous sommes heureux de la publier en partie.

COMMENCÉE en 1867, la publication de ce grand travail a duré trente-sept ans; elle vient de s'achever en 1904, par la mise au jour d'un tome quatorzième formant appendice. On trouve là une brève et intéressante histoire des Ménologes dans la Compagnie, — une liste alphabétique de tous les noms cités au cours de l'ouvrage, — une table analytique enfin, qu'on estimera, je crois, la partie la plus précieuse du volume: dictionnaire méthodique et abrégé, guide complaisant, grâce auquel on peut s'orienter vite à travers l'ensemble, y voyager avec plus de charme et surtout de fruit.

Ayant eu la bonne fortune d'accomplir pour mon compte le voyage entier, j'en sais le charme, j'en entrevois au moins le fruit possible, et je voudrais contribuer un peu à en faire jouir mes frères: c'est

l'unique but des observations qui suivent. Elles ne sont point un éloge de l'œuvre, elles n'ont point qualité pour recommander les auteurs à la reconnaissance de la Compagnie; elles ne visent qu'à faire entrer ceux qui le pourront et le voudront en partage du plaisir que m'a fait et du bien qu'aurait pu me faire la lecture intégrale du Ménologe. Écrites plus immédiatement pour nos scolastiques, aujourd'hui presque les seuls, hélas, à bénéficier de cette lecture, j'ose espérer qu'elles ne seront pas absolument inutiles aux plus anciens. Par l'objet même qu'elles traitent, ne vont-elles pas à remuer un sentiment filial qui est le même chez tous?

I.

Que nous devions connaître et, dès lors, étudier l'histoire de la Compagnie, c'est une vérité trop manifeste pour nous mettre en peine de l'établir. Mais, à défaut d'une preuve en règle, un bref rappel est-il absolument superflu? Nous avons tant d'autres choses à étudier ou à faire, que celle-là risque de se perdre dans le nombre. Ajoutons une illusion facile, celle de nous figurer savoir assez bien ce que, de fait, nous saurions trop peu. Notons enfin un péril inséparable de l'évidence même. Parce qu'elle s'impose au premier coup d'œil, il nous arrive aisément de ne lui accorder qu'un salut bref, et de passer outre, estimant superflu de nous arrêter et d'approfondir. Faisons un moment le contraire et même remontons un peu haut. L'intelligence la plus prompte et la plus mûre ne hait point de repasser, à l'occasion par tous les degrés logiques d'une vérité déjà possédée: elle ne l'en possédera que mieux.

Nous disons, nous chantons en toute loyauté d'âme, que la Compagnie est notre mère. C'est un mot de sentiment, à la bonne heure! mais combien vrai, sérieux, pratique!

La Compagnie! Être collectif, sans doute, comme la famille ou le pays; non pas abstraction froide, être de raison ni surtout de fantaisie; mais corps réel, organisé, vivant, composé comme la famille, de personnalités bien concrètes, encore voyageuses et militantes, ou déjà parvenues au terme, au triomphe, depuis nos supérieurs et frères d'aujourd'hui, jusqu'aux grands devanciers que le Ménologe nous fait connaître, jusqu'à nos Saints, jusqu'à S. Ignace, le Père commun. Ainsi et tout d'abord, notre sentiment filial ne risque pas de s'aller perdre dans le vide ou de ne saisir qu'un fantôme; il trouve à se poser sur un objet réel, solide, vivant comme nous-mêmes, capable de nous aimer comme nous l'aimons.

Au reste, rien d'approximatif, de métaphorique ici, appeler la Compagnie notre mère n'est point littérature, poésie, au sens ravalé

du mot. Dans son ordre tout moral et surnaturel, quoi de plus vrai que cette maternité? Ne lui devons-nous pas la vie, la forme, pour nous spéciale et dernière, de la vie chrétienne et parfaite?

Or de cette évidence en découle immédiatement une autre: la nécessité pratique et pressante de connaître à fond, s'il se peut, la Compagnie, l'histoire de la Compagnie.

Avant tout, nécessité d'honneur et d'attachement filial. Nous souffririons assurément de rester muets, par notre faute, devant ceux qui méconnaissent ou calomnient notre passé. Aux hommes du monde, amis ou adversaires, nous ne voudrions pas donner à croire, même une fois, que nous le savons moins qu'eux-mêmes, que nous y prenons moins d'intérêt.

Si d'ailleurs la connaissance de notre histoire s'impose à nous comme une nécessité d'honneur et d'attachement filial, elle n'est pas moins commandée par notre intérêt d'âme, de perfection personnelle. Ayant à vivre pleinement contents selon notre vocation, il nous faut tout d'abord en avoir l'idée vraie, vive, complète. Or cette idée nous apparaît sous deux formes, en deux états pour ainsi dire: théorique, à demi abstraite, dans les Exercices et les Constitutions; concrète, pratique, animée, dans notre histoire, dans celle des meilleurs avant tout; — d'une part, l'idéal pur; de l'autre, la fleur du réel, les vivants miroirs de l'Institut, rendant plus lumineux et plus engageant l'Institut lui-même, tout comme en fait d'art, les œuvres maîtresses éveillent ou précisent le goût, le sens même du beau absolu. Qu'un Jésuite sache les Constitutions par cœur: s'il connaît mal l'histoire de la Compagnie, il lui manque assurément beaucoup pour entendre sa vocation et l'aimer autant qu'il le désire lui-même.

Mais encore le Ménologe, tel que nous le possédons enfin complet, devient un élément précieux, moralement indispensable, de cette connaissance plénière. « Le Ménologe, disait naguère le T. R. P. Général Louis Martin, c'est la véritable histoire de la Compagnie. » Pourquoi? Sans doute parce qu'il nous fait prendre sur le vif, dans son infinie variété de formes et son immuable unité de fond, l'âme du vrai Jésuite. L'histoire générale nous dit les œuvres, les luttes, les épreuves du corps entier; et le temps lui manque d'ordinaire pour s'arrêter suffisamment au détail individuel qui fait la vie. Le Ménologe y supplée; c'est dans ces quelque cinq mille notices que l'on sent le vrai cœur de la Compagnie battre et palpiter. Cherche-t-on la lumière apologétique ou l'édification personnelle; veut-on justifier l'Institut ou s'y attacher plus étroitement soi-même? De part

et d'autre, ces quatorze volumes sont, à la lettre, un arsenal, un trésor.

Ainsi qui connaîtrait peu l'histoire de la Compagnie se priverait d'un grand secours; — mais qui n'aurait pas assez largement pratiqué le ménologe connaîtrait peu l'histoire intime, l'histoire vraie de la Compagnie. — Ajoutons sans hésiter d'après expérience: qui ne fait que prêter attention à la lecture publique de chaque soir connaît trop peu le Ménologe; il ne soupçonne guère ce qu'il y pourrait trouver de force et de joie. Ces pages mêmes ne sont écrites que pour inviter à faire plus.

II.

Mais avant d'y insister, il importe, ce semble, de répondre à une question. Ce *Ménologe*, cette histoire intime de la Compagnie, est-ce bien réellement de l'histoire, et pleinement digne de foi?

L'esprit moderne s'est fait exigeant, raffiné en critique: l'esprit français, dans sa netteté volontiers malicieuse, entend n'admirer qu'à bon titre — en quoi il a raison; — mais il craint parfois à l'excès de passer pour crédule, — en quoi il risque d'avoir tort.

Il est trop clair que ces brèves notices n'ont pas l'autorité d'une bulle de canonisation. Le tout est de savoir si elles sont vraies, certaines de cette certitude morale et humaine que nulle histoire ne peut dépasser; si elles nous offrent autant et même plus de garanties que les récits ou témoignages auxquels nous nous rendrions en toute autre matière; elles ne prétendent pas à mieux, et cela suffit.

En second lieu, si elles sont bien réellement de l'histoire, elles ne sont ni ne veulent être l'histoire totale de chaque personnage nommé. Qu'en l'étudiant ailleurs, nous lui trouvions telle faute ou défaut omis dans son Ménologe, ce n'est point merveille. Le Ménologe est œuvre d'édification; ne lui demandons que les vertus, pourvu qu'elles soient réelles. D'office et par nature, il n'est pas, comme l'histoire générale ou la biographie détaillée, tenu de tout dire; mais il est tenu de ne rien dire que de vrai. Manque-t-il à ce devoir? Toute la question est là.

Cherchons donc ce qui pourrait motiver un doute.

Au gré de quelques-uns, ce serait la rédaction même; elle leur semblerait trop louangeuse, style de panégyrique, d'oraison funèbre et non d'histoire. — Or, avant tout, les passages ou expressions sont bien rares, qui peuvent donner prétexte au reproche, à la suspicion. Quelques épithètes admiratives, très clairsemées du reste, et rien de plus. Encore beaucoup sur le nombre, ne sont-elles pas le fait du rédacteur mais de contemporains du héros, de témoins souvent

étrangers à la Compagnie. Et puis pourquoi défendre à l'historien d'admirer simplement ce qui, de soi, est admirable? A d'autres cette disposition fort goûtée du scepticisme actuel, mais en vérité trop humiliante, qui voudrait le biographe impassible. Quoi donc! sera-t-il discrédité si peu qu'il ait d'âme et le laisse voir? Ne sera-t-il jugé historien que s'il affecte de cesser d'être homme? Demandons-lui d'être probe et de ne parler que sur bons garants: à cela près, qu'il lui soit permis d'apprécier, de sentir et de n'en avoir point honte.

S'étonnera-t-on du chiffre des portraits ou médaillons exposés dans cette galerie de famille? — Ce chiffre monte un peu au-dessus de cinq mille (5287). Pourquoi serait-ce trop? On évalue à soixante-quinze mille le nombre des Religieux morts dans la Compagnie pendant les trois siècles que le Ménologe embrasse (1540-1840). Voilà donc cité à l'ordre du jour de l'armée, un Jésuite sur quinze, et dans un corps d'élite, dans une société d'hommes qui font état de viser à devenir parfaits, j'ai peine à trouver la proportion exorbitante. Notons-le du reste: ces cinq mille existences ne nous sont pas présentées comme cinq mille types égaux de perfection transcendante et continue. Le Ménologe en offre de tels, beaucoup de tels — qui s'en plaindrait? — mais, en regard, vous trouverez plus d'un converti soit du mal au bien, soit de la régularité commune ou de l'imperfection même à la vertu supérieure. Il y a des têtes en pleine lumière, en pleine gloire, et elles l'ont si bien mérité qu'on peut se demander respectueusement pourquoi leur manque l'auréole des Saints. Il y a aussi des figures de second plan, auxquelles s'attache, comme un rayon plus court ou plus pâle, le souvenir d'un trait signalé, d'une fin héroïque ou même d'un long dévouement obscur. Non vraiment, si quelque chose pouvait nous inquiéter sur la valeur critique et historique du Ménologe, on ne voit pas que ce soit le chiffre des inscrits.

Serait-ce la multiplicité des grâces extraordinaires, des communications célestes enregistrées? — Regardez-y de près: vous verrez qu'elles le sont d'ordinaire avec une discrétion grave, qu'elles se recommandent de témoignages fort sérieux. — Aussi bien pourrions-nous répéter ici l'observation faite à propos du chiffre des Notices. Est-ce donc merveille que, dans une Compagnie d'aspirants à la perfection, Dieu trouve assez largement l'occasion de satisfaire son merveilleux désir d'union aux âmes? Il semble économe de miracles proprement dits, d'effets extérieurs et sensibles pour la foule; mais l'est-il autant de ces communications secrètes et intimes, de cette familiarité que l'auteur de l'Imitation déclare faite pour jeter dans la stupeur? Bien

étroit, ce semble, et bien téméraire qui voudrait ne la lui permettre qu'à l'égard d'une poignée d'élus.

Il est bon de faire encore une remarque. Au réfectoire, nous entendons la légende quotidienne, mais non pas les références dont elle est accompagnée et comme hérissée; les références dont la recherche et l'indication exacte supposent chez les rédacteurs de notre Ménologe la longue patience et la probité scrupuleuse; les références qui nous avertiraient de voir, dans le portrait ou la miniature du personnage, un résumé sagace et comme une fleur critique de documents nombreux et graves.

Et ces documents eux-mêmes, que sont-ils?

Plus près de nous, à la surface, pour ainsi dire, voici les Ménologes antérieurs, celui de la Compagnie, sanctionné, authentiqué par les Pères Généraux; voici les Ménologes particuliers mais pareillement revêtus d'une autorisation supérieure; voici enfin d'autres recueils analogues, ceux des Patrignani, des Nieremberg, des Andrade, des Nadasi, des Tanner, etc., auxquels, faute de cette consécration officielle, nous pouvons demander d'où ils viennent et ce qu'ils valent.

Or, ils viennent tout d'abord de biographies amples ou brèves, publiées par les contemporains dans les meilleures conditions de voisinage, de lumière, de contrôle; — ils viennent des *Summaria vitæ defunctorum*, approuvés, d'après l'Institut, par les consultes locales et portés à Rome tous les trois ans par le Procureur élu; — ils viennent de monographies collectives: histoires particulières d'une Province, d'une mission, comme le Paraguay, le Japon, la Nouvelle-France; — ils viennent, pour le premier siècle au moins, de la grande histoire latine de la Compagnie; œuvre si fort surveillée et contrôlée.

Si nous creusons toujours plus avant dans les fondements historiques de Notre Ménologe, nous arrivons de couche en couche au document primitif. Tels sont les rapports officiels adressés aux Pères Généraux ou Provinciaux; telles les circulaires que, dans l'ancien usage, le Supérieur local écrivait après chaque décès, communiquant ainsi à la Province une courte notice du défunt; telles d'autres pièces inédites conservées dans nos archives où les derniers compilateurs les ont soigneusement compulsées.

Voilà donc indiqués sommairement les témoignages qui font la base de notre présent Ménologe. Il ne leur manque, on le voit, pour obtenir créance ni l'information, ni la probité.

III.

Je reviens à la proposition énoncée plus haut et qui est, de fait, le terme pratique de cette étude. Si, pour mieux apprécier la Compa-

gnie il importe de connaître le Ménologe, par ailleurs c'est trop peu le connaître que de s'en tenir à l'audition de la lecture publique faite chaque soir.

En voici tout d'abord une raison matérielle, mathématique. L'usage étant de lire une Assistance par année, on laisse forcément dans l'ombre plus de la moitié des notices. La France par exemple en compte 839. En lût-on fidèlement 365, il en resterait 474. Et la proportion sera la même partout.

Mais entre la lecture officielle, publique et la lecture suivie, personnelle, qui s'offre au bon vouloir de chacun, il existe une autre différence beaucoup plus importante, une différence d'ordre moral et pratique. Entendu par fragments ou lu avec un peu de suite, le Ménologe, on peut dire, change d'aspect, il paraît un autre ouvrage. Prêtez à la lecture publique toute l'attention désirable: vous n'en emporterez jamais que des impressions éparses. Lisez vous-même, et avec quelque persévérance, ne fût-ce qu'une partie, qu'une Assistance par exemple: bientôt et presque sans effort apparaissent les vues synthétiques; bientôt se forment dans votre esprit les groupements logiques seuls capables de faire saillir la psychologie à la fois commune et originale du vrai Jésuite. Le voilà qui commence à se dessiner dans les phases normales de sa vie religieuse: vocation, formation, ministères, mort; — dans ses situations ou fonctions diverses: novice, étudiant, homme de cabinet, d'œuvres, de gouvernement, professeur, écrivain, prédicateur, confesseur, missionnaire; — dans sa façon toujours une et toujours variée d'entendre et de poursuivre la double fin de la Compagnie: vertus et dévotions de choix, épreuves individuelles, industries d'apostolat; — dans ses attitudes et fortunes diverses, chez les rois, devant les peuples catholiques, hérétiques, infidèles; éclatant, obscur, honoré, inconnu, calomnié, bafoué, persécuté, dans l'exil, dans les prisons, prisons d'Omura, de Newgate ou du Fort Saint-Julien, aux mains des bourreaux civilisés ou barbares, en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en France tout comme en terre musulmane, aux Indes, au Japon ou dans les deux Amériques. Est-il un commentaire plus authentique et plus éloquent à ce redoutable programme de vie, tracé une première fois par Saint Paul et que nous portons dans notre *Thesaurus* sous le titre de *Summa et Scopus nostrarum Constitutionum?* Cet homme crucifié au monde et à qui le monde est crucifié, cet homme nouveau dépouillé de ses affections naturelles et revêtu de Jésus-Christ, mort à lui-même pour ne vivre qu'à la justice; maniant toutes les armes de l'esprit, du caractère, du savoir faire, de la vertu; marchant lui-même à grandes journées vers la patrie céleste, y poussant les autres de tout son effort et de tout son zèle; ayant pour objectif et pour pôle

unique la plus grande gloire de Dieu, cet homme, cette figure infiniment diverse et partout la même, notre idéal obligé, notre type d'office, la voilà réalisée à des degrés, souvent héroïques, en quelque cinq mille personnalités que le Ménologe tient rassemblées sous nos yeux. On entend dès lors que, selon le mot de notre T. R. P. Général, un pareil livre soit bien réellement la véritable et intime histoire de la Compagnie, qu'il faille le connaître pour la connaître assez bien elle-même. Or, encore une fois, on le connaît peu, quand on se borne à en écouter chaque soir une page. La figure à la fois idéale et réelle du vrai Jésuite ne se dégage bien, ne rayonne bien, qu'au prix d'une étude plus personnelle et plus suivie; la lecture publique et traditionnelle ne peut nous en offrir que des linéaments beaucoup moins complets et surtout trop dispersés.

Cette étude personnelle du Ménologe, cette lecture ample, elle peut se concevoir et se faire de deux ou trois façons.

Et d'abord, pourquoi nous priver de lire tout peu à peu, avec le temps, au prix d'une persévérance facile et qu'on sentira vite bien payée, car, je l'atteste d'expérience, rien qu'à suivre dans leur diversité, dans leur inégalité, ces notices alignées d'après les dates mortuaires, on en sentira bientôt la valeur, le charme. Pourquoi? Parce que, je le répète, les lignes d'ensemble commenceront vite à se démêler. Si l'on objectait le manque de loisir je me permettrais de répondre: pourquoi, dans la lecture spirituelle obligatoire, ne point donner place au Ménologe? Pourquoi ne le pas faire alterner de temps à autre avec les théories de spiritualité? On peut lire une vie de saint · le Ménologe n'est-il point de même ordre? Ne nous offre-t-il pas comme une image fragmentée, une menue monnaie de la sainteté domestique, ajustée à notre Institut, accommodée par là même à notre usage?

Si l'on n'osait pas se promettre de tout lire, nous dirions: soit, ayez des visées plus modestes; prenez une Assistance, la nôtre par exemple, et, pour le moment, ne prétendez rien au delà. Vous aurez, avant tout, la consolation de voir que, Dieu merci, le Jésuite français n'a pas été indigne de ses frères. En outre, dans ce millier de portraits ou de miniatures, le vrai Jésuite vous apparaîtra déjà bien beau, bien attirant. Qui sait même si une Assistance mieux connue ne vous mettra pas en goût de connaître les autres, si vous n'en viendrez point par degrés à cette lecture intégrale qui vous effrayait? En tout cas, le bénéfice recueilli sera déjà considérable. A quoi bon vous le refuser?

Voici enfin une troisième méthode plus engageante peut-être, du moins au début. Au lieu de lire à la suite en cherchant à nous former

peu à peu des idées d'ensemble, partons d'une idée spéciale, déjà conçue, déjà chère, et allons glanant à travers le Ménologe ce qui se rapporte à notre objet de choix. Est-ce la vie du missionnaire en pays infidèle? Cherchons-en les types dans l'Inde, en Chine, au Canada, au Paraguay; de toutes ces réalités assemblées formons notre idéal; idéal où nous trouverons tout ensemble une séduction généreuse et un avertissement grave; idéal glorieux à la Compagnie, à la sainte Église, à la foi, au surnaturel, attesté par ces abnégations héroïques mieux que par toutes les thèses et tous les discours. — Préférons-nous le rôle de l'apôtre populaire en pays chrétien? Nous connaissons par leurs biographies séparées les Régis, les Maunoir, les François de Hieronymo, les Baldinucci; mais le Ménologe, étudié de ce point de vue, tient comme en réserve bien d'autres particularités instructives, bien d'autres noms admirables, tel ce P. Jacques Montal mort en 1680, et dont le peuple disait: « C'est encore pis que le Bienheureux Père Régis. »— Le missionnaire à l'étranger ou en Europe, le prédicateur, le directeur, l'ascète, le supérieur, le professeur, le scolastique, le frère coadjuteur, le novice: autant de monographies dont nous pouvons concevoir le goût spécial, autant de points de départ à l'exploration du Ménologe. — Il en va de même pour toutes les vertus ou dévotions. Demandons à ces treize volumes ce qu'ont été chez nos anciens l'obéissance, l'humilité, le zèle, ce qu'a fait la Compagnie pour le culte de la Sainte Eucharistie, du Sacré-Cœur, de la Très Sainte Vierge. On leur a déjà demandé ce qu'elle a fait pour les humbles, les petits, les pauvres; on pourrait y revenir avec une insistance nouvelle. — Que si votre curiosité vous porte vers ses grandes œuvres et ses grandes luttes, vos recherches à travers le Ménologe vous la montreront aux prises, non plus avec l'infidélité païenne, mais avec le protestantisme, le schisme oriental, le jansénisme, l'incrédulité.

On se lasse d'énumérer les points de vue, et pourtant j'en veux indiquer deux encore: la vocation à la Compagnie, la mort dans la Compagnie. Pour nous tous, qui vivons entre ces deux termes extrêmes, je ne sais rien de plus touchant et de plus beau.

IV.

Or, sur chacun de ces deux points, le Ménologe nous offrirait de quoi composer un volume, ou tout au moins une précieuse gerbe de notes personnelles à double fin: édification et apologétique normale; stimulant pour la reconnaissance et le courage, affermissement pour la foi au surnaturel.

Quelle variété merveilleuse dans l'origine des vocations! Le plus

souvent c'est l'exemple, le parfum contagieux des vertus pratiquées dans la Compagnie; parfois c'est un mot, un simple mot d'un de nos Pères, ou, par contre une calomnie entendue. Gilbert Kerckoff est élevé par un apostat de la Compagnie qui fait tout pour lui en inspirer la haine; c'est l'appât dont Dieu se sert. A Tristan de Attimis, qui sera martyr en Chine, l'appel de Dieu vient par les diatribes d'un professeur à l'Université de Padoue. Ailleurs c'est un péril évité. Paul Sfondrati se détache du monde pour avoir failli être assassiné à la place d'un autre au sortir d'un bal; François Bencio, le célèbre humaniste, pour avoir été jeté à bas de son cheval deux fois le même jour. Laurent Foncillas, vicaire général de Majorque, trouve sa vocation entre les pattes d'un lion auquel il échappe comme par miracle. Dieu a des moyens plus étranges. Jean Siegersreitter, médiocre écolier à Dillingen, est converti par un rôle joué dans une tragédie scolaire. Plus tard, Jésuite médiocre, il sera poussé à la perfection supérieure par une autre représentation à laquelle il assiste dans le même collège. Voici mieux: Un jeune Portugais veut se marier. Son rival imagine de feindre un désistement, une vocation à la Compagnie. Confident du faux projet, le jeune homme se sent appelé lui-même; il devient notre Bienheureux martyr Jean-Baptiste Machado de Tavora. — Tantôt la grâce est foudroyante; elle saisit et terrasse non seulement des mondains qui n'y pensaient guère, mais de grands coupables surpris dans l'acte même du mal: tel François Farsia, Sicilien, changé en un clin d'œil par la rencontre du Saint-Sacrement; ou encore Bertrand Cornély, vrai fanfaron de vices, converti soudain au milieu d'un bal. Il sera surnommé plus tard *gemma coadjutorum* et concourra de sa personne à la vocation du célèbre P. Lessius. Ailleurs et d'ordinaire, c'est une force lente, progressive, appuyée souvent d'intervention surnaturelle. D'autres que Louis de Gonzague et Stanislas Kostka sont appelés par la Très Sainte Vierge, ainsi François Hernandez, petit berger maurisque, exclu par sa naissance d'après l'Institut, mais à qui la dispense vient de haut. Tel est invité par Notre-Seigneur en personne; ainsi Martin Pelaez, favorisé à dix ans d'une première apparition, suivie de deux autres avant son entrée et d'une dernière au lit de mort. Pour Rodrigue Alvarez, un prêtre espagnol de quarante ans, le Fils et la Mère joignent leurs voix; Jésus ordonne et Marie ajoute à l'ordre un commentaire.

Variété charmante dans les attraits et les formes de l'appel; variété dans les sujets aussi. Tout naturellement, la plupart sont pris à la fleur de l'âge, quelques-uns même dès la première adolescence, comme si Dieu voulait démentir en leurs personnes le pauvre sophis-

me qui met l'essence de la vocation dans le fait de quitter le monde, et conclut gravement qu'on n'a pas le droit de quitter ce qu'on ignore. Mais le don du ciel ne tombe pas seulement sur des âmes toutes neuves et toutes fraîches. Nombre de prosélytes sont des hommes mûrs et quelques-uns même très avancés en âge. Un riche Mayençais, Laurent Pottu, nous a déjà donné tous ses fils. A soixante douze ans, il est admis à son tour par l'aîné des quatre, alors provincial du Haut-Rhin, qui l'assistera encore à sa première messe et recevra même ses derniers vœux, car le vieillard mourra nonagénaire. Ils viennent de tous états, ces ouvriers de la neuvième ou de la onzième heure. Ils sont prêtres, voire prélats démissionnaires, comme Charles de Lorraine, Odescalchi, Benjamin d'Edesse, ancien patriarche de cette ville. Ils étaient souverains comme Charles Emmanuel IV de Sardaigne, doges de Venise comme Augustin Centurione. Michel Herrera fut ambassadeur et conseiller de Charles-Quint; à soixante ans, il se fait frère coadjuteur. Il y a des médecins renommés: en Sicile par exemple, Jean de Alvarado, déjà prêtre et devenu Jésuite à soixante-treize ans, gagné par la modestie des novices qu'il soignait; ou encore Antoine Sardo, qui va rejoindre dans la Compagnie ses quatre fils. Il y a — chose toute simple — d'anciens soldats ou marins. Le P. Joseph Jastkowski fut colonel de cuirassiers; le P. Vincent Castagnola commandait une galère à Lépante. Le frère Gaspard de Garay était, lui aussi, capitaine de vaisseau; cet autre frère coadjuteur, Jacques de Villagomez, était capitaine de cavalerie; quand il est entré au noviciat le corps des officiers, général en tête, lui a fait une escorte d'honneur. J'indique en courant, mais qui compléterait cette étude s'émerveillerait des jeux de la grâce.

Il va sans dire que la vocation soulève bien des résistances. — Résistances intimes parfois terribles. Antoine Sagramoso, en a été pendant quatre ans à craindre la Compagnie plus que l'enfer. Au cours de la retraite qu'il fait malgré lui, Alvaro de Aragon s'engage par vœu à n'entrer jamais; quatre jours plus tard il se rétracte. Quand, dans la même circonstance, Pierre de Tablares, prêtre Espagnol, entend parler de pauvreté et d'humiliation, il pense à fuir non sans avoir souffleté, par manière d'adieu, celui qui lui donne les Exercices; il deviendra lui-même un admirable Jésuite. En se présentant. Jean Gondino dit au Supérieur: « Si vous me refusez, j'en serai ravi; je n'ai pas de plus grand désir et ne suis venu que faute de pouvoir résister plus longtemps à la voix de Dieu. » — Inversement, voici les Supérieurs eux-mêmes qui refusent l'admission et capitulent finalement devant une insistance parfois héroïque. Jérôme Abarca poursuit de ville en ville le P. Vaez Visiteur d'Amérique.

Jérôme de Sévilla, noble converti, passe trois nuits d'hiver à la porte du noviciat et en force ainsi l'entrée. On le voit, l'histoire de S. Stanislas se renouvelle bien des fois et avec des nuances infiniment diverses.

Que dire des résistances de famille et des longs efforts qui en triomphent? Le thème serait infini, et d'autant qu'on pourrait le mener en partie double. Pour tant de pères ou de mères qui disputent les âmes à Dieu, bien d'autres les lui cèdent sans coup férir, ou même les lui offrent spontanément avec des élans de foi magnifiques. Le père de Jacques Suarez veut le poignarder en pleine église plutôt que de le laisser partir; en revanche le comte Kolowrath, apprenant dans la chapelle même d'une de nos maisons qu'un fils vient de lui naître, l'offre incontinent à Dieu pour la Compagnie. Un magistrat parisien du XVII[e] siècle, M. Favier, arrache le sien du noviciat de Nancy, le ramène et lui déchire sa soutane sur le corps; par contre le P. Pierre Hehel autrichien n'a pas encore deux mois de vie, que sa mère le couvre d'un petit habit de Jésuite, priant Dieu qu'il meure un jour sous cette livrée. — Bien des parents combattent la vocation; d'autres la soutiennent, la préparent à domicile, tels ceux du P. de la Palma qui lui font par avance mener exactement sous leur toit la vie des novices. Il en est qui plaident victorieusement devant les supérieurs l'admission de leur enfant. Même chose pour les missions lointaines, pour l'exil. Des parents y résistent, la mère du B[x] Jean de Britto, par exemple; mais d'autres y aident de tout leur pouvoir. Si le P. de Rougemont meurt en Chine (1676), c'est que sa famille a emporté de haute lutte les hésitations du P. Général Goswin Nickel. Si Emmanuel Lanza meurt novice en 1769, il le doit à sa mère qui l'a déguisé en mousse pour l'embarquer avec les proscrits de Charles III. Disputé ou consenti, le sacrifice amène parfois des traits d'une grâce touchante. Ne pouvant fléchir ses parents, Paul Alexis leur présente un petit mendiant orphelin et les conjure de l'adopter à sa place: ils sont vaincus. — Une noble Polonaise a perdu dix enfants; elle consacre à Dieu le dernier, le futur P. Jean Jacnowicz; pour obtenir qu'il vive, elle offre chaque année un beau cierge. Entré au noviciat, il lui demande si elle continue. « Non, répond-elle; désormais le cierge, c'est vous. » — Disputé ou consenti, le sacrifice, que nous retrouverions tant de fois dans le Ménologe, ne remuerait-il pas en nous de chers et graves souvenirs?

On y retrouverait de même bien des émules de S. Stanislas dans la conquête de la vie religieuse; on en verrait bien d'autres héroïques à la défendre, tenant tête à leur famille, à de faux amis, à des Religieux de quelque autre ordre, à des théologiens, à des prélats, à des

cardinaux, triomphant pour eux-mêmes et parfois entraînant à leur suite ceux qui prétendaient les retenir. A quatorze ans, Jules César Recupito est tiré par force du noviciat de Naples et interné chez le Nonce. On lui donne pour surveillant un camérier du Prélat; mais, en fin de compte, l'enfant rentre dans la Compagnie, et le camérier va l'y rejoindre. Les parents de Jean Ellauri l'envoient retirer de même un sien frère; de fait ils n'ont envoyé qu'un novice de plus. Pour être Jésuite, Salvador de la Puente s'enfuit d'Espagne au Mexique; son père le poursuit jusque-là, mais n'aboutit qu'à s'enrôler lui-même en qualité de frère coadjuteur.

Courage des plus jeunes à entrer ou à rester dans la Compagnie; courage des vieillards à y rentrer après son rétablissement en 1814. Louis Félici a fait ses derniers vœux le 15 août 1773, la veille même de la suppression; à soixante-dix-huit ans, presque aveugle, il se rengage et vit quatre ans encore. Au même âge rentre Ignace Raczinski, archevêque démissionnaire de Gnesne et primat de Pologne. Le grand mathématicien Martin Poczobut est déjà octogénaire quand il fait deux fois le voyage de Vilna à Polostk pour obtenir sa seconde admission. Partout éclate l'amour de la vocation, le désir passionné, l'inquiétude sainte de mourir dans la Compagnie, inquiétude quelquefois presque naïve. Le P. Francisci sait de Notre Seigneur en personne qu'il perdra son âme s'il perd sa vocation. Agonisant, il conjure encore ses frères de prier pour qu'il meure dans la Compagnie.

V.

Il y a quelques années, dans le collège Saint-Joseph de Lille, desservi en partie par les Nôtres, un frère coadjuteur très pieux touchait à ses derniers moments. Mgr Baunard, alors supérieur de la maison, conduisit auprès du moribond quelques-uns des meilleurs élèves. « Allons voir, leur disait-il, comment on meurt dans la Compagnie de Jésus. »

Comment on y meurt, le Ménologe aurait vite fait de nous l'apprendre, et avec quelle abondancee de détails, avec quelle variété! Combien de morts diversement belles, toutes enviables! Quel bouquet de fleurs austères, mais éclatantes ou suaves, qu'il ferait bon respirer quand viendra pour nous-mêmes la dernière heure!

Fleurs du martyre, avant tout. Des centaines de Jésuites ont donné leur sang pour la foi. Beaucoup nous sont connus, mais le Ménologe nous en révélerait beaucoup d'autres, ceux d'Angleterre, par exemple, dont l'histoire est pleine de traits admirables. — Après le martyre de la foi, celui de la charité, la mort en temps de peste, au service des

victimes, et pour combien de Jésuites est-ce le cas ! Au commencement du XVIIe siècle, la seule Province de Lyon en compte quatre-vingt-trois en trois ans. Un peu plus tard dans une circonstance analogue, deux Pères de la même province, François Bouton et Ignace Pompone, mourants l'un et l'autre, se donnent mutuellement l'extrême onction. — Plusieurs finissent sur un champ de bataille, un plus grand nombre dans les flots, refusant le sauvetage qu'on leur offre, et restant, pour les absoudre avec ceux qu'on ne peut sauver. On voit le P. d'Estelan nager ainsi d'un naufragé à l'autre et les réconcilier tous avant de disparaître lui-même. — Autre forme du martyre de la charité : un Anglais, le P. Smithers entend l'appel d'un ouvrier à demi asphyxié dans un souterrain ; il s'y jette pour le réconcilier avec Dieu et y meurt lui-même.

Envisageons la fin la plus commune, la mort naturelle. Ici encore la moisson pourrait être infinie. Cueillons du moins une poignée d'épis et puisse-t-elle nous mettre en goût d'en récolter d'autres ! Dans la fin des grands Jésuites aussi bien que dans leur vie, nous verrions se jouer en cent manières et la libre souplesse de l'âme, et la multiple sagesse de Dieu, « *multiformis sapientia Dei.* »

Pour n'être pas sanglante, la mort vient souvent au Jésuite dans un effort de zèle ; il veut aller au bout de ses forces, il veut mourir sur la brèche, et il obtient cet honneur. Annibal Vitale a demandé de ne point vivre un jour sans donner une absolution ; il meurt après avoir passé la matinée au confessionnal. — Ange Oliveto, instruit du moment précis de sa fin, dit la messe, confesse les pénitents qui se présentent, puis, quand il n'y a plus personne, rentre dans sa chambre et expire l'instant d'après. — Ignace Ritt, Polonais, se traîne, demi mourant, auprès du seul hérétique du lieu, le gagne, revient et meurt. — Augustin Hermann se sent défaillir en achevant de convertir une pécheresse obstinée ; il va s'asseoir au seuil d'une maison voisine et meurt. — Frédéric Huneken a rendu à l'Église tous les mineurs luthériens de Katherberg. Un seul résiste, et l'apôtre, près de mourir, pleure en pensant à lui. Cet homme l'apprend et vient abjurer devant le cadavre. — Apprise à l'école de la Compagnie, l'énergie surnaturelle survit à la Compagnie elle-même. En 1782, le P. François Busson se meurt à une lieue de Pondichéry. Malgré sa défense, on informe l'évêque, son nouveau supérieur, qui lui ordonne de venir et lui envoie un palanquin. Le Père obéit mais fait la route à pied. Arrivé, on lui commande de se mettre au lit et de recevoir les derniers sacrements. Il obéit encore, mais, cela fait, il se relève pour aller mourir aux pieds d'un crucifix.

Mort énergique et tout ensemble obéissante. Ce dernier trait, carac-

téristique de l'Institut, brille fréquemment à la dernière heure. A la suite du B[x] Pierre Lefèvre, plus d'un Jésuite risque sciemment sa vie pour obéir; plus d'un s'étudie, et parfois avec une simplicité touchante, à obéir en mourant. Antoine Ivanez expire en essayant de prendre une dernière potion qu'on lui dit ordonnée par le médecin. — « Quand désirez-vous mourir? » demande le P. Corneille Wischaven à un novice malade, le Fr. Jean Baptiste Pugliese. « Mon Père, quand votre Révérence m'en donnera la permission. » Le Père fixe une heure, Dieu même daigne souscrire, et, à l'heure fixée, l'âme s'en va.

Elles s'en vont, ces âmes religieuses, avec des impressions très diverses qui donnent jour à toutes sortes de vertus. Quelquefois c'est une frayeur sainte. Pour encourager le P. Vincent Lavagi, un insigne maître des novices, on lui parle des bienfaits de Dieu. « Je ne crains pas tant, répond-il, mes fautes et ma malice que les bienfaits de Dieu et mon ingratitude. » Avant de donner le viatique au P. Antoine Paniteri, on veut lui mettre au cou l'étole. « Non: donnez-moi plutôt une corde et une couronne d'épines. » — Viennent parfois, assez rarement semble-t-il, les orages intérieurs, les tentations: vaine gloire, découragement, ou — qui le croirait? — blasphème. Inversement, le ciel se manifeste, et parfois, si on l'ose dire, avec de véritables raffinements de délicatesse. Le P. Jules Fazio voit venir à sa rencontre deux de ses novices, le Bienheureux Stanislas et Rodolphe Aquaviva, le martyr. — Après avoir fait cinquante ans la classe aux enfants, le P. Heiderberger est visité au lit de mort par les anges gardiens de ses élèves. — François Guerrieri meurt dans un couvent de Franciscains: à défaut de ses frères, il a pour consolateur visible Saint Antoine de Padoue. — Tandis que Paul Fagana prend son dernier repas, trois anges viennent le chercher à l'improviste. Bien souvent c'est la Très Sainte Vierge qui se montre, ou Notre-Seigneur en personne, quelquefois la sainte Famille tout entière. Ainsi pour le P. Jérôme de Figueroa: il en est prévenu d'avance et fait décorer sa chambre *ad hoc*.

Où manquent ces faveurs d'exception, il est encore bien des morts triomphantes. Plusieurs des Nôtres passent à Dieu dans un transport de joie, en chantant ou en s'efforçant de chanter. Rien n'est beau comme la fin du P. Etienne le Fèvre, un des plus grands missionnaires et thaumaturges de la Chine. Averti de se tenir prêt pour la fête de l'Ascension, ce jour-là même, il fait ses adieux à ses néophytes, célèbre une dernière fois, se communie en viatique et meurt au milieu d'eux, pendant son action de grâces, tenant un rameau vert à la main. — Citons encore le P. Joseph Franck, l'aumônier militaire dont Sobieski a servi la messe la veille de la bataille de Vienne.

Mourant, il se fait soutenir les bras en croix, et meurt comme Moïse avait prié.

Ailleurs et le plus souvent, la mort est calme, simple, modeste, comme fut celle de Notre Bienheureux Père. C'est une dernière fonction, un dernier devoir d'état que l'on accomplit sans bruit et sans trouble. Frappé de la peste à l'autel, le P. Georges Ware, Anglais, achève sa messe, fait son action de grâces, recommande avec sang-froid qu'on ne donne pas à un autre les ornements dont il vient de se servir, dit adieu aux Pères présents, prend son bréviaire et se rend paisiblement à l'infirmerie où il ne tarde pas à mourir. — A Varsovie, le P. Hrynkiewicz, supérieur de la maison professe, fait, en pleine santé, sa confession générale, prend, le soir, congé de sa communauté stupéfaite, puis donne les clefs au P. Ministre et se retire dans sa chambre où, le lendemain matin, on le trouve mourant. — Quelques-uns veulent être au dernier moment seuls avec Dieu. Le P. Herbest congédie l'infirmier qui, rentrant peu après, le trouve à genoux et mort. A Vilna, le P. Thomas de Rupniew Ujeyski, évêque démissionnaire de Kiew, ne veut pas, par humilité qu'on lui amène les novices. « Qu'ils prient seulement pour moi. » — Le P. de Medina, un vieux soldat, demande un jour au P. Gutierrez : « Comment serait-il plus parfait de mourir ? » — et le futur martyr de lui répondre : « En vous taisant. »

Heureusement pour leurs frères, nos mourants ne se taisent pas toujours, et ce qu'ils disent la plupart du temps, c'est leur joie de finir dans la Compagnie. « Dieu soit loué ! s'écrie le F. Nicolas Cocci. Je ne vais que passer d'une des maisons de mon Père dans une autre. » — Le P. Lagomarsini meurt en 1773 trois mois avant la suppression prévue de tous et qu'il a demandé à ne pas voir. Près de sa fin, il baise son habit de Jésuite en disant : « *Gaudium meum nemo tollet a me.* » — Trois ans plus tôt, se mourait en Italie un des Espagnols exilés, le P. Palomino. On lui disait les prières des agonisants, et l'on en était à ces paroles si touchantes : *Licet enim peccaverit, tamen Patrem et Filium et Spiritum Sanctum non negavit.* — Ici, le moribond arrêta le prêtre et le pria d'ajouter : « *Et licet indignissimus Jesuita, tamen Societatem Jesu non dimisit.* »

Il est grand temps de nous arrêter nous-même. Heureux si nous avions éveillé chez quelques-uns, le désir de se rendre le Ménologe plus familier ! Lisons-le, si nous le pouvons, d'un bout à l'autre. Tout au moins explorons-le avec ordre, en partant d'un point de vue spécial et choisi. Pour cette seconde forme d'étude, la table analytique, insérée au quatorzième volume, nous offre une clef, un guide, un appoint de haute valeur. En somme, quelles que soient la méthode

et la mesure de notre étude, le Ménologe mieux possédé nous donnera lumière, consolation, force, fierté, courage à l'encontre des tempêtes du dehors et — faut-il le dire? — des naufrages individuels qui nous serrent parfois le cœur. De toute son âme, chacun veut pouvoir, lui aussi, plaider en mourant, cette circonstance atténuante: *Et licet indignissimus Jesuita, tamen Societatem Jesu non dimisit.* — Or, pour nous en assurer le droit, après la grâce de Dieu, il n'est que d'aimer toujours mieux la Compagnie; et, pour l'aimer mieux, il importe de la mieux connaître; et, pour la mieux connaître, le Ménologe nous est un précieux secours.

G. Longhaye, S. J.

NÉCROLOGIE

Le R. P. Louis Gravoueille. 1825-1905.

Le 29 floréal, an IX de la République (16 juin 1801), Félix Rochery, maire de la Chapelle-Heulin, Loire Inférieure, déclarait unis, au nom de la Loi, François Gravoueille, âgé de vingt-trois ans, bourrelier, originaire de Montaigu, et Marie Aubry, âgée de vingt ans, lingère. Le même jour la bénédiction nuptiale leur était donnée, dans l'église de la Chapelle-Heulin. Vingt-quatre ans après, le 7 février 1825, naissait tout près de là, au bourg de Vallet, le dernier de leurs dix enfants, qui fut le Père Louis Gravoueille. Une circonférence de quelques lieues de rayon, tracée autour de Vallet, rencontrerait Saint-Florent, Cholet, et le territoire de Machecoul: c'est dire qu'on s'y trouve au cœur même de la Vendée militaire; et le détail ne paraîtra indifférent à aucun de ceux qui ont connu le Père Gravoueille.

Baptisé le jour de sa naissance, l'enfant fut élevé dans une famille profondément chrétienne. Quatre de ses frères et sœurs moururent en bas âge; trois des survivants se donnèrent à Dieu: l'un d'entre eux, Jean, devint prêtre, et vicaire à Maisdon; une autre, Aimée, atteignit l'âge de quatre-vingt-quatre ans chez les Franciscaines de St-Philibert de Grandlieu. La mère de famille, qui mourut durant la grande retraite de son dernier fils, alors novice à Vannes (13 décembre 1846), était une femme de grande foi. Sur son lit de mort, elle parla du cher absent avec joie: « Je suis bien heureuse, dit-elle, de le savoir dans la Compagnie qui a eu saint Stanislas et saint Louis de Gonzague. » Le Frère Louis qui aimait tendrement sa mère, après avoir recueilli pieusement cette date dans ses notes de retraite, institue

un examen de conscience sur ce thème qui ne fait pas moins d'honneur au fils qu'à la mère: « Que me dirait ma mère?... Elle me dirait: fais ceci, fais cela...; je tâcherai donc d'agir ainsi. » L'esprit de foi de M. Gravoueille n'était guère moins grand: lorsque, beaucoup plus tard, le vieillard vit entrer dans sa chambre son fils, déjà prêtre, qui venait l'assister: « Comment dois-je t'appeler, demanda-t-il: Mon père, ou mon fils? » L'on comprend à quelle profondeur, sous l'action d'un pareil milieu de famille, les fortes traditions de fidélité, de respect, de devoir et d'honneur chrétien s'imprimèrent dans l'âme du petit Louis. Un peu chétif, et souvent malade (il resta tel presque tout le temps de sa longue vie) l'enfant, qui avait commencé ses études à Vallet, fut mis à dix ans au collège de Doulon, près de Nantes, où il resta trois ans. Admis ensuite dans la classe de quatrième, au Petit Séminaire de Nantes, et dès l'abord bon écolier, sans être brillant, Louis obtint bientôt par son travail, dans une classe de quarante élèves, des succès qui allèrent croissant. Lauréat du prix d'excellence à plusieurs reprises, il passa son baccalauréat ès-lettres en sortant de rhétorique (1842).

Sa vocation sacerdotale ne faisant doute pour personne, on le reçut à dix-huit ans au Séminaire de Philosophie, où la solidité tranquille de son esprit le mit au premier rang. De là, directement, il passa au Grand Séminaire pour y commencer sa théologie. Il y achevait sa seconde année d'études quand, à l'occasion d'une retraite donnée par un Père de la Compagnie, le fervent séminariste entendit l'appel de Dieu à la vie religieuse. Fidèle à la grâce, il s'ouvrit de ses désirs au R. P. Rubillon, alors Provincial de France. Celui-ci fit des objections: la faible santé de Louis ne lui paraissait pas convenir à la vocation active d'un Jésuite. Le jeune homme insista, et fit si bien qu'il fut admis au Noviciat de Vannes, le 12 septembre 1846. Il ne semble pas que sa pieuse famille ait fait la moindre objection à cette généreuse décision. Louis trouvait à Vannes un maître des novices installé depuis quelques jours à peine, le P. Edouard de Lehen, et ce ne fut pas la moindre grâce de sa vie religieuse que d'être initié aux devoirs de sa vocation par ce maître excellent, dont le nom rappelle le beau livre de *La Voie de la Paix intérieure*. L'on pourrait rappeler, à propos de ce recueil, qu'il est parfois plus méritoire, et très souvent plus utile, de faire un choix judicieux et ordonné des pensées d'autrui, que d'exposer, d'une façon telle quelle, ses propres réflexions: quoi qu'il en soit, le P. Gravoueille s'est montré durant toute sa vie, par la modération, l'esprit de foi, la sérénité pacifiante, et comme souriante, de sa direction, le fidèle disciple du P. de Lehen.

Sans donner d'inquiétude immédiate, la santé du novice Vendéen

restait pourtant si précaire qu'on crut prudent de différer ses premiers vœux. Il fut envoyé à Brugelette où se trouvait alors, juxtaposé au collège, le Juvénat de la Province : c'est là qu'après six mois d'attente il fut enfin admis dans la Compagnie par le P. Pierre Fournier. Après avoir repassé durant un an ses études littéraires, le F. Gravoueille enseigna la grammaire, d'octobre 1849 à octobre 1853, au collège de Tournai.

Dieu qui voulait cette âme choisie toute à Lui, jugea le moment opportun de la déprendre entièrement de toute attache naturelle. Vers la fin de sa régence, le F. Gravoueille qui n'avait pas assez compté avec ses forces, eut des crachements de sang, puis il fut atteint d'une fluxion de poitrine. Après peu de jours il était en danger. Le P. Recteur du collège vint alors le voir. C'était sa première visite. Elle mit un rayon de joie au cœur du malade, d'autant qu'il la jugeait un peu tardive et ne s'expliquait pas ce retard. Mais l'air grave du P. Recteur et plus encore ses paroles si inattendues eurent vite assombri cette joie. En quelques mots il lui expliqua la gravité du mal et lui donna clairement à entendre, encore que paternellement, qu'on redoutait le pire dénouement. C'était donc sagesse surnaturelle que de tout laisser pour préparer son âme à paraître devant Dieu. « Je devrais, ce semble, ajouta le P. Recteur, vous remercier en ce moment de ce que vous avez fait au collège. Mais je ne vous en remercie pas, car vous n'avez travaillé que pour vous. » — « Et, dit le P. Gravoueille au Père de qui nous tenons ce récit, il y avait bientôt quatre ans que je me dépensais pour le collège. Mais j'étais trop porté au succès. Je compris, surtout plus tard, la justesse de cette parole un peu dure pourtant à entendre. Elle me fut une lumière. J'avais vu le néant de tout ce qui n'est pas pour Dieu seul. Ma vie en fut toute changée. »

Moins qu'il ne le croyait. Si son Supérieur avait jugé bon de lui tenir ce religieux et viril langage, c'est qu'il savait être entendu. Il avait apprécié le sens profondément surnaturel du F. Gravoueille. Il voulut d'une main ferme achever en lui l'œuvre de détachement. L'occasion lui en avait paru offerte par Dieu même. En vrai père, il la saisit. Il ne s'était pas trompé.

Le F. Gravoueille se remit de cette maladie, mais resta pris de la poitrine, si bien qu'en arrivant à Laval, où il devait revoir et achever sa théologie, il croyait sincèrement, et disait sans détour qu'il venait pour y mourir. Il n'en fut rien : des soins intelligents, une vie moins agitée, une grande paix intérieure réussirent à enrayer le mal, sans pourtant le vaincre définitivement, ni même réparer les brèches déjà faites. Au jour de sa cinquantaine, le P. Gravoueille

rappelait joyeusement qu'il vivait, et travaillait, depuis quarante ans, avec un seul poumon. Tout en se soignant avec la conscience qu'il mettait à tout, le théologien franchissait les étapes qui le séparaient du sacerdoce: sous-diacre à Angers, le 22 septembre 1854, diacre au Mans, le 2 juin 1855, il fut ordonné prêtre, à Laval même, des mains de Mgr Wicart, le 22 décembre de la même année. En dépit de la mauvaise santé, les aptitudes intellectuelles du P. Gravoueille, qui s'étaient déjà fait jour à Nantes, s'affirmèrent à nouveau durant sa théologie, avec assez d'éclat pour autoriser ses supérieurs à lui confier, après quelques mois de préparation, une chaire de philosophie scolastique. Mais l'enseignement du nouveau professeur, qui répondait si bien à ses aptitudes, fut très vite interrompu par des incidents dont il faut dire un mot. D'ordre intellectuel, et dépassant de beaucoup sa personne, ces incidents ne mettaient nullement en cause son mérite ou son caractère. Les théories dites ontologistes, dont la séduction sur de nobles esprits était d'autant plus grande qu'ils croyaient en retrouver les principes dans les écrits de S. Augustin, de S. Bonaventure, et de S. Thomas, avaient rallié en partie, à cette époque, l'élite des professeurs de nos Scolasticats. Après une discussion approfondie, Rome désapprouva nettement le mouvement intellectuel qui se réclamait de ces idées: nombre d'hommes remarquables durent alors quitter leur chaire.

Le P. Gravoueille fut envoyé, comme professeur, au Juvénat de Montréal: s'il ne resta que deux ans au Canada, c'en fut assez pour y laisser un souvenir qui ne s'était pas effacé après quarante ans, comme le montrera la suite de cette notice. Rappelé en France, et, durant une année, Préfet des études au collège de l'Immaculée Conception de Vaugirard, il fit ensuite à Laon, sous la direction du célèbre Père Fouillot, son troisième an de probation (octobre 1860-juillet 1861). Cependant la santé du tertiaire, loin de s'améliorer, donna tout de nouveau de si vives inquiétudes qu'on jugea bon de l'envoyer sous un ciel plus indulgent, et c'est à Alger qu'il fit, le 2 février 1862, ses vœux solennels de profès, entre les mains du R. P. Gautrelet. Les forces revenaient très lentement; après une seconde année de convalescence durant laquelle il occupa, à Angers, les humbles fonctions de sous-ministre, le P. Gravoueille parut assez rétabli pour suffire à la charge de Socius du P. Provincial. C'était encore aller trop vite, et il fallut payer, par deux années d'inaction forcée, et presque complète, à Paris d'abord, à Poitiers ensuite, cet effort prématuré. Aucun souvenir distinct, se rapportant à cette époque, ne nous a été conservé; mais il est difficile de ne pas voir, dans ces quatre années d'épreuves et d'inutilité apparente, une dis-

position Providentielle. C'est là que le P. Gravoueille apprit surtout à compatir, à s'ennuyer, à compter sur Dieu seul; là qu'il passa maître en l'art difficile d'utiliser dans leur intégrité, sans les ruiner par des imprudences, des forces toujours médiocres. On n'exagérera sans doute pas, en disant que c'est alors surtout que se forma en lui l'homme spirituel, le directeur excellent que nous verrons plus tard à l'œuvre.



Mais avant d'arriver à la période de sa vie où ses qualités s'affirmèrent le plus brillammant, le P. Gravoueille, à peu près remis, sans être encore très vaillant, devait donner dix années aux œuvres actives de la supériorité. Préfet des études au collège de Poitiers, de 1865 à 1868, il revenait en octobre de cette dernière année, à Vaugirard, comme professeur de philosophie. Ces fonctions, qui convenaient si bien à son talent, n'étaient cependant, dans l'intention des supérieurs, qu'un status de transition, et, dès l'année suivante, il succédait au P. Gustave Argand dans la lourde charge de Recteur du grand collège parisien Le triennat durant lequel il exerça cette charge fut l'époque la plus laborieuse, de la vie du P. Gravoueille. Sa bonté, son esprit surnaturel, sa prudence, et une expérience déjà longue des collèges, dans les emplois les plus divers, tout semblait promettre un rectorat tranquille et fécond. Les dates de 1869-1872 suffisent à rappeler le concours inouï de circonstances des plus difficiles qu'eut à traverser le nouveau recteur de Vaugirard. S'il ne domina pas toujours une tâche, presque surhumaine à certaines heures, il ne fut du moins jamais au-dessous.

Les premiers mois furent marqués par une alerte qu'aurait fait oublier l'immensité des ruines prochaines, si la dévotion du P. Gravoueille à S. Joseph n'avait obtenu dans cette circonstance, une de ces grâces insignes de préservation, qu'il aima, jusqu'à la fin de sa vie, à rappeler et à raconter. Les nouveaux bâtiments du collège s'élevaient rapidement pour suffire à l'affluence croissante des élèves, quand un samedi, le 23 janvier 1870, vers six heures du soir, un incendie se déclara dans la lingerie, qui occupait alors, au centre même du collège, les combles de l'édifice principal. L'on possédait bien, à Vaugirard, une pompe à incendie, mais au moment de la mettre en action l'on s'aperçut que la lance de jet s'était égarée. Quand les pompiers, prévénus en hâte, arrivèrent enfin, la violence du brasier était telle qu'ils jugèrent impossible de l'attaquer directement, et proposèrent de faire la part du feu. Dans ces conjonctures

critiques le P. Recteur se sentit inspiré de faire un vœu à S. Joseph, promettant, si le collège était sauvé, d'élever en face, dans le jardin, une statue au saint Patriarche. Le feu cessa dès lors de faire des progrès, et, continuant de brûler ce qu'il avait touché, respecta le reste des bâtiments. Il est inutile de dire si le P. Gravoueille fut fidèle à son vœu: aujourd'hui l'on voit à Vaugirard, en face de l'horloge, une statue de S. Joseph avec l'Enfant Jésus: celui-ci montre de sa petite main la maison préservée par l'intervention de son père nourricier.

Les traces du fléau, ainsi providentiellement arrêté dans sa marche, furent vite effacées. Il n'en restait aucune quand s'ouvrit, avec le mois d'août 1870, une longue série d'épreuves et d'angoisses. L'histoire de Vaugirard, en ces jours troublés, a été racontée par un témoin oculaire, avec une sobriété qui n'exclut ni l'émotion, ni le charme. Il ne peut être question de reprendre ici le récit du P. Prampain: tout au plus y relèverai-je certains traits qui mettent en lumière le caractère du P. Gravoueille, ou accusent les difficultés, humainement insurmontables, de son rôle. Après la distribution solennelle des prix du 1er août, la rentrée étant fixée au 4 octobre, et de tristes vacances passées à attendre, puis à commenter fiévreusement les nouvelles des premiers désastres, la communauté de Vaugirard retrempait son courage dans les exercices de la retraite annuelle, quand, le 28 août — c'était un dimanche — le Père Recteur se présenta à la place du prédicateur. En guise d'exhortation, il donna lecture d'une lettre du R. P. de Ponlevoy: « Devant l'imminence d'un siège, il fallait quitter Paris au plus vite; le P. Provincial assignait un asile à chacun des dispersés; neuf Pères seulement, et quinze Frères, resteraient à Vaugirard. » Tout naturellement, le P. Gravoueille demeurait à son poste, sur le navire en danger. Ces ordres furent immédiatement exécutés. Le 8 septembre, on évacua sur le Val de Grâce l'ambulance qui, depuis trois semaines déjà, était établie au collège pour les blessés des grandes batailles de l'Est: tous les lits devaient rester disponibles dans l'éventualité d'un combat sous les forts. Trois jours après, les premiers mouvements révolutionnaires, avant-coureurs de la Commune, provoquaient une visite domiciliaire à Vaugirard: grâce à l'intervention du Contre-Amiral de Montaignac, commandant le secteur des fortifications duquel dépendait le collège, grâce surtout au sang-froid et à la tranquille bonhomie du P. Recteur, cette première alerte se termina en comédie. Mais quatre jours plus tard la chose faillit tourner au drame, et il fallut l'intervention des gardes nationaux pour empêcher une bande d'émeutiers armés, descendue de Belleville, de mettre le collège à sac. Cet incident eut son bon

côté, puisqu'il provoqua l'occupation militaire de Vaugirard : le siège proprement dit, qui commença presque aussitôt, mit fin d'ailleurs pour un temps, aux mouvements insurrectionnels, mais non aux préoccupations du P. Gravoueille. Qu'on se figure les soucis, les travaux, les angoisses dont il eut à porter le poids durant ces mois : l'aménagement des ambulances, le service et la subsistance des blessés et des malades (le total des journées d'ambulance s'élevait pour Vaugirard, à la fin du siège, à vingt et un mille deux cent cinquante); le logement des troupes; les rapports avec l'autorité civile et militaire; et, finalement, parce qu'il fallait donner l'exemple, et soutenir le moral des assiégés, la rentrée des classes. A la fois caserne et ambulance, touchant presque aux fortifications qu'allait battre l'artillerie ennemie, Vaugirard resta pourtant collège, et rouvrit ses portes à une poignée d'élèves fidèles (quarante d'abord, puis quatre-vingt-trois), le jour même de la bataille de Châtillon, 13 octobre 1870. Puis ce furent la cherté croissante, le rationnement, la famine, le froid aigu, et, à partir du 1er janvier 1871, le bombardement. Dans ces conjonctures, en face de tant de fléaux fondant à la fois sur sa maison, et sans négliger aucun des moyens humains, même extrêmes, il fit brûler dans les salles d'ambulance le bois des alcôves et l'asphalte des hangars, abattre les chevaux pour les manger, étançonner les murs pour diminuer les chances d'écroulement; — le P. Gravoueille recourut à son grand protecteur, et fit un nouveau vœu à S. Joseph. Ce vœu fut exaucé et acquitté comme le précédent.

L'armistice signé, Paris ravitaillé, Vaugirard assaini, réparé, réorganisé, l'on pouvait croire, et l'on crut terminé le temps des grandes tribulations. La rentrée générale fut, en conséquence, fixée au 14 mars, et deux cent vingt-trois élèves, répondant à l'appel du P. Gravoueille, commencèrent une nouvelle année scolaire, sous l'habile et ferme direction du P. Hériveau, Préfet des études. Mais l'embellie ne dura pas longtemps : quatre jours après, l'émeute triomphait à Montmartre, et la Commune était virtuellement maîtresse de Paris : 18 mars 1871. Le P. Recteur, après avoir renvoyé ceux des élèves que leur famille était à portée d'accueillir, décida de transférer ceux qui restaient dans la campagne des Moulineaux, près d'Issy. On s'installe le 26 mars; de suite les études et les classes recommencent, on joue avec frénésie au ballon au camp. Le dimanche, les parents arrivent nombreux pour le parloir; ils prennent plaisir à visiter la propriété; ils s'extasient sur ses magnificences.

Mais voici que pendant les vêpres, une première escarmouche prenait place entre Versaillais et fédérés, tout autour des Moulineaux. Le lendemain dès l'aube, les fédérés, revenus en force, envahissent

l'établissement, prennent en otages quatre des Pères, fouillent la maison, occupent le parc. Trois heures d'un vif combat les délogèrent néanmoins, et à midi, Pères et élèves se retrouvaient libres, sains et saufs, par un nouveau miracle de S. Joseph, sous les grands arbres aux branches hachées par les balles: 3 avril 1871.

Rester là eût été tenter Dieu: sitôt la bataille terminée, le P. Gravoueille partit en quête d'un gîte plus sûr, et ne revint qu'après avoir trouvé. Un petit pensionnat en déconfiture offrit, à St-Germain en Laye, un asile provisoire hors de la portée du canon. Tandis que les élèves gagnaient à pied leur nouveau collège, le P. Recteur, en habit laïc, accompagné du P. Prampain, rentrait à Vaugirard, qu'un décret de la veille avait confisqué au profit de la Commune: laissant le P. Hériveau parlementer avec le chef des fédérés, le P. Gravoueille s'empare de l'argent qui restait en caisse, trente mille francs. C'était, dans la circonstance, toute la dot du pauvre petit collège de St-Germain. Encore fallait-il faire passer le trésor à travers les lignes des fédérés. Sur la place d'Issy la voiture est arrêtée; je transcris ici le récit du P. Prampain, qui y était: « Deux hommes se jettent à la tête du cheval. Pendant que le P. Gravoueille dissimule le précieux sac sous un pan de son mac-ferlane, je saute de la voiture, et je parlemente:

« On ne passe pas!

— Je le vois bien.

— Vous vous sauvez de Paris?

— Non, je retourne chez moi.

— Où demeurez-vous?

— A Saint-Germain.

— Vous devez appartenir à un bataillon de la garde nationale de Paris; quel est votre bataillon?

— Mais, puisque je demeure à St-Germain, comment voulez-vous que j'appartienne à la garde nationale de Paris?

— C'est juste; ainsi vous n'êtes inscrit dans aucun bataillon?

— Je puis vous le certifier.

— Et le citoyen qui est dans la voiture?

— C'est mon père.

— Enfin, vous ne passerez pas par ici, la route du Bas-Meudon n'est plus libre; vous feriez mieux de rentrer à Paris.

— Peut-être, mais il faut absolument que je sois à Saint-Germain ce soir. Si la route du Bas-Meudon n'est pas libre, nous prendrons un autre chemin. Vous n'avez pas pour consigne d'empêcher les gens d'aller à Saint-Germain, je suppose?

— Allez au diable!

— Merci. »

Sur un signe, le Frère Mouly a fait tourner ses chevaux, et nous partons à fond de train [1]

A peine arrivé à Saint-Germain le P. Recteur apprenait que les élèves n'avaient dû qu'à un hasard — disons mieux: à une attention miséricordieuse de la Providence — d'échapper à un désastre: de loin un bataillon de l'ordre avait pris les divisions du collège, marchant en rangs, pour une reconnaissance de fédérés, et c'est au moment de tirer qu'un gendarme apercevant un mouchoir blanc, avait averti l'officier. L'on voit si la confiance robuste du P. Gravoueille eut, en ce jour, matière à exercice, et sa reconnaissance envers Dieu, à actions de grâce. Cette fois le calme — un calme très relatif — dura: l'installation se fit très vite, grâces aux bons offices des religieuses de la Mère de Dieu, de la maison des Loges, qui se montrèrent admirables de fraternelle et délicate charité. « Avant quinze jours, écrivait un Surveillant de ce collège improvisé [2], nous aurons deux cents élèves. Ces bons enfants supportent avec un courage admirable les mille petites privations inséparables de l'entassement dans lequel tout se trouve ici. On a souhaité la fête de notre bon Père Recteur. Une simple séance académique de la classe de Rhétorique sur *les malheurs de la France* en a fait tous les frais et plus d'une larme a coulé, tant le sujet était actuel. Le R. Père, plus ému encore que l'assistance, a remercié tout le monde avec des paroles brûlantes qui ont vivement impressionné toutes les âmes: il nous a si bien montré que le retour à Dieu était l'unique remède à toutes nos plaies! »

Tout n'était pas fini pourtant: le 21 mai, l'on apprenait que le Maréchal de Mac-Mahon, maître du Trocadéro et de l'Arc de Triomphe, occupait Passy et Vaugirard. Dès le lendemain le P. Gravoueille part pour Paris, y entre, en dépit du combat qui faisait rage. Il a l'immense joie de retrouver son collège encore debout, mais dans quel état! Seize cents *Vengeurs de Flourens* casernés dans les bâtiments, après les avoir odieusement contaminés de la cave aux combles, avaient tout préparé pour les « flamber » à l'approche des Versaillais « Dans les chambres, dans les classes, dans les corridors, nos livres déchirés, des tas de paille et de vieux papiers mêlés de paquets de cartouches furent arrosés d'huile ou de pétrole. Le long des escaliers, couraient des traînées de poudre reliant tous ces bûchers. Il suffisait de la flamme d'une allumette... et l'édifice instantanément s'embrasait [3]. » L'arrivée soudaine des troupes régulières

1. Ed. Prampain : *Souvenirs de Vaugirard*, Paris, 1887, p. 132-133.
2. Lettre du P. Richard.
3. *Souvenirs de Vaugirard*, p. 157.

déjoua ces plans: surpris, tournés, enveloppés avant d'avoir pu prendre leurs mesures de défense, les *Vengeurs* lâchèrent pied, en proie à une panique effroyable: on ramassa quinze cents fusils dans le parloir et dans les caves. Le collège était sauvé, mais dix jours après l'on apprenait le massacre des otages. Parmi eux figurait l'ancien directeur de l'ambulance de Vaugirard, le vaillant Père Alexis Clerc, tombé en bon soldat de Jésus-Christ.

La tache du P. Gravoueille restait lourde: il trouva pour la mener à bout des forces qu'on ne lui savait pas. Recouvrer le mobilier et la bibliothèque du collège, réparer, purifier, réorganiser l'intérieur et l'extérieur des bâtiments, obtenir les attestations et les indemnités auxquelles on avait droit, — ces besognes pénibles, mais indispensables, absorbèrent les mois de Juin à Octobre 1871. Tout fut prêt, et Vaugirard, retrouvant ses cinq cents élèves, put les accueillir comme s'il n'avait pas traversé, par deux fois en moins de deux ans, la plus dure des tourmentes.

Après avoir achevé ce triennat, qui fut, considéré du dehors, le point culminant de sa vie, le P. Gravoueille eut à diriger, comme premier Recteur, du 15 août 1872 à octobre 1875, les débuts du collège St-Grégoire à Tours, dont les démarches de la Rde Mère Thérèse de St-Joseph, Prieure du Carmel, jointes aux prières de sa communauté, venaient d'assurer enfin la fondation.



Remplacé, en octobre 1875, dans une charge devenue lourde pour sa santé, mais qu'il avait soutenue jusqu'au bout avec honneur, le Père rentra joyeusement sous la direction d'un supérieur immédiat. On l'appliqua dès lors aux fonctions qui convenaient si bien à son caractère, à ses attraits, à ses talents; et durant trente ans il ne cessa pas, tout en occupant parfois un emploi subsidiaire, d'être dans la force du mot, un Père Spirituel. Parmi ces emplois de seconde ligne, il faut signaler celui qu'il remplit en 1881, comme directeur de l'École Apostolique de Poitiers: on a pu l'appeler sans exagération l'ange gardien, en ces mauvais jours, de cette œuvre admirable. Mais ce n'est là qu'un épisode de cette longue période de sa vie, durant laquelle il fut tout ensemble directeur de congrégation, confesseur, catéchiste, prédicateur de retraites, avec un succès et des fruits qu'il nous reste à rappeler. Les maisons où il vécut ne furent guère que le cadre divers d'une activité pareille: au Mans, à St-Ignace de Paris, au Canada, à Poitiers surtout et à Vaugirard où le bon soldat fit ses plus longues étapes (onze ans ici, treize ans là) — on le vit par-

tout égal à lui-même, gardant sur les âmes, par sa surnaturelle prudence, un ascendant qu'acquérait vite sa grande bonté de cœur.

Directeur de congrégation, le Père Gravoueille s'appliquait surtout à promouvoir dans les enfants qui lui étaient confiés, la dévotion et la charité. Pour le faire avec plus d'efficace, il ne négligeait rien; payant de sa personne au moment de la préparation des fêtes, veillant sur les détails extérieurs, multipliant les industries, quêtant autour de lui les ressources nécessaires. Surtout il s'efforçait, fidèle à l'esprit de S. Ignace, d'intéresser, d'associer ses congréganistes aux œuvres de zèle et de miséricorde qui ne sont pas la part la moins importante de l'œuvre. Il suggérait aux écoliers de menus sacrifices au profit des pauvres gens, il se faisait accompagner par eux dans ses visites de charité. En tout cela, et moins encore dans ses exhortations, il ne cherchait pas le nouveau, le brillant, l'inédit: son esprit ferme, et ami de la tradition, le maintenait dans les voies frayées, l'affectionnait aux méthodes reçues, aux dévotions éprouvées. Devenu vieux, il se répétait, aimant mieux paraître manquer d'originalité que de reconnaissance: ainsi chaque année, il rappelait à ses Congréganistes de Vaugirard, durant le mois de S. Joseph, les bienfaits insignes de protection et d'aide qu'il avait reçus de son glorieux Protecteur. C'était l'incendie arrêté, dont j'ai dit un mot ci-dessus; c'était un élève ranimé, tiré d'un état de prostration que les médecins jugeaient mortel, ou du moins fatal à la raison du pauvre enfant... Et ses jeunes auditeurs, qui connaissaient d'avance ces traits, n'en admiraient pas moins la fidèle reconnaissance de leur directeur, et sa simplicité à se mettre en scène. Telle fut l'influence du P. Gravoueille, surtout durant les premières années, alors que ses forces étaient plus entières, que plusieurs de ses congréganistes, au milieu des travaux et des soucis de la vie d'homme, aimaient encore à chercher en lui l'ami fidèle et sûr, auquel il faisait bon confier ses pensées les plus intimes.

Sur la direction spirituelle du Père, qui s'exerça durant tant d'années, avec des fruits excellents, auprès des âmes consacrées à Dieu, il nous reste plus de détails, et, sinon plus édifiants, du moins plus originaux. Très fidèle disciple de la spiritualité des *Exercices*, il l'adaptait pourtant avec un rare bonheur à la diversité des attraits et des épreuves. Trait bien notable: son influence, probablement parce qu'il ne s'en prévalait que pour mener les âmes, ou les garder à Notre-Seigneur, ne s'usait pas avec le temps. Cette maîtrise aimée et discrète s'exerçait par les retraites, la direction orale, la correspondance. J'ai sous les yeux le résumé des instructions du Père pour une retraite de huit jours: rien de plus simple, de plus uni, j'allais dire

de plus classique; aucune recherche d'éloquence ou d'originalité, mais en revanche des traits qui portent, des réflexions naturelles et touchantes, une insistance marquée sur les vertus solides, sur le sérieux de la vie religieuse. C'est vraiment la parole d'un homme « qui sait », par une longue expérience, « ce qu'il y a dans l'homme », qui craint les chimères, les exaltations de tête, les exagérations verbales si faciles à commettre. On sent qu'on peut avoir confiance, que ce prédicateur ne se prêche pas lui-même...

Mais il ne faudrait pas croire que ce souci des voies communes nuisît à l'élévation, à l'énergie, à l'accent personnel de la direction du P. Gravoueille. Il prend sa revanche dans les conseils en particulier: fin psychologue sous son apparente bonhomie, il distingue assez vite l'appel particulier de telle personne, son besoin actuel. Alors il insiste, il se répète. Voici une âme aux prises avec de grandes difficultés, dans une vocation certaine, et très haute: le Père, remarquant son énergie native, s'en sert pour la fonder en courage: *Esto vir;* calme, courage, fermeté dans l'esprit de foi, c'est la leçon qu'il reprend, sans se lasser, durant des mois, proposant des exemples concrets, rappelant les principes de foi. Puis, quand il a rasséréné cette âme, quand il l'a établie dans la lumière du devoir intégralement connu, pleinement accepté, il l'incite à monter plus haut. Il attend néanmoins que l'attrait se manifeste, et cela ne tarde pas: « Vous trouvez que l'*Esto vir* ne vous suffit plus. Je le comprends; il y a mieux que cela: *Esto Christus,* ne cherchant en tout que la gloire de Dieu, et l'accomplissement de sa sainte volonté. » Mais voici de nouvelles épreuves, et cette hauteur de vues paraît effrayante: du moins, insiste le Père, ne perdons pas le terrain gagné: « Vous restez dans l'*Esto vir*, en tendant à l'*Esto Christus*... » Il y a, ce me semble, dans ces brèves indications, une leçon de direction qui n'est pas banale.

Une autre des dirigées du P. Gravoueille rappelle sa grande force à dire toute la vérité aux âmes capables de la porter. A l'appui, voici toute une série de notes sur l'humilité, dont la vigueur ne peut manquer de frapper ceux qui n'ont connu du Père, que sa souriante et universelle bonté. « Je voudrais bien vivre pendant huit jours avec vous; je vous ferais perdre une à une vos illusions sur vos prétendues qualités. Les autres partagent ces illusions, et l'on vous a toujours encensée. Mais est-ce que vous ne trouvez rien en vous qui soit méprisable? Cet orgueil de l'esprit qui vous fait rechercher l'estime, et non pas l'estime de la dernière, mais de votre supérieure, ou des esprits supérieurs!... Votre fonds est tout d'orgueil et de dangers; et si Dieu ne vous avait pas tendu la main, où seriez-vous maintenant? Vous étiez le jouet de l'orgueil et du démon, et vous ne le

saviez pas! » Et encore: « Vous voudriez en finir vite avec votre nature; mais avec une âme profondément orgueilleuse, Dieu est obligé de mesurer ses dons... Les pensées d'amour-propre naissent en vous naturellement; c'est comme ces champignons qui poussent tout seuls sur le fumier, car votre pauvre cœur est une terre à orgueil... Quand vous méprisez les autres vous mériteriez bien qu'on vous méprisât, car c'est vous qui êtes méprisable d'avoir ces sentiments. » L'on pourrait multiplier les citations, les témoignages: les nombreuses lettres du Père qui m'ont passé sous les yeux, si elles ne renferment rien de bien nouveau, ou de puissamment original, ne contiennent aussi rien que de digne, de judicieux, de saintement paternel. Laissons ces humbles trésors aux mains de ceux qui les ont reçus, et les gardent chèrement; mais non sans avoir noté qu'ils supportent l'épreuve délicate d'un contrôle étranger: l'alliage humain qui se glisse si facilement dans ces confidences intimes n'a laissé dans celles-ci que des traces insaisissables.

***

Le soir tombait peu à peu autour du bon ouvrier: ses dernières forces passaient à former des congréganistes, à diriger des âmes — ou bien proches, ou bien éloignées de la perfection, dans le monde et dans le cloître. Il s'occupait de plus activement d'œuvres populaires: je noterai seulement parmi ces dernières l'œuvre Ste-Élisabeth, pour les tuberculeux et les phtisiques dont, après avoir été l'un des fondateurs, il fut longtemps le soutien et l'appui. Et, par delà les œuvres connues, classées pour ainsi dire, que de secours discrets prodigués aux corps et aux âmes, que d'interventions généreuses que la tranquille humilité du Père, ou dissimulait, ou faisait paraître toutes naturelles, et comme dues! Relevons enfin des prédications au peuple: l'éloquence, surtout vers la fin, laissait bien à désirer, mais non l'accent apostolique et la conviction. Le Père ne se faisait d'ailleurs pas illusion sur ses aptitudes en ce genre, mais il voulait utiliser jusqu'au bout ce qui lui restait de forces. Les changements d'orientation qui se manifestaient autour de lui, le rajeunissement des idées et des aspirations, sur le terrain politique en particulier, ne laissaient pas que de mettre à l'épreuve ses vieilles et intransigeantes convictions. Certaines allusions, certaines plaisanteries à ce sujet, toujours tempérées d'ailleurs par le respect universel qu'inspirait sa personne, ne laissèrent pas que de lui paraître cruelles. Mais il s'efforçait de n'en rien laisser paraître, et restait cependant fidèle, non seulement à l'esprit, mais à la lettre de ses traditions de Vendéen.

La dispersion de 1901 atteignit le P. Gravoueille à Vaugirard. Il alla s'installer chez les Frères de St.Jean de Dieu, dans l'hospice des Enfants Incurables, heureux de se dévouer à ces petits, à ces souffrants... Mais le cœur fidèle de ses anciens Juvénistes Canadiens ne l'avait pas oublié: on lui proposa de revenir à Montréal. A près de quatre-vingts ans, il n'hésita pas à traverser l'Océan, et devint Père Spirituel des Juvénistes au Sault-au-Récollet, près de Montréal, en octobre 1902. Cependant les infirmités allaient s'appesantissant: la goutte et les rhumatismes le réduisirent peu à peu à l'impuissance. Il fallut, privation suprême, renoncer à dire la Sainte Messe. En juillet 1905 les signes avant-coureurs de la fin se manifestaient; le 10, il reçut l'Extrême-Onction, et tomba dans un état de demi-délire, coupé d'instants de lucidité. Il ne cessait de répéter la seconde partie de l'*Ave Maria:* « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous... maintenant et à l'heure de notre mort. » Cette heure sonna le 19 juillet, un mercredi. Le fidèle serviteur de S. Joseph mourait le jour consacré à son puissant Protecteur. Les restes mortels du P. Gravoueille reposent là-bas, dans le petit cimetière du noviciat. Son souvenir continue d'animer au bien beaucoup d'âmes qu'il a guidées. Si l'on voulait résumer sa vie d'un mot, celui qui viendrait sur nos lèvres est *fidélité:* il fut fidèle à Dieu, à sa vocation, à ses traditions de race, de famille et de religion; fidèle aux attraits de la grâce, aux affections saintes de sa vie, aux travaux de son ministère. L'Église ne trouve pas meilleure louange pour S. Joseph: *Vir fidelis multum laudabitur...* Le P. Gravoueille ne souffrirait pas que nous en disions plus de lui-même.

Le R. P. Eugène Cosson. 1830-1906.

LE 25 juin 1906, Notre-Seigneur rappelait à lui un de ses serviteurs les plus fidèles et les plus dévoués. Après 58 ans de Compagnie, le P. Eugène Cosson allait chercher sa récompense.

Peu de vies ont été si bien remplies par le travail, par la prière, par la pratique exacte des vertus religieuses. Le P. Cosson a bien mérité de cette Compagnie dont il s'est montré toujours l'enfant reconnaissant et soumis, dont il a été l'honneur et cela en restant toujours dans des positions modestes et communes. On peut dire aussi qu'il a bien mérité de sa Patrie, de la France pour qui il a préparé plusieurs générations de serviteurs d'élite, en particulier, dans l'armée, puisque son ministère a été presque exclusivement consacré à former des officiers chrétiens, aussi fidèles à l'Église que dévoués au service de leur Pays.

Il y aurait ample matière à une plus complète biographie. Il serait intéressant d'étudier cette physionomie si caractéristique, de citer mille traits qui en préciseraient l'originalité et de rappeler les exemples de vertus tant admirées par ceux qui en ont été les témoins. Sans être doué de ces qualités exceptionnelles qui assurent le succès, le P. Cosson est parvenu à force de travail, d'énergie, d'abnégation, de dévouement à mettre en valeur et à tourner au bien des âmes, les humbles talents qu'il avait reçus de la nature et de la grâce.

Il faut nous contenter d'une simple notice, sa modestie ne souffrirait pas de longues louanges, et son humilité protesterait contre un éloge qui lui semblerait excessif.

Eugène Cosson naquit à Foulcrey, arrondissement de Sarrebourg, en Lorraine, le 2 mai 1830. Hélas! et ce ne fut pas une des moindres tristesses de sa vie, ce cher coin de France qu'il aimait tant, devait, après la funeste guerre de 1870, être compris dans la part que se faisait le vainqueur et servir de frontière au pays annexé.

Bien entendu, quand le moment d'opter fut venu, il n'hésita pas à rester français.

C'était un enfant vigoureux, d'une santé à toute épreuve, d'une énergie indomptable, d'une volonté que rien ne pouvait briser. Toute sa vie devait en être la preuve indéniable. Physiquement il était exceptionnellement constitué, ayant à peine besoin de nourriture et pouvant presque se passer de sommeil. Sa vie, sous ce rapport, a toujours été un problème pour ceux qui ont vécu avec lui. Était-ce mortification ou simplement affaire de tempérament; qui pourrait le dire? Pour être dans le vrai, il faut reconnaître que son tempérament ne réclamait pas ce qui est indispensable aux autres et que sa mortification faisait le reste.

Il avait un cœur excellent, très affectueux même, sous une apparence un peu fruste, un peu rude: c'était bien le *bourru bienfaisant.* Par nature et par goût, il parlait fort peu, se montrait taciturne même, à certaines heures, mais il écoutait volontiers, était bien à la conversation dont il suivait tous les détails et relevait volontiers les saillies.

Il fit ses premières études au Petit Séminaire de Pont-à-Mousson. Les commencements furent rudes. L'enfant se pliait mal aux exigences de cette vie nouvelle: un beau jour, le mal du pays s'empara de lui; brusquement il quitta le Séminaire et revint à la maison paternelle. Son père, homme d'énergie et de décision, le mit au travail dès son arrivée... Le voilà apprenant à conduire une charrue. Cela dura trois jours sans qu'Eugène fît entendre une plainte, un murmure, ni même

une observation. Le quatrième, il se remet à la peine, puis, arrivé au bout d'un sillon, brusquement encore abandonne sa charrue, passe par la maison paternelle pour y reprendre ses vêtements d'écolier et retourne au Séminaire sans avoir dit un seul mot.

Cette fois, il devait persévérer jusqu'au bout.

Le 9 novembre 1849, Eugène Cosson entrait au noviciat d'Issenheim sous la direction du P. Pierre Cotel, qui découvrit promptement en lui des qualités d'absolu dévouement et d'abnégation. Il aimait à parler de ce temps béni où tout lui était souvenir. 56 ans plus tard, il eut occasion de retourner en Alsace et fut ému jusqu'aux larmes en revoyant ce cher berceau de son enfance religieuse.

Son noviciat fini, il fut envoyé à St-Acheul pour y faire un an de juvénat. Son zèle apostolique déjà très ardent, le fit désigner pour aller à l'hôpital d'Amiens porter à ces pauvres malades les consolations dont ils avaient besoin. Il en profita pour leur faire le catéchisme et donner à leurs âmes les secours que réclamait leur état.

A Brugelette en 1853 et 1854, il commença sa philosophie: ceux qui l'ont connu plus tard seront peut-être un peu surpris de le trouver: *Président de l'Académie de Grec.* Ce n'était pourtant pas à des études de grammaire ou de littérature qu'il devait consacrer sa vie.

Brugelette n'existait plus. Les collèges s'ouvraient en France; on avait besoin de sujets, et les Supérieurs ne pouvaient offrir aux Scolastiques, les loisirs de trois années consacrées exclusivement à l'étude de la Philosophie. Tout en exerçant les fonctions de surveillant, le P. Cosson en 1855, fit sa 3e année de Philosophie au Collège de Vaugirard.

Voici maintenant que sa véritable carrière va commencer. En 1856, il fut envoyé à la rue des Postes. Cette maison qui devait devenir si célèbre n'existait que depuis deux ans. Elle exigeait des gens de dévouement, d'abnégation, des religieux ne reculant devant aucun travail, aucune corvée. La place du P. Cosson y était donc tout indiquée: on sait avec quelle générosité il se donna à cette œuvre qui lui était confiée.

A cette époque, les Professeurs de Mathématiques étaient rares dans la Compagnie pour se charger de la préparation aux grandes Écoles du Gouvernement, mission qui, jusque-là, n'avait pas été remplie par des prêtres ou des religieux. Il fallait que la Compagnie comptât sur le dévouement de ses enfants. Le P. Cosson, comme bien d'autres à cette époque, se mit courageusement à l'œuvre. Il apprit, presque jour par jour, la leçon qu'il devait enseigner à ses élèves. Il fut avec beaucoup d'autres, la démonstration de cette vérité: que ce ne sont ni les grades Universitaires, ni les vastes connaissances

qui font *exclusivement* les bons Professeurs, et que le dévouement, le travail et l'obéissance peuvent remplacer ce qui manque du côté de la préparation antérieure. On sait avec quel succès il remplit son office.

Il devait rester là jusqu'en 1870. Commençant par faire le cours de Mathématiques élémentaires, il arriva à celui de St-Cyr, qui devait être sa mission par excellence. En 1864, on avait ajouté à ses fonctions celle de Sous-Préfet. Il eut à s'occuper de discipline et de menus détails d'ordre administratif qui sont si importants dans une maison de ce genre; il s'y montra d'une compétence remarquable.

Le temps marchait, le P. Cosson, tout absorbé par ses occupations si multiples et si diverses, avait en 1866, 36 ans d'âge et 17 de Compagnie. Il aurait bien eu droit de demander à faire ses études théologiques, mais il ne savait qu'obéir et ne voulait rien demander. Sans doute les Supérieurs y songeaient, mais la pénurie de sujets capables de le remplacer rendait sa présence indispensable à l'École; c'est pour le compenser de ce retard involontaire, qu'il fut appelé au Sacerdoce, pendant le cours de l'année scolaire 1866-1867. A toutes ses autres occupations, il avait dû joindre la préparation de son examen de théologie morale.

L'année précédente, il avait été nommé Préfet des Études. Le P. Ducoudray qui l'avait vu à l'œuvre, pendant les premières années si laborieuses de l'École Ste-Geneviève, le tenait en haute estime. Il savait qu'il pouvait compter sur lui et attendre de lui tous les sacrifices. Il le prouva bien lors de la grande révolte, si célèbre dans les annales de l'École; le P. Cosson y fut admirable de fermeté et d'abnégation. Une grande intimité s'établit alors entre le P. Recteur et son Préfet: ces deux âmes généreuses étaient bien faites pour se comprendre: on le vit bien quand, quelques années plus tard, à Mazas, il y eut un échange de lettres et de confidences entre le futur martyr de la Commune et le P. Cosson qui aurait bien voulu partager la captivité de son Supérieur et le suivre jusqu'à l'effusion du sang!

Par sa naissance, le P. Cosson appartenait à la Province de Champagne; celle-ci le réclama, c'était son droit. Il fut appelé à remplir à St-Clément de Metz, les mêmes fonctions qu'à l'École Ste-Geneviève. St-Clément avait aussi une école préparatoire, le P. Cosson devait y apporter et son dévouement et toute l'expérience acquise à Paris.

Hélas! c'était l'année terrible! Il fallut faire tout autre chose que d'enseigner les Mathématiques. Les classes furent remplacées par des visites de malades aux ambulances, plusieurs fois même il fallut

accompagner les armées dans les tentatives de sortie. Le P. Cosson y déploya tout ce que son cœur de prêtre, tout ce que son patriotisme lui inspirait.

Après la capitulation de Metz et l'armistice qui termina la guerre (janvier 1871), le P. Cosson quitta St-Clément, passa quelques jours à Paris, et fut envoyé à Laval pour y *commencer* ses études théologiques: il avait 41 ans d'âge et 22 de Compagnie. Il se refit jeune scolastique, ne réclama aucune dispense que son âge aurait pu autoriser, acceptant toutes les corvées: ce fut un spectacle très édifiant dont tous les témoins ont gardé un précieux souvenir. Il se mit au travail avec frénésie, et pourtant ce travail n'était pas dans ses goûts, et rien ne l'y avait préparé. Là encore le succès répondit à ses efforts.

Il avait soif de se dépenser, son activité le dévorait. Il lui fallait, non des promenades, mais des courses très longues et très fatigantes. Souvent dès 4 h. du matin, il quittait la maison pour aller dire la Ste Messe à St-Joseph des Champs, éloigné de plus de 6 kilomètres, et revenait au pas de course, à jeun pour l'heure de la classe; aussi lui fallait-il des compagnons d'une exceptionnelle vigueur. De plus, le dimanche il allait prêcher dans les paroisses environnantes; Bréal en Ille et Vilaine fut son champ de zèle apostolique. Ce n'est pas qu'il fût orateur, il était apôtre et c'était suffisant.

Il jetait à la figure des gens, les sermons qu'il avait composés ou qu'on lui prêtait; tout était appris par cœur; il récitait avec volubilité, comme pour ne pas perdre le fil, mais il y avait un accent qui suppléait à tout.

Ses études terminées avec succès, en 1875, il faisait à Laon, sa 3e année de probation, sous la direction du bon P. Dorr, qui garda de lui un pieux souvenir, et le citait aux tertiaires des années suivantes comme un modèle à imiter. Il n'était que temps de terminer sa formation religieuse; par une exception bien justifiée, à la fin de l'année, avant de quitter le 3e an, le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge, le P. Cosson faisait sa Profession solennelle, il était dans sa 45e année et avait 27 ans de Compagnie.

Ce fut à cette époque que pour des raisons purement administratives, il fut définitivement attaché à la Province de France, aussi revint-il à sa chère rue des Postes où il reprit le cours de St-Cyr.

La période de 1871 à 1880 fut pour l'École Ste-Geneviève, la plus brillante et la plus consolante à tous égards. Les succès furent éclatants, trop peut-être à un certain point de vue, car ils déchaînèrent contre l'École, la colère et la rage de ses ennemis; on en eut bientôt la preuve par l'orage suscité contre nous à l'occasion des Examens

de l'École Polytechnique qui se termina par un procès retentissant dont on connait les suites. Ce n'était qu'un prélude de ce qui se préparait pour 1880.

Dans cette période les élèves, encore sous l'impression de la guerre récente, apportèrent au travail un entrain merveilleux, l'espoir de la revanche les stimulait, et leur faisait même accepter une discipline assez sévère dont ils semblaient comprendre la nécessité. Ceux qui ont vécu à cette époque à la rue des Postes, se souviennent de l'esprit qui régnait dans la maison et de la ferveur toute patriotique qui enflammait tous les cœurs. Le P. Cosson donna alors libre carrière à son activité et à son zèle; ce qui le caractérisait, c'était un dévouement sans limites à ses élèves; jamais il ne décourageait personne, s'attelait pour ainsi dire aux retardataires qu'il harcelait sans cesse, jusqu'à ce qu'ils se fussent mis dans la tête les parties indispensables du programme. Il ne leur laissait pas un moment de répit, les appelant en répétitions particulières, les interrogeant quand il les rencontrait dans un corridor. En forçant pour ainsi dire au succès... aussi que d'épaves il a sauvées du naufrage.

Sa bonté était incomparable, il s'intéressait à tout ce qui de pres ou de loin, concernait ses élèves; après leur sortie de l'École, il continuait à les entourer de sa sollicitude, s'occupant de leur carrière, de leur avancement, de leur établissement. Combien qui ont avoué ne devoir qu'à lui, leur entrée à St-Cyr! aussi tous lui étaient reconnaissants de ce qu'il avait fait pour eux.

C'est ce qui explique cette popularité dont il a joui et que personne n'a su conquérir au même degré.

S'il se dévouait à ses élèves, à leurs études, leur donnant tout son temps et ne ménageant pas sa peine; plus encore il recourait pour eux aux moyens surnaturels, à la prière, aux mortifications et à l'exercice des vertus religieuses. Au moment des examens, il faisait une neuvaine au Sacré-Cœur pour leur succès... tous les matins à 4 h. ½, il partait à pied, pour Montmartre, y disait la messe à 6 h. et il revenait à jeun pour sa classe à 8 h.

Il avait aussi une grande dévotion à N.-D. des Victoires, où, à cette époque, il allait souvent le dimanche dire la Messe de 6 h.; plus tard, dans les dernières années de sa vie, il ira tous les dimanches sans exception, prier la Ste Vierge, pour ses anciens élèves et aussi pour la prospérité de sa chère École. Il n'a cessé que vaincu par la maladie. La dernière fois qu'il s'y rendit, en janvier 1906, il se traînait à peine et eut beaucoup de difficulté à revenir à pied.

Le P. Cosson était l'homme des corvées: promenades, manèges, surveillance d'étude ou de réfectoire, classes supplémentaires, rem-

placements de collègues empêchés pour quelque raison, rien ne lui coûtait quand il s'agissait de rendre service ou d'être utile à ses élèves.

Dans les dernières années, la réforme des programmes lui avait donné beaucoup de travail. Il avait appris les Mathématiques élémentaires pour les enseigner à ses élèves. On exigea des Spéciales, il n'en avait jamais fait. Il lui fallut donc se remettre au travail, malgré son âge et la difficulté des matières si nouvelles pour lui. Sa constance triompha de tout.

En 1880, les décrets l'obligèrent à quitter l'École; il resta cependant professeur, habitant au-dehors, ne venant que pour les classes. Quelle perturbation dans sa vie! ne plus avoir ses élèves sous la main pour les interroger ou les stimuler!

L'année suivante les tracasseries de l'administration gouvernementale lui fermèrent la porte de l'École. Pour utiliser son activité, il fut envoyé avec quelques Pères au Château de Beaumesnil (Eure), où le Comte Charles de Maistre voulut bien les accueillir. Là, aux enfants de cet hôte, si charitable et si bienveillant, vinrent se joindre quelques autres, appartenant à des familles amies ou alliées. Il y eut un tout petit collège pendant un an. Le P. Cosson prépara *un* élève à St-Cyr; il fit la classe comme s'il se fût trouvé devant les 50 d'autrefois, avec le même entrain, la même ardeur: inutile de dire que le candidat fut reçu à la fin de l'année.

Rappelé à Ste-Geneviève, car la surveillance gouvernementale s'était un peu relâchée de sa rigueur primitive, il y remplit les fonctions de Préfet et de Professeur. De nouveau il déploya toutes ses qualités de dévouement et de zèle. L'histoire de cette époque tourmentée serait à faire et offrirait un intérêt considérable; mais il vaut mieux passer sous silence les épreuves inévitables d'une situation très fausse parce que tout y était imprécis. Chacun fit son devoir et agit selon les lumières de sa conscience. C'est au Bon Dieu à juger les hommes selon leur mérite et à tenir compte à chacun de ses bonnes intentions.

Quoi qu'il en soit, le P. Cosson ne se démentit pas un instant; il se fit tout à tous, et conquit plus que jamais l'estime et l'affection de tous les élèves et même de tout le nouveau personnel de la Maison.

La persécution s'accentua comme on sait. La Compagnie, comme toujours, fut frappée la première; en 1901, le P. Cosson se retira dans un petit appartement peu éloigné du Collège, espérant peut-être pouvoir rendre encore quelques services directement ou indirectement. De fait, il eut quelques élèves, mais trop peu pour son zèle. Ce fut un chagrin qui le mina sourdement et dont il ne put se consoler.

Le P. Recteur de l'École étant mort en exil, le P. Cosson fut chargé de le remplacer en qualité de Supérieur, auprès des Pères qui restaient de l'ancienne Communauté (1902). La charge lui pesa beaucoup, il devenait supérieur pour la première fois à 73 ans. Les difficultés qui auraient été grandes pour tout autre, l'étaient encore plus pour lui, en raison de ses relations antérieures avec l'École et de la part qu'il avait prise à la nouvelle réorganisation. A plusieurs reprises, il sollicita du T. R. P. Général, d'être déchargé du fardeau de la supériorité et de la responsabilité qui lui incombait. En 1904, sa Paternité répondit à ses désirs; le P. Cosson rentra dans la vie ordinaire et ce fut une de ses dernières consolations.

Mais l'âge commençait à faire sentir son poids, et tant de fatigues accumulées allaient triompher de son tempérament, pourtant si vigoureux; puis les élèves se faisaient rares, et le P. Cosson ne pouvait vivre ainsi sans travailler. Il en conçut un profond chagrin, il devint triste, et nul doute que cette situation ne fût une des causes qui abrégèrent sa vie.

En janvier 1906, un gros rhume, dont il ne put se défaire, le fatigua considérablement; les soins les plus dévoués, ne parvinrent pas à le remonter; bientôt une crise d'albuminurie se déclara. Après avoir traîné quelque temps dans son appartement de la rue des Fossés St-Jacques, la charité des Supérieurs l'envoya, le 4 avril, rue St-Lambert, dans le quartier de Vaugirard, où nous avons une infirmerie commune à toutes les maisons dispersées. Là les soins les plus intelligents et les plus dévoués, lui furent prodigués sans succès. Le malade ne se remettait pas; on eût dit qu'un mal intérieur, plus grave que celui qu'on constatait au dehors, le rongeât en secret. Les médecins conseillèrent un changement d'air, la campagne. Les Supérieurs lui proposèrent le Collège de St-Joseph, à Marneffe, en Belgique, l'air y est excellent; on pensait que la vie de communauté à laquelle il était si attaché, lui ferait du bien, et que la présence des élèves serait une distraction efficace. Il n'en fut rien. Arrivé à Marneffe, il eut hâte d'en revenir, on accéda à ses désirs.

A Paris, le mal ne fit qu'empirer; le marasme ajoutait encore à la gravité de son mal; lui, si actif, tomba vite dans un état presque comateux... Ses derniers jours se passèrent dans un grand abattement; il reconnaissait les visiteurs, mais il ne disait rien. Enfin, muni de tous les Sacrements, le 30 juin, sans agonie, il s'éteignit doucement et entra dans le repos du Seigneur.

Ses funérailles furent très simples comme il convient pour un religieux. On transporta son corps à l'église St-Jacques du Haut Pas, sa paroisse et paroisse aussi de l'École Ste-Geneviève. Il y eut une

affluence aussi considérable que le permettaient les circonstances et le peu de temps qu'on avait eu pour convoquer ses nombreux amis et ses anciens élèves. En d'autres temps, il eût été accompagné à sa dernière demeure par une foule bien plus nombreuse, mais la persécution lui fit sentir sa rigueur jusqu'à la fin.

Ne faudrait-il pas dire un mot de sa vie intérieure? Ce ne serait possible qu'à ceux qui ont été les confidents intimes de ses relations avec Notre-Seigneur. On aimerait à entendre quel ressort surnaturel sut imprimer à sa vie, ce caractère si merveilleux d'abnégation, de dévouement, d'activité et de zèle, et comment il put arriver à se détacher ainsi de lui-même.

Ses notes de retraite nous en donneront une idée, et nous le feront mieux connaître que tous les témoignages que nous pourrions recueillir. Voici ce qu'il écrivait après sa retraite de 1885.

« Un jour que je demandais à Dieu, avec instance et humilité, qu'il « m'accordât les grâces dont j'avais besoin pour mener à bonne « fin l'œuvre qu'il m'avait confiée, il me sembla qu'il me dit ces pa- « roles: *Vigilate et orate*, je n'en prendrai donc pas d'autres pour « guide, pendant cette année. De plus, je dois m'exercer à la patience, « je n'en ai pas du tout, parce que je ne suis pas humble. Accepter « avec résignation et soumission à la volonté de Dieu ce qu'il per- « mettra. — Recevoir toujours les élèves avec calme, malgré leurs « défauts. N'entendions-nous pas lire ces jours-ci, que le B. P. « Claver avait patienté 20 ou 30 ans, pour obtenir la conversion d'un « Musulman?

« Lui, il savait ce que valent les âmes, combien elles sont chères « à Dieu, combien elles lui ont coûté, combien il les traite avec mé- « nagement et douceur. Oh! la patience, quelle belle vertu! *Patiens* « *quia misericors.* — Ajouter à cela une grande pureté d'intention. « Que dans tout ce que je fais, je cherche non *pas moi*, mais la « gloire de Dieu. Si Dieu bénit mes efforts, le remercier et lui en « attribuer la gloire, mais ne rien m'attribuer, *non rien.*

« 12 fois par jour, au moins, renouveler mon intention, faire en « sorte que ma vie soit aussi conforme que possible à celle que je « mènerais dans une maison de la Compagnie.

« Le ciel, oui; la récompense, oui, mais après le Calvaire: ne « jamais me plaindre donc. D'ailleurs, ici-bas, il n'y a pas d'autre « récompense que de bien combattre. Non, pas de récompense sans « travail, sans effort. Plus l'effort est grand, plus belle aussi sera la « récompense.

« Résolution de 1888. — *Envers Dieu:* 1° accepter mon status tel « qu'il m'est envoyé, le regardant comme l'expression de la volonté

« de Dieu; 2° me bien convaincre que je ne suis rien sans le secours « de Dieu, donc tâcher de rester bien uni à N.-S., dans la méditation « mieux faite avec *additions*, *colloques*, *examens*. En général, attention « plus grande pour tout ce qui touche au service de Dieu. Visites « au St-Sacrement. *Supérieurs*, ils tiennent pour moi la place de « Dieu, donc respect, donc *obéissance*, ne jamais parler de ce qu'ils « croient devoir faire si ce n'est pour l'approuver, me mettre à leur « disposition, ne pas craindre de le leur répéter.

« *Frères*. Point d'animosité, ni de froideur quoi qu'il arrive, au « contraire toujours chercher à aider: je ne suis ni Supérieur, ni juge.

« *Enfants*. Qu'ils soient bien persuadés que ce que je veux, c'est « leur salut. Prier souvent pour eux, me dévouer, afin que plus faci- « lement je puisse les porter au bien — observer mes règles, grand « respect des enfants et de moi-même, pas de familiarité, pas de pré- « férence; — ne point fuir les humiliations, quand elles se présentent « — ainsi ne pas chercher à me disculper, à m'excuser.

« Quelle consolation pour moi: *Si diligis me, pasce agnos meos*, oui, « me dévouer encore plus pour ces enfants, mais c'est vers le Ciel « que je dois tourner leurs cœurs et fixer tout leur amour! »

Le P. Cosson est tout entier dans ces dernières paroles!

Le R. P. Charles Joubert. 1825-1906.

LE nom du P. Joubert est un de ceux dont la Compagnie est justement fière, car il symbolise l'union de la science et de la sainteté.

Né le 3 avril 1825, à Beaulieu, (Maine et Loire), Charles Joubert avait puisé dans les traditions d'une famille foncièrement chrétienne, les principes qui orientèrent sa vie et le déterminèrent un jour, à sacrifier le plus brillant avenir pour entrer dans la vie religieuse. Sa pieuse mère ne manquait jamais, à la veille des fêtes de lui adresser ses recommandations que Charles, même lorsqu'il fut grand, recevait avec reconnaissance: « Allons, maman, lui disait-il, vous aurez bientôt à nous envoyer vos mandements. »

Ce fut son oncle, l'abbé Joubert, mort depuis chanoine honoraire d'Angers, qui lui donna les premières leçons de latin, et le fit entrer comme externe au collège communal du Mans, en 1837. Les mathématiques lui furent enseignées tout d'abord par son père, lequel avait autrefois essayé de se préparer à l'École Polytechnique, et ne tarda pas à s'apercevoir des aptitudes du jeune Charles. Un accident tragique le priva à l'âge de quinze ans des soins paternels. Le

24 août 1840, un violent orage éclata sur Beaulieu. M. Joubert qui dirigeait l'exploitation d'un four à chaux, voulant mettre les ouvriers à l'abri, était monté sur le toit de son fourneau, pour les faire rentrer, tout à coup on le voit tomber frappé par la foudre. Il laissait une femme enceinte, obligée de pourvoir à l'éducation de ses six enfants et de prendre en main l'industrie de son mari. Quelques jours plus tard, Charles arrivait en vacances, prêt à remplacer sa mère dans l'exploitation du fourneau, mais sans perdre l'espoir de pouvoir étudier encore. Depuis longtemps un vif désir de s'instruire le possédait; tout enfant, on l'avait entendu dire: « Quand je serai grand, je veux être plus savant que papa. »

Après une année passée au Petit Séminaire d'Angers et deux autres, à cause de la nécessité du stage, au Collège Royal de cette ville, il était reçu bachelier. En 1844, à la fin de sa première année de mathématiques spéciales, il obtenait le prix d'honneur et de retour à Beaulieu, il manifestait l'intention de ne plus quitter sa mère. Mais le chanoine Lambert, chez qui il habitait à Angers, s'était intéressé à son avenir. Il lui offrit une bourse au collège Stanislas, et Charles accepta avec bonheur ce moyen de continuer ses études de prédilection.

En 1845, après avoir remporté le prix d'honneur à Stanislas, il était admis avec le numéro 1 à l'École Normale, et en même temps, par une malchance due sans doute à sa négligence pour les matières accessoires, il était refusé à l'École Polytechnique.

Le témoignage de ses camarades normaliens, disparus pour la plupart, nous fait défaut. Nous savons seulement qu'à l'École, son ardeur au travail se donna libre carrière. Déjà, paraît-il, il avait l'air absorbé et le front embroussaillé d'un homme qui goûte peu les récréations frivoles. Il passait une grande partie de ses congés à Notre-Dame des Victoires.

Toute sa vie, le P. Joubert conserva un culte pour l'École Normale. On lui a même parfois reproché une admiration excessive pour l'Université. Il aurait voulu voir les élèves de la rue des Postes se présenter en plus grand nombre aux examens de l'École. Lors des fêtes du centenaire, en 1895, il assistait Mgr Perraud à la cérémonie de l'église Saint-Jacques du Haut Pas, et jamais, malgré son grand âge, il ne manqua de se rendre au service annuel célébré pour ses anciens Camarades.

En 1848, à la sortie de l'École Normale, il fut reçu premier au concours d'agrégation. « Il est à désirer, disait l'inspecteur général Cournot dans son rapport, que M. Joubert soit placé de manière

à pouvoir continuer les fortes études pour lesquelles il a fait preuve d'aptitudes spéciales. »

Nommé professeur de mathématiques spéciales au lycée de Lille, il fut envoyé, une année après, au lycée de Strasbourg. Trois ans plus tard, après une nomination provisoire au lycée de Rennes, il était appelé à Paris au collège Rollin. C'est vers cette époque qu'il fit à sa mère les premières ouvertures sur sa vocation.

Charles Joubert était, dans le monde, un parfait chrétien. Les conférences du P. Lacordaire, dont il garda toute sa vie un souvenir enthousiaste, avaient affermi ses convictions. La Société de Saint-Vincent de Paul, où il avait pour président un ancien normalien, le vénéré M. Morot, l'aidait à progresser en ferveur et en générosité. Il aimait à visiter les sanctuaires de la Très Sainte Vierge, Notre-Dame des Ermites, par exemple, où il conduisait sa nièce, lorsqu'il était à Strasbourg. Il se trouva un jour, enfermé avec sa sœur, dans l'église de Longpont, pour avoir prolongé ses prières après le Salut. Chaque matin, il entendait la première messe à la rue des Postes. On raconte que, revenant d'un voyage, au cours duquel il avait passé deux nuits en chemin de fer, il fit sa classe à jeun, afin de pouvoir communier en l'honneur de saint Ignace dont c'était la fête. Bref, il se sentait de plus en plus détaché du monde, comme il l'écrivait en 1853 au R. P. Stumpf. Déjà en 1852, il avait fait à Issenheim, une retraite sous la direction du R. P. Cotel. A son vif attrait pour la vie religieuse, se joignait sans doute le désir de faire œuvre d'apôtre dans les collèges catholiques qui s'ouvraient partout à cette époque. Le 31 octobre 1854, il était admis au noviciat d'Angers, sous la direction du R. P. Gautier.

Il n'y resta qu'un an. Les épreuves du noviciat se continuèrent pour lui, au collège de Vaugirard, où il dut suivre un cours de philosophie, en même temps qu'il était chargé de la surveillance des jeunes élèves. A l'exemple de Notre Bienheureux Père, il alla s'asseoir, âgé de trente ans, sur les bancs d'une classe, bien qu'il fût déjà professeur de renom dans l'Université. Quant aux enfants confiés à sa garde, il paraît que leurs espiègleries dépassèrent toute mesure, lorsqu'ils eurent constaté la bonhomie et les distractions de leur surveillant.

L'année suivante, la Compagnie offrait au P. Joubert un emploi digne de son mérite en lui confiant la chaire de mathématiques spéciales, et bientôt après le titre de directeur légal à l'École Sainte-Geneviève, fondée par le P. Delvaux, à l'époque même où le P. Joubert était entré au noviciat. C'est dans cette maison, que pendant plus de trente ans, il déploya les qualités d'un professeur hors de

pair; plus que tout autre, il fonda la réputation de la célèbre École Préparatoire. Lorsqu'on vit pour la première fois un élève de la rue des Postes, sur la liste d'admission à l'école Polytechnique, en 1857, un *Te Deum* fut chanté à la chapelle pour célébrer ce succès; depuis lors, le nombre des reçus alla progressivement en augmentant: plusieurs années il atteignit de trente à quarante.

Au début le P. Joubert trouvait le secret d'allier, aux exigences du professorat, les travaux personnels de l'ordre le plus élevé. C'est ainsi que, de 1858 à 1876, il fit paraître dans les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences*, une série d'articles qui dénotent une érudition et une profondeur de vue peu communes. Signalons seulement ceux qu'il a publiés sous ce titre: *Sur la théorie des fonctions elliptiques et son application à la théorie des nombres.* Ils ont été réunis en un volume que Joseph Bertrand citait en 1867, dans son rapport sur les progrès de l'analyse, comme un des travaux les plus importants des géomètres français. Il ajoutait: « Le P. Joubert, que notre École Normale peut revendiquer comme un de ses plus brillants élèves, est devenu surtout comme géomètre, le disciple de M. Hermite, comme M. Hermite l'est de Gauss et de Jacobi, et son esprit vigoureux et capable d'invention reproduit les qualités du maître, sans rien perdre de son originalité. »

Grace au P. Secchi, venu à Paris, pour l'Exposition de 1867, le P. Joubert fut nommé membre de l'Académie Pontificale des *Nuovi Lincei.* Avec quelle fierté, le R. P. Ducoudray, recteur de Sainte-Geneviève, montrait-il aux élèves les deux illustres savants, dont la célébrité n'avait d'égale que leur modestie!

Par une faveur que justifiaient les services rendus, le P. Joubert avait reçu la prêtrise à Laval, le 25 septembre 1859, et célébré sa première messe au noviciat d'Angers. En 1870, il avait été envoyé à Vannes, pour les vacances, lorsqu'il reçut ce mot du R. P. de Ponlevoy: « Qui de nous pouvait prévoir que le roi de Prusse ferait nos Status? Puisque Paris vous est fermé pour un temps, Laval vous est ouvert. Je vous invite à vous y rendre, et vous donnerez à la théologie, ce que vous retirez aux mathématiques. »

Quinze jours auparavant, le P. Ducoudray lui écrivait: « Nous sommes arrivés à des temps où un jésuite doit savoir souffrir. Soyons aussi des hommes de prière. »

En 1871, le P. Joubert rentra à Sainte-Geneviève. Il en repartait un an après, pour aller faire à Laon, son troisième an, avec le R. P. Dorr comme instructeur. Au lieu d'être envoyé dans une paroisse, à l'époque du Carême, pour se livrer à la prédication, on le chargea de remplacer un professeur d'Élémentaires au collège de Poitiers:

« Être éprouvé, c'est le lot d'un tertiaire », lui écrivait le P. Instructeur pour le consoler de ce ministère ingrat.

A la rentrée de 1873, il revint occuper sa chaire de mathématiques spéciales, qu'il ne devait plus quitter pendant quinze ans. Comme le P. Recteur lui parlait de reprendre plus tard ses recherches personnelles entravées par le professorat, le bon Père répondit mélancoliquement : « Oh! plus tard, je serai vieux, je n'aurai plus de *poésie !* »

Ce n'était pas pour lui un léger sacrifice, que de renoncer à des travaux qui le passionnaient, afin de se consacrer entièrement à la formation des futurs Polytechniques. Mais le nombre des élèves allait sans cesse en augmentant à la rue des Postes. Le P. Joubert se regardait comme obligé de redoubler envers eux de sollicitude et de dévouement. Les innombrables ingénieurs et officiers qui lui doivent leur carrière ne peuvent l'oublier; nous avons recueilli, à l'occasion de sa mort, les témoignages de leur reconnaissance et de leur admiration.

C'est surtout à l'époque des examens que se manifestait son zèle. On le rencontrait alors, presque constamment, dans la cour du Collège de France, veillant lui-même à faire venir exactement les candidats, toujours prêt à leur prodiguer ses encouragements, se faisant rendre compte de leurs réponses, et parfois intercédant en faveur d'un élève qui le méritait auprès des examinateurs. Ceux-ci, d'ailleurs, avaient le Père en particulière estime et faisaient grand cas de ses appréciations toujours loyales.

En 1875, on lui proposa la chaire d'Algèbre Supérieure et le titre de doyen à la Faculté des Sciences de l'Université catholique de Paris. Le P. Joubert n'était pas docteur. Il avait autrefois composé, en vue d'obtenir ce grade, un travail d'une nature si élevée que M. Hermite l'avait détourné de se présenter : « Vous ne trouverez pas, lui avait-il dit, un jury compétent sur ces sortes de questions. » Cette fois, il entreprit, sans se décharger de ses autres occupations, la rédaction d'une thèse ou plutôt d'un mémoire considérable *Sur la transformation des fonctions elliptiques*. La soutenance fut un véritable triomphe pour l'humble religieux. Il fallut ouvrir au public un amphithéâtre beaucoup plus grand que la Salle des doctorats. Les membres de jury, Puiseux, Hermite, Bouquet, n'épargnèrent pas leurs félicitations au récipiendaire, avec lequel ils étaient en relations d'amitié, Hermite surtout.

Le doctorat du P. Joubert avait eu lieu le 3 août 1876. Quelques jours après, le R. P. du Lac dans cette belle campagne d'Athis-Mons, dont il faisait les honneurs avec tant de bonne grâce et de

générosité, organisait une fête monstre en l'honneur du nouveau docteur. On y voyait le P. Cotel, que le P. Joubert avait eu jadis comme directeur de retraite, le P. Perry, membre de la Société Royale de Londres, et une foule d'autres Pères de Paris ou de la Province. On se rappelle avec quelle gaieté spirituelle le P. de Régnon célébra les mérites de son vieil ami, et comment dans une de ses plus charmantes chansonnettes, il invita les jésuites de notre temps à devenir en grand nombre « des Xavier mathématiciens. »

Nous parlions des rapports intimes du P. Joubert, avec Charles Hermite. L'illustre géomètre, qui fut aussi un grand chrétien, dans ses lettres et dans ses fréquentes visites, aimait à mettre le Père au courant de ses découvertes. Il lui écrivait, avec une simplicité bien honorable pour les deux amis : « J'espère que votre bonne assistance ne me fera pas défaut pour poursuivre la longue route que j'ai encore à faire. Auriez-vous, mon cher Père, la charité de vérifier, si je n'ai pas la berlue? Votre tout dévoué en N.-S. »

— « Je ne saurais vous dire, mon cher Père, combien j'ai la tête cassée de toutes ces recherches. Je compte sur vous pour me redonner le courage. *Totus tuus.* »

« Cher Père, les anges qui connaissent les réduites des équations modulaires du 8e et du 12e degré, touchés de ma misère, m'ont donné le résidu de la première, suivant le modèle 7, et le résidu de la seconde modèle 16... A dimanche, mon cher Père, et priez les anges de m'accorder tout ce que je leur demande, et non pas seulement les résidus modèle *p*. »

M. Hermite venait parfois interroger en public les élèves du P. Joubert. Il ne manquait jamais d'assister à la fête de saint Ignace, rue Lhomond.

A partir de 1876, le P. Joubert tout en continuant à enseigner les Spéciales, fit le cours d'Algèbre Supérieure et de Calcul Intégral à l'Institut Catholique. Il contribua ainsi à faciliter l'accès des grades universitaires aux futurs professeurs de l'enseignement libre.

A l'époque des décrets, il alla habiter, pendant quelques mois, une maison de la rue de Vaugirard, mais sans cesser de faire son cours à la rue Lhomond. En 1881-1882, il fut le seul Père habitant la maison.

C'est en 1888, qu'il fut déchargé par les Supérieurs de son double enseignement La lettre, admirable de résignation, qu'il écrivit au R. P. Provincial, laisse à peine entrevoir combien il eut à souffrir en quittant les œuvres auxquelles il avait dévoué sa vie. « Mon nouveau status ne m'a pas trop surpris; je m'y attendais, et le sacrifice, car sacrifice il y a, était, je crois, à peu près fait d'avance. »

Après avoir enseigné pendant un an à la Faculté libre des Sciences d'Angers, il revint habiter sa chère école Sainte-Geneviève. Il y trouvait encore un grand attrait à interroger les élèves, à leur faire des cours d'instruction religieuse et à leur servir de directeur spirituel. Jamais, du reste, même au plus fort de ses occupations si absorbantes, il n'avait négligé cet apostolat de la jeunesse qui primait tout à ses yeux. Ses conférences apologétiques intéressaient vivement les élèves ; ils y trouvaient la justification de leurs croyances, présentée sous une forme scientifique et avec l'autorité d'un maître dont ils étaient fiers. Dans ses allocutions, dont une certaine timidité paralysait malheureusement le débit, le P. Joubert ne cessait de recommander à ses auditeurs l'amour du devoir et l'esprit de sacrifice.

C'était assurément pour eux un spectacle des plus édifiants que celui d'un vieillard qui avait si bien gagné le droit au repos, et qui ne pouvait renoncer à leur rendre service, fût-ce dans des conditions un peu abaissées. Toujours prêt à se dévouer, il n'hésitait jamais à remplacer, même dans un cours inférieur, un professeur absent. Il aimait à redire cette prière, que nous avons retrouvée dans ses notes spirituelles : « O mon Jésus, faites-moi la grâce d'accepter de bon cœur, d'être le plus mal partagé, et d'accepter l'effacement ; si dure que la chose me paraisse. »

Bientôt les Supérieurs lui confièrent la charge de P. Spirituel de la communauté. On le vit alors rédiger ses exhortations, et ses points de méditation pour les Frères, avec le même soin qu'il composait autrefois ses cours de mathématiques. Malheureusement, il ne se mettait jamais en pleine communication avec ses auditeurs, et ses conférences perdaient beaucoup à devenir de simples lectures. Sa timidité était, croyons-nous, le fait d'une circonspection exagérée. Souvent silencieux et renfermé en lui-même, on ne devinait pas du premier coup l'exquise bonté de son cœur. Mais à qui lui donnait sa confiance, il témoignait la plus délicate affection. Pour sa famille, il resta toujours, malgré les séparations imposées par la règle, plein d'une tendre sollicitude. Un de ses plus poignants chagrins fut la perte de ses deux neveux, les PP. Charles et Joseph Guy, pour lesquels il avait une prédilection marquée.

Homme d'oraison, s'il en fut, il passait une grande partie de ses journées, à la chapelle ; c'est là qu'il multipliait les visites avec une dévotion qui jamais ne se lassait. Dans son journal spirituel, vers la fin de sa vie, il se rendait un compte rigoureux de toutes ses journées. Il ne cessait de s'exciter à renouveler la pureté d'intention, et à prier pour la Compagnie comme pour ses anciens élèves.

En 1891, à la suite d'une visite de l'Inspecteur, le P. Joubert reçut l'ordre de quitter, avec plusieurs des Nôtres, le collège où il avait espéré terminer ses jours en paix. Le Vice-Recteur de l'Académie, M. Gréard, reçut, non sans émotion à ce qu'on assure, la protestation indignée de celui qui avait si bien mérité de l'enseignement libre et de l'Université elle-même. Retiré dans une maison voisine, il en fut expulsé par la loi de 1901. On le vit alors réduit à vivre en compagnie d'un de ses anciens collègues, privé des avantages et des soins que peut assurer la communauté, mais sans que jamais on l'ait entendu murmurer contre les rigueurs de la dispersion. C'est dans un petit appartement de la rue d'Ulm, qu'il célébrait, le 5 novembre 1905, sa cinquantaine de Compagnie. Le Père dont la vue baissait, put à peine lire son discours, et sa surdité l'empêcha d'entendre la réponse du R. P. Supérieur. Accablé d'infirmités plus pénibles encore, il dut enfin être transféré à la rue Saint-Lambert. Ce lui fut un nouveau chagrin de quitter définitivement la communauté de Sainte-Geneviève et surtout de ne plus célébrer le saint Sacrifice. Il obtint pourtant de monter quelquefois encore à l'autel; ce fut, pour la dernière fois, le jour de saint Louis de Gonzague, alors qu'il pouvait à peine se tenir debout.

Quinze jours après, une inflammation d'intestins vint augmenter sa faiblesse toujours croissante. Bientôt ce fut l'agonie. Le Père ne cessa pas de prier jusqu'à son dernier soupir; il expira le 10 juillet 1906, à neuf heures du matin.

Ses funérailles furent plus que modestes; à cette époque de l'année, beaucoup de nos amis avaient quitté Paris. Mais de toutes parts affluèrent les regrets et les hommages de ceux qui l'avaient connu, pour saluer en lui un homme en qui la supériorité du mérite était rehaussée par l'humilité la plus sincère et la plus austère pratique des vertus religieuses.

R. D'ESCLAIBES.

APPENDICE.

LES MASSACRES DE MADRID.

RELATION
de l'émeute des 17 et 18 juillet 1834.

ÉVÉNEMENTS CONCERNANT SPÉCIALEMENT LE COLLÈGE IMPÉRIAL DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

par le

P. IGNACE-MARIE LERDO,
Socius du R. P. Provincial Antoine Morey.

(Madrid, 25 août 1834)

INTRODUCTION.

La Relation, dont nous donnons aujourd'hui la première traduction française, fut écrite au lendemain même des Massacres de Madrid, et envoyée en latin, à Rome, dès le 31 juillet 1834. Le récit espagnol sur lequel nous avons fait notre traduction porte la date du 25 août de la même année, bien qu'autocopié seulement en 1874. Témoin oculaire de l'émeute et Socius du R. P. Provincial, le P. Lerdo se trouvait en situation exceptionnelle pour décrire les événements qu'il rapporte.

Sa *Relation* reçut en Espagne une certaine publicité: il en fut fait au moins deux tirages à l'autocopie. Dès 1834, apparaît une version italienne, bientôt suivie d'une seconde en la même langue.

Le 3 décembre 1875, le R. P. Manuel Gil, supérieur du Séminaire des Nobles à Madrid au moment des Massacres, et devenu depuis Assistant d'Espagne, écrivait de Fiesole au P. Pierre Portes, au sujet de l'un des tirages de la *Relation* espagnole: « Si l'on cherche à faire quelque chose » pour l'honneur et le culte de ces Religieux assassinés d'une manière » barbare, il est nécessaire de donner publicité à *la Relation, en la tradui-* » *sant en français, langue la plus répandue, même à Rome.* »

Il ne semble pas que ce désir du P. Assistant ait jamais été réalisé. Soixante-dix ans nous séparent de la Sédition de Madrid; trente ans de la lettre du P. Gil: c'est le cas, nous semble-t-il, d'appliquer le proverbe: « Mieux vaut tard que jamais »; surtout quand il s'agit de l'honneur de nos Martyrs et, par conséquent, de la plus grande gloire de Dieu.

Au reste, l'invasion et le pillage de nos Maisons par d'audacieux insurgés, sous les yeux d'un gouvernement complice ou impuissant, est un fait que

reproduisent souvent nos Annales; pour ne citer que deux événements de ce genre depuis 1834, n'a-t-on pas vu des bandes de forcenés assaillir en 1871 nos Maisons de Paris et s'emparer des victimes qu'on appelle maintenant les « Martyrs de la Commune »; ne revit-on pas en 1897 les révolutionnaires envahir le Collège de Riobamba (Équateur) et en massacrer sur place le Père Recteur? A cette heure, où les sectes font tout pour déchristianiser le peuple, en excitant par système ses convoitises et ses mauvais instincts, ne peut-on s'attendre au renouvellement subit de scènes furieuses de massacre et de pillage?

Aucun d'entre nous ne peut dire qu'il n'aura pas, plus tard, à s'encourager du souvenir de ce qu'endurèrent nos devanciers. A ceux qui souffriront dans l'avenir, nous dédions le récit de ce qui fut souffert dans le passé. Qu'on veuille bien nous pardonner si nous avons parfois allégé le texte original et si, en d'autres occasions, nous avons voulu conserver à la narration ses nuances espagnoles et son caractère simple et spontané.

Henri DUGOUT, S. J.

CHAPITRE Ier.

PRÉLIMINAIRES.

I. — Il y avait déjà plus d'un an, que par tous les moyens imaginables, les ennemis de la Religion s'efforçaient en Espagne et spécialement à Madrid, de rendre odieux au peuple les membres du clergé, surtout les Réguliers. Depuis la fin de l'année précédente (1833), dans les conversations, et dans les journaux, on ne faisait que répéter des anecdotes destinées à dénigrer les prêtres et à les présenter comme les ennemis séculaires du Trône et de l'humanité. On alla jusqu'à porter devant les Autorités des accusations calomnieuses, à la suite desquelles plusieurs religieux furent incarcérés; mais leurs causes, à l'examen, furent trouvées sans fondement. Le dimanche 24 novembre, on vint arrêter à notre Collège Impérial, sans que nous pussions savoir pourquoi, le *P. Sebastien Sancho*, Procureur de Province, et à notre ferme de Torrejon, le même jour, le F. *Lorenzo Cana*, qui l'administrait. Conduits tous deux à la prison des Gardes du Corps, ils y demeurèrent au secret soixante-dix jours sans même être interrogés; et lorsqu'au bout de ce temps, on entama le procès, on trouva que l'accusation reposait sur une calomnie. Ils furent relâchés après 96 jours, le 1er mars; mais cette détention causa la mort du P. Sancho, qui survécut seulement un mois et demi à sa libération. On fut obligé de libérer également d'autres religieux incarcérés. Nous ne voudrions pourtant pas prétendre qu'aucun n'eût donné au gouvernement des motifs de mécontentement. Mais la manie se généralisait d'accuser à tort et à travers les ordres religieux et de réclamer leur suppression.

Les récriminations augmentèrent quand, à la fin d'avril, l'Admi-

nistration publique sembla vouloir se conformer à la loi du 21 du même mois. Cette loi prohibait l'entrée de nouveaux Novices et proposait un plan de réformes sur lesquelles devait statuer une Junte ecclésiastique. Les journaux, qui se multipliaient vers cette époque, revenaient sans cesse sur les mêmes idées. Le plus grave n'était pas dans ces machinations ostensibles, mais dans les intrigues secrètes des loges maçonniques, qui, bien à l'avance, s'efforçaient de disposer les esprits à la destruction des ordres religieux. Tel est toujours le premier objet de leurs attaques et le premier pas vers les démolitions et les ruines, seuls édifices que sachent élever ces « maçons ». C'est dans leurs clubs, qu'après avoir longtemps cherché comment se débarrasser des Religieux, on résolut de les massacrer tous.

Dès le mois de mai on put entendre ces paroles menaçantes: « *il y aura deux jours de massacre à Madrid.* » On parlait ainsi sans préciser, mais tous savaient assez quelles seraient les premières victimes; on ne fixait point de date, car les promoteurs mêmes de l'exécrable projet ignoraient encore quel prétexte donner à leur attentat.

L'apparition du choléra dans la capitale, après le retour des troupes de Portugal, fournit le prétexte désiré. Dès la fin de juin, on nota quelques cas à l'Hôpital Général, et malgré la diversité des opinions sur l'existence de l'épidémie, la population tout entière fut prise de panique. Beaucoup d'habitants, et la Reine même, quittèrent Madrid. Quoiqu'il eût intérêt à dissiper les craintes presque autant qu'à écarter le fléau, le gouvernement prit différentes mesures inquiétantes; l'une, entre autres, ne coïncidait que trop avec cette haine que les impies et les maçons avaient jurée aux Religieux. La Junte Royale de Santé décida d'occuper quatre maisons religieuses au moins en grande partie: le monastère de St-Jérôme, le grand couvent de St-François, celui des Récollets et notre Noviciat; quelques troupes qui, dans leurs casernes étroites et malpropres, paraissaient mal défendues contre la contagion, devaient venir s'y installer. Cette précaution, prise d'accord avec les Supérieurs, n'aurait rien eu de violent ni d'odieux; mais la réquisition coïncidant avec l'occupation, on regarda généralement ce procédé comme une offense aux personnes et une attaque à la propriété. Peut-être n'avait-on pas eu l'intention formelle d'humilier les Religieux; tel fut pourtant l'effet produit dans l'opinion publique. La mesure était encore tolérable en raison du bien général; avec un peu de patience, tout se serait arrangé, et certainement personne ne se fût plaint.

On nous avertit à six heures du matin, deux heures avant l'arrivée des troupes, des voitures et du matériel; nous abandonnâmes immé-

diatement la plus grande partie du Noviciat, et, sauf les cinq Pères et quelques frères coadjuteurs qu'on autorisa à demeurer dans la partie contiguë à l'église, les autres se transportèrent au séminaire des Nobles; là, il leur fallut se répartir en deux communautés indépendantes, et séparées des Séminaristes. Combien il y eut à travailler pour enlever du Noviciat tout le mobilier et pour l'installer au Séminaire ou dans d'autres dépôts, ce n'est pas ici le lieu de le rapporter.

Nous poursuivions ainsi notre chemin, soumis à la volonté divine: nous ne pensions qu'aux moyens de nous rendre utiles non seulement en prêtant nos bâtiments, mais encore en payant de nos personnes dans la calamité qui menaçait la capitale. De leur côté les ennemis de la religion s'occupaient de réaliser leur projet. Le choléra allait en augmentant, et cela leur suggéra l'idée de répéter à Madrid l'odieux stratagème dont, en de semblables occasions, on avait usé dans d'autres villes, comme à Paris pour se débarrasser de certains légitimistes, à la Puebla de los Angeles pour massacrer les fabricants étrangers. Afin d'exterminer les Religieux d'Espagne, ou au moins ceux de la capitale, on résolut de propager le bruit qu'ils avaient empoisonné les fontaines, et que de là venait l'effrayante mortalité. On forma ce projet, sans toutefois déterminer le moment de son exécution. Nous conclûmes tout cela plus tard de ce qui advint à nos novices dans l'après-midi du 15. Ils se promenaient, à l'heure ordinaire, dans le jardin du Séminaire des Nobles, contigu à la caserne des Gardes du Corps, lorsque apparut à une des fenêtres de cette caserne un inconnu mal habillé, mais qui devait être un officier. Il agitait un pistolet; et, s'adressant aux novices, leur dit, à plusieurs reprises: « *Eh! Fainéants! Un beau soir nous finirons bien par arracher toutes les mauvaises herbes qui maintenant empêchent les plantes de pousser!* » Cela dit, il déchargea son pistolet. On ne comprit pas sur le moment ce que cette scène signifiait, mais au bout de deux jours, cela devint bien clair: en une soirée, les francs-maçons tenteront d'exterminer les Religieux, qui nuisaient à leurs projets de propagande impie.

On avait donc pris une résolution, mais sans fixer de date. Au moment dont nous parlons, l'épidémie subit une augmentation extraordinaire et l'instant parut venu de recourir à l'artifice prémédité. Dès le matin du 16, on commença à répandre le bruit que la mortatalité venait de l'empoisonnement des eaux, puis, qu'on avait saisi des portefaix en train de jeter du poison dans les conduites; enfin que les Moines et les Jésuites s'étaient servis des portefaix pour commettre ce crime. Bien que cette supposition fût absurde et, comme telle, méprisée par les gens de bon sens, chez ceux qui

ne réfléchissent pas et qui sont de beaucoup plus nombreux, elle ne manqua pas de trouver créance; aussi, vers le soir, toute la population, terrorisée d'un côté par la maladie, de l'autre par les soupçons d'empoisonnement, se trouvait-elle dans une agitation redoutable qui la mettait à la merci d'une impulsion quelconque.

En cette triste nuit, en ces moments d'alarme, où il semblait que l'humanité même réclamât de tous les habitants de la capitale l'oubli de toute querelle antérieure et les appelât à se prêter un mutuel secours, l'irréligion décréta, que le jour suivant serait celui du grand massacre; peu importait à ces fanatiques de multiplier les afflictions d'une immense population déjà consternée: ils auraient au moins le plaisir de voir les Ministres de la Religion assassinés et la religion elle-même couverte d'outrages.

Le plan de campagne fut connu même en dehors des Loges; car un de ceux mêmes à qui l'exécution en fut confiée, épouvanté d'un pareil crime, se présenta le lendemain matin, au Ministre de l'Intérieur, *D. José Maria Moscoso de Altamira*, et lui fit part de l'exécrable dessein, afin qu'il essayât de s'y opposer. Le Ministre, à son tour, avisa le Capitan Général *D. José Martinez de San-Martin* qui répondit: « *Je le sais déjà et j'ai pris les précautions opportunes.* » Mais ainsi que les événements le montrèrent, il s'agissait de précautions propres à patronner l'émeute.

Toujours est-il que, pour l'exécution du crime projeté, on s'adressa, cette nuit même, à de nombreux individus, inscrits dans la Milice Urbaine, et ayant par suite des armes sous la main. Tous faisaient partie des Loges d'où émanait la décision, ou étaient capables de mener à bien un dessein aussi cruel; sans religion, sans moralité et sans pudeur, ils se montrèrent indignes de l'uniforme qu'ils portaient, comme leurs chefs le déclarèrent dans le rapport présenté plus tard à la Reine.

Nous devons avouer que les Urbains ne trempèrent pas tous dans cet horrible complot; plusieurs au contraire rendirent d'importants services et donnèrent asile aux poursuivis. Ce ne fut même pas la plus grande partie: celle-ci accourut à ses postes des rues de Alcalá et du Prado, quand à l'heure de l'émeute les troupes regagnèrent leurs casernes. Mais si ce ne fut qu'une minorité, elle était encore trop nombreuse; l'estimer au 10e paraîtrait excessif; admettons que ce fût le 20e, et personne ne dira que nous exagérons. On peut ainsi porter à près de 250 le nombre des conjurés.

Décidés à consommer l'attentat, ils dressèrent ou reçurent tout prêt leur plan d'attaque, convinrent des chefs qui devraient les diriger, et employèrent toute la matinée du 17 à propager de plus en

plus le bruit de l'empoisonnement. A cet effet, ils payèrent des hommes et des jeunes gens de la lie du peuple qui se dirigèrent vers les prises d'eau et les fontaines publiques avec de l'arsenic enveloppé dans du papier et le jetèrent dans l'eau. Tout à coup, les conjurés surviennent, feignant la vigilance; ils tirent les papiers hors de l'eau, les développent, découvrent l'arsenic qu'eux-mêmes y avaient mis, et le montrent aux passants attroupés. Ils font mine de saisir les porteurs, les interrogent et les menacent pour obtenir d'eux cette réponse qu'ils leur avaient dictée: « *Nous faisons cela par ordre des Moines, les Jésuites nous l'ont commandé.* » Ainsi égarait-on la crédulité publique; vers midi, par toute la capitale, on trouvait des gens imbus de cette fausseté, et la haine de la multitude contre les Religieux était à son comble.

Parmi les personnes de bon sens, certaines semblèrent prêter foi à pareille calomnie. Cela paraît invraisemblable; mais le Capitan Général lui-même, quand il vint à notre maison pour autoriser, semble-t-il, le désordre par son inertie, eut bien la honteuse faiblesse d'invectiver notre P. Provincial; il alla jusqu'à l'accuser d'empoisonnement, et en guise de preuve tira de sa poche une poignée d'arsenic, trouvé, à l'entendre, dans les réservoirs d'eau. Si une pareille aberration, pour ne pas me servir d'un mot (que d'autres employèrent) plus sévère et peut-être plus vrai, si une pareille aberration se rencontra chez un homme de son rang, qu'y a-t-il d'étrange à ce que des gens simples, comme le vulgaire en compte tant, se soient laissés tromper? De fait, soit sottise, soit malignité, au début, de l'après-midi, le bruit circulait partout que les Moines et surtout les Jésuites étaient l'unique cause de l'effrayante mortalité. Ainsi l'esprit de la multitude était tout disposé à accueillir le cri de: mort aux Religieux, et tout était prêt pour exécuter l'infernale manœuvre si longtemps désirée des francs maçons et des impies. Comment ils l'exécutèrent, nous allons le dire maintenant.

CHAPITRE II.

ATTENTATS DU 17 JUILLET 1834.

II. — Vers trois heures de l'après-midi, les Urbains dont nous avons parlé plus haut, décidés à accomplir leur œuvre, se répandirent de nouveau dans les rues principales. Plusieurs étaient revêtus de leur uniforme; d'autres, nombreux, portaient seulement le ceinturon; la plupart étaient armés d'un fusil et d'un sabre, quelques-uns n'avaient que cette dernière arme. Ils répétèrent alors les mêmes comédies que le matin afin de provoquer le cri de « *Mort aux Moines* »! Ils

se démenaient, réunissaient la foule et formaient des attroupements dans les trois principaux endroits du centre, Plaza Mayor, Puerta del Sol, et Plazuela de la Cebada, ainsi qu'aux abords des fontaines environnantes Ils allaient et venaient d'un groupe à l'autre, les excitant au cri répété de: « *poison! poison! Mort aux Jésuites! — Mort aux Moines!* »

Pendant la première heure, ils firent semblant d'arrêter des individus en train de jeter de l'arsenic dans les bassins ou dans les réservoirs des porteurs d'eau. A quatre heures sous le même prétexte, ils se mirent à poursuivre des gens qu'ils prétendaient être domestiques de quelque couvent ou collège. Nous connaissons de source certaine, l'attentat de ce genre commis à la Puerta del Sol: ils y assassinèrent un homme qui s'approchait de la fontaine. On nous cita plusieurs faits semblables arrivés en divers endroits. A notre grand'porte ils poursuivirent plus tard à coups de sabre un garçon qu'ils croyaient de nos domestiques; c'était un simple gardien des portes de notre église, ouvertes à ce moment à cause des travailleurs qui défaisaient le catafalque élevé pour les Funérailles, déjà finies, du défunt Roi Ferdinand VII. L'emploi qu'exerçait cet homme, joint au fait d'avoir été royaliste, suffit à le désigner aux coups des Urbains; après l'avoir saisi finalement dans notre vestibule, ils le conduisirent, tout meurtri en prison.

A ce moment les clameurs redoublèrent contre nous, sans que nous pussions croire encore qu'on ne s'en tiendrait pas à des cris. Aux environs de 4 h. ½, les Urbains attroupés sur la Plazuela de la Cebada se saisirent, toujours sous le même prétexte, d'un autre jeune homme d'environ vingt ans, qu'ils voulaient massacrer. Comme la populace accourait au bruit, quelques-uns se détachèrent et se rendirent tout près à la maison d'un fonctionnaire connu comme Royaliste et appelé *D. Joaquin Elosua Arrieta*. Ils l'arrêtèrent, saccagèrent sa maison et l'adjoignant à l'autre garçon, les conduisirent tous deux au milieu des clameurs d'une populace atteignant 250 personnes, au poste de police de la rue de Tolède. Deux gardes du Corps et les dix Urbains dont nous avons parlé animaient cette foule qui, à leur incitation, répétait les cris de: « *Vive la République! mort aux Moines et aux Royalistes!* » Le commissaire de police ne jugea pas opportun d'incarcérer les deux personnes qu'on lui présentait; mais, voyant que leurs furieux accusateurs commençaient à élever la voix contre lui aussi bien que contre les Moines, il eut l'imprudence de dire aux inculpés de se retirer comme ils pourraient. Il arriva ce qu'on pouvait prévoir: à peine le Sr Arrieta eût-il franchi la porte, que, aux cris tumultueux de « *à mort! à mort!* » les insurgés

le massacrèrent à coups de sabre et abandonnèrent son cadavre dans la rue. L'autre jeune homme parvint à fuir, mais, dans la rue de la Ruda, les Urbains le rejoignirent et le transpercèrent à son tour.

Ainsi, à peu de pas de notre Collège Impérial, préludait-on à la funeste tragédie; la foule, de plus en plus agitée, commençait à se porter d'une Place à l'autre, répétant les clameurs de « *Mort aux Moines, mort aux Jésuites.* » Nous nous prîmes alors à ressentir quelque crainte.

Jusque là, aucun cas n'avait été fait des vociférations, et toutes nos portes demeuraient franchement ouvertes. Le trouble poussa plusieurs des Nôtres à se mettre en observation aux fenêtres, d'où fréquemment ils envoyaient avis au Supérieur que le tumulte allait croissant. Le Supérieur, qui était alors le *P. Mariano Puyal*, ne pouvait arriver à se persuader que le péril menaçait de s'aggraver; il ne jugea pas utile de mettre les autorités au courant de ce qui se passait, pensant qu'elles ne le pouvaient ignorer.

Cependant, toujours dans la rue de Tolède, les Urbains commettaient un second attentat sur un Postulant de St-François appelé *Vincent Dieguez;* il venait de demander l'aumône (car il était quêteur) à la Cirerie qui est tout près de la paroisse St-Millan. Plusieurs individus l'entourèrent et, après quelques paroles, allaient le laisser partir vers son couvent, lorsque deux des Urbains s'étant entendus entre eux coururent après lui, et se mirent à l'accabler d'injures; comme il enlevait son chapeau pour les calmer, un d'eux lui asséna un coup de tranchant de sabre qui lui fendit la tête; d'autres, arrivant, le frappèrent à leur tour et lui firent plusieurs blessures. Quand il fut tombé presque mort, ils se procurèrent aux environs une petite échelle à main, et le mettant dessus pour le conduire à la prison, passèrent devant notre Collège, des fenêtres duquel nous pûmes l'apercevoir.

Notre terreur s'accrut alors; le Supérieur ordonna de fermer toutes nos portes, au nombre de cinq y compris celle de la chapelle que nous tenions encore ouverte sur la Sacristie pour entendre les confessions. La grande église ne put être fermée à cause des employés de la Ville qui travaillaient à la débarrasser du catafalque Royal et qui étaient même en grande partie de la Milice Urbaine. Nous pûmes toutefois nous assurer des trois portes conduisant à l'intérieur de la maison. L'entrée principale de la Porterie demeura libre, la seconde porte seule étant close comme toujours. La foule, cependant, se groupait de ce côté, et occupait toute la rue de Tolède jusqu'à la Plazuela de la Cebada, répétant sans cesse les mêmes cris: lorsque, aux environs de cinq heures on vit s'avancer vers elle, un des trois individus qui

vêtus d'une redingote et armés d'un sabre, se promenaient à cheval, et parurent pendant toute la soirée transmettre des ordres supérieurs. Comme celui-ci finissait de parler, la multitude s'écria: « *A Saint-Isidore! A Saint-Isidore!* » Autrement dit à notre Collège Impérial. A ce cri, de fait, tous les émeutiers se mirent à courir; quand ils atteignirent la Plazuela, ils la trouvèrent déjà presque encombrée par ceux qui avaient débouché du côté de la Plaza Mayor. Alors s'éleva la clameur confuse de « *Mort, Mort aux Jésuites!* » Un des cavaliers se mit en tête, sabre au clair, et regardant vers nos fenêtres comme s'il y apercevait quelqu'un, s'écria: *Eh! il y a de la poudre? Nous allons voir!* » Il donna le signal d'enfoncer la grand'porte: une partie des insurgés, armés de marteaux et de haches s'élança pour lui obéir; le reste se divisa pour aller forcer les autres portes.

III. — A ce moment ce fut une alarme subite, chez les Nôtres, parmi lesquels se trouvait le P. Provincial arrivé deux jours auparavant de la visite d'Alcalá. De toute la nombreuse communauté, seul manquait le P. *Maurice Sanchez*, qui, en compagnie d'un Frère, était parti confesser un cholérique. Comme personne ne s'attendait à pareil attentat, chacun, saisi d'épouvante, se mit à courir de côté et d'autre, cherchant un coin où se cacher et où se mettre à l'abri de la fureur des assassins. Les uns montèrent tout en haut, cherchant asile dans les greniers et les mansardes, d'autres descendirent dans les caveaux de l'église, ou furent se dissimuler dans les cavités et dans l'orgue du Grand-Autel. D'autres s'en allèrent vers le Séminaire, où on envoya tous les Scolastiques qui, fort tranquilles, se promenaient dans le jardin.

En se dirigeant de ce côté, ils trouvèrent dans le corridor, le P. Provincial et le P. Recteur; ces deux Pères, incertains sur le parti à prendre, et ne voyant pas sans risques évidents et quelle que fût leur décision, tant de jeunes gens réunis, prirent alors une résolution que leur inspira l'urgence des circonstances, ou plutôt le ciel, comme le prouva la suite des événements: ce fut d'aller tous à la Chapelle domestique, et là, devant le Saint Sacrement exposé, de se préparer à mourir ensemble avec résignation. Ainsi firent-ils. Entrant à la chapelle, ils allumèrent six cierges et chacun se préparait au dernier moment.

Ils trouvèrent le temps de tout faire sans précipitation, car les insurgés ne purent avoir raison des portes aussi vite qu'ils le désiraient. Quelques-uns de nos Frères purent même monter au clocher et sonner le tocsin comme en cas d'incendie. Comme le clocher était au-dessus du portail, les gens de la rue criaient avec d'autant plus de

fureur; quelques Urbains même, tirèrent des coups de fusil vers les cloches. Parmi les clameurs que poussait cette populace, on remarqua que, répétant tous le cri que proférait d'abord un homme, plus impie que les autres, après qu'ils eussent tous clamé d'une seule voix: « *Vive la République! Vive la Liberté! Mort aux Moines! Mort aux Jésuites!* », ce furieux ajouta: « *Mort à la Religion! Mort à Dieu! Vive Lucifer!* » La foule, pourtant si insensée, par un reste de Religion et de conscience, se tut et ne répéta pas ces mots.

Impatientés du long retard, ceux qui attaquaient l'entrée principale se divisèrent de nouveau. Ils avaient pour chef un homme vêtu à la grecque d'une chemise à pois, d'un grand ceinturon, d'un pantalon couleur de sang, et d'une sorte de blouse, armé de plus d'un sabre court. Sur son ordre, la plupart allèrent renforcer ceux qui déjà battaient la porte du Séminaire. D'autres encore assez nombreux s'introduisirent dans l'église principale où, violant la sainteté du temple, ils tirèrent en l'air, quelques coups de fusil et essayèrent d'enfoncer une des trois portes qui donnent à l'intérieur. Mais trouvant que, même à coups de crosse, on ne pourait y parvenir, ils eurent l'idée, pour gagner du temps, de prendre une grande échelle à l'usage des ouvriers et de s'en servir pour escalader la tribune qui donne immédiatement sur le corridor intérieur, ce que plusieurs d'entre eux devaient savoir. Les plus audacieux montèrent armés de fusils, et, sautant dans la tribune, trouvèrent que la porte en était aussi fermée. Ils la brisèrent à coups de fusil, et, par l'ouverture, s'élancèrent en poussant leurs cris accoutumés; à leur suite pénétra le reste du groupe qui avait envahi l'église. Presque en même temps, une bande parvint à enfoncer la porte du Séminaire, où par suite d'une dernière poussée, elle se fraya passage. Enfin la porterie fut à son tour envahie.

IV. — Alors commencèrent, au Séminaire comme au Collège, des scènes de cruauté inouïe; enchérissant les unes sur les autres, elles durèrent 2 heures, et la description en est fort difficile. Les forcenés se précipitaient comme des furies, proférant à tue-tête, les plus horribles blasphèmes contre Dieu, la Vierge, les Saints, et tout ce qu'il y a de plus sacré, menaçant tout le monde de mort et détruisant tout ce qu'ils trouvaient devant eux.

Ceux qui pénétrèrent par la porterie montèrent par l'escalier y attenant afin de saisir dans le clocher les Frères qui avaient sonné les cloches. Mais ces derniers venaient de s'enfuir à la chapelle.

Les insurgés se contentèrent de tirer quelques coups de fusils en l'air pour faire croire aux spectateurs de la rue que les Nôtres fai-

saient feu; puis, ils se répandirent dans la maison. Les uns s'introduisirent dans les chambres, enfonçant les portes à coups de pied et de fusil; d'autres s'acheminèrent vers le Séminaire, se joignirent à ceux qui étaient entrés par là et envahirent, en même temps qu'eux, le premier étage. Quelques-uns des Nôtres qui y étaient cachés, n'attendant plus que la mort et se trouvant mal protégés en cet endroit, changèrent de place; les autres se tenaient fermes en tête des Divisions des enfants pour les garantir de la mort. Dans le Collège, certains erraient de part et d'autre, sans savoir où se cacher. A ce moment, pour leur salut et pour le salut des Pères du Séminaire, le Supérieur ordonna de sonner la cloche de Communauté pour appeler tout le monde à la Chapelle. Malgré le danger, la plupart résolurent d'obéir à cet appel. Pendant le trajet, les insurgés tirèrent trois fois sur un des Nôtres. Les Pères cachés plus loin, et qui se figuraient la maison déjà pleine d'insurgés, pensèrent que ce son de cloche était donné par ces derniers et se tinrent immobiles.

Les 53 qui, à la fin, se trouvaient réunis dans la chapelle, en entendant les coups, les décharges et les vociférations des insurgés déjà tout proches, n'attendaient rien qu'une mort prochaine. Aucun terme ne peut donner idée du spectacle que présentait la Chapelle. Les uns, leur crucifix en main, le serraient fortement sur leur poitrine ou le baisaient doucement; d'autres levaient vers le ciel, en soupirant, les mains et les yeux; chacun se confessait à tour de rôle; tous enfin, se prosternèrent devant le P. Provincial et reçurent l'absolution et l'indulgence *pro articulo mortis;* les actes d'offrande, de conformité, de résignation, de désir de mourir avec le Christ, les invocations à la très sainte Vierge, les actes d'union au Cœur-Sacré de Jésus, de douleur et de repentir prononcés à haute voix et mêlés de soupirs, de larmes et de sanglots, formaient un concert agréable aux Anges, mais bien triste pour les assistants. Pareilles scènes se déroulaient dans les cachettes où plusieurs se trouvaient dissimulés ensemble; mais au Séminaire le tableau était encore plus effrayant.

V. — Lorsque les forcenés y pénétrèrent, ils se divisèrent en plusieurs groupes et prirent diverses directions. Les uns gagnèrent la salle où les Séminaristes finissaient de réciter avec beaucoup de dévotion le Saint Rosaire sur le conseil du *P. Edouard Carassa*, afin de toucher en leur faveur, en cette épouvantable conjoncture, la Sainte Mère de Dieu. Tout à coup, les insurgés se présentèrent, un le sabre en main, les autres armés de fusils, et baïonnettes au canon; ils poussent d'abord le cri de *Vive la liberté!* A ce cri les enfants répondent par plusieurs vivats et, entourant les insurgés, leur font des

démonstrations affectueuses pour adoucir la dureté de leur cœur et les incliner à la pitié. Cette scène émouvante dura très peu d'instants et se termina par la dispersion des élèves; sur la promesse qu'il ne leur serait fait aucun mal, ils s'en allèrent chacun chez soi; 3 ou 4 seulement demeurèrent à côté du Père et du F. Coadjuteur *Jean Ruedas* qui, peu de temps après, fut la première victime immolée. Un des Urbains, en effet, s'élançant sur lui violemment, lui transperça le côté avec sa baïonnette, s'y reprenant à 5 fois pour l'enfoncer, le frappant de plus dans le cou avec son sabre, jusqu'à ce qu'il le laissât sans vie. Cet humble, pieux et laborieux frère s'était, quelques minutes auparavant, confessé avec ferveur au Père Carassa; puis voyant la peur des Séminaristes, les entendant dire au milieu des larmes et des soupirs: «*on va nous tuer*», il les anima et les consola en disant: « *Eh bien, enfants, nous mourrons pour Dieu, nous allons à la mort pour Jésus-Christ.* » C'est dans ces saintes dispositions que le bon frère reçut la mort.

Le P. Carassa, témoin de cet horrible spectacle, craignit que dans quelques minutes les mêmes horreurs se répétassent sur lui; sa terreur augmenta quand il vit qu'à la porte par où il devait sortir de la salle, un Urbain s'était placé, le sabre levé, comme attendant son passage pour le frapper. Le Père avança cependant, dans l'étroit espace au-dessous du sabre, accompagné des 3 ou 4 enfants, restés à ses côtés. Au moment où le Père passait, l'Urbain cria à un autre qui se trouvait dans la pièce contiguë: «*Sépare-le des enfants et tue-le.*» L'autre n'obéit point, et le Père put ainsi gagner heureusement l'escalier menant à la maison. Là, les enfants s'en allèrent; un des insurgés saisit le Père par le cou et se mit à lui débiter une litanie de sarcasmes qu'il interrompit pour lui dire avec joie comme pour assouvir sa haine, que derrière lui on massacrait un Religieux vêtu en laïc. C'était vrai: et en se détournant, le Père vit étendu sur le sol le sous-diacre, *Dominique Barrau*, Surveillant d'une division; on l'avait massacré à coups de sabre assénés sur la tête avec une telle furie que le sang avait sauté sur la porte et sur le mur à une hauteur de 3 mètres. Alors celui qui tenait le P. Carassa le laissa partir; un autre survint, le prit par le bras et lui demanda s'il était le P. Carassa; quand il sut que oui, il le conduisit au Collège Impérial, assurant qu'il allait lui sauver la vie; il s'acquitta de sa promesse et empêcha pendant le trajet qu'on ne l'attaquât, ce qu'on tentait à chaque pas; mais il le conduisait au parloir, endroit très dangereux, où la mort attendait le Père à cause de la multitude d'hommes et de femmes qui réclamaient une victime.

Quand tous 2 arrivèrent au palier de l'escalier principal, où se

trouvait un tableau de l'Immaculée Conception, un Urbain s'avança, arma son fusil et, visant le Père, dit: « *Vous allez voir si je le manque!* » Le compagnon du Père s'efforça d'empêcher l'autre; c'eût été en vain, si en d'aussi critiques circonstances n'étaient survenus, le Commandant vêtu à la grecque, et un Garde du Corps. Ceux-ci se mirent à défendre le Père, lui promettant la vie sauve s'il les conduisait à l'endroit où il leur serait possible de délivrer notre Frère Philosophe, *Jean Grégoire Muñoz.* Le garde alla jusqu'à embrasser étroitement le Père, pour empêcher le tir de l'Urbain; ils le saisirent enfin chacun par un bras pour le préserver de tout danger. Ignorant où pouvait être le Frère, le Père les conduisait vers sa chambre, incertain de l'y rencontrer; quand, passant par hasard devant la Chapelle et supposant à juste titre, que le Frère était parmi ceux dont on entendait les sanglots, il entra avec ses 2 conducteurs: alors arriva ce que nous raconterons plus tard quand nous en aurons fini des horreurs qui suivirent au Séminaire.

VI — Grâce à la sortie des Séminaristes, purent s'enfuir, habillés comme eux, les quatre Frères *Ange Martin*, surveillant, *Pierre Barrios*, professeur, *Joseph Lasa* et *Mariano Cortès*, philosophes, encore que ce dernier eût à subir quelques alertes dans la rue. Deux autres professeurs, *Joseph Garnier* et *Joseph Sancho* tous 2 sous-diacres, n'échappèrent pas aussi facilement: déguisés, (le 1er en portefaix avec sa corde sur l'épaule), ils sortirent peu après; comme ils atteignaient le coin de la rue, ils furent reconnus et appréhendés par les Urbains; ceux-ci lièrent le F. Garnier au moyen de sa corde et saisirent l'autre aux bras; ils les conduisirent ainsi jusqu'à la rue de Tolède; quand ils atteignirent l'endroit où gisait le cadavre du Sr Arrieta, un Urbain transperça le F. Garnier, un Garde du Corps en fit autant au F. Sancho; d'autres leur brisèrent la tête à coups de sabre, puis les achevèrent chacun d'un coup de feu et les abandonnèrent là, étendus.

Pareil sort était réservé à 3 autres Frères, qui, au moment de sortir également déguisés, furent par malheur reconnus, soit à cause de leur maintien, soit en raison de l'étrangeté de leur costume: c'étaient le diacre *Jean Urreta*, surveillant, les Frères minorés *Martin Buxons*, surveillant de récréation, et *Firmin Barba*, professeur de grammaire. Tous trois, pris au milieu d'un gros peloton d'Urbains, furent conduits accablés d'insultes par la rue du Duc d'Albe, jusqu'au coin de la rue de Tolède; arrivés là, les forcenés se jetèrent sur eux, à coups de sabre, les frappant surtout à la tête, jusqu'à ce qu'ils les eussent fait tomber morts. Longtemps encore, ces furieux continuèrent à

assouvir leur rage et à essayer leurs armes, piquant de leurs sabres ces corps raides, les frappant de préférence au visage et aux mains, leur crevant les yeux, et enfin leur détachant complètement la tête, si bien que des débris de crânes roulaient dans la rue entre les pieds des assassins Un de ceux-ci, au bout d'une demi-heure, poussa l'atrocité à son comble: prenant du sang répandu à terre, plein sa main et en peignant son casque, il s'écria: « *C'est encore peu!* »— De fait, les mains couvertes de sang, il s'élança vers un endroit où il pourrait les ensanglanter davantage.

Par la porte du Séminaire, on fit sortir vers la même heure le *P. Casto Fernandez*, ancien Supérieur du Collège de Séville et du Séminaire de Valence, et qui, le matin même, avait passé son Examen ad Gradum. Les insurgés l'avaient rencontré mal déguisé, et l'entraînèrent sous une grêle de coups et d'outrages; parvenus à quelques pas hors de la maison, ils le massacrèrent à coups de couteau, lui abîmant surtout le visage.

Peu après, et par le même chemin, sortit pour recevoir une mort semblable, le *P. Joseph Fernandez*, Coadjuteur Spirituel et professeur de grammaire depuis 9 ans. Il avait déjà réussi à fuir par le haut de la maison; mais, effrayé par un coup de fusil, qu'on lui tira, sans pourtant l'atteindre, il revint sur ses pas et rentra dans le Séminaire, sans savoir où se cacher. Ceux qui le poursuivaient le découvrirent bientôt, et, l'accablant de mauvais traitements, le dépouillèrent de sa soutane; d'un coup de sabre ils lui détachèrent presque une joue et une oreille; ainsi blessé, baigné de sang, couvert de ses seuls vêtements de dessous, ils l'emmenèrent au milieu des cris des gamins et de la foule comme pour le conduire en prison, mais en le frappant sans cesse et en aggravant ses premières blessures. Le bon Père s'avançait sans que de sa bouche on entendît d'autres paroles, que l'invocation « *Jésus, Marie* ». Comme il dépassait le couvent de la Merci et arrivait à la rue de Barrio-Nuevo, épuisé par la perte de son sang, il dit à ses conducteurs: « *Messieurs, je n'en puis plus.* » Ceux-ci alors, écartant la foule, lui donnèrent immédiatement trois coups qui l'achevèrent; la tête était tellement tailladée, que le crâne tout ouvert laissait voir le cerveau presque détaché. On dit qu'une des horribles mégères, qui assistaient à cette scène barbare, eut l'impudeur de s'approcher et de tirer le cerveau de sa place; puis, le prenant à deux mains, elle s'écria toute joyeuse: «*C'est maintenant que je vais frire du cerveau de moine!* » Nous ne tenons pas ce fait pour très avéré, pas plus que d'autres également épouvantables que, dans la suite, on raconta s'être passés autour de ce cadavre.

Moins malheureux fut le sort du *P. Celedonio Unanue*, jadis Ministre du Séminaire. Il avait eu le courage d'attendre, en haut de l'escalier intérieur, le groupe d'Urbains qui montait par là, pensant pouvoir leur parler. Mais, aussitôt que les émeutiers l'aperçurent, ils se mirent à crier: « *En voilà un! en voilà un!* » Ils lui tirèrent un coup de fusil qui par hasard ne partit pas. Ils s'emparèrent de lui et l'emmenèrent jusqu'à la porte où on pouvait déjà présumer qu'il allait être assassiné. Au bas de l'escalier on lui donna dans l'épaule un coup de baïonnette, qui lui traversa toute la poitrine. A cause de son émotion, le Père ne crut sentir qu'une piqûre; toutefois. arrivé en bas, il se mit à vomir du sang en abondance et les autres Urbains se mirent à rire, lui posèrent de nombreuses questins et le firent passer d'une salle dans l'autre pour qu'il les leur fît visiter. Mais en montant les quelques marches d'une des salles, il eut trois abondants crachements de sang qui le mirent hors d'haleine et l'affaiblirent tellement qu'il crût sa mort prochaine. Il le dit à ses conducteurs, et les pria de le mener, tout auprès, par compassion et pour adoucir sa mort, à quelque lit de l'infirmerie des Élèves. Deux d'entre eux en effet, apitoyés sur son sort, lui promirent de le protéger; le soutenant dans leurs bras, ils le dirigèrent vers l'Infirmerie, disposèrent un lit et le couchèrent. L'un resta, afin de le protéger contre la fureur de ceux qui passaient sans cesse par là: pour les contenir il fut obligé de leur dire que le Père était sur le point d'expirer; encore dût-il le garantir de la cruelle commisération dont certains faisaient preuve en voulant lui donner un coup de fusil qui le fît plus vite cesser de souffrir.

De fait le Père endurait de cruelles douleurs; l'air pénétrait par sa blessure, sans que pendant 3 heures on pût s'enquérir d'un chirurgien.

Le malade fut seulement assisté au début par un officier survenu par hasard qui, plaignant sa situation, l'entretint avec beaucoup de douceur, et demeura à lui tenir compagnie jusqu'à ce que la troupe arrivât et qu'on lui donnât des gardiens. Il reçut ensuite un grand soulagement d'une tasse de bouillon et d'un peu de vin que lui apporta, d'une maison voisine une illustre dame, *Exma Sra D. Josepha Saenz*, épouse du Conseiller *D. Francisco Manzano*. Avec un courage viril, elle s'était introduite à la suite de la populace et s'était rendu compte de l'état du Père. Les sentinelles ne lui permirent pas d'arriver jusqu'au lit du blessé; aussi ne sut-elle pas auquel des Nôtres, elle rendait service. Les Urbains présentèrent au Père le bouillon et le vin; ils l'exhortaient à boire « *pour mourir, disaient-ils. avec plus de courage.* »

A huit heures et demie, le chirurgien que l'Officier de la Garde

avait envoyé chercher, n'était pas encore venu. Dès qu'il arriva et qu'il vit l'état déplorable de la blessure, il ordonna d'avertir le desservant de la Paroisse et de transporter le blessé à l'infirmerie du Collège. A moitié route, le cortège rencontra le prêtre, qui, au milieu du chemin et pour parer à toute éventualité, confessa le Père, lui donna le S. Viatique et lui administra l'Extrême-Onction. On gagna l'infirmerie; après un pansement, le Père se trouva mieux et put s'adresser aux sentinelles et aux autres assistants. Il leur parla avec chaleur de Notre-Seigneur et de la Religion, se montrant peu attaché à la vie, et tout prêt à endurer la mort. A partir de ce moment, malgré de violentes souffrances, son état alla s'améliorant de façon notable jusqu'à son complet rétablissement.

Plus tragique fut le sort du Père *François Sauri*, Coadjuteur Spirituel, Procureur du Séminaire et du Collège. Les insurgés le recherchaient avec une rage particulière, sans doute à cause de son office. Ils le découvrirent au second étage, mal caché dans une chambrette retirée où il récitait son chapelet. Tout joyeux de la prise et poussant de grands cris, ils l'entraînèrent hors de la chambre et firent quelques pas dans le corridor; impatients de le tuer, ils ne le conduisirent pas comme les autres à la porte, mais en cet endroit même, lui tirèrent un coup de fusil qui lui transperça la poitrine et le fit tomber aussitôt expirant. Parmi ses derniers gémissements, les habitants de la maison voisine l'entendirent crier: « *Cœur-Sacré de Jésus, protégez-moi!* » Perdant tout son sang et succombant sous les nouvelles blessures dont on l'accablait, il rendit le dernier soupir. Les assassins remarquèrent que dans ses poches il y avait un peu d'argent: ce fut alors une grande joie; ils s'élancèrent pour se l'arracher les uns aux autres. Ils étaient en train de se le partager quand un de leurs Officiers, voyant l'affaire, s'approcha et en confisqua la plus grande partie. On croit que la somme totale que le Père avait pu prendre sur lui, dans le but de la sauver, n'excédait pas 500 douros (environ 2,700 francs). Les assassins abandonnèrent le cadavre, non sans avoir satisfait leur fureur, en lui tailladant le visage et en lui écrasant la tête à coups de maillets. Semblable sort advint au *Père Jean Artigas*, professeur de logique et de langue arabe, tellement estimé qu'il passait dans toute l'Espagne, pour le plus instruit en cette spécialité; de même au Sous-Diacre *Pierre Demont*, philosophe, et au très édifiant F. Coadjuteur *Manuel Ostolaza*. Tous trois furent arrêtés en haut du Séminaire, en même temps que le Père Joseph Fernandez; mais leurs assassins, sans se presser de les conduire dans la rue, les poussèrent de couloir en couloir, jusqu'à ce qu'ils les eussent fait descendre à la Porterie du Collège. Là,

ils les tuèrent à coups de feu, au milieu de la populace et des mégères qui les couvrirent d'insultes, même après leur mort.

Vers la même heure, on massacrait, en haut du Séminaire, le diacre *Joseph Elola*, théologien, vêtu de la soutane et portant son bréviaire. Les insurgés le traînèrent hors du coin, où il s'était retiré, et l'accablèrent immédiatement de coups de poignards et de baïonnettes qui l'étendirent à moitié mort. Comme il levait la tête et découvrait sa tonsure, un des soldats appelés « Salvaguerdias », lui déchargea de toute la force de son bras, un coup de sabre qui lui fendit le crâne et l'acheva.

VII. Pendant que de telles horreurs se commettaient au Séminaire, le Collège n'était pas épargné. La foule des scélérats qui occupaient les corridors, ne tarda guère à atteindre la chapelle domestique, où les Supérieurs, avec les autres Pères et les Scolastiques, attendaient leur arrivée et, du même coup, la mort. Un 1er groupe d'émeutiers se présente à la porte, pousse des clameurs auxquelles beaucoup d'autres accourent. Tous entrent furieux, brandissant sabres et baïonnettes, et criant : « *Ah chiens ! lâches ! impies ! vous allez nous payer çà !* » Ils se séparent les uns à droite, les autres à gauche ; un d'eux assène un coup de sabre au F. Coadjuteur *Vincent Gogorza*, ne le blessant que légèrement ; un autre au Père Ministre *Joseph Tellez*, déchirant seulement un peu sa soutane au bras gauche. Les sanglots, les pleurs et les prières des Nôtres, le nombre des victimes, enfants pour la plupart, qu'ils avaient à immoler, l'aspect religieux du sanctuaire et de l'autel où brûlaient les six cierges, tout cela réuni fit sur les esprits des assassins une impression inespérée qui les empêcha de se mettre à satisfaire la rage qu'ils avaient en entrant. Un Garde du Corps qui paraissait les commander, s'adoucissant un peu, dit aux Nôtres : « *Silence Messieurs, vous êtes tous arrêtés.* » A cette interpellation, bien plus douce qu'on ne l'espérait, les Nôtres reprirent quelque courage et se mirent debout.

Le commandant ordonna alors de les lier tous. Il demanda des cordes à cet effet, mais comme on n'en trouvait pas sous la main, les Scolastiques, en toute simplicité, offrirent leurs ceintures. Les insurgés refusèrent et s'obstinèrent à réclamer des cordes. La difficulté était d'aller en chercher, car nul ne pouvait sortir sans péril évident. A la fin, le F. Gogorza dont nous avons parlé plus haut, soit de son propre mouvement, soit comme on croit sur l'indication du forcené qui l'avait frappé, sortit dans ce but. Mais à peine avait-il fait quelques pas hors de la chapelle, qu'un autre Urbain lui traversa le ventre avec son sabre et, comme il cherchait à rentrer,

le poursuivit en criant: « *Ce lâche qui essaye de fuir!* » Le sang qui se mit alors à jaillir abondamment de la blessure et les vomissements qui survinrent, décidèrent le Chef à permettre qu'on conduisît le Frère dans une chambre de l'Infirmerie voisine, où quelques Urbains plus compatissants se mirent à le veiller. Les Urbains de la Chapelle demeurèrent dès lors persuadés de l'impossibilité de se procurer pour le moment des cordes. Ils étaient très inquiets de savoir où se cachaient ceux qu'ils ne voyaient pas là, et s'emportèrent violemment contre deux des Nôtres, qui, à cet instant, sortirent de dessous l'autel.

Sur la promesse qu'il les conduirait aux cachettes des autres, ils firent sortir de la chapelle le *F. François Sauri*, professeur, dont nous dirons plus tard le sort. Car il convient de continuer à dire de quelle façon, presque miraculeuse, le Seigneur, en cette occasion voulut consoler l'affliction de tant des Nôtres, incertains encore s'ils allaient ou non être immolés. A ce moment advint le *P. Edouard Carassa*, accompagné des deux hommes qui, en venant du Séminaire, lui avaient promis, comme nous l'avons raconté, de lui sauver la vie s'il les menait où était le F. *Muñoz*. Nous avons dit que le Père ne savait pas exactement si le Frère était là. Mais la divine Providence avait fait qu'il s'y trouvât en effet. Ce jeune Jésuite qu'ils cherchaient était frère d'un gentilhomme du palais qui, depuis plusieurs mois déjà, jouissait d'une grande intimité avec la Reine Régente: de là venait le vif désir qu'on avait de le délivrer. Quand ils furent entrés dans la Chapelle, le Commandant vêtu à la grecque, l'appela par son nom: le jeune homme, ne présageant rien de bon d'un pareil appel personnel, saisit, tout tremblant et tout pâle, le bras du P. Recteur, qui se trouvait par hasard à côté de lui, et n'osa d'abord répondre. Il s'y risqua enfin, mais d'une voix si faible que, remarquant son trouble, le Commandant ajouta: « *Approchez sans crainte, je viens vous sauver la vie, car je dois la mienne à votre frère et je me réjouis de trouver cette occasion de lui rendre service à mon tour.* » Encouragé, le jeune homme se dirigea de sa place vers le milieu de la Chapelle et répliqua: « *Monsieur, puisque vous avez la bonté de me témoigner pareille générosité et de m'offrir cette faveur, permettez-moi de vous dire ma résolution. Je suis ici en compagie de tous mes Frères, leur sort sera le mien: sauvez-les tous avec moi, ou je mourrai ici au milieu d'eux.* » Entendant cette décision du jeune Religieux, le Commandant, touché d'une telle noblesse, ou peut-être heureux du rôle qu'on lui traçait, ne suspendit pas un instant sa réponse et, malgré la difficulté de ce qu'on demandait, acquiesça et dit: « *Très bien! Aucun de ceux qui sont ici ne périra: je les sauverai tous!* »

De fait, il intima à tous les scélérats qui l'entouraient qu'aucun d'eux ne se hasardât à toucher aux Religieux présents; il leur ordonna ensuite de sortir à peu près tous et de faire connaître sa décision aux gens du dehors. Lui-même resta avec quelques-uns de sa bande, comme pour garder la Chapelle et défendre ces affligés. Pour les consoler il leur dit: « *Ne craignez point et croyez qu'il en sera comme je l'ai ordonné, car j'ai assez de prestige pour que tous ces gens m'obéissent.* » Son compagnon, le Garde du Corps, en promettait autant et tous deux s'employaient à l'envi à ranimer les Nôtres et à leur inspirer confiance.

Aussi bien leur protection fut-elle nécessaire, car plus d'une fois de nouveaux groupes d'insurgés s'approchèrent de la porte, et, en apercevant des Jésuites, voulurent commencer le carnage projeté. A la vue du Commandant qui se plaçait à l'entrée pour les retenir, ils s'écriaient: « *Mais, c'est le moment, mon Commandant; jusqu'à quand attendons-nous?* » Pour les calmer, il dut se mettre une fois à les raisonner et à leur dire: « *Sachez bien que je suis le premier Christinien et que je m'intéresse comme pas un à la gloire de notre parti. Mais ce nous serait une infamie et une flétrissure éternelle de souiller nos mains du sang de tant de jeunes gens désarmés et innocents. Que nous sert d'enlever la vie à une poignée d'hommes sans défense et insignifiants? laissons-les.* » Les émeutiers se rendirent à ces arguments; mais, à peine sortis de la Chapelle, ils n'en tinrent aucun compte et continuèrent leurs massacres.

VIII. Un bon moment avait été employé à tout cela. Enfin, le Capitan Général se présenta; accompagné de deux Aides de camp, il était arrivé en voiture jusqu'à la porte, avait traversé lui aussi la grande église, monté la même échelle que les assaillants, passé par le trou fait dans la porte et pénétré dans la Chapelle; là il déboutonna sa redingote et laissa voir la ceinture qu'il tenait cachée. Dès son entrée, il balbutia quelques mots d'encouragement, mais vagues et insignifiants; puis interpella les deux Supérieurs, le P. Provincial et le P. Recteur, les interrogea, comme nous l'avons dit, sur la vérité de l'empoisonnement, enfin leur fit quelques excuses, qui n'indiquaient guère son désir de faire cesser le tumulte. Et, de fait, sans donner aucun ordre, sans rien disposer et sans que sa venue produisît aucun bon résultat, il sortit en grande hâte, parcourut les corridors, et arriva au Séminaire. Là, il découvrit un flacon de tabac à priser et le montra aux insurgés en leur certifiant que c'était du poison. On l'aurait cru, si le propriétaire du tabac ne se fût trouvé là par hasard, et ne se fût offert à en absorber le premier. Le Capi-

tan Général, fort irrité de sa méprise, ne laissa pas de continuer à courir de côté et d'autre; il entra finalement dans une salle pour s'y asseoir, et laissa les insurgés continuer leur besogne aussi bien à l'intérieur qu'en dehors de la maison.

Vers cette heure en effet, on conduisait en prison le sous-diacre *Sabbas Trapiella*, surveillant; on menait à la caserne des Légers le *P. Laurent Grasset*, également surveillant, et l'on entraînait à la « Prevencion del Principal » le sous-diacre, *François Sauri*, dont nous avons fait mention plus haut. Le 1er avait été saisi dès le début, en soutane, dans une chambre de Séminariste. On commença par l'injurier; plusieurs fois même on chercha à le frapper à coups de sabres et de baïonnettes, mais il sut heureusement parer les coups, se défendant à travers la petite porte et implorant le secours d'un Urbain qui se montrait apitoyé de son jeune âge; il reçut un coup de crosse, mais évita un coup de baïonnette dont on allait le transpercer. On le laissa seul enfin; il courut se cacher en haut et s'y déguisa en Séminariste. Mais la troupe survint de nouveau, le trouva une seconde fois, lui découvrit la tête pour voir s'il était vraiment Séminariste et, s'apercevant que non, s'apprêtait à le massacrer quand il se réfugia près d'un officier, qui passait par là. Celui-ci, appelé, comme nous le sûmes depuis, *D. Segundo Correa Botino*, ému de compassion, se chargea de le défendre et le conduisit avec lui, durant un bon moment, pendant qu'on assassinait le *P. Elola* et qu'on en arrêtait plusieurs autres. Comme ils étaient dans cette partie de la maison, près de l'infirmerie du Séminaire, survint un jeune homme, qui, la tête découverte, s'écria à haute voix: « *Quel jour heureux pour la nation espagnole! Voici, chers Compagnons, le jour béni de notre délivrance!* » Après avoir erré de place en place, l'officier voyant qu'à chaque pas il lui fallait lutter contre les assassins pour défendre le Frère et que déjà on le menaçait lui-même, chercha à sortir du Séminaire pour emmener le Frère chez lui; comme ils débouchaient dans la rue, une troupe nombreuse se porta contre eux en criant: « *Voilà un de ces coquins de moines!* » Un petit vieillard, plus hardi, enleva la coiffure du F. Sabbas pour voir la tonsure. Le Frère put se couvrir à l'instant d'une autre coiffure que l'officier lui avait donnée. On lui enleva encore celle-là: ce fut le moment le plus critique, car le Frère avait la tête nue et l'officier, bien que s'efforçant de défendre son compagnon et de se garantir lui-même, ne put empêcher qu'on ne blessât le premier d'un coup de baïonnette et qu'on ne l'atteignît lui aussi à l'épaule et à la main. On leur cria enfin qu'il fallait aller à la prison, que sans cela tous deux mourraient: pour éviter pareil danger, l'officier, sans abandonner son protégé, lui

posa sur la tête son propre chapeau afin de cacher la tonsure, et le conduisit entre quelques Urbains à la prison. Le Frère y resta tout le jour suivant, traité si négligemment qu'on ne lui donna d'autre aliment qu'une seule tasse de bouillon.

Le *P. Laurent Grasset* était resté à garder quelques enfants jusqu'à ce qu'il eût réussi à les congédier. Cela fait, ne sachant où aller entre tant de scélérats qui le menaçaient, il se dirigea vers le Collège. Il fut arrêté à son arrivée par un Garde du Corps et trois autres gens en armes qui lui firent crier: « *Vive Isabelle II! Vive la liberté!* » après cela, deux d'entre eux, plus humains, continrent l'impétuosité des autres et, se constituèrent les défenseurs du Père; ils le conduisirent au premier étage du Collège où ils lui firent quitter sa soutane, puis au Séminaire sous prétexte de le cacher, mais en réalité à travers mille périls; enfin, Dieu permit qu'aux environs de la porterie, le Lieutenant *Prado*, qui venait dans tout autre but et habillé en civil (quoique portant quelques insignes militaires suffisants pour le faire respecter), aperçût le Père en danger. Il résolut de le sauver et, après avoir renvoyé ses gardes, le fit sortir avec lui dans la rue. Là ils furent entourés d'une telle multitude d'émeutiers, que, malgré 4 soldats de Cavalerie appelés par l'officier de la Caserne voisine il lui fut extrêmement difficile de délivrer le Père et de se garantir lui-même des attaques dont, tout le long du chemin, le menacèrent les furibonds.

Le *P. François Sauri*, professeur de Physique, une fois sorti de la Chapelle, achemina ses conducteurs vers le Séminaire; de toutes parts la foule des insurgés, s'écriait à sa vue: « *Mort au misérable!* » Il aperçut le P. *Barrau* à ses derniers moments, et au milieu du tumulte des gens qui accablaient celui-ci de blessures, entendit ses derniers gémissements. Finalement un des Urbains qui l'accompagnaient lui dit que, puisqu'il ne trouvait pas ceux qui étaient cachés, il fallait aller s'expliquer devant les autorités. Ils le poussèrent alors dans la rue; au moment même, les insurgés se jetèrent sur lui avec de grands cris et le blessèrent profondément à la tête. Les Urbains le conduisirent jusqu'à la « Prevencion », s'occupant peu de le défendre, et se contentant de dire à ceux qui l'assaillaient: « *Il va faire une déposition!* » Si bien que les uns le frappaient, d'autres le piquaient avec leurs baïonnettes, quelqu'un lui lança une grosse pierre; un dernier enfin lui tira un coup de pistolet, dont la balle alla donner sur la poignée du sabre de l'Urbain qui marchait à son côté. Le pauvre Frère, bien que couvert de 7 blessures et de multiples contusions, put tout de même arriver vivant à la Prévencion; là, tout l'interrogatoire se réduisit à deux ou trois questions de

simple curiosité et on le retint prisonnier, jusqu'à ce qu'au bout de trois jours on le transférât au Collège Impérial.

IX. Cependant grâce à la présence encourageante du Capitan Général, on continuait le pillage des chambres et des différents appartements. Des groupes excités s'y précipitaient, surtout quand ils eurent achevé de massacrer les gens qu'ils avaient rencontrés, et qu'ils n'eurent plus d'autre façon d'assouvir leur fureur contre ceux qui n'avaient pas paru. Il est impossible de décrire les dégâts que faisaient ces forcenés partout où ils pénétraient. Ils s'emparaient de tout ce qui avait quelque valeur. Le reste était réduit en pièces : tables, chaises, lits, vitres, lampes, vases, tout était brisé, haché par terre. Mais ce qui témoignait clairement de leur esprit d'irréligion et de leur impiété diabolique, c'était la destruction totale des tableaux et images des Saints et même des Crucifix, qu'on retrouva ensuite arrachés, brisés, mis en miettes, comme s'ils les avaient abîmés à coups de marteaux et à coups de pieds.

Nous ne pouvons taire ce qu'aux Archives de la Province, ils firent en plus du pillage général. On avait laissé là, pensant qu'on n'oserait jamais se livrer sur elles à une pareille profanation, quatre écrins de reliques précieuses. L'un, scellé et authentiqué à Majorque, contenait des vêtements de notre *Bienheureux Alphonse Rodriguez ;* le second, scellé et authentiqué à Rome, renfermait le squelette entier du saint enfant Jucundus avec sa pierre tombale ; le troisième, authentiqué de même à Rome, contenait des vêtements, écrits et autres souvenirs du *V. Cardinal Bellarmin*, du *P. Calatayud* et de divers hommes remarquables Le dernier enfin, également scellé à Rome et destiné à l'Amérique, contenait des reliques insignes dont on ignorait l'identité et que l'on put seulement reconnaître grâce aux « authentiques » qui restèrent déchirés par terre. Les forcenés osèrent s'attaquer à chacune des quatre caisses, soit pour assouvir leur fureur irréligieuse soit que, comme elles étaient fermées, ils crussent y trouver des bijoux de prix ou des pièces compromettantes. Ils les ouvrirent sans égard, saccagèrent leur contenu, et sauf un écrin qui leur parut avoir une certaine valeur et qu'ils gardèrent, réduisirent le reste en pièces, déchirant les vêtements, brisant un cadre d'ivoire qui devait contenir quelque magnifique relique, foulant aux pieds pêle-mêle les os, cendres et autres restes des Saints, qu'on retrouva depuis éparpillés sur le sol, et dans un état lamentable.

Dans une des caisses ils trouvèrent une assez grande quantité de terre venue, croyons-nous, de Jérusalem ; à cette trouvaille ils poussèrent un grand cri, « *ils tenaient maintenant le poison qu'ils cher-*

chaient comme pièce à conviction. » Ils s'occupèrent immédiatement de faire une enquête en règle. Ils courent chez le pharmacien voisin pour qu'il procède à l'analyse. Avec beaucoup de gravité, après avoir déposé cette poudre sur le comptoir, une troupe nombreuse d'Urbains qui se flattaient d'être témoins de la découverte ordonnent au praticien d'examiner la poudre et de leur dire simplement si c'est du poison. Le pharmacien palpe cette poussière, s'aperçoit que c'est tout bonnement de la terre et en fait part aux assistants. Mais ceux-ci, déçus dans leur espoir, ne se calment point; afin de les tranquilliser, le pharmacien se contente de leur dire: « *Pour que vous voyiez bien qu'il n'est pas question de poison, je vais en prendre le premier.* » et, ce disant, il prend avec les doigts une bonne pincée de cette terre, la pose sur sa langue et l'avale. A celà les Urbains ne trouvèrent rien à répliquer et s'en allèrent continuer leur pillage. Ils le firent horrible partout où ils pénétrèrent, surtout aux seconde et troisième divisions du Séminaire; flairant que dans les armoires des enfants, il devait y avoir des objets de valeur et des vêtements utilisables, ils les forcèrent toutes; puis, après avoir tout saccagé, ils détruisirent meubles, portes, fenêtres, lits et jusqu'aux persiennes des chambres.

Au parloir, où ils se rendirent alors, ils donnèrent une marque évidente du respect avec lequel ils invoquaient souvent le nom d'Isabelle II; à l'entrée se trouvaient les portraits des augustes parents de la Reine; ces perfides acclamateurs les mirent tous deux en pièces. Mais où ils firent voir combien ils étaient dénués de toute humanité, ce fut aux infirmeries, notamment à celle du Séminaire, où non seulement ils brisèrent les marmites, terrines, plats et vases, mais arrachèrent jusqu'aux étagères pourvues des remèdes les plus usuels. Bouteilles, flacons, armoires même, rien ne fut épargné: ils cassèrent répandirent, émiettèrent tout. De même au réfectoire des enfants, où ils volèrent les couverts et les pièces d'argenterie qu'ils purent trouver en réserve. Ils passèrent ensuite aux appartements des étages; ils voulaient, disaient-ils, arriver à celui du « Principal ». Ils saccagèrent en effet la chambre du P. Recteur; mais, parvenus à celle du P. Provincial, ils n'en purent forcer les portes; ils firent une ouverture dans chacune d'elles mais n'entrèrent point, pas plus que dans les autres chambres du même corridor, soit parce qu'ils les trouvèrent fermées, soit parce qu'à ce moment ils s'adjoignirent aux autres pillards qui venaient du Séminaire, conduits sans doute par quelque habitué de la maison. Celui-ci, connaissant les caves, les y mena s'y rafraîchir. Entrés avec des lanternes, ils eurent vite fait de trouver le vin, et burent tellement qu'à la fin ils se prirent à

chanter et sortirent gris au point d'oublier là 7 pièces d'argenterie volées auparavant.

X. Pendant que tout cela se passait au Séminaire et dans les corridors inférieurs du Collège, pendant que de toutes parts on entendait des cris et que retentissaient les coups abattant portes, fenêtres et armoires, un Garde du Corps, *D. Juan de Dios Zafra*, celui-là même qui était dans la chapelle, invita le P. Provincial à lui faire visiter une partie de l'édifice. On peut juger de l'entrain du Père à rendre pareil service, à cette heure où l'on pensait bien plus à soupirer après la fin de tels désastres qu'à bavarder et à se récréer. Force lui fut pourtant d'y consentir, et affrontant le danger, d'accompagner cet homme au quartier des Philosophes, où leur passage involontaire ne fut point inutile, car il sauva la vie au *P. Firmin Rivero*. Ce Père était caché dans une des dernières chambres sous des nattes; mais la porte restée ouverte, donna à ceux qui passaient l'occasion d'entrer par curiosité; le Père put ainsi sortir libre, lui qui allait tomber aux mains des assassins tout proches. Des Urbains le ramenèrent avec eux à la Chapelle.

Ainsi allaient les choses, quand pour la première fois aux environs de 6 h. ½, on vit déboucher devant le Collège au son du tambour un peu de troupe régulière qui fit halte dans la rue, attendant des ordres pour réprimer l'insurrection. Mais bien que le Capitan Général fût dans le Collège, personne ne donna d'ordres; les soldats pourtant, criaient de la rue qu'on les commandât et reprochaient aux insurgés leur indigne conduite. Mais ces exhortations produisaient peu d'effet, et les insurgés allaient de l'avant. Cela en retint tout de même quelques-uns: plusieurs Urbains assez modérés abandonnèrent le massacre et se contentèrent de rechercher les gens cachés. Mais pendant que ces Urbains parcouraient le haut de la maison dans le dessein de sauver les réfugiés, d'autres s'avançaient pour les tuer: ceux-ci blessèrent d'un coup de baïonnette à la cuisse le F. Coadjuteur formé *Julien Acosta*, à qui il fallut ensuite de longs jours pour se guérir. Ils tirèrent ensuite quelques coups de feu à ceux qui, effrayés, s'enfuyaient sur les toits. Les dangers que ces derniers coururent et ceux auxquels ils avaient déjà échappé, seraient trop longs à rapporter. Il suffira de dire que, de cette façon, se sauvèrent les trois FF. Coadjuteurs, *Antoine Sanchez*, *Sylvestre Santos* et *Bernard Collado*, le professeur de Physique et sous-diacre, *Antoine Torrès* et les deux Coadjuteurs formés, *Maurice Busquets* et *Joseph Campderros*. Ce dernier à force de sauter de toit en toit finit par atteindre le grenier d'une maison qu'il ne connaissait pas: en entrant,

il se trouva chez un Urbain de la Cavalerie. Celui-ci, entendant le bruit causé par l'arrivée du Frère, se présenta inopinément à lui, mais lui dit aussitôt: « *Ne craignez rien, je suis Urbain, mais je ne trahis personne.* » Après ce bon accueil, il le cacha chez lui pendant trois jours.

Les deux autres Frères n'eurent pas autant de chance. Pourtant le F. Busquets, après avoir fui avec le F. Torrès à une bonne hauteur, non sans se blesser, trouva lui aussi, refuge chez une brave femme. Le F. Torrès eut beaucoup plus à souffrir. On lui tira un coup de feu qui par bonheur n'atteignit que sa birette et la lui enleva. Le Frère sauta alors d'une hauteur de deux étages, à l'admiration des gens qui le suivaient des fenêtres voisines et dont les uns le plaignaient, les autres le maudissaient et le chargeaient d'injures. Il tomba finalement sur un petit toit d'où il put facilement se laisser glisser dans un jardin et de là passer dans une écurie où il se dissimula dans la paille. Bientôt survint un domestique qui, sur-le-champ avertit son maître, tous deux cherchaient à délivrer le Frère; mais les Urbains frappaient déjà à la porte en quête du fugitif. Il lui fallut en conséquence repasser par la même maison et se laisser tomber dans une autre où il fut accueilli par le propriétaire. Celui-ci avait dans le toit d'un cabinet une cachette secrète, dont le seul signe extérieur était une trappe, fort difficile à voir quand elle était fermée. Il offrit au fugitif de s'y cacher en laissant retomber la trappe; le Frère, sans hésiter, se hissa au moyen d'un escabeau par l'ouverture et ferma la trappe. Le propriétaire enleva l'escabeau et, à la hâte,disposa des nattes et d'autres meubles pour tout cacher, car les Urbains criaient déjà, demandant à visiter la maison. Ils entrèrent et ne laissèrent pas un coin qu'ils n'eussent examiné, persuadés que le Frère devait être là puisqu'ils l'y avaient vu descendre. Comme ils en étaient certains, ils ne voulaient point quitter la maison et restèrent près de deux heures à perquisitionner. Le Frère Torrès entendait tout, y compris les menaces qu'ils adressaient au propriétaire; il tremblait qu'on ne vînt à découvrir l'entrée de l'étroite cachette, où il se tenait immobile, sans oser presque respirer, n'avalant que de la poussière, et à demi étouffé par l'absence d'air et l'étroitesse du lieu. Il put toutefois réciter là, autant que sa mémoire l'y aida, Vêpres et Complies, qu'il se trouvait n'avoir pas encore dites. Enfin Dieu permit que ses ennemis s'en allassent. Il put alors sortir et, après s'être bien déguisé avec un habit laïque que le brave propriétaire lui donna, gagner la maison éloignée d'un ami, où il se tint caché pendant deux jours, jusqu'à ce qu'on le ramenât au Collège.

On ne peut donner une juste idée des tourments qu'endurèrent à l'heure dont nous parlons, ceux qui ne parvenant pas à fuir, durent rester dans leurs cachettes: depuis déjà deux heures ils essayaient de dominer leur terreur et de lutter contre les angoisses de la mort qu'ils attendaient à chaque instant. Leur imagination venait augmenter par moment le triste serrement de leur cœur, car à chaque coup de feu, ils se répresentaient quelqu'un des Nôtres cruellement assassiné. A celà s'ajoutait la posture fort incommode qu'ils devaient garder: la plupart étaient blottis et recourbés dans des recoins bas et étroits où la poussière et les toiles d'arraignée les recouvraient; d'autres enveloppés dans des nattes et de vieux chiffons qui ne les laissaient ni respirer, ni se mouvoir; d'autres couchés dans des endroits extrêmement durs ou fort humides. A la terreur générale s'ajoutait pour chacun de graves incommodités. Nous mentionnerons seulement ce qu'eurent surtout à souffrir le *P. Jean Gandaségui*, caché pendant tout ce temps dans les latrines, et le Diacre *Manuel Codina* enfoui sous les décombres et la terre d'une fosse obscure et profonde où il s'était mis à l'abri des coups de feu qu'à 3 reprises on lui avait tirés sans le blesser; on lui en tira encore par l'étroite ouverture, sans qu'il pût se défendre autrement qu'en s'enfonçant sous du gravier et des briques.

Le moment le plus critique fut quand ils entendirent s'approcher les insurgés frappant de grands coups, enfonçant les portes et avançant rapidement sans qu'on pût présumer chez eux d'autre dessein que de massacrer tous ceux qu'ils rencontreraient. Ceux qui étaient cachés se croyaient déjà morts et ceux même qui étaient dans la Chapelle ne se jugeaient guère en sûreté avec leurs deux protecteurs. Car bien que ceux-ci gardassent la porte, il était à craindre que, de la tribune supérieure des gens, venant du troisième étage, ne tirassent quelques coups de feu. Le commandant, avisé du péril, décida de placer au centre de la Chapelle une sentinelle qui surveillât la tribune. Bien lui en prit, car plusieurs fois on nous menaça, de sorte que les Nôtres durent quitter l'enceinte de la chapelle et se confiner dans l'étroit espace qui, à l'entrée, se trouve sous la tribune. Entassés là les uns sur les autres, ils furent fort longtemps mal à l'aise. Le F. coadjuteur Vincent Gogorza, bien que couché en proie aux douleurs terribles que lui causait sa blessure, et bien que gardé par des Urbains, n'était point à l'abri de nouveaux dangers; car de nouveaux forcenés, s'approchant, apostrophèrent ainsi leurs camarades: « *Qu'est-ce que vous faites avec celui-là; tuez-le ou laissez-le mourir; nous ne sommes pas venus ici pour veiller des moines.* »

La divine clémence permit enfin que parmi tant de gens qui pénétraient chez-nous avec de mauvaises intentions et occupaient tous nos corridors, entrassent dans un meilleur but un peu avant sept heures deux militaires soucieux du bien public, désireux de rétablir la tranquillité et que leur zèle poussait à contribuer de toutes leurs forces à l'apaisement de si grands désordres. C'étaient le Brigadier *Philippe Zamora* et le Lieutenant *François Prado.* Tous deux réunis par hasard mais unis par les mêmes sentiments, sachant que le Capitan Général était à l'intérieur, allèrent le trouver, se présentèrent et se mirent à son entière disposition. Ils lui représentèrent l'horreur des attentats commis, le scandale et la surprise de toute la population honnête à la vue de l'inaction des troupes en un moment aussi critique, et la facilité de la répression puisqu'il y avait devant le Collège deux compagnies des « Provinciales » de Grenade n'attendant qu'un ordre, pour disperser les insurgés. Le Général, ne sachant encore comment sortir de son indolente réserve, s'était retiré dans une chambre, pour y passer le temps ; contraint, pour ainsi dire, par une offre aussi spontanée et aussi franche, il dit au Brigadier de prendre le commandement de cette troupe, avec le Lieutenant Prado, pour adjudant. Et comme si l'ordre qu'il s'agissait de rétablir, répugnait à celui qui avait laissé commettre sous ses yeux de telles atrocités, sans plus attendre, le Capitan Général se mit tout bonnement en route, laissant aux deux Officiers le soin d'accomplir, quoiqu'il fût déjà tard, le bien que lui-même aurait pu et dû faire à temps deux heures auparavant.

La troupe entra donc, se posta à toutes les issues, occupa les principaux couloirs, et intima à la foule l'ordre de sortir. Mais les Urbains exaltés ne voulaient point abandonner leur prise. « *C'est là, disaient-ils, une position que nous avons conquise à la force de nos bras.* » Ils cessèrent pourtant d'avancer et, devant les menaces sérieuses du Brigadier, cédèrent peu à peu le terrain. Nous commençâmes alors à respirer, recouvrant l'espérance de garder la vie. Notre espoir s'accrut encore, quand les Urbains modérés qui se tenaient dans la Chapelle aux ordres du Commandant et du Garde du Corps, et surtout quand ces derniers eux-mêmes s'employèrent à nous donner tous les encouragements et soulagements possibles. Ils descendirent nous chercher à la dépense du vin, de l'eau, et tout ce qu'il fallait pour nous rafraîchir, ce dont nous avions grand besoin. Le Garde monta dans son chapeau une certaine quantité d'amandes et en offrit à tous. Nous acceptâmes de manger et de boire, malgré la sainteté du lieu, la chapelle étant pour nous une prison dont 4 sentinelles nous empêchaient de sortir. On y amenait successivement ceux que l'Adjudant,

guidé par quelqu'un de la maison, allait tirer de leurs cachettes; à leur vue nous ressentions le plaisir qu'éprouvent deux amis qui se rencontrent après de longues années d'absence et après s'être crus déjà morts. Leur découverte nous fit constater un malheur, bien faible en comparaison des précédents: le pillage de tous nos vêtements accompli par les soldats à la lingerie, malgré les ordres et sous les yeux de leurs Chefs. Ils avaient été conduits là par quelques-uns des Nôtres qui n'eurent pas le courage d'empêcher ceux qui nous sauvaient la vie de dérober nos vêtements.

Quelques Urbains assez bienveillants, restaient seuls à la Maison; avec eux se retirèrent le Garde du Corps, déjà nommé, et le fameux Commandant qui, s'il s'était joint d'abord aux insurgés, devint dans la suite notre protecteur. Pour que nous n'ignorions pas à qui nous devions pareil secours, il nous dit d'appeler *Jean Gayemallor* et nous indiqua même l'enseigne de sa maison de commerce. Son départ nous laissait seul avec la troupe; nous étions comme prisonniers à la Chapelle, d'où, même pour les choses les plus nécessaires, on ne nous laissait sortir qu'escortés d'un soldat. Deux à deux on nous conduisit dans une salle où on dressa notre liste sur appel nominal.

Quand un peu de tranquillité succéda à pareil tumulte, on put transporter le P. Unanue, blessé, de l'infirmerie du Séminaire à celle du Collège. On obtint aussi que le desservant de la Paroisse, qui avait administré les Sacrements au P. Unanue dans le corridor, monta en faire autant à l'autre blessé, le F. Gogorza; comme celui-ci ne pouvait, à cause de ses vomissements, recevoir le S. Viatique, le desservant laissa les Saintes Espèces sur l'autel de la Chapelle pendant qu'il administrait les autres Sacrements et que tous, agenouillés, nous récitions le Rosaire sous la direction de notre P. Provincial. Ce qui se passa ensuite dans la maison, lorsque chacun fut sorti de sa cachette, le triste repas, qu'on nous apporta vers minuit, la découverte des 7 cadavres et les derniers devoirs qu'on leur rendit; le repos qu'enfin vers deux heures et demie du matin on nous laissa prendre, tous prisonniers, dans 2 grandes salles et étendus à terre comme des mendiants; tout cela fournirait ample matière à relation, mais ne vaut pas que nous nous y arrêtions quand l'attention est réclamée par des atrocités surpassant presque les précédentes.

XI. — XII. — XIII. — . . .

Note: Ici se place le récit des attaques dirigées contre les Couvents des Dominicains, des Franciscains, des Trinitaires, des Carmélites déchaussés et des Pères de la Merci. Il ne nous a pas semblé utile de traduire ce qui ne concerne pas directement la Compagnie: les scènes de

carnage sont du reste les mêmes, et on pourra juger de leur terrible résultat en parcourant les tableaux des morts et des blessés que nous publions à la fin de la traduction. (H. D.)

XIV. . . . .

Dans notre *Séminaire des Nobles*, où se trouvaient réunis 2 Communautés, celle du Séminaire, composée de 30 des Nôtres et de plus de 100 Séminaristes, et celle du *Noviciat*, comptant environ 40 membres, parvenait la nouvelle des événements; les Pères et tous ceux qui étaient chargés des enfants s'employaient à les licencier au plus tôt, afin de les soustraire au péril imminent. Ces précautions ne firent qu'augmenter la terreur de notre Communauté qui, après le départ des enfants, se trouva tout isolée. La grandeur même de l'édifice, désormais presque vide, jointe à l'éloignement, redoublait nos craintes et nous faisait de plus en plus redouter une attaque.

Le *P. Manuel Gil*, Supérieur, envoya réclamer au Ministre de la Guerre la garde qui d'ordinaire se tenait à la porte du Séminaire et qu'on avait retirée quelques jours auparavant. Elle arriva bientôt: c'était un piquet de Cuirassiers qui, bien qu'à cheval, suffisait pour défendre la maison contre la foule ameutée si on cherchait à nous envahir. Son Commandant se mit tout de suite, en cas d'affaire, en relations avec les autorités militaires de la place. Mais on lui fit savoir que nulle part, la troupe ne bougeait. Il l'annonça au P. Supérieur, comme pour lui déclarer son impuissance, ajoutant que du reste pour nous défendre, il faudrait de l'infanterie. Le P. Supérieur reconnut alors l'insécurité où on nous laissait; bien que la nuit fût déjà avancée et que jusqu'à neuf heures on eût suivi tranquillement les exercices de Communauté, il s'entendit avec le *P. Mariano Berdugo*, Maître des Novices, le *P. Ministre Jean-Joseph Raya* et quelques autres Pères, et ordonna de donner à chacun un habit laïque afin qu'on pût fuir déguisé en cas de nécessité. Comme l'alarme croissait à chaque instant, il décida d'envoyer provisoirement les Novices chez leurs parents ou chez les Séminaristes, en compagnie desquels ils sortirent. Plus tard d'autres allèrent se réfugier au domicile de quelques amis. Le P. Supérieur lui-même, sur des instances répétées, se rendit chez un ami, d'où, comme d'un poste plus sûr et ignoré des ennemis, il pût prendre des mesures en faveur, tant du Séminaire que des autres maisons, dont on n'avait aucune nouvelle. A son départ, il confia la maison au P. Ministre et au P. Sous-Ministre; en cas d'invasion, ceux-ci pouvaient facilement passer par-dessus les murs du jardin chez le Duc de Liria, qui avait prêté la clef d'une

de ses portes. Après une visite à la Chapelle, presque tous partirent; seuls les Séminaristes restèrent à se confesser.

La plupart des Nôtres arrivèrent à destination; mais plusieurs suivirent la rue où les soldats de la Marine avaient leur caserne et montaient la garde; les soldats, sans avoir le dessein de tuer les Religieux, ne demandaient qu'à se moquer d'eux, et arrêtèrent le *P. Vincent Rigueros*, quelques novices et plusieurs séminaristes. Ils relachèrent ces derniers et introduisirent les Nôtres dans le Corps de garde; là, pendant une heure, ils les tournèrent en dérision tout à leur aise, les fouillant, les dépouillant de leurs vêtements, même de dessous, sous prétexte de vérifier s'ils portaient du poison; ils leur posèrent mille questions impertinentes, et leur firent mille plaisanteries dans le seul but de s'amuser à leurs dépens. Ils les faisaient aller un à un au milieu de la salle pour les bafouer à loisir; quand apprenant ce qui se passait, l'officier de Cuirassiers, *Raphaël Minio*, qui avait été sept ans Séminariste, obtint en haut lieu l'autorisation d'aller réprimander l'officier de Garde au sujet de cette façon d'agir. Puis, prenant avec lui les soldats eux-mêmes et 6 cuirassiers, il reconduisit les Novices au Séminaire, où tous passèrent la nuit. Au matin du 18, les insurgés se rendirent au Séminaire; mais, y apercevant la troupe, rebroussèrent chemin sans oser rien faire.

XV. L'émeute n'épargna point notre maison de campagne de *Luchès*, distante de Madrid d'environ un mille. Là vivaient habituellement deux de nos FF. Coadjuteurs, s'occupant du labourage et dirigeant les ouvriers. Pour le moment c'étaient les FF. *Manuel Vidal* et *Vincent Pujalte*, tous 2 coadjuteurs formés. Ils furent avertis avant la nuit, de ce qui se passait au Collège Impérial, par un domestique de la maison qui avait assisté au massacre de plusieurs des Nôtres. De plus, une bonne personne leur envoya des vêtements de campagnards, les prévenant du danger qu'ils courraient s'ils ne se déguisaient pas. Sur de tels avis, craignant que les insurgés n'arrivassent, à la tombée de la nuit, ils se déguisèrent, sortirent secrètement de la maison, passèrent la rivière, et, montant au sommet de la colline opposée, s'assirent auprès d'une melonnière, afin de guetter ce qui adviendrait à la ferme. Les Urbains de Madrid ne vinrent pas, bien qu'ils eussent en grand nombre envahi les faubourgs et occupé les routes et les passages de la rivière afin qu'aucun fugitif ne leur échappât. S'étant adjoint quelques soldats de la Princesse et quelques « Salvaguardias », qui observaient tous les fuyards, ils avaient jusqu'au soir, intercepté les chemins de notre maison de campagne; à des ouvriers qui partaient ils demandèrent: « *s'ils n'avaient pas vu des Jésuites*

se cacher par là; » et cela avec tant de méfiance qu'ils en obligèrent un à enlever son chapeau pour voir s'il ne portait pas la tonsure. Ce n'était pas sans raison qu'ils posaient cette question, car c'était jeudi et les Scolastiques eussent dû venir en congé. Mais la divine Providence permit qu'à cause du choléra et de la consternation générale, le congé fût supprimé. A l'heure dont nous parlons, les Urbains de Madrid avaient assez de veiller à ce que personne n'échappât du Couvent de St-François. Par contre les Urbains de Carabanchel qui prenaient les Frères à revers, ayant appris les exploits de ceux de la Capitale, voulurent les imiter. L'idée leur vint alors d'aller attaquer notre maison de campagne.

Ils s'acheminèrent à travers champs, les uns à pied, d'autres à cheval; il était environ 11 h. du soir quand, apercevant la maison du haut de la colline, ils rencontrèrent précisément les 2 Frères qui ne les attendaient pas du tout de ce côté, mais qui, se fiant à leur déguisement, demeurèrent tranquilles. Les brigands s'étant approchés, un des cavaliers demanda: « *Qui êtes-vous! que faites-vous là?* A quoi les Frères, prenant l'air et le ton campagnards, répondirent: « *Nous gardons ces melons.* » L'homme reprit: « *Est-ce qu'il y a des Jésuites ici? Et combien?* » Un des Frères répliqua: « *D'habitude il y en a 2, il se peut qu'ils y soient.* » Le cavalier dit alors: « *Eh bien! nous allons nous divertir avec eux!* » Il partit avec les insurgés vers la maison, laissant les Frères remplis de crainte. Ceux-ci demeurèrent immobiles un certain temps ne sachant que faire; puis présumant que leurs ennemis ne les trouvant point à la maison, découvriraient leur stratagème et se mettraient à leur recherche, ils s'enfuirent au loin à travers champs et se cachèrent finalement parmi des gerbes de blé. Ils s'y blottirent tout le reste de la nuit, entendant de temps à autre des gens passer auprès d'eux, mais sans deviner qui c'était. Au lever du jour, ils se relevèrent, et l'un eut le courage d'aller à la maison pour voir ce qu'on y avait fait. Rien n'avait été volé, pas même le peu d'argent laissé dans le coffre; les Urbains avaient eu honte de s'abaisser à pareille besogne; mais, au dire des domestiques, s'étaient mis à blasphémer et à maudire les Frères, enrageant de ne les point trouver, s'acharnant sur leurs soutanes et leurs manteaux qu'ils mirent en pièces; ils étaient enfin partis à leur recherche du côté de la melonnière.

Le danger passé, les Frères se promenèrent dans les environs toute la matinée; ils étaient fort anxieux sur le parti à prendre: entrer à Madrid était périlleux; reculer, plus risqué encore. A la fin ils se décidèrent à pénétrer en ville déguisés en ouvriers des champs, et gagnèrent le Noviciat. Bien leur en prit, car la maison de campagne

fut le même jour assaillie par des pillards et de viles gens, tant de Carabanchel que de Madrid, qui cette fois, n'y allèrent que pour voler. Ils livrèrent tout au pillage; bœufs, chevaux, volaille, outils, approvisionnements, meubles, vaisselles et vêtements, vitres et fenêtres, jusqu'aux portes, ils enlevèrent tout, laissant l'édifice entièrement dévasté. Mais ceci appartient déjà aux événements du 18, qu'il nous reste à raconter.

CHAPITRE III

ATTENTATS DU 18 JUILLET 1834.

XVI. Dès que le jour parut, les Nôtres purent célébrer la Messe. Nous ne pensions pas alors que notre petite église et la Chapelle eussent été violées; plus tard des doutes s'élevèrent au sujet de la chapelle et il devint nécessaire de la réconcilier « ad cautelam ». Les offices furent célébrés portes closes, ainsi que dans la plupart des églises des Réguliers; les cloches se taisaient dans toute la Capitale: partout régnaient un silence et une terreur qui s'accrurent encore à la nouvelle que, dès le point du jour, les insurgés, en armes et courant de côté et d'autre, étaient redescendus dans les rues. Toutefois, vers 8 h., on décida d'accord avec le Brigadier, qu'un nombre suffisant de soldats accompagnerait les domestiques pour aller chercher à la Paroisse San Millan les *6 cadavres* des Nôtres assassinés la veille dans le rue de Tolède, et recueillis à la nuit tombante par la Police. Le corps du *P. Joseph Fernandez*, massacré plus loin, ne put être réclamé: conduit à la Paroisse Sainte-Croix, il avait été mêlé aux morts de cette Paroisse, et, sur la même voiture, transporté au cimetière. Quand on eut déposé les 6 autres à notre Porterie, on voulut procéder à leur reconnaissance; mais ils se trouvèrent tellement défigurés par les blessures qu'ils portaient à la tête, que pour les identifier, on dut recourir aux numéros de leurs bas, seuls vêtements de Jésuites qu'ils eussent conservés. Telle était la compassion des assistants, à la vue de ces débris humains, criblés de blessures, déchirés et tout ensanglantés, que le Capitan Général lui-même entrant à ce moment, saisi d'un pareil spectacle, oublia que tout cela avait été causé par sa couardise et son inaptitude, se souvint qu'il était homme et laissa monter les larmes à ses yeux.

A ce moment l'officier de la Garde ordonna le rassemblement, afin de rendre les honneurs au Capitan Général; la course des soldats à travers les corridors pour obéir à cet ordre, fut, pour ceux des Nôtres qui n'accompagnaient pas les cadavres, un nouveau motif d'alarme: de fait, le bruit était tel que tout ce que nous étions de Jésuites au Collège, nous crûmes que le moment d'un second massacre était

venu. Nous nous réunîmes tous à la Chapelle pour prier et nous disposer, comme la veille, à la mort. L'alerte dura peu : on nous fit connaître la cause du bruit ; le Capitan Général monta lui-même à la Chapelle, la parcourut comme pour une inspection et, afin de nous rassurer, nous dit quelques mots à peine intelligibles ; puis il partit, nous laissant presque aussi inquiets qu'auparavant.

Vers 9 heures, au sortir des funérailles, on nous prévint que la sédition se reformait et que, dans toute la rue d'Atocha, les Urbains criaient de nouveau : « *Mort aux moines ! Vive la République !* » Alors recommencèrent nos angoisses : elles devaient durer tout le jour, incertains que nous étions sur l'issue de ce soulèvement. Si les soldats qui nous gardaient nous inspiraient quelque confiance, on nous avertissait souvent que les insurgés tentaient une attaque et nous pouvions tout craindre. Un Diacre de St-Dominique, apppelé *Fr. Philippe Diaz*, qui à ce moment vint, blessé à la tête et baigné de sang, chercher refuge à notre Porterie, confirma toutes nos inquiétudes. Conduit dans une chambre de l'Infirmerie pour y être pansé et soigné comme quelqu'un des Nôtres, (ce qui demanda 4 jours), il nous raconta que, comme il sortait déguisé de la maison où on l'avait recueilli la nuit précédente pour se rendre chez un ami, il avait été reconnu au passage par quelques Urbains. Attaqué à coups de sabres, il avait reçu à la tête la blessure que nous pouvions voir.

. . . .

Note : Ici, et au milieu du paragraphe suivant, deux pages environ sont consacrées aux tentatives des insurgés contre les autres Maisons Religieuses, au début de la journée du 18. Nous continuons à ne donner que ce qui regarde directement la Compagnie. (H. D.)

. . . .

XVII. A 10 h. enfin, se fit entendre pour la première fois, la voix du Gouvernement. Des affiches placardées aux carrefours et dans les lieux publics, donnaient un désaveu formel aux attentats. Le Conseil du Gouvernement et celui des Ministres au nom de la Reine absente, y exprimait une profonde douleur des désordres et des crimes commis ; il faisait appel à la coopération non seulement des Autorités et des troupes, mais encore de tous les habitants honnêtes de la Capitale et de tous les Espagnols qui se trouvaient à Madrid, afin que, tous agissant de concert, on mit vivement un terme à de pareilles horreurs. Cet appel de l'autorité fit renaître l'espoir chez tous les bons citoyens. Mais les insurgés étaient tellement acharnés et avaient pris un tel ascendant, qu'ils ne déposèrent point les armes et n'abandonnèrent pas les postes qu'ils occupaient.

. . . .

Du reste, si faible était la résistance qu'on leur opposait, qu'ils purent encore parcourir toute la ville former des attroupements et, partout, faire éclater leurs menaces contre les Religieux. En ce jour de deuil universel, alors que les malades attaqués du choléra, se comptaient par centaines, aucun Religieux ne pouvait sortir, pas même déguisé, pour porter aux moribonds les secours de la Religion. Les prêtres séculiers eux-mêmes, qui, par nécessité ou charité, devaient remplir cet office, ne le faisaient point sans risques. Quelques-uns furent indignement outragés, un même frappé à coups de sabre, alors qu'il portait les Saintes-Huiles. Telle était la fureur irréligieuse qui régnait ce jour-là, et telle la liberté laissée à ces impies de commettre leurs forfaits. Les répressions locales que tenta la troupe étaient l'effet d'une disposition spontanée des officiers ou de quelque ordre partiel, car vers midi il ne paraissait pas qu'un ordre général eût été donné, ainsi que le montre le fait suivant advenu à notre Noviciat.

XVIII. Dans le bataillon qui occupait la majeure partie de notre édifice était un sergent, homme de sens droit et en bons rapports avec le P. Ministre de la maison. A l'heure dont nous parlons, il vint sous un prétexte quelconque, voir le P. Ministre et lui dire que les Nôtres essayassent de fuir et de mettre leur vie en sûreté, car, si les émeutiers arrivaient, eux n'avaient point l'ordre de nous défendre. Cet avis donné, comme on croit, en toute sincérité, mit le trouble dans toute la Communauté : on en conclut que l'action du Gouvernement était encore très faible et que le péril demeurait imminent. De fait, les révoltés ne se calmaient point : toujours armés, ils sortirent à 1 h. ½ du couvent des Trinitaires, redoublèrent leurs attroupements et cherchèrent à attaquer d'autres maisons. Ils prétendirent en finir avec le Couvent des Dominicains, dit du Rosaire, avec le Monastère de St-Bernard, avec notre Noviciat, enfin avec le Collège des Franciscains Réformés qui se trouvait hors les murs et s'appelait Collège de St-Bernardin. Mais en ces 4 endroits, on vit que si la troupe n'avait pas reçu d'ordre supérieur pour les repousser, tout au moins ne pouvait-elle se tenir inactive : elle tint tête aux insurgés, qu'une apparence de résistance suffit à dissiper.

Cependant l'alarme poussa de nombreux Religieux à sortir déguisés ; 5 Pères et 4 Frères quittèrent notre Noviciat, où il ne resta plus que 3 prêtres et 6 frères. Tous les partants n'atteignirent pas sans encombre un lieu de refuge. Le F. Coadjuteur *Joseph Garcia*, avait fait quelques pas dehors quand il fut reconnu par des Urbains ;

ceux-ci le saisirent immédiatement, et, l'accablant de coups et d'injures, les conduisirent pour le tuer dans une rue écartée, où le bon Frère se mit à genoux afin de recevoir le dernier coup. Heureusement un Officier qui passait, le voyant en ce moment critique, s'avança à son secours; interpellant rudement les assassins, il arracha violemment le Frère de leurs mains, et parvint à le mettre en sûreté à la « Prevencion del Principal ».

Un cas semblable se présenta au Collège Impérial vers la même heure. Le *F. Pie Gonzalez*, cuisinier du Séminaire des Nobles, venu mal déguisé à l'Impérial pour y donner avis au P. Provincial de ce qui se passait au Séminaire, et pour en rapporter des nouvelles, fut remarqué au sortir du Collège, par quelques insurgés. Ils le suivirent quelques pas et se mirent à l'injurier. Lui, sans se troubler, poursuivit son chemin vers la « Plaza Mayor », où les Urbains, passant des paroles aux actes, l'attaquèrent à coups de sabres dont un, appliqué à plat, l'atteignit à la tête. Il s'arrêta alors; eux cependant, continuaient à le menacer de mort. Le Frère eut l'imprudence de leur dire qu'il était prêt à mourir si le Gouvernement l'ordonnait. A ces mots les agresseurs redoublèrent de fureur et lui crièrent: « *Quel Gouvernement? Il n'y a pas d'autre Gouvernement que nous; c'est celui-là que fait le Peuple Souverain. Si tu viens à parler de Gouvernement, tu meurs sans rémission!* » Adoucis un peu par le silence du Frère, ils se contentèrent de le remettre à la garde du « Principal ». Réuni aux autres prisonniers, le professeur *François Sauri* et le *F. Garcia*, il demeura avec eux jusqu'à ce que, deux jours après, ils fussent tous 3 reconduits chez nous par les soldats. Au Collège, ce même soir, nous eûmes à déplorer la mort du *F.Gogorza*, survenue 24 heures après sa blessure.

XIX. Telles étaient nos épreuves à l'intérieur de Madrid. Pendant ce temps, non seulement on pillait dans la banlieue notre ferme de *Luchès*, comme nous l'avons raconté plus haut, mais encore on formait le projet de réduire au même état celles de *Torrejon* et de *Valdemoro*. Les Urbains de ces 2 endroits ne voulaient point se montrer inférieurs à ceux de la Capitale; du reste, les dépôts de grains, et les approvisionnements qui se trouvaient là, excitaient vivement leur avidité. La première de ces fermes, éloignée de Madrid de 12 milles, était gardée par 3 FF. Coadjuteurs; la seconde, située à l'opposé vers le 16e mille, était habitée par 3 autres Frères. Ils se virent menacés en même temps, et eussent tous péri si les Autorités des deux villages, ne fussent venues à leur secours. Elles étaient dans de meilleurs sentiments que celles de Madrid, et d'ailleurs

avaient déjà reçu la proclamation du Gouvernement; au moyen de cette proclamation et d'une décision que prit la 2de municipalité en faveur de nos Frères, on put obtenir dans les deux endroits que les assaillants se contentassent d'une visite domiciliaire.

L'autorité suprême qui se trouvait alors à 50 milles de Madrid au *Palais Royal de la Granja*, s'occupait à cette heure de prendre des mesures énergiques pour faire cesser les violences scandaleuses de la Capitale. Elle décidait en premier lieu de déplacer les hauts fonctionnaires et de défendre par proclamation publique toute réunion de gens armés. Mais, le soir venu, nous ignorions ces mesures; aussi passâmes-nous la nuit entière dans des alarmes continuelles. Enfin, grâce au ciel, aux premières heures du 19, on apprit la révocation du Capitan Général, du Corregidor, du gouverneur civil, du Surintendant de la Police, etc... Au même moment apparut, imprimée et affichée aux carrefours, la proclamation royale, prohibant les réunions de plus de neuf personnes en armes et ordonnant de les disperser de vive force, si, après les sommations requises, elles ne se séparaient pas. Grâce à ces deux mesures, qui montraient l'énergie du Gouvernement, et qui suffisaient à empêcher de nouveaux excès, grâce aussi à l'emprisonnement des principaux meneurs, la population commença à respirer et nous-mêmes à ressentir quelque assurance de voir cesser les attaques. Notre maison, qui la veille semblait un désert, se remplit alors d'amis et de gens de toutes conditions, venus pour nous exprimer la douleur que leur avait causée notre sort; ils nous consolaient par leurs bons procédés et nous offraient leurs maisons et leurs ressources autant que nous pouvions en avoir besoin, soit pour notre sûreté dans l'avenir, soit pour notre subsistance actuelle. Tout ce qui suivit, soit de favorable, soit de défavorable, fournirait matière à très ample relation, mais nous ne nous sommes pas proposé d'écrire une histoire complète: nous avons dû nous contenter d'enrégistrer quelques faits.

CONCLUSION.

XX. L'atrocité notoire et le caractère d'irréligion qui présidaient à tous ces événements, causèrent une émotion profonde. Immense fut le nombre de ceux qui se ressentirent d'un coup aussi douloureux jusqu'en leur état de santé et en éprouvèrent des troubles graves. Peut-être dut-on à l'inquiétude générale la recrudescence surprenante de l'épidémie qui le 18 fit près de 500, et le 19 environ 800 victimes. Il est reconnu qu'un état de crainte constitue la disposition la plus périlleuse en face du choléra. Toutefois, en ne tenant pas compte des personnes qui, pour cette cause ou pour une autre, succombèrent

à l'atteinte de l'épidémie, il y en eut beaucoup qui furent conduits au tombeau par l'affliction et la peine que leur causèrent les événements. Ainsi moururent *4 Religieux de St-François de Paule,* plusieurs Religieuses de différents Ordres, un bon nombre de personnes du monde; enfin *le R. P. Provincial et le T. R. P. Général des Franciscains,* qui, s'ils purent échapper aux baïonnettes et aux épées des assassins, ne résistèrent pas à de pareilles alarmes. Admirable fut la faveur que nous fit le Seigneur: parmi les Nôtres aucun résultat funeste à la santé ne suivit ces périls; l'épidémie même ne s'attaqua à aucun de nous avant un mois, car si nous perdîmes un des Nôtres au bout de 9 jours, il sembla plutôt mourir de son âge avancé (84 ans) que succomber à une attaque de choléra.

Le ciel nous accorda cette grâce pour nous marquer sa protection et fortifier notre espérance; mais il daigna recourir à d'autres signes pour ranimer la Foi des esprits faibles et hésitants qui ne laissaient point de se scandaliser du triomphe, même passager, de l'impiété et du mal. Dieu ne châtia point tous les impies, cela n'est pas conforme aux vues profondes de sa Providence; mais il en punit assez pour que les fidèles pussent constater qu'il ne se désintéresse jamais de la conduite des hommes. Nous ne mentionnerons pas les nombreux Urbains révoltés qui, rentrant chez eux le soir même du 17, tout fiers de leur pillage et de leurs meurtres, trouvèrent les victimes qu'au sein de leurs familles la mort avait faites pour les punir: l'un voyait son épouse sans vie, l'autre un fils chéri, celui-ci son père, celui-là d'autres parents aimés.

Nous ne dresserons pas non plus la liste de tous ceux qui, en peu d'heures, furent frappés du choléra et succombèrent rapidement, l'un, cette nuit même. Plusieurs d'entre eux furent conduits à l'Hôpital Général où le prêtre qui les assistait eut plus d'une occasion de trembler en les voyant quitter la vie au milieu de spasmes horribles, comme s'ils apercevaient devant eux les fantômes de ceux qu'ils avaient assassinés: « *Les voilà qui viennent! Voilà les Jésuites!* » s'écriaient les uns dans la terreur. « *Ces moines, ces moines me poursuivent!* » balbutiaient les autres. Nous ne conterons pas non plus la fin de ceux que nous savons s'être vantés chez eux les 18 et 19 des massacres qu'ils avaient commis, et que leurs auditeurs virent 2 ou 3 heures plus tard emporter au tombeau.

Les *PP. Franciscains Réformés,* dits de St-Gilles, qui habitaient le quartier où vivaient la plupart des Urbains, et qui étaient sans cesse appelés et conduits entre des soldats pour les assister à leurs derniers moments, ne tarissent point quand ils entreprennent de rapporter les

cas nombreux où ils virent la main de Dieu lancer visiblement des châtiment terribles sur ces misérables. Nous en raconterons seulement 2 ou 3 des plus accrédités, quoique nous ne nous en portions pas complètement garants.

Le premier concerne un Urbain dont nous pourrions citer la maison, car un habitant même nous l'a rapporté. Cet Urbain, dans le pillage de la Sacristie d'un Couvent, eut la sacrilège audace de dérober un ciboire d'argent et de l'emmener chez lui. Là, en présence de sa femme et de quelques voisines que ses paroles vantardes avaient attirées, il l'ouvrit et y trouva des hosties, sans doute prêtes à être consacrées. Mais comme si elles l'avaient été, il se mit à blasphémer et à se moquer du S. Sacrement; tirant du ciboire une hostie, il demanda ironiquement aux assistants: « *C'est ça le Dieu des Chrétiens? Où est-il, où est-il ce Dieu?* » Il ajoutait: « *Nous allons bien voir* », et jetait l'hostie par terre pour la fouler aux pieds, quand il fut frappé soudain par une main invisible comme d'un coup de foudre qui le fit tomber raide à terre: si prompt que fût le prêtre appelé en toute hâte, il trouva cet homme mort et tellement horrible à voir qu'on eût dit un damné.

Un autre fait non moins triste nous fut transmis oralement, par quelqu'un qui le tenait du prêtre même qui en avait été témoin: le prêtre était allé, peu de jours après les événements, administrer le Viatique à une malade; au moment d'avancer le bras pour lui présenter l'Hostie, il sentit son bras complètement retenu au point de ne pouvoir l'avancer vers la moribonde. Il put toutefois le ramener vers le ciboire; surpris de ce fait, il exhorta la malade à examiner si elle n'aurait pas sur la conscience quelque faute non confessée qui l'empêcherait de recevoir la Ste Eucharistie. Alors, effrayée, elle tira une clef de dessous son oreiller et indiqua une commode: elle se mit à prononcer quelques paroles qu'on n'entendit point, car la malheureuse expira en les prononçant, ce qui remplit les assistants d'épouvante. Quand on ouvrit la commode, on y trouva la moitié du crâne encore frais d'un Religieux, reconnaissable à la tonsure qu'on voyait entière: c'était celui d'un des Religieux massacrés.

Non moins horrible fut, selon ce qu'écrivit une personne digne de créance, la mort d'un des habitants de Carabanchel qui avaient pillé notre Maison de Luchès; son impiété ne le cédait guère à celle des insurgés de Madrid. Il avait emporté le Christ sculpté de notre Réfectoire; arrivé chez lui il se mit à injurier la Ste Image, et, en présence de plusieurs personnes, à la bafouer puis à la frapper avec un marteau. Il abattit ainsi les jambes et les bras, et non encore satisfait, prit un clou pour transpercer la tête. Mais au moment de

décharger le coup, il tomba frappé d'une attaque terrible, qui le jeta hors de lui et le mit dans une telle rage que, pendant les 2 ou 3 heures qu'il survécut, il ne fit que se déchirer, pousser des cris pitoyables, se maudire lui-même et hurler qu'il était damné.

Ainsi périt un grand nombre d'assassins. Ces châtiments servirent à intimider les méchants, tout en confirmant la foi et l'espérance des bons. Pour nous, qui avions eu une si grande part dans cette calamité temporelle, n'y voyant que l'exact accomplissement des prédictions de notre Chef et Souverain Seigneur Jésus-Christ : « *In mundo pressuram habebitis ; eritis odio omnibus...* » loin de perdre pour cela courage, nous n'y avons trouvé qu'un motif de nous animer à le suivre, nous consolant de nous voir traités comme Lui, nous réjouissant même et nous estimant heureux, au souvenir des paroles infaillibles qui tombèrent de sa bouche divine : « Beati estis cum maledixerint vobis, et persecuti vos fuerint, et dixerint omne malum adversum vos mentientes propter me. — Gaudete et exultate, quoniam merces vestra copiosa est in coelis. »



DES RELIGIEUX MASSACRÉS.

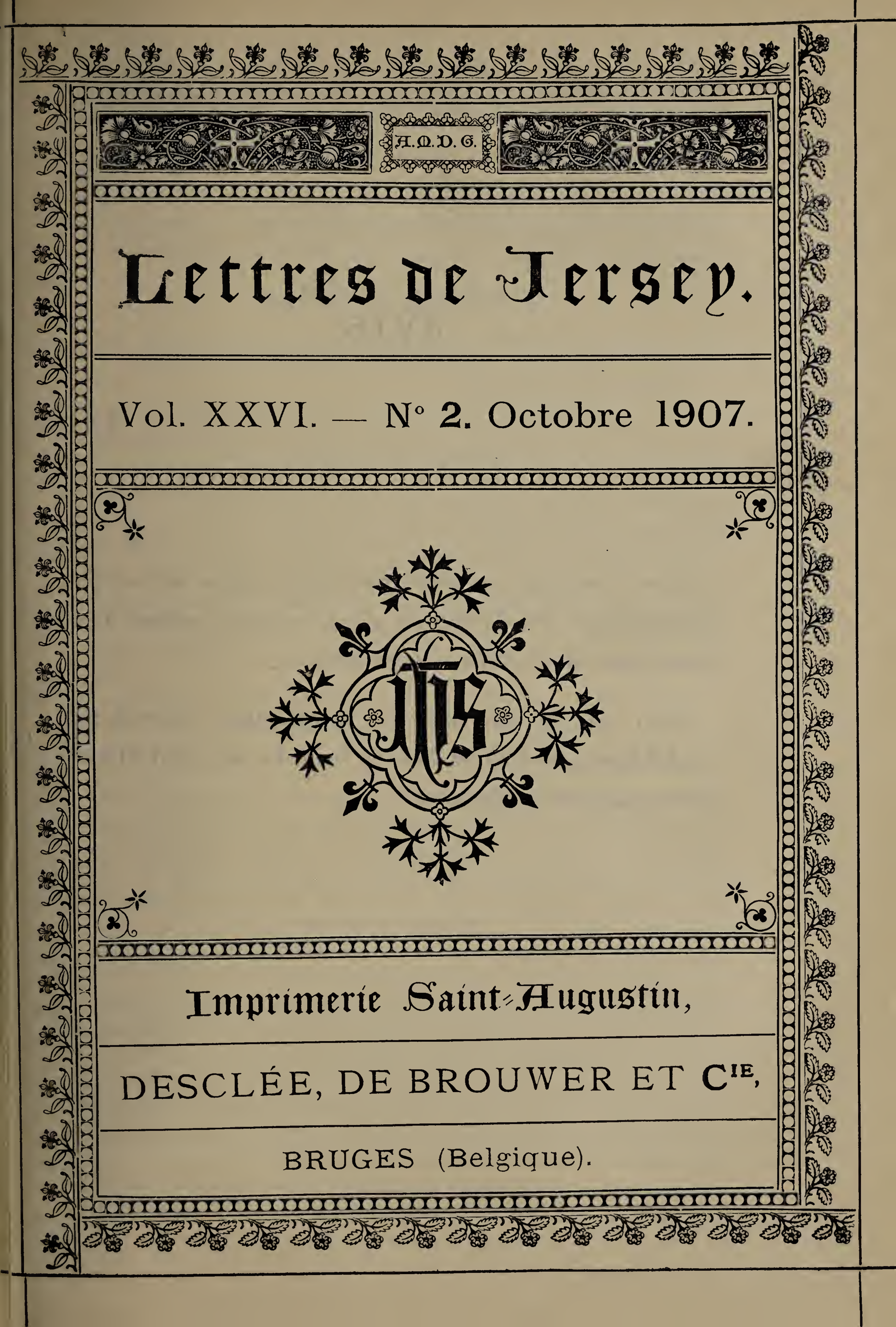
	Prêtres	Scolastiques	FF. Coadjuteurs	Tota
Jésuites	4	8	2	14
Dominicains	6	0	1	7
Franciscains	18	6	20	44
Pères de la Merci	8	0	0	8
	36	14	23	73
	BLESSÉS			
Jésuites	1	2	2	5
Dominicains	1	1	0	2
Franciscains	1	0	2	3
Trinitaire déchaussé	1	0	0	1
	4	3	4	11

Parmi les blessés, le F. Vincent Gogorza, Jésuite, mourut le 18. Un peu plus tard succomba le P. Fr. Michel Quiñones, Prêtre Franciscain, ex-définiteur. Deux Scolastiques du même Ordre, après avoir pris la fuite, ne reparurent jamais : d'où l'on conclut qu'ils furent assassinés.

Noms et emplois des Jésuites massacrés.

		Nom	Emploi	Lieu
	Prêtres :	P. Casto Fernandez	Operarius	Navalcarnero.
		P. Jean Artigas	Prof. d'arabe	Sinen (Majorque).
		P. François Sauri	Procureur	Barcelone.
		P. Joseph Fernandez	Prof. de grammaire	Calañas (Andalousie).
Scolastiques	*Diacres :*	Joseph Elola	Théologien	Villaréal (Guipuzcoa).
		Joseph Urrieta	»	Azpeitia. »
	Sous-Diacres :	Dominique Barrau	»	Barcelona.
		Joseph Garnier	Prof. d'humanités	Palma (Majorque).
		Joseph Sancho	Prof. de grammaire	» »
		Pierre Demont	Philosophe	Garriguela (diocèse de Girone.)
	Minorés :	Firmin Barba	Prof. de grammaire	Valence de Alcantara (Estramadure).
		Martin Buxons	Surveillant	Castello (diocèse de Girone).
	Coadj. temp. :	Manuel Ostolaza	Menuisier	Iziar, près Deva (Guipuzcoa).
		Jean Ruedas	Réfectorier	Tolède.
		Vincent Gogorza	Dépensier	Leiza (Navarre).

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie. LILLE — PARIS — BRUGES.



A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XXVI. — N° 2. Octobre 1907.

Imprimerie Saint-Augustin,

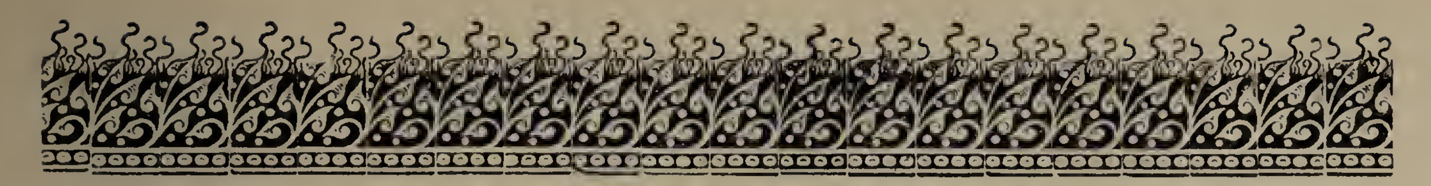
DESCLÉE, DE BROUWER ET CIE,

BRUGES (Belgique).

AVIS

Nos Souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. l'Éditeur des *Lettres*, Maison Saint-Louis, Saint-Hélier, Jersey (Iles de la Manche).



LETTRES DE JERSEY.

CHINE.—MISSION DU KIANG-NAN.

Autour du Scolasticat.

Maison de campagne du Scolasticat. — *(du P. Ferrand.)*

Zi-Ka-Wei, 23 Avril 1907.

AUJOURD'HUI grand congé à Pa-pou-ghiao, c'est le nom de notre maison de campagne. Je suis sûr que vous n'en avez jamais entendu parler. Ingrats scolastiques! Et pourtant Pa-pou-ghiao est fort joli! C'est une petite propriété sise sur le bord du Wang-pou, bien au delà de l'arsenal chinois. Dans la propriété il y a une maison chinoise, comme les autres. Les grandes attractions sont le jeu de boules qui fait fureur, et surtout le canal qui passe auprès de la Maison. Le canal, c'est pour moi; quelles parties de pêche j'y ai déjà faites! Quand ça mord, tout le monde veut pêcher, jusqu'au P. Hermand qui est encore plus enragé que moi.

Premières Messes. — *(du P. Haouisée.)*

Chang-hai, 15 Avril 1907.

Le P. Roberfroid a dit sa première Messe au Lao-dang. Le Lao-dang est situé dans la cité chinoise. Il y a là une vieille église en style purement chinois. Le Lao-dang est le siège de l'Association des Anciens Elèves du Collège, association fondée et dirigée par le P. Roberfroid. Le Dimanche, les réunions qui avaient lieu l'an dernier à Zi-Ka-Wei, se font à Changhai. Il y a des conférences faites par le Père Directeur; le P. Van Hée y va parfois discourir; enfin les membres de l'Association eux-mêmes y lisent des travaux littéraires capables de les habituer à parler en public, à écrire dans un journal, à défendre les intérêts de la bonne cause.

C'est entouré de cet état-major que le P. Roberfroid a dit sa première Messe. Il fut conduit en palanquin de Tong-Ka-dou au Lao-dang. Pendant la Messe, on chanta et fort bien, me disait le F. Leboisselier qui servait la Messe avec le F. Guimbretière. La Messe terminée, il fallut recevoir les compliments. Le chinois, le français, l'anglais même furent mis à contribution. Des présents furent offerts avec solennité. Le bon Père nouveau fut ému — il

y avait de quoi; — et ne pouvant remercier comme il voulait tous ses jeunes gens, il pria le P. Mâ de porter la parole en sa place.

Le P. de Vibraye eut aussi de la musique à sa Messe. Les Auxiliatrices lui chantèrent des motets en style modéré. Ce fut très pieux. Les PP. Haouisée et Beaucé servaient la Messe.

Pour le P. Ferrand, Tou-sé-wè se mit en mouvement. Il convenait que la « Fanfare » pour laquelle le Père prodigue depuis deux ans un dévouement inlassable fut de la fête. Le P. Hermand se chargea de le faire donner ce quelle avait de mieux. Quand le P. Ferrand sortit de la Chapelle après le S. Sacrifice, une marche triomphale le reçut. Pendant qu'il déjeûnait, re-fanfare; et il eut encore un morceau avant de rentrer à Zi-Ka-Wei. Deux des musiciens pour qui il s'est surtout dépensé, lui offrirent un très-joli album, avec dessins et aumônes spirituelles. Tous les enfants auraient voulu lui servir la Messe.

Pâques fut donc un jour de grande liesse. D'ailleurs ici c'est une grande affaire, en outre du caractère que l'on reçoit, que de devenir prêtre; car pour les chrétiens, vous n'êtes plus le même et au lieu d'accoler à votre nom le titre « de Siang-kong » qui correspond à Frère ils ne vous appelleront plus que « Cheng-fou » ou « Zanvou » en dialecte de Chang-Hai. Or Cheng-fou (Père spirituel) est autant au-dessus du simple Siang-kong que le ciel est au-dessus de la terre. Cela dénote un profond esprit de foi, n'est-il pas vrai? chez nos Chrétiens Chinois.

Confirmation et Première Communion. *(du P. Chevestrier.)*

Zi-Ka-Wei, 29 Mai 1907.

Nous avons eu ici, Dimanche dernier, fête de la Ste-Trinité, la Confirmation et la Première Communion de la Paroisse et de quelques élèves du Collège.

Une Première Communion a toujours quelque chose de frappant, même quand la solennité extérieure manque de cet éclat que donne par exemple la procession faite dans les rues de nos paroisses chrétiennes de France, où les enfants, fillettes en voile blanc, garçons avec brassard blanc à franges, portent leur cierge de premiers communiants. Ici, en effet, la cérémonie se trouve beaucoup simplifiée: il n'y a pas de procession. Les enfants arrivent à l'église bien sagement, garçons d'un côté, fillettes de l'autre, celles-ci trottinant sur leurs petits pieds, ceux-là d'une marche plus ferme. Comme ils sont éblouissants! Pas de brassards, non plus; pas d'habit noir ni de gilet blanc. C'est beaucoup mieux que tout

cela : un beau mao-tse (bonnet rond) neuf, au sommet duquel le petit pompon rouge flamboie ; une robe ou bleue, ou rose, ou violacée, ou brune, ou même jaune ; elle est fleurie ; les boutonnières sont en ganses bien voyantes ; le pantalon lui aussi tranche avec la couleur de la robe ; et le petit ma-koa-tse » (sorte de pèlerine courte à manches étroites) achève par son ton clair ou foncé d'harmoniser le tout. Chacun est vêtu au gré de la maman ou du papa ; aussi il y en a pour tous les goûts. — Je n'entreprends pas de parler du costume des fillettes : cela se complique trop ; vous saurez seulement que chaque petite porte sur elle une palette de peintre des mieux fournies : plus le costume est varié, plus il est beau.

Les premiers communiants ont pour eux les premiers bancs devant la Sainte-Table. Voici pour Zi-Ka-Wei la disposition topographique : nef de l'église, les petites filles ; transept de droite (épître), les quatre élèves du Collège ; transept de gauche, les enfants de l'école externe de la paroisse (garçons). L'assistance est pareillement divisée. Les mamans, dans la nef, les papas, dans le transept gauche ; les élèves du collège dans le transept droit. Des cierges enguirlandés de verdure sont placés sur les premiers bancs réservés aux heureux du jour. Vous y êtes ?

Vers 7 h. 20, Monseigneur fait son entrée. Ce sont les séminaristes qui sont de cérémonie aujourd'hui. Deux Tertiaires assistent l'Evêque : les PP. Maumus et Perrot.

Après les prières préparatoires, Sa Grandeur revêt l'aube, l'étole et la chape, et met la mitre d'or. Alors commence l'administration du sacrement de confirmation. Les élèves du Collège, vêtus en enfants de chœur, puis les petits garçons de l'école externe vont au pied de l'autel recevoir l'onction du St-Chrême, accompagnés de leurs parrain et marraine. Les fillettes restent à la Table de Communion, et c'est là que Monseigneur va les oindre de l'huile sainte.

Au chœur, pendant ce temps on chante le Veni Creator.

La Confirmation terminée, commence la Ste Messe. Après l'Evangile, le P. Moreau, curé de la paroisse, monte sur les degrés de l'autel et après s'être adressé à Monseigneur (Thou-kiao-ta-jen, Evêque grand homme) et aux enfants, commence sous forme interrogative son sermon sur la Première Communion. « N'est-ce pas, mes enfants, que vous êtes heureux en ce beau jour ?... — Oh ! oui, bienheureux ! » crie une petite voix dans l'assistance. C'est un enfant (une petite première communiante, m'a-t-on dit, car je n'ai pas reconnu la voix) — qui, se croyant sans doute au catéchisme, a fait la réponse toute spontanée, bien articulée, sincère à coup

sûr. Le prédicateur s'interrompit pour faire observer qu'il parlerait seul aujourd'hui. Dans l'assistance, on a souri chez les Chinois; — ri carrément chez les Européens.

Le reste de la cérémonie se passa sans incidents notables. Les chrétiens communièrent en grand nombre, — les femmes surtout, — après les premiers communiants.

A l'orphelinat de T'ou-se-wé. — *(du P. de Lapparent à sa famille.)*

21 Novembre 1906.

Quel tapage aujourd'hui dans la grande cour centrale de T'ou-se-wé! On entend des petits coups de marteau donnés dans les fenêtres et portes; on entend tomber des débris de vitre et tous les petits apprentis vitriers et ferblantiers ont l'air très affairés. Ils vont et reviennent avec des vitres, des plaques de tôle et du mastic: c'est tout simplement parce qu'un coup de vent de Nord-Ouest s'est élevé hier; il a apporté un grand froid, un vrai commencement d'hiver, plus tôt que les autres années; je crois bien même qu'il a gelé à glace cette nuit. Alors tout le monde s'est aperçu dans les ateliers et salles d'école, qu'il manquait bon nombre de carreaux; et pour se garantir du froid, ils m'ont demandé de faire remettre les carreaux manquants. J'ai dit « oui ». Ordinairement je dis: « non », car les enfants en jouant avec une espèce de petit morceau de bois pointu des deux bouts comme le bâtonnet en France, en cassent tellement que c'est toujours à recommencer. Aussi quand il ne fait pas trop froid, inutile de remettre les carreaux manquants. Mais cette année, devant ce froid subit, il n'y a pas à hésiter. D'ailleurs un des maîtres d'école a eu une idée ingénieuse; il m'a suggéré de faire mettre « du verre en tôle ». D'abord je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire, et j'ai dû lui faire répéter ses mots; enfin j'ai compris qu'il me conseillait de faire mettre des plaques de fer blanc à la place des carreaux cassés: bonne idée, au moins pour certaines fenêtres ou portes vitrées qui n'ont pas besoin de donner beaucoup de lumière à l'intérieur. Voilà pourquoi les ferblantiers ont du travail autant que les vitriers, mais j'espère que les verres en tôle n'auront pas besoin d'être renouvelés l'hiver prochain. Cela se passe en Chine, mais cela n'est pas chinois, car dans la vraie Chine on n'a pas de verres de vitres, ils sont remplacés par des sortes d'écailles d'huître ou des plaques de corne plus ou moins transparentes ou par du papier huilé.

4 Avril 1907.

Au point de vue religieux, le carême se fait ici mieux qu'ailleurs, car, suivant l'esprit de l'Eglise, c'est pendant le carême que les catéchumènes achèvent leur préparation au baptême ; c'est le samedi saint qu'on les baptise. Beaucoup de prières de l'Eglise, surtout pendant la semaine sainte, se rapportent à cela : dans les pays où il n'y a plus de païens on comprend moins ces belles prières. Ici au contraire on est dans un milieu bien propre à les faire goûter. Donc, moi, j'ai eu 16 baptêmes le samedi saint : j'ai eu ainsi la joie d'offrir mon petit appoint à l'accroissement de l'Eglise. Maintenant il faut prier pour la persévérance des néophytes. Il y en a un surtout qui a l'air bien décidé à faire honneur à son baptême. Je ne voulais pas le baptiser, parce qu'il n'est pas présent depuis longtemps dans la maison et parce qu'il peut y avoir des obstacles du côté de sa famille. Mais il a insisté tellement ! Il venait dans ma chambre : « Père de mon âme, je veux être baptisé ! — Mais pourquoi ? — Je veux être chrétien, je veux sauver mon âme. — Il ne faut pas nous presser, il faut attendre. — Je ne suis pas en paix. La nuit, j'ai le cauchemar, je vois que je suis sous la puissance du démon. — Mais tu es si mauvais ! — Je faisais des péchés, maintenant je n'en ferai plus parce que je comprends. — Mais si ta famille te retrouve et veut te faire tourner le dos à la religion ? — Je n'apostasierai pas. J'aime mieux être martyr. » Enfin je lui ai dit : « Prie le bon Dieu de m'inspirer ce que je dois faire, et reviens demain. » Le lendemain, encore la même insistance que les autres fois. Alors en regardant mon crucifix je lui dis : « Oui, tu seras baptisé. Va te faire inscrire par le Sié-Sang. » Et voilà comment l'Eglise compte un enfant de plus.

5 Mai 1907.

...A T'ou-sé-wè cela va très bien, surtout pendant ce mois de Marie, où chacun redouble d'ardeur pour faire son devoir afin d'honorer la Ste Vierge en se montrant appliqué à sa besogne.

Nous avons beaucoup de visiteurs ces jours-ci. D'abord plusieurs bateaux de guerre sont récemment arrivés de France, et tous les officiers, depuis les aspirants jusqu'aux commandants, s'offrent le plaisir d'une promenade à l'Observatoire, au musée, à l'Orphelinat. Cela les occupe honnêtement. Il y a aussi un nouveau navire de guerre italien. Nous avons eu encore la visite de quelques Révérends protestants, américains ou anglais. Ils sont en ce moment 1200 (oui ; 1200 ; 800 délégués officiels et 400 auditeurs libres) à Chang-Hai

pour une grande réunion des missions protestantes d'Extrême-Orient. Naturellement ils tâchent de se mettre d'accord pour la *doctrine* à enseigner et pour les *moyens* de l'enseigner. Pour la doctrine, naturellement aussi, ils n'y arrivent pas, puisque chacun a le droit de croire ce qui lui passe par le cerveau ; aussi, après quelques réunions, ils ont dû renoncer à l'idée d'adopter un *credo* commun, mais ils se sont séparés en chantant le *Gloria !* Pour les moyens il est plus facile de s'entendre, quoiqu'il y ait encore des divergences de vues, et qu'il n'y ait personne ayant le pouvoir d'imposer à tous une marche uniforme. — Ils se sont mis d'accord sur le projet de fonder une immense université sur le modèle des plus florissantes universités d'Europe et d'Amérique, et en relations avec elles. Pour les détails d'application pratique, je ne sais pas où ils en sont.

Quels autres visiteurs encore ? Des *Parsis*, c'est une secte spéciale de l'Inde et de la Perse. Ils sont assez nombreux à Chang-Hai où ils font du commerce, surtout le commerce de l'opium, je crois. — Et puis de nouveaux missionnaires des Missions-Etrangères ou Lazaristes qui arrivent de France pour la Mongolie,... des missionnaires belges ; des Frères Maristes pour les écoles de Pékin, Hongkong, etc., etc... Tout cela passe par T'ou-sé-wè et visite nos ateliers, notre chapelle, etc... avec des sentiments bien différents. Heureux ceux qui ont choisi la meilleure part.

Nous sommes ici dans le mois des pèlerinages : beaucoup de nos gens vont à Zô-sè « saluer la Sainte Mère » comme ils disent ; pour plusieurs c'est leur seule distraction annuelle, ce sont leurs seules vacances en plus des trois jours de repos du nouvel an. En voici un qui vient de revenir et veut me dire bonjour au retour. Je lui dis : « Avez-vous fait un bon pèlerinage ? » Réponse : « Oh ! oui, je crois bien, c'est Monseigneur qui a dit la messe ! » En effet c'est un grand bonheur pour eux d'assister à une messe de Monseigneur. Oh ! les honnêtes joies, les bonnes vacances. Qu'il fait bon vivre en enfants de l'Eglise, sans préocupations politiques ou sociales !

6 Juin 1907.

... Je viens de déchiffrer une énigme. Un de nos peintres chinois avait écrit au dessous d'une image qu'il avait retouchée « nouver magnier ». Comment comprendre ? Je n'ai pas mis longtemps. Il suffit de se rappeler qu'ils confondent les *r* et les *l*, et qu'ils prononcent toutes les consonnes. Alors en remplaçant la première *r* par une *l*, et en prononçant bien la dernière, on a : nouvel magnière, c'est-à-dire nouvelle manière, nouveau modèle d'image. Ici c'est une tour de

Babel, mais où chacun comprend quoique ayant sa langue à soi.

Les orphelins vont bien. Il en est mort peu cette année. Pour éviter la maladie des gros-pieds (le beriberi de l'Inde) spéciale aux peuples qui mangent du riz, nous avons essayé le remède japonais. Le remède consiste à donner une nourriture plus fortifiante, car c'est peut-être, disent les médecins, l'insuffisance d'alimentation qui est cause de ce beriberi appelé ici gros-pieds. Le riz est, de toutes les céréales, la moins nourrissante. Alors on y ajoute du blé ou des haricots, et ainsi les Japonais, dans leur armée et leur marine, qui étaient autrefois décimées par le beriberi, ont obtenu des résultats surprenants, une diminution considérable de la mortalité. Essayons. Nous mélangeons depuis plusieurs semaines des haricots rouges avec du riz. Ce n'est pas beau à voir, et au commencement les enfants ont fait la grimace. C'est plus dur que le riz, c'est plus long à manger, ça ne peut pas s'avaler d'un trait, il faut mâcher. Enfin comme on ne leur a pas offert le choix et comme les grèves d'estomacs ne sont guère à craindre, on s'y est habitué. Nous avons aussi, pour faire la guerre aux microbes et diminuer encore les chances de maladies, remplacé pour le thé l'eau très sale du canal, qu'on employait jusqu'ici, par une eau plus propre venant d'un des châteaux d'eau de Chang-Hai. Nous avions déjà les tuyaux pour les bouches d'incendie, il n'y a eu qu'à ajouter quelques robinets et ainsi on boit, comme ils disent, « l'eau qui vient toute seule ». (Ne pas confondre avec le « feu qui vient tout seul », c'est-à-dire les allumettes chimiques). Mais malgré toutes ces précautions, il y a encore les coups de chaleur et les cas de choléra ; il faudra bien que l'on meure encore de temps en temps. Pourvu que l'on ait l'âme en bon état, c'est l'essentiel.

20 Juin 1907

... Il y avait quelque temps que je n'avais été à Chang-Hai ; que de changements ! On fait des routes, des tramways... Ce qui était la campagne quand je suis arrivé en 1902 se couvre de maisons... Les Chinois de Chang-Hai portent maintenant, beaucoup d'entre eux du moins, des souliers de cuir, des chapeaux de paille panama, des bas noirs. On rencontre des patrouilles de policiers en uniformes excentriques (sous lesquels on aperçoit un bout de la veste ou du pantalon national en coton bleu), des volontaires chinois habillés comme des fantassins anglais. Progrès partout. On dit que demain toutes les fumeries d'opium seront fermées par ordre supérieur. Cela, ce serait un vrai progrès. En tout cas aujourd'hui on en voyait beaucoup d'ouvertes, car il commence à faire chaud

et les devantures en planches sont enlevées pour donner de l'air; on voyait des gens abrutis couchés sur des nattes avec une petite lampe à côté d'eux. C'est leur dernier jour, espérons-le. J'ai vu cela vite, j'étais en pousse-pousse, tiré par un brave homme qui, lui, ne doit pas fumer l'opium, car il est vigoureux; j'ai fait le voyage en moins de 2 h. (1 h. 50) aller et retour, en comprenant l'arrêt au consulat, où j'avais été prié de passer (c'était la raison de mon petit voyage). Le brave homme a fait ses 16 kilomètres sans fatigue visible, en courant tout le temps sauf quelques minutes de pas dans les rues de Chang-Hai où il y avait encombrement. Seulement il a eu une déception: en revenant, il avait soif; il voit sur le bord de la route une de ces petites baraques vertes où il y a ordinairement du thé gratuit à l'usage des pauvres, pendant les mois de chaleur; il me conduit devant et s'arrête; mais rien dans la baraque, la famille généreuse qui fait cette aumône aux passants trouvant sans doute qu'aujourd'hui il ne fait pas encore assez chaud; mon pauvre brave homme a eu une déception et une humiliation, une « perte de face »; mais il a bien pris cela, il m'a regardé en riant, disant « il n'y en a pas! » et il s'est remis entre ses brancards avec résignation; content d'ailleurs d'avoir gagné ses 300 sapèques (15 sous) en si peu de temps. Ce n'est pas en France qu'on trouverait de braves gens pour courir pendant 16 kilomètres en traînant un de leurs semblables, pour 15 sous.

D'une lettre adressée le 10 avril au directeur de l'imprimerie de T'ou-sé-wè par un Chinois de Wei-Hai-Wei j'extrais ceci où je laisse les expressions moins françaises.

« Peut-être il vous intéressera de lire quelques mots sur ma conversion qui était vraiment un miracle de la divine miséricorde.

J'étais né un païen à Tche-fou. Mon père y avait un magasin. C'était dans ma neuvième année que j'avais entendu pour la première fois un discours sur la religion chrétienne et c'était de la bouche d'un missionnaire chinois, un Protestant. Pendant le « Boxer's Trouble » j'étais à Chang-hai. On m'envoya à l'école « St. Francis Xavier's college » à Hong-keu. Là un Frère Mariste m'a parlé de la vraie religion et il m'a introduit près d'un Père Jésuite, le P. Rossi qui m'a baptisé. Après cela j'ai retourné à Tché-fou où j'avais le malheur d'être envoyé à une école protestante pour apprendre l'anglais. Le missionnaire là-bas m'a parlé mal de l'Eglise Catholique. Peu à peu j'ai perdu entièrement ma foi et ma tête était remplie de sentiments anti-catholiques.

Un jour ma mère, qui est une catholique, me mena voir Mgr Schang; l'évêque de Tché-fou. Je commençai à discuter avec Sa

Grandeur contre l'Eglise catholique. Un peu plus tard j'avais le bonheur de rencontrer un Père Anglais, le Père Wilfrid Hollam O. E. M. qui est le Père chargé de la Mission Catholique de Wei-Hai-Wei. Mes premières visites à ce Père n'avaient d'autre vue qu'à discuter et apprendre un peu de français. Mais peu à peu par la grâce de Dieu j'ai vu mes erreurs, et j'étais converti et reçu dans la Ste Eglise dans laquelle je suis heureux de dire que j'ai été préservé jusqu'à présent.

Je suis maintenant dans le service civil du Gouvernement de Wei-Hai-Wei. Je suis l'interprète du magistrat. J'ai beaucoup de connaissances ici. Dans ma propre conversion j'ai appris la valeur des âmes et les dangers dont elles sont environnées quand elles sont en dehors de la vraie religion. Pour faire connaître la sainte foi à mes amis, je tiens plusieurs meetings par semaine auxquels j'explique à eux les principales doctrines pour opérer leur salut. Ils sont très bien disposés et ils me donnent une grande espérance de nombreuses conversions. C'est pourquoi j'ai besoin de livres de temps en temps... Par la distribution des livres, notre sainte religion sera universellement connue et quand elle sera ainsi connue n'y a-t-il pas d'espérance d'une grande et fervente chrétienté à Wei-hai-Wei? Eh bien, cher Monsieur, veuillez avoir la bonté de bien prier pour les catéchumènes et moi-même afin que nous soyons tous des enfants fidèles et dévoués de notre sainte Mère, l'Eglise Catholique: Je suis votre bien dévoué F. X. H. »

La congrégation de T'ou-se-wé. — *(du P. Le Boisselier.)*

Zi-ka-wei, 12 Mai 1907.

Je crois vous avoir parlé d'une petite congrégation que j'ai fondée au mois de septembre dernier. Mon but est de grouper des âmes de bonne volonté, sincèrement dévouées au Sacré-Cœur et de les aider à se sanctifier en aimant de plus en plus N.-S. L'esprit de cette petite association est tout militaire, aussi l'ai-je appelée le « bataillon du S.-Cd ». Notre vertu principale, c'est la générosité. Trois exercices de piété sont surtout recommandés: la communion tous les huit jours, la visite au St-Sacrement au moins une fois par jour, et l'examen particulier deux fois le jour. Les deux derniers exercices sont faits par tous assez régulièrement. Tous font une visite au St.Sacrement après le dîner au commencement de la récréation, et c'est à ce moment qu'ils font leur premier examen particulier. Ce n'est pas long évidemment, mais c'est suffisant pour des enfants. C'est d'autant plus méritoire que c'est plus spon-

tané, et que quelques-uns ont à se faire violence pour vaincre le respect humain.

La communion de tous les huit jours n'est pas encore pratiquée par tous. C'est là un déficit que j'espère bien combler à l'aide du Sacré-Cœur. Toutefois il y a un réel progrès au point de vue des communions. Elles sont certainement plus fréquentes qu'autrefois. Dieu en soit béni et le Sacré-Cœur, source de toutes les grâces! — Je suis d'ailleurs fort encouragé dans cette œuvre par le R. P. Recteur et le P. Ministre de T'ou-sé-wè, le P. de Lapparent. Le F. Damazio, qui est continuellement avec les enfants et sait mieux que personne ce qui se passe, m'a affirmé avoir remarqué un changement dans l'esprit des enfants depuis que l'œuvre existe. La chose n'a rien d'étonnant; les promesses du S.-C. en faveur des âmes qui lui sont consacrées ne peuvent rester lettre morte.

J'ai une trentaine d'enfants que je cultive ainsi pour la gloire de N. S., et c'est une vraie consolation pour moi chaque fois que je vais les voir à T'ou-sé-wé. Comme je vous l'ai dit, le Mardi je vais leur faire une petite instruction sur le S.-C. ou la Ste. Eucharistie. Il y a trois heures je leur parlais de la tiédeur à propos de la couronne d'épines qui entoure le S.-C. Je m'étais inspiré du Mois du S.-C. par le P. Lefebvre.

Collège Saint-Ignace.

3 mars.

La rentrée a eu lieu jeudi dernier 28 Février. Elle est bonne: 180 élèves étaient présents hier dimanche, avec de bonnes recrues, des fils ou neveux ou petits cousins de mandarins et de vice-rois.

12 mars.

La retraite prêchée par le P. S. Zi a pris fin le dimanche 10. Nos élèves chinois l'emportent sur les petits Français: les récréations sont en silence durant les trois jours de la retraite.

17 mars.

En ce moment il y a 143 élèves chrétiens, et 77 élèves païens. La rentrée a donc été très bonne. On ne s'attendait pas à ce chiffre après certains renvois de l'an dernier et à cause des examens exigés pour les païens.

Le P. Durand a fondé 1° la Congrégation de l'Enfant Jésus pour les petits Chrétiens, — 2° une académie pour les petits Païens; — 3° une académie pour les grands Païens; — 4° et 5° une académie

pour les grands et une autre pour les petits Chrétiens. Tout cela fonctionne et a tous les dimanches, des conférences faites par les élèves (fortement aidés des professeurs); la dernière, je croix, était sur les sous-marins, avec dessins et projections du P. Chevestrier.

19 sept. 1907.

Il y a quatre jours on a conduit dans un hôpital de Chang-hai un petit élève païen du collège. Le pauvre petit va mourir ou restera fou toute sa vie, dit le docteur anglais qui le soigne. Le P. Schérer est allé le voir avec le P. Puget son surveillant. Hier il n'avait pas reconnu le P. Puget. Aujourd'hui il avait sa connaissance. Le Père en a profité pour l'instruire un peu: il fallait peu de chose, car cet élève avait suivi le catéchisme du P. Schérer au collège, il y a six mois. L'enfant a tout accepté, voulu aller au ciel, etc... et a été baptisé. On a tout lieu de croire qu'il avait les dispositions nécessaires et qu'il fera un élu de plus au ciel.

L'« Aurore ». — *(Extraits de plusieurs lettres.)*

3 mars 1907.

Les étudiants de l'Aurore rentrent demain lundi 4 mars. Toutefois les cours ne commenceront que mardi après que les élèves dans la grande salle auront solennellement salué leurs professeurs et se seront salués mutuellement. Vous étonnerai-je si je vous dis que quelques Auroriens sont déjà arrivés depuis trois ou quatre jours pour pouvoir travailler en particulier?

Voici les modifications pour cette année dans le personnel enseignant de l'Aurore: Mathématiques: P. Perrin; — Philosophie: P. Li; — Histoire et Géographie: P. Van Hée. — Cours de Français: 1r P. Chevestrier; 2e P. Haouisée; 3e P. Bonay; 4e P. Schérer. — Musique: 1r cours (deux premières classes) P. de Vibraye; 2e et 3e cours: P. Vanara. — Dessin: 1r cours (deux premières classe) P. Hermand; 2e P. Chevestrier; 3e P. Robinet. — Anglais: 1r cours: P. Kenelly; 2e P. Haouisée.

Professeurs à Nan-yang (Imperial Polytechnic College) 1r cours de Français: P. Haouisée; 2e P. Schérer; 3e P. Maujay. Dans ces status, le plus difficile à remplir a été l'Anglais. Le R. P. Recteur et le P. Préfet ont dû travailler beaucoup pour trouver une combinaison satisfaisante. Aussi le R. P. Recteur recommande-t-il à tous ceux qui désirent la Chine d'apprendre le plus possible l'Anglais. Cette langue devient de plus en plus nécessaire.

10 mars 1907.

— Le 5 Mars a eu lieu la réunion pour les salutations d'usage. On a entendu pas mal de discours. Un discours du Préfet de discipline, un du Directeur (P. Li), un du Préfet des études, avec re-discours du Préfet de discipline: quatre discours dont trois en dialecte de Chang-Hai, un en mandarin. La séance fut agrémentée par l'appel des élèves et la distribution per le R. P. Recteur des certificats à ceux qui avaient réussi les examens de fin d'année (Janvier 1907).

La rentrée est belle: près de cent cinquante, parmi lesquels deux chrétiens. D'autres candidats se sont présentés depuis, mais on ne reçoit pas au cours des études: il faut entrer quand le semestre ouvre.

26 mars.

Les livres mis à l'usage des élèves sont en partie composés par les professeurs d'après le programme plus ou moins avancé de chaque classe. Le P. Vanara publie actuellement son Histoire Générale dont on tire 1000 exemplaires. Il est à souhaiter qu'elle se vende à Chang-hai où elle pourra faire du bien.

Le nouveau bâtiment construit pour recevoir les élèves, réfectoire et dortoir, a été terminé juste pour la rentrée. Mais c'est du provisoire.

D'après ce qu'on dit on doit construire sous peu une vraie université. Le P. Diniz travaille aux plans en ce moment.

1 avril.

A l'Aurore nous continuons tout doucement, attendant de nouveaux bâtiments et espérant aussi des professeurs. Il y a actuellement 140 élèves divisés en 4 classes formant le cours préparatoire. Beaucoup d'élèves sont médiocres, un certain nombre aussi sont vraiment bons. Tous en tout cas ont très bon esprit et fournissent un travail acharné. Pour vous montrer leur zèle voyez ceci: d'eux-mêmes ils ont formé une petite association dans le but de parler français entre eux; quiconque serait surpris parlant chinois devrait verser un sou au président. Or ces élèves n'ont encore qu'un an de français. Pourra-t-on les pousser jusqu'au bout, c'est ce que l'on peut toujours se demander, en Chine surtout, mais espérons-le.

Séance par l'Aurore et Nan-yang College réunis. — *(D'après plusieurs lettres.)*

A Chang-hai les dames allemandes ont organisé une vente de charité dans le but d'envoyer quelques secours aux affamés.

Les écoles elles-mêmes entrent dans le mouvement.

Notre Université de l'Aurore et notre voisine l'Ecole Polytechnique, collège impérial de Nan-yang, dans une union désirable se sont concertées pour donner une séance publique. On invitera des notabilités, on fera payer le prix des places, et en plus on organisera une quête, le tout au profit des affamés du Nord.

L'abondance des matières au programme et le désir de ramasser davantage ont obligé à diviser la fête. Deux séances auront lieu: la première le 14 avril, la seconde le dimanche 21 avril. Le concours de la musique de T'ou-sé-wé a aussi été réclamé.

Programme de la 1e séance: 1° Brouillés depuis Wagram, par les élèves de Nan-yang (second cours de français), 2° Des problèmes de mathématique: au fond une espèce de concertation publique. 3° L'ours et le pacha, par les élèves de l'Aurore. 4° Une pièce chinoise, par Nan-yang. — Seconde séance: 1° Expériences de chimie. 2e My last coat, par Nan-yang. 3° L'Anglais tel qu'on le parle, par l'Aurore. 4° Pièce chinoise par Nan-yang. Le tout entremêlé de morceaux de musique, piano ou fanfare de T'ou-sé-wé.

Enfin il fallait un local. A l'Aurore tout était trop petit; à Nan-yang, c'était assez grand, mais non organisé pour cela. La famille de Li-hong-tchang prêta pour l'occasion le théâtre chinois de Li-hong-chang, à côté du temple élevé à la mémoire du grand homme, près de Nan-yang, à un quart d'heure de chemin d'ici.

Vous savez ce que c'est qu'un théâtre chinois; vous en avez vu dans plus d'une pagode: seulement, ici, au lieu d'être à ciel ouvert, dans une cour, il est couvert d'un toit en partie vitré. Représentez-vous un grand carré: sur tout le pourtour, en bas, et à l'étage, des loges; au milieu le parterre, in plano. Sur une des faces, la scène adossée à la cloison qui la sépare des coulisses, ou plutôt du foyer des artistes, et communique avec elles par deux petites portes; — pas de décor naturellement: il faut voir de tous les côtés. Au parterre, on est assis autour de tables carrées sur lesquelles on vous sert le thé pendant la séance: donc, on boit, on fume, on cause, on se promène... Je vous dis bien franchement que je ne déteste point du tout ce système, qui donne beaucoup de liberté aux spectateurs.

***

La « Séance littéraire et Musicale » de l'Aurore et Nan-yang a bien réussi. Il y avait cinq cents personnes munies de billets, sans compter les notabilités invitées, et parmi ces dernières cinq mandarins.

Un mot sur l'exécution. D'abord un discours de Ma-siang-Pé sur

la charité. La partie musicale était faite par la fanfare de l'Orphelinat, qui marche de mieux en mieux, malgré bien des difficultés, grâce au zèle des PP. Diniz, Durand, Ferrand et de son directeur le P. Hermand. Elle étonne toujours les Chinois, cette fanfare, et même les Européens : de fait, c'est la seule qui ait jamais pu réussir : les autres essais, tentés à Chang-hai, sont tombés à l'eau. Une « fantaisie », entre autres, a été fort goûtée. Je n'ai point à m'étendre sur les pièces françaises du programme. « L'ours et le pacha » de l'aurore, très bien réussie. On a surtout remarqué l'Ours blanc.

« My last coat » ou « la Nouvelle Chine et l'Ancienne » pièce chinoise était donnée par les enfants de l'Ecole primaire de Nan-yang. Il a été immense le succès de ces petits bons-hommes de 12 à 14 ans, costumés et grimés, qui en vieux Lettrés, qui en « jeune Chine » dernier modèle, habit européen et fleurs à la boutonnière. L'auteur, un maître de Nan-yang, y tournait ferme en ridicule la vieille Chine, représentée par un vieux Maître d'Ecole ! Le thème, un vrai tiroir, est celui-ci : Un « Jeune Chine » vend des billets pour la séance. Il en présente successivement à de vieux Lettrés du temps de Kong-fou-tse, et de temps plus modernes. Indignation des vieilles perruques ; discussion avec les modernes civilisés. Musique et attitude générale des mieux réussies. Vous n'ignorez pas que les Orientaux ont naturellement le geste heureux et font tout ce qu'ils veulent de leur corps très souple. — Le drame final était de la pure tragédie chinoise, en grands costumes du vieux temps, magnifiques ;... déclamation dans le genre grec : beaux gestes des acteurs fort graves ; elle produisait un réel effet ; tel ancien professeur de France en était ravi. Ce bout de drame se terminait par un chant « le chant du myrte », sorte de lamentations, non pas à la Jérémie, mais sauvages, avec accompagnement de violon chinois, tantôt pleurant, tantôt grinçant à pleines cordes le désespoir. Si on avait pu comprendre les paroles, c'eût été très bien. Les Chinois exultaient. Il y avait pas mal d'Européens de Chang-hai à la séance fort contents eux aussi. Au retour les Auroriens ont offert un goûter aux musiciens de T'ou-sé-wé, qui, à leur tour, leur ont donné un concert. Pour ce, la musique est montée sur la plate-forme de l'ancien observatoire, au centre de Zi-ka-wei : Carmel, Auxiliatrices, Orphelinat, Pères, Collège... tout le monde a pu en jouir.

La préparation de cette séance a fait beaucoup de bien à nos élèves de l'Aurore, en mettant plus de vie de famille entre eux et les Pères.

Quels bons enfants ! et vraiment ils travaillent bien.

***

Les journaux ont parlé de cette séance. Ils ont même dit un assez grand nombre de bêtises parmi lesquelles toutefois, quand on sait d'avance de qui et de quoi il s'agit, on peut reconnaître quelques détails sensés.

« L'Echo de Chine » le grand journal français de Chang-hai et de tout l'Extrême-Orient, a trouvé moyen de voir une « Aurore parfaitement installée, avec grandes salles, dortoir largement aérés, jardins, théâtre, statue de Li-hong-chang et temple de Confucius ». Et il félicite les Jésuites de savoir s'adapter aux choses et aux lieux où ils vivent. Or vous savez que, s'il est question de construire une « Aurore Définitive », le local actuel est petit, mal disposé, sans vastes salles, ni le reste tant loué. Le reporter présent à la séance n'a pas remarqué que la « villa de Li-hong-chang » n'est pas une école mais un monument public avec jardins, grandes salles, théâtre et temple païen.

Un journal Chinois avait ceci : « Les élèves de l'Aurore et de Nan-yang ont joué deux pièces : l'une, dont la scène est à Paris, a été jouée en français ; l'autre, qui se passe en Turquie, a par conséquent été jouée en turc ! » C'est logique au moins et chinois.

Epidémie de Scarlatine.

Zi-ka-wei 29 mai 1907.

Chez vous la rougeole a fait des ravages, dites-vous ? Ici, c'est la scarlatine qui a sévi. Le Collège de Nan-yang a dû être licencié depuis plus d'un mois, après de nombreux cas, dont une dizaine de décès. Le P. Schérer est allé faire visite à ses élèves atteints, à l'infirmerie. Ceux-ci ont paru étonnés et touchés qu'on vînt les voir, car la crainte retenait les visiteurs.

A l'Aurore et au collège, quelques élèves ont été renvoyés à la maison ; tous sont rentrés. Un seul Aurorien a succombé à l'hôpital de Chang-hai, il y a plus de deux mois.

A Chang-hai et aux environs, des familles entières ont été emportées, entre autres, celle d'un petit païen du Collège, élève du P. Vanara. On a dû lui annoncer l'autre jour que sa mère, deux de ses frères, sa sœur étaient morts en quelques jours ; et à la suite de ces deuils, le père est devenu fou. Voilà un pauvre enfant sans famille : il lui reste un petit frère. Son oncle sans doute prendra soin de lui. Il serait à souhaiter que l'enfant continuât de venir au Collège l'an prochain. Que c'est triste pour des païens, que ces coups de la mort ! Quelle consolation peuvent-ils trouver, les pauvres !

Mouvement scolaire. — *(du P. Haouisée.)*

12 février 1907.

Le mouvement entraîne depuis plusieurs années la jeune Chine vers la science. Oh! c'est une science tout-à-fait quelconque et rudimentaire, qui se contente trop d'un superficiel parfois puéril; mais enfin, on s'initie aux connaissances européennes, sans nullement soupçonner ce qu'exigerait une formation sérieuse. Dans une petite ville comme Ousi, que je visitais récemment, on compte 75 écoles — je devrais dire embryons d'écoles — il en germe presque à chaque coin de rue! Dans plus de 50, on fait de l'anglais, des bribes du moins. Le français y est inconnu, comme presque partout du reste. Et quelle pauvreté! Nos écoles primaires de France sont des palais à côté des grandes écoles de Ousi, comme de la plupart de celles qu'on rencontre à Chang-hai. C'est tout simplement parfois une maison chinoise dont les différentes pièces sont transformées en classes; l'installation y est plus que primitive, mais l'étudiant chinois, qui ne voit que la science, s'en contente facilement. Presque partout on trouve un cabinet de physique, d'histoire naturelle en formation: quelques instruments, plantes et tableaux en tiennent lieu. Les Chinois s'extasient devant la moindre expérience.

Le plus souvent, l'exercice militaire fait partie essentielle du programme: une cour de quelques mètres carrés servira de champ de manœuvres; un habit européen, orné d'un galon de couleur peu discrète, fera l'uniforme; un lambeau de toile avec un dragon et quelques caractères chinois sera le drapeau; un professeur qui a vu deux ou trois fois manœuvrer des Nippons accumulera sur son uniforme galons dorés et brandebourgs: ce sera l'instructeur! J'ai vu des commerçants de Ousi quitter pour quelques heures leur négoce, afin d'essayer d'assouplir par des exercices de gymnastique leurs membres que l'âge avait déjà engourdis.

A notre retour de Ousi, nous nous sommes avancés jusqu'à Kiang-yn, sur le bord du fleuve Bleu, le *grand fleuve!* De fait, il est magnifique, majestueux, et le panorama, vu du haut des collines de Kiang-yn, m'a montré la Chine sous un nouveau jour. Je dois ajouter qu'une tristesse venait pourtant se mêler à nos jouissances esthétiques: au sommet de ces collines, rien que bonzeries, et dans ces villes populeuses aperçues à nos pieds, pas ou presque pas de chrétiens; nous n'avons quasi rien dans les villes. Malgré le mouvement de conversions qui, dans cette section de Ousi, s'accentue au point de nous donner près de 1000 nouveaux chrétiens par an, les villes restent

impénétrables. Pourra-t-on y entrer par les écoles, en se créant des relations qui feront tomber les préjugés? Plus d'un le pense. Mais en tout cas, ce sera long. Puisse l'Aurore prendre un développement sérieux et nous permettre par l'influence qu'elle nous procurera, d'étendre et de faire connaître la religion que nous sommes venus annoncer.

Les derniers examens de l'Aurore ont été très satisfaisants: 120 se sont présentés; on en a reçu 42. Parmi ces privilégiés, un gros bonnet, secrétaire actuel du Gouverneur de Sou-tchéou et ancien secrétaire d'ambassade à Paris, où il a résidé trois ans.

Priez pour qu'on fasse bien l'œuvre du Bon Dieu: elle est grande, difficile, tant à cause des Chinois eux-mêmes, farcis de préjugés, défiants, inconstants, qu'à cause de nous, étrangers à leur esprit, à leurs coutumes, à leur langue surtout. Qu'il est donc malaisé de se Chinoiser, et cependant, pour gagner les âmes, il faut se faire tout à tous.

C'est aujourd'hui le premier jour de l'an Chinois; on se souhaite la bonne année en se disant « *panié* » (pai-nien); laissez-moi vous en offrir *un*, rempli de mes veux fraternels.

1 avril 1907.

La question des écoles si mouvementée le semestre dernier semble prendre une tournure plus calme en ce moment. On ne parle plus guère non plus de la reconnaissance des écoles par le Gouvernement; les protestants et les Japonais l'ayant demandée en bloc pour leurs écoles, ont échoué et il semble bien qu'on ne pourra l'avoir que partiellement. La question scolaire est loin d'être délimitée; on a lancé des programmes très analytiques, c'est vrai, mais souvent impossibles à suivre, très gênants, oubliant que ce qui manquait le plus, des maîtres, on ne l'avait pas encore.

Un obstacle à la conversion. — *(du P. Guimbretière.)*

Ces jours derniers un nouveau scolastique chinois venait prendre rang parmi nous. Il est de la province de Champagne; il descend du Nord jusqu'ici, du Fleuve Jaune jusqu'au Fleuve Bleu. Aussi, il faut voir comme il admire la végétation de ce pays, la hauteur des bambous, et la verdure des bananiers. Comme je le menais visiter les divers établissements de Zi-ka-wei, j'eus occasion de le questionner un peu sur son voyage de Tientsin, sur ses compagnons de route, sur sa manière d'entreprendre les païens et ce qu'il pensait d'eux.

C'est avec une grande amabilité qu'il voulut bien me faire part de

ses petites tentatives. Je vous transmets notre conversation, ou plutôt sa conversation telle quelle.

Notre jeune Frère Chinois se promenait donc le premier jour du voyage, sur le pont du bateau. Un jeune homme, assez distingué, en faisait autant. Comme le Nôtre est aimable, au moins par vocation, et comme ce jeune scolastique chinois, l'est de plus, par nature, ce fut lui qui rompit la glace, parla le premier, usant des formules les mieux choisies, afin de sonder un peu le terrain; il ne s'aventura pas loin tout d'abord. Ce jeune homme paraissait un étudiant. On parla donc d'études en général, des avantages des sciences modernes en particulier; sur quoi païens et Jésuites, européens et chinois sont parfaitement d'accord. Notre jeune lettré voyant qu'il avait affaire à quelqu'un qui pouvait lui être utile, s'empressa de devenir son ami.

Utile? direz-vous, et comment? Voici, et c'est là un trait de mœurs. Quand nos deux jeunes chinois voulurent se parler, ils ne se comprirent pas. Pourquoi? c'est que s'ils s'exprimaient bien en chinois tous les deux, l'un cependant se servait du langage mandarin, l'autre du langage de Chang-hai. Pour se tirer d'affaire, ils essayent alors d'écrire chaque phrase. Les caractères étant les mêmes par tout l'Empire céleste, la conversation s'alluma, mais était lente, il va sans dire. Discrètement, notre jeune frère chinois, demande à son interlocuteur s'il savait le français. L'autre de répondre qu'il savait fort bien l'anglais; qu'il avait étudié plusieurs années en Amérique, en était revenu docteur en droit. Quant au français, il pouvait le lire, car il était ancien élève de notre première « Aurore », mais ne savait parler qu'imparfaitement. Il n'avait étudié cette langue qu'un an seulement, mais était ravi d'avoir une occasion de la parler.

A Pékin, dans sa charge de mandarin de troisième classe, au ministère des affaires étrangères, le besoin de savoir le français se faisait souvent sentir. Et ce désir de parler français fit vite de notre mandarin de troisième ordre un ami très chaud d'un jeune Jésuite qu'il ne connaissait pas. Il ne voulait plus se séparer de lui, venait à chaque instant dans sa cabine.

L'heure de faire du zèle sembla venue. Le plus habilement qu'il le pût, notre scolastique en vint à parler de religion. Aussitôt un nuage passa sur la figure du mandarin. Il se retira, composa une poésie chinoise sur la nécessité de s'aider sur terre, et l'inutilité de se préoccuper de religion: toutes se valent. Il offrit sa poésie au scolastique, comme marque d'amitié. Car en Chine, comme en Europe, c'est fort bien porté de dédier des vers à quelqu'un. Il ajoutait qu'autrefois tous deux s'ignoraient, que maintenant au con-

traire, ils étaient liés comme de vieux amis. Evidemment le scolastique répondit que c'était très vrai, mais ce qui ne l'était pas, c'est que toutes les religions se valent. Et en quelques vers chinois, il prêcha au jeune mandarin, Dieu et la Rédemption. Alors la situation se tendit, le jeune lettré sortit de la cabine après avoir donné son argument, son terrible argument fait d'ignorance et de préjugés: « Comment vous, Chinois, vous osez me parler ainsi! Comment vous, non seulement vous admettez la religion des européens, mais encore vous acceptez que ces européens prêchent leur religion chez nous? non, c'est par trop fort! »

Alors il s'en était allé, presque furieux. Notre jeune Frère Chinois voulait qu'on s'expliquât. Inutile! inutile! Le préjugé qui considère la religion catholique comme une religion non pas mondiale, mais européenne, et qui plus est française, était là, obscurcissant cette intelligence de lettré. Dans son esprit, il ne semblait plus y avoir de place pour autre chose.

Cet argument, presque tous les lettrés et mandarins, plus une immense majorité du pauvre peuple dévoué aux idoles, le font valoir. Comment oser se faire catholique? C'est renier sa nation, c'est ne plus être chinois, mais se mettre à la remorque des Européens. C'était la réponse même qu'à Tien-tsin, deux jours auparavant, faisait un simple barbier. au même Scolastique chinois: « Comment voulez-vous que je me fasse catholique, on dira que je ne suis plus Chinois »!

Cette difficulté, au reste, n'est pas nouvelle. Il suffit de lire les lettres de nos anciens Pères, pour s'en convaincre. Voici par exemple ce qu'écrit en 1702 le Père Fouquet, missionnaire à Nan-tchang-fou. « Ce n'est pas une chose aisée à la Chine de planter la foi dans un lieu où elle n'a jamais été établie; parce que personne ne veut commencer à l'embrasser. Les plus convaincus de nos mystères attendent un exemple, et c'est dans ces occasions qu'on sent particulièrement toute la force du respect humain. » (Lettre édif. l. 17, p. 89).

Aujourd'hui l'argument vaut surtout pour les lettrés et la haute classe, mais souvent aussi pour ceux des gens du peuple, qui n'ont pas besoin de nous.

Comment le réfuter? C'est là le difficile. Nous avons beau nous faire couper les cheveux à la chinoise, nous habiller comme les Chinois, vivre leur vie et leurs mœurs autant qu'il dépend de nous, rien n'y fait, nous sommes toujours des étrangers. Saurions-nous la si difficile littérature chinoise aussi bien que des lettrés, nous resterions encore des étrangers. Et ce mot a plus de force en Chine qu'en Europe. Que pouvons-nous de plus? Est-ce notre faute à nous si nous n'avons pas la peau jaune?

Et cette situation, il ne faut pas croire que ce sont les interventions des armes européennes pour sauver notre liberté et nos vies, qui nous l'ont faite; peut-être l'ont-elles tendue un peu; mais elles ne l'ont point causée. Quand l'empereur Kien-long persécuta les missionnaires et les chrétiens, il disait à nos Pères de Pékin: « Je ne vous en veux pas, je vous estime même, mais je veux le biende mon empire. »

La politique chinoise d'aujourd'hui s'inspire autant que possible de cet esprit. Ainsi l'on ne veut point reconnaître les écoles fondées et dirigées par des Européens, ni admettre leurs élèves aux examens.

La politique et la nationalité ont donc été depuis longtemps et restent encore un terrible obstacle à la rapide propagation de l'Évangile. Et il semble que ce soit encore par la science profane et l'enseignement profane, indépendamment de la grâce de Dieu, qu'on réussisse le mieux à le tourner. Si les missionnaires connaissaient quelque moyen meilleur, ils ne se feraient pas faute de l'employer. Inutile d'ajouter qu'une fois chrétiens les Chinois ne regardent plus les missionnaires comme des étrangers, mais comme des Pères qu'ils aiment et dont ils sont fiers. Et cela est d'autant plus méritoire qu'ils en connaissent les conséquences en temps de persécution.

A travers le Kiang-sou.

Le mois de Mai de Zô-cé. — *(du P. Lamoureux.)*

Zô-sè, 9 juin.

JE n'ai pas oublié le petit travail que vous m'avez demandé pour le mois de mai à Zô-sè. A dire vrai, ce n'est pas facile d'avoir un chiffre exact de communions pour chaque dimanche et fête, ne sachant pas au juste ce qu'il reste d'hosties dans les ciboires. Ce qu'il y a de sûr, c'est que pour cette année, pendant le seul mois de mai, il y a eu plus de 7,000 communions dans les 2 églises. Elles peuvent à peu près être réparties comme suit: 1er mai, 2,500; 1er dimanche, 800; Ascension, 800; 2e dimanche, 700; Pentecôte, 1,400; 4e dimanche, 600; Fête-Dieu, 200. — N. B. *1er mai*, c.-à-d. veille, jour, lendemain; — *dimanche*, c.-à-d. jours qui précèdent et suivent (une huitaine). »

19 juin.

Pour la fête du 15 juin, N.-D. Auxiliatrice, nous avons eu près de 2,000 communions, ce qui fait plus de 9,000 pour le mois de mai

et la fête patronale. La différence avec l'an passé n'est pas grande; de même pour les aumônes, malgré la misère du temps.

La situation au Kiang-ning-fou. — *(du P. H. Allain.)*

Zi ka wei, 3 juillet 1907.

Cette année il nous a manqué le trésor de Crésus pour soutenir nos pauvres gens. Les miens propres pouvaient encore échapper à la grande faim, car j'ai de basses et hautes terres. Les basses, à l'époque de la moisson, étaient des lacs de cinq à six pieds de profondeur et l'épi du riz même plongeait dans l'eau. On essayait encore d'en tirer quelque chose: de fait, çà n'a rien donné. Les hautes, au contraire, mises en rizières aussi au moyen d'étangs qui retiennent les eaux de pluie dans les années ordinaires, se sont trouvées tout l'été arrosées par les orages qui ont causé la famine dans les bas fonds, — assez même pour ne pas demander le secours des Norias. Là, nous avions l'abondance, comme nos gens disaient, 12 sur 10 — quand, à la manière normande, dans les bonnes années, s'il y a du riz, il n'y en a pas, bien qu'il y en ait tout de même, mais tout au plus 7 sur 10.

Nous avons donc vécu, — chèrement, puisque l'on devait se partager le riz et que ceux qui en avaient le vendaient au plus haut prix. Au moins, n'y avait-il pas à craindre que l'on en manquât, l'exportation hors de la préfecture étant interdite. Nous avons pu même nourrir une soixantaine de mille affamés, venus du nord.

Il s'agissait de les garantir de la faim et du froid. Les secours n'ont pas manqué. On leur a fait la distribution de riz chaque matin ou tous les deux jours; — on leur a donné des habits plus chauds, et, lorsque la belle saison s'est annoncée, avant même qu'elle eût paru, on les a rapatriés. Beaucoup se trouvaient si bien à Nanking, qu'ils avaient peine à s'y résoudre. Mais plus de riz! et d'ailleurs, on leur offrait de bonnes barques remorquées jusqu'à T'siu-kiang-pou, sur le canal impérial, avec les vivres pour le voyage et une petite somme d'argent qui les aidait à faire à pied les trois ou quatre journées qui les séparaient de leurs villages. Mais c'était grande misère, malgré tout. Beaucoup de petits enfants mal nourris succombaient, — beaucoup de garçons et de filles surtout déjà élevées étaient vendus pour quelque somme d'argent, — la petite vérole en emportait un grand nombre. Quant aux grandes personnes, c'est surtout durant leur longue marche pour aboutir au Kiang qu'ils mouraient. C'étaient, pour des familles, quinze jours au moins à passer dans un pays pauvre. Dans une course que je fis au Nord du fleuve, à cette époque, je me trouvais précisément sur une des routes

qu'elles suivaient. C'était, à chaque pas, un petit groupe : le mari portant les bagages, la femme suivant péniblement avec un enfant gîté sur le sein, et les plus grands allant comme ils pouvaient. Souvent aussi une brouette : l'homme la poussait, la femme et les enfants tiraient, et sur le véhicule, les marmots, parmi les marmites, les nattes, les habits, etc. pleuraient. Tout cela noir et résigné. Naturellement beaucoup restaient en chemin. On les jetait dans la terre au bord de la route sans cercueil, et les chiens venaient, m'a-t-on dit là-bas, les déterrer. Des Européens ont prétendu ici que les parents mangeaient leurs petits enfants. J'aurais peine à le croire, et je n'y ai point entendu faire allusion parmi mes chrétiens. La faim a dû tuer bien peu de gens dans le pays dont je parle. On a pu manger de la chair humaine (je l'ignore), mais, en ce cas, on n'a pas dû choisir dans la famille. Du reste, nous ne pouvions qu'admirer, à Nan-king, la parfaite résignation de cette foule de miséreux. L'autorité ne les a point parqués comme à Yang-tcheou et à Tsing-kiang-pou ; — elle n'a point déployé de force armée pour aider aux distributions ; — elle leur a laissé l'entrée libre et la circulation dans la ville. Le calme a régné tout le temps. Je n'ai pas entendu parler de brigandages plus que les années précédentes, — et, s'il y en a eu quelques faits comme toujours, il faut plutôt les attribuer aux vagabonds de métier. Les affamés demandaient du riz, essayaient même de gagner quelques sapèques, qui en vendant des fruits, qui en s'installant au bout d'un pont et produisant ses galettes, qui en pêchant dans les canaux, qui en se faisant portefaix, etc. Ils allaient bien à la campagne, mais par très petits groupes ; les paysans étaient sur le qui-vive et leur laissaient piller quelques roseaux ou des branches d'arbre — non par crainte mais par pitié. Ceux mêmes qui le pouvaient ajoutaient volontiers une sapèque, une poignée de riz ou un bol de thé.

Ils sont maintenant réinstallés chez eux. Le P. Thomas me disait l'autre jour qu'ils ont fait une bonne récolte de blé. (Ils l'avaient semé avant de descendre vers le Sud). Mais ils n'ont plus leurs bœufs pour labourer, en sorte qu'ils ont grand'peine à semer le sorgho et les pois. Et puis la sécheresse est terrible. Voici bien quelques orages ces jours-ci. Sont-ils généraux ? Du moins avait-on chez nous besoin urgent de pluie, quand je suis parti pour Chang-hai. Dans les terres hautes l'on avait trop peu d'eau déjà pour planter le riz, et le riz planté se desséchait, faute d'humidité. Dieu va-t-il nous éprouver une seconde année ? Je ne sais ce qui s'est passé depuis le 30. Au moment de lever l'ancre, il y avait juste sur Nan-king un nuage qui crevait. Nous l'attendions depuis quinze jours. S'est-il étendu

sur toute la contrée? Nous avons été suivis par l'orage 12 heures durant et il nous a joints vers Kiang-yn, et a éclaté sur nous en avalanches. Tout cela, vous le savez d'une manière bien plus intéressante par nos Pères du Siu-tcheou-fou. Eux ont été les héros de la famine...

Mais que vous dire sur mon district et sur Nan-king? J'ai épuisé l'an passé. Je persévère dans l'espérance, car mes catéchumènes augmentent peu à peu, et j'ai pu faire une trentaine de baptêmes d'adultes, avec leurs enfants. Cela ne compte pas, et, sans mentir, je puis dire que je n'ai rien fait. Il en reste plus de deux millions dans la préfecture, trois millions peut-être, qui ne savent pas encore qu'ils ont le Sauveur. Et nous sommes deux, un vieillard prêtre séculier, le P. Zi, et moi! Dites cela, je vous prie, à ceux qui songent à venir nous prêter main forte.

Par ailleurs, nous n'avons que de bonnes relations avec les autorités. Le peuple aussi, en général, ne paraît pas mal disposé pour nous. Il est rare que j'entende une injure en passant dans les villages. A l'auberge, on est curieux, rien de plus. Ce qui fait l'admiration maintenant, c'est notre costume. Les Chinois volontiers adoptent, dans les villes, un costume européen et voudraient bien quelquefois porter des cheveux courts. Aussi je ne sors pas un jour que je n'entende sur la rue ces mots: « Un étranger! Tiens, il porte l'habit chinois, et nous qui prenons l'habit européen. » Et l'on rit. Ou bien encore: « Un étranger! Ta-pien-tse! Il porte la queue! » — Si je voyage en petit vapeur sur les canaux, je n'ai non plus jamais à me plaindre de la moindre impolitesse. Les soldats surtout, les élèves des grandes écoles, qui s'y trouvent, témoignent même de la sympathie et de la confiance. Je ne veux pas dire que ce soit dans l'âme. Mais ça n'est déjà pas rien que ces marques extérieurs. Il y a trois ans, je ne les remarquais pas.

Les jeunes gens d'aujourd'hui n'ont plus la même aversion de l'étranger. Il m'a semblé, sur les grands steamers du Kiang, que ceux qui reviennent du Japon sont très arrogants et méprisants et j'en ai même une fois remis deux à la raison ou au silence. Ceux de Nan-king, non. Il me vient maintenant des soldats, chrétiens, catéchumènes ou non. Je vois, à la conversation qu'ils tiennent, qu'il n'y a plus dans les camps d'hostilité déclarée contre l'étranger. Le seul étranger qu'ils détestent actuellement et universellement, c'est le Mandchou. Ils l'ont dit trop haut. On nous a gratifiés d'un vice-roi mandchou, qui aussitôt a incorporé de vingt à trente Tartares dans chaque bataillon. Les autres sont devenus plus prudents, mais cette mesure n'a point dû changer les cœurs.

Le vice-roi est jeune — nous sommes de la même année — et il a paru d'abord plein d'activité, a promis quelque chose et n'a rien fait que rechercher les révolutionnaires.

12 juillet.

Je reprends après un pèlerinage à Notre-Dame de Zô-sè, que j'ai fait avec les PP. Chevalier-Chantepie et H. Gautier dans la bonne pluie. Nous la désirions, cette libératrice, et la Providence nous sert peut-être au delà de nos souhaits. — Nous avons eu aussi les cinquante ans des PP. Debrix et Marchi, ce qui occupe toujours quelque peu. Puis l'humidité qui vous pèse sur tout le corps, empêche la plume de courir librement.

Je vous parlais du Vice-Roi Toan-fang et des Mandchous. Voici que soudain l'on apprend l'assassinat du gouvernement de Ngan-king, Ngen-ming, mandchou aussi, avec qui j'ai échangé quelques cartes lorsqu'il faisait fortune, comme tao-tai du sel à Nan-king. Au début de la révolte des Boxeurs, il fut l'un des auteurs, l'acteur principal plutôt, de la mort de l'évêque et d'autres missionnaires au Chan-si. L'assassin du gouverneur est un tao-tai, sous-chef de l'école de la police, qui lui a tiré toutes les balles de son revolver Mauser. A l'interrogatoire sommaire qu'on lui a fait subir, le tao-tai a déclaré que l'on avait décidé de tuer Ngen-ming et Toan-fang.

Le P. Chevalier de Tcheng-kiang, mon Ministre, m'écrit que Toan-fang ne veut plus voir personne. Il a raison de craindre. Une tête ou deux coupées, c'est si peu dans la masse des mécontents. Il avait déjà, disait-on, doublé la garde de son palais. Mais à qui se fier? Ces jours-ci, on n'entend point parler de nouveaux attentats. mais nous demeurons sur le volcan.

En attendant, l'on prépare l'abandon de l'arsenal de Fou-tcheou et l'expulsion des employés et maîtres français. On l'avait depuis longtemps prévu. Cette situation privilégiée de la France excitait la jalousie des autres pays et peut-être certaine crainte de la Chine. En décembre dernier le commandant de *la Décidée*, Leblanc, un brave Alréen, venait à Nan-king, au nom du Ministre, demander au Vice Roi d'y faire des réparations, afin de prévenir un très prochain envasement. Comme il n'avait personne pour le présenter et lui servir de truchement, je me dévouai, bien à contre-cœur, car je ne sais pas assez la langue, — pour l'accompagner. On vanta les avantages de l'institution. Son Excellence promit de répondre au Ministre, après avoir fait faire une inspection, et l'on but le champagne. Notre mission était terminée, puisque, en somme, nous n'avions qu'à présenter la lettre de M. Bapst. Mais l'on savait déjà que les Autorités

étaient résolues depuis quelque temps à favoriser plutôt l'obstruction des docks, afin de pouvoir dire après que l'Arsenal était inutile. Cette visite me permettait de voir pour la seconde fois le Vice-Roi. Il était aussi avenant que la première, nous venant recevoir très bien, nous reconduisant de même. On lui voudrait un peu plus de la gravité, de la distinction, qui caractérise les hauts fonctionnaires Chinois. Il a vu l'Amérique, il y a même fait graver son portrait qu'il nous a gracieusement remis avec un autographe banal; — il a vu Londres, Bruxelles, Berlin, St-Pétersbourg, Vienne, Rome, et l'Opéra. Il a bien quelque chose du sans-gêne américain, et il ne cache pas qu'il a eu beaucoup de plaisir à l'opéra. Mais qu'a-t-il rapporté de cette course à travers le monde, pour la constitution chinoise que l'on avait en vue? Si les autres commissaires envoyés en mission dans le même but ont fait autant de kilomètres en six mois et se sont oubliés à un Opéra quelconque, reste à savoir le bien que nous en tirerons.

Au moins a-t-il établi l'éclairage électrique dans son palais. J'ai connu l'Allemand (il est mort depuis), agent d'une Société d'affaires variées, qui avait pour but surtout de vendre armes et bagages aux Mandarins, mais qui vendait aussi à l'occasion ce qui restait en magasin. Or il y avait en magasin une machine qui n'avait pas encore trouvé d'acquéreur. L'agent trouve moyen de faire naître chez le Vice-Roi le désir d'avoir l'électricité, à un prix très modéré, — avec l'espoir, comme l'avouait honnêtement devant moi le vendeur, de se rattraper sur les réparations. Un ingénieur allemand vient de Chang-hai placer les fils, les lampes, etc. et comme il lui manquait quelques pièces, retourne à Chang-hai, recommandant de ne toucher à rien durant son absence. Lui parti, on s'impatiente, on fait marcher la machine, l'on charge et décharge si bien que toutes les lampes se consument, et qu'il faut réparer avant d'avoir fini. — Depuis je n'en ai plus ouï rien dire. — Le vendeur, un de nos amis d'ailleurs, a été emporté par une pneumonie, sans que j'aie pu malheureusement arriver pour lui administrer les sacrements. En tout cas, c'est du progrès; ce qui ne l'est pas moins, c'est l'installation de la télégraphie sans fil et les exercices que l'on fait chaque jour pour initier quelques officiers au fonctionnement de l'instrument. Le P. Michelin pourrait vous en parler avec compétence; et peut-être en verrez-vous quelque part la photographie qu'il a prise. La première fois qu'il y alla, il ne vit qu'un instrument mort, monté, je crois, sur une voiture; le lendemain, il y retourna, mais l'ingénieur allemand (vous voyez que l'Allemagne prend pied ici), ne le connaissant pas, le tint à l'écart; il ne se déconcerta point, prit une photo-

graphie, et le troisième jour, revint encore à l'heure de l'exercice, offrit la photographie de l'appareil à l'ingénieur, qui causa, qui expliqua, bref! invita le Père à revenir quand il voudrait. Il pria même son second, un Chinois, de lui laisser toute liberté de voir et photographier en son absence. Le P. Michelin en profite pour ajouter à sa collection des types de soldats.

14 juillet.

Nous demandions la pluie, un peu d'humidité. La pluie nous est venue à pleines journées, et l'humidité règne en souveraine absolue. Vous en jugez à ce papier qui boit affreusement, et j'avais grand'peine à tenir la Sainte Hostie pour l'élévation. Elle était redevenue une pâte molle, prenant l'impression des doigts et se repliant sur la main. Depuis trois jours, nous vivons dans cette atmosphère, mais aujourd'hui, c'est presque au comble, bien que l'eau ne tombe pas encore en cascade dans les escaliers, ainsi que cela se voit parfois. On ne saurait poser la main nulle part sans éprouver l'impression désagréable de moiteur. Meubles, livres, habits, tout en est imprégné, et les draps ou la natte sur laquelle on se couche, le siège sur lequel on s'asseoit, le pain que l'on mange, tout est humide, mouillé comme par les grands brouillards. Pourtant ce n'est pas le brouillard qui nous vaut cette sensation persistante de sueur fraîche. Au reste, point froide du tout la température ce matin, et à l'intérieur des habits la moiteur est autrement gênante. Pas un souffle, et c'est à peine si l'anémomètre perché sur l'observatoire agite légèrement ses ailes, pour ne pas en perdre l'habitude.

L'on fera fête à Chang-hai sur la Concession française, — dans la pluie. Un peu de bruit perdu, quelques bougies économisées, — la gloire de Dieu n'en souffrira point dommage. Les élections municipales ont eu lieu mercredi, 10 juillet; même polémique, même rivalité, même pression que là-bas aussi sans doute, mais l'Officiel a plutôt été battu. Nous ne nous en porterons pas plus mal. Mais de Chang-hai, je ne saurais rien vous dire, n'y étant que pour le mois et ne sortant point de Zi-ka-wei. Le pays, cela se voit, se mondanise plus qu'ailleurs à l'européenne: ce ne sont plus que voitures, automobiles, bicyclettes, etc. et les jeunes en bas noirs et vestons. Je regretterai pour ma part, les belles robes de soie, malgré leur uniformité. Mais nous sommes en mouvement, et dès qu'il a endossé la livrée, le Chinois croit volontiers qu'il a atteint le faîte de la civilisation occidentale. Ajoutez y pourtant, quelquefois, un peu d'anglais, — pour un petit nombre, le Français. Combien peu songent à la vraie science, aux arts, aux moyens de relever vraiment leur

pays! L'Aurore, ici, semble dans la bonne voie, et l'on y travaille sérieusement. Dieu la garde et la rende prospère .— En voilà bien long. A tous mon affectueux souvenir et mon religieux respect. Je me recommande avec mon district à leurs prières. Adieu!

H. Allain.

Dernière visite du R. P. Louail. — *(du P. Speranza.)*

Ou-si, 4 juin.

Le R. P. Supérieur malgré sa faible santé a fait la visite du Tchang-tcheou-fou pendant un mois. Il arrivait à Ou-si, le 27 avril, accompagné par le F. Yang. Ce bon Frère profita de son court séjour ici pour exhorter les membres de sa famille, qui sont encore païens, mais commencent déjà à parler de se faire chrétiens. — Le 1er mai, messe à Tsiu-yang; les pèlerins étaient nombreux. — Le 2, nous partons pour le bourg de Gno-ghi, au S. O. de Tsiu-yang. Il y a 9 ans c'était triste, deux familles chrétiennes seulement; maintenant plus de 400 néophyts et catéchumènes. Après dîner, le R. P. Supérieur y bénit la nouvelle église bâtie par le P. Eusitius Sen. Au souper, nous eûmes musique chinoise dirigée par un catéchumène; puis feu d'artifice. Les notables avaient été invités par les chrétiens à un petit banquet. — Le 13 mai, messe à Lou-bou, bourg de la sous-préfecture de King-k'i-hien, près des montagnes qui nous séparent du Tché-Kiang. C'est un nouveau centre de catéchumènes, venus de Wen-tcheou depuis 30 à 40 ans; ils cultivent le thé. Ils ont bâti trois chambres en terre pour le P. Ling, et c'est là que nous avons passé la nuit et dit la messe. Malgré la fatigue, à cause de l'air de ces montagnes le R. P. Supérieur s'était senti un peu mieux. — La dernière chrétienté visitée a été Zang-zeû. Le R. P. Supérieur me disait: « C'est la quatrième fois que j'ai la consolation de dire la messe dans une pagode transformée en église et remplie de fidèles. »

Apostolat dans une prison. — *(D'après une conversation du P. Bondon.)*

14 août 1907.

Le P. Bondon à T'ang-chan a le record de l'année pour les baptêmes: 600! jamais on n'avait vu cela; sans compter les enfants morts après le baptême. Parmi ces 600, 80 prisonniers presque tous brigands doivent leur salut au P. Bondon qui ne craint pas sa peine et n'a peur de rien. Tous les 8 ou 15 jours, ou plus souvent, il va visiter la prison: on le laisse entrer. C'est une grande salle sans fenêtres, où les malheureux, accroupis, mains et pieds liés, attachés à la même chaîne, attendent la mort. Tous sont condamnés à mourir de faim ou à être étranglés.

Depuis deux ou trois ans, le Père n'en a vu que deux mis en liberté, c'était deux innocents, qui n'ont pu résister aux souffrances endurées dans la prison et sont morts le soir même de leur sortie ou le lendemain. Et c'est une infection là-dedans! Une fois, le Père a failli se trouver mal en sortant de cet antre; d'autres fois, il doit s'appuyer aux murs pour ne pas tomber ou pour se guider ayant peine à supporter la lumière. — Là, il leur fait le catéchisme, leur explique rapidement les points essentiels,... puis quand il croit l'instruction suffisante, il demande qui veut recevoir le baptême. Il n'a encore vu personne refuser. Ceux qui sont mourants ou qu'il croit ne devoir pas revoir, il les fait venir près de lui: c'est un moment de liberté et de repos pour ces malheureux, car on leur enlève leurs chaînes; il leur fait faire des actes de foi, de contrition, d'acceptation de la mort, etc., puis les baptise: il paraît qu'à ce moment des changements merveilleux se font voir sur ces figures de brigands, amaigries et souffrantes. Quand le Père revient, beaucoup ont disparu et les autres demandent à leur tour d'être baptisés. — Malheureusement le Père ne peut y aller aussi souvent qu'il le désirerait. Mais déjà combien sont consolants ces résultats!

Famine au Siu-tcheou-fou. — *(du P. Maynier.)*

Sou-tsien, 25 février 1907.

Je viens d'achever ma retraite en ce pays qui me reçut l'année dernière presque à cette époque, et avant de reprendre le chemin de Pei-tcheou, je viens répondre au désir que vous m'exprimiez dans votre bonne lettre d'octobre et vous donner quelques nouvelles de ce cher Siu-tcheou-fou.

Et d'abord savez-vous qu'on ne vous envoie pas au Siu-tcheou-fou pour y trouver des loisirs? A Pei-tcheou il y aurait bien de quoi occuper quatre hommes et pourtant je ne suis qu'un, et encore qui n'en vaut pas un.

Les journaux doivent vous donner quelques détails sur l'affreuse misère qui règne par ici. Les petits comptes-rendus que je lis dans l'« Écho de Chine » édition hebdomadaire sont absolument vrais. Nos pauvres pen-ti-gènes meurent littéralement de faim. On commence à trouver sur les routes des mourants et des morts de faim. Le 3 de la lune, me rendant de Péi à Yao-wan, bien que ce fût le 3me jour du Kouo-nien (Nouvel an), on voyait beaucoup de monde dans les champs, fouillant la terre pour tâcher d'y trouver quelques racines pour apaiser leur faim; et quelles racines!! Il y a quelque trois semaines, mon mandarin ouvrait les greniers publics, et on se mettait à vendre, à raison de un cheng par jour et par personne, du

blé, mais au prix de 110 sapèques le cheng. Pendant deux ou trois jours il y eut affluence, mais bientôt presque plus personne, on n'avait plus d'argent, même pour acheter ce cheng de blé. Et puis 110 sapèques, c'est-à-dire, plus de trois fois plus cher qu'en temps ordinaire! et le mandarin semblait néanmoins faire la charité, car dans les boutiques, le blé est maintenant à 200 sap. le cheng (et le cheng à Péi pèse environ 2 livres ½). On mange de tout: feuilles, racines, écorces d'arbres, on tue les chiens, et autres animaux; quand on n'a plus rien, on vend ses meubles, au besoin on les met en pièces pour les vendre comme bois de chauffage, puis on démolit sa maison pour vendre les matériaux qui la forment... Et il faut attendre trois mois encore la future récolte! Jusqu'ici j'ai pu aider un peu mes chrétiens, quoique maigrement.

C'est une dure épreuve pour nous. Enfin à la grâce du Bon Dieu.

Avec cela les catéchumènes sont toujours nombreux; j'en ai baptisé 126 jusqu'au premier de l'an, autant que j'ai pu en instruire, et j'ai dû en refuser beaucoup faute de place et de nourriture. Mes écoles sont au complet: 70 garçons, 50 filles. — Et je vais rentrer demain à Péi reprendre mon labeur pour jusqu'aux vacances, où j'espère pouvoir aller vous causer plus longuement de ce cher Siu-tcheou-fou.

(du P. Thomas.)

Yao-wan, 15 février.

Le R. P. Recteur m'a averti que vous lui aviez donné de nouveau cinquante taëls qu'il a fait mettre en procure à mon avoir. C'est donc un devoir pour moi de vous remercier de tout mon cœur. Comme les premiers cinquante, je les ai distribués entre les différents Pères de la section qui, tous hélas, sont dans le même besoin.

J'ai donc reçu de la farine du comité: mille sacs pour commencer. Nous avons décidé d'aider deux mille familles jusqu'à la moisson. Ce sera un peu plus d'une livre par jour pour chaque famille. C'est bien peu pour cinq, six, dix membres de la famille, mais pour ces pauvres gens c'est un bienfait énorme! Ah! cher Père, si vous voyiez cette misère! Sept ou huit personnes dans chaque pauvre paillotte, grelottant de froid et de faim! Rien dans la maison! tout est vide! Quelques brins de paille seulement dans un coin, pour faire cuire plus ou moins quoi? des herbes sauvages, des racines, de l'écorce d'arbre,... tout cela mélangé, pilé, faisant un affreux brouet soulevant le cœur, même du P. de Geloës qui pourtant en a vu des misères. — Ils font un seul et unique repas par jour... et ils vivotent ainsi. Tout ce qui était vendable a été vendu ou mis ou mont-de-piété. Ils couchent sur une vieille natte plus ou moins en morceaux

et restent ainsi presque tout le jour. Beaucoup n'ont plus la force de travailler et ne pourront arriver jusqu'à la moisson, au commencement de juin!

Quand nous faisons la visite des villages pour distribuer des billets aux plus miséreux, c'est la même misère dans sept ou huit familles sur dix, et à chaque sortie du village, dès qu'on nous aperçoit, ce sont dix, quinze, vingt brouettes qui accourent pour nous chercher et nous emmener chacune dans son village pour recevoir une distribution de billets! De ma vie je n'avais vu pareille souffrance.

Le pain est monté à quatre-vingt ou quatre-vingt-dix sapèques la livre, ordinairement c'est vingt-cinq à trente sapèques; et le prix augmente chaque jour! Et il y a encore quatre mois avant la moisson! C'est navrant! Dans les rues, si quelqu'un se montre avec du pain, on le lui arrache des mains, voire même de la bouche, en se sauvant. Les boutiques de pain sont pillées malgré la police. — Et on distribue des milliers et des milliers de taëls. Où tout cela va-t-il? Aux gros marchands qui vont acheter des barques de riz vers le sud, et le revendent ici à des prix exorbitants. Les mandarins sont inquiets et avec raison, car dans une pareille situation tout peut arriver. La population ne vivote que grâce aux importations très insuffisantes de grains, que les pauvres gens ne peuvent se procurer à cause du prix énorme qu'on y met.

Voilà, cher Père, très en raccourci, mais bien exactement ce qui se passe par ici... Je distribue la farine gratis, un demi-sac à chaque fois et deux fois par mois à chaque famille...

(du P. Boucher.)

Chou-yang.

Que vous dire de ce pays? C'est la famine en plein.

On meurt dans la rue. J'ai recueilli trois gamins couverts de plaies. Trois ou quatre veuves avec deux ou trois bébés couchent chaque soir à l'école des filles et mendient le jour. On a baptisé ainsi que son bébé une pauvresse assommée par les soldats qui font la police. Et quelles chevauchées de 4 h. du matin à 6 h. du soir, sans halte, grignotant une galette chinoise à midi tout en marchant dans des marais dégelés, sous la pluie. Ah! quelle belle vie et combien on y est heureux au service du Bon Dieu. Préparez-vous-y et priez pour que le bon Dieu y envoie beaucoup de bons ouvriers, des saints. A Dieu.

Zi-ka-wei, 3 mars.

Il faut prier pour tous ces malheureux, afin que le Bon Dieu leur vienne en aide. Mais il faut aussi prier pour les Missionnaires qui

souffrent avec et à cause de leurs chrétiens qu'ils ne peuvent secourir comme ils le voudraient. — On n'est pas sans inquiétude.

Ainsi la veille de notre entrée en retraite le R. P. Supérieur recevait un télégramme envoyé par le P. Bastard annonçant que le P. Gain (Ministre) était malade de la typhoïde et demandant infirmier et remèdes. — Le lendemain le R. P. Supérieur est parti pour Chang-hai malgré le neige pour voir ce qu'on pouvait faire. Il fut décidé que le Fr. Arvier partirait immédiatement pour le Siu-tcheou-fou avec tout le néccessaire.

En même temps le R. P. Supérieur envoyait un télégramme au P. Thomas, ministre du Siu-tcheou-fou oriental, annonçant l'arrivée du Fr. Arvier et enjoignant au P. Boucher, notre ancien P. Recteur, d'aller aider et remplacer le P. Gain, comme ministre du Siu-tcheou-fou occidental.

On n'a pas reçu de nouvelles du Fr. Arvier. Mais il y a 8 jours est venue une lettre de là-bas : à la typhoïde s'était ajouté une pleurésie ; le P. Gain avait presque continuellement le délire dans lequel il montrait à chaque instant ses préoccupations au sujet de ses chrétiens affamés et de ses œuvres ; un ministre protestant, médecin, le soignait très charitablement ; enfin si un télégramme n'arrivait pas à Chang-hai, pour annoncer la mort, avant cette lettre, ce serait bon signe.

Rien n'est venu : espérons donc que le Bon Dieu nous conservera ce bon ouvrier à cette heure où la Mission a tant besoin d'hommes. C'est le P. Gain qui le premier, aidé du P. Boucher, a ouvert le Siu-tcheou-fou.

Le comité de Chang-hai a promis au P. Gain et au P. Thomas, mille piastres à chacun, par mois, jusqu'au mois de mai, c'est-à-dire jusqu'à la moisson.

Il a de plus envoyé un très grand nombre de sacs de farine. Cette farine a été envoyée par une grande minoterie américaine : 30,000 sacs, ai-je bien compris ??

On a dit que le P. Coleman irait au Siu-tcheou-fou porter ces secours au nom du comité et voir comment les choses se passent.

26 mars 1907.

La famine continue au Nord et dans le Ngan-hoei. Le Père Supérieur craint que les préoccupations et la disette ne nuisent à la santé des missionnaires. C'est déjà ce qui a rendu le P. Gain malade.

A Chang-hai, on fait des actes de charité vraiment admirables. Le P. Thomas a reçu 2,000 sacs de farine comme premier envoi pour les

2,000 familles dont il est le pourvoyeur. J'entends dire que 5 sur cent de ces familles sont chrétiennes. De plus le P. Thomas et le P. Gain reçoivent chacun pour leur section 1,000 taëls par mois de janvier en mai. (Un taël vaut actuellement 3,80 fr.). — Le P. Biès dans le Ngan-hoei avait écrit une lettre au R. P. Rodet demandant des aumônes. Celui-ci la montra au comité qui a remis 1,000 taëls au P. Biès. C'est chose heureuse que nos Pères soient employés à la distribution de ces aumônes : elles seront ainsi plus équitablement réparties, et leur intervention contribuera à faire disparaître des préjugés et par là servira au salut des âmes.

Priez le Bon Dieu pour que ses desseins de miséricorde éclatent dans la rude épreuve qu'il envoie à ce pauvre peuple.

17 mars.

Le P. Thomas et le P. de Geloës ont secouru plus de 5,000 familles. Tous les jours, distribution de farine à plus de 500 personnes, quelquefois d'habits ; tout se fait avec ordre, on n'a pas encore donné un seul coup de bâton pour empêcher le désordre ; alors que ailleurs, il y a des blessures, des morts même, en particulier des femmes et des enfants écrasés au moment des distributions.

Le P. Coleman est parti pour le Siu-tcheou-fou, il y a 15 jours, en compagnie d'un ministre protestant sur un « house-boat ». Ils vont au nom du comité voir comment les secours sont distribués, et en porter de nouveaux.

(du P. Chevalier-Chantepie.)

Soei-ning, 19 mai.

J'ai reçu hier la viande et les billets de farine : merci de ce double envoi, car ni poules, ni viande de porc à acheter, et les tournées que je viens de faire me révèlent une misère vraiment navrante. J'ai visité durant ces dix jours 880 familles, soit dans la ville, soit dans lacampagne. J'ai distribué environ 300,000 sapèques aux pauvres de la ville et j'ai trouvé 40 ou 50 familles véritablement affamées, ne mangeant que des herbes aquatiques et les quelques herbes comestibles qui croissent sur les remparts ; trois ou quatre s'attendent à ne pouvoir vivre 10 jours. Dans la campagne, surtout à l'est, au nord-est et au nord, la misère est intense ; je n'ai pas visité un village où je n'aie trouvé des familles déjà décimées par la famine : un, deux membres sont morts, on a vendu les petites filles 800, 1,500, 2,000 sapèques ! — Que de visages tuméfiés par la faim, par une nourriture sans nom ! La nourriture presque unique est en effet les feuilles de hêtre, les feuilles de saule, de mûrier, que l'on broie sous la meule ou que l'on

hache même, pour les cuire en les mélangeant avec de la farine d'écorce de hêtre. Cette nourriture décompose le sang et fait gonfler la tête, les mains et les pieds, et n'a d'autre but que de prolonger une vie condamnée par le seul fait d'en être réduit à une telle extrémité. On mange les épis de blé noirci, les pousses du chiendent, toutes les petites herbes sauvages, — et tout cela avec une résignation inouïe sans rébellion, sans haine, semble-t-il, contre les voisins plus fortunés qui luttent pour la vie en vendant toutes leurs terres, leurs meubles, les matériaux de leurs maisons, ne se réservant que le toit capable d'abriter pêle-mêle 8 ou 10 personnes, et ne leur donnent aucun secours. La pauvreté qui suivra la famine sera immense. »

(du P. Gain.)

le 29 avril.

« Encore 6 semaines, les plus terribles, avant la moisson. — C'est au cours d'un voyage de convalescence, à travers la section, avec mon infirmier le F. Arvier, que j'ai reçu hier votre petit mot m'annonçant encore une aumône pour nos « affamés chrétiens. » — Vous savez que le grand Comité de Chang-hai a accordé à nos presbytériens Américains sans ouailles la valeur de plus de 35,000 dollars, et que nos chrétiens et catéchumènes, au nombre de plus de 30,000, n'en ont rien touché. Le vaillant P. Boucher dans les meetings, par lettres et télégrammes, a lutté avec eux pendant 2 mois, et est reparti écœuré pour Hai-tcheou, n'en ayant obtenu que d'hypocrites promesses. »

Missions et visites annuelles. — *(du P. J. Vénel.)*

T'song-ming, 19 sept. 1907.

Mes occupations journalières et ordinaires en Chine sont surtout de deux sortes : les missions annuelles et les visites faites aux chrétientés en dehors de ces missions. Quant aux retraites, que des Pères étrangers veulent bien venir donner chaque année dans ma chrétienté centrale et au catéchuménat que je dirige moi-même, cela me prend relativement peu de temps et je n'en dirai rien ici.

Les missions commencent quand les travaux des champs touchent à leur fin, c'est-à-dire, vers la mi-octobre. C'est pour la chrétienté l'événement le plus important de l'année que cette mission. Aussi le jour de l'ouverture en est-il indiqué longtemps à l'avance. Dans mon district il y a nombre de petites chrétientés que malgré mon désir à cause de mes autres occupations, je ne puis visiter chaque année, que deux fois en dehors de la mission, et où je ne dis que deux messes à chaque visite. Pendant la mission, au contraire, je prends le

temps de connaître mes chrétiens et de les instruire. Voici le jour fixé pour l'ouverture de la mission. La veille, l'administrateur de la chrétienté m'envoie ses plus vigoureux brouettiers pour pousser ma brouette et celle de mon catéchiste. Sur cette brouette se placent d'un côté ma chapelle et mes bagages, puis de l'autre ma personne et en route. — Jouissons en traversant les champs de cet idéal automne de Chine, avec sa température fraîche et sèche, son ciel d'un bleu un peu pâle mais presque constamment sans nuages : la mission une fois commencée, je n'aurai pas souvent le temps de savourer ce spectacle. Au reste la campagne qui a perdu ses blonds champs de riz et à qui il ne reste plus que le coton et les pois jaunissants avec les arbres au feuillage roussi prend déjà un air un peu triste qui invite aux pensées austères. Tout cela parle de ce qui finit, et fait chercher ce qui ne finit pas, ce sera favorable à la mission.

Déjà nous sommes signalés dans la chrétienté : le parasol blanc dont le Père se protège contre le soleil en est sans doute la cause. Le drapeau à fond blanc avec croix rouge est hissé au haut du mât, les enfants s'empressent à notre rencontre, les pétards se font entendre, la cloche sonne et les chrétiens du voisinage viennent me saluer à la porte de l'église. Les femmes sont déjà dans l'intérieur où deux cierges allumés sur l'autel et une courte prière chantée à deux chœurs m'invitent à donner ma bénédiction. Zélé comme il l'est pour le temporel du Père, l'administrateur ne tardera pas à me servir le dîner. C'est alors que les hommes viendront me saluer. Faisons-les parler le plus possible. Malgré la crainte que chacun a de se compromettre devant les autres, le plaisir de voir le Père, le désir de se faire écouter en disant des choses que tout le monde ne sait pas, délieront les langues et livreront de précieux renseignements. Surtout faisons attention à la moue qui accueille le nom de tel personnage, et aux réticences qui accompagnent les nouvelles que je demande sur son compte. Oh ! ces réticences, ces réponses embarrassées, comme elles en disent long ! Un Chinois a trente-six façons de dire de son voisin : « C'est un honnête homme ». Pourtant il n'y en a qu'une qui soit la bonne. Même ces questions laissées sans réponse seront utiles ; elles indiqueront sur quel point je dois prendre des informations pour traiter chacun selon ses besoins et lui parler le langage qui lui convient présentement.

Au district, l'heure de la Messe varie avec les saisons. En été, ceux qui veulent l'entendre sont déjà à l'église à six heures et quart. — En hiver, du moins pendant la mission, il n'est guère possible de commencer avant sept heures et quart, ou même sept heures et demie, la prière du matin qui la précède. Il fait si froid et l'on est si

bien au lit, tandis que les pauvres habits, dont on doit se contenter, sont si peu chauds! Puis, les travaux des champs étant terminés les hommes n'auront guère, d'un bout de la journée à l'autre, qu'à filer ou à tisser de la toile. On se repose donc largement. Une autre cause de retard est que généralement on déjeune avant la Messe. Cela laissera amplement au missionnaire le temps de préparer son catéchisme ou son sermon, et de prévoir les occupations de la journée.

L'église est à moitié remplie. On peut donner le signal de la prière du matin. Ici la prière se chante toujours. C'est une espèce de mélopée à deux chœurs, celui des hommes et celui des femmes, chacun doit y prendre part. Après la prière du matin, viennent les avis pour le temps de la mission. *Premier avis.* « Chaque chrétien, à moins d'empêchement grave et jugé tel par le missionnaire, devra entendre au moins trois Messes. Après la 1re Messe, il ira se faire inscrire chez le catéchiste pour les confessions du lendemain. Après la 2de Messe, il se confessera. Pendant la 3e Messe, il communiera ». Ceci est la règle générale et suppose que le missionnaire célébrera au moins six Messes dans la chrétienté, car pendant qu'une partie de la famille vient à la Messe, l'autre garde la maison. Si cependant la pauvreté de la chrétienté ou le petit nombre de ses habitants forçait le missionnaire à donner moins de 6 jours à cette chrétienté, il se contentera aussi pour chaque chrétien de l'audition de moins de 3 Messes. — *Second avis.* « Chaque chrétien, le jour de sa confession, devra préalablement assister à l'examen public de conscience. » Je n'ai pas encore trouvé de meilleur moyen pour apprendre à mes chrétiens à se confesser. Et qui fait cet examen, mon catéchiste ou moi-même? Jusqu'à ces dernières années, c'est moi qui m'en chargeais. Mais cette fatigue venant immédiatement après celle du catéchisme et du sermon m'a semblé si lourde à certains jours que j'ai fini par m'en décharger sur mon catéchiste, qui à genoux à la sainte table, lit l'examen de conscience que je lui ai dicté.

Vient ensuite le catéchisme aux enfants. Ces enfants sont ce que j'aime le plus dans la chrétienté. C'est la joie pour le présent et l'espoir pour l'avenir. Aussi je fais tout ce que je puis pour les bien former. Leurs parents sont souvent des néophytes dans l'âme desquels il est bien difficile d'imprimer un peu profondément les sentiments chrétiens. Si ce sont des chrétiens de vieille date, ils ont leurs habitudes formées. Or chez les vieux Chinois, ces habitudes dit un proverbe du pays, sont aussi difficiles à changer qu'une montagne à mouvoir ou qu'un fleuve à détourner de son cours. Les enfants au contraire sont ici comme partout la cire molle que vous savez.

Avant de commencer le catéchisme, je fais l'appel, et sur-le-champ, si toutefois la distance le permet, j'envoie les parents chercher l'enfant qui manque. Puis je distribue les billets de présence. Qu'est-ce que ces billets? Ce sont les morceaux de couverture du « Petit messager du Cœur de Marie » dont chaque feuille est découpée en 4 parties restant après que la partie sur laquelle est une image a été utilisée. — Mais, ces minuscules feuilles n'ont aucune valeur? C'est vrai, aussi le dernier jour de la retraite seront-elles échangées contre un catéchisme, un livre de prière, un chapelet, une médaille, un petit cadre du Sacré-Cœur aux couleurs voyantes, etc., objets dont la beauté et le prix seront en proportion du nombre des billets de présence. Avec ce système je suis quelquefois étonné de l'assiduité que j'obtiens. Ce sont les enfants qui arrivent les premiers à l'église le matin. De grands garçons de 17 et 18 ans, des filles nubiles ont soin aussi de se placer à l'église sur les bancs avoisinant ceux des enfants, et, quand je passe faisant ma distribution de billets, ils allongent la main, en rougissant bien un peu, pour recevoir le billet que je me garde de leur refuser. Et au jour de l'échange ce sont ces grands enfants qui feront le meilleur commerce et recevront les plus belles récompenses.

L'explication du catéchisme est bien simple. Je pose la question telle qu'elle est dans le livre et j'exige qu'on me donne aussi la réponse exacte du catéchisme. Puis je répète le tout en langage du pays, j'explique chaque mot important, en procédant toujours par questions pour ne pas laisser tomber l'attention de mon petit monde. Il est si volage! Ce n'est pas qu'à l'occasion je m'interdise une explication, une remarque, une application aux mœurs qui peut-être sera au-dessus de la portée des enfants. Il faut bien dédommager les parents de l'attention qu'ils me prêtent. Puis il faut que le missionnaire sache quels sont les enfants susceptibles d'étudier davantage et d'être envoyés au collège pour devenir maîtres d'école et peut-être prêtres. Or c'est surtout au catéchisme et à l'occasion de questions un peu plus difficiles qu'il les découvre. Ces questions sont cependant rares: le catéchisme est surtout pour les enfants. Quand une réponse un peu remarquable a été donnée, je ne manque pas de la récompenser par un bon point, c'est-à-dire par un billet de présence. — Quand j'ai ainsi harcelé de questions mon petit auditoire pendant 20 ou 25 minutes au plus, je suis averti par sa fatigue et par la mienne, qu'il est temps de passer à autre chose.

Je fais donc chanter à deux chœurs une des cinq parties du catéchisme; les hommes posant les questions et les femmes répondant. Pendant ce temps, je revêts les ornements sacerdotaux. L'Évangile

est suivi d'un sermon de 20 minutes environ. Le sujet sera, une année, la nécessité du salut, le péché l'enfer, la mort, etc., une autre année, le sacrement de Pénitence, une troisième année, les dix commandements, ou même la Passion de N.-S. Quand on a donné neuf ou dix missions annuelles dans la même chrétienté on sent le besoin de varier les sujets pour ne pas s'ennuyer soi-même en ennuyant les autres. Même en parlant de la Pénitence et des commandements, j'ai bien soin de ne pas laisser oublier la gravité du péché, ni l'enfer et les châtiments qui attendent ceux qui se confessent mal et qui violent les commandements. — Un Européen peut-il parvenir à se faire comprendre suffisamment de son auditoire de paysans chinois? Oui, malgré les imperfections presque inévitables de son langage, s'il se prépare sérieusement, s'il parle simplement, s'il procède autant que possible par questions auxquelles il fera lui-même la réponse et s'il assaisonne son discours de petites histoires qui réveillent l'attention.

Après mon action de grâces et pendant que les hommes se font inscrire chez le catéchiste pour les confessions du lendemain, les femmes viennent au réfectoire me saluer. Il est d'usage que ceux et celles qui ont communié ce jour-là n'y manquent jamais. Ces visites aident le missionnaire à connaître ses ouailles et permettent à celles-ci de lui exposer leurs affaires. Elles en profitent pour lui demander des objets de piété et des remèdes. Vous souriez à la pensée de me voir faire le médecin et distribuer des remèdes. Moi-même je m'amuse quelquefois du sérieux, avec lequel je débite mes ordonnances. Elles ne m'ont pas demandé de longues études médicales et elles sont aussi infaillibles que peu variées. Elles consistent à donner de la quinine à ceux qui ont la fièvre, du sulfate de zinc à ceux qui ont des maux d'yeux, un certain onguent à ceux qui ont des clous, et quatre ou cinq espèces de remèdes chinois bien inoffensifs à celles qui baptisent les enfants païens malades. L'ennui est que telle et telle qui ne pensait ni aux objets de piété ni aux remèdes en entrant chez moi, est la plus acharnée à en demander quand elle m'a vu en donner aux autres. Grandes enfants!

Quand on sert le déjeuner, il est au moins dix heures. Les femmes à leur tour, se font inscrire pour les confessions et les hommes viennent saluer le Père. Leur intention est de lui faire honneur. Mais entre nous, la présence de ces gens pendant ses repas ne lui devient-elle jamais un ennui? Par exemple il y a des jours où il est fatigué de ses prédications ou d'une séance de plusieurs heures au confessionnal; il y en a d'autres où toutes ses questions sur la qualité des récoltes, le prix des denrées et autres sujets aussi relevés, n'obtiennent pour réponse que des monosyllabes et où essayer de nouer une conversa-

tion est à peu près pour lui comme souffler dans un violon, ses gens semblant uniquement occupés à supputer la différence qu'il y a entre leur ordinaire et celui du Père. Qu'alors la présence de ses gens soit un honneur et non un ennui, ce n'est pas moi qui le prétendrai. Honneur ou ennui, je n'ai jamais essayé de m'y soustraire par ce que les avantages de ces visites m'ont toujours paru l'emporter sur les inconvénients. D'ailleurs généralement la conversation est facile.

Après le déjeuner du Père et celui du catéchiste, la clochette se fait entendre. Chacun des jours suivants, ce sera pour appeler à l'examen de conscience ceux qui doivent se confesser dans la journée; le premier jour de la mission, c'est pour réunir les enfants à l'église. Car le Père doit savoir où en est chacun au point de vue de l'instruction religieuse et pour cela le catéchisme qu'il a fait ou fera à l'église, ne suffit pas. J'interroge donc chaque enfant sur les six prières, c'est-à-dire, les prières du matin et du soir, le catéchisme, les prières pendant la Messe, les prières qui suppléent à la Messe, les dimanches et les fêtes où le Père est absent, le Chemin de la Croix et le Rosaire. A moins d'être idiot, nul ne sera admis à la communion s'il ne peut réciter par cœur ces six prières. Puis, l'enfant comprend-il un peu le catéchisme? Comprendre le catéchisme, voilà le difficile. — Mais ce n'est pas à dire que si l'enfant sait les six prières et le catéchisme, je l'admettrai à la Première Communion pendant la mission. J'essaie d'introduire dans mon district l'habitude d'une retraite de trois jours pour préparer les enfants à la Première Comnion. Elle se fait quelque temps après Pâques dans ma chrétienté centrale et je fais attendre les enfants jusque-là pour la Première Communion, quitte à y admettre ensuite pendant le mois de mai, ceux qui n'auraient pu venir à la retraite. — Si la mission est suffisamment longue, je confesse les enfants le premier et l'avant-dernier jour. Cela me donne le plaisir de constater combien la seconde confession est mieux faite que la première.

Le Père prendra son repas quand on le lui servira; ordinairement ce ne sera guère avant deux heures. Après dîner il croit être libre. Illusion. Il y a depuis ce matin dans la chambre du catéchiste des gens qui attendent pour lui parler. Ce sont des chrétiens qui ont des affaires avec d'autres chrétiens ou avec des païens, ce sont quelquefois des païens qui viennent demander justice contre des chrétiens; le plus souvent ce sont des païens qui voudraient qu'on les défendît contre leur voisin païen, moyennant quoi ils vous promettent d'être vos plus fervents catéchumènes, vos plus dévoués chrétiens. Allez-vous récuser le rôle de juge et de défenseur? S'il s'agit de disputes entre chrétiens, ce serait laisser s'éterniser des haines qui scandaliseront

tout le monde. S'il s'agit de disputes entre chrétiens et païens, vous avez là une belle occasion de montrer votre impartialité en condamnant le chrétien qui a tort. Rien ne vous attirera davantage l'estime des païens et ne les préparera mieux à la conversion. Si l'affaire entre païens est déjà portée au mandarin ou menace de l'être, gardez-vous bien d'y toucher.

Rien d'ennuyeux comme un procès en Chine. Souvent l'affaire s'arrangera grâce à l'intervention des administrateurs, aux palabres des orateurs de village et aussi à quelques pièces de monnaie versées à propos entre les mains du garde-champêtre de l'endroit. N'est-ce pas par des services de ce genre que la plupart de nos catéchumènes ont été gagnés ? La foi leur vient ensuite, quand on a soin de les instruire. A ces païens qui promettent de se convertir moyennant sa protection, il serait plus commode pour la tranquillité du missionnaire de répondre : « Revenez, pour vous faire chrétien, quand vos affaires seront arrangées. » Mais, ici du moins, ce ne serait guère fructueux pour son apostolat.

Voulez-vous que je vous confie le grand moyen pour régler ces différends ? C'est de ne donner complètement tort, ni par suite complètement raison à personne. Rien n'est plus chinois : « Passe-moi la rhubarbe et je te passerai le séné. » — Souvent aussi, en mon lit de justice, il me vient une pensée qui m'amuse jusqu'à me faire sourire : c'est que ces Chinois me rappellent ce que nous faisions quand nous étions enfants. Nous allions dire à nos parents : « Mon père, mon frère m'a dit ceci ! » « Ma mère, ma sœur m'a fait cela ! » Mes Chinois restent toujours les enfants que nous étions. Pour moi l'une des principales difficultés de la vie de missionnaire, c'est précisément de discerner les affaires dont je dois m'occuper et celles que je dois laisser ; c'est de juger si je dois, oui ou non, soutenir ce chrétien contre les païens qui lui suscitent une affaire injuste. Si la théorie est facile, la pratique l'est bien moins. Aussi que de fois, même après avoir prié longtemps Notre-Seigneur, j'ai déploré de n'avoir près de moi personne à qui je puisse demander immédiatement conseil.

Bien que j'exige qu'on ne me serve pas le souper avant sept heures et demie, je me trouve heureux, au moins dans les premiers jours de la mission, si je puis jouir d'une heure de temps libre avant ce moment.

Le second jour de la mission, l'examen de conscience en public et l'audition des confessions suivent immédiatement le déjeuner et il en sera ainsi jusqu'à la fin. Mais quand le Père aura mis la paix entre ceux qui recourent à son tribunal, quand il aura inscrit ses nouveaux catéchumènes, il ne s'en suivra pas que son après-midi lui

appartienne. C'est le seul temps où il puisse examiner si le mobilier de l'église, de l'école ou des chambres n'a pas été détérioré. Puis il faudra aider les administrateurs à faire rentrer les fermages de la chrétienté et voir si les bâtiments de la Mission ont besoin de réparations, etc.

Même en mission « l'ennui naquit un jour de l'uniformité. » C'est pourquoi s'il se présente une fête pendant ce temps, je saisis cette occasion pour faire orner l'église, pour donner le Salut du S. Sacrement si c'est possible, surtout pour presser les retardataires de profiter de cette fête et pour engager ceux qui ont déjà fait la mission à y ajouter une communion de dévotion. C'est la Messe de Requiem pour les morts de la chrétienté qui a le plus de succès. Elle est annoncée dès le premier jour de la mission. Pendant cette Messe l'église est ornée d'inscriptions en grands caractères d'étoffe blanche sur fond noir qui invitent à songer à la brièveté de la vie, à la rigueur des peines du Purgatoire, etc. Au milieu se dresse le catafalque et après la Messe, le Père fera l'absoute. La dévotion aux Ames du Purgatoire prend facilement dans les âmes chinoises et elle a, entre autres avantages, celui d'être une réponse toujours visible par ses effets à l'accusation articulée par les païens contre nos Fidèles, d'oublier leurs ancêtres en se se faisant chrétiens.

Si ces petits moyens arrivent à mettre un peu de variété dans la mission, ils ne diminuent guère la fatigue du missionnaire. Aussi quand il faut, comme dans les grandes chrétientés, suivre ce règlement pendant onze ou douze jours, je me prends souvent à soupirer après le jour de la clôture. Et si pendant la mission arrive une Extrême-Onction à aller donner au loin, elle est la bienvenue même si elle me condamne à passer une journée entière par les chemins.

Le jour de la clôture a lieu l'échange des billets de présence contre les livres de classe ou des objets de piété. Puis il faut distribuer, si ce n'a déjà été fait, la piastre réglementaire à ceux qui ont adopté un pupille de la Sainte Enfance. Vous aurez encore à suppléer les cérémonies du baptême aux enfants ondoyés par les chrétiens, et enfin à examiner les baptiseurs et les baptiseuses. Pour cet examen une tasse renversée — et à cette vue plus d'un jeune missionnaire a perdu son sérieux — figurera le front du candidat au baptême. Chaque baptiseur et baptiseuse viendra à tour de rôle montrer sur cette tasse comment il s'acquitte de ses fonctions, la galerie ayant toujours libre droit de critique, et, je vous l'assure, ne s'en privant pas.

La mission est finie, et vous aurez votre après-midi avec un voyage en brouette comme préparation à la mission du lendemain. Mais pour vous réconforter vous emportez au cœur une joie et un espoir, la joie

d'avoir peiné pour vos chrétiens et l'espoir que cette peine ne leur sera pas inutile. Cet espoir est-il une illusion et, quand le missionnaire reviendra dans cette chrétienté, aura-t-il les mêmes broussailles à extirper ; son rôle sera-t-il celui de Sisyphe roulant toujours son rocher qui retombe sans cesse ? Le mois de mai lui donnera l'occasion de le savoir, car il est d'usage qu'alors, toute autre occupation cessant, le Père visite chaque chrétienté de son district. Pour moi, c'est toujours avec plaisir que je vois venir ce temps, parce que je satisfais un certain reste d'humeur voyageuse, prétend-on, mais aussi et surtout parce je reverrai mes ouailles et constaterai où elles en sont.

Laissons donc de côté les réceptions plus ou moins officielles, auxquelles le missionnaire doit se soumettre, et venons-en aux occupations de cette visite. Je commence par les enfants : cela attirera les bénédictions de N. S. — Pendant le dîner ils étaient là, l'air éveillé et quelque peu espiègle, attendant que l'on voulût bien s'occuper d'eux, la conversation avec leurs parents m'a forcé à les oublier. Dédommagons-les. Oh ! ils aimeraient peut-être mieux une autre façon d'être dédommagés que celle que je vais prendre, mais peu importe. Je les réunis donc à l'église et chacun récite tout ce qu'il a appris en fait de prières et même de livres chinois depuis ma dernière visite, j'explique le catéchisme, puis je confesse mon monde. — Vient ensuite le tour des grandes personnes. Je les engage autant que possible à ne pas attendre au lendemain, car, dans certaines petites églises surtout, le chant des prières rend bien difficile l'audition des confessions. De plus une longue séance au confessionnal est une assez médiocre préparation au sermon. Pendant ces visites l'explication du catéchisme est réservée aux enfants : il n'en est pas question en public. — Le reste de la journée sera employé à apaiser les disputes, car grâce au caractère chicanier de nos Chinois, le juge de paix ne chôme guère ici. Il y aura aussi des remèdes à distribuer, des comptes à régler avec les administrateurs et les maîtres ou maîtresses d'école, ou encore des baptêmes d'enfants et d'adultes moribonds à enregistrer, etc. — Il est rare que ces visites ne vous fassent constater l'amendement de quelque pécheur, le progrès des élèves, l'avancement de quelque bonne âme. Et tout cela procurera l'un de ces tressaillements de bonheur qui font oublier au missionnaire une longue suite de fatigues et d'ennuis.

J. Vénel.

A travers le Ngan-Hoei.

L'apostolat au Ngan-hoei. — *(du P. E. Rouxel.)*

Ou-hou, 31 décembre 1906.

L'ANNÉE qui vient de s'écouler, relativement à nos Missions du Ngan-hoei, a été très fructueuse. Partout le mouvement et un mouvement régulier de conversions s'accentue au lieu de diminuer. Naturellement le diable s'agite, mais le Bon Dieu est tout puissant. Si la persécution ne vient pas à la traverse, dans dix ans d'ici nous aurons beaucoup trop de chrétiens pour le nombre de missionnaires. Qu'arrivera-t-il ? On le laisse à décider à la bonne Providence, et en attendant, on fait de son mieux. Combien ce ministère de Chine n'est-il pas plus facile et plus consolant que celui de notre malheureuse France, gouvernée par de vrais païens, qui s'en font gloire.

Un bon larron. — Nos marins — *(du P. La Rivière.)*

Ou-hou, 15 décembre 1906.

... « Je viens d'envoyer au ciel un bon larron. L'autre jour, — le R. P. Rouxel étant absent — on vient me chercher pour donner l'Extrême-Onction à un jeune homme qui se mourait de la poitrine. Renseignements pris, j'apprends que ce jeune homme de 25 ans, était un chef de brigands dont le mandarin avait mis plusieurs fois la tête à prix ; que depuis qu'il avait quitté notre école, il n'avait plus mis le pied à l'église, qu'il était un habitué des maisons de débauches, et que, finalement, il mourait de l'excès même de ses débauches. Comme il n'y avait pas de danger immédiat, on me dit que je pouvais attendre jusqu'au lendemain, ce que j'acceptai d'autant plus volontiers que notre catéchiste, qui était près de lui, aurait plus de temps pour l'exhorter. La maison était à un quart d'heure de notre résidence, et il commençait à faire nuit, il pleuvait et par dessus le marché, on enfonçait d'un pied dans le boue. Le lendemain, je me fis donc conduire chez lui. Arrivé, non sans peine jusqu'à sa chaumière, je le trouvai couché par terre dans un coin de la seule chambre de cette masure, qui n'avait pas d'autre ouverture que la porte. Quelle misère parmi ces Chinois ! Dès qu'il m'aperçut, il m'appela et me supplia en pleurant de lui pardonner ses péchés. Il pouvait encore parler un tout petit peu. Il se confessa en donnant de grandes marques de repentir. Puis, je lui donnai l'Extrême-Onction, le scapulaire du Mont-Carmel, l'indulgence plénière, un chapelet et un crucifix. J'eus le grand regret de ne pouvoir lui porter le S. Viatique, parce qu'il vomissait trop. Voyant sa misère et l'impos-

sibilité pour sa pauvre mère, qui est veuve, de le soigner, je le fis transporter dans notre hôpital et il mourut deux jours après. Quand ses compagnons de débauche apprirent qu'il s'était fait transporter chez nous, ils devinrent furieux et vinrent le sommer, tout mourant qu'il était, de retourner chez lui. On eut le tort de ne pas m'avertir de cela; le portier de l'hôpital et l'infirmier prirent peur et laissèrent faire, et ces secousses ont probablement hâté sa mort. Les brigands voulaient de l'argent, et ils en ont demandé partout où ils ont pu pour acheter un cercueil et faire l'enterrement. Ce n'était qu'un prétexte pour avoir quelques piastres à leur profit. Si le pauvre homme était mort chez nous, ils n'auraient pu donner ce prétexte, parce que c'est nous qui fournissons tous les cercueils à nos morts.

Mais peu importe. Quand le P. Rouxel est revenu, il m'a dit: « Vous avez fait un beau coup pendant mon absence! » Je lui ai répondu que c'était notre catéchiste, qui, apprenant que ce malheureux était mourant, avait été de lui-même, malgré la pluie et les mauvais chemins, l'exhorter et le décider à demander les derniers sacrements, et c'est très vrai, sans ce catéchiste, il serait mort comme un chien, personne autour de lui ne songeant à nous appeler, et sa mère moins que les autres, car elle savait très bien que l'argent apporté à la maison par son gredin de fils était de l'argent volé.. »

. . . .

« Nous avons eu cette semaine la visite de la « Décidée », petite canonnière de guerre. Le commandant Le Blanc, est un de nos anciens élèves de la rue des Postes, et par ailleurs, d'Auray, par conséquent parfait chrétien. Il est ici comme chez lui, si bien qu'il y passe toute sa journée. Jeudi dernier, nous l'avions invité à dîner; il est arrivé à 10 h. ½ et ne nous a quittés qu'à 5 h. Deux jeunes officiers l'accompagnaient. L'un d'eux, M. de la Motte, est aussi un de nos anciens élèves de Jersey. J'étais son voisin à table. Dès le premier mot, il a été aussi à l'aise avec moi que si j'avais été son professeur. Il en est résulté que nous avons tous les deux fort peu mangé, étant absorbés par la conversation qui n'a pas langui. Son compagnon, enseigne comme lui, M. Michelin, est aussi un très gentil garçon, mais je ne lui ai dit que deux mots, n'ayant pas eu l'occasion de faire plus. Il paraissait aussi très à l'aise avec nous; du reste, il a déjeuné plusieurs fois chez nos Pères le long de son voyage à Nan-king.

Le commandant, qui est parfait, a été froissé de ce que le P. Rouxel, l'invitant à déjeuner, — c'était un vendredi, — lui a demandé s'il accepterait un déjeuner maigre. — « Comment! nous a-t-il raconté ensuite. Après votre départ, Père, j'ai couru bien vite au carré et je

leur ai dit mon étonnement de votre question. A bord, oui, je fais toujours gras, mais chez moi, si je demandais à faire gras un vendredi, on aimerait mieux mettre le feu à la maison que de me l'accorder. »

C'est vraiment plaisir, et plaisir réconfortant, de voir ces officiers, depuis l'amiral jusqu'au plus petit aspirant, très à l'aise chez nous, rechercher notre société et montrer qu'ils la préfèrent à toute autre. Je suis connu maintenant de tous les matelots du port, et voici comment. Quand le vaguemestre est venu annoncer l'arrivée de la « Décidée », le P. Rouxel faisait le catéchisme aux femmes dans l'église. Naturellement je ne l'ai pas dérangé, et j'ai conduit mon homme au réfectoire, sûr qu'il serait enchanté de boire à la santé de la marine et de la France. Je lui ai donc servi quelques biscuits avec deux verres de vin de Porto et un petit coup de Chartreuse, et nous avons causé gaiement ensemble. A son retour à bord, il a raconté qu'il avait été magnifiquement reçu « par un Père à cheveux et à barbe blancs comme neige, et pardessus le marché, brave homme tout à fait. »

Pendant que nous causions avec le commandant, un déserteur du « d'Entrecasteaux », navire amiral, est venu nous demander l'hospitalité. Le P. Rouxel lui a donné un dollar et a tâché de lui faire comprendre que la Mission ne pouvait pas être un nid à déserteurs. Le commandant a été enchanté du refus d'hospitalité et mécontent de l'aumône donnée, « parce que, dit-il, ces gens-là ne méritent aucune pitié... »

Le Premier de l'An chinois. — *(du P. La Rivière.)*

Ou-hou, 9 février 1907.

Nous voici à la veille du 1er de l'an chinois. Déjà depuis le 2 février jusqu'au 3 mars les mandarins sont en vacances. Les sceaux sont renfermés. C'est comme en France, pendant les deux mois de vacances de la magistrature; il n'y a plus de tribunaux, par conséquent de procès. Ce n'est pas tout, hélas! il n'y a plus de commerce: à chacun de faire ses provisions pour passer sans souffrir de la faim au moins les 8 premiers jours. Les grands magasins restent fermés au moins pendant trois semaines. A cela il y a une nécessité: tous les employés sont rentrés chez eux pour y passer le 1er de l'an, ou plutôt le mois de vacances. Toutes les écoles sont fermées aussi pour un mois. Ici dans notre résidence, déjà depuis le 3 février, nous n'entendons plus nos 30 élèves hurler leurs leçons tous à la fois pour les apprendre. Nous aussi, nous jouissons sous un certain rapport des vacances. Je dis « sous un certain rapport », car ce mois des vacances

est aussi le mois des visites plus à recevoir qu'à rendre. Nous ne rendons que les visites des mandarins et des notables. Pas un chrétien ne manque de nous souhaiter la bonne année. Le premier jour après la Messe, tous ceux qui l'ont entendue, hommes et femmes, nous saluent dans une grande salle, et plus ils sont nombreux ce jour-là et plus nous sommes heureux. Tous ceux de la campagne en général, et tous ceux de la ville en particulier qui n'assistent pas à la Messe, viennent séparément dans nos chambres nous exprimer leurs souhaits, et ce sont ces visites qui fatiguent, à cause de leur grand nombre. Notre 1er de l'an chinois tombe le jour du mercredi des Cendres. On voit comme c'est commode pour nos chrétiens. La grande jouissance du 1er de l'an, des vacances plutôt du 1er de l'an, consiste à manger du bon et de l'abondant. Dans le courant de l'année, beaucoup n'ont pas mangé leur content ni du bon. Et presque chaque année nous sommes ainsi en Carême. Évidemment le Pape a permis de faire gras le jour même du 1er de l'an, mais non les autres jours... Garder la loi de l'abstinence pendant ce temps est vraiment héroïque pour beaucoup, qui ne mangent de la viande guère qu'à cette époque...

Vous rappelez-vous l'accident arrivé à une Sœur de Charité, qui était tombée à l'eau en débarquant à Chang-hai, avec la chère Ex-Sous-Prieure du Carmel de Tours? Un anglais de la Douane s'était bravement jeté à l'eau et l'avait sauvée. Notre consul, M. Ratard, l'a fait décorer par le gouvernement français: voilà qui est gentil.

Je ne sais pas trop ce que nous allons devenir. Le gouvernement chinois, qui veut se mettre sur le pied européen, voudrait réviser tout les anciens traités concernant les missionnaires. Naturellement il veut profiter de la persécution religieuse en France pour abolir nos privilèges en Chine, privilèges vraiment très grands, puisque nous avons le droit de nous établir partout où nous voulons, par conséquent d'acheter et de bâtir, d'ouvrir des écoles, des orphelinats et des églises également partout où nous voulons... Les mandarins ne nous aiment pas, parce que nous les empêchons de faire des injustices de toute sorte... Ils savent bien qu'ils seront dénoncés à nos consuls, dans le cas où ils violeraient les traités. Heureusement que nous avons un bon consul et un excellent Ministre, M. Bapst... Dans le Siu-tcheou-fou, là où j'étais, il y a 3 à 4 ans, il y a une famine épouvantable... A part cela, dans notre Mission nous sommes très tranquilles, grâce à la séparation de l'Église et de l'État, séparation qui, ici, est complète. L'État ne s'occupe de nous que pour nous protéger quand on nous empêche de prêcher librement notre religion et d'exercer notre culte...

Écoles nouvelles. — *(du P. David.)*

Tche-tcheou-fou, le 27 mai 1907.

Notre vieille Chine s'ébranle, elle se lance dans les écoles ; on veut y introduire les méthodes européennes. Tout près de chez moi, on a bâti une belle maison pour les écoliers de l'arrondissement que l'on veut pousser. L'autre jour, passant par là, je les vis, à l'heure de la récréation, jouer au ballon comme des élèves de seconde ou de rhétorique en France. Jamais je n'avais vu pareille chose ici. Il y a quinze ans, je voulais envoyer mes petits élèves en promenade sous la surveillance de leur maître. « Un maître, me répondit-on, ne saurait conduire ses élèves s'amuser ; ce serait mal jugé. »

On n'en est plus là, grâce à Dieu. Mais ce qui manque, ce sont les maîtres. Il y a quelques mois, on me racontait que le professeur de cette école de sous-préfecture avait passé toute une classe à expliquer lequel était le plus avantageux d'acheter du pétrole d'Amérique ou du pétrole russe. Le plus difficile est encore de tenir ces petites têtes, d'autant plus vides qu'elles croient savoir quelque chose.

Prise du brigand Tchang-Tcheng-King. — *(du P. Denos.)*

Ngan-k'ing, 20 février.

Vous avez donc appris l'arrestation de Tchang-Tcheng-King. Nous l'attendions ici lundi ou mardi dernier. Wang-Chao-t'sing, le vaurien que les mandarins de Ngan-king avaient mis en liberté à la condition qu'il ramènerait mort ou vif Tchang-Tcheng King, s'est présenté dimanche ici pour parler au P. Lémour. J'allai aussi au parloir et ma présence ne parut pas le moins du monde déconcerter le visiteur. Voici son récit. Depuis la dixième lune il filait Tchang-Tcheng-King Parti de Lou-ngan, il se rendit au Ho-kieou-hien où il trouva les traces du brigand. Il le poursuivit au Honan, puis repassant dans le Ngan-hoei, il traversa Kin-kia-tchai, Lieou-pou-tchoang, Kan-hoa-t'ang, Yen-tse-ho. Ce dernier bourg est à 30 lis de Leou-fang. A ce moment Tchang-Tcheng-King était malade et se fit transporter plus au sud. Arrivé à Yen-tse-ho, le brigand rencontra inopinément le P. Gratien qui ne le connaissait point malheureusement. Un nommé Lieou-lao-lou, que je connais, abrita le fugitif, qui de là se rendit au Houpé. Le policier enjambe alors la frontière du Houpé, parcourt le Ma-tch'eng et le Lo-t'ien-hien. Là impossible de trouver un aide pour lui prêter main forte. Lui-même, qui doit être d'une société secrète quelconque, se dit Ko-lao-hoei, et fraye ainsi avec les partisans de Tcheng-T.-K., qui sont tous des « Ta-hiang-hoei, Hong-tao-hoei,

Ko-lao-hoei, Ta-tao-hoei, » et autres dénominations. Habillé pauvrement, il s'intitule pompeusement « Ting-se-lao-hou », ce qui correspond à un des plus hauts gradés parmi ces oiseaux-là. Tous sont fiers de Tchang-Tcheng-King qu'ils appellent Tchang-ta-jen, et ils sont prêts à le suivre partout. Vu la disposition des esprits au Houpé, c'était risquer sa tête que de tenter l'arrestation de Tchang dans le Lo-t'ien et le Ma-tch'eng. Pour mieux réussir dans son projet, Wang-chao-t'sing s'était fait accompagner par des vauriens dévoués à sa cause et secrètement munis d'armes perfectionnées. Enfin il peut prendre contact avec Tchang qu'il avait jadis connu et même aidé dans le fameux procès que Tchang-Tcheng-King gagna à Nankin contre le mandarin et le bureau des impôts de Hochan. « Je suis un transfuge de la religion, dit-il; j'ai voulu me faire chrétien à Lou-ngan, mais je suis outré de cette manière qu'ont les étrangers de fouler aux pieds les coutumes qui nous sont les plus chères. Tes succès m'ont réveillé, je suis maintenant Ko-lao-hoei; j'ai des partisans, des armes et viens te prêter main forte. Cependant, par le temps qui court, des poursuites très bien combinées sont dirigées contre nous dans ces parages, et il serait prudent de marcher plus au sud. » Le but du policier était de faire sortir Tchang de la sous-préfecture de Lo-t'ien. Ils passèrent dans le Ki-tcheou, puis toujours sous le prétexte que les policiers de Ngen-ming, gouverneur de Ngan-k'ing, savaient leur cachette, ils passent au Yng-chan et à la pointe Nord du Tai-hou entre Yang-lieou-wan et Tchan-kia-ho. A ce moment Tchang-Tcheng-King avait encore autour de lui des personnages dangereux de sa famille. Wang, pour les disperser, combine le stratagème suivant. « Ne serait-ce pas le moment de tenter une nouvelle attaque sur Leou-fang vers la fin de la XIIe lune ? Les mandarins et les soldats se livrent à la quiétude du Kouo-nien (Nouvel An). — Entendu, répond Tchang, fixons le 30, veille du 1er de l'an. — Alors, il faut prévenir ceux de Ha-t'ien, de Ma-tch'eng et de Ki-tcheou. » — Et d'un commun accord les amis et parents de Tchang sont députés aux quatre points cardinaux pour donner le mot d'ordre. Wang en profite pour réunir sa bande et compléter son armement. Pendant ce temps il gagne vite Leou-fang, demande une 40e d'hommes et soldats de T'ou-ta-jen. Pour transporter le brigand plus sûrement, ils prennent également à Leou-fang un yuen-lan-tse (panier en bambou). Wang, ayant distribué ses gens, retourne avec Tchang-Tcheng-King alors réfugié à Tao-kia-ho, chez un nommé Yuen-Tai-king. — Le Chao-koan de Leou-fang va coucher à Che-tou-tsoai; de grand matin il ascensionne le Ki-tse-chan, descend à Lei-kia-sien, remonte la montagne d'en face pour descendre dans la vallée de

Tchan-kia-ho aboutissant à Yang-lieou-wan. Puis décrivant un mouvement tournant ils cernent la maison Yuen. Au signal donné, les fusils partent, les portes sont enfoncées et Tchang-Tcheng-King saisi sur sa couchette. Les Yuen s'enfuient dans la montagne, mais Wang-chao-tsing se laisse arrêter avec Tchang. « D'où viennent ces soldats ? dit Tchang. — De Ho-chan. — Combien sont-ils ? — 300. — Ils ont une belle audace de n'être que 300 pour arrêter Tchang-Tcheng-King. » — A ce moment, le prisonnier est pris de vomissements de sang, hissé dans le panier à porteurs et dirigé rapidement sur Pamao, petit bourg du Tai-hou. Toute la garde nationale est mise sur pied, les notables se présentent et manifestent leur soulagement de savoir le brigand enfin capturé. Une partie des soldats est renvoyée pour la garde de Leou-fang, tandis que l'autre moitié flanquée de la garde nationale emmène le prisonnier sur Tai-hou. — Alors Tchang comprend le rôle de Wang et le lui reproche amèrement. — « Que veux-tu ? J'avais des ordres formels du gouverneur ; mais n'aie pas peur, je te promets que devant Son Excellence, je t'aiderai à obtenir commisération. » Pendant la route, Tchang est très affaibli ; parfois il prononce quelques mots. Il n'en veut pas au P. Che (Desnos), mais aux satellites et aux mandarins qui l'ont boycotté à la 3e lune. Saisi le 28 (10 février), il est à Pamao le 29, et le 30 au soir à Tai-kou. Le mandarin l'examine et l'interroge : il répond qu'il est bien Tchang-Tcheng-King de Hoang-li-miao, et qu'en ces derniers temps il a parcouru le Honan et le Houpé. Les vomissements de sang recommencent. Le 1er de l'an (13 février) ne permet pas de voyager ; le 2, Tchang est plus mal et meurt dans la soirée. Wang-chao-tsing part aussitôt pour Ngan-k'ing annoncer la nouvelle au Gouverneur. Celui-ci, dès le 15 février, avait envoyé des soldats de sa garde pour amener plus sûrement le prisonnier...

... La mort de Tchang va probablement accélérer la conclusion finale des troubles du Ho-chan. S'il eût été en vie, il n'eût tenu qu'à une crise lunatique du Gouverneur de soulever un long et difficile procès. »

La famine. — *(du P. G. Gibert.)*

Lin-hoan-tsi, 27 octobre 1906.

« ... Déjà je vous ai parlé de nos épreuves présentes. Depuis mon retour au district, nous avons eu encore beaucoup de pluie, surtout un typhon de 4 jours et 3 nuits, avec pluie abondante et continue, les inondations ont de nouveau désolé la contrée.

Nombre de nos paysans ont fui vers le Midi, moins éprouvé que nos régions ; beaucoup s'apprêtent à le faire. Voici le spectacle que j'ai

souvent sous les yeux : sur la route, des groupes de 5, 6, 8 personnes et même davantage. Un homme dans la force de l'âge pousse une brouette sur laquelle s'entassent pêle-mêle, quelques hardes, quelques ustensiles de ménage, et par-dessus, solidement attachés, un ou plusieurs petits enfants. Tout autour, femmes jeunes gens, enfants capables de marcher suivent le chef de la famille. Cela s'appelle « t'ao-hoang » fuir la famine.

Où vont ces pauvres gens ? Vers le Sud ; eux-mêmes n'en savent pas plus. — Où souperont-ils, où coucheront-ils le soir du jour où vous les avez rencontrés ? A l'endroit où le crépuscule les forcera de s'arrêter sur les détestables chemins défoncés par les pluies. — Où aboutiront-ils, où hiverneront-ils, comment vivront-ils durant ces 7 ou 8 mois qui nous séparent de la moisson prochaine ? Combien d'entre eux ne reverront jamais leur village, où 2 ou 3 membres de la famille restent ordinairement pour garder un lopin de terre ensemencé en septembre-octobre, dès que les eaux se sont retirées, et qui constitue leur seul espoir ? — Toutes ces questions angoissantes restent sans réponse. Le cœur se serre à pareil spectacle et les larmes montent aux yeux quand on se prend à songer que ces déshérités de la terre ignorent la voie du ciel. Mon Dieu, ayez pitié de ces foules païennes, éclairez ces âmes et sauvez-les !

Je vais perdre de la sorte, cet hiver, quelques-uns de mes néophytes. Dieu veuille que le nombre en soit petit ; car où iront-ils et que deviendront-ils, quand ils n'auront plus ni missionnaire ni église ? Leur vie chrétienne est fort compromise !

Une autre suite de la disette, ce sont les brigandages. — Père, un tel, de tel village, a été volé la nuit dernière ; il a perdu 3 *tans* de blé (le tan vaut un peu plus d'un hectolitre) et n'a plus de quoi se nourrir cet hiver. — Père, on vient de brigander tel village : 3 bœufs emmenés, 3 ânes, tant de grain, etc., etc. — Voilà des nouvelles comme il m'en arrive souvent déjà et comme il m'en arrivera bien plus souvent encore dans un mois ou deux. — Rien à faire que plaindre les victimes et pousser les autres à s'organiser, à veiller et à se défendre.

Les mandarins n'y peuvent ou n'y veulent rien. Si ce sont de « petits voleurs », comme on dit ici, qui ont fait le coup, ils sont d'ordinaire difficiles à découvrir, et pour qu'on fît des recherches, il faudrait que le ruiné commençât par débourser de l'argent qu'il n'avait guère et qu'il n'a plus du tout. Si ce sont des bandes de brigands, oh ! elles sont connues ; mais alors, ou le mandarin les redoute, craignant de n'être pas en force, ou ses satellites sont de compte à demi avec les fripons qui opèrent. Il ne reste donc que de se garder soi-même. Et

voilà pourquoi (soit dit pour vous rassurer entièrement à mon égard) tout le monde sait qu'à la résidence nous avons de bons fusils et de bonnes cartouches. Les voleurs seraient vigoureusement reçus par mes gens. D'ailleurs, les vols dans les gros bourgs sont mal aisés, tandis que les villages, eux, sont sans défense.

Vous voyez par ce qui précède que mes pauvres Chinois sont à plaindre plus que jamais. Priez le Bon Dieu pour eux, et aidez-moi de la sorte à leur faire du bien. Ce bien, le divin Maître vous le rendra par ses grâces et moi par mon affection.

G. GIBERT.

Un homme heureux. — *(du P. Dannic.)*

Un homme heureux, du moins à la chinoise, c'est bien Monsieur Ma, pauvre diable qui, il y a une 40e d'années, dut quitter le Kouo-Yang avec la justice à ses trousses pour la bagatelle d'un bœuf ou d'un âne volé. Ce Monsieur Ma avait vraiment la veine du bonheur et devait avoir acquis bien des mérites, entraînant récompense, dans ses précédentes existences, sans quoi, comment s'expliquer qu'un pauvre paysan, sans connaître une seule lettre, sans posséder une seule sapèque, ait pu devenir Généralissime du Tché-ly, la première province militaire de l'Empire, avec 7 généraux et des myriades de soldats sous ses ordres ? Mais, encore une fois, M. Ma était un prédestiné. Son mérite personnel sans doute y est aussi pour beaucoup. Lui-même m'a dit que, de 1870 à 1880 il avait exterminé bien des Musulmans révoltés dans les provinces du Nord. Je n'en doute pas : tous les Généraux chinois, à défaut d'Européens, prétendent avoir anéanti des Mahométans qui de leur côté, prétendent bien aussi avoir été les vainqueurs. M. Ma combattit ensuite contre les Japonais, mais, à ce sujet, ne se vante d'aucune prouesse particulière, ce qui prouve son bon goût. Par contre, du temps des Boxeurs il eut, — d'après lui-même, — une attitude qui l'aurait naturellement désigné pour être Chevalier de la Légion d'honneur ou de S. Grégoire le Grand. Il sauva la vie à un Missionnaire français, puis, sommé de faire feu contre la Cathédrale catholique de Pé-king, il aurait préféré briser sa vaillante épée que de faire la moindre peine à ses deux meilleurs amis, Mgr Favier et Mgr Jarlin. Certes, voilà de bonnes notes qui, si elles sont vraies, me rendent M. Ma très sympathique ; mais de pareils états de services auraient-ils pu suffire pour que l'Impératrice accordât le bâton de maréchal, c'est-à-dire, le camail jaune, avec le titre de Généralissime à ce M. Ma qui, en 1900, n'était encore que Colonel ? Il est probable que non. L'heureuse étoile de M. Ma vint à son secours, et voici comment. Des langues, bonnes ou mauvaises, racontent qu'à l'approche

de l'armée des Alliés allant au secours des Légations, le Colonel Ma effrayé et découragé, comme tous les autres Colonels chinois, avait déserté son poste, quand, à quelques kilomètres de la ville, il rencontra l'Impératrice, elle-même en fuite dans le plus grand désarroi et le plus extrême dénûment. L'occasion, dit le proverbe, n'a qu'un cheveu. A défaut d'autre génie ou tactique, le Colonel Ma eut la délicatesse d'aller s'offrir corps, âme et biens à son auguste souveraine autour de laquelle les dévouements, surtout des soldats chinois, n'abondaient plus en ces temps de malheurs. Charmée et touchée, la vieille Impératrice accepta les services de M. Ma et promit de ne pas oublier cet ami des jours infortunés. Aussi, à peine la Cour de retour à Péking, le Colonel Ma devenait Général, Généralissime, riche à millions avec un titre héréditaire qui, je crois, lui donne le rang de Duc et le droit de pénétrer à cheval jusqu'à je ne sais quelle salle du palais de l'Empereur. Je ne crois pas qu'aucun soldat de Napoléon ait jamais eu un avancement si rapide. Qu'est-ce donc quand on pensera que M. Ma, parti de si bas, a pu arriver si haut, sans attraper la moindre égratignure? Quelle chance n'est-ce pas? Il n'y a plus que dans l'Histoire de Chine où l'on trouve des exemples de ces Généraux et Ministres improvisés qui n'ont pas besoin de passer ni par Saumur ni par St-Cyr. Quelques sourires de la fortune et de la Princesse, somme toute, voilà les plus rapides échelons pour devenir Excellence et Mandarin du 1er Degré. Pas besoin pour cela de savoir ni lire ni écrire. Ah! le bon vieux temps, lui aussi, est à son crépuscule puisqu'on ne parle plus que d'écoles militaires à la Prussienne et à la Japonaise. En attendant, les vieux foudres de guerre comme M. Ma, jouissent de leur reste. Que pourraient-ils faire de mieux?

Après avoir parcouru une si brillante carrière, après avoir tant illustré son humble famille, on conçoit que M. Ma ait désiré revoir la petite ville dont le petit Sous-Préfet l'avait expulsé, comme voleur, il y a 40 ans. Il y revint donc le 10 juin 1907. Mais *quantum mutatus ab illo!*... Quel changement de décor!... Quelle voie triomphale!... Quel Capitole!... Quels vivats!... Par ordre de l'Impératrice, tous les mandarins par où il passe doivent aller le saluer. Lui-même s'avance dans un magnifique palanquin vert à seize porteurs. Vingt trompettes guerrières ouvrent la marche. Cent cavaliers entourent le palanquin. Que d'oriflammes et de parasols d'honneur! Il y a aussi toute une troupe de comédiens et de danseuses: on m'affirme que c'est le cortège d'un général... chinois. Il amène encore avec lui 7 ou 8 concubines.

Il a retrouvé ici sa vraie et première femme, qu'il n'avait pas revue

depuis 40 ans, qui aujourd'hui a 70 ans, et qui pourtant est beaucoup trop vieille pour un aigle dont la jeunesse, paraît-il, se renouvelle avec les ans. J'aurais bien voulu assister à l'entrevue de M. Ma avec sa légitime épouse. Que de choses tendres ils ont dû se dire après 8 lustres d'absence! Tout le monde affirme d'ailleurs que Mme Ma a été un modèle de vertu et de fidélité.

Trois mois durant, M. Ma resta au foyer conjugal, euphémisme pour dire qu'il resta à Kouo-Yang, exposé à l'admiration sinon à l'adoration de ses compatriotes qui ne cessent de répéter: « Et nous aussi nous avons notre grand homme. Quelle sous-préfecture voisine en a d'aussi grand?... » Presque tout le monde, cela va sans dire, se prétend apparenté à ce grand homme qu'on laissait mourir de misère, il y a 40 ans. Tous les jours, ce ne sont qu'inscriptions louangeuses, horizontales et verticales, où naturellement on exalte l'astre du grand homme bien au-dessus du soleil, de la lune, de Mars ou de Vénus. Tous les jours ce ne sont que grands dîners où le grand homme traite également bien, dit-on, tous ses parents riches et pauvres. Du reste, quel est le richard du Kouo-yang qui n'est pauvre devant ce millionnaire? Tous les jours ce ne sont que comédies avec musique assourdissante. Ça commence à 9 heures le matin pour ne finir que le soir.

Jusqu'ici les gars du Kouo-yang s'imaginaient que sur le théâtre chinois les rôles de filles étaient, de par les lois ou les convenances, toujours tenus par de jeunes garçons déguisés. Chez M. Ma qui, sans doute, a toute licence à ce sujet, il y a autant de jeunes filles que de jeunes garçons. Et l'on niera encore que même le Kouo-yang est en progrès? Moi-même j'ai reçu une invitation à dîner accompagné de comédie. Fallait-il accepter ou refuser? Sans doute, les comédies qu'on donne en plein air dans des baraques en nattes ou devant les pagodes ont quelque chose de superstitieux, mais, peut-on dire la même chose des comédies jouées en famille où, somme toute, on ne fait que représenter dans une langue presque inintelligible, des traits de l'histoire ancienne, quelquefois même édifiants, comme cette histoire du Luth, traduite par M. Bazin? Une pluie torrentielle vint me tirer d'embarras. Dîner et comédie furent remis aux Calendes grecques, ce qui simplifia bien les choses à un Missionnaire pauvre qui aurait été bien en peine de rendre sa politesse à un pareil Crésus. Les familles du Kouo-yang, elles, s'associent par dix, vingt, trente pour inviter leur illustre compatriote et cela dans quelque pagode. Moi, qui suis seul Européen et que, bien à tort, on croit le plus riche du Kouo-yang après M. Ma, avec qui me serais-je associé? Grâces à la pluie torrentielle, je m'en suis tiré avec la face et à peu de frais, mais, je n'aurai pas entendu la comédie!... Pas grand dommage,

d'après ce qu'en disent tous les Français qui y ont assisté. En revanche, par un temps de magnifique soleil, j'aurai assisté à la plus magnifique noce qu'il y ait eu et qu'il y aura jamais sans doute au Kouo-yang. M. Ma pour donner une fête de plus à ses compatriotes voulut marier un de ses petits-fils, âgé de 17 ans. Vice-rois, gouverneurs, mandarins de la province et des provinces voisines, avaient envoyé des cadeaux et des félicitations. Que de fla-fla rouge! Le cortège avait bien un kilomètre de drapeaux, de parasols, d'écussons, de cavaliers, de musiciens et de chaises. Je ne parle pas des pétards qui furent innombrables. Mais parlons de la mariée, honnête paysanne, fiancée alors que M. Ma n'était encore qu'un simple officier sans grand avenir apparent. Quels sont ses intimes sentiments au milieu de toute cette pompe? On dit qu'elle aurait préféré moins d'honneurs, mais plus de bonheur probable avec quelque bon et robuste jeune paysan des environs. Plaira-t-elle à son jeune époux?... En vérité, je n'ai pas de peine à croire ceux qui prophétisent qu'avant un an, la mélancolique reine de la fête d'aujourd'hui pourrait avoir échangé son superbe palanquin contre un cercueil, après avoir avalé de l'opium pour mettre fin à des jours insupportables. Le mari ne regrettera nullement une femme qu'il n'a connue que le jour de la noce, qu'on lui a peut-être imposée contre ses goûts, et la jeune femme en mourant n'aura que le désespoir de se voir délaissée pour quelque étrangère. L'illustre M. Ma, lui, voit surtout dans ce mariage une garantie de la perpétuité de sa race. Pour un Chinois, le plus grand malheur est de mourir sans enfants qui lui fassent des sacrifices après sa mort. Or, M. Ma a non seulement des enfants, mais même des petits-enfants puisqu'il en marie un aujourd'hui. Peut-on vraiment être plus heureux? Richesses, honneurs, plaisirs, enfants, santé, rien ne manque à ce privilégié de la fortune. Quand il sort, c'est toujours dans un superbe appareil. Quand il s'assied, des éphèbes l'éventent avec dévotion avec des éventails de grand prix. Pour le coiffer ou le chausser, toute une nuée de suivantes s'empressent. Quand il se couche, il paraît que c'est sur des monceaux de lingots d'argent. (On dirait des monceaux d'or si l'or était connu au Kouo-yang, mais on n'y connaît encore que l'argent.) Quand il mange il paraît que ce ne sont que nids d'hirondelles, holothuries, limaces de mer, herbes marines de toutes sortes, et bien autres choses qui rappellent les festins de Lucullus et de Sardanapale. Oh! oui, M. Ma est vraiment un Chinois heureux. Et cependant, si j'avais un conseil à lui donner, je lui irais: « Grand homme vous avez 70 ans. La fortune est comme une roue qui tourne. A votre place, je donnerais ma démission, ce qui, certaine-

ment, ferait plaisir à votre successeur et vous permettrait de vivre heureux au pays natal en y faisant quelque bien, tandis qu'en restant en charge vous courrez bien risque d'être un jour dépouillé de vos honneurs et de vos richesses. L'histoire de Chine, même contemporaine, est pleine de ces caprices de la fortune ou de l'Impératrice. Pour un rien, vous pourriez redevenir Gros Jean comme devant, ce qui vous rendrait la fable des badauds qui aujourd'hui vous honorent comme un poussah vivant... » Mais une si grande Excellence n'a que faire des conseils d'une si petite Révérence. L'illustre M. Ma va remettre au service de l'Empire les restes d'une voix qui tombe et d'une ardeur qui s'éteint. Puisse-t-il être heureux jusqu'au dernier soupir, lui, la gloire, le coq, le phénix du Kouo-yang! Le cher homme n'a rien oublié pour être heureux même encore après sa mort. Pour son corps, il fait planter de cyprès et murer un cimetière tout près de son village natal. Pour l'une de ses 3 âmes, celle qui se fixera sur la tablette rituelle, il fait construire un magnifique temple. Quant au paradis ou à l'enfer, la seule chose pourtant nécessaire, il est probable qu'il n'y a jamais pensé, ce qui pourrait le rendre dans l'autre vie moins heureux que le dernier de mes Chrétiens.

P. DANNIC, S. J.

Nouveau venu à Nan-siu-tcheou. — *(du P. J. Noury.)*

Nan-siu-tcheou, 13 janvier 1907.

Mon habitation. — L'école des filles et le corps de logis habité par le Père sont bâtis en briques et couverts en tuiles; tout le reste, terre et paille. Cette année j'ai fait remettre en état le chaume de mes toitures, et badigeonner en blanc toute la façade qui clôt ma cour intérieure. Le coup d'œil est assez propret; mais que de ruines la chaux a cachées! Si je me réveillais riche un beau matin, que d'ouvriers j'appellerais pour jeter par terre mes masures tremblantes. L'effort à faire serait minime. L'équilibre est une chose merveilleuse qui trompe les yeux et se plaît à jeter mille terreurs dans le cœur du propriétaire. Seuls les mathématiciens connaissent les caprices et le pouvoir de cette noble dame; je ne suis pas mathématicien, et je tremble à longueur de jour.

A mon arrivée ici, je logeais sous les tuiles; la hauteur de la toiture me donnait le vertige et il pleuvait sur mon nez. Je me suis séparé du ciel par un plafond en nattes qui repose sur un quadrillage de roseaux, — au Nord j'ai fait bâtir une cloison en planches qui me protège un peu contre les gelées. Ma chambre est restée froide, mais elle est présentable.

Et voilà le cadre dans lequel se déroule ma vie à Nan-siu-tcheou.

Mon personnel. — Le Siang-kong: un gros bonnet qui tient mes comptes et gourmande assez proprement les enfants et les domestiques.

Un Sien-Cheng, vieux chrétien de Ou-Ho; extérieur irréprochable. Ou cet homme est honnête, ou il sait admirablement jouer la comédie. Pour le moment je l'écoute souvent; il faut bien. Il sera toujours temps de changer le décor.

Trois maîtres d'école. Un vieux bachelier qui va et vient, toussotant et trottinant, et crachotant sur le prochain vérités ou calomnies. — Un grand diable d'une trentaine d'années, roublard, traiteur d'affaires comme pas un, mais respecté des élèves .— Le troisième plus jeune se sent très supérieur à l'humble position que je lui ai faite. Il aspire à la haute charge de premier Sien-cheng (professeur), aussi vient-il dix fois par jour faire ronron près du maître. Le bon enfant! pas un défaut! mais pas un! Contribuer à sauver des âmes est son seul, son unique désir! allez-y voir!

Quatre domestiques, plus un vieux qui cette année est venu manger mon riz. Le pauvre il mourait de faim chez lui. A longueur de jour il parcourt mon jardin, avec un panier qui remplace ici certains seaux de Chang-hai peu odoriférants. Fumer sa pipe et veiller à la propreté de l'enclos sont les deux seuls emplois qu'il puisse remplir. Je ne comprends pas deux mots de son langage; le bon vieux a perdu ses dents et prononce comme il peut.

« L'enfant », mon domestique, 26 ans. Soldat, cocher, cuisinier, que de fonctions pour un seul homme! Trop de fonctions! La préparation de mes dîners se ressent un peu de la multiplicité des offices, certains plats ont couleur de poudre, et sur le bord des assiettes je soupçonne parfois un reste de son. Pas très débrouillard, mon boy! En route il ose à peine interroger pour s'informer sur la route à suivre, et le Père doit souvent intervenir. J'aime ce timide, il est resté bon, et il s'étonne qu'un baptisé puisse faire des injustices. « N'écoute donc pas les paroles de cette canaille, il a volé, la chose est sure! — Oh! Père, c'est impossible, cet homme a écouté la doctrine du P. David, il sait qu'il y a un septième commandement. » Réponse naïve et point calculée; « l'enfant » est incapable de calculer quoi que ce soit; s'il désire acheter une ceinture, il envoie les amis au marché, sachant que sûrement il sera roulé s'il y va lui-même. L'autre jour je me rendais chez le P. Gibert; à mi-chemin nous nous arrêtons à l'auberge pour dîner; pour moi je fais préparer deux œufs, et je dis à « l'enfant »: Toi débrouille toi! — Qu'achète-t-il? du pain tout simplement. Et les tsai (légumes)? — Père, j'ai apporté un oignon; cette année la vie est chère;

le riz que nous avons acheté n'était pas bon marché, il faut faire pénitence et manger un peu de misère. » En temps de famine le plus dur des maîtres se sentira pris d'affection pour un pareil serviteur. Donc j'aime « l'enfant ». Aimez-le un peu et envoyez-lui un couteau, on lui a volé le sien et il a pleuré... « l'enfant ». Mérite-t-il assez son nom!

Les autres domestiques: couleur indécise. L'un d'eux est fort comme un bœuf et sait tout faire, même accepter l'argent des hommes qui font des procès.

Bêtes: Une mule grosse, forte, peu élégante, mais paisible. Quand il n'y a pas de brouettes à l'horizon, elle va la bride sur le cou, et moi les mains dans les manches, bienfait appréciable en hiver. Des chiens, une meute, quatre. Quels aboiements pendant la nuit! Cette année les voleurs sont légion, et il nous faut des dents pour nous protéger.

Mon district. — Immense. Des baptisés à 75 lis au sud de la ville, d'autres à 90 lis au nord. A l'est, pas de limites; à l'ouest je suis borné à 35 lis par le P. Gibert.

— Vous le voyez, je puis voyager. Ce n'est plus le jardin de Zi-ka-wei!

Parmi mes chrétiens, de braves, de très braves gens. Comment sont-ils entrés dans la religion, je ne sais. Désir de protection sans doute. La grâce a transformé un peu les motifs naturels. Oh! certes ils réclament encore le secours du Père, mais les vues de la foi, sont entrées dans leur vie, ils songent à leur âme, à l'âme d'autrui, ils baptiseront un enfant qui va mourir. S'ils ne croyaient pas, agiraient-ils ainsi? Nul mobile humain ne les pousse à faire cette bonne action. Parmi les paysans j'ai rencontré des hommes simples avec qui j'ai plaisir à causer. Les notions d'un Dieu juste et d'une Rédemption nécessaire sont vite acceptées par eux; volontiers ils viennent au Père pour se faire expliquer la doctrine, pour réclamer le baptême, afin de ne plus avoir dans l'âme le péché originel « qui n'est pas beau à voir. »

Ces conversations reposent un peu. Trop souvent le missionnaire doit entendre l'interminable série des plaintes et des affaires. « Mon bœuf a été volé, on a coupé un arbre sur le tombeau de mes ancêtres... » et s'ils vous contaient l'histoire avec cette clarté! Trop souvent pour savoir une parcelle de vérité, vous devez subir dix séances. Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela dimanche dernier? J'aurais pu d'un mot te tirer d'embarras... Aujourd'hui il est bien tard... Je réfléchirai mais je ne promets rien...

Qui donc m'a écrit qu'à Nan-siu-tcheou je devais rarement me laisser rouler! Un peu tous les jours, cher Frère.

Si je pouvais parler, et s'il m'était possible de m'attabler dans les thés, je pourrais être informé. Mais dans ma chambre, on me conte les plus monumentales balivernes. Je ne crois pas tout; je crois même peu, et je crois trop encore.

Quant à me laisser impressionner par la gravité des affaires que mes chrétiens viennent narrer... Oh! ça, non. — Père, vous avez une école de brûlée à 50 lis d'ici. — Bien. — Mais il faut aller au tribunal! — Non! — Nous sommes perdus, les païens vont conclure que le nouveau Père ne protège pas les chrétiens; comment vivre? — Doucement! Doucement. L'école est-elle absolument détruite? — Non, Père. — Combien de chambres brûlées? — Aucune; le toit seul a été endommagé. — La pluie tombe-t-elle dans la maison? — Nous sommes arrivés à temps pour éteindre l'incendie. — Alors l'école n'est pas brûlée? — Non, mais on a voulu la brûler. — C'est très mal, très mal! — Connais-tu le coupable? — Oui, Père. — Tu l'as vu? — Non. — On l'a vu? — Non; mais il y a trois mois un nommé Tcheou a maudit les chrétiens et a menacé d'incendier l'école. Il a tenu parole! Il faut le punir sévèrement. »

Le petit désir de vengeance s'était trop clairement dévoilé; ce brave homme en venant m'avertir, voulait régler une vieille affaire et se moquait bien de la tentative d'incendie. — « Moi je verrai à protéger mon école, et je fermerai les yeux ou plutôt les oreilles sur les anciennes et peu certaines malédictions. »

Donc il ne faut pas trop s'émouvoir. Les grosses affaires sont rares, et quand elles arrivent il est temps d'aviser. Demandez au Bon Dieu de m'expédier en grande vitesse la vertu de patience. En ce pays elle est indispensable. On ne peut mettre à la porte tous les plaignants; il faut les écouter un peu; on ne peut, non plus, aider tous les malheureux vrais ou faux. Alors que faire? Je ne sais trop! Attendre est en général le bon système. Avec le temps les histoires s'éclaircissent et parfois s'arrangent sans qu'aucune intervention soit nécessaire.

Vous ai-je dit que cette année je voyais peu mes chrétiens? Le dimanche l'assistance à la messe est faible; les pauvres gens n'ont pas de sapèques pour faire la route, les riches craignent les brigandages. Il me faudra donc parcourir la campagne si je veux arriver à connaître mon monde. D'autre part s'absenter trop longtemps n'est pas l'idéal, car le Père parti, la partie est belle pour les brasseurs d'affaires. T'ien tchou tang (l'église) de ci, t'ien tchou tang de là. Song cheng fou (porter la communion) par ci, song

cheng fou par là. Au retour il faut se mettre en colère, tempêter et protester. Puis voyager à cette époque n'est pas chose aisée. Mes écoles de la campagne sont des maisons chinoises où l'on gèle; or je ne suis pas encore solide comme le Pont-Neuf. Tant pis! il me faudra courir.... Advienne que pourra.

Après la prêtrise arrivez à Nan-siu-tcheou, il y a de l'ouvrage pour deux. Nous logerons en campement: quatre chaises et cinq planches, un matelas et une couverture vous feront un lit convenable. Une toute petite recommandation: n'arrivez pas sans argent, ma bourse est vide, et transportez ici, pour 150 familles chrétiennes qui meurent de faim, une large provision de farine.

Si avec cela, une âme charitable dissimule dans vos malles une boîte de cigares; laissez vous faire; j'en avais une que je réservais pour les Mandarins; je l'ai vidée le mois dernier pour faire taire mon estomac: que le Père Supérieur me donne l'absolution.

Là famine à Nan-siu-tcheou. — *(du P. J. Noury au P. Perrin.)*

Vous m'auriez écrit? Je n'ai rien reçu et votre lettre au P. Gibert m'est parvenue avant-hier. Vous dites: envoyez dépêches et documents. Mais il aurait fallu connaître ici l'existence d'un comité [1]. « Nihil volitum quin praecognitum. » Les premiers bruits de secours possibles m'arrivaient ici le 4 janvier. Le 5, j'expédiais à Fong-yang un courrier priant le P. Crochet de télégraphier à Chang-hai: pas de réponse. D'autre part, le P. Gain, à la date du 10, m'envoyait une lettre peu enthousiaste et sceptique. J'ai cru à la mort du comité. — Vous voulez des dépêches?? Demain je pars pour Siu-tcheou-fou et je télégraphie. Quant aux documents, vous connaissez la géographie du district? Suppléez à nos silences involontaires. Des détails? Glanez dans mes lettres; corrigez et éditez. Voici la situation très claire. Trois mois et demi avant la nouvelle moisson, les deux tiers des familles non émigrées sont réduites à manger du Litfan (riz cuit dans beaucoup d'eau, riz liquide). Des chiffres j'en ai donné à Monseigneur... Les petits propriétaires vendent leurs terres pour acheter du riz à 1700 sapèques les 32 livres. La poignée de tige de sorgho se vend 20 sapèques, le bois de chauffage 6 sapèques, la paille 5. On fait argent de tout. Des hommes se vendent ou plutôt vendent leur service pour la vie entière. Les familles se désagrègent; les pères n'ayant plus rien à donner à leurs enfants les cèdent aux riches pour 2 tiaos (2,000 sapèques). Accuserez-vous

1. Il s'agit d'un comité de secours pour les affamés qui s'est formé à Chang-hai.

ces pauvres gens? L'un d'eux me disait: Père, je reste seul à la maison; je puis mourir, mais j'ai assuré la vie de tous les miens.

Ce que j'ai fait? J'ai vidé ma bourse pour acheter du riz, et héberger dans mes écoles 130 enfants dont 100 vraiment pauvres. Grâce à ce secours 30 familles au moins nous devront ou la vie ou l'économie du bout de terre qui les rend indépendantes. Il me semble que dans la question famine, je dois aussi envisager l'avenir; si nos chrétiens sont trop appauvris cette année, que deviendra plus tard leur situation?

Les catéchumènes? rien de fait jusqu'ici et pour cause. Mes ressources étant minimes, les écoles d'abord. Pour soutenir mes écoles jusqu'à la moisson, je dois acheter 15 tans, à 16,000 sapèques le tan. Jugez! (Le tan ou picul est une mesure de 10 boisseaux, d'un peu plus de 10 litres chacun.) Avant de penser aux aumônes qui pourraient venir, j'ai pendant un mois nourri chez moi vingt baptisés qui m'ont déblayé et labouré un jardin. Pour chacun d'eux, économie nette d'un mois de nourriture. Puis une foule de folies... pécuniaires! Acheté à des chrétiens pauvres du bois de chauffage dont je n'avais que faire ou que j'aurais pu obtenir à meilleur marché. Aumônes à de pauvres gens, qui depuis deux jours n'avaient pas mangé.

Voilà un canevas qu'un homme habile pourrait exploiter. Envoyer ici des vivres est chose illusoire: chemins difficiles et peu sûrs à cause des brigandages. De l'argent: j'accepterai; mais en faisant l'aumône, j'aurai soin pour ne pas me laisser déborder, de faire choix d'un sûr intermédiaire; et le contrôle sera aisé. Monseigneur m'envoie 200 piastres. Je lui demande pour quelle fin. Il y a tant à faire, et le gouffre est tel! Je ne serai pas embarrassé pour répondre à ses intentions. Il est évident que les renseignements pris peuvent être faux, mais avant de faire l'aumône, il y aurait nouveau contrôle... Le P. Gibert a 98 familles chrétiennes qui ne peuvent attendre la moisson; chez moi, 220. »

(du P. J. Noury au R. P. Rodet.)

28 janvier 1907.

Ce que l'on fait avec 9 piastres? Des merveilles tout simplement. Depuis 15 jours je n'avais plus un seul sou en poche; et plus rien à vendre à la maison (sinon deux pipes qui n'ont aucune valeur ici); votre lettre arrive et subitement je deviens riche. Pour un pauvre 10,000 sapèques sont la fortune. Que ferai-je avec mon argent? Parmi les 220 familles malheureuses qui ont réclamé mon secours, quelle est la plus infortunée? J'appelle un catéchiste, qui la veille était

allé aux informations dans un village du nord. A Tchong-t'ien-tse combien d'hommes au lit? — Les personnes qui n'ont plus rien à manger se couchent pour attendre la mort. Père, douze personnes au lit. — Dans le village pourrais-tu acheter du riz? — Non, mais à 15 lis il y a un gros marché. — Pars vite, et demain midi tu donneras à manger à tous ces affamés. Avec 7,500 sapèques, tu peux acheter 160 livres de riz; tu distribueras ainsi: 32 livres à la famille qui compte deux membres, 64 à chacune des autres. — Et voilà des gens sauvés pour quinze jours! Et l'avenir? Pourquoi s'inquiéter ainsi de l'avenir? La Bonne Providence suscitera des dévouements et des aumônes. Dites aux bonnes religieuses de la Charité, qu'elles ont sauvé la vie de douze baptisés. Par des prodiges d'économie, en délayant le riz dans beaucoup d'eau, les trois familles ont pu vivre 21 jours; puis un voisin charitable est venu à l'aide. Demain, j'aurai une nouvelle aumône. Pourquoi douter? Après la récolte quand les greniers seront remplis, j'irai visiter ce village, et l'on priera pour les bienfaiteurs qui ont secouru les membres souffrants de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La première aumône faite, il me restait 2,500 sapèques. A qui les donnerai-je? — Allons voir. Je fais mes paquets, et je pars pour un gros village situé à 30 lis au nord de la ville. A mi-route je rencontre un catéchumène bien connu dans la contrée pour sa simplicité et sa droiture. — Où vas-tu, mon brave? — Je vais voir le Père. — Moi, je me rends dans ton village, faisons route ensemble; qu'avais-tu à dire au Père? — Prenez-moi pour domestique. — Que sais-tu faire? — Rien. — C'est peu de chose! Voyons, sais-tu soigner une mule? — L'an dernier j'avais un âne, mais si je soigne la mule du Père comme mon âne, elle maigrira, il vaut mieux que je fasse autre chose. — Veux-tu faire ma cuisine? — Le Père mange de la viande et je ne suis pas habitué à préparer de bons mets. — A la maison as-tu du riz? — Non. — Des terres? — Non.— Des arbres? — Un. — L'as-tu vendu? — J'ai marchandé; on m'en donne 500 sapèques. — On t'a volé... Le Père ira voir ton arbre. » J'ai tenu ma promesse,... Hélas! non, mon pauvre homme n'avait pas été trompé, et l'acheteur, un parent, avait forcé le prix de 200 sapèques au moins. J'ai maintenu mon dire; et pour 3,000 sapèques, je suis devenu le possesseur heureux d'un vieux tronc rabougri qui ne saurait servir à aucune bâtisse. Personne n'a été dupe; mais dans le village, pas un jaloux.

Mon catéchumène n'a jamais offensé personne; lui, sa femme et son enfant pourront manger pendant une trentaine de jours,... puis j'aviserai, et pour la fête de Pâques, j'aurai trois nouveaux baptisés.

Voilà, Père, ce que l'on fait avec 9 piastres. Que les donatrices se réjouissent du bien causé par leur aumône. Et remerciez-les mille fois en mon nom.

Mon nouveau mandarin. — *(du P. H. Salmon.)*

Po-tcheou, 2 novembre 1906.

Je viens de recevoir à l'instant la visite de mon nouveau mandarin, un M. Tan, cantonnais et diplomate, ancien attaché d'ambassade au Japon, en Amérique et même en France à « Pa-li ». Ce Monsieur connaît « Pa-li »; je n'ai qu'à bien me tenir. Il sait l'anglais et même un peu le français. En voulez-vous une preuve? Il me montre son verre à liqueur: « glass » et en français « la même chose ». Je pense qu'il voulait dire une glace, ce qui n'a qu'une ressemblance très éloignée avec un verre à liqueur. Enfin ça fait tout de même l'admiration de tous ses gens du ya-men, qui doivent se dire: « notre mandarin est un malin, il dit des mots qu'on ne comprend pas. » Vous voyez que le progrès arrive même jusqu'à Po-tcheou.

Dernier voyage et mort du R. P. Louail

Supérieur de la mission du Kiang-nan

(D'apres les notes du F. Arvier.)

LE 31 août 1907, le R. P. Louail, Supérieur de la Mission du Kiang-nan s'éteignait pieusement à Paris, sur cette terre de France qu'il venait à peine de revoir. Les « Lettres de Jersey » en attendant le récit plus complet d'une vie si sainte et si laborieuse veulent du moins saluer aujourd'hui le vaillant missionnaire pour qui la patrie fut l'exil et ce long voyage vers la santé l'acheminement vers la mort.

Rien autre chose que l'obéissance n'avait pu lui faire accepter ce sacrifice cuisant d'un capitaine qui devrait quitter son bord le premier! Il était, aux environs du mois de mai, dans la section de Wou-si lorsque l'épuisement total, dont les débuts remontent à plusieurs années, lui fit rendre les armes et gagner l'infirmerie de Chang-hai. Le retour en France fut dès lors envisagé comme le dernier moyen d'échapper aux étreintes d'une maladie dont le climat de Chine semble le principal facteur. Mais le Révérend Père supporterait-il même les fatigues de l'immense voyage? Pour l'y préparer autant que faire se pouvait, les médecins conseillèrent Wei-haï-wei. Il trouverait là une température plus clémente, laisserait passer le

contre-coup des dernières fatigues et — abandonnant dès lors l'idée d'une traversée par la voie ordinaire impraticable durant l'été, — il pouvait gagner l'Europe par le Japon, le Pacifique et le Transcanadien. Il s'y rendit donc le 30 juin accompagné du P. J. de Barrau, malade comme lui, et du F. Le May qui servait d'infirmier.

La malchance voulut — ou plutôt la Providence avait réglé, — que le régime des vents et des pluies fût, à Wei-haï-wei exactement le contraire de ce que les prévisions permettaient d'attendre. Aucune amélioration du côté de la santé, et, du côté de la température, le cycle météorologique remettait fort loin les chances d'une diversion. Que faire? Il n'y avait plus à battre en retraite. Le plus gros du travail, — c'est-à-dire le plus gros du sacrifice, — était consommé, il n'y avait plus qu'à avancer. L'avis du médecin était formel: il fallait gagner l'Europe par la voie la plus courte, prendre le Transsibérien et fuir.

Dans ce coin du monde asiatique où tous les regards se sont portés pendant de longs mois pour épier les lentes évolutions d'armées formidables, il ne fut pas non plus très facile de combiner la jonction et le départ d'une humble petite caravane de trois! Le F. Arvier, malade lui-même et convoyeur désigné du R. P. Louail et de son compagnon de voyage et de maladie, le P. J. De Barrau, quittait Chang-hai d'urgence, touchait au Japon pour rejoindre, à Vladivostock l'extrême point de l'énorme ruban ferré, tandis que les voyageurs de Wei-haï-wei, manquant le bateau, devaient modifier leur itinéraire. Après avoir fait sans trop de fatigue la traversée Tché-fou-Dalny, prenant la voie de terre, ils bifurquaient sur Haï-tcheng-fou où la charité des Pères des Missions Étrangères leur permettait une courte halte. La bonté de Monseigneur M. F. Choulet leur fut extrêmement précieuse et c'est sur ses indications qu'ils se dirigèrent par étapes vers Kharbine où ils pourraient loger à la mission catholique en attendant que le F. Arvier vînt de Vladivostock les rejoindre. C'est la Providence qui avait ménagé leur arrêt à Kharbine. A leur arrivée dans cette ville, ils trouvèrent le missionnaire, seul prêtre catholique du pays, mourant sans personne pour l'assister. Le P. de Barrau lui administra les derniers sacrements et on s'efforça de lui prodiguer tous les soins que permettait une situation aussi précaire. Mais l'horaire implacable des trains ne laissait pas grande latitude. Le F. Arvier était là, il fallait partir. Le F. Le May fut laissé auprès du jeune et vaillant missionnaire de Kharbine qu'il consola à ses derniers instants et qu'il ne quitta pour regagner Chang-hai, qu'après l'avoir enseveli et accompagné à sa dernière demeure.

Le lundi soir 5 août à 10 h. 50, ce fut enfin le vrai départ. Trois

couchettes dans la même cabine, le wagon-restaurant d'accès facile et le train lui-même pas trop long; tout contribuait à rendre passable cette première parie du voyage. Mais à Irkoutsk les conditions se firent bien plus dures. Le train s'allongeait indéfiniment. Les places se trouvèrent en queue, dans une partie du train dont le fouettement perpétuel était une fatigue affreuse pour le pauvre Père Supérieur. Gagner le Restaurant devenait impossible, tout le long de l'interminable couloir avec la manœuvre des quadruples portes qui soudent chaque wagon au suivant. Des nausées analogues à celles du mal de mer devinrent continuelles et l'alimentation se bornait à un peu de lait et de bouillon.

M. Bapst, résident de France à Pékin et ancien élève de Mgr Paris, se trouvait « à bord » (l'expression s'impose par les multiples analogies du voyage avec une traversée). Il s'apitoyait sur l'état où il voyait le R. P. Louail et se demandait même s'il n'eût pas mieux valu arrêter cet exode à Irkoutsk. Mais que faire en pays perdu, sans aucune relation, avec la triste perspective de soins sur lesquels on était fixé depuis Kharbine! Encore un effort, encore un peu d'espoir et l'Europe serait là.

Le premier contact avec elle ne fut pas gai! Le lundi 15 août, douce fête de Notre-Dame, l'arrêt de Moscou se précisa dans une corvée de douane horrible. Il fallut rester sur place et subir cinq heures de bureaucratie. C'était un peu de répit, mais c'était aussi le déclanchement de la tension nerveuse qui soutenait les malades.

Au départ pour Varsovie il fallut vraiment hisser le R. P. Louail dans son compartiment. Les conditions matérielles se trouvaient moins bonnes. Le sleeping n'existait point pour le parcours de jour. Deux coussins étroits d'un wagon de 2e classe étaient tout le confortable. Comme le train roulait à travers les plaines de la Russie Blanche, le bon Père voulut réciter un Mémorare d'action de grâces en souvenir des années où le grain précieux qui devait redonner à la Compagnie ses moissons futures, dormit là sous la neige. — Au delà, les étapes se précipitèrent: Berlin, Cologne, Liége et c'était enfin l'arrivée à Paris, au petit jour, le long du dôme de Montmartre.

Que de changements, hélas! dans ce Paris! Les derniers souvenirs des missionnaires évoquaient en France, les bonnes réunions, les réfectoires nombreux, l'hospitalité légendaire de la rue de Sèvres. Il fallut, au lieu de l'infirmerie de famille, gagner la maison amie des Frères de S. Jean de Dieu où deux des Nôtres remplissent les fonctions d'aumôniers. L'épuisement du R. P. Louail fit, dès l'abord, impression sur tous. Marcher jusqu'à l'ascenseur dépassait même

ses forces. Il fut couché de suite dans une grande chambre des étages supérieurs qui puisait le bon air sur le vaste jardin. Mais la moindre lumière irritait ses yeux exténués et les persiennes durent rester closes. — L'origine, la technique, le traitement de la maladie n'étaient pas chose courante pour les médecins. Ils firent l'impossible pour trouver les derniers essais à tenter, les derniers moyens pratiques de remonter cet organisme usé. Demander un trop grand effort aux muqueuses, c'était risquer de les rompre. Ne plus introduire de charbon dans la machine c'était vouloir son arrêt définitif. Peu d'aliments, tous liquides et très fréquents : telle fut la direction générale.

Alors s'établit un petit train-train qui ne permettait pas toutes les espérances mais entretint l'illusion. Chaque matin Notre-Seigneur venait exciter le malade, et le jeûne eucharistique dépassa peut-être le peu de forces dont il disposait. Ses deux compagnons passaient dans sa chambre pour y recevoir la Sainte Hostie. Dans la journée il écoutait volontiers la lecture de quelques nouvelles, recevait quelques visites, priait surtout avec tout son cœur et voulait se cramponner, avec sa ténacité coutumière, aux derniers vestiges de ce qui pouvait rappeler une vie de communauté. Déjà deux fois il avait demandé à se confesser au second aumônier qui, voyant venir souvent d'autres Pères âgés, les citait à son malade comme devant mieux faire son affaire. « Mais non, lui fut-il répondu, c'est vous l'aumônier, n'est-ce pas ? Vous avez les pouvoirs ? Vous viendrez donc, je vous prie, les lundis et les vendredis. » Ce qui fut fait avec grande édification.

Cet attachement à la vie commune fut poussé au point de ne pas désirer la guérison par un « miracle ». — Sur le point de partir pour prêcher une retraite à Compiègne, le R. P. Le Corvec lui promettait de prier pour lui les nouvelles Bienheureuses dont la cause bénéficierait d'un miracle. « Non, non : protesta doucement le malade, rien d'exceptionnel pour moi. Je voudrais guérir, sans doute, mais par la volonté ordinaire du Bon Dieu ! » — Son visiteur ayant ensuite parlé de toute autre chose prenait congé de lui, lorsque le R. P. Louail lui répéta : « Ainsi donc, c'est convenu : ne demandez pas de miracle pour moi ! »

Il en eût certes fallu un bien grand pour empêcher cet équilibre instable de se rompre soudain. Quel organe épuisé se rompit le premier ? Hémorragie interne ou empoisonnement du sang ? Toujours est-il que la fin fut une surprise dans un état qui ne paraissait pas pouvoir en comporter tant la parole de l'Évangile sur les surprises de la mort reste vraie pour tous !

L'alimentation semblait régulière, la déperdition des forces était enrayée lorsque le vendredi 30 août, le Frère infirmier constata une prostration notable. Le F. Arvier vint prendre la température: elle était normale. La nuit fut passable et le matin la Ste Communion fut donnée comme d'habitude vers 6 h. 1/4. Deux heures plus tard, c'était pour l'Extrême Onction que les trois missionnaires étaient de nouveau réunis. Le R. P. Cisterne la donna lui-même. Les phases de dépression se succédaient si rapides que le R. P. Provincial eut à peine le temps d'accourir. Le dernier signe de connaissance que l'on crut remarquer fut un serrement de lèvres sur le crucifix qui était constamment présenté au moribond en même temps que la grâce de l'absolution lui était renouvelée. Ses pauvres yeux, au fond des arcades creusées par la maladie, tournaient, tournaient sans fin leurs regards étonnés vers tous les points de la chambre et semblaient traduire un appel suprême vers l'au delà qui s'approchait! A 11 h., dans un soupir, ce fut la fin... ce fut le commencement de la récompense pour l'âme énergique de l'apôtre dont toutes les forces s'étaient épuisées au service de sa chère Mission du Kiang-nan.

Excursion au Japon.

Août-Septembre 1906. — *(du P. E. Chevestrier.)*

Mogi, 26 aoû 1906.

C'EST de Mogi, village maritime situé à une heure et demie environ de Nagasaki, au pied d'une colline formant barrière entre la grande ville et le petit village de pêcheurs où je suis depuis quelques jours, que je vous envoie un résumé de mon voyage.

Je quittais Chang-hai de samedi 4 août. Un peu après neuf heures du matin, le petit vapeur « Bremen » démarrait conduisant les voyageurs en rade de Ou-song. Là, un grand steamer du Norddeutscher Lloyd, le « Prinz Eitel-Friedrich » nous attendait. — Avant de monter à son bord, et tandis que le « Bremen » nous fait passer en revue les croiseurs, les torpilleurs et canonnières de toutes nationalités qui sont mouillés dans le Wang-pou entre Chang-hai et Ou-song, je vais vous présenter mes compagnons de voyage plus ou moins éclopés, comme moi. Le vénérable P. Le Gall, un Breton, vingt-huit ans de Chine, auteur de travaux sinologiques et autres fort estimés. Il est un peu hypothéqué des jambes. Puis, voici le F. Arvier, qui compte dix ans de mission. Ancien quartier-maître timonier.

breveté torpilleur, il a dirigé, en Chine, l'imprimerie de notre orphelinat de T'ou-sè-wè, puis est devenu infirmier à Chang-hai. C'est lui qui m'a soigné, avec un zèle et une compétence remarquables, durant les premières semaines de ma dyrsenterie; puis il est tombé malade à son tour. Le médecin ayant ordonné pour le Frère et pour moi un séjour au Japon, le P. Le Gall fut désigné pour remplir près de nous les fonctions d'aumônier, en même temps qu'il se procurerait à lui-même quelque soulagement.

A présent, montons à bord du « Prinz Eitel-Friedrich »; — ce grand courrier, qui porte le nom d'un des fils de sa Majesté germanique Guillaume II, est un des plus beaux de la Compagnie Norddeutscher Lloyd. Au moment d'accoster nous entendons un morceau de musique triomphale: c'est le grand steamer qui nous souhaite la bienvenue. Les navires allemands ont ainsi des musiciens dans le personnel des garçons d'hôtel, et pendant le dîner des passagers de première classe, aux soirées et autres grandes circonstances, ils concourent à l'agrément du voyage. J'avoue que j'ai surtout goûté cette institution le lendemain matin, quand, vers sept heures, le pont des secondes retentit d'un majestueux choral d'un style classique impeccable, lequel, après avoir éveillé notre attention, alla pareillement dire chez les premières que le jour qui commençait ne ressemblait pas aux autres jours, car il était le « *jour du Seigneur.* »

Le « Prinz Eitel » ressemble assez au « Tourane », au moins quant au profil général. Il en diffère par des détails d'aménagement dont le principal est que les ponts de première et de seconde classe sont tout à fait séparés. La cale aux bagages se trouve entre les deux. Des ventilateurs électriques dans les cabines, une armoire, une table de toilette qui se referme dans la partie supérieure du meuble qui les soutient, permet de dissimuler les cuvettes et d'avoir un peu plus de place; voilà les avantages matériels des cabines de seconde classe. Les Messageries Maritimes sont moins bien organisées sur ces points seulement.

Après une facile traversée, agrémentée par une éclipse totale de lune parfaitement visible dans un ciel presque sans nuages, nous arrivions à Nagasaki le dimanche 5, vers six heures du soir. Sans les longueurs du service de la santé, nous aurions pu débarquer avant sept heures, tandis qu'il était neuf heures lorsque, la douane franchie heureusement grâce à un Père des Missions Étrangères, nous nous présentions à l'Hôtel de France.

Le lendemain matin, le P. Le Gall célèbre la Ste Messe à l'église cathédrale, consacrée aux Quarante Martyrs. Sa Grandeur Mgr Cou-

sin, à qui nous avions fait remettre la veille une lettre de Mgr Paris, nous accueille avec une grande amabilité, nous offre à déjeuner et nous donne toutes les autorisations nécessaires pour le temps de notre séjour dans son diocèse.

Il fait chaud à Nagasaki, et nous avons hâte de gagner notre point terminus, la montagne de Unzen. Aussi après un « tiffin » pris à onze heures, nous quittons l'hôtel et partons pour les hauteurs.

Trois jinrikishas attendent à la porte .Les traîneurs ont l'air bien musclés, ce qui ne sera pas un luxe quand il faudra monter la colline. En effet, les dernières rues pavées de la ville sont déjà rapides; puis les maisons se font rares, un seul côté de la route en possède, le chemin monte, se bosse, de grosses pierres font sauter les voiturettes: nous sommes sur la colline. Mieux vaut descendre un peu, quitte à remonter un peu plus loin. Pendant une heure on arpente les lacets rocailleux. Voici la crête. Une demi-heure suffit pour la descente. De nouveau apparaît la mer. C'est Mogi. Des huttes bordant la grève, un hôtel en bois, et une jetée allongée par deux pontons: c'est tout. Un petit vapeur arrive; on prend des billets de seconde et l'on monte. Où s'installer? Où sont les premières, où les secondes, où les troisièmes classes? Rien ne l'indique. C'est aussi sale à l'avant qu'à l'arrière et aussi dépourvu de sièges. Sur le pont, deux ou trois nattes seulement. Je m'installe à l'avant sur une caisse, et en route!

Mogi et Obama, l'un point de départ, l'autre point d'arrivée du petit vapeur, sont situés dans une baie large et profonde, presque fermée par les montagnes. En ligne droite une heure et demie suffirait pour la traversée. Malheureusement notre horreur de petit steam-boat est un train omnibus. Il s'arrête quatre fois au large de petits villages côtiens pour embarquer un bonhomme ici, une bonne femme par là, ailleurs quelques cages à poules. Il y avait un peu de mer ce jour-là: houle et vagues nous faisaient sauter abominablement. N'importe, quand vers 7 heures du soir nous atterrissons, notre estomac n'a souffert en rien de la gymnastique désordonnée du petit vapeur.

Comme il est trop tard pour gagner Unzen, nous couchons à Obama, à Ikakuro-Hôtel. Cette fois-ci nous sommes en plein Japon: il n'y a rien d'européen ici, ni dans la construction de l'hôtel, ni dans le personnel domestique. Le patron est Japonais. Par contre on est servi à l'anglaise; et désormais, si nous ne savons ni le russe, ni le japonais, nous ne pourrons nous faire comprendre qu'au moyen de l'anglais, notre chère langue française étant ignorée par ici. Détail

que j'oubliais. Après avoir pris nos billets à Mogi, nous voulions passer sur la jetée pour monter à bord du vapeur. Un Japonais assez mal attifé nous arrête et nous explique en son jargon que nous ne pouvons aller outre sans bourse délier. C'est à n'y rien comprendre, puisque nous avons nos billets. Allons aux informations : « Oui, Messieurs, on doit verser quatre sous par personne, c'est la taxe de guerre ! » Pauvres Japonais, ils cherchent de l'argent partout, épuisés qu'ils sont par leur désastreuse victoire sur les Russes. Nous aurons dans la suite bien d'autres preuves de cette pénurie japonaise, se traduisant partout par des taxes de guerre.

Mardi 7, un peu après huit heures du matin l'ascension de la montagne de Unzen. Le P. Le Gall et moi nous sommes en chaises d'osier, élevées sur les vigoureuses épaules de quatre gaillards bien musclés. Le F. Arvier monte à cheval. Trois petits arrêts pour reposer nos hommes, et à 11 ¼ après avoir admiré les beautés du site, la mer encerclée de montagnes que le soleil montant faisait varier de teintes à tout moment, les lacs formés sur des plateaux en cuvette ; après avoir traversé des brouillards et des nuages, nous nous arrêtons sur un cratère antique, comblé mais fumant : voilà Yumoto-Hôtel où nous devons rester une quinzaine de jours.

Plus rien, ici, qui rappelle le confortable européen. Yumoto-Hôtel se compose d'une série de maisons japonaises, construites en bois et cloisonnées en papier. Dans les deux plus grandes, on a fait des salles à manger au rez-de-chaussée. Dans les autres, le bas est réservé pour la famille japonaise, qui forme la domesticité de l'hôtel. L'étage — il n'y en a qu'un — est habité par les étrangers.

La maison que nous occupons est petite. Les chambres au-dessous, donnent abri à une nombreuse marmaille, au papa et à la maman, à un autre Japonais d'aspect et d'âge vénérables, et aux filles de service. En haut nous avons nos trois chambres qui communiquent entre elles. Nos voisins sont des Russes.

Entrez dans ma chambre. Au fond une sorte de lit de camp en rotin ; tout à l'heure on étendra dessus des robes japonaises d'hiver : cela servira de matelas. Un morceau de chiffon blanc en chanvre forme le drap ; pour couverture une autre robe japonaise. Le petit oreiller carré doit être bourré de copeaux de bois, j'imagine. Vous avez ainsi mon lit. Si je suis frileux, je ferai bien de prendre une couverture de voyage pour l'étendre sur mes pieds : la maison n'en fournit pas. Or au sommet de Unzen, si les journées sont chaudes, la nuit apporte abondamment la fraîcheur.

Voici une table en bois blanc ; on jettera dessus un tapis quelconque, fleuri vert et rouge, et cela fera bel effet. Un luxe : on m'ap-

porte trois chaises, sans doute pour le cas où je voudrais tenir salon avec mes deux compagnons. Dernier meuble : un lavabo, comprenant une cuvette en faience historiée, une aiguière sans anse, un verre et une bouteille, le tout en équilibre sur un meuble boiteux. Ces détails d'ameublement ne sont là que pour les étrangers.

Le Japonais vit plus simplement. Sur le plancher, une natte en jonc sert à la fois de tapis et de lit. Ces nattes ne sont pas trop dures ; en dessous il y a une couche de drèche qui adoucit et rend moelleux ce tapis-lit ; c'est mieux compris qu'en Chine. Une salle japonaise n'a pas d'autres meubles, si ce n'est parfois un paravent orné de caractères chinois et d'oiseaux symboliques. — Les portes et fenêtres sont à volonté, car les cloisons de la chambre sont toutes mobiles, sauf celles du fond qui servent de mur. Ainsi à droite j'ai quatre panneaux que je puis faire glisser dans une rainure ; de la sorte la chambre voisine et la mienne n'en forment plus qu'une. A gauche, il en va de même. Par devant les panneaux sont vitrés... en papier : système à la fois peu coûteux, suffisamment chaud et favorisant admirablement la curiosité. Quand mes cloisons sont fermées, voulez-vous voir à l'intérieur ce que je fais ? Mouillez votre index, appliquez-le sur un des carreaux de papier : le trou se fait sans bruit, sans que je m'en aperçoive. Est-ce assez commode ? — Donc vous avez de l'air à discrétion ; pour la lumière, évidemment vous devez ouvrir vos panneaux de devant.

Après ma chambre, allons voir les environs. Vous pouvez imaginer un volcan éteint, au cratère ondulé, dont le sol blanchâtre laisse jaillir ici et là de l'eau bouillante que le feu intérieur lance parfois en énormes jets atteignant quatre et cinq mètres en hauteur. La plupart pourtant ont plus modeste apparence. Ailleurs les émanations sulfureuses forment des pièces d'eau, vastes bouilloires d'où sort une abondante fumée.

Cette eau, canalisée au moyen de bambous, s'en va dans les établissements de bains, où on la prépare suivant le désir de chacun, abaissant sa température à 40, 35 ou 30 degrés centigrades.

Les sources sulfureuses ne sont pas captées par des vasques de pierre, comme cela se fait dans les villes d'eaux ; une raison suffirait peut-être à l'expliquer : ces sources jaillissent capricieusement, perçant le sol un peu partout sans qu'on s'y attende trop. De plus, Unzen n'a pas d'administration publique ou privée qui exploite l'œuvre de la nature. Ce sont des particuliers, munis de patentes, qui viennent établir des « hôtels » près des principaux solfatares et y installer de très primitifs « bains chauds ». Un groupe d'habitations plantées au voisinage des principaux puits, c'est tout

Unzen; Japon au rez-de-chaussée, où la vie de famille règne dans son antique simplicité; Europe à l'étage, où l'on s'installe sur les nattes moelleuses, avec la liberté — je l'ai dit — d'ouvrir à droite, à gauche, sur la rue ou sur la chambre du voisin.

De la chambre, la vue est très bornée, ce qui s'explique par les ondulations de la cuvette dans laquelle nous nous trouvons. Tout autour de nous, à des distances variables, les sommets de la montagne cachent l'horizon. A l'ouest, ce sont des élévations assez faibles mais gentiment boisées. Au sud, de simples replis de terrains assez marqués pour nous dérober l'hôtel voisin, lequel s'élève à cinq cents mètres environ du nôtre. Mais, dans cette direction, — et il en va de même pour le côté nord — on arrive vite au flanc de la montagne, à la mer, d'où Unzen semble sortir tout debout. Vers l'est se trouve le plus haut des sommets. Avant d'arriver au pied de ce dernier pic, on doit traverser une jolie plaine toute verte d'un côté, agrémentée d'un petit lac, de l'autre. Les couleuvres et autres serpents y vivent en grand nombre. On rencontre encore dans les petits bois verts quelques oiseaux blancs ou tachetés, que les indigènes prennent à la glu. Mais il manque à Unzen, pour en faire en agréable séjour, ces simples fleurs que produisent toutes nos prairies et qui émaillent en jaune, en bleu ou en blanc la grande surface verte.

Avez-vous saisi la topographie de Unzen? La comparaison de la cuvette vous y aidera sans doute un peu, pourvu que vous supposiez le fond de cette cuvette bosselé et nu, les bords couverts de verdure. Pour achever de vous détailler la « Montagne de Feu » (c'est son nom), il me reste à vous dire que le cratère présente un sol varié: ici ou là, c'est de la boue jaune, ou gris-bleu, ou verdâtre qui bouillonne; ailleurs et généralement, c'est blanc. Il y a pourtant des endroits brûlés, où la terre ressemble à du charbon qui s'effrite.

J'ai fait là-haut de jolies promenades, à quelque 1200 mètres d'altitude. Mais l'humidité continuelle qui y règne ne me convenait pas. Aussi ai-je dû abréger mon séjour à Unzen pour redescendre vers la mer.

Ce qui m'a rendu particulièrement chère cette expédition, ç'a été le souvenir de nos martyrs. Unzen devenait pour moi, de ce fait, un lieu de pèlerinage. N'allez pas en conclure que l'on trouve de nombreux vestiges du passage de ces vaillants confesseurs de la foi: non, aucun monument, si humble qu'on l'eût pu souhaiter, ne relate le martyre des premiers chrétiens japonais et de leurs apôtres. Pourtant les lieux sont restés les mêmes, eux qui furent témoins des tortures infligées à nos Père ,— peut-être même ai-je touché

des pierres et vu les sources bouillantes que le démon de la persécution changea en instruments de supplices. Là donc, je puis le dire, j'ai suivi de près les traces de nos martyrs et pu juger de l'horreur d'un supplice dont je ne pouvais auparavant me faire une idée exacte : le martyre dans les eaux sulfureuses de Unzen. Les BBx Michel, Nacaxima et Antoine Ixida, entre autres, y furent menés.

Il fallait d'abord traîner les martyrs à travers monts, par voie de terre, de Nagasaki jusqu'au sommet de Unzen. Cela même devait être un supplice, tant à cause de la longueur du chemin, — il fallait sans doute un ou deux jours entiers, — que de l'absence de routes. Arrivés au sommet, à l'endroit où jaillissent les eaux bouillantes, à une altitude d'environ 950 mètres, — l'extrême sommet ayant 1200 mètres, — on les étendait sur des pierres entre lesquelles des jets brûlants s'élançaient, cuisant la chair par plaques. Beaucoup endurèrent ce supplice des eaux sulfureuses, sous des formes variées, pendant des semaines et des mois. La foi de nombreux chrétiens y fut ébranlée. De fait cela paraît épouvantable. Le Bx Ixida ne mourut pas ici, mais fut reconduit à Nagasaki pour y être brûlé le 3 septembre. Le Bx Nacaxima périt à Unzen même : on finit par le plonger dans un bassin naturel comme il y en a beaucoup. Quelques instants suffisent pour amener la mort. J'ai tâché de recueillir tout ce que j'ai pu de souvenirs sur nos Bienheureux Martyrs, et j'espère pouvoir vous envoyer cela plus tard.

— Le mardi 21, nous quittions Unzen pour venir nous installer ici à Mogi, où nous jouissons d'un temps splendide. Il y fait bien un peu chaud, mais je préfère la chaleur à l'humidité constante de la montagne.

Mogi-Hôtel, où nous logeons en compagnie d'un Anglais, notre seul voisin, se trouve tout à fait sur le bord de l'eau ; aussi matin et soir, je vais prendre un bain en face. Ce régime m'est très salutaire.

Mogi n'a qu'une rue, longeant la petite baie où une infinité de barques, sans quille, à l'avant relevé et terminé en pointe arrondie, vont et viennent suivant la marée. Les maisons de Mogi ressemblent à celles de Unzen, à la différence qu'elles sont plus petites et sales. Là-dedans grouille la marmaille nue ; et les grandes personnes sont vêtues d'une petite ceinture, que les hommes font passer entre les jambes. On cherche vainement ici la civilisation japonaise tant prônée en Europe. Dans les grandes villes les Japonais s'habillent à l'européenne, mais seulement autant que les affaires le demandent. Rentrés chez eux, ils dépouillent les livrées de la civilisation, et reprennent le costume national. Celui-ci, quand il est au grand complet, ne manque pas d'un certain cachet qui plaît : robe multicolore

à manches tombantes, fermée à la taille par une ceinture de couleur voyante. C'est tout. La chaussure consiste en sabots de bois, planches oblongues, montées sur deux tringles de quelques centimètres de haut. Officiers, gens d'affaires, rentiers, magistrats, d'autres messieurs archi-civilisés, tout ce monde, à la maison, ou pour voyager et faire des visites intimes, quitte l'uniforme ou l'habit de convention pour se mettre plus à l'aise; j'en ai vu bien des exemples. C'est moins gênant et plus économique. Un capitaine et un lieutenant du 43e d'infanterie nous disaient que leur paye est insuffisante à leur entretien, logement, nourriture, uniformes, extras; et s'ils ont une famille ce n'est pas 140 ou 150 francs par mois pour un capitaine qui peuvent mener loin. Mais l'État ne peut payer davantage, toujours à cause de la guerre.

Un étudiant nous disait: « Le Japon n'oubliera jamais le mal que les Russes lui ont fait. — On ne saura jamais le nombre de morts que nous avons eus. » Aussi la haine pour la Russie est-elle grande. Les journaux laissent voir de temps en temps leur crainte que les Russes ne nuisent beaucoup au Japon, par exemple pour le commerce entre la Chine, la Corée et la Mandchourie. Plusieurs fois pendant mon séjour ici le « Nagasaki Press », le « Kobé Herald », le « Japan Times » ont annoncé que tel nouveau service de bateaux russes venait de couler le transit japonais sur tel point.

Le paganisme règne encore ici. Les temples, pagodes, statues de divinités grossières, se rencontrent partout. A ce sommet de Unzen où, il y a trois siècles, nos martyrs furent atrocement torturés, il reste encore quelques centaines de boudhas que le peuple vénère. Les maisons particulières ont leur idole à laquelle on brûle des chandelles, des papiers superstitieux, et que les membres de la famille viennent adorer en frappant des mains et en se tournant vers les points cardinaux. Dans l'hôtel où je suis à présent, le patron, un homme intelligent, parlant le russe et l'anglais, au courant des usages européens, va néanmoins faire ses offrandes, porter des mets sur des petits plateaux et réciter ses prières devant l'idole qui se trouve dans le jardin sous ma fenêtre; les serviteurs et les servantes font de même, évidemment. En général, les Japonais instruits, seuls, c'est-à-dire les hommes de science, les philosophes, les médecins et autres, nous dit-on, sont sceptiques ou matérialistes. Or ils ne sont qu'une minorité, et c'est cette minorité qui passe en Europe pour représenter l'état d'esprit du Japon. Vous voyez qu'il ne faut pas trop généraliser.

*
* *

Zi-ka-wei, 28 septembre 1906.

J'ai été heureux de vivre ainsi à cent lieues de notre moderne civilisation au milieu de cette simplicité japonaise, dans des endroits où il est possible encore de se rendre compte de ce que devait être le Japon au début du XIXe siècle.

Ce peuple, autrefois tributaire des Chinois, n'avait encore en ces derniers temps d'autre civilisation que celle reçue de leurs voisins les Célestes. Que les besoins particuliers nés des exigences du sol, du climat, du caractère en eussent légèrement modifié l'apparence extérieure, rien que de bien naturel. Mais un examen détaillé, même un peu superficiel, montre clairement la parenté des arts japonais et chinois, du théâtre et de la musique, de la peinture et de l'architecture tant monumentale que celle des maisons privées; parenté des mœurs familiales, religieuses, civiles même, n'était la différence entre le régime féodal de l'un et la monarchie absolue de l'autre. Je ne vous étonnerai pas en vous disant que le Japonais mange son riz avec des bâtonnets comme le Chinois; que sa musique n'a que deux ou trois notes peu mélodieuses, et que les instruments qu'il emploie se réduisent à un lugubre flageolet et une guitare à trois cordes résonnant sur une peau d'âne ou de quelque autre animal similaire.

Leur théâtre très simple ne montre que deux ou trois personnages parlant ou chantant avec un monotone accompagnement arpégé de la guitare. Vous croiriez assister à une pantomime, tant le geste domine; les acteurs font avec une réelle élégance la mimique du guerrier, de l'adorateur en prière, du voyageur, etc... Notez que cela se passe sur la place publique ou dans les maisons particulières ouvertes de tous côtés. Les passants s'arrêtent, regardent, rient, puis continuent leur chemin.

Dans la famille, l'homme est tout; la femme a le rôle triste qui lui est fait dans les nations païennes en général, et dans celles d'Orient en particulier: servante entièrement à la disposition du mari qui en use à son gré, peut la prêter et la vendre. Cette sujétion de la femme apparaît dès l'enfance. Voyez ce groupe d'enfants qui jouent là-bas. Il y a une douzaine de petites filles et autant de garçons. Or, vous ne voyez qu'un garçon portant sur le dos son petit frère ou sa sœur trop jeune pour pouvoir marcher; sur les douze fillettes, dix ont leur charge; du matin au soir elles porteront attaché sur les reins le petit être confié par la maman, fardeau qui ne les empêchera ni de courir ni de sauter. Pauvre petit paquet!

Pour la peinture, on ne distingue guère la chinoise de la japonaise.

L'architecture paraît très différente. Pas de toits recourbés et terminés en pointe sculptée comme en Chine. Par contre, même disposition dans les corps de bâtiments pour les temples; les maisons privées sont divisées comme par ici; les vitraux en papier sont les mêmes; et, à défaut de courbures, les Japonais ornent leurs toits de couleurs variées. — Détails que tout cela; et j'en passe: j'en ferais une étude. Le Japonais s'habille peu ou point, l'été du moins Cela le met légèrement en état d'infériorité par rapport à la Chine.

— Je ne parle pas de mœurs; elles sont trop notoirement déplorables, et nos missionnaires disent assez que là où les Japonais viennent s'établir, les païens chinois deviennent plus mauvais et les chrétiens moins bons. — Cela, direz-vous, c'est l'envers de la médaille. Assurément, mais l'endroit ne compense pas l'autre côté. Le Japonais est excellemment doué pour conquérir dès l'abord la sympathie de qui l'approche. Son intelligence vive et en éveil vous charme, et peut faire croire à une profondeur de compréhension qui, m'a-t-on dit, n'est rien moins que remarquable. — L'extrême politesse qui vous accueille, la grâce naturelle, la bonne humeur, plus que celà, la gaieté éclatante qui vous entourent suffisent, et au-delà, pour achever votre conquête. Les premiers jours de mon séjour au pays du Soleil Levant, j'ai subi cette impression très sensiblement. Je crois que cela finit toujours par passer plus ou moins vite. On n'en arrive pas nécessairement à cette conclusion d'un pilote anglais, qui fait les ports de Nagasaki et Changhai depuis vingt-cinq ans: « Je n'aime pas ces gens-là! Quel vilain peuple! *I don't like this people! Very bad people!* ». Mais le frottement fait détester « l'orgueil japonais », qui semble plutôt une vanité d'enfant; on les trouve trop soupçonneux et « sapèquards », comme on dit ici pour signifier un homme qui cherche avant tout l'argent et ne vous fait pas grâce d'un denier. Un missionnaire du Japon me disait: « Il n'y a pas de métier qu'un Japonais, fût-il noble, refusât de faire pour gagner de l'argent. »

Pourtant, ce peuple va son chemin. Jusqu'à quand?

Au moins si son influence était bonne! Mais nos Chinois gagneront peu et perdront beaucoup au contact des Japonais; car s'ils apprennent d'eux la manière de se passer des Européens dans l'industrie et les arts de la guerre, ils recevront des Nippons une formation intellectuelle qui les rendra sceptiques et rationalistes.

Je me perds en considérations, et j'ai à raconter la fin de mon voyage.

Onze jours passés à Mogi furent consacrés aux bains de mer. J'en ressentis très vite l'action bienfaisante. Des promenades le long

des grèves, sur les collines, dans les sentiers boisés, remplisaient mes journées. Je voulais dessiner; mais le patriotisme japonais me força à renoncer à mes goûts artistiques.

Oui le Japonais est très patriote. La guerre contre les Russes a montré qu'il y mettait beaucoup de fanatisme. Mais ce patriotisme n'est pas à l'épreuve de tous les sacrifices, et peut-être, si le succès n'avait pas, dès le début de la campagne, encouragé la valeur nipponne, les défections n'eussent-elles pas manqué. Ce qu'il y a de certain, c'est que les journaux japonais n'ont pu cacher certaines mutineries militaires dont j'ai lu le récit à Nagasaki; c'est encore cette récente découverte de 350 faux étudiants de Tokyo, qui donnent leur nom à l'Université pour biaiser avec la loi militaire, temporiser et chercher un moyen de s'y soustraire par l'émigration.

D'autre part, on m'a affirmé que l'espionnage est, pour le Japonais, un instinct patriotique. Nulle nation n'a autant d'espions, semés partout, que les Japonais; mais aucune, sans doute, n'est hantée comme la nation nipponne par la crainte maladive d'être espionnée en retour. J'en sais quelque chose pour avoir été saisi, arrêté par un policier de la « secrète », conduit au poste et interrogé. Mon album de dessins m'a été brutalement arraché des mains, tout cela, parce que je dessinais une barque sur la grève de Mogi, à 1 heure et demie de Nagasaki, dans un endroit où il n'y a en vue ni fort, ni maison militaire, ni poste de quelque genre que ce soit. La police parle japonais, et rien que japonais, à Mogi comme à Nagasaki: pas moyen d'avoir un mot d'explication. Aussi ai-je dû me rendre au bureau de police pour y demander un interprète. Là, après un second interrogatoire, répétition de celui que j'avais subi à l'hôtel, le prenant de très haut devant six policemen qui tremblaient de respect devant leur chef, je demandai ou bien un reçu pour le livret qu'on m'avait saisi, ou l'album lui-même, déclarant que je porterais plainte à Nagasaki de la conduite illégale et impolie des agents qui m'avaient arrêté. On a fini par me rendre mon album, en me priant de supprimer la page dangereuse pour la sécurité de l'État. Je m'exécutai. Des excuses m'ont été faites ensuite, sous main, par l'intermédiaire du maître de l'hôtel où je logeais. Il paraît que des faits de ce genre arrivent de temps en temps. Le plus curieux, c'est que, malgré mes affirmations répétées que j'étais Français, on voulait absolument que je fusse un espion russe.

Le samedi, 1 septembre nous étions à Nagasaki où j'ai couru pendant trois jours. Ville populeuse, 160,000 habitants. Beaucoup de Russes, des révolutionnaires. Beaucoup de Chinois (banques et maisons de commerce); des Portugais Macaïstes. Enfin il y a aussi

des Japonais. Je suis toujours très déçu; ce n'est pas la ville que j'avais imaginée, à moitié européenne, aux habitants en vêtements courts, en pantalons tombants. Non, c'est le Japon demi-nu de partout. Sa police, ses marins, quelques soldats, voilà ce qui représente la civilisation occidentale. Rade superbe, beaux docks. On y achève un destroyer. Il faut regarder de loin.

A Nagasaki, les Marianistes (ceux qui étaient autrefois à Stanislas), ont un beau collège, sorte d'école commerciale, avec 350 élèves. Je l'ai visitée, c'est magnifique comme site et comme bâtiment. Ils réussissent bien malgré la concurrence de deux Commercial Schools, une protestante, l'autre municipale.

Dans cette ville et aux environs se trouvent de nombreux souvenirs des martyrs de la Compagnie et des Pères Dominicains et Franciscains. Le 3 septembre, j'avais le bonheur de servir la messe dans l'église de N.-D. des Martyrs, près de l'endroit où furent mis à mort le Bx Ixida et ses compagnons.

Les chrétiens sont peu nombreux dans la ville même, bien que le diocèse en ait 26,000. Urakami, un petit village près de Nagasaki, compte six mille fidèles, très fervents, dont plusieurs ont souffert pour la Foi il y a trente ans environ. C'est parmi eux que les traditions de la foi chrétienne et le souvenir des lieux où périrent nos Saints, se sont conservés. Les monuments matériels, témoins de ces temps héroïques, ont disparu. Des pagodes s'élèvent où l'on voyait nos églises; et à l'endroit où fut crucifié le Bienheureux Charles Spinola, une stèle de pierre gravée dit qu'en ce lieu le bouddhisme a vaincu la religion chrétienne. Puisse le Japon, en se convertissant, donner un démenti à cette inscription superbe!

Si, ne sachant pas le Japonais, vous voulez vous faire comprendre à Nagasaki, parlez russe; à défaut du russe, vous pourrez vous en tirer avec l'anglais.

Le mardi, 4 septembre, nous nous embarquions à bord du Sachsen du Norddeutscher Lloyd, espérant être à Chang-hai le mercredi soir 5 septembre; mais le retour en Chine a été plus long que l'aller au Japon. Échoués deux heures à Gutzlaf, nous ne sommes arrivés à Ou-song qu'après minuit, au lieu de 5 ou 6 h. du soir. D'où impossibilité de remonter à Chang-hai avant le jour venu. Il était onze heures quand je mis le pied sur la terre de Chine, le jeudi 6 septembre.

J'aimais la Chine plus qu'avant de la quitter.

E. Chevestrier.

Nouvelles de Pologne.

NOS Pères de Galicie ont commencé, en 1904, la publication des *Nasze Wiadomosci*, revue qui, pour leur province, répond à ce que sont pour la nôtre les *Lettres de Jersey*. Le rédacteur est le P. Thomas Wall, qui réside à Cracovie.

Dans le dernier N° (tom. II, n° 1), j'ai trouvé quelques articles qui, je l'espère, intéresseront les lecteurs des *Lettres de Jersey*.

Dans le premier, le P. Wall raconte l'excursion faite, le 12 mai 1906, par nos Pères de Cracovie, en territoire russe. Il est d'usage, dans nos collèges de Pologne, d'aller, au mois de mai, passer un jour de congé dans les bois; cette grande promenade s'appelle majówka (pr. *ma-ioufka*).

Dans le second article, l'auteur cite la fin d'une exhortation domestique qui donna, au noviciat de Starawiés, en l'honneur de S. Stanislas Kostka, le P. Joseph Morelowski, jésuite de la Russie Blanche. Ce Père y mentionne plusieurs traits de la protection du jeune Saint sur la Compagnie en Pologne. Bien que l'un de ces exemples se trouve dans l'ouvrage du P. L. Michel, p. 209, je traduis tout l'article du P. Wall; ainsi que l'extrait qu'il donne d'une autre exhortation faite sur le même sujet par le P. Casimir Kognowicki, en 1818, à Mohilew, dans la Russie Blanche.

Vous me permettrez d'ajouter à ces articles la traduction des notes complémentaires que je tiens aussi du P. Wall sur l'abbaye des Bénédictines de Staniontki, près Cracovie, où saint Stanislas a miraculeusement recommandé ses frères à la charité de la Révérende Mère Malachowska, abbesse du Monastère.

Il n'est peut-être pas inutile de rappeler ici que S. Stanislas, au moment de la suppression de la Compagnie, est apparu aussi dans l'gliése de la Compagnie à Léopol. On en peut lire le récit dans l'ouvrage du P. Michel, p. 227; et dans les *Lettres de Jersey* de 1883, p. 114.

A Vivier, S. J.

1. — *Une Majowka en Russie.*

Un événement qui en lui-même n'a pas d'importance, et qui cependant mérite d'être signalé, c'est la *Majówka* que nous a procurée cette année le Révérend Père Recteur, dans la vallée enchanteresse d'Ojców, au Royaume de Pologne!

La frontière russe, située non loin de Cracovie, est un obstacle fort désagréable pour les scolastiques dans leurs promenades aux environs de la ville. Que de fois, après s'être avancés jusqu'à la

barrière, ils ont désiré visiter les villages polonais pittoresquement disséminés de l'autre côté, contempler surtout le plus beau paysage du territoire de Cracovie, la vallée d'Ojców, si attrayante avec ses rochers, ses cavernes, ses châteaux! Mais c'est en vain: toute cette contrée est pour nous jésuites *terra incognita;* libre à nous seulement, du poteau-frontière, de regarder de ce côté; la baïonnette menaçante du soldat moscovite ne nous permet rien de plus [1]. Enfin les Japonais nous ont reconquis sous ce rapport une certaine liberté.

Le samedi, 12 mai 1906, en plein jour, quarante jésuites de Cracovie, Pères, Scolastiques, Frères coadjuteurs, tous portant l'habit de la Compagnie et se rendant à Ojców pour y faire la *Majówka,* ont franchi deux fois la frontière de l'empire des tsars! Cette date est à souligner, car elle est mémorable dans l'histoire de notre Province. Depuis l'expulsion de la Russie Blanche, au mois de mai 1820, c'est le premier exemple que des Jésuites en si grand nombre, aient obtenu, bien que pour un seul jour, d'entrer en Russie. En effet, pendant l'espace de quatre-vingt-six années entières, quelques Jésuites à peine, que l'on pourrait facilement compter sur les doigts d'une seule main (encore n'étaient-ils pas Polonais), ont reçu du gouvernement moscovite l'autorisation d'y faire un court séjour. Les Pères Polonais y ont pénétré seulement comme missionnaires, toujours en secret, déguisés en civils, munis d'un passeport non légal, et en grande frayeur.

Cette année-ci, l'un des Nôtres, à l'occasion du changement survenu dans la Russie, suggéra au R. P. Recteur, la pensée de nous conduire à Ojców pour la majówka; on se convaincrait par là si et dans quel degré, les autorités de l'empire interdiraient encore aux religieux étrangers l'entrée du Royaume de Pologne. Interrogé, le chef de la douane russe ne nous laissait pas grand espoir; il conseilla cependant d'écrire au chef du district d'Olkusz; peut-être cet officier donnerait-il lui-même la permission; sinon il en référerait au général gouverneur ou au ministre. On écrivit, mais n'osant compter sur une réponse, on fixa un jour pour la majówka, et le rendez-vous fut donné dans les bois de Czerna. Mais entre temps, on reçut d'Olkusz une lettre munie de cachets russes. Le chef du district informait le P. Recteur, que l'ordre de nous laisser en paix franchir la frontière était donné à la douane de Szyce, la police de

1. Le 25 septembre 1890, deux scolastiques italiens, dans une excursion à Bolechowice, ayant passé la frontière sans y faire attention, les sentinelles russes les malmenèrent rudement, et retinrent le P. Dominioni prisonnier dans le bureau de la douane. Il ne rentra que le lendemain à la maison.

Cracovie était aussi prévenue. A la police, on prépara en toute hâte quarante billets pour le passage; mais, sans y attacher d'importance, à chaque nom, on ajouta ces mots: *de l'ordre des Pères Jésuites.* Cette addition devait, selon nous, nuire au succès de notre affaire, car dans notre pétition nous ne nous étions pas annoncés comme Jésuites. Cependant nous nous mîmes courageusement en route. Il nous fallut attendre à la frontière près d'une heure, pendant que les Pères Kolylecki et Rostworowski remplissaient les formalités requises près du chef de la douane. Enfin les obstacles furent levés, on nous laissa fort courtoisement franchir la barrière, et nous devons ajouter que nulle part on ne nous surveilla. Grande était notre joie; sur la route nous parlions gaiement, tantôt du passage de nos Pères à cette même frontière, quatre-vingt-six ans auparavant; tantôt de notre prompt retour possible à nos anciennes demeures et à nos travaux dans le Royaume de Pologne; et nos conversations étaient assaisonnées d'ovations pleines d'enthousiasme pour les Japonais. Dans les villages que nous traversions, le peuple, étonné à la vue d'un si grand nombre de prêtres, sortait en foule à notre rencontre et nous saluait avec bonheur. De l'un des groupes sortit un vieillard à cheveux blancs; au nom de tous, il nous fit cette prière: « Pères, restez ici avec nous: vous êtes si nombreux, et nous n'avons point de prêtres! »

Par le temps admirable dont nous étions favorisés ce jour-là, la vallée d'Ojców se présenta à nous dans toute sa splendeur. Cependant la chaleur et la brièveté du temps ne nous permirent pas de tout visiter. Notre marche aux flambeaux à travers les longues galeries de la caverne du roi Lokiétck [1], aux échos de nos chants, était d'un effet fantastique. Ne voulant point m'étendre davantage sur ce que nous avons vu, j'ajouterai un seul détail; c'est que notre majówka, tombant un samedi, se fit à moitié en maigre; car, la lettre d'Olkusz ne nous permettait pas de remettre notre excursion à un autre jour; et comme dans le Royaume de Pologne, il n'y a point de dispense du maigre pour le samedi, nous observâmes l'abstinence de l'autre côté de la frontière et nous fîmes gras en Galicie.

Le soir, après nous être reposés une heure chez M. Kania, curé de Gebultów, nous revînmes en voiture à la maison, rapportant de Ojców le plus ravissant souvenir.

1. Le roi de Pologne Lokiétck, dans une guerre contre les Bohémiens, s'étant trouvé en danger de mort, se cacha dans une des cavernes de la vallée d'Ojców.

II. — *Exhortation du P. Joseph Morelowski.*

Sans vouloir surfaire les légendes rapportées dans cet entretien, dit le P. Wall, nous donnons cet extrait touchant d'un manuscrit conservé aux archives de la Province de Galicie, pour montrer l'amour tendre que portaient à S. Stanislas nos Pères de la Russie Blanche et la grande confiance qu'ils avaient en lui. Le P. Morelowski termine ainsi son exhortation.

« Mes Révérends Pères et mes biens chers Frères, je finirais volontiers ici mon instruction; il me faut peut-être cependant ajouter encore quelques mots pour les plus jeunes d'entre nous. J'avais pensé taire quelques traditions se rapportant à S. Stanislas et relatives à notre Province; mais il m'a semblé que quelqu'un m'adressait ces paroles: Ainsi donc les mondains seuls auront le droit aujourd'hui de livrer à la publicité leurs riens, souvent très mensongers, et leurs contes, parfois scandaleux, dont ils remplissent les feuilletons de leurs journaux; et nous n'aurons pas, nous, la liberté, même pour notre dévotion privée, de parler de nos traditions pieuses et véridiques? A eux il sera permis de transmettre à la postérité, comme firent autrefois les Juifs dans leurs livres contre la sainte Église, leurs fables et leurs calomnies contre nous et Notre-Seigneur Jésus-Christ; à nous seuls il ne conviendra pas, même entre nous, de parler de nouvelles religieuses fondées sur le vrai et que peuvent certifier des témoins graves et encore vivants?

N'ayons cure de leurs jugements, qui ne pourront nous sauver ni nous damner, et qui leur seront plutôt préjudiciables à eux-mêmes près de Dieu et des gens raisonnables.

» Donc tout d'abord, à Culm, en 1632, un siècle et demi avant la suppression de la Compagnie, un saint franciscain polonais vit la foudre lancée d'un nuage du Vatican sur toute la Compagnie; en même temps il aperçut S. Stanislas à genoux devant la Majesté Divine et demandant que, dans sa patrie, au moins sur les frontières du nord, fût conservée une parcelle de cet Ordre. Et le religieux entendit Dieu le Père qui disait: A cause des mérites de mon Fils, de sa Mère Marie, et à la prière de Stanislas, je révoque ma première sentence.

» Nous n'ajoutâmes point foi à cette tradition quand, il y a cent ans, on nous la rapporta; car l'homme, aux jours de prospérité, ne croit pas à ses maux futurs. Mais plus tard nous y crûmes, lorsque de notre Ordre tout entier nous restâmes seule parcelle conservée dans le nord. Nous y crûmes encore et pour la seconde fois, quand la première bulle de Pie VII nous rétablit dans tout le nord en

Europe, en Asie, en Amérique, mais non dans les contrées méridionales. Là, notre vie tenait presque du miracle, au milieu de schismatiques et d'hérétiques, nos ennemis acharnés; et nous étions parmi eux dans un avilissement égal ou supérieur au leur dans l'Église catholique. Enfin, après la seconde bulle du même Pontife, adressée à l'univers catholique, notre Ordre fut rétabli et se répandit dans le monde entier, comme avant la suppression.

» Rappelez-vous, Pères et Frères anciens, notre bonheur alors et nos larmes de joie; car le bonheur fait pleurer quelquefois quand l'homme se reporte par le souvenir à ses anciens malheurs, à ses épreuves du passé.

» En peu de temps, par la volonté de Dieu, la Compagnie, comme une étincelle partie des régions septentrionales, gagna le monde entier; mais plus quelqu'un donne du feu à d'autres, plus ce feu s'accroît lui-même. En vingt ans, de quelques centaines, les Jésuites sont montés à près de six mille.

» S. Stanislas travailla à nous faire recevoir dans sa patrie. Le jour même de sa fête, l'Empereur François I[er] publia un décret en vertu duquel notre Ordre pouvait vivre dans ses Etats selon les constitutions de la Compagnie. En trois ans, nos trois premiers collèges furent inaugurés vers cette même fête. C'est pourquoi la première Congrégation de notre Province, demanda à Rome que par nous en Galicie la fête de S. Stanislas, notre patron particulier, fût célébrée avec la plus grande solennité.

» Le monastère de Staniontki lui aussi garde le souvenir de S. Stanislas Kostka, qui apparut en songe à la sainte Mère Abbesse, de la célèbre famille des Malachowski; il lui recommanda notre Ordre pour un temps à venir. Réfugiés là après l'incendie de notre maison de Tyniec, nous y trouvâmes des secours, nous lûmes le récit de ce miracle dans la préface du livre intitulé: *Exercices Spirituels* et dédié à cette Abbesse par le R. P. Thomas Dunin, notre Provincial en Pologne avant la destruction, et nous trouvâmes encore en vie quelques religieuses témoins de la prédiction.

» Ces motifs ne nous suffisent-ils pas pour honorer ce jeune Saint, notre compatriote? Ces fait n'accroîtront-ils pas notre dévotion pour notre Patron? Prions-le souvent et recommandons notre avenir à sa protection. Amen. »

III. — *Fragment de l'exhortation sur la dévotion à S. Stanislas Kostka, donnée en 1818 à Mohilew, dans la Russie-Blanche, par le P. Casimir Kognowicki.*

« Du haut du ciel, S. Stanislas ne vit pas d'un œil indifférent le coup de foudre qui devait partir du Vatican et donner la mort à la Compagnie entière. — Et toi, Stanislas, lui dit la Très Sainte Vierge, toi serviteur de mon Fils et le mien, pourquoi donc n'intercèdes-tu pas avec moi près de Dieu pour tes frères, pour que la Compagnie ne soit pas détruite entièrement ? — Encouragé par cet ordre, le jeune Saint tombe à genoux devant la Majesté Divine, demande qu'une parcelle au moins de la Compagnie soit conservée, surtout parmi les Polonais occupés sur la frontière du nord.

» Ainsi donc, en 1632, un saint religieux franciscain, qui se trouvait alors à Culm, vit saint Stanislas à genoux, devant la Majesté Divine et priant Dieu avec grande ferveur. — Ainsi en 1773, dans l'église de St-Pierre, à Cracovie, précisément avant la Suppression, nos Pères virent ce jeune Saint à genoux devant le grand autel et tenant à la main un cierge allumé. Cette vision se prolongea pendant deux semaines. Ce qui suivit ces prières, montra qu'elles avaient été exaucées, comme au temps où ce Père franciscain avait entendu Dieu le Père disant : « A cause des mérites de mon Fils, à cause de l'intercession de sa Mère, à cause de la prière de Stanislas, je révoque ma sentence. »

» Et quand la Compagnie fut partout détruite, il en resta une parcelle conservée dans le nord. Donc Stanislas, notre frère aîné, comme le patriarche Joseph, réjouit ses frères, leur disant : « C'est pour votre salut que Dieu m'a envoyé avant vous en Égypte. Dieu m'y a envoyé le premier, afin que vous fussiez conservés en vie sur la terre. » (Gen. XLV, 5, 7).

IV. — *Apparition de S. Stanislas à la Mère Abesse de Staniontki.*

Le village de Staniontki, à vingt kilomètres de Cracovie, possède un monastère de Bénédictines, qui compte sept siècles d'existence. Très riche autrefois, il était bien déchu de son opulence, parce que les religieuses depuis plusieurs siècles n'augmentaient pas les fermages, bien que l'argent continuât toujours à diminuer de valeur. Nos Pères leur en firent la remarque, et la situation financière de la maison s'améliora.

Depuis cent trente ans, elles ont un pensionnat.

Ce monastère est le seul dans toute la Pologne qui soit gouverné par une abbesse consacrée selon les rites de l'Église. L'abbesse a

crosse, mitre et gants violets; en certaines solennités, comme professions, prise d'habit, elle siège sur un trône dans le chœur.

L'esprit de la maison est excellent, et la vigueur de l'ancienne discipline n'a jamais souffert aucune atteinte. Pendant toute la durée de l'ancienne Compagnie, nos Pères de Cracovie donnèrent les Exercices Spirituels à ces religieuses, qui furent toujours nos insignes bienfaitrices.

Avant la Suppression, S. Stanislas Kostka apparut en songe à la Mère Malachowska, abbesse du monastère, et lui recommanda la Compagnie pour les temps à venir. Cette vision eut lieu pendant le provincialat du Père Thomas Dunin (1743-1747), qui lui-même en a consigné le souvenir dans la dédicace d'un livre sur les Exercices, qui se conserve à Staniontki.

Après la Suppression, deux anciens Jésuites furent chargés de la direction spirituelle du monastère et restèrent à Staniontki jusqu'à leur mort.

Le 2 mai 1831, notre collège de Tyniec, près de Cracovie, fut incendié par la foudre. La nuit suivante, la Mère Duval, abbesse de Staniontki, qui ne savait rien encore de l'accident, vit en songe S. Stanislas, qui lui dit: « Le collège de Tyniec est brûlé; reçois mes Frères à Staniontki. » Aussitôt la Mère Abbesse dépêcha grand nombre de voitures à Tyniec, et pria nos Pères de venir s'établir à Staniontki; le plus grand nombre y résida jusqu'au 22 mars 1832, date à laquelle s'ouvrit le collège de Nowy-Sacz.

En reconnaissance de ce bienfait, le T. R. P. Roothaan écrivit de sa propre main une lettre de remerciement à la Mère Duval, l'admit à la participation des mérites de la Compagnie et, à sa demande, accorda qu'une maison de nos Pères serait ouverte à Staniontki; deux Jésuites y séjournèrent jusqu'en 1880; ils étaient confesseurs extraordinaires de la Communauté et s'occupaient aux ministères spirituels dans l'église du monastère. En 1880, à la grande douleur des religieuses, nos Pères quittèrent Staniontki; mais vingt ans plus tard, les prières instantes de la Mère Abbesse obtinrent du Père Général, le Très Révérend Père Martin, le retour des Nôtres; la maison de Staniontki existe donc de nouveau depuis sept ans.

BIBLIOGRAPHIE

Victimes de la charité

(Lettre adressée au Directeur des L. de J.)

Mon révérend Père, P. C.

ENCOURAGÉ par l'accueil fait à « Nos Martyrs », nous publions, sous le titre de « Victimes de la Charité », une nouvelle série de recherches historiques.

Cet ouvrage comprend : 1° une Liste Chronologique de tous les Pères et Frères morts de maladies contagieuses contractées au service des malades, avec les Références principales concernant chacun d'eux ; — 2° un classement par Nationalité ; — 3° un Index alphabétique.

Nous espérons que ce nouveau volume présentera pour les Nôtres l'intérêt qu'on a bien voulu reconnaître à « Nos Martyrs », et nous serions heureux, mon R. Père, de savoir combien d'exemplaires vous en désirez.

Rᵆ Vᵆ inf. servus in X°: Henri Dugout, S. J.

Collège St-Joseph. Marneffe par Huccorgne. Belgique.

NÉCROLOGIE

Le R. P. René de la Broise, 1860-1906.

AU lendemain de la mort du Père René de la Broise un de ses anciens directeurs écrivait : « Ame bien belle, qui a fait probablement peu de purgatoire et qui a dû être reçue tendrement par la Très Sainte Vierge. Il avait été gratifié d'une dévotion toute filiale à Marie ; elle n'était pas l'effet d'études ni de réflexions, mais de l'Esprit-Saint qui l'avait gravée dans son âme. »

Tel fut bien en effet, le trait dominant de cette vie ; le P. de la Broise eut toujours pour Marie un amour d'enfant ; il lui consacra ses travaux et tous les efforts de sa débile santé.

Sous ses auspices, tout près de l'un de ses sanctuaires, le P. René de la Broise naquit à Laval, 26 mars 1860, lundi de la Passion, en la fête transférée de l'Annonciation. C'était, cette année, le couronnement de N.-D. d'Avesnières. Quelques jours après sa naissance, l'enfant fut porté sur le passage de la Statue miraculeuse.

Dès l'âge de 6 ans, il fut placé comme externe au petit établissement devenu depuis le collège de l'Immaculée Conception. Il s'y montra de suite ce qu'il devait être toujours, studieux et consciencieux ; rentré à la maison, il faisait son devoir avec sa mère ; venait-

on le déranger il se mettait à pleurer: « Je n'ai pas fait mon devoir! » disait-il, et il fallait laisser l'enfant à son travail.

Déjà timide et modeste, prévoyant quelques nominations, il se demandait comment il paraîtrait sur l'estrade: « Si mes sœurs pouvaient y aller à ma place, » disait-il ingénuement. Il dut y aller huit fois, et le soir, fut malade d'émotion.

En 1872, il venait au Collège Sainte-Croix du Mans. Les succès continuèrent. Dès cette époque, et le fait étonnera ceux qui le connurent plus tard si grave! il eût ses accès romantiques. Un jour de sortie, il gagea de ne parler qu'en vers toute une après-midi, et il tint parole. En famille cela faisait bien, mais dans une visite, une dame ne recevant en retour des compliments ordinaires que des alexandrins qui ne se déroulaient pas toujours avec tout le naturel désirable, goûta peu la gageure du jeune collégien. Tout cela n'était du reste que de surface et dès cette époque on estimait René la raison même, presque trop raisonnable.

Nous ignorons l'histoire intime de sa vocation; il hésita, dit-on, entre les Bénédictins et les Jésuites. En tout cas, on hésita autour de lui.

Le P. Platel, anxieux, consulta le P. Le Marchand qui dirigeait le jeune homme à Laval. Le directeur répondit: « Recevez-le: c'est un saint! »

***

Le noviciat fut laborieux. Le Frère René y était entré, à Angers le 30 octobre 1876. Le novice était scrupuleux à l'extrême; et les difficultés ne portaient rien moins que sur des questions de théologie.

La lutte contre le scrupule, fut pour quelque chose dans la précision et la clarté réfléchies des idées du jeune novice. C'était un besoin de son esprit, ce fut une des exigences de sa piété de se faire des idées nettes, de ne se reposer que dans des explications précises, de tout peser longuement avant de se décider. Elle fut pour quelque chose aussi dans la dépendance d'enfant, dans la simplicité d'ouverture qu'il eut toujours avec ses supérieurs et enfin, dans sa science à la fois théorique et pratique des choses spirituelles.

A ses débuts au Noviciat, Réné n'avait que 16 ans: si l'esprit était réfléchi et pondéré comme celui d'un homme mûr, le corps était frêle.

Il fallut ménager une santé trop délicate, qu'épuisaient encore un esprit trop actif et une conscience trop inquiète. Par une exception rare, le Frère ne fit pas la grande retraite avec les novices de son année: il suivit le règlement des « anciens »; l'année suivante seulement, il fit complètement les Exercices. De ces jours de silence,

il ne transpira rien, sinon les indécisions d'une élection devenue légendaire : cette élection n'en finissait pas ; le second « quies » en dût être retardé ! Elle avait, dit-on, 40 pages, et le P. Maître en parlait plus tard comme d'un beau traité spirituel.

Après ses premiers vœux, au lieu de passer au juvénat, le Frère prépara sa licence à l'Université catholique d'Angers. C'était une innovation, car jusque-là les licenciés ès lettres étaient une rareté dans la Compagnie. Il lui fallut plusieurs mois d'efforts infructueux avant d'être un brillant élève. C'était la rançon des succès qui vinrent en leur temps : il fut reçu huitième à Paris après un an et demi de préparation, interrompue par six mois de maladie et de convalescence.

C'est au milieu de cette préparation laborieuse, que le F. de la Broise tomba gravement malade ; une pneumonie se déclara. Un moment, le Frère craignit la mort, et sa prudence déjà grande devint excessive ; du reste c'était chez lui, instinct de conservation, car jamais malade ne fut plus docile, plus consciencieusement soucieux de guérir, plus abandonné au médecin et aux infirmiers. Tout en acceptant la mort, il désirait vivre ; il fit vœu de demander la Chine s'il guérissait : il guérit après une longue convalescence, mais Dieu lui refusa les missions : il lui réservait un apostolat aussi crucifiant peut-être — celui de l'étude.

Reçu licencié en Avril 1880, le P. de la Broise vint à Jersey, faire sa philosophie : l'adaptation fut rapide, car cet esprit clair, réfléchi, déductif était fait pour la scolastique.

Nommé professeur de troisième à Cantorbéry en 1883, sa santé y fléchit encore, et il dut aller à Angers. Tout en se soignant, il y rendit de précieux services à nos candidats à la licence, dont il se fit le répétiteur.

Il travailla également beaucoup ; ce fut en effet à Angers qu'il fit sa thèse « *Bossuet et la Bible* ». Il n'eut pas de lui-même l'idée de ce sujet qui répondait pourtant si bien à ses goûts et à ses aptitudes ; il essayait un rapprochement entre Dante et S. Ignace ; il n'arrivait pas à se faire un plan, et commençait à désespérer du succès. — Sur ces entrefaites, son ancien compagnon de licence eut à Londres, un long entretien avec M. Arsène Darmesteter. On y parla de thèse ; au cours de la conversation, le professeur suggéra entre autres choses : « Bossuet et la Bible ». Il fut convenu que le sujet serait proposé au P. de la Broise, alors en plein désarroi. Le Père accepta : grâce à un travail opiniâtre et à une longue patience, l'on eut enfin ce beau volume qui a fait date dans les Études Bossuetistes.

Pour sujet de thèse latine, le Père prit le *De statu animae* de Mamert Claudien.

La soutenance en Sorbonne fut très brillante. Le Père obtint le grade de docteur à l'unanimité du Jury [1].

Aussitôt après sa théologie, le Père de la Broise fit son troisième an à Angers. On l'avait connu novice édifiant, scolastique exemplaire, d'une régularité et d'une délicatesse de charité qu'on ne put jamais trouver en défaut; au troisième an et depuis, il apparut à tous comme un saint religieux. Désormais on ne vit plus que l'homme de prière, l'homme surnaturel, mortifié, ne s'écoutant en rien; il s'écouta même trop peu.

Il avait résolu au 3e an de mettre en pratique les conseils qu'il recevait, sans compter avec sa santé, avec son tempérament scrupuleux: l'effort était au-dessus de ses forces. Mais s'il y eut excès, que cet excès dut être méritoire et combien il suppose, en cette âme craintive, d'abandon à la Providence!

Le troisième an achevé, le P. de la Broise revint à Jersey comme préfet des Études. Ce fut l'homme de bon conseil, l'homme de l'action discrète, de la direction sage et ferme. Il fonda et dirigea les Académies de Philosophie. « Il n'y est pas bon, disait-il, de tellement s'embrouiller dans les discussions qu'on en sorte appauvri d'esprit, surtout hésitant sur les principes et... un peu aigri. Aimer la lumière, ne pas s'acharner à fouiller l'ombre, c'est le secret de philosopher juste. »

Sans bruit et sans agitation, l'autorité du P. de la Broise, à Jersey, fut d'une étendue et d'une fécondité remarquable. Elle ne se borna pas aux limites du scholasticat. C'est au P. de la Broise, en grande partie, qu'est dû ce beau livre « *Un siècle* », magnifique hommage au Christ Rédempteur où le mouvement du monde durant le XIXe siècle est présenté dans un si bel ensemble. Il dirigea et sut mener à bonne fin l'entreprise; qui dira tout ce qu'il y mit d'abnégation et de zèle apostolique, tout ce qu'il y déploya de tact et de persévérance! Deux des études y sont de lui, les plus belles peut-être de l'ouvrage; son influence y est partout.

En septembre 1899, le Père fut nommé professeur de théologie à l'Institut catholique de Paris. Il y arrivait dans des circonstances difficiles; mais dès qu'il y fut connu, il gagna l'estime et l'affection de tous ses collègues et ses élèves surent vite apprécier son cours d'une clarté merveilleuse, très riche de fond, très méthodique, rédigé et donné avec une conscience extrême.

---

1. Les *Lettres de Jersey*, ont déjà parlé de la thèse et de la soutenance du P. de la Broise, n° 1, p. 119, 1891.

Malheureusement à la fin de l'année, il dut encore céder à la fatigue. Ne s'était-il pas imposé de polycopier lui-même son cours pour ses élèves ? On lui donna un suppléant. Après avoir traîné quelques mois à la rue de Sèvres, le Père fut envoyé à Laval, où sa sœur le reçut avec un autre religieux dispersé.

Désormais, il consacrera ses derniers efforts à la Très Sainte Vierge.

Son amour filial, peu expansif dans ses manifestations extérieures, mais d'une tendresse extrême et d'une délicieuse simplicité, caressait un rêve, depuis longtemps ; il préparait un grand ouvrage sur la Sainte-Vierge. Déjà il envoyait tous les ans, depuis 1896, aux « Études » quelques travaux d'approche, modèles de méthode, de science et de dévotion continue.

Dieu lui donna d'achever en 1904 le volume promis à la collection les Saints. Réduite par la force des choses et la volonté des éditeurs à un volume beaucoup trop restreint, cette vie de la Ste Vierge est cependant riche d'idées, de vues, de faits même, ou du moins d'explications à propos de faits historiques. Le P. de la Broise y a mis le meilleur de son esprit : ses qualités de chercheur consciencieux et méthodique, de théologien profond et clair, d'ascète et de psychologue averti. Il y a mis son âme aussi : pas d'élans lyriques ni d'expansions oratoires, mais une dévotion émue une chaleur discrète.

Si l'on n'y rencontre pas le coloris et l'éclat — que d'ailleurs un tel sujet ne comportait pas, — du moins la vie de la sainte Vierge se recommande-t-elle par la netteté franche de la pensée et la sûreté de l'écrivain qui connaît parfaitement sa langue et la manie avec aisance.

Il faut regretter cependant que la mort ait empêché le Père d'utiliser toutes ses notes sur ce sujet si vaste, et jusqu'alors si mal exploré, de la Biographie de la Sainte Vierge. Dans sa pensée le petit volume aurait dû être le résumé d'un grand ouvrage qui aurait paru le premier avec tout un appareil scientifique ; en publiant d'abord la « Vie » il a fait aux conseils de l'obéissance le sacrifice de ce qu'il considérait, non comme un point d'amour propre littéraire, mais bien comme une œuvre plus à la gloire de Marie.

La « *Vie de la Sainte Vierge* » parut à temps pour être présentée au Congrès Marial de Rome. S'il ne put aller lui-même à ce Congrès, au moins avait-il eu la consolation de le préparer activement.

Répondant à des sollicitations fraternelles et à des encouragements venus de haut, dès 1901, il étudiait tout un programme pour la célébration du Cinquantenaire de la Promulgation du dogme de l'Im-

maculée Conception. Ce programme fut l'objet de l'article annuel qu'il écrivit pour les Études, en 1902; lors du congrès de Fribourg (août 1902), il adressa aux organisateurs des fêtes de Rome un long mémoire. On sait la suite, mais ce que l'on connaît moins, c'est la part que le P. de la Broise prit à la préparation des fêtes jubilaires: la Vierge Immaculée, pour qui il travaillait, a tout vu et Elle s'est hâtée de le récompenser.



En effet, au milieu de tous ces travaux, la maladie s'aggravait implacable. Le Père de la Broise voulut être et fut dans cette vie de dispersion, religieux parfait, fidèle, ne se plaignant jamais ni de l'inaction forcée ni de l'isolement où parfois il se trouvait. Il aurait souhaité de rentrer dans un autre groupe « pour mourir dans une maison de la Compagnie », disait-il. L'état de sa santé ne lui permit pas de réaliser ce pieux désir.

En juin 1905 il fut pris d'une crise de cœur très violente: On crut alors devoir l'administrer. Le Père ne se croyait pas en danger, mais se soumit, demandant quelques minutes pour se préparer, puis la Sainte Communion reçue, il voulut demander pardon à la communauté.

Une légère amélioration se produisit; mais il ne fit plus que traîner; une dernière fois, il put encore célébrer la Sainte Masse et ce fut. par une délicatesse de Marie, en la fête de la Purification.

Jusqu'au bout, il garda toute sa présence d'esprit. En février 1906, une nouvelle crise nécessita une nouvelle administration des Sacrements: il les demanda lui-même et les reçut avec grande humilité. L'apôtre de Marie devait mourir entre les bras de sa Mère du ciel; la veille de sa mort, le P. de la Broise fit un acte d'abandon complet de sa vie entre les mains de la Très Sainte Vierge; ce furent ses dernières paroles. A ce moment, il n'était pas sans appréhension du terrible passage ni sans tentations pénibles de la part du démon: Marie veillait, la nuit fut assez calme; et le matin, sans agonie, le Père mourait à l'heure de l'Angelus, il avait 46 ans. Quelque temps auparavant, le malade rappelait une parole que lui avait dite le Père Platel: « ce sera pour vous une grande grâce de mourir en trois minutes! » — La Sainte Vierge la lui avait accordée.

Il repose, sur sa demande expresse, dans le caveau de la Compagnie, à quelques pas de la tombe de sa famille.



On a écrit de lui: « Bien peu ont été si constamment fidèles à la grâce, si constamment surnaturels, si constamment soucieux de

bien faire »; tous ceux qui ont connu le P. de la Broise ne manqueront pas de souscrire à ce témoignage: est-il un religieux qui n'aspirât à mériter pareil éloge?

APPENDICE.

Congrégations de la Sainte Vierge.

Érection et affiliation à la Prima Primaria.

LES Congrégations de la Très Sainte Vierge, en dépit d'obstacles et de difficultés de tout genre, ont pris partout, durant les 50 dernières années, un merveilleux accroissement. Du 8 décembre 1854 au 31 décembre 1906 il n'y a pas eu moins de 23,634 Congrégations agrégées à la *Prima Primaria* de Rome. Dans les dix dernières années la moyenne des affiliations a été d'environ 800 par an.

Le 12e décret de la dernière Congrégation Générale, après avoir rappelé la fin principale que se propose la Compagnie dans ses collèges, à savoir la solide éducation chrétienne de la jeunesse confiée à nos soins, range parmi les principaux moyens d'atteindre ce but le bon fonctionnement des Congrégations de la Ste Vierge: « Ut ipsi (discipuli) educentur ad fidem et pietatem ac bonos mores... discant ex virtute agere... Proinde ante omnia curandum... ut Marianae Congregationes rite instituantur, foveantur ac bene dirigantur. »

Il est spécialement nécessaire que les Congrégations à instituer le soient suivant toutes les règles. A cette fin le T. R. P. Anderledy, d'heureuse mémoire, fit rédiger et imprimer des Instructions pour l'érection canonique et l'agrégation des Congrégations nouvelles. Ces Instructions ne sont pas assez connues. C'est pourquoi l'on vient d'en faire paraître récemment une nouvelle édition, et le T. R. Père Général souhaite vivement que tous ceux des Nôtres qui, à un titre quelconque, s'occupent de nos Congrégations, les aient sous la main et suivent les directions qui y sont données. Il en a été tiré dans ce but un grand nombre d'exemplaires. De plus, pour qu'elles puissent toujours être facilement consultées, et sur le désir exprès du P. Général, on les reproduit ici et dans d'autres publications du même genre. Nous donnons actuellement l'Instruction générale « *Pro Nostris* » et l'Instruction spéciale qui concerne les « Congrégations de la Très Sainte Vierge ». Celle qui regarde « l'Association de la Bonne Mort » viendra plus tard. Des deux Instructions que nous reproduisons aujourd'hui à la suite de cet article, la dernière seule est à communiquer aux prêtres, du clergé séculier ou régulier, dési-

reux d'établir ou d'agréger une Congrégation de la Très Sainte Vierge. En la parcourant, on verra que dans les Règles Communes (Statuta Generalia) des Congrégations de la Ste Vierge, seuls, il est clair, les points essentiels ont pu être indiqués. Celui qui désire de plus amples renseignements les trouvera dans les livres spéciaux écrits sur ce sujet. Qu'il nous soit permis d'appuyer ici sur les paroles suivantes empruntées au Règlement composé par le P. Parthenius et dûment approuvé: « Par est imprimis ut sodales non solum illam (B. Virginem) praecipua veneratione ac peculiari honore prosequantur, verum etiam ut *vitae morumque integritate virtutum illius praestantissimarum exempla imitari*, atque mutuo se ad ejus amorem excitare conentur. »

Il nous faut de plus insister sur un autre point d'une importance aujourd'hui toute spéciale, à savoir que la Congrégation de la Ste Vierge n'est pas une simple Association de prières, mais doit, par sa nature même, être animée de l'esprit apostolique. C'est cet esprit qui poussera ses membres à prendre de généreuses initiatives et à ne pas marchander leur dévouement et leur coopération toutes les fois qu'il s'agira de défendre, de fortifier ou d'étendre le Règne de Notre-Seigneur.

Parmi les bonnes œuvres recommandées aux Congréganistes viennent au premier rang la Confession et la Communion. C'est une excellente occasion de leur bien expliquer la doctrine de l'Église sur la Communion fréquente et quotidienne, de les engager à adopter cette pratique comme le désire si vivement notre Mère la Ste Église, et de leur rappeler le devoir de la préparation et de l'action de grâces avant et après la sainte communion. On se conformera ainsi au 10e décret de la 25e Congrégation Générale.

« 4. Ad communionem frequentiorem ac etiam quotidianam quod attinet, operam dabit (Rector) ut Nostri in ea re secundum normas a S. Sede traditas instituantur et dirigantur.

« 5. De frequenti sive etiam quotidiana fidelium communione, consilia sua vigenti Ecclesiae disciplinae accommodare debent et Decretis Apostolicae Sedis. Sedulam autem praeparationem congruamque gratiarum actionem in Decreto *Sacra Tridentina Synodus* commendatam ipsi quoque commendare ne omittant. »

Je signalerai ici une décision de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers, en date du 18 janvier 1907, relative à l'érection des Confraternités et des Pieuses Unions, dans les églises ou chapelles de religieuses, aussi bien des religieuses à vœux solennels et soumises à la clôture papale que des religieuses à vœux simples. D'après cette décision nos Congrégations, si elles se composent seu-

lement de femmes et de jeunes filles, peuvent (en supposant qu'elles observent le règlement d'usage) être érigées ou continuées dans les dits couvents. S'il s'agit de Congrégations d'hommes ou de Congrégations mixtes, c'est à l'Ordinaire de décider s'il convient de les autoriser dans les églises ou chapelles de ces couvents. Ce serait particulièrement le cas là où la Congrégation n'aurait pas à sa disposition d'autre local où elle pût se réunir.

Les deux Formules ordinaires de Consécration à la Ste Vierge en usage pour la réception des Congréganistes ont été enrichies, le 17 novembre 1906, d'une indulgence de 300 jours chacune. Cette indulgence peut être gagnée non seulement lors de l'admission dans la Congrégation, mais toutes les fois que l'on récite l'un ou l'autre de ces deux touchants Actes de Consécration à Marie. Elle est applicable aux âmes du purgatoire.

A la réception des Congréganistes il est à souhaiter que les médailles soient bénites par un prêtre ayant le pouvoir d'y attacher les indulgences apostoliques : car alors le Congréganiste est assuré de l'indulgence plénière à l'heure de la mort.

Enfin nous appelons d'une façon particulière l'attention sur les deux passages suivants de l'Instruction « pro Nostris » :

« Dans les diocèses où nous avons des maisons et des églises, le consentement de l'Ordinaire n'est pas requis pour l'érection de nos Congrégations dans ces mêmes églises et maisons : suivant une réponse de la S. C. des Indulgences, en date du 25 août 1897, il y est suffisamment pourvu par le consentement de l'Ordinaire à l'érection de la maison.

« Le directeur des Congrégations érigées dans nos églises est nommé par le P. Provincial ou le P. Supérieur de la Mission. Les supérieurs locaux dans leurs propres maisons et églises ont les mêmes facultés que les directeurs eux-mêmes des Congrégations : de plus ils peuvent pour de justes raisons subdéléguer quelqu'un *ad tempus* pour remplacer le P. Directeur (Lettre du T. R. P. Anderledy aux Provinciaux, 31 août 1885). »

Rome, juin 1907. François BÉRINGER, S. J.

INSTRUCTIO PRO NOSTRIS

DE CONGREGATIONIBUS RITE INSTITUENDIS

DE CONGREGATIONIBUS BEATAE MARIÆ VIRGINIS ET BONÆ MORTIS ERIGENDIS ET AGGREGANDIS UNIVERSIM

1. Probe advertant, nullius Congregationis aggregationem fieri posse, nisi canonica ejusdem erectio praecesserit; prius enim sit oportet, quam aggregetur. *Erectio autem canonica est actus legitimae auctoritatis ecclesiasticae sive ordinariae sive delegatae, quo Congregatio in foro ecclesiastico sive canonico primum in suo esse constituitur,* ut deinde per aggregationem seu conjunctionem cum alia Congregatione principali indulgentiarum et privilegiorum eidem concessorum particeps fiat.

2. Praepositus seu Vicarius Generalis Societatis Jesu ab Apostolica Sede instructus est facultate non solum *aggregandi*, sed etiam *erigendi* Congregationes B. Mariae Virginis et Bonae Mortis tum intra tum extra domos et ecclesias Societatis. Ad eas quidem erectiones aggregationesque, nisi de Congregationibus in nostris ecclesiis vel domibus agatur, Ordinarii consensus antea est impetrandus. Qui consensus ne confundatur cum erectione ipsa canonica, quam supra descripsimus; eo enim Ordinarii consensu rite obtento, erigi quidem simul et aggregari Congregatio a Praeposito Generali potest, aggregari solum nequaquam, quippe quae nondum extiterit.

3. Episcopi quoque et Vicarii eorum generales ab eis ad hoc delegati ordinaria gaudent potestate *erigendi* in suis dioecesibus (extra Societatis domos et ecclesias) ut Congregationes ac Sodalitates quascumque, ita etiam Congregationes B. Mariae Virginis ac Bonae Mortis, indulgentias autem iisdem communicare minime possunt *. Quare quoties de canonica erectione alicujus Congregationis Bonae Mortis vel B. Mariae Virginis ab Episcopo seu Vicario ejus generali jam facta certo constat, aggregatio sola a Praeposito Generali erit petenda, ita tamen ut testimonium erectionis jam peractae (seu ejus exemplar) adjungatur litteris ad Praepositum Generalem aggregationis causa mittendis, ut in Instructionibus particularibus est explicatum. Potest tamen, ut paullo prius innuimus, obtento Ordinarii consensu, tum erectio tum aggregatio a Praeposito Generali Societatis Jesu peti, qui uno eodemque diplomate utrumque perficiet.

4. Sciant omnes, ad tollendos vitandosque abusus ab Apostolica Sede jampridem quaedam ita esse constituta, ut nisi accurate sint observata, erectiones atque aggregationes quarumcumque Confraternitatum sive Congregationum nullius sint valoris neque fideles ullo modo indulgentiarum eisdem Sodalitatibus concessarum fiant participes. Hujusmodi sunt ea, quae fel. rec. Clemens PP. VIII in Constitutione « *Quaecumque* » d. d. 7 Decembris 1604 praescripsit et S. Indulgentiarum Congregatio Decreto d. d. 8 Januarii 1861 iterum inculcavit magisque determinavit; ex quibus potiora in Instructione de Congregationibus Bonae Mortis rite instituendis pag. 1, litt. *a-h* adduximus.

5. *A praedictis statutis Clementis VIII et Sacr. Indulgentiarum Congregationis omnino exemptae sunt Congregationes B. Mariae Virginis omnes tum quae intra tum quae extra ecclesias et domos nostras sunt erectae et aggregatae,* ut dictum est in Instructione de iisdem rite instituendis. — Congregationes autem Bonae Mortis statutis illis generatim sunt subjectae. Ideo v. g. diploma aggregationis cum indulgentiarum catalogo ante promulgationem Episcopo est praesentandum.

---

* Missionum Episcopi, facultatibus specialibus a S. Congregatione de Prop. Fide instructi, simul cum erectione Congregationum etiam indulgentias iisdem concessas communicare possunt. Quod si fecerint non ideo Congregationes ejusmodi ad nostras Primarias Romanas pertinere censentur.

Attamen Leo PP. XIII benigne permisit, ut etiam plures Bonae Mortis Congregationes in eodem loco erigantur, atque diploma nostrum erectionis et aggregationis a communiter praescripto diversum retineatur.

6. Itaque cum sacerdos aliquis, sive saecularis, sive regularis, de aliqua ex his Congregationibus extra domus et ecclesias nostras instituenda agere incipit, ne unquam neglectis omnibus statim ei diploma aliquod a Praeposito Generali subscriptum offeratur, sed primum ei « Instructio » ad eam, de qua agitur, Congregationem instituendam tradatur, ex qua perspiciat, quibus ad erectionem impetrandam opus sit ; nimirum : ut statuta Congregationis erigendae Episcopo proponat, ejus consensum et commendationem impetret ; ut litteris necessariis ab Ordinario obtentis ad Praepositum Generalem Societatis scribat (vel scribere faciat aliquem e nostris), prout in Instructione praedicta latius explicatur.

7. Deponentur etiam in posterum, sicut hucusque fieri consuevit, plura diplomata ab A. R. Patre Nostro subscripta et sigillo munita apud RR. PP. Provinciales et Superiores Missionum ; attamen Adm. Rev. P. N. Decreto S. Congregationis Indulgentiarum d. d. 3 Decembr. 1892 innixus diserte declarat, ea diplomata nullum habitura valorem, antequam ipse de Congregatione erigenda vel aggreganda eo modo, quo in Instructionibus dictum est, certior factus, expresse monuerit, diploma posse tradi iis, quorum interest ; *quod quidem de Congregationibus sive intra sive extra domus et ecclesias nostras erigendis vel aggregandis valet.* Tum demum diplomati ea accurate inscribantur, quae paullo post indicabimus.

DE CONGREGATIONIBUS IISDEM « IN DOMIBUS ET ECCLESIIS SOCIETATIS » RITE INSTITUENDIS

In iis dioecesibus, ubi domus et ecclesias habemus, Ordinarii consensus non est necessarius pro singulis nostrarum Congregationum erectionibus ibidem faciendis ; satis enim provisum jam est per consensum praestitum ab Ordinario pro erectione domus ibidem, secundum responsum S. Congreg. Indulg. d. d. 25 Aug. 1897.

1. *Congregationes Bonae Mortis* etiam in ecclesiis Societatis subjectae sunt statutis Clementis PP. VIII et S. Congregationis Indulgentiarum supra indicatis ; ideo Instructio de hisce Congregationibus data a nostris quoque observari debet. Praeterea haec specialiter sunt notanda :

a) Eae quidem Congregationes semper a Praeposito Generali et eriguntur et aggregantur.

b) Statuta generalia retineantur ; quodsi quid majoris momenti in eis immutandum videatur, Praepositus Generalis Societatis erit consulendus.

c) Praesidem Congregationis in ecclesiis nostris constituit Praepositus Provincialis vel Superior Missionis. Superiores autem locales in suis domibus et ecclesiis easdem facultates habent, quas ipsi earumdem Congregationum praesides, in quorum etiam locum justis de causis alios ad tempus subdelegare poterunt. (Litt. A. R. P. Anderledy ad Provincial. d. d. 31 Aug. 1885).

2. *Congregationes B. Mariae Virginis* in domibus et ecclesiis Societatis erigendae et aggregandae sunt omnino exemptae a Decretis Clementis VIII etc. ; iisdem tamen regulis adstringuntur, quae in Instructione de Congregationibus B. Mariae Virginis rite instituendis continentur, his tantum exceptis :

a) Eriguntur semper simulque aggregantur a Praeposito Societatis Generali*.

b) Statuta generalia a Praepositis Generalibus Societatis jampridem approbata in-

* In regionibus Missionum nostrae Societati subjectarum Episcopus seu Vicarius Apostolicus has Congregationes canonice quidem erigere potest, si ecclesiae parochiales sunt vel dioecesanae, aggregatio vero a Praeposito Generali petenda est, ut ejusmodi Congregationes cum Primariis Romanis intimo nexu conjungantur.

tegra conserventur; nova ne indicantur, nisi eidem Praeposito Generali proposita et ab eo fuerint approbata. Necesse non est, ut statuta proponantur Episcopo.

c) Praesides singularum Congregationum a Praeposito Provinciali vel Superiore Missionis constituuntur. Superiores autem locales iisdem facultatibus gaudent, quas modo (l. c.) assignavimus.

d) Quae versus finem Instructionis supradictae sub n. 6 *praesidibus* commendantur, a nostris eo, quo hucusque peracta sunt, modo fiant: neque enim ibi de rebus necessariis agitur, excepta inscriptione novorum sodalium in libro Congregationis, quae semper fieri debet.

RATIO DIPLOMATIBUS INSCRIBENDI

Illa quae pertinent ad particularem aliquam Congregationem B. Mariae Virginis vel Bonae Mortis erigendam vel aggregandam, diversa est pro casibus diversis quos hic singillatim notamus:

1. *In diplomate Congregationis B. Mariae Virg.:*

a) quando *Ordinarius loci* ipse extra domos et ecclesias Societatis Jesu *erectionem canonicam perfecit,* quatuor lineis vacuis haec sunt inscribenda:

Congregationem juvenum studiosorum (vel virorum, puellarum, utriusque sexus Christifidelium etc.) sub invocatione B. Mariae Virginis Annuntiatae (vel Immaculatae Conceptionis, vel....) et S. Aloysii (vel S. Joseph vel S. Annae etc.) in.... dioecesis.... a Revmo et Illmo D. D. Episcopo *N. N.* die.... mensis.... anni.... canonice erectam.

b) si extra domus et ecclesias Societatis Praepositus Generalis cum Ordinarii consensu erigit et aggregat:

Congregationem.... *(cetera ut supra ad* a, *sed in fine loco* a Rmo etc. *scribatur:)* de consensu Rmi et Illmi DD. Episcopi *N. N.* erigimus eandemque.

c) in domibus et ecclesiis Societatis:

Congregationem.... *(cetera ut supra ad* a, *sed in fine omittantur verba illa:* a Rmo.... canonice erectam, *et dicatur solum:)* erigimus eandemque.

2. *In diplomate Congregationis Bonae Mortis:*

a) quando *Ordinarius loci* ipse extra ecclesias Societatis *erectionem canonicam perfecit,* spatiis vacuis haec inscribantur:

In ecclesia Sancti *N*.... loci.... dioecesis.... a Revmo et Illmo D. D. Episocopo *N. N.* die.... mensis.... anni.... canonice erectam et pro aggregatione litteris nobis commendatam.

b) si *Proepositus Generalis* extra Societatis ecclesias cum Ordinarii consensu *erigit et aggregat:*

In ecclesia Sancti *N*.... loci.... dioecesis.... attentis Revmi et Illmi D. D. Episcopi.... consensu ac litteris testimonialibus, quibus ejus institutum, pietas ac religio commendatur, canonice erigimus et.

c) In ecclesiis Societatis: in ecclesia Sancti *N*.... loci.... dioecesis.... canonice erigimus et.

In fine semper scribatur: Datum Romae die.... mensis.... anni.... prout in litteris indicatur, quibus Praepositus Generalis erectionem et aggregationem concessit.

A. M. D. G.

INSTRUCTIO

DE CONGREGATIONIBUS B. MARIAE VIRGINIS RITE INSTITUENDIS

STATUTA GENERALIA

1. *De fine.* — Congregationes B. Mariae Virginis id sibi imprimis proponunt, ut in sociorum animis eximiam quandam erga B. V. Mariam devotionem excitent et foveant, quo speciali tantae Matris protectione muniti tum vitam pie christianeque instituant, tum mortem aliquando feliciter obeant.

2. *Exercitium sodalium commune et praecipuum.* — Statuta die et hora, ut plurimum semel in hebdomada, conveniunt, ut praesidis adhortatione, lectione librorum devotorum, precibus atque canticis communibus, piis meditationibus aliisve religionis exercitiis in se devotionem erga beatissimam Virginem ac pietatem promoveant.

In eundem finem saepius, imprimis diebus B. Mariae Virgini sacris, universi simul sacra Communione se reficiant ; sex dies Dominicos continuos more solito honori S. Aloysii consecrent ; quotannis semel, si possunt, exercitiis spiritualibus per aliquot dies vacent.

3. *Alia opera bona sodalibus commendanda :* singulis diebus Patronam suam particularibus precibus salutent — sic in Prima Primaria sodales mane et vespere ter *Ave Maria* recitare jubentur ; — si commode possunt, quotidie rosarium B. Virginis vel ejus officium vel aliquam saltem eorum partem persolvant ; vespere conscientiae examen instituant ; aliquid temporis meditandis rebus divinis vel libris piis legendis tribuant ; quotidie, si possunt, sanctissimo Missae sacrificio intersint ; semel saltem in mense ad Poenitentiae et Eucharistiae Sacramenta accedant ; omnia, quae ad Ecclesiae et religionis incrementum atque defensionem faciunt, sedulo promoveant ; a fide vel a virtutis christianae tramite aberratos exemplo et institutione ad salutis viam reducere satagant ; misericordiae operibus idque maxime erga sodales infirmos diligenter vacent ; mortuos vero sodales ad sepulcrum deducant et peculiaribus precibus Deo commendent ; denique non iis solum virtutibus acquirendis insistant, quibus nemo christianus carere potest, sed etiam socios suos pietate, puritate, humilitate, modestia, diligentia atque industria in status sui officiis obeundis antecellere studeant.

4. — *Statuta peculiaria* (localia), si quae in Sodalitatibus alicubi videbuntur adjicienda, statutis generalibus supra recensitis sunt conformanda, quantum temporum locorumque conditiones suadebunt.

DE ERECTIONE ATQUE AGGREGATIONE

1. Praeposito seu Vicario Generali Societatis Jesu a Summis Pontificibus collata est potestas erigendi et aggregandi Congregationes B. Mariae V. tum intra tum extra domos et ecclesias ipsius Societatis, idque ita, ut in ea re statutis in Bulla Clementis PP. VIII « *Quaecumque* » et in Decreto S. Congregationis Indulgentiarum d. 8 Januarii 1861 minime adstringatur.

Nunquam vero Congregatio aliqua Primae Primariae aggregari potest, quae vel a S. Sede jam indulgentias obtinuerit vel alteri Archiconfraternitati sit aggregata.

2. Eae Sodalitates in omnibus ecclesiis, oratoriis, collegiis, seminariis aliisve locis

piis erigi possunt « pro scholaribus aliisque Christifidelibus »; atque in singulis ecclesiis, oratoriis, etc. non una tantum, sed etiam plures « pro personarum frequentia vel qualitate ».

3. Omnes Sodalitates sive Congregationes, quae Primae-Primariae Romanae aggregari desiderant, aliquod B. Mariae Virg. festum vel mysterium in titulum suum assumant eamque in Patronam peculiarem sibi eligant; nihilominus etiam alius titulus secundarius sive Patronus adjungi sive retineri potest.

4. Singulis Congregationibus praesit *sacerdos* ab Ordinario loci rite constitutus, qui in officio suo exequendo ut plurimum a magistratu quodam a sodalibus electo adjuvatur. De cujus magistratus eligendi ratione, officiis, etc. consulantur precum libri, qui in usum sodalium vulgati sunt plurimi.

5. Sodalitatum, quae per diversas orbis partes eriguntur, statuta pecularia sive localia si quae sunt, Ordinario loci, i. e. Episcopo ipsi vel Vicario generali *ad id delegato* sunt proponenda, ut ea approbet, Sodalitatem canonice erigat, aggregationem ad Primariam Romanam commendet et praesidem Sodalitati erectae assignare dignetur.
Atque haec omnia hujusmodi litteris ab Episcopo peti possunt:

Reverendissime et Illustrissime Domine,

N. N. motus desiderio promovendi et dilatandi devotionem erga B. Mariam Virginem humiliter petit a Te, Reverendissime et Illustrissime Domine: *1)* ut Congregationem (juvenum, virorum....) sub titulo B. Mariae Virg. Annuntiatae (vel Immaculate Conceptae....) et S. Aloysii (vel S. Stanislai, Josephi ....) in .... erigas, approbando simul ejusdem statuta hisce litteris inclusa; *2)* ut Rev. Dom. N. N. parochum, capellanum .... (ejusque successores) constituas Congregationis praesidem; *3)* ut Congregationem ita erectam Praeposito Generali Societatis Jesu pro aggregatione ad Primariam Collegii Romani commendare velis.

6. Erectione canonica et commendatione ab Episcopo obtentis, impetrandum est a Praeposito Generali Societatis Jesu, ut ipsam Congregationem Primariae Romanae aggreget. Quod quidem in hunc fere modum fieri potest:

Adm. Rev. Pater,

Quum Reverendissimus Dominus N. N. Episcopus N. Congregationem juvenum studiosorum (vel virorum, vel ....) sub titulo B. Mariae Virg. Annuntiatae (vel Immaculate Conceptae, vel ....) et S. Aloysii (vel S. Josephi ....) in ecclesia S. (vel capella S. .... , seminario .... , etc.) loci .... dioecesis .... canonice jam erexerit eamque pro aggregatione ad Primariam Collegii Romani Congregationem benigne commendaverit, prout documenta hisce litteris adnexa testantur *, infrascriptus orator, ejusdem Congregationis praeses, Paternitatem tuam humiliter rogat, ut dictam Congregationem Primariae Collegii Romani Congregationi aggregare velis cum communicatione omnium indulgentiarum et gratiarum eidem concessarum.

(Reverendissimo P. Generali S. J., Roma, via di S. Nicola da Tolentino, 8). N. N.

Si vero Episcopus (statutis peculiaribus si quae fuerint approbatis) Congregationis erectionem a Praeposito Generali fieri maluerit, *in litteris ad eundem dirigendis* erectio et aggregatio simul petendae sunt, *adjuncto Episcopi testimonio et commendatione. — Formula litterarum tunc erit haec:*

Adm. Rev. Pater,

Quum infrascriptus orator N. N. Congregationem juvenum (vel puellarum vel ....) sub titulo Annuntiationis (vel Immaculatae Conceptionis, vel ....)

*. Adjungendum est scilicet *documentum erectionis canonicae* vel ejus exemplar (copia) *simul cum commendatione Episcopi pro aggregatione perficienda.*

*beatae Mariae Virginis et S. Aloysii (vel S. Josephi, vel ....) in ecclesia S. N. (vel in capella S. N .... in seminario ....) loci .... dioecesis.... constituere desideret, Reverendissimo Domino N. N. Episcopo N. statuta ejusdem peculiaria jam proposuit atque ab eo consensum et approbationem pro ejusdem erectione et aggregatione obtinuit (prout documentum hic adjunctum testatur) **. Quare idem Orator Paternitatem tuam humiliter rogat, ut dictam Congregationem erigere erectamque Primariae Collegii Romani Congregationi aggregare velis cum communicatione omnium indulgentiarum et gratiarum eidem concessarum.*

N. N.

(Reverendissimo P. Generali S. J., Roma, Via di S. Nicola da Tolentino, 8).

DE SODALIUM COOPTATIONE

1. Litteris demum (erectionis et) aggregationis a Praeposito Generali acceptis sodales cooptari possunt.

2. Qui in Sodalitatem cooptari desiderant, ut plurimum nisi peracto aliquo probationis tempore non recipiantur. In eo quidem temporis spatio, si per Congregationis statuta localia ita provisum sit, jam ad officia sodalium communia admitti possunt; in Sodalitatis vero magistratum non eligantur.

3. Sodales, si commode fieri potest, recipiantur die aliquo B. Mariae Virgini sacro, et eo quidem ritu et pompa, quae in libris in sodalium usum vulgatis describuntur. Probe vero advertendum, formulam : Ad majorem Dei gloriam .... (vel aliam similem), qua ipsa in Sodalitatem receptio pronuntiatur, non a sodali qui *praefecti* munere fungitur, sed a *praeside* ipso per Ordinarium constituto vel ab ejus delegato legitimo esse proferendam.

> *Romae in Congregatione Prima-Primaria praeses, postquam fideles se formula consueta Beatissimae Virgini consecrarunt, eosdem his verbis recipit : « Ego ex auctoritate Adm. Rev. P. Praepositi Generalis Societatis Jesu vos in Beatissimae Virginis Mariae ab Angelo salutatae Congregationem Primam-Primariam recipio atque omnium indulgentiarum participes efficio ; et nunc quidem nomina vestra referantur in album Congregationis, in aeternum vero scripta sint in coelis ». Quibus dictis praeses, acceptis candelis a sodalibus ante se genuflexis, receptionis testimonia singulis tradit haec dicens : « Accipe has patentes litteras, quibus assertus es B. Mariae Virginis filius, sed tu melius moribus ac pietate te ejusdem filium exhibe. Interim, te cum prole pia benedicat Virgo Maria ». Tum eis bene precatur, quo facto a secretario eis libelli distribuuntur quibus Sodalitatis preces et regulae continentur.*

Ad tollendam omnem dubitationem monemus, in solemni receptionis ritu non omnia esse plane necessaria, immo stricte loquendo sufficere ut certa voluntas tum ejus, qui recipitur, tum ejus, qui illum recipit, signo aliquo externo sit manifestata. Praeterea *inscriptio nominis* novi sodalis in librum Congregationis *omnino requiritur.*

4. Sodales ut plurimum a praeside ipso per Episcopum constituto recipiantur. Attamen rec. m. Leo PP. XIII Rescripto S. Congregationis Indulg. d. d. 23 Junii 1885, praemissa sanatione omnium adscriptionum cum quolibet defectu peractarum, omnibus harum Congregationum praesidibus benigne permisit, ut ex rationabili causa alium sibi sacerdotem (qui v. g. majoris solemnitatis causa invitetur) substituere possint ad recipiendos fideles, qui adscribi desiderant, ad benedicenda numismata et alia praesidum munia exercenda.

Quominus absentes in Sodalitatem cooptentur, Decretis S. Congregationis Indulgentiarum d. d. 13 Aprilis 1878 et 26 Novembris 1880 generatim prohibetur ; conceditur

---

**. Sufficit nimirum adjungere documentum, quo Episcopus consensum pro Congregatione a Præposito Generali erigenda et commendationem pro ejusdem aggregatione testatur.

tamen Congregationum moderatoribus eorumque delegatis ut in casibus singularibus dispensare possint a statuta forma inter praesentes, ac absentes etiam per singularem seu extraordinariam exceptionem rite adscribere.

5. Ut erectio et aggregatio gratis omnino nulla mercede exacta praestantur, ita pro inscribendis quoque sodalibus per se nihil exigi potest praeter ea, quae secundum statuta illius loci approbante Episcopo in expensas pro foliis vel libellis inscriptionis, ornamentis oratorii, etc. deputantur. (Vide Instr. de Congr. *Bonae Mortis*, I, pag. 1, litt. g).

6. *Praesidibus* singularum Congregationum plurimum commendatur:

a) ut testimonia receptionis typis imprimi curent, quibus in altera folii parte brevis indulgentiarum elenchus, statuta Congregationis et ordo officiorum adjungantur, ad quae sodales singulis vel alternis hebdomadis conveniunt;

b) ut librum, qui « Congregationis liber » dicatur, provideant, in eoque describantur: 1. primo loco litterae approbationis ac consensus Episcopi; 2. diploma erectionis et aggregationis seu ejus breve compendium; 3. statuta Congregationis; 4. nomina singulorum sodalium addito die, quo quisque in Congregationem est cooptatus; 5. decisiones graviores ipsius magistratus atque insigniores Sodalitatis eventus.

QUAEDAM A S. INDULGENTIARUM CONGREGATIONE DECRETA

1. In iis regionibus ubi conventus Sodalium hebdomadarii diebus ferialibus utilius habentur, in quibus tamen Sodales, quominus ad sacramenta poenitentiae et Eucharistiae accedant, laboribus impediuntur, vel ubi alia rationabilis causa obtinet, ad eam indulgentiam lucrandam sufficit ut Sodales aliquo intra hebdomadam die — praecedenti vel eodem die peccata confessi — ad S. Communionem accedant atque in capella Sodalitatis preces praescriptas persolvant. (Leo XIII Rescript. S. C. Indulg. 27 Aprilis 1887).

2. Quod attinet ad praedictas pias preces effundendas, non requiruntur preces speciales praeter illas, quae a Sodalibus una simul recitari solent in conventibus hebdomadariis, dummodo communes illae preces intentione ad mentem Summi Pontificis dirigantur.

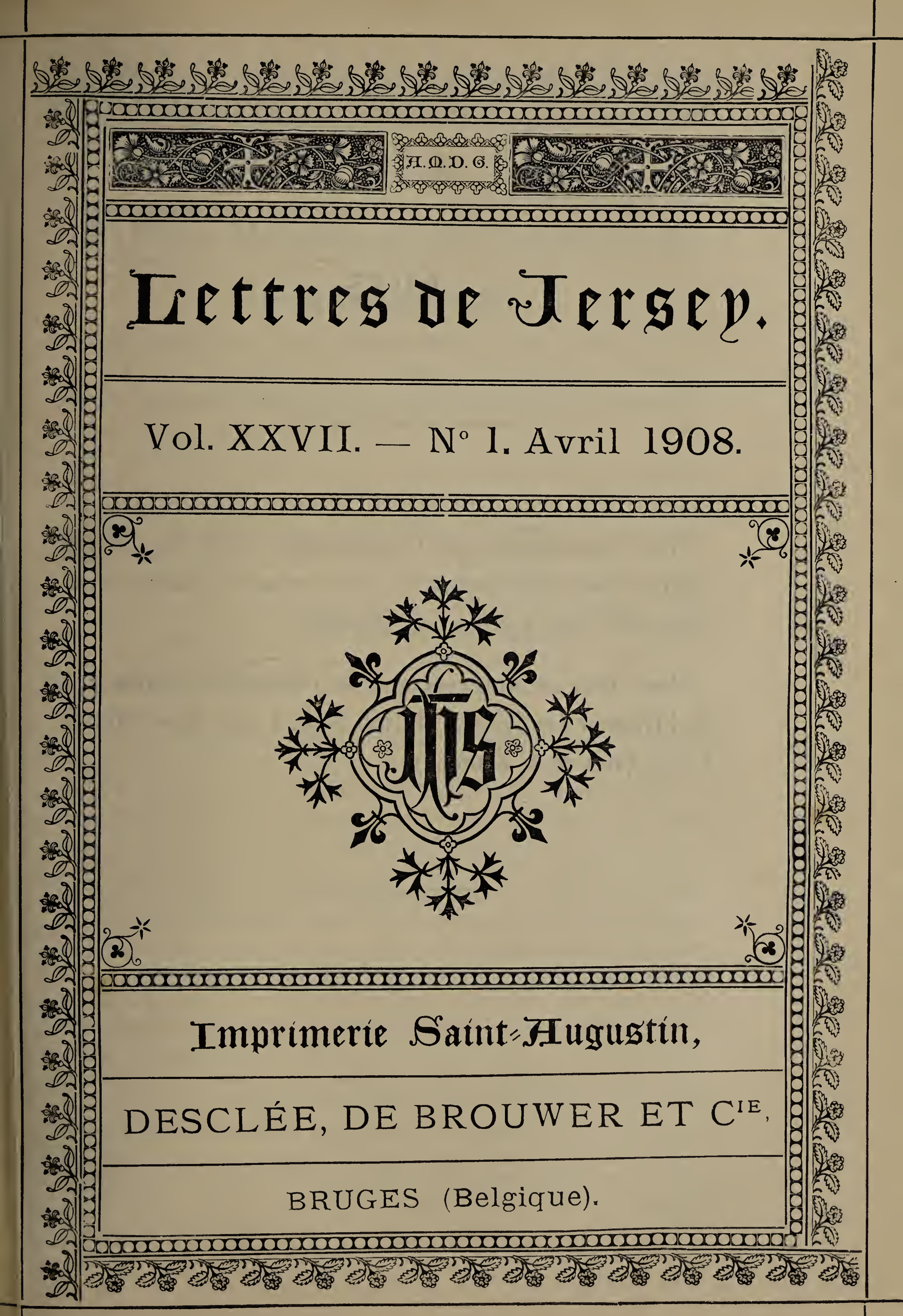
3. Indulgentiae conventibus hebdomadariis concessae non ita sunt intelligendae ut, si conventus non qualibet hebdomada, sed quolibet quarto decimo tantum die vel bis in mense habeantur, eo ipso indulgentiis careant. (Leo XIII Rescript. S. C. Indulg. 29 Iulii [26 Aug.] 1893).

A. M. D. G.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES
Année 1907


IHS

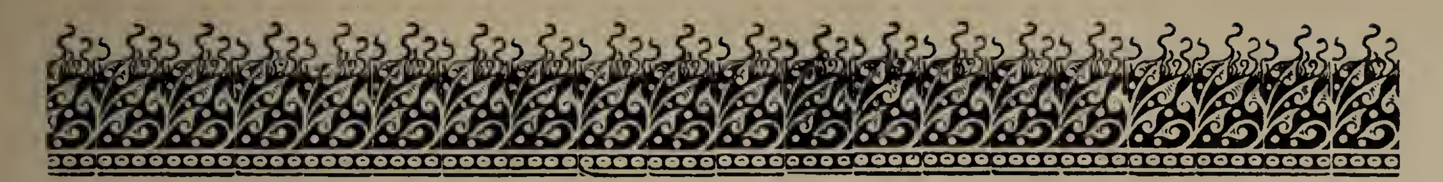
Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie. LILLE-PARIS-BRUGES. — 5050.


A.M.D.G.
Lettres de Jersey.
Vol. XXVII. — N° 1. Avril 1908.
IHS
Imprimerie Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie.
BRUGES (Belgique).

AVIS

Nos Souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. l'Éditeur des *Lettres*, Maison Saint-Louis, Saint-Hélier, Jersey (Iles de la Manche).



LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Autour du Scolasticat.

Décret Impérial en faveur des Chrétiens. — *(du P. Guimbretière.)*

LE 22e jour de la 8e lune. — 29 septembre 1907. — Sa Majesté l'Empereur Koang siu, ou plutôt l'Impératrice Douairière a promulgué un décret sur la protection à accorder aux missionnaires et aux chrétiens.

Malgré tous les traités conclus entre la Chine et les Puissances; malgré tous les édits émanés de Pékin depuis trois siècles, malgré même la récente répression des Boxeurs en 1900, il ne se passe jamais longtemps sans que l'on ait à déplorer, soit dans une province de l'Empire, soit dans une autre, le pillage d'une église, ou le massacre de quelque missionnaire. Jusqu'ici, la cour de Pékin est restée impuissante à conjurer de tels malheurs; les victimes de ces deux dernières années ne le prouvent que trop. Tentant un nouvel effort, elle vient de publier ce nouveau décret en faveur des chrétiens.

Ce décret, tous les journaux chinois, tous les journaux étrangers publiés en Chine, se sont hâtés de le reproduire et de le commenter. Le principal organe protestant de Chang-Hai en attend monts et merveilles. Flatterie, ou manque d'information? Les deux sans doute. Quoi qu'il en soit, un des Nôtres a cru utile de remettre les choses en leur vrai jour. Son article, paru dans l'*Echo de Chine*, disait en substance: « Sans doute, il faut savoir gré au gouvernement chinois de l'acte excellent qu'il vient de faire; mais tant d'autres décrets, aux termes non moins favorables, furent insuffisants à nous protéger! Que pourra celui-ci? l'avenir va le dire. Ne soyons point défiants ni ingrats; mais ne soyons pas non plus des imprudents. Les meilleurs décrets sont les décrets divins qui nous gardent, nous et nos chrétiens. »

Peut-être quelques lecteurs des Lettres de Jersey seront-ils heureux de lire le nouvel édit impérial. Nous leur en offrons ici la version faite sur le texte publié par le Hoei-pao, ou *Journal de Zi-Ka-Wei*. Un des rédacteurs au Hoei-pao, vieux type presque disparu du Chinois Lettré, y a joint un commentaire. C'est du meilleur style chinois. Malheureusement, notre traduction n'en peut donner qu'une faible idée.

Décret impérial (1).

Le 22e jour, de la 8e lune, le Conseil impérial a reçu avec respect un décret de l'Empereur conçu en ces termes : Protéger les missionnaires est clause consignée dans les traités avec les Puissances. Par conséquent, tout missionnaire étranger résidant en Chine, a droit et pour sa vie et pour ses biens, à la protection des mandarins locaux. Or, ces dernières années, dans chaque province de l'Empire, des églises ont été dévastées, des missionnaires massacrés. Ces malheurs se renouvellent encore partout. Le gouvernement impérial en est profondément attristé. Il cherche à deviner pourquoi peuple et chrétiens ne peuvent vivre en paix ensemble. La cause, il la trouve dans l'insuffisance administrative des mandarins. Dans le passé, des règlements furent établis pour défendre de maltraiter les missionnaires et les chrétiens paisibles. De plus, il fut statué que s'ils violaient les lois chinoises, ce serait au mandarin d'en juger d'après ces mêmes lois de l'Empire. Tout est donc clairement délimité.

Aussi, la Cour Impériale ordonne à tous les vice-rois et gouverneurs de province, de se hâter de choisir dans les traités sino-étrangers, les articles les plus importants sur la propagande religieuse, de les réunir en un volume imprimé, qu'ils feront parvenir à tous les mandarins sous leurs ordres. Ils les préviendront sévèrement d'en étudier avec soin le contenu. Si, à l'avenir, surgissent des affaires avec les missionnaires étrangers, les traités seront ce sur quoi les mandarins devront se baser pour en juger. Quant au peuple et aux chrétiens, tous sont également les tendres enfants (les bébés roses) de l'Empereur. Tous sont également soumis à son gouvernement. Soit qu'ils violent les lois chinoises, ou fassent appel aux tribunaux, les mandarins doivent absolument garder la neutralité religieuse et juger d'après les lois et la justice. Qu'ils se gardent d'être alors partiaux et de chercher de faux prétextes à leurs jugements ; ainsi tous nos sujets obéiront avec joie. En outre, il faut que, selon les circonstances, les mandarins avertissent soigneusement peuple et chrétiens d'avoir à vivre en paix, dans leurs conditions respectives. Si les mandarins veulent agir uniquement selon la justice, alors les chrétiens et ceux qui ne le sont pas, ne se jalouseront, ne se haïront plus. S'il est des vauriens qui répandent de fausses rumeurs et provoquent des troubles, en tout temps, il les faut surveiller de près. Dès qu'une affaire surgit, on doit immédiatement aviser à l'arrêter. S'il est des mandarins locaux qui ne

1. Cf. Hoei-pao, 28e jour de la 7e lune = 5 octobre.

connaissent pas les susdits traités, soit qu'ils soient ignorants et partiaux, soit qu'ils soient peureux et routiniers, les affaires fermentent et deviennent graves.

En pareille occurrence, il faut faire une enquête, puis, juger et punir de tels mandarins. Prenez cet édit et faites le connaître dans tout l'Empire. C'est la volonté impériale.

COMMENTAIRE DU DÉCRET IMPÉRIAL, PAR HIANG-SIUE-WONG. (1)

« Le décret impérial dit: protéger les missionnaires est chose écrite dans les traités. Les mandarins doivent protéger la vie et les biens de tous les missionnaires en Chine. Païens et chrétiens sont les tendres enfants de l'Empereur, et tous également sont soumis aux lois de l'Empire. Toutes les affaires doivent être traitées d'après la justice et les lois. Si les mandarins sont peureux et routiniers, ignorants et partiaux, alors les affaires fermentent et s'aggravent. En pareil cas, les mandarins méritent une enquête, et doivent être punis selon leur faute. »

Grandes, certes, sont les paroles de l'Empereur! C'est vraiment l'idéal pour pacifier païens et chrétiens. Maintenant je vois que parmi les mandarins, la moitié craint les affaires et reste routinière; l'autre moitié est ignorante et partiale. En somme, parce que les règles de propagation religieuse insérées dans les traités, n'ont pas été réunies en volume et résumées, les mandarins les ignorent. Ignorant les décrets, ils ne peuvent juger selon la justice; ne jugeant pas selon la justice, ils sont cause que les affaires surgissent. Une fois la situation grave, les deux partis en différend, y perdent. Si on porte atteinte à la vie et aux biens des chrétiens, on a beau donner des compensations, les missionnaires n'obtiennent pas la réalisation de leurs désirs; si l'on nuit aux païens, ils ont peine à se faire rendre justice. De là, mécontentement de tous les païens. Ainsi naissent des antipathies, des haines, des querelles. Toutes ces calamités viennent de l'indécision des mandarins.

Aujourd'hui, ils ont beau arranger une affaire entre païens et chrétiens, demain une autre surgira. S'ils jugent ici quelques fauteurs de trouble, et là quelques autres, ils le font avec l'impétuosité du vent qui souffle et de l'ouragan qui terrifie. Mais cela n'empêche pas les affaires de recommencer et les fauteurs de trouble de rester les mêmes. Pourquoi païens et chrétiens désireraient-ils être ennemis? La seule raison est dans l'ignorance des mandarins. Maintenant l'Empereur ordonne et hâte la publication des décrets les plus néces-

1. Cf. Hoei-pao, 13e jour de la 9e lune — 19 octobre.

saires sur la propagande religieuse, et veut qu'on distribue, à chaque mandarin de l'Empire, un exemplaire du volume publié. Et si à l'avenir surgissent des différends entre païens et chrétiens, ils les régleront d'après les décrets. Ainsi tout le peuple sera naturellement obéissant.

Il me semble que les missionnaires qui connaissent les lois, devraient enseigner aux chrétiens ce qu'ils doivent faire et ne pas faire. Personne alors qui n'obéit aux lois de l'Empire! Donc rien de plus urgent que l'impression de l'ouvrage commandé; on ne saurait attendre.

Les nouveaux missionnaires au collège de Zi-Ka-Wei.

(du P. R. Hamon.)

8 octobre 1907.

Le Dimanche 22 septembre, fête de N.-D. des Sept-Douleurs, nous avons visité à Zi-Ka-Wei le collège St-Ignace et nous y avons été reçus par les 300 élèves, dont une partie païens. Trois discours; l'un en chinois, l'autre en anglais auquel répondit le P. Horan, et le dernier en français, lu par un catéchumène. En voici le texte qui vous montrera les sentiments que sont capables de comprendre ces enfants.

« Mes Révérends Pères. — Chaque année l'arrivée des Missionnaires est une fête pour le collège, et c'est un besoin de nos cœurs de vous remercier.

Il y a un mois, c'était en France la fête des adieux; on vous félicitait, on vous enviait et tout bas peut-être l'on pleurait; il est bien juste que nous vous disions que nous comprenons votre sacrifice.

Nous vous remercions au nom de tant de chrétiens qui vous attendent et ont besoin de votre aide, au nom de tous ceux qui errent en dehors du droit chemin; ceux-là, jamais peut-être ne vous remercieront; ils ne comprendront jamais peut-être le prix de votre venue. Ceux-là vous les avez côtoyés par milliers hier en traversant les rues de Chang-Hai et à peine ont-ils eu un regard d'étonnement pour vos soutanes noires et pas un ne s'est demandé pourquoi vous veniez de si loin. Eh bien, mes Révérends Pères, nous qui, grâce à Dieu, savons ce pourquoi, laissez-nous vous remercier pour eux et pour nous.

Ce sacrifice, mes Révérends Pères, a été partagé par d'autres; et en cette fête de N.-D. des Sept Douleurs, pouvons-nous oublier vos mères! Le rêve longtemps caressé de vous voir monter à l'autel, le désir si légitime de vous avoir près d'elles à leurs derniers mo-

ments, elles ont dû en faire l'holocauste à Dieu. Au moins, mes Révérends Pères, vous leur direz quand vous leur écrirez que les enfants de Zi-Ka-Wei ont pensé à elles, ont prié pour elles et les remercient du fond du cœur.

Et maintenant, mes Révérends Pères, daignez commencer en nous bénissant votre apostolat parmi les Chinois. » —

Le P. Gauchet, notre supérieur de voyage, répondit au nom de tous; puis les trois prêtres donnèrent leur bénédiction à tous les enfants, chrétiens et païens, qui s'étaient mis à genoux.

L'anniversaire de naissance d'un missionnaire. — *(du P. R. Hamon.)*

Chang-Hai, 8 octobre 1907).

Le jour de notre arrivée à Chang-Hai nous reçûmes l'invitation d'aller en pleine ville chinoise, chez un Père Chinois septuagénaire, le P. Sen, dont les chrétiens, selon la coutume, devaient fêter les 70 ans.

Le lendemain, vers 8 h. ½ nous nous rendions donc au Lao-tié-tsu-dang ou l'Eglise de l'Immaculée-Conception. Ce qu'on appelle la ville chinoise n'est plus que l'ancienne ville, car maintenant la partie habitée par la population chinoise s'étend bien en dehors, même au-delà des concessions étrangères et le faubourg de Tong-ka-dou où nous avons notre église de St-François-Xavier, est à lui seul aussi grand que l'ancienne ville. Celle-ci est entourée d'un canal, c'est-à-dire d'un grand ruisseau d'eau sale, dépotoir public qui baigne les murs de la ville. Nous entrons par la porte du Nord; et maintenant, attention où l'on met le pied, et tâchons d'avoir le cœur solide. Sans se laisser bousculer par le flot de passants, tous chinois, qui grouillent dans ces rues trop étroites, regardons à droite et à gauche les boutiques fort intéressantes où s'étalent les marchandises. Ici c'est le quartier des peintres et dessinateurs; là les sculpteurs, les ébénistes, les marchands d'ivoire, etc., et ainsi pour chaque corps de métier, pour chaque sorte de marchandise. Tous d'ailleurs sont syndiqués et marchent comme un seul homme dans chaque syndicat, syndicats sans lesquels rien ne se fait en Chine et avec lesquels il faut compter.

Mais les figures, non moins curieuses, se font cependant plus aimables à notre passage. Voici un grand garçon en uniforme qui nous sourit, puis d'autres petits, suivis d'autres encore qui montrent leurs dents blanches à notre vue. Tout cela, ce sont des enfants du P. Sen, de bons petits chrétiens dont les plus âgés viennent de faire la Sainte Communion pour le vénéré jubilaire, et que

nous reverrons tous dans quelques instants lors des souhaits de fête et de longue vie.

Nous entrons à l'église où chrétiens et chrétiennes en grand nombre achèvent leur action de grâces. Dans le chœur est le bon P. Sen. Nous prions quelques instants, puis le Père vient vers nous et nous emmène dans la salle de réception toute pavoisée d'inscriptions et de banderoles. Là sont déjà le P. Hermand et le P. Roberfroid, venus de Zi-Ka-Wei la veille au soir pour la fête. Nous saluons aussi le P. Mâ, fort aimable. C'est l'heure de la cérémonie des souhaits. Au fond de la grande cour où les élèves de l'école St-Jean-Berchmans prennent leurs ébats, se dresse une grande estrade sur laquelle se presse déjà une foule de notables en grand habit, ouvriers du syndicat catholique et chrétiens, qui ont pu y prendre place. Pour y parvenir il nous faut passer, à la suite du P. Sen, dont nous formons l'état-major ou la garde d'honneur, entre deux rangées d'élèves en grand uniforme militaire, armés de fusils de bois et présentant les armes; à chaque extrémité, sabre au clair, un jeune officier, vêtu comme tous les soldats à l'européenne. Sous la direction du P. Hermand, la fanfare exécute le salut au drapeau, tandis que des centaines de pétards ébranlent l'air et font savoir au loin que les chrétiens du P. Sen savent fêter splendidement celui qu'ils aiment. Nous voici sur l'estrade, ornée comme la salle de banderoles aux mille couleurs et de belles inscriptions en style — auxquelles d'ailleurs nous ne comprenons rien. Nous nous asseyons aux places d'honneur, de chaque côté du P. Sen, pour écouter les discours et les deux morceaux de musique qu'enlève magnifiquement la fanfare. Tout cela dura environ une vingtaine de minutes, ce fut court et bien. Puis le Père, fort ému se leva pour remercier, et si nous ne comprîmes pas ce qu'il disait, nous en devinâmes la plus grande partie à ses gestes expressifs et à la physionomie de ses auditeurs. D'ailleurs il eut la bonté de nous traduire lui-même ensuite son discours, dont voici la substance: « Je suis extrêmement touché de tout ce que vous avez fait pour moi.... Je vous en remercie de tout cœur. Par ailleurs, qu'ai-je fait pour cela? Rien, absolument rien. Je n'ai qu'un mérite, si mérite il y a, celui d'avoir vécu longtemps. Cela ce n'est pas de ma faute! — Aussi je sais à qui vont vos hommages: c'est à la Sainte Eglise catholique à laquelle vous devez tout. En son nom, je vous remercie. Cette bonne Mère saura vous payer de retour. Elle continuera comme par le passé à veiller sur vous et sur vos enfants, et à vous guider dans la voie qui conduit à la céleste patrie. Moi je suis bien vieux, et vous quitterai un jour; mais

l'Eglise, elle, est immortelle. Voyez, mes successeurs sont là, qui ont traversé les mers pour venir jusqu'à vous. D'autres viendront, et d'autres encore envoyés de la Sainte Eglise catholique notre Mère. » Tous alors se mettent à genoux, la plupart profondément inclinés jusqu'à terre, et le bon Père avec émotion appelle sur ses chers enfants et sur ses frères, les nouveaux missionnaires, la bénédiction divine. Puis il descend de l'estrade, et toujours suivi de son état-major repasse au milieu des deux lignes de soldats au port d'armes, tandis que les pétards font rage et que la fanfare attaque une marche guerrière.

Après avoir pris le thé, en bons Chinois, nous quittons le Père pour lui permettre de recevoir les visites qui affluent de toutes parts. Nous revenons le trouver à midi, comptant sur un repas chinois et décidés à faire bonne contenance, même devant les œufs pourris dont l'on venait à Saint-Joseph de nous faire l'éloge. Au lieu de cela, nous eûmes un superbe dîner européen. Il n'y eut de chinois, si l'on veut appeler cela chinois, que d'énormes crevettes d'eau douce et une excellente tortue que l'on aurait presque prise pour un ragoût de veau. L'un de nous eut bien un instant de joie quand on nous apporta de petits bâtons blancs, piqués droit dans une assiette: « cela, dit-il, à notre hôte, ce sont sans doute de petites tiges de bambou? » Hélas! ce n'était que de vulgaires asperges, très bonnes d'ailleurs, et préparées tout comme en France. Depuis j'ai mangé du bambou qui, sans être mauvais, ne vaut pas l'asperge et des grenouilles rôties, qui, malgré ce que l'on raconte, le cèdent encore au poulet.

Vers deux heures, nous prenions enfin congé du bon P. Sen, et traversions les groupes qui s'étaient formés dans le corridor et jusqu'à la porte de la salle à manger, pour venir voir manger des Européens. Nous repassions devant les grands ateliers du syndicat catholique visité le matin même et nous regagnions St-Joseph de Yang-king-pang.

Visite à Zi-Ka-Wei et lettre de l'Inspecteur des Ecoles.

(du P. E. Beaucé.)

12 décembre 1907).

Il y a dix jours, Zi-Ka-Wei a reçu la visite de Son Excellence Mao-King-Fan, inspecteur des écoles dans le Kiang-sou, le Ti-hiao-che, ou comme on dit ici le Di-ah-ze.

Il a voulu tout voir au collège, les dortoirs, les classes, etc. Il a été content des études de Chinois et a même voulu qu'un élève lui transcrive son devoir, tellement il l'a trouvé bien.

Deux jours après, le grand homme est revenu pour visiter les établissements du Seng-mou-yeu, dont « l'Etoile du matin », où les jeunes dames chinoises étudient les sciences européennes, a fait sur lui la meilleure impression. Tout l'a si vivement intéressé que la visite s'est prolongée plus qu'on ne pensait et qu'il n'est plus resté de temps pour l'Observatoire et T'ou-sé-wé. Alors il s'est lui-même invité à revenir le lendemain, fête de Saint François-Xavier et, pour avoir plus de temps, à arriver à Zi-Ka-Wei dans la matinée.

De fait, il arrivait à 10 heures, visitait le musée, etc. Vers 11 heures, sans qu'il fût attendu, arrivait le Tche-hien, ou sous-préfet de Chang-Hai. Le Préfet lui avait dit qu'il y avait de belles choses à voir à Zi-Ka-Wei, et il venait. Ces grands hommes avec leurs secrétaires dînèrent ici, ce qui empêcha le R. P. Recteur de venir à Tong-ka-dou pour la fête patronale de la paroisse.

Après le dîner, visite de l'Observatoire, puis enfin de T'ou-sé-wé, où il alla d'étonnements en étonnements. Au sortir des ateliers, pour se rendre à la salle où on avait préparé un goûter, la Fanfare se trouva là comme par hasard et joua un ou deux morceaux. Le vieux sous-préfet (62 ans d'âge, 30 ans sous-préfet) fut plus émerveillé que tous les autres ; il voulait voir et toucher les instruments ; on lui donna un piston et il voulut en faire sortir un son, lui aussi, et avala l'embouchure... Les enfants gardèrent leur sérieux, mais les Pères eurent bien peur de les voir éclater de rire à la face des mandarins.

Au goûter, ces Messieurs, comme pendant toute la visite, se montrèrent très aimables et très satisfaits, au point de demander qu'on acceptât à T'ou-sé-wé des enfants qu'ils enverraient. La demande, pour être aimable et bienveillante, n'en était pas moins embarrassante, car T'ou-sé-wé n'est pas fait pour les enfants païens. Heureusement la maison est pleine, des demandes arrivent tous les jours, auxquelles on ne peut faire droit, etc. Les mandarins comprirent et n'insistèrent plus.

En s'en allant, le vieux sous-préfet dit qu'il avait passé une très bonne journée et qu'il était très content. Son Excellence n'eut également que des éloges et des remerciements.

13 février 1908.

La satisfaction que l'inspecteur général avait fait paraître à sa visite pouvait n'être qu'une forme de politesse. La lettre qu'il vient d'envoyer après deux mois au R. P. Recteur, et les quatre cents dollars qu'il y a joints prouvent qu'il a été véritablement enchanté de nos œuvres. Voici cette lettre.

« Mon Révérend Père. — Venu à Chang-Hai passer l'inspection des écoles, j'ai eu le bonheur d'être reçu à Zi-Ka-Wei par votre Révérence. Sur votre invitation, j'ai eu le plaisir de visiter l'Aurore, le collège St-Ignace, l'école du Ki-Ming (au Seng-Mou-Yeu), l'Observatoire, l'orphelinat et les ateliers de T'ou-sé-wé, et partout j'ai admiré et la grandeur des établissements et leur bonne administration.

Constatant vous-même la baisse des études chinoises, négligées dans la plupart des écoles à tel point que dans dix ans on ne trouvera plus de Chinois vraiment lettré, vous vous êtes dit qu'il ne convenait pas à un étudiant chinois d'ignorer sa belle littérature. Aussi m'avez-vous vivement recommandé de mettre tout mon zèle à relever et à favoriser ces études délaissées.

Votre profonde sagesse, la franchise et la droiture de vos paroles, votre dévouement au-dessus des distinctions de pays, tout cela montre assez ce que vous êtes et ce qu'est votre religion qui vous fait regarder les autres comme vous-mêmes.

Moi, votre petit frère, chargé malgré mon indignité de l'administration des écoles de la Province, j'ai été vraiment touché de votre zèle de promouvoir les bonnes œuvres, de votre ardeur à fonder des écoles. Pour contribuer un peu à vos institutions de bienfaisance, j'ai donc tenu à vous envoyer ces 400 dollars. Ce n'est qu'un faible secours, — une motte de terre pour faire une montagne, une goutte d'eau pour remplir la mer, — mais présentée par M. Lieou-Ling-Tchao, l'examinateur des compositions, cette petite offrande vous dira du moins l'intérêt que je vous porte.

Etablie la première à Chang-Hai, votre Société a créé les premières relations entre la Chine et l'Europe, relations qui durent depuis des siècles. Aussi puis-je espérer que vous aurez de plus en plus à cœur de mettre à exécution les idées que vous m'avez exposées au sujet de la littérature chinoise et des vertus morales, afin de les relever. Mettant ainsi tous vos efforts et employant toutes vos ressources à faire comprendre aux étudiants l'importance du fondement de toute éducation, la littérature chinoise, vous multiplierez vos bienfaits envers notre Empire.

Sachant que je puis compter sur votre indulgence et ne pouvant assez exprimer tous les sentiments que j'ai pour vous, je vous prie d'agréer mes humbles respects.

Votre Frère,

MAO KING FAN.

le 13 de la 12e lune. (16 janvier).

Distribution des Prix au Collège St-Ignace, de Zi-Ka-Wei.

(D'après l'Echo de Chine.)

du 24 janvier 1908).

La distribution ordinaire des prix a eu lieu jeudi matin, 23 janvier. Elle a eu de particulier cette année qu'elle a été présidée par Son Excellence Ou Ting-Fang, ministre de Chine aux Etats-Unis d'Amérique. Son Excellence était accompagnée de M. T'ang, directeur de l'école Polytechnique (Nan-yang College), de M. Wang, chef d'une institution scolaire à Chang-Hai et de M. Tchou, notable de la ville. C'est le R. P. Baumert, Recteur de Zi-Ka-Wei, et le P. J. B. P'é, Préfet du Collège, qui ont reçu les honorables visiteurs et leur ont fait les honneurs de la maison.

Avant la lecture du Palmarès, un élève a lu une adresse en chinois, belle à entendre, mais inintelligible pour ceux qui n'avaient pas la copie devant les yeux. Un autre élève a fait connaître au nombreux et choisi auditoire qui remplissait la salle une lettre de S. E. Mao King-Fan, promoteur de l'instruction dans le Kiang-Sou (1).

La lecture du Palmarès a été interrompue par la représentation d'une courte pièce en anglais : « A visit to the dentist », farce en un acte, à trois personnages, splendidement enlevée, où quelques élèves ont donné un spécimen de leurs progrès en anglais. A la reprise de la lecture du Palmarès, S. Exc. Ou a distribué cinq certificats de fin d'études, les premiers que l'Ecole délivre après l'introduction des nouvelles études dans ses cours. La lecture du Palmarès a été suivie d'une saynète avec chants « Au clair de la lune ». Comme nombre de spectateurs connaissaient mieux la langue de Molière que celle de Shakespeare, la petite pièce a été entendue avec grand intérêt.

A la fin de la séance, Son Excellence Ou s'est levée et a adressé aux élèves des félicitations pour l'instruction qu'ils ont reçue au collège St-Ignace, leur a recommandé les études sérieuses, et enfin leur a inculqué spécialement de viser à une haute moralité. Ce sont de tels hommes instruits et intègres, dont l'Empire a à présent un grand besoin. Par des applaudissements plusieurs fois répétés les spectateurs et les élèves ont fait comprendre à Son Excellence combien ses paroles répondaient aux sentiments de leur cœur.

Pendant que l'assistance quittait la salle, j'ai jeté un regard sur le Palmarès pour me rendre compte des études faites au collège St-Ignace. Il y a une division où les élèves ne font que des études chinoises. Elles sont celles des écoles primaires supérieures et des

1. Nous omettons l'analyse de cette lettre dont nous avons reproduit le texte.

écoles normales. Dans une autre division, tout en continuant les études chinoises, les élèves étudient soit le français, soit l'anglais ou le latin. Les élèves des deux divisions étudient aussi les mathématiques, la physique et la chimie, la géographie, l'histoire; quelques élèves suivent un cours de dessin ou de musique; tous, plusieurs fois par semaine, prennent part à des exercices, soit militaires, soit gymnastiques.

Pour juger la valeur des études faites à Zi-Ka-Wei, il aurait fallu avoir assisté à l'examen de quelques élèves, ou au moins avoir examiné les cahiers de devoirs; ce plaisir ne nous a pas été accordé. Mais ayant eu occasion de parler avec un Père qui a examiné les élèves diplômés par Son Excellence Ou, j'ai appris avec plaisir qu'ils pourraient suivre les cours spéciaux de l'Université et faire parmi leurs camarades bonne figure. Si le renseignement est vrai, et je n'en doute pas, je me permets de féliciter les Pères Jésuites de leurs succès et de tout cœur je leur souhaite chaque année un nombre toujours croissant de tels élèves. — Spectator.

A l'Aurore.

Août 1907.

— Le 11 juillet, sortie des élèves, à l'Aurore. Les jours précédents, avaient eu lieu les examens, pour lesquels le P. Perrin a réquisitionné scolastiques et Pères des vacances. Le premier cours de français avait un bureau de six examinateurs: c'était l'examen d'admission aux cours proprement dits de l'Université. Jusqu'ici tout était préparatoire. L'Université commencera vraiment en septembre prochain: les élèves étant assez forts, tous les cours se feront en français, etc... Il faudra au moins deux professeurs de plus; avis aux aspirants-professeurs.

28 décembre 1907.

Au Lao-dang, à Noël a eu lieu le baptême d'un adulte, ancien élève de la première Aurore. Ce serait le dévouement des Pères professeurs qui aurait commencé à lui dessiller les yeux.

A l'Orphelinat de T'ou-sé-wé.

28 décembre 1907.

A T'ou-sé-wé, la veille de Noël, cinq enfants ont reçu le saint baptême. Un sixième sera baptisé par le P. Hermand, le jour de la Circoncision. C'est un adulte qui a passé la vingtaine. Il vient de Kiang-yn et a été amené à T'ou-sé-wé par son frère qui y travaillait déjà en qualité de compositeur. Pao-li (nous disons Polyte, depuis que le P. F. a trouvé ce vocable) fait partie de la Fanfare

depuis sept ou huit mois; il y joue du saxophone-baryton. Ce sera double joie pour le P. Hermand de baptiser ce brave musicien.

5 février 1908.

Le P. Hermand avait promis aux orphelins de venir leur dire sa seconde messe, et coûte que coûte il tint promesse, regagnant le soir même Zi-Ka-Wei et venant surprendre tout le monde à T'ou-sé-wé où l'on ne comptait plus sur lui.

Le lendemain, après sa messe, les enfants, dont beaucoup (presque tous ceux, je crois, qui peuvent le faire) avaient communié, vinrent lui baiser les mains. Parmi eux, un pauvre petit se trouve tout à coup en face du Père; il se met à genoux, lui baise les mains, puis fondant en larmes, se sauve pleurer dans un coin, loin des regards. Ceux qui ont lu dans les lettres précédentes l'histoire des petits bonzes de Zô-cé comprendront l'émotion de ce petit... et aussi celle que ressentit le bon P. Hermand. C'était un des trois enfants, qu'il arracha un jour d'une bonzerie où, voués au diable, ils souffraient un vrai martyre. Les deux premiers sont morts des suites de leurs souffrances, mais ils ont, avant de mourir, reçu le Baptême et du haut du ciel veillent sur leur bienfaiteur et sur leur petit compagnon. Le troisième, baptisé aussi et bon petit ouvrier menuisier, est le héros de cette histoire, et vous voyez s'il est reconnaissant.

La Sainte Enfance. — *(du P. R. Hamon.)*

8 octobre 1907.

Je m'en voudrais de ne pas dire un petit mot des enfants de la Sainte-Enfance, puisqu'il a été décidé au collège de Marneffe que mes préférences étaient pour les petits, et qu'on m'a annoncé qu'un jour j'irais ramasser dans les champs tous ces petits enfants païens pour les apporter chez moi, les soigner, les baptiser et les élever. J'en ai déjà vu beaucoup de ces pauvres petits. Quand ils arrivent — et il en arrive ainsi chaque jour, apportés les uns par des chrétiens, d'autres par des païens désireux d'une récompense, d'autres enfin par leurs parents — on les transporte d'abord au Sen-mou-yeu pour les confier aux soins des bonnes Mères Auxiliatrices. Beaucoup meurent dans la journée même. J'en ai vu trois qui venaient d'arriver; ils n'ont pas dû aller jusqu'au soir; l'un d'eux était horrible à voir, tout défiguré et ayant à peine forme humaine. Mais toutes ces petites âmes sont bien belles, car tous sont baptisés à leur entrée à l'Orphelinat.

S'ils parviennent à vivre, les petits garçons sont envoyés à T'ou-sé-wé, les petites filles restent avec les religieuses. Ils sont élevés

dans ces maisons, y apprennent un métier, y restent parfois longtemps comme ouvriers ou ouvrières et font en général d'excellents chrétiens. Deux millions bientôt de ces pauvres enfants, depuis 1842, ont été baptisés grâce à l'œuvre de la Sainte-Enfance, dans la seule mission du Kiang-nan; quelques milliers seulement ont survécu. J'ai vu avec pitié, il y a quelques jours, une toute petite maisonnette, dans un champ, sur le bord de la route. Une fenêtre à droite, une fenêtre à gauche. Par l'une l'on précipite les petites filles, par l'autre les petits garçons. Ils sont soi-disant morts mais vivent encore bien souvent. Un peu plus loin, sur la droite, d'immenses maisons avec écuries, étables, basse-cour. Là on élève et on engraisse les animaux sacrés: chevaux, porcs, oies, etc., dans le corps desquels s'en vont, dit-on, reposer après la mort les âmes des défunts. Ils sont gros et dodus, et mourront de leur belle mort, après laquelle ils recevront sans doute encore de grands honneurs. Quel contraste! comme cela ici enflamme le zèle au cœur du missionnaire, et comme en Europe cela devrait exciter à rester fidèle au petit sou de la Sainte-Enfance, malgré tous les besoins auxquels doivent faire face en ce moment les catholiques de France.

De plus, si vous voulez faire du bien et une aumône peu coûteuse aux petits Chinois, envoyez leur quelques médailles, des images dont vous ne voulez plus, de vieilles cartes postales, des chapelets, des scapulaires à 1 sou. Cela fond ici: il ne me reste rien de tout ce que j'avais apporté.

Une victime des idées nouvelles. — *(du P. Haouisée.)*

Zi-Ka-Wei, 1er avril 1907.

Au milieu de cette joie de Pâques et des premières Messes, j'ai reçu une nouvelle qui pour être particulière n'en est pas moins très triste et que je vous raconte parce qu'elle peut vous faire soupçonner les nouveaux dangers que notre action apostolique rencontrera de plus en plus en Chine.

Il s'agit d'un ancien élève du Collège qui vient de mourir apostat.

Baptisé depuis trois ans, confirmé depuis deux, il ne montrait extérieurement qu'une conduite très régulière. Bon élève, ayant de l'influence à cause de sa science du chinois et de son autorité, il agissait beaucoup en dessous.

Il y a un an, très avancé dans les idées nouvelles, ne rêvant plus, ne parlant plus que de la restauration de la Chine, il a quitté le collège pour aller au Japon, pensant trouver là les moyens de se rendre plus utile à son pays. A ce moment avait-il encore la

foi? Quelques-uns disent qu'il ne l'avait déjà plus. En tout cas ce n'était pas la vie au Japon qui devait la lui rendre. Sans soutien au milieu de cette vie corrompue, ne vivant qu'au milieu de païens, il me semble qu'il faudrait un miracle pour conserver la pureté de la foi aussi bien que des mœurs.

Car quand on voit les résultats d'une vie à Chang-Hai, où l'on peut encore être soutenu, on ne peut que craindre pour un chrétien qui va au Japon; et pour moi, c'est un vrai péché contre la foi d'y aller.

En tout cas, lui, il y est allé; il y a quelques mois il en revenait malade. Après avoir toujours différé de voir le prêtre, il est mort non seulement sans l'avoir vu, mais après avoir fait écrire par son père un acte formel de reniement qu'on porterait devant les idoles et auxquelles on demanderait sa guérison. C'est tout simplement satanique et inouï jusqu'à ce moment. Autre sujet de tristesse: son frère actuellement élève au collège, appelé au moment de la mort, n'a rien fait ni rien dit pour protester. Il faut dire que leurs parents n'étant pas encore catéchumènes, par intérêt, semble-t-il, l'éducation de la famille ne les aidait guère à pratiquer la religion.

Le Père de Tsong-ming avait tout fait pour eux; il payait même une partie de la pension des enfants; voilà la reconnaissance; priez pour cette pauvre famille.

Des faits de cette violence seront rares, il faut l'espérer. On doit toutefois craindre plus qu'autrefois la perte et des mœurs et de la foi. Avant le mouvement actuel, les chrétiens vivaient beaucoup plus séparés des païens et leur foi courait par suite moins de dangers. Aujourd'hui, sous le prétexte de se lancer dans le mouvement, de s'initier aux nouveautés, la fusion est beaucoup plus fréquente; on se trouve aux mêmes réunions, et on finit par lire les mêmes livres remplis d'idées nouvelles souvent chimériques et aussi souvent mauvaises. Sans parler des mauvais romans, dont beaucoup, hélas! viennent de France et qu'on traduit en chinois, du Japon arrivent des livres imbibés de rationalisme qui jettent le doute partout. Beaucoup de jeunes gens nous quittent sans avoir une formation assez solide, parce que, trop enfants, de caractère au moins, ils s'assimilent fort peu tout ce qu'on peut leur communiquer. N'ayant pas encore de livres chinois leur donnant une doctrine complète et raisonnée, ils peuvent branler au moindre choc; et avec le doute disparaît la vie chrétienne et alors on peut tout craindre. La vie de famille pourrait être un préservatif, mais l'influence en est moins profonde ici que chez nous, d'autant que beaucoup de familles chré-

tiennes, il faut bien l'avouer, sont loin de donner le bon exemple aux païens.

Voleurs Chinois.

Zi-Ka-Wei, 8 août 1907.

Pendant nos vacances, le Collège étant désert, des voleurs se sont introduits chez les PP. Henry et Robinet. Ce dernier étant chargé de la questure, avait quelque argent sous clef; cet argent a été enlevé. On a découvert les voleurs quelques jours après: c'étaient des ouvriers occupés aux réparations et blanchissage des classes. Arrêtés et bastonnés par la police, ils sont revenus reprendre leur travail.

Quelques jours plus tard, deux autres ont été arrêtés de nuit, au moment où ils allaient se mettre à l'œuvre.

Dans une petite chrétienté des environs, il y eut un vol, avec effraction, il y a environ trois semaines. Qui étaient les voleurs? Le mandarin local fit arrêter quelques ouvriers occupés près de là. Toute la corporation protesta; on dut les relâcher et leur faire réparation d'honneur.

Alors, le mandarin fit venir le chef d'une bande de voleurs bien connue. Celui-ci examina les trous faits dans la muraille et dit: « Ce ne sont pas des gens de ma bande, car nous ne perçons pas les trous de cette façon-là! » Et on dut chercher ailleurs. On trouva les voleurs qui restituèrent une partie de la valeur volée, car il fallait bien qu'ils eussent un peu de face. Vous voyez, c'est la Chine.

***

Dans ces pays où la justice officielle est nulle ou insuffisante ou faussée, c'est aux pères de famille que revient de droit naturel le soin de la remplacer. A quelques kilomètres d'ici, le mois dernier, un voleur incorrigible a été pris par les gens d'un village qui lui ont crevé les yeux. C'est barbare, mais ces pauvres gens ne savaient comment faire pour se débarrasser de ce voleur, et les agents de police des mandarins étaient impuissants à les protéger. Quant au mandarin il n'a rien dit, trop heureux de voir l'affaire réglée sans qu'il ait eu à s'en mêler. On dit, — mais pour cela je n'ai pas de faits récents — que quelquefois pour faire perdre aux voleurs l'habitude de voler, on les prend et on les force à courir jusqu'à essoufflement complet, puis on leur fait avaler du vinaigre. Cela ne les tue pas, mais cela leur donne une toux chronique qui signale leur présence partout où ils sont; ainsi ils ne peuvent plus entrer subrepticement dans les maisons.

La lutte contre l'opium.

Zi-Ka-Wei, mai 1907.

Le vice-roi des deux Kiang a prescrit des mesures sévères pour que la lutte contre l'opium soit énergiquement menée dans ses deux provinces.

Dernièrement deux hauts fonctionnaires sont morts de la suppression trop brusque de leur cher poison.

Le vice-roi Tchou-Fou a envoyé à ces deux victimes du devoir le témoignage de sa sympathie, mais a déclaré que malgré cela, il allait prendre des mesures radicales pour supprimer l'opium.

Zi-Ka-Wei, 4 juillet 1907.

Le 22 juin, a eu lieu un grand événement à Chang-Hai et dans les environs. C'était le jour fixé par le Préfet pour la fermeture des fumeries d'opium, et l'application de la Loi contre l'opium. Longtemps on avait craint que le mandarin ne revînt sur ses ordres. Lui-même fume l'opium, ainsi que tous les autres mandarins. Les fumeurs disaient: si on ferme les fumeries, nous irons nous installer dans le palais du Préfet, du Sous-Préfet, dans les tribunaux... Et tout s'est passé dans le plus grand calme. Le samedi, presque toutes les fumeries d'opium ont été fermées, dans la ville chinoise et dans les environs. Le lendemain dimanche, il y a eu une démonstration tout à fait pacifique: les Volontaires Chinois, musique en tête — (la fanfare du Lao-dang, formée par le P. Hermand), — se sont promenés dans la ville et sont allés remercier le Préfet. Quelque temps auparavant, on avait invité toutes les écoles de Chang-Hai pour une grande manifestation contre l'opium. — On a eu peur et on a fait savoir que les élèves devraient rester chez eux.

En somme les Chinois ont donné là un bel exemple d'obéissance à la loi et aux mandarins. Beaucoup ne s'attendaient pas à cela et pensaient que cette loi serait comme tant d'autres, lettre morte. Mais non. — Avant-hier, un Père a lu à la porte de l'Ouest un « Kao-ché » ou édit disant qu'on avait déjà puni plusieurs fumeurs qui n'avaient pas voulu obéir, et qu'on punirait avec plus de rigueur encore ceux qui ne se soumettraient pas.

Tout près de Zi-Ka-Wei, sur la route française, les deux fumeries, autrefois toujours remplies, sont vides maintenant.

Des officiers venus l'autre jour visiter l'Observatoire disaient hautement leur admiration pour l'obéissance du peuple chinois. Si dans tout l'Empire on urge ainsi l'application de la loi, on aura délivré la Chine d'un grand fléau, contre lequel du reste proteste depuis longtemps le peuple et la jeune génération.

Les Concessions n'ont pas encore fermé. On a voulu voir la loi appliquée d'abord chez les Chinois et par les Chinois.

Les journaux européens avaient répandu le bruit qu'on pourrait craindre une émeute le 22 juin. Il n'y a rien eu.

La fermeture sur les Concessions est fixée pour le mois de septembre, le 22, je crois. Ce sera une grande source de revenus (la plus grande peut-être ?) en moins. Mais les Européens doivent aussi obéir à la loi et donner même l'exemple.

On dit que l'Angleterre s'est fait payer des indemnités pour l'opium qu'elle avait ou allait importer.

(du P. de Bodman.)

Siu-tcheou-fou, 10 octobre 1907.

Voici quelques détails sur la lutte contre l'opium au Siu-tcheou-fou. J'ai eu l'occasion de voir ces jours-ci plusieurs notables chargés d'appliquer les nouveaux règlements ; mes renseignements, bien que purement locaux, viennent donc de bonne source.

1° Les fumeries ont été toutes fermées sans résistance. On n'autorise par canton (tchai-tsé) qu'un débit d'opium bouilli : la patente coûte 3,000 sapèques ; le débitant doit verser en plus au fisc une taxe mensuelle de 6,000 sapèques. A ces prix, personne ne s'est présenté.

2° Culture. — Elle doit avoir disparu en 10 ans et diminuer de 1/10 par an. Les cultivateurs doivent indiquer au maire, celui-ci au notable, le notable enfin au mandarin (sous-préfet), le nombre d'arpents mis en culture. Chaque arpent est frappé d'un impôt de 350 sapèques, soit 5 fois l'impôt moyen des terres ordinaires. Vérification est faite par les employés du tribunal. Ce sont surtout ces inspections que redoute le peuple, qui ne prévoit que trop les vexations auxquelles elles donneront lieu. Aussi un grand notable me disait que dans les 6 cantons de son ressort on avait renoncé à la culture de l'opium, et qu'il s'en était porté garant au tribunal. Un autre notable me disait que dans les 17 villages de son canton on ne sèmerait que 54 arpents.

Géographie de l'Empire de Chine. — *(du P. L. Richard.)*

La Société de Géographie commerciale de Paris a décerné dans sa séance publique du 19 mars 1907 une de ses médailles (médaille de vermeil, prix Rousseau) au R .P. L. Richard, pour sa Géographie, et a donné le compte-rendu suivant de cette Géographie :

Le R. P. L. Richard de Zi-Ka-Wei près Chang-Hai, a publié deux volumes sur la Géographie de l'Empire de Chine (Cours Supérieur,

1 vol.; Cours Inférieur, 1 vol., celui-ci n'étant qu'un extrait du premier).

L'ouvrage du P. Richard est né de l'enseignement. Mais, il s'adresse avant tout aux élèves chinois qui fréquentent les écoles dirigées par les Jésuites de Zi-Ka-Wei, il rendra également les plus grands services à ceux qui, en France, ont à s'occuper de l'Empire du Milieu. Ils y recueilleront une foule de renseignements, puisés aux meilleures sources, sur la Géographie physique de la Chine (la partie relative au climat est de tous points excellente, grâce à la collaboration du P. de Moidrey, attaché à l'Observatoire de Zi-Ka-Wei), sur les provinces et les villes, sur les richesses agricoles et minières, sur l'état économique actuel. Le P. Richard a su, comme il l'indique expressément, — « donner une large place à la Géographie commerciale, les Chinois étant un peuple de commerçants, et nos élèves, pour le plus grand nombre, de futurs commerçants ».

— Le 1er janvier 1908, le P. Richard a donné la traduction anglaise de sa Géographie (1). Le Directeur des études à Nan-yang College lui écrivait à cette occasion:

Imperial Polytechnic college. — (ancien collège de Nan-Yang).

Zi-Ka-Wei, Chang-Hai, 3 janvier 1908.

Mon cher Père Richard,

Je suis très touché de la bonté que vous avez eue de m'offrir votre « Grande Géographie de l'Empire Chinois ».

Faute de temps, je n'ai pu que jeter un coup d'œil et prendre une idée d'ensemble de votre travail; aussi serait-il présomptueux de ma part de faire quelque remarque.

Mais en parcourant la préface, l'index et le plan général de tout l'ouvrage, j'ai eu l'impression que seuls ceux qui ont à cœur la prospérité de la Chine et qui l'ont étudiée à fond, sont capables de produire pareil chef-d'œuvre. Ce n'est nullement une esquisse; mais une étude approfondie, fruit de travaux patients et de soigneuses recherches.

Jusqu'ici les géographies de la Chine avaient pour auteurs des gens peu familiarisés avec le sujet, ou bien n'étaient plus ou moins que des compilations d'anciens matériaux: elles étaient par suite de peu d'utilité pour les étudiants.

Votre livre, très au point, apporte une remarquable contribution à la littérature de ce genre; il répond de plus à un besoin dont souffraient depuis longtemps les étudiants de langue anglaise en Chine.

1. *La Géographie de l'Empire de Chine*, du P. Richard S. J. traduite en anglais par le P. Kennelly, S. J. In-8° de 711 pp.

Ce sera certainement un moyen des plus précieux pour rapprocher l'orient de l'occident. Et moi-même, je serai un de ceux qui bénéficieront le plus de votre Géographie.

Je vous félicite donc du fond du cœur d'avoir achevé cet important ouvrage et fais des vœux pour un succès toujours croissant.

Je demeure bien sincèrement votre

FENG-CHI, Directeur des Etudes.

Visite à un descendant de Confucius — *(par le P. Tschepe.)*

Pendant les mois d'été de cette année, le P. Tschepe fut envoyé dans la mission allemande du Chantong méridional pour y donner trois retraites, deux aux Pères missionnaires et une aux Frères coadjuteurs. Dans l'intervalle de ces retraites, il eut le temps et, nonobstant les grandes chaleurs, le courage de faire plusieurs voyages, afin de poursuivre ses études sur Confucius.: C'est dans un de ces voyages qu'il eut la bonne fortune de faire visite au descendant actuel du « Philosophe » chinois.

Les lignes suivantes sont empruntées au manuscrit du P. Tschepe: « Quelques souvenirs de mon voyage au Chantong, 1907. »

«... Puisque le mandarin nous traitait avec tant de distinction, le P. Noyen me dit: « Demandons au mandarin s'il ne pourrait pas nous obtenir une audience auprès du descendant de Confucius. » J'y consentis. — Le sous-préfet se rend auprès du grand homme et plaide si bien en notre faveur, que la visite est fixée au lendemain à 11 heures. Le mandarin lui avait offert mon opuscule « Les Sanctuaires du Confucianisme » et lui avait fait admirer les belles photographies du temple, de Confucius et de ses disciples. Ainsi il l'avait gagné en notre faveur. — Après la messe de S. Louis de Gonzague nous étions obligés de faire un peu de toilette; nos habits n'étaient vraiment pas convenables: nous nous excusions à cause du voyage et des chaleurs excessives. A 11 heures nous nous rendions en char jusqu'au palais du grand seigneur; tout y était grandiose et antique. La salle d'attente est une grande maison, grande comme notre salle de récréation de Zi-Ka-Wei. Elle est pleine de tables de cérémonie et remplie d'un grand nombre de seigneurs globulés qui viennent entretenir les hôtes. Nous dûmes attendre assez longtemps, plus d'une demi-heure. Enfin on accourt et on crie: « Il est prêt, il approche! » — Nous sommes conduits dans le 3e palais, où se trouve une très grande salle de réception. Nous nous arrêtons dans un petit salon fin à l'est du grand. Avant d'avoir eu le temps de regarder et d'admirer un peu toutes ces distinctions impériales des cours, des salons, le grand homme approchait accom-

pagné d'une suite de 10 globulés environ. Il est vraiment, comme la photographie le montre, très bien de corps et de figure, orné convenablement et avec distinction, mais non surchargé. Il nous reçut de la manière la plus simple, la plus cordiale, la plus naturelle; mais en tout, le grand seigneur perçait. Il n'était nullement embarrassé, comme il arrive si souvent aux mandarins qui ont peu vu d'Européens. Nous nous étions informés auprès des gens soi-disant forts sur les rites. On nous avait dit qu'un tel seigneur garderait la première place. Il n'en fut rien. Il se hâta de m'offrir la première place; je refusai, mais il me dit d'un ton clair et sérieux: « Vous êtes l'hôte, Kio jen, ainsi il faut observer les rites. » Voyant qu'il parlait sérieusement, je me mis à la première place, et lui s'assit à côté de moi. — Aussitôt il commençait à causer: « Vous êtes habillé à la chinoise; comment les habits chinois vous vont-ils? Et la nourriture chinoise? Etes-vous retourné en Europe? Allez-vous y retourner?... » Puis nous parlons de quelques livres; il nous montra que ces livres rares avaient été trouvés au Kiang-nan... Nous avons parlé à peu près 10 minutes. Comme il se montrait si aimable, le P. Noyen lui demanda s'il ne voudrait pas nous faire le plaisir de se laisser photographier. Nous nous levons de suite et la photographie fut faite.

Les adieux furent de même très aimables, très simples, très dignes. Sa nombreuse suite le reconduisit. Une autre suite nous accompagna jusqu'à la porte et à notre char. Malgré la défense des rites, j'ai jeté mes regards à droite et à gauche pour voir quelque chose de ce fameux palais. C'est une très vieille maison qui a dû être autrefois très belle et grandiose. Le plus bel ornement actuel est la vieillesse solide de cette résidence qui est surchargée d'ornements et d'inscriptions impériales.

A travers le Kiang-sou.

Pendant le choléra. — *(Journal du P. G. Ducoux.)*

16 août 1907.

Le choléra a fait son apparition; hier j'ai terminé la fête du 15 août en allant au secours d'une pauvre victime. Depuis plusieurs jours je n'avais pas eu d'Extrême-Onction. Hier, fête de la Sainte-Vierge, coup sur coup deux demandes pour des directions diamétralement opposées.

Je vais d'abord au plus rapproché, à pied jusqu'à la digue; au delà de la digue une barquette m'attend. La malade était une femme. C'était bien le choléra, pas beau à voir, couleur violette tirant sur

le noir, mouches sans nombre, esprit lucide quoique pouvant à peine parler à voix basse. Je reviens, je mange, et encore en barquette dans l'autre direction. Les barquettes à canards filent vite comme de petits remorqueurs, mais sont d'une mobilité effrayante. Je suis là assis à la belle étoile sur une petite chaise en bambous, m'arc-boutant des deux côtés sur les bords de la barque; malgré cela, le régime est dur pour le postérieur, chaque coup de godille me fait glisser sur la petite chaise, et ce frottement continu fait qu'on ne sait plus comment s'asseoir. Tout d'un coup un batelier m'offre un parapluie en papier huilé, parce que la rosée va tomber; « oh! j'ai bien mieux, lui dis-je », et je coiffe un bonnet de coton que j'avais pris en prévision des changements de température. Il me dit que ce n'est pas beau à voir; je lui réponds que ça n'a pas d'inconvénients, puisque tout le monde dort, et je vogue en casque à mèche. — Pour gagner du temps, on me débarque dans un champ de coton, c'est tout mouillé et on n'y voit goutte. Cette condensation de vapeur d'eau est vraiment excessive; mais puisque nous sommes dans le pays de l'humidité, peu importe; bien heureux de voyager la nuit; le jour j'hésiterais à partir; il fait actuellement une chaleur écrasante. Mon malade, un petit garçon de 12 ans. Ça ressemble bien plus à une méningite qu'au choléra; fièvre très forte, délire; je l'extrémise, je le confirme; juste huit jours avant, j'étais passé dans cette chrétienté, il s'était confessé et avait communié.

16 août, au soir.

Il est près de 10 heures du soir; je viens de souper, retour d'Extrême-Onction. Encore un cas de choléra le « mo-souo », c'est-à-dire le grand choléra, le choléra asiatique, le choléra qui emporte en une journée. Cette fois on est venu me chercher pour une petite fille, vers six heures; l'après-midi m'a paru d'une chaleur encore plus forte qu'hier. — Je ne serais certainement pas parti avant 5 heures du soir. — Cette petite n'avait rien ce matin; elle a été prise à 8 heures, et le médecin l'a déjà abandonnée. — Les langues commencent à marcher; on compte les cas; un dernièrement à Dang-mou-ghiao; à Bé-souo, deux kilomètres d'ici, petite ville où je vais demain, on dit qu'il y a huit morts. — On me demande si j'ai peur? question naïve. Eux ont peur, mais ne prennent aucune précaution; ils savent que la maladie se gagne; malgré cela, à chaque Extrême-Onction, il y a foule; tous, enfants, grandes personnes, se pressent auprès du malade.

La crise ne sera sans doute pas longue, car les violentes chaleurs ne peuvent guère durer.

17 août.

Je suis dans la ville, où il y a eu des victimes; mais actuellement ça ne se répand pas; ceux de la ville disent que c'est surtout au dehors qu'il y a des cas. D'ailleurs il y a eu un peu de vent frais aujourd'hui, le mal commence trop tard pour sévir très fort.

18 août, dimanche.

J'ai quitté la ville; je suis dans un petit trou entre les digues. Décidément c'est fini; nous n'avons eu qu'une petite alerte. Cependant on vient d'apprendre que le vieux et fidèle catéchiste de Dang-mou-ghiao, qui s'appelle Li, vient d'être pris; demain je vais à Dang-mou-ghiao; on aura des détails.

Je suis venu ici appelé par un chrétien malade, pour célébrer une messe d'action de grâces; j'en concluais qu'il était guéri; je le trouve aussi malade qu'autrefois. J'ai cependant dit la messe d'action de grâces ,et il m'a fait une petite aumône, car je suis venu pour lui et sur sa demande; d'ailleurs il a gagné beaucoup d'argent à vendre de la viande de bœuf aux Européens de Chang-Hai. Ces Chinois, ils savent bien soutirer l'argent des Européens; eux ne mangent pas de bœuf: tuer un bœuf, dans les campagnes, c'est une affaire que l'on porte devant les tribunaux. Mais l'Européen étranger aime le bœuf, alors on se fait boucher, et en peu de temps des gens qui n'ont rien deviennent riches, quelques-uns, très riches; c'est ainsi qu'ici, dans une partie très pauvre, des gens qui sans cela seraient peut-être à tourner la noria, ont de l'argent à se bâtir des maisons à toit de tuiles, à faire élever leurs garçons à Chang-Hai au Lao-Dang, à les habiller à la mode, etc., etc., etc., et tout cela, parce que Messieurs les étrangers veulent du bœuf. Il faut dire aussi que les Marines étrangères pendant la guerre des Boxeurs, puis les vaisseaux russes et japonais pendant la dernière guerre, ont absorbé des troupeaux entiers.

19 août, lundi soir.

J'arrive à Dang-mou-ghiao, l'église centrale de la section, avec la pensée de m'y reposer quelques jours en attendant le prochain status. Ici règne une petite panique, toujours le malheureux choléra. Le vieux catéchiste, procureur de l'église centrale, est mort deux heures avant mon arrivée; dès qu'on ne lui enfonçait plus d'aiguilles dans le corps, le pouls s'arrêtait. Il y a plusieurs autres cas. Un païen, domestique, a pu résister et n'est pas mort; mais il a passé la maladie à la maîtresse de maison qui est déjà morte. C'est justement la rentrée des classes; on fait des neuvaines dans les écoles. Le P. Bouvet est un peu fatigué; il a eu beaucoup de travail la nuit;

aussi malgré la chaleur, il a mis par-dessus sa robe son gilet chinois. Il m'a indiqué une bonne recette de prudence pour les Extrêmes-Onctions, c'est d'emporter avec soi une petite bouteille d'eau avec quelques gouttes de lysol qu'on respire pendant qu'on confesse les pestiférés. J'apprends que le P. Menez vient d'avoir une insolation; la première nouvelle disait simplement: « on est sans renseignements sur le P. Menez ». — Il a pu être transporté à Yang-king-pang, ce qui n'était pas chose facile, car il était au Hai-men, au nord du fleuve Bleu; il est hors de danger. Cela prouve qu'il faut faire attention. — Je trouve une petite lettre de faire-part minuscule; c'est Bernard Hoppenot qui m'annonce la naissance d'une fille; ces vieux Postards, ils ont du cœur!

A mon adresse encore, un mot du P. Ministre sur le dos d'une enveloppe. Il faut croire qu'il n'a plus de papier à lettre. Voici ce qu'il dit: « J'aime à croire que votre prudence vous aura bien conseillé tous ces temps-ci et que vous allez bien. N'imitez pas le P. Ménez qui n'est pas encore solide. Ne lancez pas après l'Assomption trop d'itinéraires arrêtés, car le R. P. Sédille va être appelé à Zi-Ka-Wei, et c'est vous qui irez le remplacer, ce qui vous procurera d'ailleurs un rapprochement pour apprendre plus rapidement votre status. »

C'est bien, j'attends donc l'ordre d'aller à Zi-Ka-Wei, ce qui me rapproche de Chang-Hai, d'un tiers de route.

En attendant mes bateliers, n'ayant rien à faire, sauf les Extrêmes-Onctions possibles, j'ai prié l'un d'eux d'aller à la cuisine d'ici voir comment on faisait cuire le riz à l'Européenne.

20 août, mardi.

Pour aider le P. Bouvet, je suis allé ce matin à une Extrême-Onction; ce n'est plus le choléra, mais un cas d'enflure montant des pieds au cœur; la vieille était en pleine connaissance, et, à maintes reprises, a récité son acte de contrition de tout son cœur.

Le Mariste Chinois est venu dire au P. Bouvet qu'il y avait deux élèves de fatigués. Le P. Bouvet les fait purger. Naturellement à la moindre fatigue, on s'imagine que le choléra arrive.

Je reçois une lettre: *ma petite aveugle* sera enfin sauvée. Voici son histoire. Il y a à peu près quinze jours j'étais dans une chrétienté; un chrétien vient me dire que dans une famille païenne, il y a une petite aveugle de sept ans que ses parents veulent tuer, parce qu'il y a trop d'enfants et qu'une aveugle, c'est une charge. Je me défiais un peu; peut-être était-ce un moyen de me toucher. En réalité, on n'en voulait plus, et si personne ne la prenait, ils la tueraient ou la laisseraient sur la route: tuer un enfant, le détruire se dit « Long-sè-siao-neu »; c'est une expression, hélas! bien cou-

rante, et que ne connaissent même pas tous ces menteurs d'écrivains qui disent que l'infanticide en Chine, est une invention de la Sainte-Enfance: naïfs qui croient connaître la Chine parce qu'ils sont venus en Chine à Chang-Hai, sur les Concessions, ou bien parce qu'ils ont fait une campagne de deux ans *dans les mers* d'Extrême-Orient, ou bien parce qu'ils ont eu quelque mission commerciale! Qu'est-ce qu'ils connaissent de l'intime de la Chine? ils ont à peine vu la surface! ceci dit sans rancune aucune, et dans le simple intérêt de la pure vérité. Donc on voulait tuer la petite. « Pour ça non, répondis-je, on ne la tuera pas; je la prends sous ma protection, et malheur à qui la touche; qu'on la conduise à l'orphelinat de Dang-mou-ghiao à l'église centrale. » — Les chrétiens me répondent qu'à Dang-mou-ghiao on ne reçoit pas les aveugles. — « Peu importe; on ne tuera pas cette petite; portez-là à Dang-mou-ghiao. Si à Dang-mou-ghiao on n'en veut pas, j'écrirai à Zi-Ka-Wei; si à Zi-Ka-Wei on n'en veut pas, j'écrirai à mon ancien P. Ministre; si finalement personne n'en veut, je la ferai porter dans ces orphelinats païens que les mandarins ont ouverts en opposition aux orphelinats de la Sainte-Enfance; j'aurai du moins sauvé le corps; mais sûr que le bon Ange de la petite m'aidera à sauver l'âme. » — C'est la grand'mère qui a amené la petite à Dang-mou-ghiao. Justement j'y étais: pas une parole de regret, pas un mot de tendresse au moment de la séparation. Je me suis indigné: « Comment, vous voulez ainsi tuer les enfants? vous n'en avez pas le droit! Ce sont des mœurs de sauvages! » Je m'attendais à quelque excuse, à ce qu'elle allait rejeter la faute sur une autre, sur le père, sur la mère. Nullement, avec le plus grand sang-froid elle me dit: « Mais puisque la petite a une maladie. — Et vous, vieille bonne femme, puisque vous êtes vieille, puisque vous n'êtes pas bonne à grand' chose, si vos enfants vous tuaient; trouveriez-vous cela si simple? » — Mais c'est parler en pure perte, et elle s'est retirée sans émotion. La Présentandine a recueilli le bébé, car elle est bien petite, ma petite aveugle; elle a dû lui donner un gros morceau de racine de nénuphar.

Restait à la caser. De fait à Dang-mou-ghiao, on n'en veut pas. Le P. Bouvet dit qu'il ne peut pas s'encombrer d'estropiés, d'infirmes et d'aveugles, ne pouvant pas faire tout le bien possible; il faut d'abord aller au plus grand bien. Je comprends bien ses raisons, mais je ne veux point rendre mon aveugle, qui serait certainement tuée. J'écris à Zi-Ka-Wei aux Mères Auxiliatrices. J'écris au P. Lemercier, mon ancien ministre: « Si par hasard on refuse mon aveugle au Seng-mou-yeu, pouvez-vous la prendre à l'orphelinat de votre section? » Ici on me laisse peu d'espoir. — Eh bien, ce n'est pas

mauvais de s'entêter un peu. Je viens de recevoir la réponse de mon ancien ministre. « Entendu; si on refuse à Zi-Ka-Wei, je prends votre petite aveugle. »

Elle sera donc sauvée, je vais la baptiser, elle s'appellera Chantal; j'espère que la petite nièce que je lui choisis pour marraine va lui envoyer un petit cadeau.

Il y a des nuages dans le ciel, on espère un peu de pluie, ce serait la fin du choléra.

20 août, mardi soir.

Décidément ce vilain choléra ne veut pas partir; une personne venant de Chang-Hai, dit qu'on ne rencontre que des cercueils; c'est évidemment faux. Cependant le mal n'est pas enrayé. A l'Orphelinat, trois petites sont prises; on les frotte; on leur enfonce des aiguilles dans le corps; la Présentandine pensait même à faire boire un peu de pétrole à la plus malade, tout cela pour rétablir la circulation. — Le P. Bouvet n'est pas rassuré et est prêt à licencier les deux écoles. Espérons que N.-D. de Lourdes nous protégera. — Vers trois heures je suis allé extrémiser un petit garçon qui demeure près de l'église; il était venu pour saluer le Père et rentrer à l'école; subitement il sortit vomissant et se tenant le ventre; il a dû retourner chez lui, il souffrait beaucoup pendant l'Extrême-Onction, mais est magnifiquement disposé à monter au ciel, à moins que N.-D. de Lourdes ne fasse un miracle. Cette fois j'avais rempli le mouchoir de mon catéchiste de lysol, moi j'avais emporté un petit flacon; mais c'est bien gênant: on a besoin de ses mains pour extrémiser; et puis, on a l'air d'avoir peur. D'ailleurs, dans la chambre, on brûlait des herbes odoriférantes. Maintenant ma curiosité se pique; je voudrais bien savoir ce qu'est le choléra, je vois et j'entends des choses contradictoires. On dit que les accès qui commencent le jour ne sont pas mortels, ceux qui commencent la nuit ne pardonnent pas; ça me paraît bizarre. Le P. Bouvet dit qu'il y a du vrai.

Les cas les plus terribles sont ceux où les doigts se crispent. Chez tous, il semble qu'il y ait arrêt de la circulation, que le sang se fige; d'où ces efforts désespérés pour rétablir la circulation: frictions continues avec des sapèques, piqûres avec de longues aiguilles. — Beaucoup caractérisent la maladie par les deux mots: « *t'ou li Zia* »: vomissements et évacuations. — Enfin, il y en a qui disent que c'est la comète; les paysans de nos campagnes en diraient autant. Je me suis mis à fouiller la bibliothèque. Dang-mou-ghiao, à titre d'église centrale, a une petite bibliothèque. J'y trouve — Bouant,

dictionnaire, manuel illustré des connaissances pratiques. 1600 gravures, Armand Colin, 1897, hygiène, médecine pratique, etc., etc.; — c'est mon affaire, pensai-je, je cherche choléra, et je trouve « choléra des poules, voyez poules ».

Je prends un autre livre, Memento Larousse, encyclopédique, illustré. Quand on quitte la France, on vous dit que ce memento est très bon, très pratique pour un missionnaire. Après l'hygiène pratique, après la pharmacie de voyage se trouvent « Les conseils du médecin » où les maladies sont classées par ordre alphabétique; déception, on n'y parle même pas du choléra des poules.

Décidément, les Européens ne sont pas forts sur le choléra. A force de chercher, je déniche un vilain petit livre rose, imprimé à Pondichéry: Manuel de médecine, par Desaint, des Missions Etrangères. Cette fois j'ai affaire à un homme de la partie, et qui a vu le choléra de près.

Définition. — On en est encore à se demander aujourd'hui ce que c'est que le choléra! On le regarde comme une intoxication du sang par des miasmes délétères. Puis vient l'étude des causes, des symptômes; l'auteur admet aussi un choléra sec sans évacuation ni vomissement; c'est bien conforme à ce que l'on voit ici. « Le choléra sec, nerveux, n'est pas moins grave que les autres espèces, il consiste dans des crampes, des spasmes de poitrine, des palpitations, une grande anxiété, sans évacuation, ni vomissement. »

Traitement. — 1° Rétablir la circulation; 2° frictionner le malade; 3° arrêter les vomissements et les évacuations; 4° prévenir la réaction.

Ici les Chinois cherchent bien à réaliser les deux premiers points, mais surtout par les frictions et les piqûres, tandis que mon auteur dit, de réchauffer le malade par tous les moyens possibles, d'entourer le malade de bouteilles d'eau bouillante enveloppées de linge, de chauffer fortement des linges et de les appliquer sur le malade, de réchauffer surtout les extrémités, les jambes, les bras, très peu la poitrine, jamais la tête. Les Chinois n'ont pas idée de ce point; tout au contraire, on débarrasse le malade de ses habits; on le sort de la chambre, on le met à l'air dans la salle d'entrée. Vient ensuite toute une série de potions où le laudanum joue un grand rôle, mais bien compliquées pour servir en mission; cependant l'auteur se met dans l'hypothèse où l'on manque à peu près de tout et donne une recette courte: dans un demi verre d'eau sucrée, 40 gouttes de laudanum de Sydenham et une goutte d'essence de menthe.

Cette potion, dit-il, doit *toujours être essayée* de préférence à tout autre remède; à prendre par cuillerée à bouche, de demi-heure en

demi-heure. — Pour les enfants on ne donne qu'une demi-cuillerée ou les trois quarts, selon leur âge ou leur force.

Tout à fait à la fin, un bon préservatif et qui ne coûte pas cher; avis aux missionnaires:

Préservatif du choléra: « On prétend que l'usage du sel marin, sel de cuisine (chlorure de sodium) pris dans les repas, *prévient* le choléra. On peut prendre ce sel mélangé avec les aliments, ou dans les premières cuillerées de nourriture. Le poids d'une demi-roupie suffit, dit-on.

Mais *le meilleur préservatif* est de n'avoir pas peur et d'éviter toutes sortes d'excès et d'imprudences!

Survient le P. Bouvet qui, me voyant feuilleter les bouquins, se demande quel zèle scientifique vient de me prendre au retour d'une Extrême-Onction. « J'étudie le choléra, lui dis-je ». Et lui qui connaît bien sa bibliothèque m'indique un autre livre que je n'aurais point soupçonné s'intéresser au choléra: *Le trésor des familles*, guide pratique de la vie usuelle, par Louis Bonconseil, Paris, 1888, Henri Gauthier.

Définition: *Choléra asiatique.* — Cette affreuse maladie, qui nous vient de l'Asie, est caractérisée par la diarrhée ou un malaise général. Souvent il débute brusquement par des vomissements, ressemblant à la décoction de riz, et d'évacuations alvines, accompagnées de crampes, froid glacial, voix éteinte, peau violacée, etc.

Mesures préventives: Il les classe sous dix paragraphes, dont je retiens les trois suivants. 1° « Il faut tuer le microbe en désinfectant de suite les vomissements et les selles par l'acide phénique; 2° On doit éviter les refroidissements du corps surtout pendant le sommeil, fermer portes et fenêtres; tenir les chambres propres et bien aérées. » Rien de plus juste, à mon avis, mais combien difficile! ça n'est pas une petite mortification que de s'enfermer ainsi la nuit, et pourtant tous les missionnaires disent: la nuit attention! les pieds et le ventre chaud, c'est capital. « 3° Eviter la diarrhée par l'usage quotidien de 10 gouttes de laudanum en deux fois, et le microbe noyé d'humidité ne pourra pas vivre. »

Dans le paragraphe où il énumère les excès à éviter, il recommande le café noir avec un peu d'eau de vie.

Parmi les remèdes cités, il y en a trois qui sont d'une simplicité rare. *L'absinthe.* On fait prendre de cinq en cinq minutes un plein verre à Bordeaux d'absinthe, jusqu'à ce que le pouls revienne. On peut en prendre ainsi cinq ou six verres sans devenir ivre. Si après le malade se plaint du mal de tête, on lui met sur la tête des com-

presses d'eau vinaigrée; on calmerait la soif avec de l'eau mêlée de blancs d'œufs battus.

Autre remède: *Le tabac*, voici qui sera du goût des fumeurs. La nicotine est un poison terrible contre les microbes cholériques. Le fumeur pourra donc être préservé du choléra.

Troisième remède: *Le pétrole*. L'efficacité du pétrole a été reconnue et appliquée depuis 1883, lors du choléra de Syrie. On le prend à la dose de 8 à 10 gouttes dans un verre d'eau. Ce remède est peu coûteux et pratique ici, le pétrole a pénétré partout.

Mercredi, 21 août.

Le choléra ne semble pas prendre de trop grandes proportions, c'est heureux pour nous qu'il n'ait commencé que le 15 août. Le P. Bouvet n'est pas en train; il est fatigué. Il a pourtant été dire la messe ce matin dans la chrétienté du vieux catéchiste emporté si vite. Je lui ai dit: « P. Bouvet, si vous tombez malade, je vous traite au pétrole, maintenant je suis très fort en médecine. » — A 10 heures du matin, on vient me chercher pour une Extrême-Onction à 12 lis (deux lieues): c'est le choléra. En route, je dis au catéchiste qu'il peut rester, il n'en est pas fâché; je le prie par exemple de me mettre une théière sur la barque. Il m'apporte non seulement du thé, mais tout un dîner, me disant qu'il y a plus de quatre heures de voyage; voici le détail de ce qu'il a mis sur la barque: deux grosses pommes, deux pommes cuites, trois figues fraîches, un petit pain, un morceau de gâteau d'œufs de poule (sorte de savoie). J'ai pour m'occuper mes prières, mon bréviaire et puis un petit livre chinois pour repasser les caractères. Les caractères! tous les jours, j'en repasse.

Après neuf lis (six kilomètres), les bateliers faiblissent, c'est le soleil de midi qui les fatigue; ils commencent à faire circuler la pipe à eau pour reprendre courage, à boire du thé; j'en vois un qui prend de l'eau du canal, alors j'ouvre le guichet d'arrière, et je me fâche. « C'est cela, buvez la mort, buvez le choléra! »

Les Chinois supportent très difficilement l'eau froide, habitués qu'ils sont à ne boire que du thé, et l'eau des canaux où nous étions était dégoûtante, couleur de purée verte.

A midi et demi, je débarque, mais il y a encore un peu de chemin à faire à pied; je m'assure qu'on va apporter à manger à celui des bateliers qui reste à la garde de la barque, je fais prendre ma théière, j'avais à peu près tout donné aux bateliers après les avoir grondés, aussi je vais faire renouveler la provision.

Le malade avait 23 ans; sa femme était toute jeune. Il se tordait sur son lit, et en était au point où il n'y a plus grand'chose à faire;

avec cela esprit très lucide. Ces pauvres cholériques ont tous l'esprit très clair, ce qui facilite beaucoup la préparation; et puis les bons chrétiens meurent d'une manière toute simple.

A peine ai-je fini qu'on m'apporte un enfant; lui aussi était pris; je l'ai confirmé.

J'étais de retour à 3 h. 10. De 10 h. à 3 h. 10, pour aller à 12 lis (2 lieues) et revenir; ce n'est pas encore filer à la vitesse du rapide Paris-Bordeaux.

Jeudi, 22 août.

Le choléra ne cède pas; les pauvres malades continuent à mourir. Aujourd'hui, octave de l'Assomption, le P. Bouvet et moi nous disions la messe pour de nouvelles victimes. On continue à faire courir le bruit que le choléra fait fureur à Chang-Hai; nous ne savons rien de certain à ce sujet. Mon catéchiste a la lèvre supérieure toute noire, c'est évidemment qu'il s'est rempli le nez de poudre contre le choléra.

Le P. Bouvet demande à un domestique, pourquoi aujourd'hui tant de chrétiens à la messe. « C'est qu'ils ont peur de la mort; ils viennent demander secours au bon Dieu, à la bonne Vierge. » Je passe ma matinée à écrire au P. Bortolazzi douze grandes pages; il réédite son catéchisme, un petit chef-d'œuvre. A peine ai-je fini, je vais faire une visite au Saint-Sacrement, je me mets à mon bréviaire, il est onze heures. Juste arrive un chrétien qui vient chercher le prêtre, c'est à 2 ou 3 lis, vraiment ça ne vaut pas la peine d'appareiller; d'un autre côté, il ne faut pas faire comme le P. Ménez. Ce soleil de Chang-Hai, je m'en défie; le soleil de Pékin est plus chaud, mais moins dangereux, dit-on. J'avise dans la chambre du P. Bouvet un vieux casque colonial, avec mon parapluie à deux épaisseurs, ça doit suffire, et muni d'un petit flacon à lysol contre le microbe, de mon éventail contre les mouches cadavériques, je file sur les talons de mon guide; tous les passants, et tous ceux que nous rencontrons nous interpellent et font invariablement les trois mêmes questions: 1° Chez qui allez-vous? — Chez la femme à un tel. — 2° Est-ce le choléra? — Oui. — 3° Est-ce le choléra à contractions? — Oui. — Quand j'arrive on passe une camisole à la pauvre malade, qui est là sur la natte dans la salle d'entrée.

C'est à croire que le choléra rend intelligent, tant les confessions sont nettes, précises! Oh! les belles préparations! et pourtant la pauvre femme laisse deux petits enfants en bas âge.

Je viens de faire appeler le vieux grand-père d'un des petits morts de hier. Imaginez-vous que ce vieux ne faisait plus mission depuis de

longues années. Je l'ai fait appeler par un autre vieux grand-père très fervent Je lui ai parlé du petit; il était très touché, mon vieux: « Vous savez, le P. Bouvet a dit la messe pour lui, » il était ému aux larmes. — « Eh bien, il y a encore une chose à faire, c'est à vous d'aider l'âme du petit fils; il y a un bon moyen: vous allez communier demain. » Et m'adressant à l'autre fervent: « N'est-ce pas que c'est un bon moyen? » Et le vieux hochant de la tête: « Oui! oui! » — Je l'ai confessé séance tenante; avant la confession je l'ai fait causer; en réalité, il n'était pas si méchant; il ne faisait plus mission, mais il se confessait à sa fête, à la Saint-Etienne.

Le P. Bouvet allait mieux ce matin; ce soir, ça ne va plus, malaises, jambes faibles, je ne sais quoi; si ça augmente, je prends le gouvernail et fais filer le Père à Chang-Hai, et demande du secours, car je suis obligé de quitter Dang-mou-ghiao, après-demain matin samedi. Dimanche, St-Cœur de Marie, c'est la fête patronale à Tsouo-men; il faut que j'y sois, j'ai promis deux messes. — Pas de nouvelles du status.

23 août, vendredi.

Ce matin mon catéchiste a refusé de m'accompagner, je l'ai pourtant fort ménagé jusqu'ici. Ça m'a peiné. A moi il n'a dit que ces mots: « Je n'y vais pas. » J'ai su par d'autres qu'il avait avoué avoir peur; à d'autres il a dit qu'il faisait trop chaud. Vraiment ce n'est pas brave! c'est pourtant par ailleurs un bien digne homme.

24 août, samedi.

Arrivé avant midi à Tsouo-men. Le vent est passé au nord; quelques gouttes de pluie; le temps est moins pénible. Tous, y compris le riz et le coton, soupirent après la pluie; mais on ne voudrait pas de coup de vent, parce que cela ferait partir les belles fleurs jaunes du coton; ici on ne cite de cas de choléra que chez les païens. Donc, bonsoir à ce vilain choléra; n'en parlons plus, c'est monotone à la fin.

Comme conclusion, quelques lignes de l'*Echo de Chine*: Extrait de l'*Echo de Chine*: (N° hebdomadaire, 22 août 1907): Pékin, Tientsin et les environs sont contaminés par le choléra qui fait des ravages. — On compte quelques centaines de victimes par jour.

D'après les journaux indigènes, dans presque tous les grands ports et villages des provinces du Kiang-sou et du Fou-Kien, la peste et le choléra font également des victimes. Dans quelques villes, et également à Chang-Hai, un certain chef des bonzes taoistes a fait afficher des prédictions annonçant des hécatombes humaines à partir du 23 août (15 de la 7e lune) jusqu'au 21 octobre (15 de

la 9e lune). Des milliers de personnes, hommes, femmes et enfants mourront quotidiennement de la peste. Alors le bon taoiste indique quelques remèdes qui, selon lui, permettront de résister au fléau. Il recommande que l'on donne la plus large publicité à son affiche. Aussi peut-on voir collée à toutes les portes des habitations des païens l'affiche en question.

A 15 jours de distance.

Quinze jours se sont écoulés depuis la fête du St-Cœur de Marie. C'était hier le 8 septembre, fête de la Nativité de la Ste Vierge; je suis remonté vers Chang-haï.

Le status m'ayant attribué le district de Kin-Ka-hang, je n'ai plus de barque, je voyage en chaise, et mes bagages sont confiés à des porteurs. Tout entier à mon installation, tout occupé de connaître mes nouveaux chrétiens, je ne pensais plus guère au choléra. Or hier j'ai extrémisé trois cholériques, je suis sorti pour six malades, j'en ai extrémisé cinq, et n'ai guère respiré, et ai juste eu le temps de dire mon bréviaire.

A une heure du matin, première alerte; c'est un cas de choléra dans une chrétienté voisine. La nuit est noire, les porteurs munis de lanternes de papier huilé vont lentement à travers les mille zig-zags des sentiers; les petits ponts sont difficiles à passer. Je fais ma méditation en route, au retour je me recouche; — vers 7 h. 1/4 je me relève; au confessionnal jusqu'à la messe: messe, sermon; après l'action de grâces, pendant que je déjeune, on me demande pour une Extrême Onction dans la chrétienté. J'y vais; ce n'est pas le choléra. Je reviens chercher le bon Dieu pour le porter à la pauvre malade. L'heure est tellement avancée qu'avant le diner, je n'ai que le temps d'écrire une lettre à Monseigneur; je lui demande de bénir mon nouveau district et je sollicite une petite aumône pour diminuer les dettes que je trouve en entrant en charge.

Pendant le dîner on vient me chercher pour une Extrême-Onction dans une autre chrétienté. C'est la mère du cholérique de cette nuit, qui vient de gagner le mal; j'y vais en chaise, en route je fais mon examen et prie le bon Dieu. — A peine de retour je fais des Répons pour une morte, pendant que les chrétiens récitent l'Office des Morts en deux chœurs. — Les Répons finis, je fais sonner la cloche pour appeler les enfants qui ne seraient pas encore venus, et je fais un catéchisme sur la Confirmation, car Monseigneur ne va pas tarder à venir.

Le catéchisme fini, les chrétiens commencent le Chemin de la Croix, car c'est dimanche. Je vais chercher mon bréviaire dans ma chambre; un brave homme saisit l'occasion et m'arrête. Un

cas impossible à arranger: une Madeleine repentante, pis qu'une Madeleine, car du moins sainte Madeleine, même dans ses plus mauvais jours, n'avait jamais été une fumeuse d'opium; j'aimerais mieux une Extrême-Onction à 30 lis que pareille affaire. C'est le père de la pauvre Madeleine qui vient intercéder pour sa fille; elle a 33 ans; depuis 13 ans en fuite pour mener à Chang-haï la vie que l'on peut deviner; ressaisie une fois, on l'avait enchaînée à la maison, elle ne tarda pas à s'échapper.

Le bon Dieu dans sa miséricorde vient de la toucher par la maladie, et elle revient à la maison usée par sa vie folle, et fumeuse d'opium incorrigible. — Elle veut se réconcilier avec le bon Dieu et manifeste des sentiments de repentir non équivoques et qui me remplissent d'admiration pour la miséricorde de Dieu.

Avant de l'admettre à la confession, par prudence j'exige un contrat signé par elle et par un répondant, c'est le père qui se porte garant que sa fille ne retournera pas à Chang-hai; en réalité je crois qu'elle n'en aura jamais la force. J'envoie un exprès chez mon voisin, le P. Tobar, qui par bonheur n'est pas trop loin; peut-être me signalera-t-il quelque empêchement, car le vrai mari de cette pécheresse, pécheur lui-même, brigand et actuellement en exil, est d'une chrétienté du P. Tobar. Sur ces entrefaites on vient me chercher pour un nouveau cas de choléra au Nord de la chrétienté; j'y vais. A peine ai-je fini que, dans le même hameau, on me signale une pauvre malade en retard avec le bon Dieu. Je vais la confesser; quand je reviens, je retrouve un mot de réponse du P. Tobar; je confesse ma Madeleine. Heureux les chrétiens dont la première éducation a été bien soignée! Même après de longs égarements, le souvenir des premières années de piété, l'amour de la Ste-Vierge transformera leur cœur.

Comme il s'agissait de scandales publics, j'ai imposé une pénitence publique: j'ai refusé la communion pour cette fois, et imposé un Chemin de Croix public après la messe de demain. La pauvre femme n'avait guère la force de le faire; de bonnes chrétiennes sont venues l'aider; trois ou quatre récitaient les prières de leur place, une autre portait la grande croix de bois; la pécheresse suivait et se traînait de station en station.

Je croyais que c'était la fin et pensais déjà à souper, car il faut réparer ses forces pour aider les âmes; voici une nouvelle demande, pas loin heureusement; c'est une femme qui vient de mettre au monde un bébé, et il faut aller l'extrémiser; on dit que ça presse. . . . .

C'est une bonne journée, et si comme le missionnaire, vous pou-

viez lire dans les consciences, et savoir les victoires remportées sur le diable, vous diriez : c'est une très bonne, c'est une excellente journée, un peu fatigante, mais bien féconde.

Avant de fermer cette interminable lettre, encore un mot sur un enfant, dont la mort m'a tout ému. Vers Pâques, pendant mon troisième an, j'avais passé un mois à Kin-ka-hang, pour faire la mission ; les enfants étaient vite devenus mes bons amis et mes petits auxiliaires. Parmi eux, cinq se succédaient pour servir la messe, et chaque fois je les récompensais de trois bonbons. Parmi eux, Bing-sen avait toutes mes préférences, tant il était pieux, bon, doux, délicat et bien élevé ; âgé de 15 ans, n'ayant plus de père, aidant un peu sa mère, il étudiait à l'école du village. « Vraiment me disais-je, je crois que le bon Dieu a des vues sur cet enfant. » — Mais n'étant que de passage, je n'avais qu'une chose à faire, recommander à la Sainte Vierge cette belle petite âme. Au status, le bon Dieu me choisit comme missionnaire du district de Kin-ka-hang, les chrétiens me reçoivent solennellement, les pétards éclatent ; à la porte de l'église, quatre enfants de chœur m'attendent avec le bénitier ; parmi eux, j'ai reconnu mon petit Bin-sen. Cette semaine je suis passé deux fois à Kin-ka-hang ; d'abord le dimanche, puis le premier vendredi du mois ; inutile de dire que mes petits servants viennent toujours se confesser et communier. Samedi c'était le tour de Bin-sen de servir la messe, et il le fit très pieusement. Après la messe, je partis dans une autre chrétienté, et Bin-sen s'en alla à l'école. Le soir au souper, il se portait à merveille ; au moment du coucher, il se plaint du ventre. A une heure de la nuit, on m'avait déjà rejoint dans l'autre chrétienté. « Père, une Extrême-Onction à Kin-ka-hang. — Qui ? — Bin-sen. — Comment ? Bin-sen n'est pas malade ! — Père, le choléra. » — Quand j'arrivai, je l'appelai : « Bin-sen ! Bin-sen ! je suis là. ». — Il se tordait, et était en pleine crise, déjà si changé que je ne le reconnaissais plus, les pieds froids, et le sang déjà en partie figé. La pauvre mère sur le lit, frictionnait son cher malade. Confessé de l'avant-veille, il se reconfessa ; il souffrait beaucoup. Je lui demandai s'il voulait aller au ciel ; je lui dis d'offrir ses souffrances au bon Dieu, et tout en se tordant sur sa natte, il répondait à tout ; il m'avait bien des fois accompagné aux Extrêmes-Onctions, et cette fois c'était lui qu'on extrémisait. Tout fini, j'avais peine à le quitter. « Bin-sen, lui dis-je, au ciel tu prieras pour le P. Kou », et il me répondait que « oui ». — « Bin-sen, maintenant, c'est au ciel que nous nous reverrons ! » phrase qui fut répétée avec un grand soupir par une chrétienne présente.

De retour à la chrétienté, je pris un peu de sommeil, mais je pensais toujours à Bin-sen. Dans mon sermon sur la Nativité de la Sainte Vierge, je parlai de lui tout au long, exhortant les chrétiens à être toujours prêts. Dans la matinée, ne recevant pas de nouvelles, je repris un peu d'espoir, et pensais déjà à retourner le soir quelques instants à Kin-ka-hang. A midi, vers le milieu du repas, un homme vient à moi sans même dérouler sa tresse. « Père! une Extrême-Onction à Kin-ka-hang! — Qui? — La mère de Bin-sen. — Mais cette nuit, elle n'avait rien! — Père, le choléra. » — Je pars; pauvre mère, elle a gagné la mort à soigner son fils; de la famille, il ne restera que la sœur. Je vais profiter de l'occasion pour revoir Bin-sen.

Quand j'arrive, je trouve la mère dans la petite grangette, qui sert d'entrée. Je la confesse, les pieds touchant un tas de cendres infect. Pendant l'Extrême-Onction, les vomissements reprennent, je dis de nettoyer; on se contente de jeter de la cendre sur les déjections. En quittant la mère, je demande à aller voir Bin-sen. Une vieille vierge qui vient aider les malades, me répond: « Père, il vient de mourir. — Quand? — Un peu avant votre arrivée. — Est-ce que la mère le sait ? Menez-moi, je veux prier pour lui. » — En voyant le cadavre de mon petit servant de messe, l'émotion me saisit, et je ne pus la maîtriser; je me suis mis à pleurer; je ne pouvais dire les prières, tant je pleurais; les chrétiens qui m'avaient suivi nombreux, me voyant pleurer, pleuraient aussi.

Ah! s'ils savaient, les chrétiens, combien nous les aimons!

Si au lieu de 3000 francs de dettes, j'avais quelque argent, je voudrais ériger une croix de pierre sur la tombe de Bin-sen; sur la croix on graverait ces quelques mots: « Joseph Bin-sen, servant de messe. Le samedi, il servait la messe; le dimanche, la Sainte Vierge l'a conduit au Ciel. »

J. DUCOUX.

Un Baptême en barque. — *(raconté par le P. Van Dosselaere.)*

Août 1907.

L'an dernier, quand il quitta Chang-Hai, le P. Van Dosselaere eut le bonheur de baptiser une petite païenne dans des circonstances dignes d'être relatées.

Le Père partait vers la fin de juillet. La barque qui l'emmenait était conduite par une famille païenne. Un soir que, selon l'usage, on accostait pour passer la nuit tranquillement près de la rive, il vit venir sur l'avant de la barque une fillette d'une dizaine d'années, portant un petit bébé. Le Père n'avait pas encore remarqué

la présence à bord de ces enfants. S'adressant à l'aînée: « Est-ce là ta petite sœur? lui demanda-t-il. — Non. — C'est ton frère alors? — Non. — Qui est donc cet enfant? » — Avec fierté et se redressant, la fillette dit : « C'est ma nièce; je suis sa tante. — Elle est gentille, ta nièce; je ne l'entends jamais pleurer. — Elle ne pleure jamais. — Comment s'appelle-t-elle? — Elle a nom « chair-de-poule: Ki-jou. » Le Père alors voulut offrir des bonbons à Ki-jou. Le bébé les refusa, tout en tendant ses deux petits bras vers le missionnaire. — « Que veux-tu que je te donne? pensait le missionnaire. Si tu étais bien malade, je te donnerais mieux que des bonbons! »

Depuis bientôt vingt jours, le vent était contraire. Le bateau avançait de quelques lis seulement chaque jour, quand un soir, le Père entendit des pleurs et des cris de petit enfant. Voyant la tante de Ki-jou, il lui dit: « Ta nièce, me disais-tu, ne pleure jamais. Mais je l'ai entendue ce soir? — Ki-jou est bien malade, répondit la fillette; c'est pourquoi elle pleure. » — Le Père avertit alors son catéchiste de s'informer de l'état de la petite « chair-de-poule », et de l'en instruire. Le lendemain, le catéchiste vit l'enfant et comprit qu'elle était perdue. « Père, annonça-t-il, Ki-jou va mourir dans un jour ou deux. »

Les parents, pour avoir des remèdes, portèrent la petite au missionnaire. Il n'y avait rien à faire. Demandant alors de l'eau chaude et un linge, il lava le front fiévreux de l'enfant, puis en faisant couler quelques gouttes sur la tête, il dit devant les parents qui n'y comprenaient rien: « Marie, je te baptise, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Deux ou trois jours plus tard, le 15 août, Ki-jou montait au ciel célébrer l'Assomption de la T. S. Vierge. Son petit corps fut enseveli sur une des rives du canal. Le lendemain, le vent tournait et, devenu favorable, il conduisit rapidement le Père à son district.

Catéchuménat des Ames du Purgatoire.

(Relation du P. Van Dosselaere à Monseigneur.)

Pei-hien, 16 décembre 1906.

Prenant au hasard un des catéchuménats de 18 à 20 néophytes qui se sont succédé, étudions-en un peu la composition. Nous pourrons relever quelques détails curieux au point de vue « social ». Aussi bien, la question sociale, lutte des classes, capital et travail, revendications des prolétaires, tout cela est à l'ordre du jour. Que les gros bonnets du socialisme, ces bons apôtres qui en vivent et en prospèrent, viennent donc se documenter un peu dans nos

catéchuménats; que les ouvriers, mécontents, et dupes pour la plupart, y viennent aussi. Outre qu'un peu de catéchisme ne ferait de mal ni aux uns ni aux autres, ils pourraient trouver une solution aux questions qu'ils agitent, et apprendre qu'il n'est pas si difficile que ça, aux différentes classes de la Société, de vivre ensemble en parfaite harmonie.

Dans nos catéchuménats, en effet, toutes les classes se coudoient, mais sans ombre de lutte.

Voici d'abord, Monseigneur, une bonne douzaine d'ouvriers agricoles. D'ouvriers de fabrique, d'industrie, d'homme-machine, il n'est pas plus question dans nos parages qu'il n'en est question dans la Neustrie et l'Austrasie du temps des Mérovingiens. Donc, des ouvriers agricoles, gens simples et pauvres: car, 2 à 10 petits arpents de terre, chaque arpent valant 12 à 15 francs, ce n'est pas une fortune! Ce lopin de terre évidemment ne suffit pas à nourrir et vêtir la famille; on tisse un peu de toile, on recueille des herbes dans le lac, on fait un petit commerce, oh! si petit! ou bien on fait quelques journées chez les gros paysans. Vingt ou trente centimes par jour, c'est toujours autant! Ne leur parlons pas des salaires d'Europe: cela les gâterait. Mais qu'en pensent les mécontents de là-bas avec leurs beaux salaires? Eh bien, qu'ils sachent que nos ouvriers sont contents de leur sort! Pourvu que le soleil et la pluie viennent à peu près à temps et que les mandarins ne les grugent pas trop, tout va bien, ils sont heureux, ayant peu de besoins et de désirs. Pour la nourriture, 30 à 40 centimes par jour; en temps de disette, comme cette année, on mange plus mal (si c'est possible), et certainement beaucoup moins: ce qui fait que, comme dépense, il n'y a pas de différence. Comme vêtement, un pantalon de toile, bien ouaté, un veston item, feront les mois d'hiver et serviront de couverture la nuit; en avril, on enlève la ouate, s'il en reste, et le costume d'été est tout trouvé. A l'occasion, si l'on a besoin d'une robe, cela s'emprunte facilement.

Au milieu de ces ouvriers, je vous présente, Monseigneur, un gros propriétaire vénérable patriarche, escorté de ses deux petits-fils, de 20 et 17 ans. M. Siao est donc bien vieux? Oui, il a 82 ans; chose curieuse, sa moustache et sa barbiche de 15 centimètres sont blanches comme neige, tandis que ses cheveux, plus vieux que la barbe de 40 ans, et si souvent tourmentés par le peigne depuis 80 ans, présentent une forte tresse d'un beau noir d'ébène. M. Siao n'a pas perdu une seule dent, tout comme Moïse. Moïse sera son nom de baptême. M. Siao est un gros richard: il possède 400 arpents de terre et une distillerie d'eau-de-vie chi-

noise; outre une foule de bœufs et de chevaux de labour, il a deux belles mules et un char, tout comme les plus huppés des notables. Eh bien, ce M. Siao, si riche, et ses deux petits-fils, se trouvent très bien au milieu des ouvriers; pas un signe de dédain ou de fierté. Il partage avec eux le même menu, le pain de sorgho couleur de chocolat, mais bien moins bon, et le brouet de millet. La nuit, il couche avec les ouvriers sur la même litière de grosse paille; et je ne dis pas qu'un de ses voisins n'attire pas sur soi un coin de la bonne couverture de M. Siao. M. Siao se fait quelquefois apporter de chez le boulanger quelques livres de pain de froment; ou bien si la famille envoie un panier de beaux poissons, il partage bien fraternellement avec ses pauvres compagnons de catéchuménat. Je vous assure que ceux-ci n'ont pas au cœur la haine du gros propriétaire.

Passons à une troisième classe: voici deux citadins, cela se voit à leurs habits de coupe plus distinguée et de matière plus choisie. Ils représentent le commerce et ont d'assez belles boutiques, je dis belles pour le pays. Bref, ces habits plus distingués et ces boutiques, telles qu'elles sont, pourraient certainement donner à leurs propriétaires des sentiments de dédain pour leurs compagnons, plus frustes et plus grossiers, et exciter en ceux-ci des mouvements de jalousie. Rien de tout cela ne paraît. Harmonie, respect mutuel, égalité, fraternité! « Nous tous, chrétiens, nous ne sommes qu'une famille! »

Enfin, pour que rien ne manque, la classe la plus distinguée est représentée par deux lettrés. Oh, ils ne sont pas riches, mais ils possèdent encore une forte somme d'estime personnelle et, dans la tête, des milliers de caractères chinois. Songez donc, leurs compagnons récitent péniblement deux lignes par jour; eux, ils débitent à la course et sans broncher douze ou quinzes pages. Songez encore, ils ont étudié les « Livres » dix-huit ou vingt ans, ils sont allés aux examens sept ou huit fois et sept ou huit fois ont échoué. Ceci n'est pas un déshonneur: tout l'honneur, c'est d'avoir pu se présenter; donc, plus il y a de fois, plus il y a d'honneur! Ainsi pensait sans doute, au petit pays, ce bon type de vieillard et papa indulgent, devant qui on louait un médecin qui n'avait mis que cinq ans au lieu de six pour gagner ses diplômes à Louvain: « Oh! dit-il, rien que cinq ans, ça ne doit pas être un fameux médecin! Parlez-moi de mon fils! Pour décrocher son diplôme, il a mis dix-sept ans! En voilà un médecin, dix-sept ans, et à Bruxelles encore! » Revenons à nos deux lettrés qui, après avoir si souvent échoué, ont trouvé la route du salut dans le catéchuménat où, de fort bonne

grâce, ils aident les illettrés à apprendre quelques prières et un peu de bonne doctrine.

J'ai fini, Monseigneur, de passer en revue la formation d'un catéchuménat. Toutes les classes y sont, et sans lutte. La question sociale est résolue ici. Disons plutôt qu'elle n'est pas encore soulevée. Cela viendra sans doute, avec les usines, les journaux et la civilisation. Mais alors nous aurons laissé la place à nos neveux ! D'ici là, je prie Votre Grandeur de daigner bénir le district de Péi-hien et le catéchuménat des Ames du Purgatoire, avec ses généreux bienfaiteurs.

Je suis, Monseigneur, de Votre Grandeur, le très humble serviteur. J. VAN DOSSELAERE.

Une journée au Catéchuménat de Sainte-Agnès au Fong-hien.
(du P. C. de Bodman.)

Oserais-je inviter nos bienfaiteurs à passer une journée au Catéchuménat de Sainte-Agnès ? Pourquoi pas ? Ils ont sans doute déjà pénétré dans des abris plus misérables, frayé avec des natures plus grossières. Et puis, la charité qui a créé cette œuvre, jettera sur hommes et choses ce charme ému qui transfigure la misère même.

Hâtons-nous, le jour va poindre ; vite un coup d'œil sur le dortoir avant que la clochette ne sonne le lever. C'est une grande salle carrelée de 10 mètres sur 5, jonchée au 3/4 de tiges de sorgho recouvertes d'une dizaine de nattes : c'est le lit commun. Une trentaine de catéchumènes dorment là côte à côte, enroulés dans leur couverture. Quelques pauvres n'ont que leurs habits, par ces rudes nuits de 5 degrés à 10 degrés au-dessous de zéro. Çà et là une brique sert d'oreiller. A une extrémité de la salle un lit, un vrai lit, c'est-à-dire un cadre de bois reposant sur 4 pieds et garni des mêmes tiges de sorgho formant sommier, c'est le lit du catéchiste. A côté, une petite lampe à pétrole en fer blanc. Cette petite lampe pourrait nous conter bien des traits édifiants, tel bon vieux lui tenait dernièrement compagnie jusqu'à 11 heures du soir, martelant sans relâche dans sa mémoire rebelle la leçon de la veille. Ne craignez rien, il n'empêche personne de dormir : un Chinois dort quand il veut, dans toutes les postures, en plein vacarme.

Voilà nos gens levés ; un baquet d'eau chaude fait la toilette, et, au 3e coup, on entre à l'église pour la prière du matin. La prière finie, le Père s'asseoit près de la table de communion et fait le premier catéchisme de la journée devant toute la chrétienté réunie : catéchuménats d'hommes et de femmes, écoles de garçons et de filles, domestiques, catéchistes, quelques chrétiens et chrétiennes

du village. Le cours de l'année comprend les sacrements, cours essentiellement pratique, où tout le monde est sous la menace d'une interrogation, du plus petit élève au plus vieux domestique, en passant par les catéchumènes. Après le catéchisme d'une demi-heure environ, sainte messe. Après l'action de grâce du Père, catéchisme spécial et plus rudimentaire pour femmes et fillettes.

Mais rejoignons nos hommes. Ils sont dans leur salle d'école ou catéchuménat. Les catéchistes — ils sont généralement deux — font réciter les leçons : jeunes gens de 20 ans, hommes de 40, bons vieux qui s'escriment à tracer leur signe de croix, défilent à tour de rôle devant le catéchiste qui, le pinceau en main, une liste sous les yeux, inscrit jour par jour à la suite de chaque nom la leçon récitée.

Il est 9 h. ½; c'est l'heure du repas. Le cuisinier apporte un panier de petits pains bruns-noirs, lourds et compacts — c'est le pain de sorgho, puis une vaste terrine où nage un liquide d'un brun chocolat: c'est un brouet clair de farine mêlée de sorgho et de pois. Par table de 6 ou 8, une petite assiette, large comme le creux de la main, contient des navets crûs hachés. Et c'est tout. Ceux pourtant qui voudraient relever cet ordinaire passablement simple, sont autorisés à remettre au portier quelques sapèques pour acheter aux marchands ambulants qui stationnent presque sans cesse devant la grande porte, soit un pain blanc, soit une poignée d'arachides, quelques choux ou navets salés, un petit paquet de tabac — car chez nous presque tous les hommes fument, et plus d'une femme aussi. Mais voici le repas fini, on ramasse bols, bâtonnets, plats et terrines, et l'on fait une visite de quelques minutes au Saint-Sacrement.

De retour au catéchuménat, le catéchiste prend la liste des leçons et l'apporte au Père. Là, dans sa chambre, en tête à tête avec le catéchiste, le Père parcourt un à un les noms de la liste, s'informe d'un chacun: tenue, application, désir du baptême, compréhension de la doctrine, etc., note au besoin les remarques à faire à l'intéressé; puis le défilé commence, la récitation recommence, devant le Père cette fois. C'est un contrôle, un stimulant indispensable. D'ailleurs, la récitation finie, le Père pose à chacun quelques questions de doctrine, dit quelques mots d'encouragement, parle de la famille, du village, gagne peu à peu la confiance et le cœur de ces braves gens. C'est un point capital du catéchuménat: il faut qu'avec la foi et la grâce, le néophyte emporte chez lui une affection filiale pour le missionnaire. C'est cette affection qui forme le lien vivant qui le rattache à la religion. La foi a rarement sur un adulte, du

premier coup et dès la première génération, un empire assez puissant; c'est un trésor caché qui fructifiera avec le temps et les ans. Pour le moment cette foi s'incarne dans le Père, elle vit de son affection, se soutient de son appui; elle dépend de lui comme l'enfant dépend de sa mère. C'est à la lettre la parole de l'apôtre: « mes petits enfants que j'enfante de nouveau jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous ».

Avez-vous remarqué ce petit papier blanc dans le livre du catéchumène qui vient de réciter? Il porte ces mots: « sait la première partie ». Pour faciliter et stimuler l'enseignement de la doctrine et soulager en même temps la mémoire de nos pauvres paysans, la matière à apprendre a été répartie en 3 examens: dogme, morale, sacrements. L'examen se passe soit individuellement, en tête à tête avec le Père, soit en public, au début du catéchisme; il y a alors profit pour tous.

Mais je remarque que le défilé a duré longtemps: il est déjà près de midi, l'heure du premier catéchisme spécial aux catéchumènes hommes. Je les réunis dans ma chambre, quand la place le permet. L'enseignement a quelque chose de plus intime, de plus pénétrant; il se change plus facilement en causerie, en dialogue, il est plus vivant, et partant plus vivifiant. Ici c'est une question naïve, là une exclamation d'assentiment qui éclate, souvent une réponse, non provoquée, mais qui jaillit spontanément sur toutes les lèvres. C'est au cours de ces heures exquises, de cet « âme à âme », que le missionnaire voit souvent la grâce et la foi opérer leurs conquêtes. Tel visage fermé ou atone jusque-là s'illumine soudain, les yeux se mouillent, l'attitude entière se transforme. Et ce trait reste, le coup a porté, l'empreinte est indélébile: c'est un autre homme que vous aurez désormais devant les yeux, un croyant, un fils aimant et respectueux.

Un second catéchisme a lieu dans les mêmes conditions vers 7 heures du soir. Dans l'entretemps c'est le catéchiste qui travaille: répétition du catéchisme du Père, instruction préparatoire sur les matières à venir, enseignement des leçons de mémoire. Même maigre repas à 3 heures, précédé du rosaire à l'église, et suivi, à la tombée de la nuit, de la prière du soir.

Au cours de la journée le Père reçoit encore plus d'une visite de ses enfants spirituels: c'est un tel qu'il faut remonter; il n'arrive pas à apprendre; patience! on se contentera de l'essentiel. Voici un grand enfant, pris du mal du pays; il ne connaît que sa charrue et ses bœufs et ne s'est jamais attelé à l'étude des caractères. Voilà un pauvre petit commerçant qui a emprunté 500 sapèques pour

faire vivre femme et enfants en son absence; il est là depuis 10 jours, la famille est sans pain. Il va faire un nouvel emprunt et revient le lendemain. On ne croirait pas que de répugnances surmontées, que de sacrifices, cache souvent ce séjour de 3 semaines au catéchuménat: c'est le prix du baptême. Aussi rien d'étonnant si la divine Bonté verse sa grâce avec tant d'abondance sur ces âmes de bonne volonté. Que n'est-il donné au missionnaire de rendre ses bienfaiteurs réellement témoins du bien qu'ils opèrent! Dieu le leur fera voir et goûter au ciel. Puissent au moins ces quelques lignes leur en donner l'avant-goût! C. DE BODMAN.

Des catéchistes! — *(du P. de Bodman.)*

Fong-hien, janvier 1907.

Il est un fait qui ne manque pas de frapper péniblement tous les amis du Siu-tcheou-fou: la disproportion énorme entre le nombre des catéchumènes et celui des baptêmes. Les chiffres du dernier exercice 1905-1906 donnent pour notre section: catéchumènes: 21,060; baptêmes de catéchumènes (adultes et enfants): 1,856. Pour l'exercice précédent, (1904-1905), le chiffre des catéchumènes était de 22,860; celui des baptêmes des catéchumènes: 2,016. La proportion, ou pour mieux dire la disproportion, reste la même: 1 baptisé sur 11 catéchumènes. Quelle est donc la clé de l'énigme? Vos 20.000 catéchumènes existent-ils bien réellement, ou ne valent-ils rien — ce qui revient à peu près au même? — Ni l'un ni l'autre. Nos catéchumènes existent si réellement, que nous pourrions peut-être en marquer 40,000 pour notre seule section, si nous acceptions tous ceux qui se présentent; et quant à la qualité, qu'on en croie notre commune expérience: elle est, sauf exceptions, excellente, telle, qu'on peut se demander très sérieusement si dans aucun pays de missions il existe population mieux disposée à recevoir la bonne nouvelle .— Et que ne les baptisez-vous donc! — Halte-là! entre le païen le mieux disposé et le *Ego te baptizo*, « Je te baptise », il y a nécessairement quelque chose, et ce quelque chose est la préparation au baptême. Nul homme sérieux, nul missionnaire expérimenté ne le contestera: ces baptêmes en masse, « par aspersion », tels qu'on en rencontre en certaines vies de saints, ne sont et ne peuvent être, même en les réduisant à leurs justes proportions, qu'une exception, exception justifiée soit par les circonstances, soit par la sainteté et les lumières extraordinaires du baptiseur. La préparation demeure la règle. L'Eglise l'exige, et à bon droit. Elle sait bien qu'un abîme existe entre le meilleur païen et un chrétien digne de ce nom, un abîme entre l'état de nature et la vie de la

grâce; cet abîme, la foi seule le comble et la foi naît de l'instruction: *fides ex auditu.* Or toute notre réponse est là; nous avons des catéchumènes, nous avons des baptistères; ce sont les ressources pour instruire qui nous manquent.

J'entends ici l'objection toute faite et toute sage: « Limitez vos œuvres, refusez des catéchumènes. » Non, en vérité, il faut n'avoir jamais été missionnaire pour se contenter de pareille solution. Refuser des catéchumènes, refuser un groupe compact de familles, refuser un village entier de braves gens, de ces âmes droites, « naturellement chrétiennes », comme celles qui abondent par ici, les refuser quand elles viennent de dimanche en dimanche, avec leurs enfants, vous supplier de les admettre dans la religion; l'école est toute préparée, non sans peine parfois, soit bâtie à neuf, soit évacuée par une famille qui consent à se loger ailleurs à l'étroit: « Père, l'école est prête; de grâce un catéchiste! — Mais, mes braves gens, je n'en ai pas... et le cœur se serre — enfin, revenez dimanche prochain... nous verrons. » Et le dimanche suivant, le missionnaire anxieux se demande: Vont-ils venir? Bon les voilà; je reconnais ce vieillard, ce jeune homme, cet enfant; c'est bien eux. Nouveau serrement de cœur: Que répondre? Vous différez encore, la mort dans l'âme, un dimanche, deux dimanches, trois dimanches. Puis vous n'y tenez plus; vous voyez le sang du bon Pasteur qui a coulé pour ces âmes; vous vous rappelez que vous avez tout quitté, une famille chérie, tout, pour les sauver; vous vous rappelez enfin qu'il y a un Père, une Providence, au ciel, qui donne la pâture aux petits oiseaux, et, fort de votre foi, de votre confiance, de votre amour, vous dites enfin le « oui » qui ouvre à ces âmes les portes de l'Eglise, les bras de leur Père céleste. On cherche un expédient: tel catéchiste qui a déjà trois, quatre, cinq chrétientés, pourra peut-être passer par là, quelques semaines, un mois, instruire les plus fervents, les plus lettrés, former ainsi un noyau qui transmettra la vie, gardera l'étincelle de la foi, jusqu'à ce qu'on puisse faire mieux pour ces pauvres âmes de bonne volonté. Et ainsi les chrétientés se fondent, et ainsi les besoins augmentent: j'ai dix-sept catéchistes, soixante chrétientés, et des villages qui attendent... Et tout cela ne résout pas le problème: la solution est ailleurs.

Je le dis avec confiance dans la foi de nos bienfaiteurs et bienfaitrices: Non, ce ne sont pas les œuvres qu'il faut limiter, ce sont les ressources qu'il faut augmenter; ce ne sont pas les âmes qu'il faut repousser, c'est l'argent qu'il faut sacrifier. Car, si dur que soit le choc de ces deux mots: âmes et argent, il serait puéril de se dissimuler qu'il existe entre eux quelque chose de l'union

de l'âme et du corps, et qui dérive précisément de cette nécessaire union. Pour parler clair: nous manquons de catéchistes faute d'argent.

Et cependant ces catéchistes sont nécessaires. Une nouvelle chrétienté est comme un nouveau-né: elle a besoin de soins incessants pour échapper à la mort d'abord, pour se développer ensuite et atteindre l'âge adulte, où elle pourra se suffire à elle-même. A peine une chrétienté est-elle fondée, que d'ordinaire tout se déchaîne: oppositions du dehors, dissensions intestines; les bourrasques succèdent aux bourrasques, les tempêtes aux tempêtes, de la façon la plus subite, la plus imprévue. Le fait est si régulier, si frappant, qu'il est difficile de n'y pas reconnaître l'action occulte de « l'homme ennemi » de l'Evangile, qui jette l'ivraie dans les sillons, pour étouffer, si possible, le grain du Père de famille. Dans ces grandes secousses du début, il faut sans cesse un homme à la barre: cet homme est le catéchiste. Sa seule présence ranime les courages, pare aux coups imprévus, maintient le contact avec la résidence, d'où le missionnaire suit la lutte et donne les directions décisives. Puis ce sont les labeurs de la formation chrétienne; il faut au moins chaque soir réunir les hommes à l'école, leur enseigner les prières, les rudiments de la foi, réciter en commun la prière du soir. Le dimanche, ou même souvent le samedi, — la distance est longue, — il faut conduire au moins une partie du troupeau à la messe, voir et saluer le missionnaire. Bref, toutes les habitudes de la vie chrétienne, qui les instille comme goutte à goutte, jour par jour, à nos néophytes? toujours le catéchiste. Lui parti, tout languit. Rarement, dès le début, on rencontre un chef de chrétienté d'une autorité assez incontestée et d'une foi assez active pour faire efficacement la rude besogne de catéchiste.

Que deviendrait, en France même, une paroisse longtemps privée de pasteur? Or ici il ne s'agit pas de vieux chrétiens, mais de néophytes, de braves gens, il est vrai, mais à peine dégagés des habitudes du paganisme et nullement initiés à la vie chrétienne. Un missionnaire sans catéchistes peut être justement comparé à une tête ou à un tronc amputé des bras et des jambes. Il aura beau gémir, tempêter, prescrire, réglementer: rien ne se fera. Là où il s'agit d'exercer une action continue, il faut de toute force une présence continue; or cette présence continue en 60 lieux à la fois, ne peut s'exercer que par représentant, par le catéchiste.

Il nous faut donc des catéchistes et nous en manquons faute d'argent. Car enfin ces catéchistes, fussent-ils des religieux, fussent-ils des saints, auraient encore un corps à nourrir... et ils ont

le plus souvent, outre le leur propre, ceux de toute une famille à faire vivre. Hélas! faute de ressources, nous ne pouvons leur donner que ce qui leur suffit à peu près pour vivre. Nos salaires sont insuffisants: grave inconvénient et pour la qualité des catéchistes et pour leur prestige; grave tentation aussi de chercher des profits à côté. Des ressources nous assureraient donc et le nombre et la qualité.

Combien faut-il pour l'entretien d'un catéchiste? Nous leur donnons actuellement 3,000 sapèques par mois, soit 100 sapèques (5 sous) par jour. Or la livre de farine blanche coûte plus de 50 sapèques; la rouge (farine de sorgho), plus de 40. On voit qu'avec la boisson et quelques légumes, il ne reste plus grand'chose des 100 sapèques à la fin de la journée. Nos voisins, les missionnaires allemands du Chantong donnent de 4 à 6,000 sapèques par mois, soit souvent le double que nous. Ils sont dans le vrai; mais force nous est de rester dans le possible. Nous ne pouvons réduire de moitié le nombre déjà totalement insuffisant de nos catéchistes.

Et quel remède à pareille situation? Le remède? des aumônes? Oui. Mais je l'affirme avec pleine conviction et même réflexion: les aumônes isolées sont insuffisantes, instables; il faut une œuvre, « l'œuvre des catéchistes ». Il existe déjà pour les besoins particuliers des missionnaires de bien belles œuvres: l'œuvre de la Propagation de la foi, de la Sainte-Enfance, l'œuvre des Catéchumènes, l'œuvre des Tabernacles, l'œuvre des Partants, etc. Pourquoi n'y aurait-il pas une « œuvre des Catéchistes », destinée à procurer au missionnaire les ressources pour l'entretien de ses indispensables auxiliaires? L'œuvre, certes, est belle et de toute première importance. Le besoin s'en fait sentir au-delà de notre section.

Partout le catéchiste est le bras droit du missionnaire. Le mettre à même d'entretenir 2, 10 catéchistes, c'est doubler, décupler son action. Le nombre des missionnaires ne sera, hélas, toujours que trop limité; celui des catéchistes peut être multiplié à l'indéfini, à mesure des besoins et des ressources. Là gît donc en réalité la solution de ce problème, l'évangélisation du monde, une poignée de missionnaires — les missionnaires ne seront jamais que cela en face du monde païen — *une poignée de missionnaires soutenue par une légion de catéchistes.* C. DE BODMAN.

A cette lettre si touchante du P. de Bodman, le P. Gain, ministre de la section du Siu-tcheou-fou ajoute les lignes suivantes:

« Je ne résiste pas à la tentation d'ajouter un mot à la thèse si vraie et si bien démontrée du bon P. de Bodman, thèse que je

fais mienne et que je généralise pour tous les districts du Siu-tcheou-fou. Les trois bourses que nous devons à la générosité de nos bienfaiteurs sont un précieux appoint pour nos catéchuménats. Mais, rien que pour notre Section, ce n'est pas trois, mais trente bourses, qu'il faudrait pour que chaque Père pût tenir pendant les six mois d'hiver, la porte ouverte à tous les catéchumènes des deux sexes qui pourraient y être reçus. Nos catéchuménats sont de vraies retraites fermées de trente jours, pendant lesquels il nous faut donner, en même temps qu'à l'âme, la nourriture au corps. Il est vrai que, chaque repas ne nous revient qu'à 2 ou 3 sous; mais ces quinze centimes multipliés par cent et par mille se traduisent par des centaines de boisseaux de grains, que le missionnaire ne peut se procurer sans sapèques...

L'œuvre des catéchistes! hélas, c'est mon rêve, c'est mon cauchemar, depuis vingt ans que je bataille au Siu-tcheou-fou. Si chacun de nos Pères qui, comme moi, par ici sèment dans les larmes, était seulement assuré d'une rente suffisante à l'entretien annuel de douze bons catéchistes!

C'est le cœur bien gros, qu'au milieu de notre pénurie, je viens de voir une quinzaine de nos meilleurs auxiliaires nous quitter pour se faire soldats.

Ces jeunes gens ont passé en moyenne cinq ou six ans dans nos écoles, où nous leur avons donné à grands frais, avec une teinte de littérature chinoise, une solide instruction chrétienne.

Jusqu'ici nos trois mille sapèques par mois suffisaient pour les faire vivre avec leur petite famille. Mais, en cette année de disette, le prix des denrées ayant plus que doublé, pendant que nos ressources diminuaient, plusieurs n'ont pu résister à la tentation d'aller chercher ailleurs, ce qu'il nous était impossible d'accorder à tous.

Des sergents recruteurs, envoyés dans nos parages par le vice-roi de Nankin, ont été trop heureux d'angarier nos jeunes gens, à six mille sapèques par mois, dont moitié payée à la famille, moitié au soldat, qui recevra en plus l'habillement.

Que faire? Impossible de lutter sur ce terrain. Nous avons dû nous avouer vaincus dans ce combat pour la vie. Nous perdons pour trois ans, durée de l'engagement qu'ils ont signé, quinze de nos meilleurs catéchistes, qui ne nous quittent eux-mêmes qu'à regret.

Espérons qu'en allant renforcer l'armée impériale, nos bons Chinois ne cesseront pas de faire partie de la milice du Christ. Et qui sait? Le bon levain, tout petit qu'il soit, fera peut-être fermenter la masse. Si le Siu-tcheou-fou y perd, peut-être notre sainte Religion y gagnera-t-elle par ailleurs... Cependant la perspective de voir nos

catéchistes devenir des officiers catholiques de l'armée chinoise, ne suffit pas pour nous consoler d'avoir perdu pour le moment nos meilleurs auxiliaires. L. GAIN.

N. B. — La somme nécessaire à l'entretien d'un catéchiste au Siu-tcheou-fou est de cent francs par an.

Bâtisseur au Siu-tcheou-fou. — *(du P. Bastard.)*

Siu-tcheou-fou, 24 janvier 1908.

En sortant de retraite, me voilà retenu deux jours par la neige chez mon ministre. Or à quoi mieux employ r mon temps qu'à écrire aux vieux amis ?

Parlons d'abord de mes affaires ; si ce n'est pas très modeste, c'est au moins le plus sûr pour ne pas parler de ce que j'ignore et, peut-être aussi, pour vous intéresser.

Vous savez donc que je suis toujours au Siu-tcheou-fou, dans la section la plus au nord du Kiang-nan, tout près du Chan-tong. Mon district est dans la sous-préfecture du Siao-hien. Quand j'y vins remplacer le P. le Biboul, il y a 9 ans, elle ne comptait que 500 baptisés, tous dans le nord-ouest, où se trouve Ma-tsin, le centre du district. Les catéchumènes abondaient déjà ; et, dès la première année, j'eus de 200 à 300 baptêmes. Depuis lors, malgré l'arrêt momentané, occasionné par la persécution de 1900, où les Boxeurs saccagèrent mes chrétientés, les conversions ont continué de se multiplier et j'ai aux environs de 2500 baptisés. Le sud-est de la sous-préfecture, — longue bande de terrain divisée en plaines sensiblement parallèles par plusieurs rangées de collines allant du nord au sud, — le sud-est s'est mis de la partie et m'a donné plusieurs villages, où l'on a étudié catéchisme et prières ; si bien que j'ai une centaine au moins de baptisés, habitant à 70 kil. sud-est de mon église. Comment les surveiller, comment activer le mouvement à pareille distance ? Depuis deux ou trois ans j'essayais d'avoir un successeur pour m'en aller fonder un nouveau centre par là. J'eus successivement trois vicaires, qui durent me quitter pour tenir des postes vacants. Enfin j'espère que le P. Ferrand me restera cette année, et j'ai commencé à me bâtir un enclos non loin des villages catéchumènes dont je viens de parler. Mais je ne puis encore quitter Ma-tsin, où nous avions dernièrement plus de 200 élèves et catéchumènes des deux sexes, sans compter que je dois missionner avec mon vicaire dans les chrétientés du nord-ouest, dont il sera le pasteur au prochain status. Nous visitons ensemble toutes ces écoles et nous y disons de temps en temps la messe. Ces tournées prennent beaucoup de temps. Au retour, je laisse le P. Ferrand tenir la

maison, pour aller surveiller les achats et les bâtisses du sud-est; un jour pour aller, autant pour revenir, un ou deux pour régler les comptes et les travaux... Avec cela, pas le temps de s'ennuyer.

Il faut vous dire que par ici il n'y a pas de magasins où l'on puisse acheter en gros les matériaux. On doit acheter les arbres sur pied. Que de courses à travers champs pour aller examiner un peuplier, un ormeau, puis pour trouver le vendeur et débattre le prix! Ensuite il faut louer des menuisiers pour l'abattre, des chariots pour l'amener, etc. Sans doute, j'ai bien un ou deux catéchistes chargés de cela; mais il faut les diriger, les surveiller sous peine d'être victime de leurs maladresses. Pour les briques et les tuiles, c'est encore plus compliqué. Il n'y en a pas de faites à l'avance; il faut s'entendre avec le briquetier, convenir des dimensions et du prix, puis lui avancer de l'argent pour qu'il puisse pétrir l'argile et acheter le combustible; et si la fournée est mal venue, souvent il vous laisse en plan et s'enfuit. — Une autre ressource, c'est d'acheter des maisons de propriétaires ruinés. Dieu sait combien j'en ai démoli à cinq lieues à la ronde autour de Ma-tsin. Je recommence autour de mon nouveau centre. L'avantage, outre le bon marché, c'est qu'on trouve réunis tous les matériaux d'une construction: bois, tuiles et briques. De plus, les bois sont beaucoup meilleurs que ceux de la contrée, vu que ce sont des bois résineux, apportés jadis des provinces de l'ouest, avant que le fleuve Jaune n'eût quitté son lit pour voyager vers le nord. Depuis une cinquantaine d'années, plus de radeaux de pins et de cèdres. Ces bois se font rares et chers. Les vieilles charpentes sont donc précieuses. Aussi quand j'entends parler d'une maison à vendre, je n'hésite pas à enfourcher ma mule pour suivre l'entremetteur, l'inévitable entremetteur dans tout marché en Chine. Au bout de deux, trois, quatre heures, nous voilà arrivés dans cette maison, autrefois somptueuse pour le pays, maintenant ruineuse, sale et habitée le plus souvent par un fumeur d'opium. Combien de rangées de briques? Combien de briques par rangée? Combien de poutres, de poutrelles, de lattes? Dans quel état de conservation? Le calcul est vite fait. On demande le prix; on « rend » un prix inférieur; par exemple, si le vendeur demande 200 piastres, vous « rendez » 60, 80 ou 100 piastres, suivant les circonstances; puis on dit à l'entremetteur jusqu'où il peut aller et on lui laisse le soin de conclure et d'avancer les arrhes. Si l'achat se conclut, il faudra louer des hommes et des chariots pour démolir la maison et transporter les matériaux. Généralement ce n'est qu'après des journées, des semaines même de pourparlers que le marché est terminé ou les négociations rompues. Pour éviter l'aléa et les

ennuis de ces marchés, on achète parfois à la pièce: tant la poutre, tant la brique, la tuile... et on laisse au vendeur le soin de démolir sa maison et d'en amener les débris.

Une ressource que je n'avais pas à Ma-tsin, c'est la pierre des collines. Non loin de mon nouveau centre se trouvent des carrières de porphyre, et surtout une espèce de schiste très facile à travailler. Tous les maçons du pays sont un peu tailleurs de pierre; quelques coups de marteau et de poinçon suffisent pour donner à ces pierres plates une face régulière et agréable à l'œil; pas besoin de chaux pour avoir un joli mur et très solide. La pierre coûte six cents sapèques 1 fr. 35 la charretée; les maçons tailleurs de pierre prennent 2800 sapèques (environ 6 fr.) pour un mur long de 10 pieds et haut de 6 pieds. Or dans ces pays du nord le pied a 0 m. 57, un vrai pied de Charlemagne. Donc 6 francs pour faire un mur de 3 m. 42 sur 5 m. 70.

Il y a encore à compter avec les charpentiers, avec les terrassiers qui exhaussent le terrain, et avec les chaufourniers; car il faut tout de même de la chaux pour blanchir les murs des maisons, ou même pour les construire, si l'on y emploie des briques.

Tous ces marchés-là doivent être pour le moins examinés, approuvés et, autant que possible, surveillés par le patron en personne. Pour bien faire aussi, il faudrait ne pas quitter le chantier. Quand je construisais l'église de Ma-tsin en 1901, j'ai dû plusieurs fois m'absenter pour des Extrêmes-Onctions ou autres ministères; au retour, je n'ai jamais manqué de trouver quelque grosse faute plus ou moins intentionnellement commise par l'entrepreneur. Cette année, ne pouvant résider sur le terrain des bâtisses, j'ai soin de donner des ordres bien précis chaque fois que j'y vais; mais je ne suis plus assez neuf pour croire qu'on les exécutera de tout point. Un exemple: j'ordonne la prolongation d'un mur dont on a déjà fait un bout. On prend l'alignement sous mes yeux. Je remarque qu'ils dévient un peu au sud; je prends le cordeau que je fixe sur le mur et en l'appliquant ainsi sur une certaine longueur du mur, je le tire en ligne droite et j'enfonce le pieu à l'endroit voulu, en ayant soin de faire bien constater à tous les entrepreneurs et ouvriers que c'est bien ce qu'il faut. « Surtout n'allez pas toucher au pieu! » — Qui oserait désobéir au Père? — A la bonne heure!

Huit jours après, je reviens et je trouve un mur en ligne brisée. « Mais vous avez déplacé le pieu? — Oui, Père. Tous trouvaient que c'était mieux en ligne comme çela. — Eh! bien, regardez donc maintenant. » Et au lieu de placer le bout du cordeau simplement sur l'extrémité du premier bout de mur, je l'applique encore sur une

certaine longueur dudit mur, d'où il apparaît clairement que le nouveau mur n'est pas dans le prolongement. Qui bâtit, pâtit; le proverbe est plus vrai encore ici qu'en France. Il est vrai que je n'ai jamais bâti en France.

Mais si l'on pâtit, on a bien aussi des bons moments. Parmi les meilleures journées de ma vie, je compterai certainement celles passées ici avec les deux illustres visiteurs d'il y a deux mois. La charité est doulce chose!

Au revoir! Priez bien chaque jour pour moi et pour mes œuvres. Si vous pouvez me procurer encore quelques bibelots et aumônes, vous serez bien venu. J. BASTARD.

Progrès au Tch'ang-tchéou-fou. — *(du P. Speranza.)*

Kiang-yn, 19 novembre.

Je viens de Ts'ing-yang. Le mauvais temps a empêché beaucoup de terrestres de venir au pèlerinage, pour la fête du Patronage de la Sainte Vierge, le 17 novembre; cependant nous avons eu 770 communions.

Le 12 novembre, par un beau temps, nous avons eu une splendide ouverture d'église à Za-tsang, village situé près d'une colline, à 24 lis N.-O. de Ou-si. Celui qui l'avait bâtie avec goût et dévouement, le P. Mao, n'y était pas; le bon Dieu lui en avait demandé le sacrifice, car, pris de douleurs d'entrailles compliquées de fièvre, le Père était obligé de se rendre à l'infirmerie de Yang-King-pang. L'église est dédiée au Sacré-Cœur de Jésus, selon l'intention d'une bienfaitrice, morte au Seng-mou-yeû; sa famille était venue assister à la fête. Les chrétiens de cet endroit sont tous néophytes; leur conversion commença il y a 6 ans, à l'occasion d'une bataille pendant une procession diabolique. Cette région promet beaucoup; daigne Notre-Seigneur l'attacher à son Cœur!

A travers le Ngan-Hoei.

Dans le Nord du Ngan-king-fou. — *(du P. H. Tosten.)*

Koang-Tsuen, 11 juin 1907.

LES Protestants se remuent beaucoup dans notre préfecture. Eux aussi, ils ont leurs difficultés. Le Rd Lee pourrait vous édifier sur ce point.

Ce Monsieur Edmond Lee, pasteur à Ngan-king, est un des premiers personnages de la secte protestante, dite « Cheng-Kong-Hoei, Sainte Société Universelle ». Il n'est pas mauvais au fond; il visite

même de temps en temps notre P. Ministre. D'apparence, c'est *un bon jeune homme,* portant lunettes d'or, plutôt timide de caractère, parfaitement imberbe, aux manchettes élégamment repassées. Or, à Ta-kouan on a cassé des chaises et des bancs sur le dos de ses fidèles. A Wang-Kiang, le P. Lémour lui a honteusement fait perdre la face, alors qu'il se croyait sûr d'évincer sans coup férir le Père Chinois qui administre avec grand succès cette chrétienté.

Il faut encore citer la manière dont il a été reçu à Kong-tcheng. Là, ses adeptes s'étaient livrés à toutes sortes de vexations, établissant sans mandat des impôts onéreux sur le bois, sur la chaux et sur les autres produits. Le cher homme expia cette imprudence. Quand il arriva dans cette ville, sans autre arme que son parasol, il se vit entouré d'une foule houleuse et des moins sympathiques qui lui prodiguait les remarques les plus désavantageuses, à mots couverts, qu'il ne comprenait pas. Il veut se procurer une chaise. — Impossible, lui répond-on. — Mais la ville est étendue, commerçante. Elle possède des mandarins et des personnages qui usent de la chaise. Avec un peu de bonne volonté vous me procurerez bien le moyen d'aller de Kong-tcheng à Tong-tcheng. — Impossible, toutes les litières sont en grève. — Même discussion au sujet des mules. Personne de Kong-tcheng ne veut en prêter à M. Lee, qui doit se résigner à se diriger, comme il est venu, vers Tong-tcheng, grande et belle sous-préfecture, distante d'environ 45 lis.

Comme de juste, il adresse ses plaintes au sous-préfet. Le grand homme a pour son infortune des paroles de circonstance. Il lui promet que tous les Tsingpiquantains (mauvais drôles) de Kong-tcheng passeront par les verges. Cela ne suffit pas à M. Lee; il rentre à Ngan-king — où d'ailleurs l'ont précédé plusieurs habitants de Kong-tcheng qui racontent quelle réception on lui a faite — et il cherche avec son catéchisme le moyen de se venger des habitants de Kong-tcheng. Il croit l'avoir trouvé en excitant contre eux le P. Lémour, dont il connaît l'habileté et l'énergie à traiter les affaires. C'était vraiment adroit de se servir ainsi de l'Eglise catholique pour punir les injures faites au Protestantisme! Donc il écrit au P. Lémour qu'on abuse de son nom et du nom respecté de l'Eglise catholique pour faire du mauvais esprit dans Kong-tcheng. On ose dire que telle maison y appartient aux catholiques. On a poussé l'audace jusqu'à écrire sur le frontispice: Tien-tchou-tang. Sur la réponse du P. Lémour, qu'il décachète sans doute avec une joie fébrile, le Docteur Lee lut ceci: « Cher Monsieur Lee. Mais oui, je viens d'acquérir une maison à Kong-tcheng, et par mon ordre, on y a de suite écrit: Tien-tchou-tang. » Le Docteur Lee

dut en rester là de ses projets de revanche; mais sa déconvenue en ces parages nous y a préparé les voies.

Cependant, j'avais célébré les fêtes de la Pentecôte à Koang-Tsuen, presque aussi splendidement qu'à Ngan-King, Bien que ce fût l'époque de la mise en rizière des tiges qui produiront le riz, nos chrétiens étaient venus nombreux et fervents se confesser et communier.

Le lundi, 20 mai, mes chrétiens les plus éloignés regagnaient leur village, et les gros bourgs de Kao-Ho-pou et de Tsing-Tsao-Kai. Ils avaient mission d'annoncer que le Père de Koang-Tsuen, c'est-à-dire votre très humble serviteur, allait faire l'inspection de cette chrétienté, fondée l'an dernier à peu près à pareille date, par le P. Bousseau, et tous dans Koang-Tsuen, étaient prévenus de se préparer à cette tournée rectorale.

A une heure de l'après-midi, Ho-Keng-Tcheng, mon palefrenier, m'amène ma gentille mule jaune, tandis que Che-lay-yong, en qualité de cuisinier, autant que de valet de chambre, serre la cafetière et la marmite dans mes amples paniers.

Tout le monde est prêt? — Oui, mon Père. — Et sur ce, Ling-sien-cheng, mon catéchiste, enfourche le mulet gris, tandis que Tsao-Ho, le préposé aux chèvres, me tend ma cravache; le vieux Yang-Chan-Ho, mon jardinier, esquisse sa dernière courbette, Tcha-cheng-ming, mon maître d'école, le sourire aux lèvres, recommande aux quelques élèves qui restent de ne pas perdre leur temps et, au retour du Père, d'être ferrés sur la doctrine comme de vieux théologiens. Enfin, nous voilà partis.

La route sera longue: la chaleur est accablante. Mais quelle délicieuse campagne à cette époque de l'année!

Les arbres viennent de reprendre leur robe verte; les fleurs qu'on nous dit sans parfum en Chine, m'embaument de toutes parts. On entend les tourterelles, le cou-cou, et le Hoa-mei (sorte de grive), à la tête mi-blanche, mi-grise. Les blés s'inclinent, comme dans nos plaines de Beauce. Vers sept heures, nous stoppons à Ting-kia-pouo-leou.

Là, j'ai un centre de chrétiens nombreux, fervents et spécialement affectionnés aux Pères. Aussi, ce m'est toujours une joie de me retrouver au milieu d'eux.

Le Kong-souo, ou maison de prière commune, est au centre d'une vaste plaine, dominée à 50 lis de distance d'ici au moins, par la plus haute montagne de nos parages, du nom de Wan-Chan. Le marbre y abonde. Sur une colline voisine, il y a une célèbre pagode que j'ai visitée. J'y fus reçu avec honneur. J'offris quelque argent pour

payer le thé qui m'avait été gracieusement offert. On me répondit que ma présence était un honneur pour la pagode. Je subsumai : « qu'on s'était fendu le cœur pour moi ». On m'assura qu'on n'avait fait que ce qui était de stricte politesse. J'eus un sourire, le plus aimable qui me fût possible. On me reconduisit jusqu'à la porte en me priant de n'avancer qu'à petits pas ! J'élevai les mains à la hauteur du visage et je redescendis vers mes mules.

Le spectacle qu'on a de là est grandiose : ravin à droite, ravin à gauche ; des sapins de toute beauté couronnant le sommet de la colline, ombragent délicieusement le temple de Boudha ! Des écureuils jouent dans les arbres, s'abattent et luttent sur le toit jauni de la pagode. Des touffes d'asphodèles courent tout le long des allées : plusieurs étages de gazon précèdent les assises de la colline, escaliers de marbre brut que le ciseau du sculpteur n'a jamais touchés. Au bas de la colline, comme involontairement je retournai la tête. Vous le dirai-je ? je ne pensais à rien moins qu'à y venir un jour ériger un sanctuaire à Marie. Je prierais la divine Mère de commander au diable d'arracher une à une les pierres du vieil édifice et d'envoyer les anges tailler dans la montagne voisine les marbres les plus beaux pour en élever un temple, digne d'Elle et de son fils Jésus ! Qu'un clocher s'élèverait bien du milieu des sapins touffus qui dominent vallées et montagnes. Comme il serait doux d'entendre les cloches appeler de leur joyeux carillon les chrétiens par centaines, par milliers peut-être, à venir en ce temple adorer Jésus-Christ.

La Pentecôte, c'est encore le temps des Pâques dans mon district. Comme les distances sont considérables, vous comprendrez sans peine que les femmes aux petits pieds, ne puissent toutes venir le jour de Pâques dans l'église principale du district. Ma tâche en est facilitée.

Pas de vicaire ici ; donc une seule messe. Et les jours de grande fête, la messe est à 10 ½ heures. Le sermon et la bénédiction mènent à 11 heures ½ bien passées. Où placer le temps pour entendre 300 confessions, surtout lorsque la langue chinoise n'est pas votre langue maternelle ? Donc, généralement seules les dames de Koang-Tsuen et des environs viennent à l'église les jours de grandissimes fêtes, une soixantaine environ, en comptant les catéchumènes, tandis que le côté des hommes est comble. Pensez, ma paroisse possède 447 chrétiens et près de 600 catéchumènes, et il en vient tous les jours.

Après une nuit de repos, je suis heureux de me mettre à la disposition des gens de Ting-kia-pouo-leou et de leur dire la sainte

messe. Puis me voici de nouveau en route vers Tsing-Tsao-Kai (le bourg de l'herbe verte). — Toute cette région est coupée de torrents. A l'époque des pluies, souvent ces torrents sont gonflés; dès lors le passage devient difficile. En la circonstance, je me demandais si je n'allais pas être contraint de laisser ma mule à mi-route pour monter dans le panier à salade. Le panier à salade (nommé ici panier aux reins) est un système de locomotion assez rapide dans nos contrées. C'est un long panier en jonc, où l'on s'étend comme dans un cercueil, la tête appuyée sur une couverture. Placé sur une civière, ce panier est porté par quatre hommes. Si vous tombez, vous en êtes quitte pour vous relever. Vous tombez de hauteur d'homme, car on vous charge sur les épaules comme en France, on charge les cercueils. Je n'eus pas besoin d'user du panier aux reins. Ma mule entra résolument dans l'eau. Son pied fin se garda de rencontrer les sables mouvants et, d'un bond vigoureux, elle atteignit la rive opposée. Le bourg de l'herbe verte était maintenant devant moi.

Au moment où l'on m'aperçut, des fusées et une décharge de pétards annoncèrent mon arrivée et une foule sympathique vint au-devant de moi! Quel changement! L'an dernier, mon prédécesseur était reçu plutôt avec méfiance. Son séjour dans le bourg, ses conversations avec les notables changèrent peu à peu les dispositions. Aujourd'hui, je récolte les fruits de ses labeurs! Honneur au vaillant P. Bousseau!

On m'accueille avec une bienveillance marquée. Les citadins sont là qui me regardent. Je salue, et l'on me salue; je souris, et on ne dédaigne pas de sourire. L'armée aussi est là, en la personne du garde-champêtre, gracieux au point qu'on ne pourrait souhaiter plus d'amabilité.

Il est trois heures. On vient me voir; on cause de la pluie et du beau temps, du Hiang-yeou (huile parfemée), et des pommes de terre, des navets et de la récolte du riz. Puis j'examine l'état de la chrétienté; je convoque tout le monde pour la messe du lendemain à 7 heures. Après quoi, chacun se retire.

Hélas, en Chine, comme en tout autre pays du monde, les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Hier temps splendide. Mais la chaleur était trop forte. L'orage est venu avec des pluies torrentielles. Que seront les chemins et surtout les torrents!

Cependant la foule des catéchumènes se presse à la messe. Mon cuisinier dirige les prières. C'est un garçon très intelligent; il a fait de sérieuses études de chinois, et grillerait d'apprendre le français. Jadis il fut élève du P. Lémour à Ngan-King. Le Père voulait en faire un catéchiste. Mais le jeune homme, il a 18 ans, avait

une passion pour la cuisine; il quitta donc les caractères pour aller tenir la queue de la poêle.

Lorsque je fis ici mon premier catéchuménat, je lui commandai d'abandonner quelque peu la marmite et de m'aider à baragouiner du chinois. A nous deux nous fîmes bonne besogne.

Le sermon à Tsing-Tsao-Kai fut de circonstance: « 1° Vous êtes entrés dans la religion pour adorer Dieu, nullement pour honorer le Père; 2° Vous devez être des chrétiens, nullement des brasseurs d'affaires; 3° Vous serez de parfaits honnêtes gens, et non pas des Tsingpiquantains! »

Cependant le temps semblait sinon se remettre au beau, au moins en avoir fini avec les grosses averses. Il était près de 9 heures. Ma mule était toute joyeuse de se remettre en route. Tsing-kia-pouo-leou serait l'étape intermédiaire entre Kao-ho-pou. Donc, en avant!

Non, revenons plutôt en arrière; car voici un contre-ordre. Notre P. Ministre, le P. Lémour, habite Ngan-king, véritable centre d'affaires, d'où sa charité prête secours à ses voisins, soit qu'on aille le consulter, soit qu'il vienne lui-même. J'aurais besoin de l'entretenir d'un projet. Une difficulté avec les hommes du Cheng-Kong-Hoei, l'a empêché de faire son voyage projeté au lendemain de la Pentecôte. Quel jour se rendrait-il à Kong-Tcheng, où je serais heureux de le rencontrer? Je me posais cette question au moment de reprendre la route de Ting-kai-pouo-leou, quand m'arrive, à Tsing Tsao-Kai même, un message du P. Ministre. « Je vais à Tong-Tcheng; de là vers Kong-Tcheng. Voulez-vous venir me rejoindre dans la première des deux localités? je suis parti tel jour. » — De suite, j'enfourche ma mule et me voilà avec toute mon escorte sur la route de Tong-Tcheng.

Il est neuf heures du matin. J'ai soixante lis à faire pour rencontrer le P. Ministre.

Tout à coup le ciel s'assombrit et en un clin d'œil une épouvantable averse nous saisit et nous baigne de la tête aux pieds. Après avoir fait vingt-cinq lis environ, nous atteignons enfin une auberge. Tant bien que mal, on se sèche, on mange, on cause chemin de fer et brouette avec des gens qui viennent du Tong-Tcheng. On interroge pour savoir si l'on pourra passer le fleuve; car pas un pont sur ces torrents; à la première grande pluie, il serait emporté par le flot. Point de bac non plus, sans doute il ne ferait pas ses frais, le fleuve étant guéable aux jours de beau temps. Avec mes deux mules, mon catéchiste et mon cuisinier, qui, tour à tour, se font porter par mon vieux mulet, je pars pour le torrent qui est à dix lis.

Mon porteur vient par derrière, ayant sur le dos, le pauvre! dans les paniers · 1° ma caisse de messe; 2° ma couverture et un oreiller, car il faut emporter son lit en route; 3° ma batterie de cuisine, à savoir une cafetière, deux assiettes, un couteau, une fourchette et un morceau de pain; 4° une paire de bas et une robe de rechange; 5° enfin mon Lehmkuhl, en un volume. Le pauvre homme trempé a peine à nous suivre.

Nous arrivons à Koa-dze-Ho, localité assise sur le bord du torrent. Ma mule regarde l'eau déjà assez profonde. Je dis au catéchiste: « Avance avec le mulet; la mule suivra. » Et nous descendons dans le fleuve. Après cinq ou six minutes, nous sommes sur la rive opposée. Mon cuisinier passe aussi sans encombre. Mais mon porteur, comment pourra-t-il s'en tirer? Je veux l'attendre et l'aider. Mon catéchiste, qui est le dévouement même, s'y oppose. « Père, remontez en selle; que le cuisinier prenne le mulet. Je vais attendre Ho-Keng-Tcheng (mon porteur) et nous ferons la route ensemble. »

Il est cinq heures. Nous piquons des deux, et, par une nuit noire, nous entrons vers les huit heures dans Tong-Tcheng. A dix heures seulement mon porteur paraît. Arrivé une demi-heure après nous sur les bords du torrent, il avait trouvé les eaux démesurément grossies; et c'est avec peine qu'il avait pu atteindre la rive opposée. Encore une demi-heure, et le passage eût été impossible. Les bons anges nous ont protégés!

A peine avais-je franchi la porte de Tong-Tcheng, que d'instinct je me retournai vers mon cuisinier pour lui dire: Eh là, *Che-Lay-yong*, mon ami; c'est une ville européenne, vieille de 800 années que celle-ci! Ça n'est pas une cité de l'Empire du Milieu. — A quoi mon homme de répondre: « Cela se peut, mon Père; moi je ne connais pas les royaumes d'occident... » — De fait à voir les remparts crénelés de Tong-Tcheng, on dirait d'une cité du Moyen-Age. Chaque maison a l'air d'une forteresse.

Jadis, et par jadis j'entends il y a trois ans à peine, Tong-Tcheng se croyait à l'abri de toute attaque. Ville aristocratique s'il en fut, boulevard des lettrés, elle se glorifiait d'avoir toujours été chinoise; et ses habitants, les Gascons du pays, par leur prononciation aussi bien que par leur vantardise, disaient bien haut: « Nous autres, gens de Tong-Tcheng, nous n'avons pas un Européen dans nos murs! »

Or, un diable d'occident se glissait souvent jusqu'aux remparts dans la nuit. Il cherchait un tout petit coin où s'abriter. Mais les mois succédaient aux mois, les années aux années... et les plus audacieux du Ngan-King-Fou hochaient la tête, disant: Jamais

nous ne pénétrerons dans Tong-Tcheng!... lorsqu'un jour, le sourire aux lèvres, prodiguant des saluts aux curieux, qui le regardaient passer sans comprendre, le R. P. Lémour, ministre de Ngan-King, sans coup férir, entra dans la cité, pour prendre possession d'un terrain qu'en son nom, Sou-lao-pin, le digne Sou-lao-pin, venait de lui acheter!

— Vous ne savez pas qui est Sou-lao-pin? — C'est dommage; vous y perdez la connaissance d'un brave homme, doublé d'un original de la meilleure espèce. Et c'est Sou-lao-pin, qui, par un tour de tiao-pisme (1), mit dedans ses compatriotes de la façon que voici. Il s'adresse un jour à l'un d'eux: « Ta bicoque m'irait, dit-il, avec le petit bout de la montagne qui est par derrière. J'en donne tant. » On débat le prix. A la fin: « tant », fait l'acheteur; « convenu », répond le vendeur. Quand soudain, un vieux Chinois, pris de scrupule, frappe un coup sur la table: « Cet homme nous a trahis! il achète au nom du T'ien-Tchou-Tang! » — Alors, Sou-lao-pin, sublime, se lève: pâle de colère, il va parler. — Il n'a pas eu le temps d'ouvrir la bouche, que tous les notables sont à ses pieds: Toei-pou-ki, Sou-lao-pin, toéi-pou-ki: — Nous t'avons offensé, Sou lao-pin, nous t'avons offensé. — Sou-lao-pin, sans mot dire prend le pinceau qui passe de main en main, et chacun signe; il met le contrat dans sa poche, et, sans perdre une minute, pique droit vers Ngan-King et vient s'abattre rayonnant, dans la chambre du P. Lémour! —

Et c'est pourquoi, quelques jours plus tard, le P. Ministre de Ngan-King faisait son entrée dans la vieille cité, se rendait tout droit au tribunal du mandarin et revenait avec le grand homme prendre possession du local acquis par Sou-lao-pin, sans aucune réclamation des habitants.

Cependant, un point gênait le P. Lémour. Il avait bien une partie de la montagne; mais sans l'autre partie, impossible de faire grand et beau! Or, tandis qu'il songeait au moyen d'amener doucement le second propriétaire à lui vendre sa partie de colline, juste l'individu se présente à lui: « Père, achetez donc ma montagne. — Mais mon ami, achète donc la mienne; ça vaudrait mieux; je te la donne pour tant. Vois-tu, c'est pour rien. Qu'est-ce que tu veux que je fasse d'un bout de colline? au contraire, cela arrondira magnifiquement ton terrain... » Et là-dessus, le Père congédie notre homme. Le lendemain l'individu était de retour, faisant les plus pressantes instances. Et pour faire plaisir au bonhomme, le P. Lémour achetait... ce qu'il désirait depuis longtemps. Et quand aux vacances suivantes de Ou-Hou, il annonçait son acquisition aux Pères réunis, il était heu-

1. Tiao-pi, martre zibeline.

reux de constater que ce terrain était celui qui, bien des années auparavant, avait excité les convoitises de l'un d'eux, (le P. Twrdy alors missionnaire à Ngan-King). Avouez que la bonne Providence nous a servis à souhait, et remerciez-la avec nous !

Un jour et deux nuits passés dans Tong-Tcheng me reposèrent. Le lendemain, frais et dispos, par un beau soleil de fin de mai, nous remontions en selle, le P. Lémour et moi.

Après quatre ou cinq heures de marche, notre cortège atteignit Kong-Tcheng. Si cette cité n'a pas le prestige littéraire de Tong-Tcheng, elle n'est pourtant pas sans renom.

Notre entrée y fut un véritable événement. Tout le monde est aux portes pour nous voir passer. Les devideurs de soie lèvent sur nous leur œil oblique, mais bienveillant ; les grands-mères murmurent à l'oreille de leurs petits-enfants, qu'il ne faut pas pleurer, car c'est le T'ien-Tchou-Fang qui passe. Déjà le garde-champêtre, un grand dégingandé, pense à la somme rondelette qu'il va pouvoir récolter, car in petto, il a résolu d'ennuyer ces nouveaux venus ; lesquels évidemment, craignant qu'on ne leur fasse le coup des protestants, lui glisseront la pièce... Disons tout de suite que le pauvre avait mal calculé. S'il a voulu ennuyer le T'ien-Tchou-Tang, mal lui en a pris : ce fut à ses dépens. Notre cortège est vraiment imposant. En tête, Lao-ling, qu'on appelle « grand corps. » Il porte les bagages du P. Ministre. A sa suite marche l'autre Lao-ling. Puis vient le P. Lémour. Mirabelle, sa grande mule noire, a comme toujours, le don d'attirer les regards et de faire l'admiration de tous. Le fait est, que c'est une bête superbe.

Après Mirabelle marche ma gentille mule ; mais c'est un avorton en comparaison de Mirabelle. — Capricieuse vient en troisième rang, ainsi nommée parce qu'elle a cassé l'épaule de deux de ses cavaliers naguère, et que d'une ruade terrible, dans notre résidence même, elle a mis à deux doigts de la mort un Français qui l'admirait de trop près. Elle porte le catéchiste du P. Lémour. Elle est suivie de Jobard, mon vieux mulet. Encore une belle bête. Il a gagné le prix dans une course qu'on fit autrefois dans les plaines de Tsien-Chan. Il a sur son dos, mon catéchiste. Après quoi, vient Keng-Tcheng, mon porteur. Lay-yong, mon cuisinier, ferme la marche. Vous voyez que le cortège n'est pas banal du tout.

On refuse de nous recevoir chez nous. « Mes Pères, votre maison n'est pas suffisamment aménagée. Nous vous avons préparé un autre local pour aujourd'hui. » La plus belle, la plus neuve et la plus spacieuse maison de la ville était mise à notre disposition. Nous nous regardions étonnés. Mais combien plus grand encore fut notre

étonnement en voyant la foule affluer sympathique. Ce n'était pas le petit peuple seulement. L'aristocratie de la ville vint visiter le P. Lémour. Je n'imaginais pas, je l'avoue, le Chinois si simple, si affable et si plein de cordialité. Il y eut nombre de vieillards, de jeunes bacheliers, et des commerçants en vue. A 10 heures du soir ces braves gens étaient encore chez nous.

Vers sept heures, le P. Lémour ordonna à nos gens de réciter la prière du soir. C'était l'occasion de compter nos adeptes. Près de 200 étaient là réunis dans le préau. A la fin de la prière, le P. Ministre leur fit une instruction et leur donna des avis. Il leur expliqua ce que c'était qu'être chrétien. « Ici, ajouta-t-il, vous avez des protestants. Vous ne devez pas leur livrer bataille. S'il y a contestation, point de disputes entre vous ; le Père est là qui jugera. Donc, qu'on se garde de toute querelle... ».

Le lendemain, vers 4 h. ½, nous disions la messe. Malgré l'heure très matinale, plus de cinquante catéchumènes y assistèrent.

Encore au moment de partir, on nous renouvela avec instance le désir qu'on avait à Ta-Koan de voir les Pères aller visiter le pays. Déjà trois ou quatre fois la veille, on était venu presser le P. Ministre. Ce sont tous les marchands qui nous appellent là-bas. On ne veut pas des protestants. Mais Ta-Koan est à 60 lis de Kong-Tcheng. Force est de remettre à plus tard le voyage. Enfin, l'heure est venue de quitter ce bon peuple. Quatre militaires ont été donnés par le mandarin, qui, très aimablement, nous avait visités la veille. — Nos gens nous font passer dans toute la ville. On nous salue, on nous acclame. Et puis, ce sont les pétards qui éclatent. Adieu, braves gens ! Adieu Kong-Tcheng ; au revoir plutôt, car nous reviendrons.

— Eh bien ! dis-je au P. Lémour, quand nous eûmes repris la grand'route ; voilà une entrée et une sortie qui valent la réception faite au ministre protestant !

Et dire que c'est à lui que nous devons ce triomphe ! N'est-ce pas que la Providence sait admirablement conduire tous les événements ?

En union de prières, cher Père, votre très humble serviteur en Notre-Seigneur. H. TOSTEN, S. J.

Alerte à Ou-yuen. — *(du P. Mouton)*

« Hieou-ning, 20 octobre 1907.

Ou-yuen aurait pu, il n'y a de cela que quelques jours, passer un mauvais quart d'heure, Ou-yuen, c'est-à-dire la ville aussi bien que notre résidence. — Un grand brigand de renom avait réuni entre la ville de Lo-ping et celle de Ou-yuen une bande considérable de gens sans aveu. Il se borna d'abord à piller et à terroriser la campagne ;

mais bientôt ses faciles succès le grisèrent et il marcha sur la sous-préfecture de Lo-ping. J'ai vu la lettre d'un des habitants : tous pris de panique, chargeaient ce qu'ils avaient de plus précieux sur les barques du port, ou l'emportaient au loin à dos d'homme. Ce que voyant, le petit mandarin militaire, pris à son tour d'une peur bleue, harangua le peuple : « Ne craignez pas, restez calmes, ne suis-je pas là avec mes braves ! Je vais dès maintenant sortir au-devant de ces lâches brigands, les chercher ; comptez sur moi. » — Ce discours crânement débité, faisait encore à l'intérieur de la ville le sujet de l'admiration générale, que le brave commandant, sorti par la porte menacée, faisait volte-face au bout de quelques pas et tournait la ville pour aller bien loin en arrière mettre à l'abri de tout danger lui et sa troupe. Heureusement pour la ville de Lo-ping, qu'au moment où les brigands entraient tumultueusement par une porte, un brave capitaine suivi de 80 soldats pénétrait par une autre, attendait de pied ferme les brigands, dirigeait contre eux plusieurs salves de ses fusils à tir rapide, qui en couchèrent immédiatement plusieurs dizaines sur le terrain. Les autres, venus pour piller et non pour être plumés, se sauvèrent à toutes jambes. Leur chef de bande, tombé aux mains du mandarin, a été décapité et la tête reste exposée aux portes de la cité. Cela paraît donc fini. »

De Chang-Hai à Ou-yuen. — *(du P. J. de Lapparent à sa famille.)*

Che-tai, octobre 1907. 7 h. soir.

Enfin, j'ai des loisirs pour écrire un peu plus longuement. Je ne puis pas dire que je suis arrivé à bon port, car je suis encore loin d'être arrivé. Il y aura demain huit jours que j'ai quitté T'ou-sé-wé, et il va me falloir encore au moins sept ou huit jours. Mais enfin, grâce aux saints Anges, tout s'est fort bien passé jusqu'ici. Je viens d'arriver à Che-tai, (cf. notre carte, au milieu du carré formé par 115. 116 long. 30. 31 lat.), ce soir à 6.30.

Départ de T'ou-sé-wé le jeudi, 3 octobre, dans l'après-midi, avec tous mes bagages. Que de bagages ! On a beau simplifier et emporter le moins possible, il faut bien cependant du linge et toutes les robes pour toutes les saisons, et les ornements d'église, la chapelle portative, et le lit portatif, et les bâtonnets tout neufs, et le bréviaire et quelques livres et notes et ce papier à lettre, et de la quinine, du bismuth, etc., etc. ; enfin, cela fait dix colis, petits ou grands, dont quatre belles caisses en peau, fermant avec des cadenas chinois, très originaux. Partout j'ai fait coller mon nom et mon adresse : « Kong, vieux grand-père, au temple du Seigneur du ciel, sous-préfecture de Ou-yuen. » — J'arrive à Chang-hai, vers

4 h. 30 pour voir le R. P. Provincial, qui vient de débarquer du Transsibérien le même jour, et le bon P. Tournade.

Après le dîner, à 8 heures du soir, on me conduit au bateau, magnifique steamer, appartenant à des marchands chinois, mais dont tous les officiers — sauf le commissaire — sont anglais. Il faut aller en première, les autres classes étant trop peu convenables, mais ces premières sont archiconfortables ; vastes cabines (à deux lits, mais j'étais seul passager), bains, électricité, cinq repas par jour, cuisine anglaise. Le commandant, le « premier officier », et le premier mécanicien prennent leurs repas avec les passagers de première.

Le steamer part dans la nuit du jeudi au vendredi, il s'engage dans le Fleuve Bleu qu'il va remonter jusqu'à Han-Keou, mais je n'irai pas si loin, je m'arrêterai après 325 milles, au petit port de Ta-t'ong. Le Fleuve Bleu est majestueux, immense, c'est dix fois la Loire au moins. Le baromètre est très bas, il pleut très fort ; il y a un coup de vent, mais ce n'est pas dangereux dans ces parages. Le samedi à 1 heure de l'après-midi, on s'arrête devant Nankin. Le commandant m'avait dit : « Vous n'aurez pas le temps d'aller à la ville, c'est trop loin, nous repartons de suite. » Mais je vois le premier mécanicien aller à terre, il me dit : « Nous nous arrêtons trois heures, vous avez tout le temps, » *plenty time !* Alors j'en profite, je franchis la passerelle qui nous relie au quai, et je prends un pousse-pousse en lui disant de me conduire au temple du Seigneur du ciel. Il faut pour cela entrer dans la ville fortifiée : immense ville entourée de hautes murailles (35 kilomètres de tour si je me rappelle bien, mais je n'ai pas mes livres pour vérifier) ; on passe sous une grande porte, voûtée, assez imposante ; une fois *intra muros*, on n'est pas plus avancé qu'avant, pas de maisons, pas d'habitants, pas de rues, il y a seulement une très bonne route bien entretenue et bordée de saules qui passe au milieu de champs cultivés ; il y a tout de même quelques maisons de loin en loin, ce sont des fermes, et puis il y a le consulat d'Allemagne. On ne se croirait pas dans une grande ville ; c'est que tout cela a été dévasté et rasé par les rebelles « T'aiping » il y a 50 ans. Il y a encore une ville vraie et avec beaucoup d'habitants, mais pas du côté où j'allais. Enfin après une heure presque entière de trot, mon Nankinois m'arrête devant la mission ; juste le temps de faire une courte visite au Saint-Sacrement, de dire bonjour au prêtre chinois qui garde la maison, et je remonte en pousse-pousse, car j'étais inquiet.

Après deux heures en tout d'absence, j'arrive au bateau, mais il était temps ; la sirène hurlait, la passerelle était déjà retirée. Heureusement, le bateau touchait presque le quai : je saute par un vaste

sabord ouvert dans la cale aux marchandises et je ne félicite pas le chef mécanicien sur l'exactitude de ses renseignements. Lui-même n'avait pas cru à son *plenty time*, et était rentré bien avant moi, après avoir fait seulement un tour sur les murailles.

Dimanche, 6 octobre, arrivée à Ta-t'ong. Je débarque avec mes dix colis sur un ponton, vers 10 heures 30 du matin. L'homme qui devait venir au-devant de moi n'y était pas. Que faire là tout seul? Je parle avec les gens du ponton, et on me répond. Mais ici ce n'est plus le même langage qu'à Chang-Hai, c'est un autre patois local. Je n'ai pas de peine à me faire comprendre, car il suffit de parler le « mandarin » classique, ils saisissent suffisamment ou ils devinent; mais j'en ai à comprendre leurs réponses, car par exemple pour dire « boire du thé » ils disent *tch'é h'a*, tandis qu'à Chang-Hai c'était *K'ieuh zouo* et qu'en vrai langage mandarin c'est *t'ché t'châ* — et cependant ce sont les mêmes caractères — et ainsi du reste. Enfin après une heure d'attente, je me décide à aller chercher mon homme. Par bonheur, il y avait un pousse-pousse dans ce pays perdu, et il suffit de lui dire : « Temple du Seigneur du ciel »; il comprend et me conduit à travers un dédale de rues à l'église catholique. Le Père n'y était pas, mais le portier y était; c'était mon homme, il m'attendait là pendant que je l'attendais là-bas. Il me donne du thé et je ne sais quelle pâte et je ne sais quelle viande, puis nous prenons une barque pour retourner au ponton chercher mes dix colis, que j'avais confiés à la garde des saints Anges. Après une heure de vent debout, on arrive au ponton : plus rien, les gens du ponton prennent des airs désespérés et je croyais qu'on m'avait volé; mais non, c'est qu'ils avaient deviné mon désir et m'avaient envoyé cela par des coolies; en effet, en revenant à l'église, nous retrouvons tout mon bien dans la cour. Là-dessus la nuit tombe et je couche dans la chambre qui est là à la disposition des Pères de passage.

Le lendemain lundi, un petit jeune homme, d'une bonne famille chrétienne, vient me servir la messe; puis départ en barque pour Ts'ing-yang. — Vent violent; on entre dans la région des montagnes, la rivière est torrentueuse et il y a de fortes rafales qui ne nous font pas chavirer, mais j'ai eu bien peur à un moment, les deux bateliers n'ont eu que le temps d'amener rapidement leur voile et nous avons été nous heurter contre la rive; heureusement il n'y avait pas de roc en cet endroit, c'était une prairie. Mais voici la saison sèche qui commence, l'eau diminue dans toutes les rivières, il n'y a plus assez d'eau pour arriver jusqu'à Ts'ing-yang. Il faut s'arrêter dix kilomètres avant, et charger les malles sur des brouettes, et puis en route à pied.

A Ts'ing-yang, beau petit centre chrétien, je trouve un Père qui m'accueille fraternellement et organise tout pour les jours suivants. Il faut trouver un conducteur, des porteurs; ma chambre est envahie par des portefaix qui regardent mes bagages et choisissent chacun ce qu'il croit le moins lourd; ils déposent leur bâton — et même leurs souliers de paille — signe de prise de possession sur les colis choisis. Chacun portera deux colis, à cheval sur son épaule, aux deux bouts d'un bâton. Il ne faut pas que ce soit trop lourd, car les sentiers ne sont pas commodes dans la montagne. Ils font la moue devant les deux plus grandes caisses de peau, ils les soupèsent, ils parlent beaucoup, ils se consultent, ils discutent avec le catéchiste. Conclusion: il faut les vider à moitié. Alors on me procure deux paniers à riz dans lesquels je dépose une partie de mes pauvres hardes; on coud un drap par-dessus; et ils sont contents, cela fera un porteur de plus. Pas moyen de partir dès le lendemain; tous ces pourparlers sont trop longs; d'ailleurs il pleut. Je profite du temps libre pour visiter le *catéchuménat*: justement cela fonctionnait en ce moment. C'est frappant de voir tous ces hommes, des hommes mûrs de 40 ou 50 ans, de grands jeunes gens de 20 ou 25 ans, assis sur les bancs d'école pour apprendre les prières, puis écoutant les sermons du Père ou les instructions du catéchiste qui m'a paru remarquablement doué pour cela. C'est plus que frappant, c'est touchant de penser qu'enfin ces hommes, après avoir fait preuve de persévérance et subi plusieurs périodes d'instruction, seront enfin baptisés, enfants de Dieu et de l'Eglise comme toi et moi.

Enfin donc ce matin mercredi 9 octobre, j'ai quitté Ts'ing-yang et attaqué le montage avec une chaise à porteurs, des porteurs de bagages et comme conducteur un chrétien dont le langage est très facile à comprendre. C'est beaucoup plus beau que je ne l'aurais cru, cette petite route; ce sont de vraies montagnes, à la cime perdue dans les nuages, ou avec des nuages à mi-côte; des torrents, des précipices; il y a notamment un col appelé « la gueule du dragon » où l'effet est assez grandiose. Le paysage n'est gâté que par des pagodins ou petits temples minuscules en l'honneur des génies diaboliques. Je voudrais déjà pouvoir remplacer tout cela par des Madones et des Calvaires, ce serait plus consolant que cette religion païenne toute de crainte. Patience! — Et à la nuit tombante on était à Che-tai, horrible petite sous-préfecture qui n'a de bien que son église catholique et son petit centre de chrétiens. Le prêtre chinois qui en est chargé est absent, dans une autre chrétienté; mais les gardiens m'ont reconnu — sans me connaître — et je me sens chez moi, comme tout chrétien qui rencontre une église. C'est la partie

la plus rude du voyage qui va commencer demain, la montagne plus haute; pas d'église sur ma route; la perspective de l'auberge avec tous ses inconvénients plus ou moins répugnants ne me sourit pas du tout au point de vue sybaritique, mais je suis bien heureux de pouvoir souffrir et « manger un peu de misère » comme le font tant d'autres missionnaires pour l'amour de Dieu. Je ne t'oublie pas et je prie pour toi pendant ces longues heures de loisir forcé, où l'on est si heureux de pouvoir prier tout à son aise, en bateau, ou en palanquin, ou à pied, dans les bras de la Providence, débarrassé du souci des occupations ordinaires. Bonsoir. A bientôt la suite; mon conducteur vient m'annoncer qu'on ne peut pas trouver de porteurs pour demain. Je m'y attendais. Les gens ne sont pas fâchés de flâner un peu; il n'y a qu'à en prendre son parti et je lui réponds: « Vieux (terme de demi-politesse), si ce n'est pas demain, ce sera après-demain. Reposez-vous. Vous avez dépensé votre cœur pour moi. ».

Ou-yuen, 20 octobre 1907.

Enfin, *Deo gratias*, me voici arrivé depuis avant-hier à Ou-yuen, et je t'écris avec l'encre de ce bon P. de Barrau. Etant parti de Marseille le 21 septembre 1902, il m'a donc fallu cinq ans et deux mois de voyage pour être enfin missionnaire en vraie Chine. Je ne regrette pas la longue étape de T'ou-sé-wé, elle était voulue par la Providence; mais que d'actions de grâces maintenant pour l'arrivée à l'étape définitive!

Je suis donc arrivé ici avant-hier *vendredi* 18 octobre, fête de saint Luc, évangéliste et martyr; jour pas mal choisi, mais c'est encore la Providence qui l'a choisi pour moi, je croyais arriver plus vite de Chang-Hai ici...

Le jeudi 10 octobre s'est passé dans la petite ville de Che-tai à chercher des porteurs; dans la soirée, j'ai vu arriver avec mon catéchiste, un domestique, un cheval et une mule qui allaient et venaient depuis un mois pour tâcher de me trouver. C'étaient l'infanterie et la cavalerie du P. de Barrau. Mais ayant déjà mon carrosse retenu pour jusqu'à Hieou-ning, je me suis contenté de mettre ma valise sur le dos de la mule, le catéchiste à cheval, le domestique à pied portant sur l'épaule un bâton de porteur d'eau, avec un gros colis à chaque bout — les deux colis ne pesant guère moins de cent livres, et moi dans une chaise avec deux porteurs, dont l'un, très bavard, cause tout le temps avec le second qui, plus contemplatif, ne répond à chaque phrase que par un grognement inarticulé; c'est ainsi que nous levons l'ancre de Che-tai le vendredi matin, 11 octobre, après la sainte messe.

Quel magnifique pays! On est entouré de montagnes de tous côtés. Je me croyais en Corse. Je ne suis pas resté longtemps en chaise, je marchais devant en disant mon rosaire (c'est le mois ou jamais) ou en méditant. De temps à autre, les porteurs, pour la face, m'appelaient et m'invitaient à monter, mais ils n'étaient pas fâchés du tout de mon refus. Eux s'arrêtaient presque toutes les heures, lorsqu'ils passaient dans une auberge. Je dis *dans* et non pas *devant*, car dans cette contrée les routes traversent les auberges, l'auberge a son toit à cheval au-dessus de la route. D'ailleurs, par route il faut entendre un sentier où deux hommes ne peuvent marcher de front. Sentier assez bien entretenu par endroits, très mauvais ailleurs; ce sont toujours des dalles de pierre, ou des marches quand il faut escalader les montagnes; mais quelquefois ce ne sont que de mauvais pavés glissants, disjoints, des escaliers vertigineux aux marches inégales... Je ne suis pas tombé une seule fois, mais mon bon Ange seul pourrait dire combien de fois il m'a retenu dans mes glissades sur des schistes humides ou sur des granites trop polis. Il y a heureusement toute une région pavée en grès où on a le pas plus assuré.

Enfin ce vendredi, 11 octobre, après trente kilomètres, on arrive à 5 heures du soir devant une misérable auberge, au pied d'un col trop élevé pour qu'on puisse le franchir avant la nuit. Il faut donc gîter là. Que dire de ces fameuses auberges? Cela dépasse tout ce que j'avais pu imaginer de désagréable et les descriptions que j'en avais lues çà et là sont au-dessous de la vérité, je n'essaierai donc pas de t'en parler. Heureusement qu'on ne voyage pas pour son plaisir.

Samedi 12, le porteur bavard est malade, il me fait signe qu'il a mal à la gorge; je le crois sans peine! Quant au grogneur, c'est un fumeur d'opium; il nous met en retard le matin pour le départ, parce qu'il n'en finit pas de fumer sa mauvaise drogue. Je monte en chaise de temps en temps pendant la route pour me reposer de l'auberge et dormir. Le fumeur a déposé sa petite lampe à opium dans la chaise à côté de l'endroit où je mets mon coude droit, rien, rien à faire, hélas! — Les chiens sont plus sympathiques qu'aux environs de Chang-Hai; en plusieurs jours, un seul a aboyé sur mon passage, et cependant ils sont nombreux. Il n'y a qu'aux environs de Ou-yuen qu'ils sont redevenus aboyeurs. Après quarante kilomètres, nuit à l'auberge. Nuit blanche et noire à cause d'une lampe fumeuse qui me couvre de suie.

Dimanche, 13 octobre 1907. — Un coup de collier, il faut faire cinquante kilomètres pour arriver ce soir; les porteurs y mettent de la bonne volonté. Par ici, on rencontre des femmes qui portent

les fardeaux aux deux bouts d'un bâton sur leurs épaules, comme les hommes. J'en ai même vu portant une chaise dans laquelle était une autre femme. C'est quelquefois une redevance due par des familles esclaves. Enfin, à la nuit, au lieu d'une auberge, j'arrive dans une bonne maison européenne, on parle français : « Ah ! vous voilà, cher Père de L. ! » et il y a une église avec le Saint-Sacrement : c'est Hieou-ning, où réside le P. Mouton, supérieur de la section à laquelle j'appartiens. Reposons-nous en famille.

Lundi 14 et mardi 15, repos actif, je tâche de me mettre au courant de mille petits détails auprès du P. Mouton qui connaît bien le pays (trente ans de Chine) ; c'est un missionnaire actif, ferme et bon, on l'aime bien. La nuit suivante, grand tapage : c'est un voisin de trente kilomètres qui arrive en mule, au clair de la lune, après s'être fait ouvrir les portes de la ville (on est venu lui demander un pourboire le lendemain), c'est le célèbre P. Debesse, célèbre par ses dictionnaires de poche français-chinois et chinois-français ; je désirais le connaître à cause de cette célébrité et j'avais à lui parler parce qu'il a passé quelques semaines à Ou-yuen ce printemps pendant la maladie du P. de Barrau ; il pourrait donc me donner quelques renseignements, et il a vingt-cinq ans de Chine. Homme modeste et charitable.

Mercredi 16. — En route de nouveau. Cette fois, plus de chaise. Ce sera à mule — ou à pied, car l'équitation me brise les jambes, et au bout d'une heure quand je veux descendre, je suis tellement ankylosé qu'il n'y a plus moyen de passer la jambe droite par-dessus la croupe de la mule. Il faut que le catéchiste m'aide. Ainsi les jours suivants. Très bonne mule d'ailleurs, courageuse et qui ne bronche pas dans ces escaliers vertigineux où je n'ose pas regarder le chemin ni le ravin qui est au-dessous. — Après vingt-cinq kilomètres, on prend gîte chez un catéchumène qui vend je ne sais quoi, du riz, je crois ? Il faisait si noir que je n'y ai rien vu. C'était d'ailleurs préférable à une auberge.

Jeudi 17. — Cela approche ! Quarante kilomètres, puis nous recevrons l'hospitalité chez un riche catéchumène. Là, c'est très convenable et j'ai pu y dire ma messe le lendemain matin avant le départ.

Vendredi 18. — Enfin ! Trente-cinq kilomètres, et c'est fini. La chaleur augmente à mesure qu'on va plus au sud. On entend encore quelques cigales et on voit encore des gens qui ont leur éventail à la main. Par une petite pluie fine et chaude, j'entrevois, au sortir d'un défilé boisé, ma petite sous-préfecture de Ou-yuen, perchée sur une toute petite colline au-dessus d'un torrent, entourée

de murs comme toutes les sous-préfectures, et le monument le plus en vue, c'est la belle église neuve, blanche, dédiée à S. Joseph, dont on voit de loin, le transept et les deux tours. On franchit les murailles, on les longe quelque temps, puis on arrive à la porte au-dessus de laquelle sont écrits élégamment les trois caractères : Ciel-Seigneur-Temple, c'est-à-dire Temple du Seigneur du Ciel. Nous-y voilà donc! Bonjour à nos gens, au portier, au cuisinier, à deux ou trois écoliers restés pendant les trop longues vacances; vite à la chapelle où demain Notre-Seigneur viendra résider de nouveau; action de grâces. Puis visite de la maison bâtie, comme l'église, par l'industrie active du P. de Barrau. Installons-nous et soufflons un peu.

Quand j'y pense! quinze jours pour venir de Chang-Hai, alors qu'en chemin de fer on mettrait à peine sept heures! Et là-dessus j'ai eu quatre jours sans messe! Il faut que l'amour soit fort pour vous faire faire tout cela joyeusement!

Ou-yuen, 27 octobre 1907.

Me voici bien installé dans ma petite cure de campagne, dans mon petit L... — car Ou-yuen ressemble un peu à la paroisse de notre campagne, si l'on regarde le nombre des fidèles et l'isolement; mais pour tout le reste, il y a de bien grandes différences. D'abord si j'étais à L..., je n'aurais, même avec beaucoup de zèle, pas énormément de besogne avec mes fidèles et je n'aurais pas d'infidèles à relancer. Ici au contraire, les fidèles sont fervents; dès le lendemain de mon arrivée, sur le petit nombre de chrétiens de Ou-yuen même, onze confessions et communions, et cependant ils auraient pu se réserver pour la Toussaint, qui n'est pas loin. Ensuite ils sont disséminés, il y a en plus de Ou-yuen même un petit groupement à Tong-men (50 kilomètres d'ici), où il me faudra bien aller, je pense, environ une fois par mois; un autre groupement à quinze kilomètres, il faudra bien aussi les visiter tous les mois; et chaque fois ce sera 3 ou 4 jours d'absence et de chevauchée à mule.

Ici même, il y a l'école des garçons, l'école des filles; peu d'écoliers et d'écolières; mais qu'ils soient 20 ou 200, il faudra bien néanmoins faire le catéchisme tous les jours à chaque catégorie, et même 2 fois par jour si possible, comme le fait mon plus proche voisin (100 kilom.) le P. Mouton. De plus, l'école des filles tombe en ruines; c'est un vieux bâtiment qui remonte à la dynastie des *Ming* (1368-1644), à ce qu'on m'assure; il faut le reconstruire d'urgence. En France, le conseil municipal s'en chargerait, ou un comité de pères de famille: ici c'est moi qui suis le conseil municipal et le comité de pères de famille.

Voilà pour les fidèles. Pour les infidèles, il y en a 500.000 dans ma circonscription. Voilà de l'ouvrage. Sans même qu'il y ait besoin de courir après tous ceux-là, il y en a un grand nombre qui ont donné leur nom comme catéchumènes. Alors il faut les connaître, les faire venir, les instruire, les pousser jusqu'au baptême et ne pas les abandonner après.

Donc, ce n'est pas L.... D'ailleurs L... n'est qu'une commune, tandis que Ou-yuen est une sous-préfecture — bien morte il est vrai — peu de commerce local sauf celui du thé, les hommes vont faire du commerce (banques, etc...) dans les pays voisins. La ville a été à moitié détruite, comme Nan-kin, par les *T'ai-p'ing*, il y a 50 ans; d'ailleurs elle n'a jamais dû être bien grande, si j'en juge par ses murailles dont on peut faire le tour d'un coup d'œil du haut de mon premier étage (car j'ai un premier étage, d'où l'on a une vue magnifique: le torrent qui rappelle le Gave de Lourdes, un cirque de montagnes...). Mais enfin, « dans ma sous, — dans ma sous, — dans ma sous-préfecture » comme le chantait Desroseaux, si petite qu'elle soit, il y a des mandarins, tout un état-major de fonctionnaires. Il s'agit d'être poli avec ses concitoyens d'adoption; je suis donc allé faire visite, comme nouvel arrivant, aux mandarins mes collègues. Tenue de circonstance: bottes, robe de soie bleu-clair à ramages, grand manteau de soie bleu de ciel foncé, col de velours bleu, chapeau noir et rouge (pour plus de détails, voir l'ouvrage sur la *Politesse Chinoise*, Variété sinologique, n° 25, Paris, Savaète, rue des Saints-Pères, 76). Mais attention à ne pas faire une grosse faute dès le début: mon catéchiste qui présidait à ma toilette, et qui cependant m'a l'air avisé et débrouillard, allait me coiffer du chapeau d'été, blanc et rouge, en paille, lorsque j'eus l'idée de lui demander si le passage au chapeau d'hiver n'était pas affiché. Chaque année, à une époque variable, je ne sais plus quel fonctionnaire détermine le port du chapeau d'hiver, puis, 6 mois environ après, le chapeau d'été. Le catéchiste envoie aux informations; en effet, on avait « changé » de chapeau. J'aurais eu du succès avec ma tenue hors de saison! Enfin je m'introduis dans une magnifique chaise à porteurs; quatre hommes pour la porter; en avant, un domestique loué pour la circonstance et portant aussi un chapeau de cérémonie (d'hiver!); il tient à la main un monstrueux portefeuille en cuir qui contient mes cartes de visite. Sur les cartes, couleur rouge-pêche, (c'est-à-dire rose), il y a mon nom, mon prénom, et au dos ces mots: « Je viens vous visiter et laisser mon nom, je ne viens pas pour autre chose ». Et en route pour le ya-men, en disant mon chapelet pour les mandarins et leurs administrés. De-

vine, si tu veux, le reste de l'histoire, ou bien je te l'écrirai la prochaine fois.

Ou-yuen, 30 novembre 1907.

Je viens de faire le tour de ma petite mission, en allant jusqu'à Tong-men, sur les confins du Kiang-si, à 100 lis d'ici ; ce qui fait au moins 50 kilomètres. On compte ordinairement 1 li 600 mètres ; moi, pour ne pas exagérer, je compte seulement 1 li 500 mètres, mais je crois bien que j'exagère en moins, et que d'ici à Tong-men il y a bien 60 kilomètres, car j'ai mis 12 heures et demie à faire le chemin, et sans lambiner ; arrêt, 40 minutes en tout, pas plus. Le reste du temps, nous faisions bien 5 kilom. à l'heure, au pas de nos bêtes. J'étais sur une mule, le catéchiste sur un cheval. On va toujours au pas ; on ne trotte jamais. D'ailleurs, j'ai préféré marcher devant presque toute la journée, sous mon parapluie, car la pluie a commencé à moitié route. Vers 6 heures du soir, la nuit vient ; encore au moins 6 kilomètres, je renonce à marcher sur ces dalles glissantes ou absentes, et je monte sur la mule, avec une selle trempée comme une éponge. Je crie au catéchiste qui suivait derrière : « vous savez, je n'y vois plus goutte ! » Il me répond : « Cela ne fait rien, la mule connaît le chemin. » Mais au bout de 10 minutes la mule s'arrête ; il faisait noir comme dans un four ; elle avait peur de se jeter dans le ravin. Ah ! c'est comme cela qu'elle connaît le chemin ? Mon catéchiste n'a plus la face. Mais heureusement il est intelligent et débrouillard ; il avait prévu le cas, il allume tout à coup un rat-de-cave qu'il avait fabriqué la veille avec de la cire ; heureusement pour lui, la pluie cesse et il n'y a pas de vent, la mule se remet hardiment en route et rend ainsi la face au catéchiste. Nous marchions à travers tous les obstacles, les trous, les dalles branlantes, les escaliers, les changements de direction ; moi, je fermais les yeux, cela ne m'aurait avancé à rien de les ouvrir dans cette obscurité. Je n'ai vu la route qu'au retour, en plein jour ; elle n'est pas belle à voir, nos bons Anges ont dû nous aider à faire cela de nuit. En arrivant à Tong-men, nous trouvons ce petit village, si calme habituellement, encombré de soldats ; les auberges sont pleines, comme un village de France un jour de grandes manœuvres. C'est qu'il y a des brigands sur la frontière, on a envoyé ici un détachement de 100 hommes.

Tong-men, 31 décembre 1907.

Je t'écris de Tong-men pour clôturer l'année, avec des débris de papier à lettre et un fond d'encrier : à Tong-men il n'y a rien en fait de mobilier et je ne comptais pas y être aujourd'hui mardi 31

décembre 1907, mais les circonstances et la pluie, où il faut bien voir la volonté de Dieu, me forcent d'y séjourner. Avant-hier, dimanche, vers 10 heures du matin, je venais de faire le catéchisme aux catéchumènes et j'en préparais un autre, dans ma chambre à Ou-yuen, quand un exprès arrive de Tong-men, me demandant d'aller donner les derniers sacrements à une malade. Dans ces cas-là, il faut se mettre en route de suite et abandonner tout le reste; en voilà pour trois jours au moins. Et les catéchumènes que je devais baptiser? et l'école à surveiller? et la construction de l'école des filles? et les chrétiens de Se-k'eou que je devais aller visiter? et tous les petits projets? tout cela remis à plus tard; il faut savoir vouloir et *dé*vouloir. Donc en route; on va chercher la mule qui était au vert de l'autre côté du Gave, on met dans deux paniers une couverture et les objets nécessaires, et on part par un beau soleil et un temps pas trop froid pour cette longue étape de 60 kilom. — car c'est décidément bien 60 et non 50. Au bout de 2 heures, halte de quelques minutes dans la maison d'un chrétien, qui, très hospitalier, envoie immédiatement commander un bon dîner au restaurant du bourg, mais nous refusons le dîner, il s'agit d'arriver au plus tôt. Vers 5 heures et demie, du soir, nous ne sommes qu'à moitié route, voilà la nuit, il n'y aura pas de lune, il faut s'arrêter au premier village que l'on rencontre; mais les auberges sont pleines, pas de place; nous passons encore quelques lis plus loin, enfin il se trouve une auberge avec un de ces réduits en planches qu'ils appellent « chambres », où il y a juste la place de mettre une couverture sur deux tréteaux, et d'improviser une table au moyen d'une porte trouvée je ne sais où et mise horizontalement. Le pays est riche: on trouve, pour le souper, des œufs et du fromage de haricots, sorte de pâte blanchâtre, qui a goût de plâtre; il y a aussi du vrai thé; car, quoique nous soyons dans une région où l'on cultive le thé, il y a des auberges si pauvres que l'on n'y trouve pas de feuilles de thé, seulement de la poussière de feuilles mise dans l'eau bouillante. Après le souper, on essaie de dormir, mais nous nous étions échoués dans un tripot, il y avait des joueurs dans une salle voisine, on entendait le bruit harmonieux des dés et des sapèques. Cela n'a cessé qu'à 4 heures du matin, au moment de notre départ. Nous comptions repartir plus tôt, car il devait y avoir de la lune après minuit, j'avais dit la messe à 1 heure dans la « chambre » transformée sommairement en chapelle; mais les nuages rendaient le ciel si obscur que nous n'avons osé partir qu'à 4 heures, munis d'une lanterne. Que de trous, que d'escaliers! mais on finit par n'y plus faire attention. J'allais à pied pres-

que tout le temps, je n'ai bronché qu'une fois où il fallait descendre une marche que je n'avais pas vue; simplement l'impression désagréable de quelqu'un qui met le pied dans le vide. Enfin vers 10 heures ½ du matin, après avoir pour me restaurer pris une tasse de poussière de thé — sans passoire — nous arrivons à Tong-men. — « Est-elle morte? — Non, elle a sa conscience. » C'est une vieille chrétienne et une bonne chrétienne; je vais aussitôt la confesser et la préparer à l'Extrême-Onction, ce qui se fait ici sans fausse délicatesse et sans peur « d'effrayer le malade ». — « L'Extrême-Onction, n'est-ce pas? — Oh! oui, mon Père, je veux bien. » — Après la cérémonie de l'Extrême-Onction nous convenons que je resterai jusqu'au lendemain 31 décembre pour dire la messe et lui porter le Viatique, et que je repartirai aussitôt, car il y a tant à faire à Ou-yuen. Les chrétiens d'ici me demandent de rester un jour de plus pour faire avec eux la fête de la Circoncision, 1er janvier; pas moyen, il faut que je reparte. Ce matin donc, dès 3 heures branle-bas, messe, Viatique: mais voilà la pluie qui commence et qui semble vouloir durer toute la journée, malgré le proverbe: « Pluie du matin, va ton chemin »; faire 60 kilomètres ainsi, avec des habits ouatés qui ne pourront pas sécher, faire mouiller mon porteur et mon guide, priver les chrétiens de cette fête à laquelle ils ont l'habitude de se confesser et de communier... allons, restons jusqu'à demain; Ou-yuen attendra, on fêtera à Ou-yuen le 1er vendredi du mois, deux jours après. Je pense que c'est ainsi la volonté de Dieu et je me résigne.

10 heures du matin. — La pluie a cessé, pour que le proverbe ait raison; elle a tombé suffisamment pour me forcer à faire acte de souplesse; mais c'est bien convenu que demain, quelque temps qu'il fasse, je pars aussitôt après la messe solennelle. Ce sera tard, je ne pourrai pas arriver en un jour, encore une nuit d'auberge. Si on peut arriver jusque chez le chrétien hospitalier, ce sera bien, on pourra dire la messe dans sa maison, cela lui fera grand plaisir. — C'est un homme à part, que ce chrétien très à l'aise, presque riche, payant des déjeuners ou dîners de première classe, quand le Père s'arrête chez lui, puis le faisant reconduire en chaise à porteurs; il a des ancêtres; on voit sur le bord du chemin un magnifique arc de triomphe en pierre sculptée, à trois étages, érigé en mémoire d'une de ses aïeules, païenne, qui, devenue veuve, ne s'était pas remariée. Mais il a un caractère d'enfant, il est insupportable quand il vient dans ma chambre, il veut tout voir et même tout avoir. L'autre jour, en me parlant, il saisit un vieux crayon bleu et rouge laissé par le P. de Barrau; je crois que c'est pour écrire un

caractère et me faire comprendre ainsi un mot que je ne comprenais pas bien, alors je lui tends une feuille de papier. Mais non, il me dit qu'il voudrait bien ce crayon pour lui et j'ai dû lui permettre de le mettre dans sa poche. Il a d'ailleurs remercié avec force marques de respect. Très zélé, il vient de faire 45 kilomètres à pied, quoique ayant mal à une jambe, pour aller baptiser un païen qu'on disait moribond et qui, fort bien portant, l'a fort mal reçu. Voilà le papier fini, juste la place de t'embrasser. Bonjour à tous.

J. de LAPPARENT.

Mouvement révolutionnaire. — *(du P. G. Gibert.)*

Ou-hou, 27 août 1907.

« ... Vous avez sans doute appris par les journaux un grave événement qui s'est passé à Ngan-k'ing, capitale de notre province du Ngan-hoei, au commencement de juillet. Si non, je vous le signale pour l'importance qu'il prend comme présage.

Un mandarin, placé à la tête d'une de ces écoles militaires, où fourmillent les Chinois de la jeune Chine, retour du Japon, et rêvant de la gloire des voisins, — durant un exercice de tir officiel, — a tiré et fait tirer sur le groupe des hauts mandarins qui présidaient à l'examen militaire. Le gouverneur (première autorité de la province, puisque nous n'avons pas de vice-roi), a été grièvement blessé et est mort quelques heures après, d'autres mandarins ont été atteints. Une émeute suivit. Un mandarin militaire de la place a cerné, réduit et en partie exécuté les révoltés. Mais il a tenu à fort peu que les mutins ne s'emparassent de la ville, et qui sait les désordres qui en fussent résultés !

Ce qui donne de la gravité à ce fait, c'est que, au dire des mieux informés, il n'est que le début d'un vaste complot, organisé et puissant, contre la dynastie mandchoue, qui continue à maintenir la Chine dans les vieilles ornières, tandis que les jeunes étudiants, jaloux des succès japonais, en voudraient sortir. L'avenir est à Dieu. Mais une révolution, même commencée contre la seule dynastie régnante, aurait en Chine des suites que nul ne peut prévoir. »

Patience des Chinois. — *(du P. G. Gibert à sa famille.)*

Lin-hoan-tsi, 6 décembre 1907.

A côté de leurs défauts, mes pauvres Chinois ont bien aussi leurs qualités, parmi lesquelles brille une patience et endurance natives qui dépassent de beaucoup les nôtres. Ils sont durs à la souffrance et supportent souvent sans se plaindre des douleurs et une

misère fort grandes. Il y a une huitaine, j'en ai vu un exemple émouvant et navrant.

J'étais allé dans l'Est, dire une messe pour les chrétientés de la région. On me signale un malade en danger; c'était un boiteux que je voyais rarement, car il ne pouvait guère se déplacer et recevait les sacrements seulement deux ou trois fois par an, quand j'allais dans son village. — Je vais à sa paillotte pour le confesser et lui donner l'Extrême-Onction. J'entre: quel bouge!! Je promène mon regard dans l'unique chambre, puis je demande: mais où est-il? Le catéchiste que j'avais envoyé devant, me désigne un coin où on distinguait, à terre, un amas de haillons noirs, sordides, couverts de cendres. — En effet, de cet endroit s'élève une voix, puis sort une tête. Oh! je fus saisi d'une grande pitié: un visage tout maculé, noir, gris de cendre, des yeux à faire peur. Mon catéchiste ne put s'empêcher de dire: « Mais il n'a plus apparence humaine! » — Et cependant, ce pauvre avait toute sa connaissance Il se confessa bien et reçut avec foi l'Extrême Onction. Mais je fus obligé de faire apporter de l'eau tiède et de faire laver au fur et à mesure les endroits de ce pauvre corps où je devais faire les saintes onctions. — Puis, je passai au cou du malade un scapulaire qui, le soir même, je présume, devait être méconnaissable, — non toutefois au regard de la T. S. Vierge, — et lui donnai l'Indulgence de la bonne mort. Malgré mon vif désir, il me fut impossible de lui porter le Saint Viatique le lendemain.

Pauvres Chinois! Qu'il y en a de malheureux, menant une vie souffrante et misérable! Mon boiteux, du moins, va l'échanger, j'en ai la confiance, contre le bonheur du ciel. — Priez avec moi pour mes Chinois; obtenez-leur la foi et le ciel!. »

Le premier de l'an chinois. — *(du P. G. Gibert à sa famille.)*

Lin-hoan-tsi, 2 février 1908.

Nous sommes au premier de l'an chinois; tout se repose et chôme plusieurs jours durant, la poste comme le reste.

Que font donc nos bons Chinois, en ces jours de fêtes populaires? D'un bout de l'Empire à l'autre, c'est, à quelques variantes près, la même chose, car rien n'est plus pétrifié qu'un vieil usage chinois. Et d'abord, la plupart ne font rien; c'est l'occupation en laquelle les Orientaux sont passés maîtres. Nous n'avons pas idée, en France surtout, avec notre tempérament de vif argent et notre vie à la vapeur, de toute la puissance d'inertie que recèle la nature orientale: rester des heures, des jours entiers à laisser couler le temps, échangeant quelques mots par-ci par-là, et retrouvant

seulement son activité au moment des repas, voilà pour une bonne part l'existence chinoise. — Quelques-uns s'amusent à des riens, en grands enfants qu'ils sont : tirer des pétards, coller des papiers rouges, bleus, verts, orangés... avec de grands caractères, enfin et surtout, comment dirai-je ? faire la dînette, je ne saurais mieux rendre ma pensée. Dans leurs petits bols, leurs petites assiettes, préparer vingt petits plats divers ; envelopper dans la farine de la viande hachée, des herbes, des vermicelles, des haricots, etc..., etc..., pour faire ces différents beignets minuscules, dont chacun forme une seule bouchée ; fabriquer leurs multiples sucreries, boire leur eau-de-vie de riz ou de sorgho, dans ces verres (j'allais dire : ces godets), qui contiennent une demi-gorgée, n'est-ce pas bien là faire la dînette, ainsi que je la faisais avec mes sœurs, il y a 35 ans et plus ? Encore nos caramels d'alors étaient-ils succulents. Les produits de la dînette chinoise, qui me sont offerts à profusion, ne sont, à mon goût, ni si bons que mes Chinois semblent les estimer, ni si mauvais que les Français pourraient le croire : sur dix variétés, cinq sont mangeables, trois sont passables, deux sont bonnes. — Mais n'allez pas me trahir : à tous et à tout, je dis et dois dire que c'est exquis, superfin ; la politesse le veut. Il y a sans nul doute un chapitre là-dessus dans le « Li-ki » ou Livre des Rites. Je ne l'ai point lu, mais j'en prends l'esprit : il faut s'adapter au milieu où l'on vit.

Une autre grave occupation de ces premiers jours de l'année, mais pour les chefs de famille riches, notables ou mandarins, pour les personnages, en un mot, ce sont les visites officielles. Quand je dis : visites, c'est une manière de parler, car il est statué d'avance que ces jours-là on ne reçoit personne. Pourquoi ?? — Sans doute, parce qu'on est très pressé, — pressé de quoi faire ? — De retourner chez soi pour... ne rien faire, s'il s'agit du visiteur ; — de tirer des pétards, de manger la dînette, de rendre aussitôt les visites, puis enfin de revenir chez soi pour... se reposer, s'il s'agit du visité.

Quoi qu'il en soit des explications que je hasarde, voici des faits — je cesse de plaisanter mes chers Chinois, et j'entre dans la réalité : — la nuit dernière, les pétards n'ont cessé d'éclater aux quatre points cardinaux. Il y a là chez les païens une idée superstitieuse : c'est surtout, je crois, le désir d'écarter pour la nouvelle année les esprits et les influences néfastes. Avant l'aube, c'est de rigueur, neuf ou dix cartes de gros commerçants et banquiers du bourg ont été déposées sous notre porte d'entrée encore close. Mon catéchiste, qui connaît les Rites, est venu, toujours avant l'aube et fort peu de temps après mon lever, réclamer un nombre égal de mes cartes pour

les faire aussitôt porter à domicile. Un domestique s'en est acquitté. Jusque-là, pas grand'peine pour moi. Je priai et célébrai la Sainte Messe, comme de coutume. Vers 7 heures ½, le petit mandarin local vint avec étendard, tam-tam, parasol, en chaise et avec sa suite, déposer sa carte à la résidence. Après lui, vinrent le mandarin militaire qui commande notre garnison (!), 50 soldats environ, et un autre mandarinet, inférieur en grade.

A toutes ces démonstrations, vous allez me supposer dans les meilleurs termes avec les autorités et le bourg. Il faut s'entendre. Les commerçants-banquiers apprécient fort l'argent que je dépose chez certains d'entre eux, réclamant un intérêt minime, tandis qu'il y a des bailleurs de fonds qui touchent ici 10 0/0 par mois ; quant aux mandarins, sauf des cas difficiles, ils tiennent aux relations correctes avec les missionnaires.

Après déjeuner, donc, je revêts mes plus beaux habits, et fais seller la mule, car je dois rendre moi-même la visite à ceux qui sont venus eux-mêmes ; leur envoyer une simple carte eût été les offenser ; et je devais y aller avant-midi ou remettre au lendemain matin. Or, depuis trois jours, la neige tombe par couches légères ; dans la campagne, elle tient, circonstance qui m'a valu trois jours d'une tranquillité claustrale ; dans nos bourgs, elle fond sous les pieds des passants et nos rues sont devenues des cloaques indescriptibles. J'allai donc, tenant de très près Pomponette, ma mule, qui glissait, buttait, éclaboussait ; je fis remettre les cartes par un domestique qui me précédait et pataugeait, le malheureux ! et me voilà revenu sans être tombé, mais non sans être crotté de la tête aux pieds. Mais aussi, l'étiquette est sauve.

Puisque je vous raconte les modestes honneurs dont j'ai été l'objet, pourquoi ne pas ajouter la contre-partie ? Cette nuit même, une main inconnue a maculé notre porte, avec la persuasion évidente, vu la mentalité chinoise, que cela nous porterait malheur dans l'année.

Et voilà comment, à la suite du Divin Maître, — ce 2 février nous le rappelle expressément, — nous sommes, nous missionnaires, un signe de contradiction pour les Chinois. Les uns aiment celui qu'ils appellent leur « Père spirituel », parce qu'ils connaissent le Bon Dieu et nous comprennent, d'autres nous tolèrent par politique ou intérêt, d'autres enfin haïssent « l'Occidental », dont ils ignorent le caractère et les intentions.

3 février.

Hier soir, je vous ai quitté pour aller à Tchang-ling-wei-tsé, mon ancienne résidence, où j'ai célébré la messe ce matin, reçu les sou-

haits de mes 110 ou 120 chrétiens, petits et grands, et distribué force cadeaux: médailles, pétards, calendriers, arachides, jujubes, bonbons, et, ce qui fait le plus de plaisir aux mamans pour leurs tout petits enfants, des « saints signes ». On nomme ainsi des plaques en cuivre repoussé, portant le chiffre de Notre-Seigneur, I H S, ou de la Sainte Vierge, M, ou d'autres encore; ces plaques sont frappées à Chang-Hai. On les fixe au chapeau ou bonnet des enfants, au-dessus du front; celles que j'ai distribuées ce matin portaient quatre caractères chinois signifiant: « A la plus grande gloire de Dieu. »

Une scène qui vous eût amusés c'est celle où je réunis quelques instants les élèves. Si souvent, à l'école, je les pousse au travail, que j'ai voulu aujourd'hui les faire jouer un peu. Vos jouets m'ont rendu la tâche facile, notamment le pistolet avec lequel je projetais en l'air les pétards à peine allumés, avant qu'ils n'éclatassent. Mais ce qui a le plus diverti mes petits bonshommes, ce sont les bulles de savon (sur lesquelles tous soufflaient à l'envi pour les maintenir en l'air), surtout quand j'avais gonflé les bulles avec de la fumée de tabac. Quelle joie, et à peu de frais! sur la fin de la séance, il y avait au moins autant de papas que d'élèves.

De retour à Lin-hoan-tsi, j'ai trouvé les cartes de cinq notables, venus ce matin pour me souhaiter la bonne année. Je vais donc recommencer demain ma promenade dans les rues boueuses. Qu'importe? Tout cela est pour la cause du Bon Dieu; les petites corvées, les consolations, les déceptions; plaisirs et peines, biens et maux de la terre, tout nous vient de Lui; tout peut et doit Lui être offert, en témoignage d'humble amour. Gustave GIBERT.

L'abondance après la famine. — *(du P. Dannic.)*

« Kouo-yang, 1er décembre 1907.

Après la pluie, le beau temps. Aux vaches maigres succèdent les vaches grasses. Tout cela pour vous dire que les années se suivent et ne se ressemblent pas. L'an dernier, au Kouo-yang, c'était la famine; cette année, c'est l'abondance. L'an dernier, le petit port au bas de ma propriété était toujours rempli de bateaux qui importaient des grains du Nord-Ouest; cette année, le même petit port est toujours encombré de bateaux qui exportent des grains au Nord-Ouest, où, paraît-il, il y a famine noire . Chacun son tour. Hélas! on exporte tant et si bien que les prix du blé et du sorgho, nos deux principales céréales, restent presque aussi extraordinaires que l'an dernier. Tant mieux pour les producteurs comme les paysans; tant pis pour les gros consommateurs comme ma Révé-

rence qui doit tout acheter. L'an dernier, j'avais au moins la face et consolation de faire une bonne œuvre en nourrissant des affamés. Cette année, je suis obligé de me fâcher pour faire venir des gens qui ont tout à gogo chez eux. Il le faut pourtant, car sans école, et catéchuménat, l'année apostolique est perdue. Enfin j'y réussis plus ou moins, puisque dans le courant de novembre, malgré le mauvais temps, les habits à ouater, les patates et pistaches à tirer, j'ai eu plus de 200 pensionnaires dont 25 qui avaient de 70 à 90 ans. Aujourd'hui même, j'ouvre un nouveau catéchuménat de 50 personnes; puis, si le temps et l'argent le permettent, les grandes fournées vont continuer jusqu'au 15 de la XIIe lune et recommencer le 15 de la 1re lune, jusqu'à la Saint-Joseph, époque où les grandes personnes feront place à 200 enfants. La grande question sociale pour moi est d'acheter du pain à tout le monde. Chaque homme me donne bien 500 sapèques; mais ce n'est là que le quart du prix de revient de chaque catéchumène. Ma principale espérance est en N.-D. de Lourdes, patronne du Kouo-yang. C'est l'année de son jubilé: sa face est engagée à ne pas nous abandonner en cette année 1908, sans quoi je change le vocable de N.-D. de Lourdes en celui de N.-D. des Sept Douleurs. Que d'ennuis, en effet, pour gagner quelques âmes à N.-S. et à sa bonne Mère! »

Alaska.

1° Lettres du P. Rogatien Camille. — Sa mort.

(au R. P. Recteur de Jersey.)

St-Michael Alaska, 30 mai 1906.

Mon Révérend Père Recteur, P. C.

Je voudrais bien répondre au bon Père qui m'écrit si souvent, et le remercier de sa grande charité, mais allez donc déchiffrer un nom, quand les initiales sont à peine données. Je comprends parfaitement la raison qui guide ce bon Père, et je la respecte, mais je ne voudrais pas pourtant manquer de remercier ce bon ami: veuillez, Mon Révérend Père, le faire pour moi; ce sera certainement mieux dit, car j'oublie mon français et peux à peine écrire en cette chère langue. Inutile de dire que je ne la parle plus ici, et quand par hasard, un Français passe par ici, j'ai grand'peine à trouver mes mots. Nous avons à 150 milles d'ici une Sœur Ursuline que notre douce France a exilée; je n'ai pas pu lui faire le plaisir de causer français avec elle. Deux mots fran-

çais, trois anglais: voilà le jargon que je parle. Donc suppléez, je vous prie, à cet affreux déficit, et dites bien à ce bon Père combien je le remercie de sa grande charité: merci d'avance.

Cette année, Mon Révérend Père, la Compagnie a enfin reconnu mes grands talents pour l'administration et j'ai été nommé, — pas au Catalogue bien sûr, — mais en fait, Supérieur d'une grande Maison. J'ai sous moi, six personnes, silencieuses, mais bruyantes: ce n'est pas encore un collège, mais c'est certainement un monastère, car le supérieur qui y habite est sûrement un moine dans toute l'acception du mot. Les philosophes disent: *homo est animal rationale*, eh bien ici, mes six sujets représentent le « *animal* » et moi je suis hum! pas toujours! le « *rationale* » *elementum* de ce vaste établissement. Donc j'ai été cet hiver le supérieur de moi-même et de six chiens. Nous avons passé un doux hiver ensemble, nous entendant parfaitement; pas même l'ombre d'une dispute. Le pis de l'affaire est que mes misérables brutes mangent et il faut cuire pour elles. Mon « Chef » — un Français que vous connaissez, — dût se résigner à la besogne et passer une bonne heure chaque jour à surveiller le dîner de ses hôtes. Mais que voulez-vous, chaque rose a ses épines, et le Supériorat suit la règle générale! — Avec mes six sujets, nous avons fait de nombreuses excursions et baptisé quelques poupons: pauvres mioches, puisse le Bon Dieu les retirer vite de cette misérable existence, car l'avenir est loin d'être brillant pour eux. Un de mes fils spirituels mourut cet hiver, malgré tous les remèdes que je lui ai portés, ou peut-être à cause d'eux; — et ce fut une vraie consolation pour moi! Encore un de sauvé! au moins. C'est vraiment pure charité de désirer le départ de ces pauvres petits: c'est vraiment le départ pour une vie meilleure.

En février, je dus faire une plus longue excursion; il faut bien aller à confesse quelquefois, ne fût-ce que pour observer la règle. Donc un jour nous nous mîmes en route, un Indien et moi, et neuf chiens, trois prêtés par un bienveillant voisin. Les jours précédents, nous avions eu un grand dégel, et l'eau courait partout; mais le temps n'étant pas trop mauvais, nous partîmes. Plus de neige, et le traîneau ne va pas vite sur la tondra glacée; heureusement pour nous, nous avions à faire une grande partie de la route sur la mer ou sur le Yukon. C'était le cas de dire avec M. Perrichon: « J'aime la mer; mais que d'eau, que d'eau! » L'eau était partout; et durant six heures, nous eûmes de l'eau presque jusqu'aux genoux. Mon Indien n'avait pas de bottes imperméables: aussi après deux heures, il dut rester sur le traîneau. Moi, j'avais bien des bottes imperméables, mais elles avaient des trous et l'eau entrait dedans et y res-

tait. Nous eûmes le doux plaisir, nous deux et les chiens, de prendre un long bain de pieds. Pour comble, quand vers 4 heures du soir, nous arrivâmes près de l'endroit où nous devions nous reposer, pas moyen de passer : trop d'eau. Un monsieur que je connaissais me fit signe de m'arrêter, et il vint avec ses chiens et un traîneau vide nous prendre, nous et nos couvertures ; quant à notre traîneau, nous le laissâmes, quittes à venir le prendre le lendemain. « Car demain, me dit ce Monsieur, il n'y aura plus d'eau, la marée sera basse et l'eau aura disparu. » Nous détachâmes nos chiens, qui passèrent à la nage, à la suite de notre traîneau. L'eau nous monta bien jusqu'aux genoux et nous eûmes à nous tenir debout et à élever au-dessus de nos têtes nos couvertures, mais le traîneau était léger, les chiens bons nageurs et nous arrivâmes sans autre malheur. C'était le premier jour ; nous en avions quatre encore pour arriver à la Mission. — Le lendemain, il plut, pas moyen de voyager. Le troisième jour, nous eûmes un beau temps, trop beau même, car le soleil était si chaud, que le peu de neige qui restait sur la tondra fondit tout à fait et alors nous eûmes à reprendre la mer, c'est-à-dire à recommencer à nous laver les pieds. Je ne pense pas que mon Indien ait jamais pris un si bon bain de pied de sa vie. Nous fîmes bien 18 milles ce jour-là et le soir nous trouvâmes une bonne cabine qui n'était peut-être pas très parfumée, mais il y avait du feu, et nous pouvions au moins sécher nos bottes, que je n'appellerai plus imperméables. Le quatrième jour, nous étions en route vers les 7 heures, aussitôt que nous pouvions y voir un peu. Tout alla bien pendant 10 minutes, puis ploc ! chiens, traîneau, bêtes et gens quoi ! en plein dans un trou : nous dûmes chercher une autre route, et durant 10 heures, nous cheminâmes, parfois sur une glace unie, parfois dans l'eau ; mais quand on a été durant quelque temps dans le liquide élément, un peu de plus ou un peu de moins, ça ne fait pas grande différence. Et puis le vent changeait, passait au Nord et nous étions sûrs que le lendemain nos pieds seraient au moins secs. — Douce espérance ! — Le lendemain, jour idéal pour nous, mais non pour les pauvres bêtes. La glace était dure, coupante, et les pauvres chiens furent bientôt en sang, et nous dûmes aller lentement pour les ménager. C'est dür de laisser une longue traînée de sang sur son passage. Pour comble de malheur, un de mes chiens brisa un de ses ongles, et le pauvre animal saignait à faire pitié. — Enfin, plus qu'un jour, et nous serons arrivés : — mauvaise glace encore, neige trop molle, si bien que deux de mes chiens ne purent suivre et je dus les abandonner ; ils suivront de loin et je suis sûr que le soir ils me rejoindront. Comme nous avions

trouvé à un endroit un lac entièrement gelé, et une bonne glace bien unie, les chiens se mirent à courir. Un de mes pauvres abandonnés, qui faisait vraiment son possible pour nous suivre, se mit alors à aboyer d'une manière si lugubre que cela faisait mal à entendre. Il se crut vraiment abandonné. Il nous suivit cependant sur trois pattes, courant, aboyant, se reposant parfois; pauvre chien, c'était triste à voir. — Il arriva cependant à la Mission une heure seulement après moi. — Enfin à six heures du soir, nous arrivâmes. Quel bonheur de trouver une maison de la Compagnie et quelqu'un à qui parler! En cette Mission nous avons une école avec trois Sœurs Ursulines. Pauvres Sœurs; elles enseignent l'anglais et surtout essayent de laver et de décrasser ces pauvres déshérités de la fortune. Du savon, du savon, du savon, c'est avec la religion ce qu'il faut à ces Indiens. « Qu'ils sont sales! » voilà l'exclamation de la petite Sœur française. Je ne crois pas possible de trouver êtres plus sales; leurs chiens sont certainement cent fois plus propres qu'eux. — Ils sont bons encore, nos Indiens, en cette partie de la Mission: les blancs ne les ont pas encore pervertis. Mais aussitôt qu'ils sont en contact avec les blancs, ils en prennent tous les vices et nulle de leurs bonnes qualités. C'est partout la même chose: il est plus facile d'être diable qu'ange! — Après trois jours passés avec les deux Pères et le Frère de la Mission, je revins à mon poste: pas de difficultés alors, car il faisait froid et l'eau avait disparu. — Je refis le même voyage en avril, mais seul alors avec six chiens: c'était un vrai plaisir; route unie, bonne glace, longues journées. Chaque jour nous partions à 2 heures du matin et en deux jours et demi, nous fûmes à la Mission. J'aime à voyager seul, c'est un peu plus fatigant, mais on va plus vite, car on n'a à consulter qu'une seule personne, d'où avis non partagés.

Maintenant nous attendons sans impatience que notre glace nous laisse. L'hiver a été très dur et nous avons encore en notre baie quatre pieds de solide glace. Il nous faut une bonne tempête pour briser cette croûte et chasser la glace qui entoure notre île. Entre nous et la mer libre, il y a pour le moment (30 mai) de 15 à 20 milles, à peine quelques « cracks » où les phoques viennent respirer et se faire tuer par les Indiens. Encore un mois peut-être et nous verrons notre premier bateau. Et durant trois mois, notre petit port sera très animé. Saint-Michel est le port d'entrée du Yukon. Le fleuve se trouve à 60 milles au Sud de l'île; mais la mer est si peu profonde près de l'embouchure du Yukon, qu'aucun grand bateau ne peut approcher. Les steamers viennent à Saint-Michel, mouillent en rade à 2 ou 3 milles du port et ce sont

des bateaux plats qui importent dans le fleuve les marchandises que tous attendent si impatiemment.

Maintenant il est midi, nous allons sonner l'Angelus, mes fidèles caniches répondent par leurs hurlements ; c'est la plus fidèle partie de ma Congrégation ! Blancs et chiens ne savent pas pourquoi je sonne trois fois par jour. Au moins mes chiens supposent que c'est pour le dîner et ils ne se trompent pas, au moins une fois par jour. Quant aux bipèdes, ça leur est bien égal ; et la cloche ou rien, dimanche ou jours sur semaine, c'est la même chose. Ils appartiennent pour la plus grande majorité à la Religion du J'm'en fiche. Ils vivent sans grande terreur de l'au-delà, auquel ils ne croient pas, tâchant d'avoir le plus de plaisir ici-bas ; ceux qui ont encore l'ombre d'une religion, vous disent que Dieu est trop bon pour les damner, mais ceux-là c'est la crème. Quant aux autres, entre eux et leurs chiens, il y a cette différence que tous les deux ici-bas mènent une chienne de vie, mais que tout est fini en quelques années pour les quadrupèdes, tandis que le bipède recommence de l'autre côté une vie plus misérable encore ! Vous ne sauriez croire combien on peut tomber bas quand on a vécu un peu longtemps en cette contrée sans autre idéal que l'or et le plaisir. Etre ivre et vivre en brute, c'est leur idéal et ils le réalisent du mieux qu'ils peuvent. Pauvres Indiens, quels exemples ils ont sous les yeux ! Allez donc leur reprocher d'être dégradés après cela !

Cela me rappelle le mot d'un Indien. Il essayait de m'expliquer combien son chien était intelligent et il me dit : *Him, all the same white man* — il est aussi intelligent qu'un blanc. Il aurait pu même dire que ce chien est plus intelligent qu'un blanc, car il sait ce qui lui est bon, et le blanc l'ignore.

Que vous dirai-je de plus ? Je ne vois rien qui puisse vous intéresser ; l'hiver est fini maintenant, il a été rude et long ; c'est même le plus rude hiver en Alaska, de mémoire d'hommes. Cependant grâce à ce froid sec, nous avons eu peu de malades. Blancs ou Indiens ici ne vivent qu'à la condition d'avoir une forte santé. Ceux dont les poumons sont atteints, doivent chercher un autre climat, car il en est bientôt fait d'eux. Avec un peu de précautions et de l'exercice en plein air, on peut vivre vieux en Alaska, et même n'y pas trop souffrir. Il y fait froid, mais on est habillé pour résister à cette froide température. Le pis, ici, à Saint-Michel, est le vent, et en moins de rien vos joues et votre nez surtout sont gelés. Un jour, je revenais de faire une visite ; le vent de Nord soufflait et il faisait vraiment froid. Deux Indiennes passent près

de moi, me regardent et se mettent à dire quelques mots que je ne saisis pas. Elles auraient aussi bien fait de me dire ce qu'elles voulaient. Mais je sentais quelque chose d'extraordinaire sur ma figure. Quand je fus à la maison, je pris mon miroir: mes deux joues avaient de belles marques noires et mon nez était plutôt rouge. Avec un peu de vaseline, je couvris le tout et en fus quitte pour faire peau neuve quelques jours après. Aller contre le vent, c'est le plus sûr moyen de se faire geler, et même les chiens ne s'en soucient guère. Ce vent est si pénétrant, que, même avec les meilleures fourrures, on a la sensation de n'avoir rien sur la peau. Vos lèvres glacées se gercent et se fendillent, et le nez n'est pas en meilleur état. Enfin tout est fini au moins pour quelques mois.

Je termine cette longue lettre, car nous attendons d'un jour à l'autre le premier bateau, quand du moins la glace voudra bien nous quitter. Songez donc, cette douce amie nous aime tant qu'elle se fait prier pour nous quitter. Nous voilà au 6 juin et nous avons encore quatre bonnes lieues de bonne, solide glace autour de nous. Le Yukon est libre; presque tous les autres ports sont libres, mais notre île garde sa barrière et nul ne peut nous approcher.

Un bon vent de Sud aiderait la marée, et la glace nous quitterait. Mais le vent est Nord et ne veut pas changer. Enfin quelques jours encore de prison et puis la mer libre et les bateaux. Quel beau temps nous avons cependant! Nous avons eu même 70° Far., un peu plus de 20°, c'est notre maximum; mais le soleil a peu d'effet sur la glace, quoiqu'il travaille de deux heures du matin jusqu'à 10 heures et demie du soir. Plus de nuit; jour continuel et cela jusque vers le milieu du mois d'août. Quel beau pays que l'Alaska!

Mes meilleurs souvenirs à tous ceux qui veulent bien se souvenir encore du pauvre vieux; dites-leur de prier pour moi et ma pauvre Congrégation ou aggrégation, car ce peuple a peu de tête et encore moins d'union.

Tout vôtre en N.-S. et Marie. R. CAMILLE, S. J.

St-Michael-Alaska, juin 1907.

Mon bien Cher Père, P. C.

Comme je n'ai encore jamais pu déchiffrer votre signature, je vous envoie cette lettre, comme les autres d'ailleurs par votre Révérend Père Recteur.

Combien je vous remercie, et les autres Pères de l'Alaska le font aussi, de toutes les bonnes lettres que vous nous envoyez si souvent. Vous êtes le seul à nous donner des nouvelles de l'Eglise et

de la Compagnie. Pour les autres nouvelles des Etats, nous les connaissons: elles se résument en ces quelques mots: meurtres, suicides, incendies, trains déraillés, et surtout émeutes et grèves. Pour les autres choses qui pourraient nous intéresser dans les Etats, nous sommes tenus dans la plus complète ignorance. Un Père avait commencé un petit système de lettres circulaires, contenant quelques détails sur les choses intéressant l'Eglise en Amérique, mais le Père étant revenu en Alaska, les lettres ont cessé de paraître. Heureusement que vous êtes encore là, et nous pouvons compter sur votre grande charité. Merci donc.

Que vous dire de nouveau sur cette charmante contrée de l'Alaska? Que cette contrée commence à se peupler de blancs et se dépeupler d'Indiens. Je crois que vous devez savoir cela, ou du moins le supposer. Rien donc de bien nouveau. A part cela, tout va son petit bonhomme de train: la neige ne manque pas de venir, la glace ne veut pas se séparer de nous, et les routes sont en général bien entretenues aussi longtemps du moins que nos chiens les piétinent. Comme d'ordinaire, nombreuses courses cet hiver qui a été assez rigoureux. Puis, pour agrémenter cette aimable saison, nous avons eu en janvier une grande marée, qui a couvert notre tondra, détruit nos chemins et a causé de grands dommages. J'avais justement à voyager en ce temps-là et en certains endroits j'avais de l'eau par-dessus les genoux. Quelle étrange contrée que l'Alaska: même en hiver, quand tout devrait être gelé, vous pouvez encore prendre un bain de pied, qui est loin d'être chaud. Et puis, tous les chemins ont disparu et si je n'avais pas eu un Indien avec moi, je me serais entièrement perdu en des endroits où j'avais passé très souvent.

Nombreuses tempêtes cet hiver: le 27 mars, nous avons eu ici à St-Michael une terrible tempête qui a causé la mort d'un employé du gouvernement. Il a été gelé à moins de deux lieues de St-Michael, à un endroit d'où, par un temps à peu près beau, il aurait pu voir nos deux poteaux du « Wireless Telegraph ». Il était à une lieue à peine quand il a perdu son chemin, et les deux mules qu'il conduisait, ont alors refusé d'aller contre le vent et la neige. Il a en vain essayé de les ramener dans le chemin, et on a trouvé des traces de sa lutte, mais les deux bêtes ont résisté et ne se sont arrêtées que lorsque la glace brisée les a empêchées d'aller plus loin. Il était alors à deux lieues et demie en mer. Le pauvre homme alors détela ses bêtes, attacha tout dans le traîneau, et revint vers la rive. Les deux mules restèrent près du traîneau et ne furent retrouvées que quatre jours après: elles avaient résisté à tout et

étaient encore en vie. Quant au pauvre homme, il ne fut retrouvé que dix jours après, enseveli sous la neige. Un de plus à ajouter aux nombreuses victimes de cette contrée de l'or!

Et en France, comment souffre-t-on? Vous êtes bien plus à plaindre que nous: ici du moins on ne nous persécute pas. Nous prions pour vous et pour notre chère contrée, car ici nous sommes plusieurs Français: il y a même une Ursuline française, chassée de Bordeaux par la persécution. Elle porte un nom bien connu dans la Province, étant de la famille Prévôt-Leygonie, de Poitiers. Si vos gouvernants ne changent pas, ce n'est certes pas la faute de ses prières. Elle est avec deux autres Ursulines dans une pauvre Mission, instruisant et surtout débarbouillant ses petites Indiennes. C'est heureux dans cette contrée que les Indiens du Yukon ne se baignent pas trop souvent: ils asphyxieraient tous les poissons de la rivière et même loin dans la mer! Quant à leurs parfums: hum! ça ne sent pas la violette! et heureux ceux qui n'ont pas de nez en Alaska.

Je ne sais vraiment pas que vous dire pour vous intéresser: ici, tout est si calme, si paisible! L'hiver est fini et tout l'été se passe à préparer l'autre hiver. L'été, c'est la mauvaise saison. Rien à faire avec les Indiens qui sont dispersés un peu partout, faisant la pêche aux saumons, qui leur serviront de nourriture à eux et à leurs chiens. En hiver, ils n'ont rien à faire et alors vous écoutent un peu. Si les blancs n'étaient pas au milieu d'eux et ne les avaient pas corrompus, ils eussent été assez faciles à évangéliser, mais le diable est partout!

Notre premier bateau vient d'arriver, 5 juin, quoique notre baie ne soit pas entièrement libre de glaces. Toute la population de St-Michel était là pour jouir de ce spectacle et voir comment étaient faits les hommes qui ont passé l'hiver aux Etats. C'est notre premier lien avec le monde civilisé: puisse ce lien être bientôt rompu. A force de vivre isolé, on devient un peu ours, et on en arrive à ne pas trop aimer la compagnie de ses semblables. Le dernier bateau est celui que j'attends avec impatience; après lui, le silence et le blanc manteau de neige et les excursions. Maintenant, c'est le bruit et l'agitation américaine. On ne marche pas, on court et gare au malheureux, qui va posément, on le bouscule et on le renverse. On parle de la furie française, que serait-ce si on décrivait la furie américaine; des volumes n'y suffiraient pas!

Adieu, Mon bien Cher Père. Adieu et merci.

Tout vôtre en N.-S. et Marie.

R. Camille, S. J.

P. S. — Je viens de recevoir votre lettre du 28 mars; merci de tout cœur. N'oubliez pas, je vous prie, de me donner la liste de nos Morts.

***

Cette dernière lettre du P. Camille était arrivée depuis peu en Europe, quand le R. P. Provincial reçut en même temps d'Alaska les deux lettres suivantes du R. P. Lucchesi.

Mission de la Sainte-Croix, Koserefsky-Alaska.
2 août 1907.

Mon Révérend Père Provincial, P. C.

J'ai une bien mauvaise nouvelle à vous annoncer. Notre bon P. Rogatien Camille est mort mardi dernier, 30 juillet, à Saint-Michel, où il résidait depuis cinq ans. Je l'ai appris par dépêche et sans aucun détail. J'avais visité le cher Père quatre ou cinq jours avant sa mort; il était joyeux, plein de vie, et tout à l'espérance. Personne n'aurait pu supposer qu'il était presque à la porte de l'éternité. Il m'avait rendu compte de sa conscience, s'était confessé, — pour la dernière fois — j'avais trouvé toutes ses affaires parfaitement en ordre. Que le bon Dieu reçoive son âme généreuse et le récompense de tout ce qu'il a fait. A. M. D. G.!

5 août 1907. — C'est le 29 juillet que le pauvre P. Camille a succombé à une attaque d'apoplexie. Il était très bien le matin; vers midi et demie il rentra à la maison et fut presque immédiatement frappé. Le docteur fit tout ce qu'il put pour conjurer le mal, mais sans succès. A quatre heures de l'après-midi, le Père rendit le dernier soupir sans avoir sa connaissance.

Toute la ville a été dans la tristesse. Durant l'enterrement, partout les boutiques, les dépôts et les agences étaient fermés et la foule a accompagné le corps jusqu'au cimetière. Que son âme repose en paix!

***

Le P. Rogatien Camille Potiron était né à Nantes, le 12 août 1863. Elève durant huit ans au Petit-Séminaire de Bordeaux, il vint ensuite au Grand-Séminaire de Nantes où il fit un an de philosophie et un an de théologie. Au début d'octobre 1882, il arrivait au noviciat d'Aberdovey et rejoignait dans la Compagnie son frère Alphonse qui l'y avait précédé de deux ans.

La même ardeur généreuse au service de Notre-Seigneur animait les deux frères et leur inspirait le désir des missions lointaines. Tandis que l'aîné se sentait appelé au Zambèze, le cadet aspirait

aux missions des Montagnes Rocheuses. Chez tous les deux, les dons naturels joints à une forte santé semblaient promettre un long et fécond apostolat. Atteint dès le juvénat d'une maladie de poitrine, contre laquelle il lutta dix ans, le P. Alphonse mourut peu après son sacerdoce, le 28 août 1893.

Le P. Rogatien seul vit ses rêves réalisés après une longue attente. Ayant achevé son juvénat à Slough, il fit à Jersey ses études de philosophie et de théologie, encadrées dans sept années de surveillance et de professorat à l'école préparatoire à la Marine, de N.-D. de Bon-Secours. Les élèves aimaient ce surveillant plein d'entrain et ce professeur aux cours d'histoire et de géographie, préparés avec le plus grand soin et donnés de la façon la plus vivante.

Qui aurait jugé le P. Rogatien du dehors, l'aurait cependant peu connu. Sans doute, sous l'apparence un peu fruste, le dévouement se faisait vite voir, mais il était facile de méconnaître la valeur du religieux. Le P. Rogatien n'était pas l'homme des détails, et aurait pu passer pour sans-gêne aux yeux d'un observateur superficiel. On entendait résonner un peu partout sa parole forte et hardie, le plus souvent à contre-temps, et ni sa démarche ni sa tenue ne témoignaient en faveur de son recueillement intérieur. Mais laissait-il parler l'intime de son cœur, on se rendait compte et de suite combien il savait aimer Notre-Seigneur fortement et tendrement. Qu'on en juge par le trait suivant! Etant en théologie à Jersey, il vint frapper à la porte de son voisin pour entamer une de ces conversations qui étaient sa joie. Tout à coup, sa figure prit une expression sérieuse et il dit ces paroles textuelles: « Mon vieux Jules, je ne ferai rien de bon si je n'ai pas une vie dure. J'aime me chauffer et j'aime causer; j'irai en Alaska, où on gèle et où on ne voit personne. »

Il allait bientôt être servi à souhait. En 1900, après son troisième an fait à Frederick, dans la province du Maryland, pour se perfectionner en anglais, il arrivait enfin en Alaska. Ses lettres disent assez avec quelle héroïque simplicité, avec quel oubli complet de lui-même, avec quelle pleine vue surnaturelle, il s'y est gaiement dépensé jusqu'au dernier instant pour les âmes confiées à ses soins.

Sans doute, le diamant, pour avoir tout son prix, doit être taillé et serti, mais même perdu dans sa gangue, il n'en a pas moins sa valeur. Si l'avancement dans l'armée du Christ se mesure à la violence qu'on se fait à soi-même, ce n'est peut-être pas dans les derniers rangs de la Compagnie triomphante qu'il faut chercher notre si cher et si regretté P. Rogatien.

Lettre du P. Joseph Bernard. — *(au R. P. Recteur d'Enghien.)*

Nome. — P. O., Alaska, 15 août 1907.

Mon Révérend et bien cher Père Recteur, P. C.

Dans quelque cinquante ans, quand le chemin de fer Trans-continental traversera le détroit de Behring, on fera sans doute à Nome l'honneur d'une gare et sur les quais les employés, probablement des Esquimaux modernistes, s'égosilleront à crier la traditionnelle phrase: Nome, — 20 minutes d'arrêt: Buffet. — Alors il y aura longtemps que mon ossature ne fera qu'un avec le sol glacé de l'Alaska! — Pour le moment, Nome n'est qu'un camp de chercheurs d'or perdu, sur la côte de la mer de Behring et où nous avons une mission ou plutôt un centre de missions pour les Esquimaux. Quelques détails topographiques vous aideront à déterminer la position approximative de nos pénates sur l'écorce terrestre. — Nome, sur la mer de Behring se trouve juste au-dessous du cercle polaire, presque à l'entrée de l'Océan Arctique, — nous sommes, je crois, la mission catholique la plus au Nord et la plus éloignée de Rome, ce dont vous vous apercevez bien vite, car les nouvelles de Rome ou de la Compagnie ne nous atteignent pas; c'est à peine si nous recevons les suffrages, — entre parenthèse, je vous dois et je devrais plutôt dire, nous vous devons un grand merci pour votre charitable assiduité à nous envoyer Chine-Ceylan-Madagascar, journaux et brochures. — Cette absence des nouvelles de la Compagnie est une grosse privation; l'on sent vraiment que l'on est perdu tout au bout du monde et séparé de toute civilisation. Les bâtiments de la mission, tout en planches, bien entendu, sont sur la grève; derrière se dresse toute une série de hautes montagnes pelées, sans un arbre, sans un buisson; c'est la nature morte. Notre champ d'action, à peu près les deux tiers de la France, s'étend de l'embouchure du Yukon au sud, à la mer de Behring à l'ouest, et au pôle Nord et l'Océan Arctique au Nord; quant à l'est, on n'en parle pas, notre zèle n'ayant aucune limite sur ce point cardinal; après tout, c'est quelque chose d'avoir le pôle Nord dans sa paroisse. Que vous dire du climat? les novices ou scolastiques qui s'entraînent au froid pourraient faire par ici d'immenses progrès en peu de temps; bon et pas cher! — Nous ne connaissons que deux saisons: l'hiver qui dure huit mois, et ce que l'on est convenu d'appeler l'été qui en dure quatre. Vers novembre, la mer gèle comme un vulgaire étang et les glaces ne quittent notre rivage qu'à la fin de juin. Durant l'été, la chaleur n'a rien d'excessif: c'est durant

cette saison que les steamers viennent nous visiter; il leur faut huit jours pour venir du port le plus proche, Seattle, sur la côte du Pacifique, un peu plus que pour traverser l'Atlantique du Havre à New-York. C'est le moment d'activité. Nous recevons nos provisions, la plus grande partie de votre courrier, et les notes à payer (cela ne fait jamais défaut). Et les subsides, me direz-vous? — De cela il n'est point question; aucun secours ne nous vient, soit des supérieurs, soit du gouvernement américain, qui, entre nous, a une sainte horreur des œuvres catholiques et n'a pas la libéralité de l'Angleterre vis-à-vis des missions. Aussi tirons-nous le plus souvent le diable par la queue, sans cependant arriver toujours à nous tirer d'affaire. Pourtant notre vivre et couvert est des plus modestes; le menu varie du poisson bouilli au poisson fumé, du poisson fumé au poisson séché, du poisson séché au poisson gelé, et pour y mettre quelque nouveauté nous passons du poisson gelé au poisson séché, du poisson séché au poisson fumé et du poisson fumé au poisson bouilli. Il y a bien une autre façon de préparer le poisson, mais elle ne nous donne pas grand appétit; c'est extrêmement simple et ferait bonne figure dans un livre de recettes de cuisine à l'usage de nos maisons; prenez poisson frais, de préférence saumon, enfouissez tel quel dans un trou de 1 m. 50 de profondeur sur 0 m. 30 de largeur; recouvrez soigneusement d'une peau de morse préalablement huilée; remplissez le trou avec sable et terre; tassez fortement, laissez mijoter dans son jus pendant 6 mois; servez par un froid de 50 à 60° F au-dessous de 0°, quand l'appendice nasal a perdu toute sensation du monde extérieur; les Esquimaux s'en délectent ni plus ni moins que vous, les civilisés, d'un morceau de Roquefort; chimiquement parlant, le procédé d'élaboration est le même.

Le thermom., à Alaska, atteint 75° F et même 80° F au-dessous de 0°; une température à se souffler sur les doigts. Déjà à 40° F au-dessous de 0°, il est fort dangereux de toucher un objet en métal; cela produit l'effet d'une brûlure. Durant nos longues et froides nuits d'hiver, vous pouvez entendre les fermes de nos cabanes qui sous l'action du froid se contractent et font craquer le bois. Nous jouissons de nuits polaires; vers les 11 heures du matin, M. Phœbus s'étire paresseusement, sort le bout du nez de dessous ses draps et sans doute trouvant que nos glaces et neiges absorbent trop de sa précieuse chaleur, rentre précipitamment dans ses couvertures; à 1 h. ½ ou 2 heures de l'après-midi, il faut allumer les lampes. — Le sol naturellement est foncièrement gelé; même en été à 50 ou 60 centimètres de profondeur l'on rencontre la glace. Au-dessous de cette croûte il y a souvent de l'or, en plus ou moins grande quan-

tité; c'est ainsi que nous dormons sur « le vil métal », ce qui n'ajoute rien à notre maigre budget.

L'hiver dernier ne fut qu'une suite de tempêtes de neige appelées ici « Blizzards ». — Pendant plus d'un mois et demi, nous fûmes gratifiés en moyenne de deux de ces « blizzards » par semaine, dont un régulièrement du samedi matin au lundi soir. Pendant un blizzard le vent fait généralement du 100 ou 150 à l'heure avec accompagnement de tourbillons de neige qui vous aveuglent et d'un petit froid polaire qui vous gèle jusqu'à la moelle; on ne voit pas à plus de 3 mètres devant soi en plein jour; tout est blanc; cabanes, sentiers, collines, tout se trouve englobé dans le vaste tourbillon; vous perdez toute notion de la direction à suivre. — Ces blizzards sont un des grands dangers de l'Alaska, car ils durent souvent deux ou trois jours, et ce qui vous attend, c'est de mourir gelé. — Si vous avez de bons chiens et surtout un bon chien de tête, ils vous tireront probablement d'affaire, à moins que le vent ne soit directement contre eux; autrement... autrement faites un trou dans la neige, enfouissez-vous dans le sus-dit, mettez les chiens par-dessus vous et priez votre bon Ange de veiller à ce que le froid ne vous envahisse pas. Tous les ans, des voyageurs, des blancs surtout, périssent ainsi gelés dans un blizzard et l'on retrouve leur corps à la fonte des glaces. C'est dans un blizzard que l'on sent le mieux le peu que nous sommes: être perdu dans une immense solitude de neige, à peut-être 50 ou 60 kilomètres de toute habitation, seul enveloppé dans un tourbillon de neige qui vous aveugle, qui pénètre dans vos fourrures et vous glace tout le corps. L'hiver dernier je n'ai été pris que dans la queue d'un blizzard, tandis que le R. P. Supérieur a dû, pendant toute une nuit et la moitié d'un jour, lutter contre la tempête sans même savoir où il était ni où ses chiens le conduisaient; heureusement que nous avons d'excellents chiens, qui comprennent leur devoir et font honneur à la mission.

Puisque le mot mission vient sous ma plume, il serait plus que temps de vous parler de notre apostolat au milieu des Esquimaux pour lesquels, après tout, nous nous sommes enneigés tout au haut de l'Alaska. La mission de Nome ne date que de quatre ans, et par conséquent est une partie toute nouvelle du champ du Père de famille. Nous avons ici une église pour les blancs, les chercheurs d'or; et une pour les Esquimaux, la partie la plus intéressante de notre paroisse. Donc, il y a quatre ans, le R. P. B. La Fortune, de la province du Canada et qui fut à Paris pendant un an, fut envoyé à Nome et commença l'évangélisation des Esquimaux de la côte de Behring.. Vous dire les difficultés qu'il dut surmonter serait

trop long. La plus grande vint de la langue qu'il dut apprendre mot à mot en causant avec les Esquimaux. Je puis vous assurer que ce n'est pas une langue facile, et pourtant je profite de toute l'expérience du R. : P. La Fortune. Petit à petit les conversions se multiplièrent et nous comptons maintenant environ 250 Esquimaux catholiques en plus de ceux que nous avons expédiés chez S. Pierre avec un billet de logement en règle. — Ce chiffre va vous paraître assez maigre ; de fait, comparé à ceux de la Chine, notre résultat est bien médiocre ; et c'est bien là que se trouve une difficulté toute spéciale à nos missions d'Amérique, tant parmi les Indiens que parmi les Esquimaux. Par ici, pas de conversions en masse ; pas de légions d'enfants à envoyer au Paradis. Il faut glaner les âmes une à une, lentement, péniblement, sans cette consolation spirituelle si légitime et si réconfortante d'un missionnaire qui, chaque année inscrit à son avoir 400 ou 600 baptêmes. Ces 250 Esquimaux catholiques sont disséminés tout le long de la mer de Behring et de l'Océan Arctique, la minorité reste à Nome. De là pour nous la nécessité de voyager pendant des mois pour visiter ces nouveaux convertis, les encourager, les instruire, baptiser les enfants, leur donner une occasion de recevoir les sacrements. La plupart d'entre eux descendent à Nome pendant l'été sur leurs bateaux de peau de phoque ; c'est alors le gros travail ; instruire et préparer les nouveaux catéchumènes, fortifier la foi chez ceux qui sont déjà baptisés, les préparer au sacrement de la confirmation, s'occuper des malades..., le tout en langue esquimau, comme de juste. Tous les soirs, de 7 à 10 ou 10 heures et demie, il y a instruction pour les catéchumènes auxquels nous expliquons le catéchisme par groupe de 6 à 7 Esquimaux. Le R. P. La Fortune, notre Supérieur depuis un an, est sévère pour l'admission au baptême ; il faut savoir le catéchisme, les prières et faire preuve d'une réelle bonne volonté. Il y a ici en effet pour nos pauvres Esquimaux le danger des soi-disant missionnaires protestants qui infestent la contrée ; tous, ou à peu près, sont mineurs d'or et surtout trafiquants pour fourrures. Ils disent pis que pendre de la religion catholique et nos convertis doivent être capables de réfuter leurs calomnies. Cette sévérité pour l'admission au baptême a porté d'excellents fruits. — N'étaient les attaques et mensonges des protestants et les exemples dégradants des baleiniers qui hivernent avec les Esquimaux, l'évangélisation de cette contrée n'offrirait pas de réelle difficulté de la part des Esquimaux eux-mêmes ; car ils sont naturellement bons et les suites du péché originel ne semblent pas les avoir beaucoup atteints ; c'est dû, je pense, à leur vie de privations et au rude climat. Les deux grands

obstacles à l'évangélisation de toute nation païenne, l'immoralité et la superstition, n'existent pas parmi nos Esquimaux. De superstition, peu ou pas de trace, bien qu'ils connaissent le démon et disent d'un homme qui, à leur avis, ne vaut pas grand'chose « qu'il prie le diable ». — Quant à la moralité, ils observent scrupuleusement la loi édictée par le Créateur au début du monde. — Le mariage est un contrat pour la vie; ils ne connaissent ni la pluralité, ni les échanges si fréquents parmi nos Indiens d'Amérique, les Corbeaux, par exemple, dont les femmes plantent là leur maître et seigneur tous les 6 mois, sans y manquer; c'est réglé comme les phases de la lune. Que faire avec de pareilles mœurs! — De plus, nos Esquimaux sont naturellement religieux, très dociles et très pacifiques. — Il y a ici tout le long de la mer de Behring et de l'Océan Arctique une magnifique moisson d'âmes à glaner; malheureusement, je le répète, nous ne sommes que deux, et ne pouvons que visiter de temps à autre les camps esquimaux; en vain nous supplient-ils de venir résider au milieu d'eux et les instruire: « rien que deux ou trois petits mois, Père! » Il faut refuser la mort dans l'âme; c'est matériellement impossible! mais combien c'est dur! car nous ne savons que trop, pour l'avoir vu mainte et mainte fois, ce qui va arriver. Un beau jour, un soi-disant missionnaire protestant flairant là une bonne aubaine pour le trafic et pour le profit de sa bourse, viendra s'implanter parmi eux au titre de « maître d'école officiel » logé, chauffé, nourri, blanchi, par le gouvernement américain, toujours généreux pour les sectes opposées à l'Eglise catholique; il débitera ses calomnies, et peu à peu prendra de l'ascendant sur les jeunes Esquimaux dont il se fera l'intermédiaire obligé entre eux et les marchands de fourrures. Il captera leur bonne volonté par les chants et réunions dans une cabane appelée église; et voilà notre œuvre d'évangélisation rendue dix fois plus difficile! Si nous étions arrivés avant le loup-berger, tous ces Esquimaux seraient devenus catholiques! — Et être obligé d'assister impuissant spectateur à de semblables catastrophes! — L'histoire de la mission d'Alaska est tout entière dans cette phrase: « Nous arrivâmes trop tard, la place était prise par les Protestants, » et cela faute de missionnaires. Car je puis bien le dire, étant le dernier arrivé, nos Pères ont été héroïques de vertu et de courage: que le bon Dieu inspire à quelques-uns des Nôtres la bonne pensée de venir nous aider; — il y a toujours dans une Province de vieux surveillants, dont la tête cassée n'a jamais pu savourer les beautés de Dame Philosophie, — pour laquelle j'ai d'ailleurs un respect qui touche à la vénération, — et qui n'étant pas « capaces » pour les brillants ministères de la vieille Europe, feraient

à merveille dans notre contrée de glace; — les surveillants sont gens frugaux et endurcis qui n'ont pas besoin de lit pour dormir et peuvent enfiler sans difficulté un pantalon de peau de phoque! — Qu'ils viennent et je leur promets la vie de missionnaire et de chercheur d'âmes « ut sic ».

Faut-il vous parler de la langue Esquimau? — C'est une langue qui, à mon humble avis, est très rationnelle. Toute l'importance dans la phrase est donnée au verbe dans lequel, par suite de diverses modifications, on fait entrer toutes les nuances principales de la pensée. C'est ainsi que le verbe tout d'abord absorbe le pronom. Par exemple, en français vous dites: il me donne; — en esquimau, cela se dit en un mot: « aittoraanga »; le sujet et le complément sont absorbés par le verbe; de plus, la terminaison du verbe m'indique de suite que le complément est à la première personne du singulier et le sujet à la troisième; — au contraire « aittoraatigout » (il nous donne) m'indique de suite que le complément est à la première personne du pluriel et le sujet à la troisième du singulier. Comme nous avons un duel pour les pronoms « nous, vous, ils » cela est assez compliqué, bien que très judicieux. — Dans le verbe l'on fait aussi rentrer l'idée de désir qui, en français, serait exprimée par un second verbe, par exemple: l'archange Gabriel, le jour de l'Annonciation, dit simplement, en esquimau à la très sainte Vierge: « Katounrarouviong Jésus? » — voulez-vous être la mère de Jésus? Le « voulez-vous » du français est exprimé par la particule « rou » en esquimau. — La nuance futur prochain ou futur éloigné se trouve aussi comprise dans le verbe: il viendra, se dit: « Kaékléoktok » c'est le futur indéterminé. — « Kaélrataktok » signifie: il va venir dans un instant, c'est le futur prochain. — « Kaékléokpaléayok » signifie: « il viendra peut-être »; c'est le futur douteux!

Les Esquimaux aiment les phrases directes; par exemple, au lieu de dire, cet homme est mon fils, ils disent: « Je fils cet homme ». — « Katounréga ouna angoun » — c'est ainsi que les paroles de la consécration se traduisent: « Je corps ceci » — ouna timigigiga » — « Je sang ceci » — « Ouna aouigiga » — Il y a de longs mots, par exemple: « parennayouarékoplougou », qui signifie se rappeler.

Nos Esquimaux aiment la musique. Le R. P. La Fortune a traduit pour eux les principaux cantiques français. Voici par exemple, le si joli cantique de Noël: « les Anges dans nos campagnes, etc.

Kigérouyet (les Anges), nounnakoutmi (dans nos campagnes) attoktout (chantent) sillam (du ciel) atououlranik (l'hymne); cripta (des montagnes) agioulra (l'écho) agiourok (redit) atououlranik (l'hymne) — Gloria,...

Farennasouarlarout (cherchons) nakousok (l'heureuse) nounnaakrit (contrée) taabroumani (où) anisok (est né) mixchoak (ce petit) Kounouxigout (notre Sauveur). — Gloria...

Kitoumoun (qui) koyesouvisi? (célébrez-vous?) tchouammi (pourquoi) attokpisi? (chantez-vous?) Kina (quel) akimmasoak (conquérant) pighikpa (mérite) taapkoa (ces) atououlret (chants). — Gloria...

Mais ce langage barbare semble fatiguer les cordes vocales du pauvre lecteur et je ne me pardonnerais pas d'érailler tant soit peu une voix qui dans quelques années se fera sans doute entendre sous les voûtes des cathédrales; il faut tenir aussi compte de la patience de l'auditeur qui n'est pas tenu à posséder la longanimité de nos Esquimaux.

Je n'irai pas au troisième an cette année-ci, mais resterai à Nome. Nous allons pousser vigoureusement la fondation de notre nouvelle mission Mary's Igloo. De l'ouvrage à revendre; beaucoup de catéchumènes parmi les Esquimaux qui sont descendus à Nome de l'Océan Arctique. J'en ai baptisé quinze pour mon compte d'un coup le dimanche 1er septembre. Tous les soirs, classe pour les catéchumènes de 7 ½ à 10 heures, en esquimau. Il y a de merveilleux coups de grâce. Je vous dirai tout cela dans mon prochain journal à la fin de l'hiver. L'été fut mauvais, pluvieux et froid; une moyenne de 12° au-dessus de 0° seulement. Mieux vaut l'hiver qui sera, je crois, précoce. La neige et la glace ont fait leur apparition à la fin d'août.

Nous appartenons à la Province du Canada depuis le 15 août. C'est une grande bénédiction pour l'Alaska. Le fait que nous ne pouvons correspondre avec les Supérieurs que très difficilement pendant les huit mois d'hiver rend notre situation différente de celle des autres missions.

Encore une fois grand merci pour toutes vos lettres, cartes et brochures. On nous promet un meilleur service postal l'hiver prochain: les toutous vont faire des merveilles! Pour le moment, j'entretiens et nourris dix-sept de ces bons chiens; chaque chien valant en moyenne 250 francs, c'est presque un capital. J'ai entassé dans mon hangar, près de ma chambre, 1200 kilos de poisson (saumon) séché pour mes chiens; ils vivent de poisson et de phoque.

Adieu, Mon Révérend et bien cher Père; priez pour moi.

Joseph BERNARD.

France.

L'œuvre des Italiens, à Paris.

Mon Révérend Père,

POUR répondre au désir que vous m'avez exprimé, je viens vous exposer l'origine, la nature et le fonctionnement de l'œuvre des Italiens à Paris. Je vous dirai aussi dans quelle mesure je m'y suis intéressé depuis près de trois ans.

Arrivé à Paris au commencement de septembre 1904, je me trouvai privé de tout ministère pendant un mois et demi. A part quelques soirées passées à Belleville et à St.-Ouen, en compagnie des membres de l'Œuvre « des amis des Pauvres », je n'avais guère trouvé d'autre moyen d'occuper mes loisirs l'après-midi, que celui de visiter la capitale. Si utile fût-il, ce passe-temps ne pouvait guère être considéré comme un status de longue durée; j'eus d'ailleurs bien vite assez du métier de girovago et je m'en plaignis doucement: « Puisque « vous vous êtes déjà occupé des Italiens, pourquoi ne feriez-vous « pas de même ici? me répondit-on. Arrêtez par les rues ceux que « vous rencontrerez; tâchez de trouver un lieu de réunion, et faites « du bien à ces pauvres gens. » Je ne me le fis pas dire deux fois; mon status était clairement exprimé. Après quelques jours de recherches inutiles, je reçus, à l'hôpital St-Michel, un précieux renseignement: une Sœur de Charité Italienne cherchait depuis longtemps un prêtre pour la section italienne de N.-D. des Champs. Il s'agissait d'assurer le ministère spirituel dans des paroisses assez rapprochées du quartier St-Lambert. L'affaire fut vite conclue avec la Sœur et l'on se mit à l'œuvre. Depuis six ans, il est vrai, Mgr Graffin disait la messe, le dimanche, dans la crypte de N.-D. des Champs, pour la paroisse italienne; mais la charge de professeur à l'Institut catholique ne lui permettait pas de s'occuper du ministère des âmes autant que son zèle l'eût désiré. Depuis deux ans, M. l'abbé Ferrari était mort. Ce saint prêtre que j'avais connu professeur au collège romain, avait fait beaucoup de bien pendant trois années, dans les quartiers de N.-D. des Champs, de St-Médard, de Boulogne et de Grenelle. Il fallait reprendre son œuvre dans la section de N.-D. des Champs; Mgr Graffin continuerait de dire la messe du dimanche, tandis que je prendrais soin du reste.

***

L'œuvre des Italiens, à Paris, doit son origine au vénéré abbé Planchat, de la Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul.

Vers 1865, ce saint religieux commença de s'intéresser au malheureux sort de tant d'Italiens privés ,à Paris, de tout secours religieux. De ci de là, il en réunit un bon nombre, au temps de Pâques. Mais bientôt il ne suffit plus au travail, étant donné l'importance et la multiplicité de ses œuvres de charité. Il appela à son secours des Pères Bernabites Italiens résidant à Paris. Ceux-ci eurent vite fait de trouver, d'abord dans la banlieue, puis à Paris même, des groupes nombreux d'Italiens dont personne ne prenait soin.

Jusqu'en 1870-71, l'abbé Planchat et ces fervents religieux firent ainsi beaucoup de bien dans la colonie Italienne. Après le martyre de M. L. Planchat on put croire oubliés pour longtemps les pauvres Italiens de Paris. Cependant, l'œuvre fut bientôt reprise par le R. P. Pica, un de ceux qui aidèrent le P. Schouvaloff dans l'établissement des Barnabites en France (1865-66).

Jusqu'en 1884, plusieurs de ces religieux Italiens travaillèrent encore au salut de leurs compatriotes. Parmi ces apôtres qui parcoururent ainsi Paris et la banlieue pendant une trentaine d'années, il faut mentionner le R. P. Mancone. Ce bon Père, qui a connu M. Planchat, se dépensa sans trêve ni merci jusqu'au jour où la persécution le força à limiter son zèle et à se confiner dans la section des Ternes; c'est là qu'il réside maintenant comme prêtre habitué dans la paroisse Saint-Ferdinand.

Si belle fût-elle, cette œuvre des Pères Barnabites manquait de ressources et d'organisation; son avenir n'était pas assuré. Grâce à Dieu, un comité de dames patronesses allait bientôt se constituer et donner à l'œuvre une forme définitive. En 1897, S. E. le Cardinal Richard, dans une adresse aux fidèles de son diocese, fit appel à leur charité en faveur des Italiens émigrés à Paris.

Voici en quels termes il rappela l'organisation de l'œuvre: « L'organisation en est due, disait-il, à la foi et à la charité d'une généreuse chrétienne, Madame la Marquise di Rende. En visitant « Paris durant la nonciature de son fils, Mgr l'archevêque de Bénévent, elle fut touchée de la difficulté que les pauvres Italiens, « ne parlant pas la langue française ou ne la parlant qu'imparfaitement, avaient pour remplir leurs devoirs religieux, et aussi de « l'isolement où ils se trouvaient quand il eût fallu les secourir et les « visiter dans la maladie.

« Elle eut l'heureuse pensée de demander à la Supérieure des « Filles de la Charité de St-Vincent de Paul, des Sœurs de langue « italienne pour donner des soins à leurs compatriotes. Cinq Sœurs « furent accordées à Madame la Marquise di Rende et placées dans « divers quartiers de Paris: à St-Christophe de la Vilette, à St-Eloi,

« à St-Médard, à St-Ferdinand des Ternes et à N.-D. des Champs.
« Dans chacune de ces paroisses, les Italiens trouvent un prêtre « prêchant et confessant en langue italienne. Chaque dimanche, une « messe est dite et, dans l'après-midi, un office célébré pour eux. « Des retraites pascales, des missions, leur sont données de temps « en temps. Ils ont aussi leurs pèlerinages du S.-Cœur de Mont- « martre.........

« Il est une circonstance, ajoutait S. E., qui augmente pour nous « l'intérêt que nous portons à cette œuvre: c'est le souvenir des « trois années que j'ai vécues à Rome et en Italie, dans ma jeunesse « sacerdotale, de 1846 à 1849; et il me semble, en embrassant les « Italiens dans ma sollicitude pastorale, acquitter une dette de re- « connaissance pour l'accueil bienveillant que je reçus à cette époque « dans leur pays. Nous voudrions les aider à conserver les habitudes « de foi et de piété alors si vivantes dans les populations italiennes, et « qu'on a tant cherché, dans ces dernières années, à leur enlever. »

L'œuvre de l'assistance des pauvres Italiens, à Paris, sous le patronage de N.-D. du Très Saint Rosaire, avait été approuvée par S. Em. le Cardinal Guibert. Elle fut donc confiée, en 1884, aux Sœurs de la Charité et a pour Directeur le directeur des Œuvres diocésaine, aujourd'hui M. l'abbé Odelin, Vicaire Gérénal.

Son but est l'assistance corporelle et spirituelle des pauvres Italiens, surtout des malades; elle se propose également d'enseigner le catéchisme aux enfants et de leur faire faire la première communin.

Quand la Marquise di Rende eut organisé l'œuvre générale, elle confia la direction du comité à Madame la Vicomtesse des Cars, dont le zèle infatigable et la sollicitude vraiment maternelle pour les pauvres ne se démentirent jamais. Après la mort de la comtesse des Cars, madame Standish, sa nièce, fut élue à sa place. La plupart des dames patronesses sont françaises. Chaque année, pour subvenir aux frais généraux de l'œuvre, elles ont soin d'organiser tantôt une vente, tantôt un sermon de charité. Souvent même, jusqu'en ces derniers temps, elles donnaient, dans quelque salon de Paris, une grande fête où l'on invitait comme actrices et comme spectatrices les personnes les plus riches et les plus en vue du monde parisien. Aux ressources extraordinaires ainsi procurées viennent s'ajouter de nombreuses cotisations annuelles de 20 francs; elles devront désormais se multiplier et suffire aux besoins de l'œuvre, les autres moyens, sermons de charité et grandes fêtes, devenant plus difficiles ou peu séants. Enfin, grâce à des dons très généreux, l'œuvre s'est constitué un petit capital.

Nous avons parlé de sermon de charité. Il convient de rappeler ici que le R. P. Monsabré contribua puissamment à procurer à l'œuvre italienne les premières ressources nécessaires. Voici en quels termes pressants, il invitait ses auditeurs à délier généreusement les cordons de leur bourse :

Extrait du discours pour l'œuvre des Italiens, prononcé dans la chapelle des Dames du Sacré-Cœur, à Paris, le 15 juin 1885 :

« J'entends qu'on me dit : — Nous ne manquons pas de misérables « qui ont besoin de toutes sortes de secours temporels et spirituels. « Pourquoi aller chercher des étrangers ? — Nous n'allons point les « chercher, mes Frères ; ils sont venus, emportés par ce fatal courant « d'émigration qui pousse les peuples besogneux vers les pays for- « tunés, où ils espèrent trouver une vie plus aisée ou peut-être la « richesse. Qu'ils se fassent illusion, qu'ils comprennent mal leurs « véritables intérêts, c'est possible. Mais faut-il les abandonner lors- « qu'ils ont besoin de notre assistance ; et pouvons-nous leur opposer « comme une fin de non-recevoir auprès de notre charité leur titre « d'étrangers ?

« Des étrangers !... Il n'y en a pas pour un chrétien. Tous ceux « que le Christ a rachetés de son sang, tous ceux à qui il a donné « son nom, tous ceux qu'il a marqués de son caractère, tous ceux « qu'il a sanctifiés par sa grâce, tous ceux à qui il a communiqué « son Esprit, sont devenus en lui, une seule et même famille de « frères, et, selon l'énergique expression des Saintes Lettres, un « seul et même corps : *Unum corpus*. Dans ce corps, tous les mem- « bres se tiennent, aucun ne peut être privé de la communion des « biens ni du généreux échange des services. Ecoutez le grand apô- « tre. Il ne dit pas à ses chers Galates : « Faites-le bien à vos pa- « rents, à vos amis, à vos compatriotes, » mais, « faites le bien à « tous : *operemur bonum ad omnes* », et surtout à ceux qui, par la foi, « sont de la même famille, de la même maison que vous : *maxime* « *ad domesticos fidei.* »

Et l'orateur montrait ensuite que les Italiens sont bien, pour nous, du nombre de ces « domesticos fidei ». S'il y a union intime entre les nations sœurs, c'est bien plutôt dans la profession d'une même foi que dans l'harmonie des sentiments naturels ou politiques. Si les Italiens sont nos frères d'origine, ils sont nos ancêtres dans la foi et c'est parmi eux que réside le Pontife de notre sainte Eglise. Pour tous ces motifs nous devons faire large part de nos aumônes spirituelles et temporelles aux pauvres Italiens émigrés à Paris.

En 1903, la section de N.-D. des Champs étant devenue trop considérable, on en retrancha le quartier de Grenelle et Boulogne-

sur-Seine où les Italiens affluaient depuis quelques années. L'œuvre générale compta ainsi une 6e section. Une religieuse et un prêtre vinrent d'Italie en prendre la direction.

Tout en s'intéressant beaucoup à l'œuvre en général, Mgr Gasparri, pendant vingt années environ, s'était occupé spécialement de la section de St-Médard et beaucoup aussi de N.-D. des Champs et de Grenelle. Quand il dut quitter sa chaire de l'Institut catholique, en 1897, il eut comme successeurs dans l'apostolat auprès des Italiens Mgr di Belmonte, de la nonciature, et Mgr Graffin. Avec Mgr di Belmonte et après lui travailla l'excellent abbé Ferrari de très douce et vénérée mémoire.

La section de N.-D. des Champs, laissée aux soins de votre serviteur, telle qu'elle est maintenant, compte encore le chiffre respectable de 15 paroisses de Paris, comprises entre le boulevard des Italiens, le Luxembourg, le parc Montsouris, le Grand Montrouge, Malakof, Issy-les-Moulineaux, Grenelle et la place de la Concorde. Il est bon d'ajouter que nous n'avons pas à faire ordinairement dans les paroisses du centre de Paris. Les nombreux Italiens qui s'y trouvent étant la plupart garçons de café, ou portefaix, ou tailleurs, tous ouvriers très occupés, et parfois très isolés des groupements italiens, nous n'avons guère l'occasion de les rencontrer que dans les hôpitaux, surtout à l'hôpital de la Charité. Les autres malades de la section se rencontrent dans les hôpitaux Broussais, Bon-Secours, Saint-Joseph et Necker. Une des charges principales des Sœurs Italiennes étant la visite des malades, chaque semaine, dans chaque section parisienne de l'œuvre, la religieuse qui y est attachée, visite au moins un des hôpitaux compris dans sa section. Les malades gravement atteints sont alors signalés au prêtre et bientôt visités par lui. Depuis l'origine de l'œuvre jusqu'à ces dernières années les Sœurs Italiennes entraient dans les hôpitaux à peu près comme elles voulaient; un jour pourtant le concierge de l'hôpital Broussais (hôpital réputé jusqu'à ces derniers temps pour son mauvais esprit), refusa l'entrée à la religieuse de la section de N.-D. des Champs; la sœur voulait, comme d'ordinaire, parcourir l'hôpital pour savoir s'il y avait des malades Italiens. Une réclamation faite auprès de l'Assistance Publique resta sans réponse; et ce ne fut que sur la demande de l'ambassadeur d'Italie qu'une autorisation à peu près libre fut octroyée aux sœurs Italiennes. Elles vont dans les hôpitaux aux heures réglementaires des visites, parcourent librement les différentes salles et, le plus souvent, elles n'ont même pas la peine de demander s'il y a des malades Italiens; les infirmières en chef, en général bienveillantes, les signalent elles-mêmes;

dans tel hôpital la tradition s'est même établie de présenter à la Sœur le registre de la salle. Souvent aussi les malades français signalent eux-mêmes leurs voisins Italiens. Plusieurs infirmiers de l'hôpital de la Charité et de Necker poussent le dévouement jusqu'à « porter sur le mouvement », c'est-à-dire sur la liste des grands malades, des Italiens qui ne sont pas gravement atteints; ainsi je puis les voir tous les jours; d'autres fois la visite du malade porté sur le mouvement ne sera qu'un prétexte pour en voir d'autres moins souffrants mais ayant plus besoin du prêtre. Une fois entré dans l'hôpital, il m'est ordinairement facile de circuler partout. En pareil milieu, on doit tenir compte de l'esprit du personnel, lequel dépend beaucoup de l'esprit du directeur. A Cochin, depuis plusieurs années, le directeur, en sa qualité de libre-penseur, veut, chose étonnante, la liberté pour tous ceux de sa maison; de fait, la porte de l'hôpital est ouverte au prêtre Italien et à la Sœur, à toute heure du jour.

Nos Italiens ont horreur de l'hôpital, et ils n'y vont guère que par nécesitsé absolue. Quelques-uns le méprisent, précisément parce que l'esprit religieux en est banni. J'ai rencontré cette année un brave portefaix du centre de Paris qui avait eu soin de choisir son logement dans la circonscription de l'Hôtel-Dieu; il voulait être sûr, disait-il, en cas de maladie, d'aller dans un hospice où il y eût encore des religieuses. Hélas! la nature de son mal l'avait contraint de se réfugier dans un hôpital laïque.

Il y a quelques années, une pauvre italienne ne sachant pas le français, était soignée à Cochin pour une maladie très grave. Elle ne cessait de demander la Sœur italienne, mais en vain. Heureusement une dame de charité vint à passer; elle comprit ce que voulait la malheureuse et demanda au directeur de l'hôpital la permission d'introduire la Sœur à une heure qui n'était pas réglementaire: « Dès l'instant que la malade demande la Sœur, répondit le directeur libre-penseur, vous pouvez l'envoyer. » La Sœur arriva le plus tôt possible, mais la malade avait perdu connaissance; elle courut néanmoins chercher un prêtre, rue Lhomond; il était près de 8 h. du soir. Avec l'autorisation du directeur, le prêtre fut immédiatement introduit auprès de la malade. Grâce à Dieu, elle venait de recouvrer connaissance; elle n'eut que le temps de se confesser et retomba aussitôt dans le délire; elle mourut peu après.

Dans ce même hôpital, je réussis moi-même, l'an dernier, à voir, après l'heure réglementaire, un jeune homme gravement atteint d'un coup de revolver. Le directeur venait de refuser à la police tout interrogatoire du malheureux, mais, sur mes instances et sur ma promesse de ne pas le faire parler, il me permit de l'approcher

(c.-à-d. de le confesser). Une petite jeune fille m'avait accompagné à l'hôpital: on crut qu'elle était parente du malade et je passai moi-même presque comme envoyé par la famille. Quand je revins remercier le directeur et lui prouver que ma visite avait été courte: « C'est bien, dit-il, vous avez été raisonnable ».

Ces confessions dans les hôpitaux sont singulièrement facilitées par l'usage de la langue italienne. Beaucoup de malades acceptent vite de parler intimement avec le prêtre, parce qu'ils ne sont pas compris des voisins. Mais comme les visites sont choses délicates en pareil milieu et qu'elles ne peuvent être aussi fréquentes qu'on le voudrait bien, on a parfois la douleur de voir des malades quitter ce monde avant d'avoir pu être amenés à la confession; chose plus triste encore à remarquer: quand un malade a refusé nettement le ministère du prêtre (ce qui est rare parmi les Italiens), trop souvent on le voit partir brusquement après le refus prononcé.

Pour d'autres, bien disposés, au contraire, Dieu fait presque des miracles pour leur procurer l'absolution. Témoin ce fait de l'an dernier: le prêtre Italien résidant à Boulogne, avait été appelé à l'hôpital Lariboisière, auprès d'un homme très gravement malade; ce malheureux vivait depuis longtemps dans l'adultère. En une ou deux visites, le prêtre l'instruisit et le prépara à recevoir l'absolution; il jugea bon de la différer encore jusqu'au lendemain. Quel ne fut pas son chagrin d'apprendre, le jour suivant, que le malade avait été transporté d'urgence dans un autre hôpital; une maladie contagieuse très grave s'était déclarée, la veille, quelques heures après la visite du prêtre et avait nécessité son transfert dans un lazaret. Comprenant qu'il y avait danger immédiat, et sûr que le pauvre homme voulait expressément recevoir l'absolution, le prêtre Italien courut chercher la soi-disant épouse en deuxièmes noces et l'emmena avec lui au lazaret, dans l'espoir d'obtenir ainsi plus facilement accès auprès du moribond. Mais le directeur se montra intraitable, disant qu'aucune personne étrangère à l'hôpital ne pouvait y pénétrer. Alors le prêtre se fâcha, le directeur aussi. Dans une langue qui n'était ni le français ni l'italien, l'abbé proféra des menaces qui furent pourtant comprises. Entendant parler de rapport à l'ambassadeur d'Italie, le directeur prit peur un instant (la grosse affaire est toujours de n'avoir *pas d'histoires*); mais ne voulant pas accorder de faveur au curé, il appela un sergent de ville pour le faire sortir de force. Le brave homme d'agent qui, lui non plus, ne voulait pas d'histoire, s'en tira adroitement: « s'il est vrai, dit-il au directeur, que le malade veut voir le prêtre, vous ne pou-« vez vous y opposer; assurez-vous-en et puis nous verrons. » Mais

le malicieux directeur fit demander, par téléphone, lequel des deux le malade voulait voir, ou du prêtre ou de sa femme. Heureusement le malade eut la générosité de réclamer le prêtre, et le bon abbé en fut quitte pour endosser successivement trois ou quatre blouses blanches et se désinfecter plusieurs fois les mains. Le malade mourut quelques heures plus tard.

L'aspect général de chacune des sections de l'œuvre est bien différent suivant l'origine et le métier des Italiens qui la composent.

A la Villette, par exemple, on ne rencontre que des pauvres, appartenant aux provinces napolitaines; ils travaillent comme débardeurs sur les quais des bassins ou dans les raffineries de sucre; quelques-uns sont musiciens des rues. Tel, à la jambe de bois, tire sans cesse son piano par les faubourgs de Paris; il met huit jours à faire le tour de la capitale, et, quand il a fini, il recommence encore. Ces braves Italiens de la Villette sont très simples et viennent encore très nombreux aux réunions pieuses de l'œuvre. L'immense quartier de Montmartre, qui dépend de la section de la Villette renferme beaucoup d'Italiens, d'origine et de métiers divers: toscans-mouleurs, napolitains-modèles, piémontais-fumistes ou tailleurs.

La Section des Ternes ne comprend plus, dans Paris, que des familles déchues, et encore, en petit nombre; les pauvres visités par la Sœur habitent Levallois-Perret. Entre Levallois et Paris, sur la zône militaire, le long de la route de la Révolte, il existe plusieurs villages de roulottes; certains sont uniquement composés de familles Italiennes, essentiellement voyageuses; des religieuses du Sacré-Cœur, tenant à Neuilly un orphelinat italien, s'intéressent à ces rouleurs et préparent les enfants à la première communion.

La Section Grenelle-Boulogne est composée de sculpteurs et surtout de manœuvres-maçons. La plupart des femmes et des jeunes filles sont blanchisseuses ou laveuses; « Facciamo nei focoli » comme elles disent. Il y a environ 6000 Italiens à Boulogne-Grenelle. Ils viennent surtout de l'Italie centrale.

Autour du Panthéon, sur les paroisses St-Médard, St-Etienne du Mont et St-Jacques, nombreux sont les tailleurs, les fumistes, les modèles et les musiciens à demeure stable. Cette section de St-Médard a aussi ses musiciens ambulants, près de la porte de Choisy-le-Roi. Ce gros village de roulottes italiennes fait face à un village français dont les enfants trouvent les secours spirituels dans un patronage du Ve arrondissement. Le village italien fournit chaque année une moyenne de quinze premiers communiants. De manières grossières, à quelques exceptions près, ignorants de tout ce qui est hygiène, ces rouleurs cherchent à attirer la compassion du public par tous les

moyens possibles; autour du piano ou de la vielle on accroche les bébés qu'on ne saurait laisser au village, tandis que les plus grands couverts de haillons ou de costumes aux couleurs les plus variées et les plus bizarres, dansent, un tambour de basque ou un accordéon en main; les femmes tournent la manivelle et les grands jeunes gens porteront l'accordéon ou le chapeau chinois avec grosse caisse et appendices sur le dos. Les hommes ne font rien. Chacun de ces musiciens se fait, aux plus mauvais jours, deux ou trois francs, de 10 heures du matin à 4 heures du soir. Dans les meilleures journées, ils gagneront par petits groupes une quinzaine de francs; une famille formant deux ou trois groupes pourra donc recueillir 40 ou 50 francs. J'en ai rencontré qui avaient fait pareil profit en une journée de fête; la mère de famille, à elle seule, avait ramassé 15 francs.

Tout ce monde de musiciens ambulants passe à Paris le semestre d'hiver et l'autre en province; on va en Normandie, en Bretagne, en Gascogne, à Bordeaux ou à Lille. Je me souviens d'avoir donné la première absolution à un petit rouleur italien qui se mourait à l'hôpital St-Julien de Laval. Les parents pleuraient beaucoup leur petit garçon: « Songez donc, mon Père, il était si gentil! par ses manières amusantes, à 13 ans, il gagnait jusqu'à 13 francs par jour, au bord de la mer, et il était nourri par le public qui le gâtait de friandises, de vin, de liqueurs, de fruits. » Hélas! ce fut précisément la ruine de ce pauvre enfant. L'irrégularité, je ne dirai pas dans les repas mais dans le manger, et le manque de nourriture saine gâtent bien de ces jeunes estomacs; inutile de parler longuement des dangers d'autre nature auxquels sont exposés des nomades vivant dans une telle promiscuité en roulottes et en villages de roulottes: jalousies, querelles, désordres moraux. Malgré toutes ces difficultés, la plupart de ces girovagi conservent de profonds sentiments religieux; je connais plusieurs petites jeunes filles qui ont un extérieur très modeste et recueilli; elles ont même soin, en poussant leur instrument par les rues, de réciter assez souvent des Ave Maria. Rien de plus consolant que de préparer à la première communion ces enfants et ces jeunes gens chez qui se révèlent alors des sentiments de la plus sincère dévotion!

La Section de la Nation comprend une nombreuse colonie de Toscans, la plupart ébénistes ou mouleurs, marchands ambulants de statuettes en plâtre. A l'âge de 15 ans, le gamin toscan quitte son pays; presque toujours c'est de Lucques qu'il vient; il commence par porter péniblement ces immenses paniers remplis des objets en plâtre les plus variés; puis, après quelque temps de ce dur métier, il devient ouvrier mouleur à l'atelier, tandis qu'un autre gamin fraî-

chement arrivé, le remplace aux coins des rues, sur les ponts ou les bornes, sur les bancs ou les escaliers des boulevards.

De temps en temps, la police fera un procès à ces petits marchands non autorisés; mais 20 francs d'amende ne les empêchent pas de circuler, d'exposer et de vendre. En Angleterre, ils vendent plus que jamais des statuettes de saints; en France, pareille marchandise n'est plus estimée: « autrefois, disent-ils (c'est-à-dire avant la persécution religieuse), nous faisions de la sainteté, maintenant nous faisons de la nudité. » C'est le goût public qui le veut. Pauvres jeunes gens! Moindre mal encore quand leurs patrons sont bons! autrement leur condition servile est comparable à celle des petits verriers dont nous parlerons bientôt.

La section parisienne qu'il nous reste à considérer est celle de *N.-D. des Champs.*

Dans les quartiers de Vaugirard, Plaisance et Montrouge, l'élément toscan, pas le meilleur, domine avec les mouleurs et les sculpteurs. Le nombre des mouleurs diminue de plus en plus; depuis 1901 les grandes maisons du quartier St-Sulpice étant ruinées, les ouvriers mouleurs (je parle de ceux qui font la sainteté en grand) sont partis à l'étranger, en Amérique surtout; et les quelques maisons de Paris qui font encore travailler n'ont plus à fournir que l'étranger, l'Amérique surtout. De tous les Italiens, les Toscans sont les plus maniables et les plus sociables pour nous, Français; il faut pourtant excepter les sculpteurs de Massa et de Carrara. Ces derniers pays sont très travaillés par le socialisme et la franc-maçonnerie; les hommes qui nous en arrivent sont déjà plus ou moins imbus de mauvaises idées; à Paris, ils retombent sous l'influence des sectes et beaucoup ne tardent pas à perdre ici tout sens moral.

A côté des sculpteurs et des mouleurs vivent dans les quartiers de Plaisance, Montrouge et N.-D. des Champs de nombreux Napolitains, modèles de leur métier; mais un abîme sépare ces deux races d'Italiens qui ne peuvent pas se sentir. Les Napolitains, c'est-à-dire les habitants des provinces méridionales, ont plus que les autres l'esprit de famille; mais ils sont célèbres pour leur rapacité, et le vol, parmi eux, n'est pas considéré comme un bien grand mal, si ce n'est quand on en est la victime. Au dire des Italiens du Nord, les Napolitains déshonorent le nom italien et font honte à tous leurs compatriotes par leur grossièreté et leur saleté. Il y a du vrai dans cette appréciation, mais, aux yeux de Dieu, je crois que les modèles valent mieux que les sculpteurs; ils ont plus de foi; il faut reconnaître pourtant que leur foi est peu éclairée, ce qui explique comment la tête leur tourne en présence de l'impiété de beaucoup de Français.

Venus ici pour l'argent, une fois entrés à Paris, ils ne voient plus que le gain. Tout est sacrifié au travail, santé de l'âme, santé du corps, et comme beaucoup d'artistes et d'entrepreneurs font travailler le dimanche, on perd l'habitude d'aller à la messe. Les mères de famille n'entendant jamais parler des fêtes religieuses, ne distinguent plus guère les jours fériés du dimanche; plus d'appels de cloches, plus de foules se dirigeant vers l'église; on fait comme les voisins : on continue les occupations de la semaine. Des enfants trouveront encore moyen d'aller quelquefois à la messe, le soir, c'est-à-dire à la bénédiction du Saint-Sacrement; mais d'Italiens pratiquant complètement leur religion, il y en a peu dans cette nombreuse colonie de la section de N.-D. des Champs. Par superstition, ceux qui ne pensent guère à la messe le dimanche, n'omettront pas d'y aller en semaine, à l'anniversaire d'une fête du pays. On mangera sans aucun scrupule de la viande le vendredi, mais on s'en abstiendra rigoureusement, le mercredi, en l'honneur de saint Gérard, ou de la Madone del Carmine. Grâce à Dieu, nos Napolitains ne sont pas tous tombés si bas; ces détails, du moins, montrent ce que vaut l'instruction religieuse dans l'Italie méridionale.

Modèles de métier, beaucoup de Napolitains le sont aussi par la vertu; les artistes savent bien le dire, et si pareil métier est un danger certain et recherché par les jeunes Français, il n'en est pas de même pour les Italiens. Tous ceux qui connaissent bien ce triste milieu sont unanimes à le reconnaître. D'ailleurs, même parmi les incrédules, le nombre des artistes qui tiennent à respecter leurs modèles, est plus grand qu'on ne croit. Ce n'est pas à dire que les Napolitains n'aient pas à souffrir d'un pareil genre de travail. En tout cas il est facile à comprendre que de pauvres pères de famille gagnant 0.50 fr. par jour à travailler la terre en Italie, se laissent fasciner par le métier de modèle où un homme gagnera 10 fr. dans sa journée, un enfant 3, 4 fr. dans une demi-journée, et une jeune fille 15 fr. quand elle fera la pose du soir. Dans certaines bonnes journées où poseront tous les membres d'une nombreuse famille, il y aura un gain de 60 à 80 fr. Ce sont des journées bien rares il est vrai, mais je ne compte pas tous les cadeaux en nature ou en argent, les vêtements donnés, les promenades payées... Un enfant de 12, 15 ans, se fera plus de 2000 fr. par an, s'il a le vrai type napolitain. Du mois de juin au mois de septembre, la plupart de ces Napolitains vont par les rues vendre des glaces; ce qui leur rapporte de 10 à 15 fr. par jour. Malheureusement, l'amour du gain et un peu l'avarice poussent ces braves gens à toujours plus d'économie: soi-disant par économie on vivra dans un taudis, dans

la saleté; par économie et par goût on mangera à la napolitaine, sans tenir compte des exigences du climat français; on achètera des meubles, des lits d'occasion; on couchera dessus sans draps et avec des couvertures sales; tel ce vieux, gisant dans un réduit, sur un méchant lit, et cela durant plusieurs mois de maladie; il restait à demi habillé, faute de draps et de couvertures, un pantalon mis sur la tête en guise de bonnet de coton; il avait pourtant des rouleaux d'or sous son lit! mais c'était pour ses enfants d'Italie! Que d'enfants ou jeunes gens meurent prématurément en France, parce que leurs parents ont refusé de se plier à un genre de vie plus en rapport avec leur condition nouvelle. Quelques familles arrivent en peu de temps à se faire une belle petite fortune. L'an dernier une famille napolitaine quittait Paris pour retourner au pays; depuis le commencement de l'exposition de 1900, le père et les deux fils, comme chauffeurs de machines (16 fr. par jour) ou comme manœuvres-maçons, la mère et les filles comme modèles, avaient fait le chiffre respectable de 30.000 fr. de bénéfice net! Ils eurent le bon esprit de s'en contenter et de rentrer chez eux.

Parmi ces nombreuses familles napolitaines il n'en est guère qui n'envoie, chaque année, au pays, un de ses membres pour y porter les économies; beaucoup, au temps de Pâques, font le voyage en trois semaines: un train spécial les emmène presque pour rien, le lundi des Rameaux, et les ramène, à la fin de la semaine de Quasimodo.

Ce récit vous aura fait connaître un peu ce que sont mes paroissiens. Pour les connaître moi-même aussi bien que possible, au début de mon ministère, je m'étais fait un devoir d'en visiter le plus grand nombre à domicile ou à l'atelier. Après avoir vu de près les Napolitains avec lesquels je devais être plus en contact dans la suite, je parcourus aussi, durant deux mois, les ateliers de sculpture et de moulure. Partout je fus bien reçu; à peine deux ou trois ouvriers me firent-ils mauvaise figure; un seul refusa d'entrer en conversation avec moi, mais il fut bien remis à place par son patron. Dès le début de l'entretien, les indifférents, les socialistes, les impies acceptaient ordinairement la discussion religieuse; le plus souvent même ils la provoquaient et j'ai dû pouvoir la soutenir dans l'atelier, pendant une heure, une heure et demie et même deux heures. Dans ces milieux franco-italiens, tous les ouvriers, ordinairement intelligents, ont beaucoup lu ou entendu parler de l'histoire ecclésiastique, mais ils savent presque tout de travers; au fond ils sont profondément ignorants des choses religieuses, mais aussi très avides de s'en faire instruire: ils émettent de leur propre

crû ou emprunteront à d'autres les idées les plus saugrenues, les opinions et les principes les plus faux; ils les serviront avec grand fracas, mais ordinairement leur hostilité n'est pas profonde; parfois même elle est toute factice; ils cherchent surtout l'occasion de s'attirer des réponses sérieuses et instructives.

Tous ces malheureux sont embrigadés par les mauvaises sociétés ou paralysés par le respect humain; l'inconduite en a plongé plus d'un dans une situation fausse, d'où ils ne peuvent plus sortir. L'an dernier j'ai donné ou fait donner, dans un patronage de M. l'abbé Soulange Bodin, une série de conférences qui m'ont mis en relation avec un plus grand nombre de sculpteurs et de mouleurs. C'est tout ce que j'ai pu faire jusqu'ici pour cette catégorie d'Italiens, la plus difficile à aborder.

Pour les Napolitains et pour les autres Italiens, j'ai monté, l'an dernier, un petit patronage où la préparation à la sainte communion peut se faire avec plus de facilité. Depuis plus de vingt ans, la Sœur réunissait tant bien que mal les enfants dans un réduit humide et sans lumière; ni salle ni cour pour retenir les enfants. Maintenant nous avons une grande salle et une cour pour les filles, une autre salle moins grande et une autre cour pour les garçons, plus une petite pièce pour recevoir les visites et entendre les confessions. Depuis Pâques même un oratoire a été érigé dans la grande salle et la messe y est célébrée les jours de précepte. Des dames Françaises nous aident à faire le catéchisme aux enfants qui savent mieux le français que l'italien. Les instructions communes à tous sont faites tantôt en italien, tantôt en français. En confession, on s'arrange comme on peut; un pénitent parlera français, l'autre italien, un autre moitié français, moitié dialecte; quelquefois la confession commencera en dialecte et se terminera par un acte de contrition en Anglais; la plupart, les femmes surtout, parlent un charabia composé de mots français à terminaisons italiennes « besogna s'arrangiare et travagliare molto ». Il n'est point rare de rencontrer des familles où les enfants ne comprennent qu'imparfaitement les parents et vice-versa.

L'an passé, une trentaine de jeunes filles ont été faire une retraite au château de Courcelles; plusieurs hommes et jeunes gens sont allés à Epinay. Cette année-ci, nous aurons à Epinay, une retraite spéciale, tandis que des enfants et des jeunes filles iront dans diverses colonies de vacances.

Voilà, mon Révérend Père, ce que j'ai cru bon de vous dire sur l'Œuvre italienne. Ne pouvant entrer dans plus de détails, je terminerai ma longue lettre par un aperçu général sur la condition

des Italiens de la banlieue de Paris et tout spécialement des verriers.

A Nogent-sur-Marne où je fus appelé, il y a deux ans, M. le curé désirait que l'on s'occupât d'une portion nombreuse de son troupeau abandonnée depuis trente ans; sur 12.000 habitants de la paroisse, près de 2.000 sont italiens; les hommes sont maçons ou fumistes; les femmes et les jeunes filles font des boas en plumes. Cette nombreuse colonie est presque uniquement composée d'Italiens de Plaisance (Piacenza). Après leur avoir donné, l'an dernier, une première retraite pascale, j'ai obtenu que, dans la communauté des Sœurs de St-André, à Nogent, une Sœur italienne fût plus spécialement mise au service de ses compatriotes. C'est là que l'excellent P. René Joüon a donné, cette année, la première de ses quatre retraites pascales; l'auditoire fut le double de l'an passé. Espérons, qu'un jour la section italienne de la Nation aura un aumônier assez libre pour s'occuper de la colonie nogentaise.

Il y a deux ans aussi, je fus appelé à *Sèvres*, par les Petites Sœurs de l'Assomption qui embrassent, à la fois dans leur ardente charité les Bretons et les Alsaciens, les Français et les Italiens. Dans une maison où vingt-huit religieuses vivent d'aumônes, au jour le jour, on trouve encore moyen de faire à autrui d'abondantes aumônes spirituelles et temporelles. Une Sœur alsacienne a appris l'italien pour enseigner le catéchisme aux pauvres petits verriers du Bas-Meudon. Avec quel dévouement elle est allée chercher, un à un, toutes les semaines, durant un an, une quinzaine de pauvres enfants ou jeunes gens. Après les avoir arrachés au sommeil ou détournés du bois, il fallait encore leur donner du café pour les tenir éveillés. Abrutis par un travail excessif, ces pauvres enfants, grâce à Dieu et à la persévérance de la Sœur, ont pu enfin apprendre le strict nécessaire pour faire leur première communion. Je ne connais pas d'enfants plus dignes de compassion que ces petits Italiens en haillons, brûlés par le feu, exténués par la privation de sommeil et de nourriture, couverts parfois de plaies, effets des coups de cannes rougies au feu, dont ils sont trop souvent gratifiés.

Une Œuvre italienne, fondée par Mgr Bonomelli, en faveur des émigrés en Europe, s'est occupée tout spécialement des enfants et des jeunes gens mineurs. Voici le compte-rendu d'une enquête faite par un membre de l'œuvre, sur la condition des petits verriers en France. Vous jugerez, mon Révérend Père, de la misère imméritée de ces pauvres petites créatures.

***

Plusieurs extraits d'une conférence faite à Milan, par le professeur de Maschi.

Il y a environ 400.000 Italiens qui chaque année quittent leur patrie, temporairement ou pour toujours. Ils sont dispersés sur la terre entière: de l'Argentine jusque sur les glaces de Sibérie, du Haut-Nil à la Baltique......

La plupart des émigrants qui demeurent en Europe, s'adonnent à des travaux manuels et aux plus lourds: ils sont manœuvres, terrassiers, maçons, plâtriers, charbonniers, fourniers, tailleurs de pierre, débardeurs, mineurs, verriers, beaucoup sont aussi marchands ambulants. On les reconnaît facilement, dit le rapport de notre secrétariat de Fribourg, au visage bronzé, aux vêtements usés, à la démarche typique, aux mains dans les poches. Excellents ouvriers, vifs, patients, extraordinairement sobres, ils sont pourtant mal vus des populations parmi lesquelles ils vivent. Ces populations, plus instruites, aisées, accueillent cette foule mal vêtue, peu instruite, ne parlant point leur idiome, avec une certaine méfiance qui va jusqu'au mépris pour leur qualité d'Italiens......

Il résulte de l'enquête du Docteur Ugo Catiero que ce sont les districts de Sara et de Isernia qui fournissent les plus forts contingents de petits malheureux destinés aux verreries françaises. Dans ces établissements industriels, la main-d'œuvre est divisée en trois catégories: l'*ouvrier* proprement dit qui souffle le verre et donne la forme aux objets; le *gamin* qui recueille la pâte pour la donner à l'ouvrier, et le *porteur* qui saisit l'objet façonné par l'ouvrier et le porte à un second four. L'ouvrier est toujours un adulte, et le gamin et le porteur sont des enfants mineurs. Le *gamin* doit demeurer de longues heures devant le four dont la température est presque toujours de 1.400°. Le *porteur* dans les fabriques de bouteilles, doit reporter au four près de 1000 bouteilles par jour. C'est l'Italie qui fournit la plus grande partie, sinon la totalité de ces *gamins* et *porteurs* qui, après trois ans, lui reviennent décharnés et *tuberculeux*. Ils sont vendus pour 100 francs par an, pour une période de trois ans aux *incettativi*, qui les louent aux verreries françaises pour 50 francs par mois; et durant trois ans, les petits malheureux sont logés dans des locaux incommodes, sans air et sans lumière, nourris d'un peu de pain et de soupe et obligés sous peine de mauvais traitements, à envoyer à leurs parents ou connaissances, en Italie, des relations mensongères sur leur *belle* condition d'existence.

La durée journalière du travail doit être réglementairement de 8 heures; mais en général ils travaillent 12 à 16 heures par jour

afin de procurer un supplément de bénéfice à l'infâme *négrier* — lisons — incettativo.

Voici les dépositions de deux petites victimes :

J'étais obligé de travailler 12 heures consécutives devant le four; je ne possédais pas de chemise de rechange quand j'étais couvert de sueur. Un jour je tombai évanoui. Quand je revins à moi, le contre-maître m'obligea à reprendre immédiatement le travail. Je m'évanouis de nouveau; on me porta alors à l'hôpital où je demeurai cinq mois, après quoi on me renvoya en Italie, incurable.

L'autre raconte :

A la verrerie Legras, on m'obligeait à souffler la pâte en fusion, sous peine de coups. Blessé à la tête, brûlé un peu partout, on me permit de changer de travail. On m'occupa alors aux transports et j'étais tenu d'effectuer *par jour* 1.400 voyages de 20 mètres chacun !

Un matin, un de mes camarades d'infortune qui se sentait malade et qui ne pouvait se lever, fut forcé par l'*incettativo* à aller travailler : à minuit on le rapportait agonisant. Transporté à l'hôpital, il y est mort le lendemain.

Il y a trois ou quatre cents de ces petits martyrs à Givors; plus de huit cents dans les faubourgs de Lyon; autant à Rive-de-Gier...

On sait que l'industrie verrière est répandue sur un grand nombre de points de France, mais nous devons limiter nos investigations aux trois régions qui constituent les trois principaux groupements verriers : les faubourgs de Lyon (la Mouche, la Mulatière, Oullins); la Haute-Loire (Givors, Rive de Gier, St-Romain-le-Puy, St-Galmier, etc...); enfin la banlieue parisienne (la Plaine-St-Denis, Choisy-le-Roy, Bas-Meudon, Pantin). Dans ces trois groupes de verreries, on fabrique uniquement la bouteille, fabrication pour laquelle la main-d'œuvre des enfants est non seulement utile, mais nécessaire, si l'on veut obtenir le maximum de rendement avec le minimum de dépense. C'est dans ces verreries que l'on rencontre les plus fortes agglomérations d'enfants italiens. Jusqu'ici nos recherches n'ont porté que sur les deux premiers groupes et encore n'avons-nous pu les visiter que superficiellement.

L'industrie de la fabrication des bouteilles dans la région lyonnaise et dans la Haute-Loire est des plus anciennes : à Rive de Gier, où elle est favorisée par un riche bassin minier, elle date de plusieurs siècles. La main-d'œuvre piémontaise y est abondante et remonte très loin dans le passé. Elle se recrute surtout dans les districts de Turin et de Mondovi; mais là, les Piémontais, à l'instar des Français, travaillent dans les verreries, comme *ouvriers*, avec des salaires

variant de 10 à 20 francs par jour. Un grand nombre d'ouvriers piémontais y ont fait venir leur famille; ils envoient leurs enfants aux écoles communales jusqu'à l'âge de treize ans, après quoi ils les font engager dans leurs verreries comme *porteurs;* après dix-huit mois, ils passent *gamins*, puis *grands-garçons* et enfin *ouvriers*.

C'est à la vérité, une pénible profession, mais les salaires élevés qu'on y gagne, permettent à l'ouvrier économe de se constituer après vingt ans de travail, une retraite suffisante pour lui (s'il survit à son labeur) et pour les siens.

Les enfants des ouvriers français et piémontais représentent un peu plus du quart des mineurs qui travaillent dans les verreries. Les autres, c'est-à-dire la grande masse, proviennent presque tous de l'Italie méridionale, des provinces de Caserte et de Campobasso et un plus petit nombre de Aquila et de Rome.

L'émigration des méridionaux, des *Napolitains*, comme on les appelle vulgairement, est assez récente.

Je n'ai pu préciser l'époque où elle a commencé, mais, en tout cas, elle n'a pris d'extension que depuis 1890; aujourd'hui, elle constitue un facteur important de la fabrication des bouteilles et cette industrie en tire de grands avantages sans aucun égard pour les plus élémentaires principes d'humanité.

Une des principales difficultés qu'offre cette industrie, réside dans l'énorme disproportion numérique qui doit être maintenue dans la main-d'œuvre, entre l'élément *ouvrier* (qui est infime) et celui des *porteurs*, *gamins*, *grands-garçons*, *chauffeurs*, etc... Or, comme les ouvriers français et piémontais n'engagent leurs fils comme porteurs que s'ils ont la promesse qu'après un stage relativement court, ceux-ci passeront ouvriers, on est obligé pour remplir les vides (en moyenne 5/6 de la main-d'œuvre infantile), de faire appel aux misérables populations de la Campanie.

Pour attirer ces malheureux, les maîtres-verriers accordent le logement et le chauffage gratuit à toute famille qui dispose de deux garçons capables d'être embauchés comme *porteurs:* de son côté le père est engagé comme *manœuvre* à raison de trois francs par jour et de plus il reçoit 40 fr. par mois pour chaque enfant mineur présenté par lui. C'est ainsi que de nombreuses familles originaires des provinces méridionales de l'Italie sont venues s'installer à Rive de Gier, en quête d'une aisance relative, poursuivie et acquise au prix de la santé de leurs pauvres enfants qui, dès qu'ils atteignent l'âge d'homme, sont renvoyés de l'usine malades et sans métier, pour faire place à une nouvelle génération d'enfants.

Parmi ces méridionaux, je n'ai pas trouvé un seul adulte qui

travaillât comme *ouvrier;* et c'est à peine si quelques-uns d'entre eux ont pu obtenir le poste de *grand-garçon* avec un salaire de 3 à 5 francs par jour; et encore ces derniers ont dû, pour obtenir cette faveur, présenter des frères plus jeunes, pour être embauchés comme *porteurs*.

Un certain Francesco Bianco, émigré à Rive de Gier, n'avait qu'un fils âgé de 13 ans (c'est l'âge que prescrit la loi française); pour en présenter un second, il fit venir de Cervaro l'acte de naissance de sa fille Maria qui avait 14 ans et changeant habilement l'*a* final en *o*, de Maria il fit Mario.

L'acte en question dit bien que le nouveau-né est du sexe féminin, mais Bianco, certain que les autorités françaises, ne connaissant pas la langue italienne, ne reconnaîtront pas la falsification, présente comme étant à lui un petit garçon de 11 ans, Fortuné Canale, que le père lui cède moyennant 10 francs par mois et qu'il fait embaucher à la verrerie comme son fils...

Les uns utilisent les actes de naissance de fils décédés, d'autres se procurent auprès de compères des actes de naissance quelconques au prix moyen de cinquante francs... et le même acte servira deux, trois ou quatre fois pour faire engager comme *porteurs* des enfants n'ayant pas l'âge exigé par la loi.

Si abominable que soit l'exploitation des enfants mineurs par leurs propres parents avides de gain, elle n'est rien en comparaison de celle exercée par les « Incettativi » qui, moyennant une redevance annuelle de 100 fr. par tête, payée aux parents, louent les enfants, qu'ils placent ensuite comme porteurs dans les verreries françaises. Ces négriers disposent généralement de dix, quinze et même quelquefois de vingt petits malheureux qu'ils réduisent à la condition d'esclaves. Leurs victimes se reconnaissent à leur aspect lamentable, à leur accoutrement misérable, à leur teint livide, à leur face décharnée, conséquence d'un travail pénible qui est au-dessus de leurs forces et d'une alimentation notoirement insuffisante. On les nourrit de pain et de soupe et quelquefois de déchets de viande ou de légumes que la femme du « padrone » va recueillir dans les marchés, détritus immondes dont des mendiants ne voudraient pas. « C'est de la pourriture qu'on leur donne, — qu'ils sont malheureux les petits Italiens! » me disaient quelques enfants français qui jouaient près de la verrerie Combes à Rive de Gier. « On ne leur donne pas à manger, et s'ils se plaignent, on les frappe. »

Il n'y aurait plus de ces « Incettativi » ou tout au moins leurs exécrables iniquités ne seraient pas possibles sans la tolérance, et j'ose le dire, sans la connivence des propriétaires des verreries pour

lesquels l'*incettatore* est un instrument pratique et surtout utile.

L'*incettatore* est pour le maître-verrier ou plutôt pour le chef du personnel, l'homme le plus commode et le plus raisonnable du monde. Au lieu d'avoir à faire à dix chefs de famille ignorants, qui ne parlent que leur dialecte, le chef du personnel préfère traiter avec un seul individu intelligent, parlant bien le français et d'une complaisance à toute épreuve. Jamais l'incettatore ne se plaint ni de la durée du travail, ni des conditions dans lesquelles il est fait, que ce soit de jour ou de nuit; jamais non plus il n'exige des garanties quant à l'avenir des sujets présentés par lui. Plus ces infortunés peinent, plus son profit est grand; si ceux-ci, au lieu de travailler comme les ouvriers, 8 heures par jour, travaillent 12 heures, leur infâme exploiteur touche 70 francs par mois au lieu de 45 francs; si leur journée est, comme cela arrive souvent, de 16 heures consécutives, c'est 90 francs par mois qui reviennent à l'incettatore.

S'il arrive que la température des fourneaux soit montée à un degré extrême et que les *gamins* suffoqués par cette chaleur infernale, s'enfuyent en criant: « Jetez-nous dans le feu, si vous voulez, mais nous ne pouvons plus tenir ici, » l'inspecteur — l'incettatore — accourra, arrêtera les fugitifs et, tout en les brutalisant, les ramènera de force au lieu du supplice; mais le travail ne souffrira pas d'interruption, les pauvres petits dussent-ils tomber d'inanition ou d'épuisement — ce qui arrive souvent.

L'*incettatore*, d'autre part, a soin d'avoir constamment sous la main un personnel jeune; il possède régulièrement un stock de garçonnets de 13 ans qui, comme porteurs, sont tout ce qu'il y a de mieux; il les tient solidement attachés à sa fortune pendant 4, 5 ou 6 ans, après quoi, si la mort ne les a pas déliés de leurs engagements, il les renvoie exténués à leurs parents, après avoir obtenu pour eux le rapatriement *gratuit* qui est de droit pour les *infirmes*. Et entre temps un nouveau contingent de mineurs lui arrive pour remplacer ceux que les souffrances et les privations ont rendus à tout jamais impropres au travail.......

Les révélations faites par cette enquête ont vivement ému l'opinion publique; mais la première impression passée on a vite oublié les petits verriers et, jusqu'ici, le gouvernement français n'a rien fait de sérieux en leur faveur. Une centaine d'ouvriers ont été rapatriés par les soins de l'œuvre des émigrés et des consuls italiens, mais la cause du mal existe toujours et les petites victimes des incettativi sont encore très nombreuses.

L'Union des Retraites-Régionales.

Cette œuvre, organisée depuis quelques années à peine, a pour but de promouvoir dans les diverses régions de France, l'usage des *Retraites fermées* pour les hommes du monde et les ouvriers.

Il est déjà plusieurs *Maisons de Retraites fermées*, où les hommes de toutes les classes de la société, peuvent suivre les *Exercices* de Saint Ignace pendant trois jours. Mais elles ne sont pas assez nombreuses ni suffisamment réparties à travers la France pour être à la portée de tous ceux qui consentent à faire des Retraites.

« *L'Union des Retraites-Régionales* », dont le *Secrétariat Central* est installé, 368, rue Saint-Honoré, à Paris, s'efforce d'y suppléer en organisant une ou plusieurs Retraites dans chaque contrée et en fournissant volontiers tous les renseignements et les concours utiles pour en organiser.

On établit des *Comités régionaux* dont les membres, signataires des invitations lancées dans le pays, s'appliquent à recruter les Retraitants, à s'entendre avec eux pendant la Retraite pour organiser de nouvelles Retraites et s'associer pour se faire les auxiliaires des œuvres anciennes, les promoteurs d'œuvres nouvelles, œuvres apostoliques et sociales dans la région même où leur influence s'exerce.

Les Retraitants, qui, souvent sont des « autorités sociales » dans le département, sont plus facilement attirés aux Retraites par leur voisinage d'habitation, de relations, d'affaires, d'œuvres, dont ils peuvent encore après la retraite tirer le parti le plus avantageux pour l'apostolat.

L'œuvre a pris une extension dont les résultats sont bien pour encourager. On peut s'en rendre compte par le tableau suivant.

	1902	1903	1904	1905	1906	1907	TOTAL	
	—	—	—	—	—	—	—	
Epinay (Semaine Ste)		48	54	53	52	57	275	
» (» »)						11		
» (Septembre)	9	9	36	40	24	38	156	600
» (Octobre)	21	24					45	
» (Octobre)	14	17	38	15	18	22	124	
Rennes (Messieurs)		17	52	31	31	32	163	
» (Étudiants)			24	28	24	31	107	317
» (Ouvriers)						20	20	
Redon					11	16	27	
Lannion				24	23	17	64	
Moncontour (Messieurs)						23	23	116
» (Ouvriers)						29	29	
Quimper				18	15	14	47	
Sarthe (Corbuon)					6		6	
Anjou	35	23	20	25	21	30	154	
Pontlevoy (Messieurs)				25	28	27	80	94
» (Ouvriers)					14		14	
Manche (Messieurs)				14	11		25	43
» (Ouvriers)					18		18	
Cracouville (Eure)					15	15	30	
Bourbonnais (Moulins)	20	15	16	15	17	13	96	
Caen (Étudiants)						11	11	
Creule (La Fôt)						18	18	
Clamart						21	21	
Total par année :	99	153	240	288	329	445	1553	

Angleterre. Canterbury.

Cinquantaine du R. P. Georges Longhaye.

Le 17 octobre 1907, toutes les communautés de Saint-Mary's college étaient en joie. On célébrait le cinquantenaire de Compagnie du très aimé et très vénéré maître, qui, sur un demi-siècle de vie religieuse, a déjà donné plus de quarante années à l'enseignement, dont 27 consacrées à la formation religieuse et littéraire de nos juvénistes. Innombrables furent ceux qui de loin, par leurs lettres et leurs prières, prirent part à cette fête filiale. Mais déjà, novices, juvénistes, et jusqu'aux Pères du troisième an, sortis un instant par grande exception de leur Thébaïde, formaient autour du Père une belle couronne d'élèves présents, passés et futurs. Ore Place avait envoyé sa députation, théologiens et professeurs, anciens

jeunes collègues au juvénat, anciens élèves déjà montés au rang des maîtres. Boulogne même et Higham, « la Champagne continentale et la Champagne coloniale » étaient représentés.

La journée s'ouvrit par une messe d'action de grâces que le Père tint à offrir pour le juvénat : « Même en ce jour, disait-il, alors que mes souvenirs se reportent sur toute ma vie religieuse, je ne puis me résoudre à dire le Saint Sacrifice pour une autre intention que pour mes juvénistes. »

A midi, plus de 150 convives étaient réunis dans la grande salle. Les tentures rouges et blanches, les écussons, la verdure cachaient le désordre d'une grande bibliothèque en cours de déballage. Au milieu, dans un superbe bosquet de chrysanthèmes, Notre-Dame présidait. A ses pieds, en manière d'ex-voto, s'étalaient une vingtaine de volumes, toute l'œuvre littéraire, biographique, polémique, dramatique du Père Longhaye.

Durant le repas, plusieurs racontèrent ou chantèrent le passé. Un vieux professeur d'histoire en retraite nous décrivit quelles durent être les premières visions d'Alsace du jeune novice arrivant à Issenheim, juste au moment où son aîné, de Brugelette, le P. Instructeur, en partait. Un tertiaire poitevin nous dit quels souvenirs on garde encore à Poitiers, des catéchismes et conférences que, pendant une dizaine d'années, 1870-1880, le P. Longhaye avait faits dans la bonne vieille ville, aux beaux temps de Mgr Pie. Il nous rappela comment, il y a six ou sept ans, à la nouvelle que le Père allait revenir prêcher à la cathédrale, ce fut chez ses anciens, aujourd'hui graves pères de famille à trois et quatre chevrons, une explosion de joie. Un ancien de Saint-Joseph avait envoyé son tribut de vers : « A son vénéré et excellent maître, le P. G. Longhaye, le seul survivant des trois premiers auditeurs du Cours supérieur de littérature à Poitiers, octobre 1870. »

Le R. P. C. y rappelait qu'à Poitiers :

« Sur une scène étroite, au fond du long préau »,

on avait eu les prémices de La Vallette, Connor O' Nial, les Flavius, Bouvines, ces « tragédies de collège » qui ont mis de l'idéal à tant de générations d'enfants.

« Les héros peuvent-ils parler français plus beau ? »

Là encore avait été ébauchée dans ses grandes lignes, pour un auditoire de jeunes gens, auxquels venaient se mêler de graves magistrats, cette *Théorie* que le poète résumait d'un mot :

Le sens français chrétien, le sens commun vieux jeu.

Et il ajoutait:

Et pour vous applaudir, le grand siècle se lève,
Le grand siècle si bien vôtre, en tous ces discours,
Qu'à l'entendre, à le lire, il semble votre élève.
Qu'eût objecté Bossuet s'il eût suivi vos cours?

Puis sont venues les années d'exil, et un ancien d'Aberdovey raconte ce qu'était la vie du juvénat, il y a 27 ans:

... « Vous la rappelez-vous la classe où le grand vent
« Entrait sifflant, chantant, pleurant et soulevant
« Les feuilles de papier sur les tables bancales?
« Combien qui gribouillaient du papier, sous vos yeux,
« Qui parlaient d'avenir batailleur et joyeux:

. . . .

« Combien s'en sont allés avant l'heure et là-haut
« Veillent sur vous, partis si tôt, partis trop tôt,
« Avenel, Besnardeau, Tricard, Tampé, vingt autres,
« Tous aimés, tous formés par vous pour être apôtres!

. . . .

... Nous avions là deux maîtres,
« De ces maîtres choisis qu'on ne peut oublier;
« A leur voix les esprits n'avaient qu'à se plier,
« Le cœur, se laisser faire entre leurs mains de prêtres.
« L'un pénétrait dans l'âme et lisait jusqu'au fond;
« D'un geste net et sûr, il vous fixait la route...
« Comme l'autre savait à notre intelligence
« Dévoiler l'idéal dans sa virginité...!
« Et tous deux ils n'avaient qu'une règle sans plus:
« Et l'art et la prière, et la vie et l'histoire,
« Tout fondre et tout lier autour du seul Jésus!

Mais par-dessus tout, c'est l'enseignement du « maître »; que les élèves aiment à chanter. Que de fois il a commenté sa définition de l'éloquence: « Parler, c'est dire quelque chose à quelqu'un ». Formule qui résume tout le livre de la Prédication. On s'en est emparé pour quelques applications piquantes:

« La parole est maîtresse aujourd'hui de la terre;
« Mais quel étrange abus l'on fait de son crédit.
« Tel tribun de faubourg et tel parlementaire
« Parla toute sa vie, et n'a jamais rien dit.
« L'orateur trop souvent pervertit l'auditoire;
« L'auditoire parfois pervertit l'orateur.
« Au vil rhéteur il faut la honteuse victoire;
« Au vil public, il faut parole à sa hauteur... »
Aussi, c'est un bonheur bien rare qu'on admire
Dans le maître et l'auteur que l'on fête aujourd'hui,
Qui, quarante ans et plus eut *quelque chose* à dire
De vrai, de beau, devant *quelqu'un*, digne de lui.

Ce « quelque chose », ce fut

... l'austère et noble *Théorie*,
L'âme qui se maîtrise en gardant son élan
Qui sous l'ardent contact des choses vibre et prie
Pour que jaillisse enfin le verbe étincelant,
Ce furent les leçons de la vraie éloquence...
Les exemples féconds du grand siècle de France...

Quant au « quelqu'un » l'auditoire

« Qui de ces belles choses
Eut la primeur, cher maître, il fut digne de vous.
Dispersés par le monde, au service des causes
Que vous aimez comme eux...
... grands chefs de nos armées,
Orateurs, écrivains, maîtres, comme autrefois
Gardent le souvenir de ces classes aimées...
Où s'éveillait leur jeune ardeur, à votre voix.

Les poètes et les musiciens ont fini; c'est maintenant le tour de la prose, et de la prose latine. Le R. P. Vice-Provincial se lève, et lit une lettre venue de Rome (1). Le T. R. P. Général a voulu s'as-

---

1. *LETTRE DU T. R. P. GÉNÉRAL*

Romae, d. 11 Oct. 1907.

Reverende in Xto Pater, P. Xti.

Audio Ram Vam post paucos dies expleturam suum ab ingressu in Societatem annum quinquagesimum, atque Nostros in domo Cantuariensi accingere se ad celebrandum felicem hunc anniversarium diem.

Etsi mos non est ut Praepositus Generalis aliquid singulis hujusmodi celebrationibus contribuat, non possum tamen non prae oculis habere Ram Vam per longissimi illius temporis dimidiam partem et amplius utilissimo carissimae nostrae juventutis instruendae officio totum se devovisse, idque cum non minus praeclara simul et sana rei litterariae intelligentia quam egregio successu.

Accedit quod, exemplo non minus quam praecepto Juniores nostros edocens, ad ipsorum et multorum praeterea aliorum eruditionem eos de litteris et eloquentia libros Ra Va composuit, quorum editio Societati nostrae laudem non mediocrem apud cultos viros conciliavit.

Quare volo, occasione recurrentis ipsius anniversariae diei sinceras Rae Vae gratias agere nomine Provinciarum Galliae imprimis, quarum Juventutem ita constanter et diligenter excoluit, sed etiam totius Societatis, cui non parum dignitatis atque decoris addidit.

A Deo Dno nostro enixe peto ut eas Rae Vae vires conservare dignetur, quibus ipsa Societati nostrae et catholicae religioni per multos adhuc annos inservire valeat.

Interim, quam ante paucos menses Rae Vae cum ultima sua volumina ad me misit, impertivi et jussi a P. Substituto significari, benedictionem ex animo confirmo.

Multum me commendo ejus orationibus et SS. SS.

Rae Vae
Servus in Christo,
Franciscus Xav. Wernz,
Praep. Gen. Soc. Jesu.

socier à la fête de Cantorbéry. Sans doute, ce n'est pas l'usage à lui, de dire son mot chaque fois qu'on célèbre une cinquantaine. Mais celle-là ne ressemble pas à beaucoup d'autres. Il ne peut oublier que de ces cinquante ans passés dans la Compagnie, plus de la moitié a été consacrée à former notre chère jeunesse, avec un succès égal au dévouement. Il n'oublie pas non plus l'honneur qui a rejailli sur tous, en France, des nombreuses et solides publications littéraires de l'écrivain.

La parole de Notre Père est soulignée de longs applaudissements, au milieu desquels le jubilaire se lève à son tour pour répondre. De son petit discours, plein d'allusions délicates aux présents et aux absents, retenons quelques traits épars. « Vous comprenez bien, nous dit-il, que, en ce jour, toute ma reconnaissance va à la Compagnie. D'après un axiome chrétien, Dieu a voulu tout nous donner par la T. S. Vierge. Je puis dire, sans faire tort à la T. S. Vierge : Dieu a voulu que j'aie tout par la Compagnie...... Je l'atteste, car les circonstances peuvent donner plus de solennité à ma parole : le peu que je sais, le peu que je vaux, le peu que je puis, je le sais, je le vaux, je le puis grâce à la Compagnie...... On a dit tout à l'heure en vers ce que je voulais vous rappeler : « *mea doctrina non est mea.* » J'entends parler parfois de mes idées ; si quelqu'un venait m'en parler, je me permettrais de protester respectueusement et de lui dire : Mes idées ! J'espère n'en avoir pas d'autres que celles de l'Eglise et de la Compagnie. Si j'ai des idées à moi, j'espère n'y pas tenir trop ; ce ne sont pas mes idées, bien que j'aie essayé de les étendre dans un domaine inférieur comme la littérature.

« Et maintenant je forme pour vous deux souhaits, spécialement pour nos jeunes frères novices et juvénistes. Je vous souhaite un enthousiasme réfléchi pour la vérité catholique, rigoureusement orthodoxe ; ensuite, de vous former assez pour la répandre telle qu'elle est, lumineuse, exacte, précise. Soyez de doctes, de lumineux catéchistes devant tous les auditoires de grandes personnes et d'enfants, et dans toutes les chaires, dans les petites comme dans les grandes, si le Bon Dieu vous donne d'y monter, catéchistes de Celui qui est le Centre de tout, de Jésus-Christ. Je vous souhaite une passion réfléchie et lumineuse de N.-S. Jésus-Christ. Je vous souhaite de la répandre et de la communiquer à tous. »

La fête se termina, le soir, par une petite séance, dont le R. P. Longhaye fit tous les frais. Sous le titre général de *Pages choisies des grands écrivains,* on recueillit un certain nombre de passages plus caractéristiques, dans l'œuvre du poète et du prosateur. Groupées autour de deux idées maîtresses, l'amour de Jésus Christ,

l'amour de la Compagnie, elles résumèrent sous une forme peut-être un peu austère, tout l'enseignement du maître et de l'écrivain.

Pour conclure, la parole fut rendue aux poètes, et le dernier mot fut donné par le « vieux barde », qui jadis était de toutes les fêtes et que la maladie enchaîne aujourd'hui dans sa petite chambre d'hospice à Rennes. De ses pauvres mains paralysées, le P. Delaporte avait écrit quelques vers; et il les envoyait après avoir mis deux ou trois jours à les recopier lui-même lisiblement.

La Jeunesse vous fête, et je lui porte envie;
J'entends vos fils chanter vos cinquante printemps;
Ils sont la joie, ils sont l'espoir, ils sont la vie;
Ils sont ce qu'on n'est plus quand on a soixante ans.

Moi, comme eux, aux échos de la terre bretonne,
Je chante aussi; du moins, j'essaie, à tous hasards;
Excusez, si ma voix tremble, hésite ou détonne,
Comme une voix d'aveugle au coin du Pont des Arts.

Vieux barde fraternel qu'enchaîne la souffrance,
Je me sens rajeuni par votre Jubilé;
Et je vous dis, de loin, mais du pays de France,
De notre France en deuil: « Longs jours à l'exilé »!

Albion fut vingt ans votre « Terre d'asile »;
Vous, maître du bon goût et du parler français,
Père, vous êtes bien de ceux que l'on exile,
De ceux que l'on punit, pour cause de succès.

Mais vous êtes de ceux qu'on admire et qu'on aime;
De ceux chez qui le cœur est égal à l'esprit;
De ceux dont l'idéal reste toujours le même:
« Plus de gloire toujours au seul Roi Jésus-Christ! »

C'est pour lui rendre gloire en le faisant connaître,
Que vous semez le vrai, que vous prêchez le beau;
Et, depuis cinquante ans, c'est pour Lui, pour le Maître,
Que la plume, en vos doigts, marche comme un flambeau.

Un jour, vous me disiez — je crois entendre encore:
« Bien à plaindre, qui n'ose ou ne sait réagir;
« Soyons humblement fiers; à la dernière aurore,
« De nos œuvres, nos fronts n'auront pas à rougir. »

Oh! non, vous n'aurez pas à rougir; d'âge en âge;
S'il est un avenir, une postérité,
Tous vos écrits rendront de vous bon témoignage,
Bon ouvrier du Christ, semeur de vérité.

Père, soyez béni de notre Mère aimée,
Vous êtes son orgueil, son vrai fils: Oh! longtemps,
Aux conquêtes du Beau, formez sa jeune armée...
C'est mon vœu, ma prière au soir des cinquante ans.

NÉCROLOGIE

Le R. P. Charles Noury 1837-1906.

LE samedi 18 août 1906, mourait à Jersey le P. Charles Noury. Les longues années qu'il passa au scolasticat, de 1882 à 1906, l'ont fait connaître d'un grand nombre de Pères que leurs études amenaient dans cette maison. Son souvenir n'est point de ceux qui s'oublient. On se souvient du vieux professeur de physique, fervent jusqu'à la fin pour son enseignement, et davantage encore du religieux simple et loyal dont l'aspect un peu rude et austère cachait un cœur excellent. Le scolasticat de Jersey lui doit beaucoup, pour le bien qu'il y a fait, et aussi à cause des relations d'estime qu'il a su lui créer dans cette population de Jersey, très ignorante de l'Institut des Jésuites et pleine de préventions contre eux. Par ses travaux géologiques sur l'île, il a pris contact avec bon nombre des habitants, et sa droiture, sa bonne franchise, lui ont conquis de durables amitiés. C'était certainement le Père le plus en vue de la maison et c'était une bonne recommandation que de se prévaloir de sa connaissance et de son amitié. On vit bien quelle estime il avait conquise quand on donna nouvelle de sa mort. Un de ses amis publia dans le *Jersey-Times* du 25 août 1906 un article « dans l'intention, disait-il, de ne pas laisser inaperçue la mort du professeur et savant géologue qui avait passé de longues années parmi eux et qui avait eu une particulière affection pour l'île et ses habitants. » Les *Lettres de Jersey* ne sauraient faire moins et elles doivent garder le très spécial souvenir du P. Noury, qui a été, pour nous tous qui l'avons connu, un bon professeur et un excellent modèle de régularité et de dévouement religieux.

Le P. Charles-Jean Noury naquit à Pleudihen (Côtes-du-Nord), le 14 octobre 1837, de parents profondément chrétiens qui donnèrent à Dieu, pour le servir dans la vie religieuse, deux de leur trois fils et quatre de leurs six filles. Ces nombreuses vocations nous disent combien grands étaient la foi et l'esprit de sacrifice dans cette famille. Le P. Charles Noury conserva toute sa vie cet esprit de foi que rien n'altérait et il ne recula jamais devant le sacrifice. — De son enfance, il garda aussi cette endurance qui lui faisait faire bon marché des fatigues et petites souffrances. Ses goûts d'enfant l'auraient porté vers la rude vie de marin, et son bonheur était d'aller en barque sur la Rance et de descendre jusqu'à Saint-Malo. Il fit ses études au Petit Séminaire de Dinan, où son travail soutenu lui mérita de bons succès. Un de ses frères était entré dans la Compagnie de Jésus; la porte du noviciat lui

était ainsi entr'ouverte. Nous ne savons quelles circonstances entourèrent sa vocation, mais nous pensons qu'elle fut comme toutes les décisions de sa vie sagement étudiée, et que, la conviction une fois bien établie que l'appel de Dieu était là, Charles Noury marcha tout droit et ne se laissa pas arrêter par les pénibles impressions que cause toujours l'adieu à une famille très aimée. Le noviciat commencé à Angers, en 1857, se termina à Saint-Acheul. — En 1861 et 1862 le P. Noury fut professeur de grammaire à Metz. Il remplit les mêmes fonctions pendant les deux années suivantes au collège de Poitiers. — En 1885, il fut envoyé à Laval pour y étudier la philosophie pendant trois ans. A cette époque, il prit goût pour l'étude des sciences physiques et naturelles, et on le désigna pour leur enseignement. Le choix fut bon et désormais le P. Noury sera professeur de physique, à Poitiers pendant trois ans, à Vaugirard pendant un an, à la rue des Postes pendant cinq ans, et enfin à Jersey pendant dix-sept ans. Cette carrière très uniforme ne fut interrompue que par les études de théologie à Laval, de 1871 à 1875, et par l'année de troisième an qui les suivit. Cette permanence dans la charge de professeur est un éloge des qualités de celui qui l'exerça. — Dans son enseignement, le P. Noury mettait cette conscience sérieuse qu'il apportait à toutes choses; il était clair, méthodique. Il étudiait les difficultés des élèves et travaillait à les résoudre; aussi il connaissait bien son milieu et se tenait à sa portée. On travaillait en commun avec lui et on travaillait avec goût, parce que le P. Noury aimait son enseignement et s'y donnait avec ardeur. A cette époque on n'apportait pas dans l'enseignement des sciences cet esprit de critique minutieuse dans lequel on entre maintenant, et de plus on croyait très ferme à l'objectivité des hypothèses. Au point de vue didactique et pour un enseignement élémentaire, cette manière est bonne, et le P. Noury s'y conforma. Les expériences de cours furent toujours travaillées par lui en vue de la démonstration. Quant aux mesures précises de laboratoire, auxquelles maintenant on attache tant d'importance, elles ne le préoccupaient pas, et il en fut de même pour les démonstrations mathématiques. Avant tout il était professeur, et son travail allait tout entier à ses élèves. Rendre le cours instructif et intéressant, était tout son but. — Il s'ingéniait alors pour construire des appareils permettant de nouvelles expériences. Ses anciens élèves se souviennent aussi des « clous » traditionnels, qui égayaient la classe et fixaient dans la mémoire une loi importante — Pendant les longues années de professorat du P. Noury, que de découvertes se firent dans le monde scientifique! Toutes l'intéressaient et il se tenait

au courant pour les exposer dans son cours. L'enseignement se modifiait aussi; la difficulté d'adaptation était plus grande, il fallait abandonner de bonnes vieilles méthodes, changer ses notations, se mettre au courant des nouvelles mesures. Le P. Noury sentait la nécessité de ce changement et courageusement il remettait son cours sur le métier. Il adopta la notation atomique avant même qu'elle fût exigée par les programmes. Il exposa les expériences de Tesla, les oscillations électriques de Hertz, les courants polyphasés, bien avant qu'on ne les enseignât dans les collèges.

Mais toutes ces choses entraient difficilement dans le cadre de ses méthodes. — Il abandonnait difficilement le *bonhomme* d'Ampère pour prendre le *tire-bouchon* de Maxwell, et le vieil usage des pôles boréal et austral était difficilement chassé par les lignes de force!

L'outillage aussi devenait nouveau; il fallait dire adieu aux piles et prendre les accumulateurs. Il introduisit deux dynamos dans le laboratoire, acheta ampèremètre et voltmètre; mais ces instruments nouveaux n'avaient pas sa confiance, il se sentait un peu vieux pour manier ces êtres mystérieux. Sans amertume, mais non sans tristesse, il pensa que sa carrière d'enseignement était fini. Le jour de ses vingt-cinq ans de professeur de physique, on lui fit une petite fête à la maison de campagne, et il en fut très touché. En remerciant, il fit presque ses adieux.

En même temps que la physique et la chimie, le P. Noury enseignait l'histoire naturelle. L'occasion lui fournit un sujet d'études qui fit connaître et très honorablement apprécier sa science de géologue. Quand il vint à Jersey en 1882, en quittant la Rue des Postes, sa santé était affaiblie et, d'après l'ordre des médecins, il devait le plus possible mener la vie au grand air. Son esprit observateur et laborieux lui fit remarquer les curiosités géologiques de l'île et il songea à profiter de ses promenades pour relever toutes les particularités intéressantes qui avaient échappé aux investigations trop rapides des premiers géologues. De fait, la variété des roches éruptives est très grande à Jersey et dans cet espace restreint, on trouve outre des schistes primitifs, de nombreux types de granites, diorites, diabases, porphyres, et de plus, dans la partie Nord-Est, un conglomérat pétri de débris de toutes sortes de roches. — Le P. Noury se mit donc à excursionner et à échantillonner. Ceux qui ont travaillé avec lui savent avec quelle conscience il discutait chaque point douteux. Il revenait souvent sur place vérifier un contact. A marée basse il allait le plus loin possible pour ne rien ignorer de l'île. — Quelles enjambées! Il avait une manière à lui de marcher dans les

roches et on avait grand mal à le suivre. Avec son petit marteau et son sac noir en cuir, il était connu de tous les habitants et les propriétaires ne faisaient guère de difficultés pour le laisser entrer dans leurs domaines pour y poursuivre ses recherches. — Au retour de ses promenades il analysait et étiquetait ses cailloux, couvrait de hachures multicolores la carte à grande échelle pendue dans sa chambre et écrivait de petites notes sur des bouts de papier. — Les matériaux de la géologie de Jersey se rassemblaient ainsi, et quand ils furent disposés, le P. Noury écrivit ce petit ouvrage, qui mérita les justes éloges des plus compétents. Il suffit de dire que M. de Lapparent l'apprécia beaucoup, et ce maître en géologie eut dès lors avec le P. Noury de fréquentes et cordiales relations. Il vint même le voir à Jersey et excursionna avec lui. Avant de publier sa Géologie, le P. Noury avait voulu offrir à la Société Jersiaise une collection des principales roches de l'île et la carte géologique qu'il avait dressée. — Le 28 janvier 1887, le secrétaire de cette Société lui écrivit pour lui faire part du vœu unanime manifesté par tous les membres dans la dernière séance, de le voir prendre rang parmi eux. Cette nomination fit plaisir au Père, car il voyait en cet honneur qui lui était rendu une marque de sympathie envers les habitants de Saint-Louis. Attaché comme il l'était à la Compagnie de Jésus, il faisait remonter vers elle la considération et les éloges. Aussi il estima encore davantage les remerciements qui lui vinrent de la part de ses Supérieurs et du T. R. P. Général. — Si le P. Noury était estimé par les notabilités savantes de l'île, il était aimé et même vénéré par tous ceux que des rapports plus intimes mettaient en relation avec lui. C'est qu'en lui, le religieux était exemplaire. On sentait que le surnaturel était le fonds de sa vie; c'était vraiment le juste qui marche en présence de Dieu. Nous savons telle conversion qui fut provoquée par ce surnaturel sortant de sa personne. Les doutes furent dissipés par d'autres, et l'instruction vint d'ailleurs, mais le branle avait été donné par la vue et l'étude du P. Noury.

Il faudrait dire ici avec quelle charité il offrit ses bons services aux Petites Sœurs des Pauvres et aux vieillards de leur hospice. Hiver comme été et par tous les temps, il partait de Saint-Louis à 5 h. 30 pour aller dire la messe à Hauteville, Après la messe il passait dans les salles et disait des mots d'encouragement à ses vieux amis. Aussi comme ils l'aimaient! Ils parlaient avec émotion du P. Noury, et, par lui, on arrangeait bien des choses. — Ce religieux d'aspect un peu rude et austère, avait vraiment une splendide charité. Le sentiment y était pour bien peu, mais le dévouement était

absolu; il priait et voulait souffrir et beaucoup pour assurer le salut de toutes les âmes qui avaient eu quelque rapport avec lui. Dans les dernières années de sa vie, cet apostolat de la souffrance ne lui manqua pas. A ce moment-là, il se souvint de ce qu'il avait désiré et demandé, et c'était une grande consolation pour lui de pouvoir ainsi faire œuvre d'apôtre. — Lorsqu'en 1899, il abandonna définitivement l'enseignement de la physique, il fut nommé Père Spirituel, et là encore il se fit apprécier. Ce professeur fut en effet un bon directeur. Les loisirs que lui laissaient ses vacances avaient toujours été consacrés en bonne partie à donner des retraites, dans lesquelles très simplement il disait ce que Dieu lui conseillait à lui-même pour l'avancement dans la sainteté. Sa profonde foi et sa conviction raffermissaient bien des âmes. Sa direction était faite de foi et de bon sens.

Bientôt la doulour, et une douleur continue et humiliante, vint parachever l'œuvre de sainteté et de purification à laquelle sans trêve le P. Noury avait soumis son existence. Une bronchite suivie d'un asthme persistant brisa cet homme, dont le rude tempérament ne connaissait pas les exigences de la maladie. Il en était presque déconcerté. Ce n'était pas une souffrance vive et rapide qu'il eût courageusement et rudement endurée, c'était la langueur, l'étouffement progressif. Le martyre était méritoire, il fut accepté. En 1901, le P. Noury fut envoyé à Tours et pendant la belle saison on crut que l'asthme allait se calmer et que le bon tempérament allait prendre le dessus. C'était un vain espoir. Après cette embellie, les jours et plus encore les nuits apportèrent leurs longues et monotones souffrances. — Des étouffements empêchaient le Père de se coucher, et quand il revint à Jersey en 1902, jusqu'au jour de sa mort en 1906, il ne put reposer que dans un fauteuil. Et puis toutes les infirmités de la vieillesse s'ajoutèrent aux angoisses de l'asthme. « Il s'en allait, disait-il, en morceaux », et c'était vrai. De larges plaies se formaient aux jambes et sur le corps. — A ce moment le P. Noury recueillit les fruits précieux du parfait sacrifice de lui-même auquel il s'était perpétuellement exercé pendant sa vie. Il était prêt à l'abandon total, et de fait, c'était ce que le Bon Dieu demandait de lui. — Plus aucune occupation, une impuissance humiliante, une sorte d'oubli tombant autour de lui. Tous ces jeunes gens qui étudiaient à St-Louis ignoraient presque ce grand vieillard, qu'ils voyaient parfois passer tout courbé et se traînant dans les corridors. Il se résigna à ne plus parler qu'à Dieu de cette souffrance sans trêve dont la confidence aurait fini par fatiguer .— Le 9 mai, le Père, se trouvant fort mal, demanda et

reçut l'Extrême-Onction. Il voulut dire quelques mots pour demander pardon de ses fautes et remercier les Pères de la Compagnie; il recommanda à tous l'obéissance et la parfaite ouverture de cœur avec les Supérieurs. « C'était, disait-il, sa grande consolation de n'avoir rien caché à ses Supérieurs et d'avoir toujours agi selon leur direction. » L'heure de la mort n'avait pas encore sonné; le Père put même dire quelques messes, c'était pour lui l'effort suprême mais bien désiré. Ce ne fut que le samedi 18 août qu'il rendit son âme à Dieu, pendant un de ces instants d'assoupissement qu'il avait le matin après les crises de la nuit. Le F. Infirmier, qui le veillait, l'avait quitté pour aller entendre la sainte messe. A son retour, il le trouva sans vie.

Cette mort, après ce long effacement, réveilla toutes les sympathies. Dès qu'elle fut annoncée à l'extérieur, tous ses amis, et ils étaient nombreux, écrivirent au R. P. Recteur pour lui dire combien ils étaient affectés par la perte de ce religieux modeste et savant. Le jour des funérailles, le cortège différa de celui qui d'habitude accompagne nos défunts. Les membres de la Société Jersiaise étaient représentés par ceux qui avaient plus particulièrement connu le Père, et la reconnaissance des bons vieux des Petites Sœurs leur avait donné encore des forces pour gravir la rude montée du cimetière et aller dire un dernier adieu et une pieuse prière auprès de la tombe de leur bon Père.

Le Père Noury laissera une mémoire chère à tous ceux qui l'ont connu. Pour ses frères en religion, il sera un exemple, car ç'a été le mérite de cette vie d'avoir été imperturbablement conséquente avec les grands principes surnaturels qui devaient la soutenir. Le P. Noury était un juste. Sa foi et son bon sens lui montraient ce qu'il devait faire. — Il se le disait à lui-même dans ces simples et fermes commandements qu'il consignait dans le petit cahier de ses résolutions — et ce qu'il se commandait, il le faisait. Il était loyal avec Dieu, avec les hommes, avec lui-même. Aussi cette âme forte a-t-elle été aimée et estimée; l'imiter sera le désir de ceux qui veulent comme lui se dévouer tout à Dieu.



Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie. LILLE-PARIS-BRUGES.



A.M.D.G.

Lettres de Jersey.

Vol. XXVII. — N° 2. Novembre 1908.

Imprimerie Saint-Augustin,

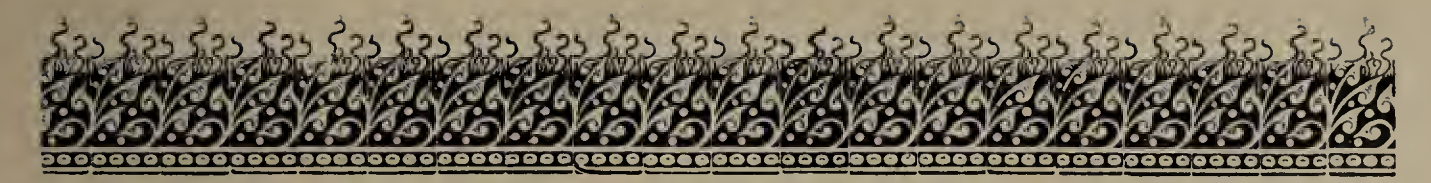
DESCLÉE, DE BROUWER ET C[IE],

BRUGES (Belgique).

AVIS

Nos Souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. l'Éditeur des *Lettres*, Maison Saint-Louis, Saint-Hélier, Jersey (Iles de la Manche).



LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Autour du Scolasticat.

Apostolat près des Européens à Chang-Hai.

16 avril 1908.

Les Pères Arnaud et Kennelly sont très occupés à Yang-king-pang pendant la Semaine-Sainte, tant avec les paroissiens chinois qu'avec les Européens. La majorité de ces derniers, s'ils ne sont pas de langue anglaise à proprement parler, usent de préférence de cet idiome. Ce sont des Portugais-Macaïstes, des Japonais, des cosmopolites d'Allemagne, d'Italie et d'ailleurs. Évidemment il y a aussi les Anglais catholiques et surtout des Irlandais qui forment comme le fond des chrétiens pratiquants de la grande ville chinoise.

Grâce au concours de quelques Pères de Zi-ka-wei et même de Zô-sé, les chrétiens désireux de remplir leur devoir pascal pourront se confesser 1° en chinois (PP. Arnaud, Le Gall, etc.) ; 2° en japonais (P. Tsetsihassi) ; 3° en allemand (P. Twrdy) ; 4° en italien (P. Rossi) ; 5° en anglais (PP. Arnaud, Kennelly, Le Gall, Twrdy, etc.). A Hong-k'eu les Pères peuvent aussi confesser en portugais. Tous évidemment peuvent aussi confesser en français. Vous voyez que les pécheurs n'ont guère d'excuses.

Le P. Arnaud a inauguré le système des invitations *personnelles* aux Européens : une feuille imprimée, à laquelle le Père ajoute toujours un mot de sa main, est envoyée à tous ceux dont l'adresse est connue ; et, pour ne citer que les Français, le P. Arnaud a eu les noms de plus de deux cents résidents, dont la majeure partie nous ignorait. Priez Dieu, par N.-D. de Lourdes, de bénir cet apostolat près des Européens, apostolat dont les Chinois eux-mêmes tireront, grâce à l'exemple, le plus grand profit.

11 mai. — Pendant le mois de Marie, en plus des sermons faits à la messe de 9 heures le dimanche, alternativement en anglais par le P. Kennelly ou le P. Arnaud, et en français par le P. Arnaud, chaque dimanche il y aura un sermon sur la T. Ste Vierge, prêché le soir à 6 heures. Le P. Haouisée a commencé le 3 mai, et il prêchera en français les dimanches 17 et 31 ; le P. Horan prêchera en anglais les dimanches 10 et 24. Vous le voyez, on pousse l'apostolat près des Européens, et la mission de Pâques qui a bien réussi, prouve qu'il y a beaucoup à espérer de ce côté.

Visiteurs à Zi-ka-wei.

M. Beau, gouverneur-général de l'Indo-chine, qui rentre en France par le transsibérien, est arrivé à Chang-hai ce matin, 5 mars ; il en repart ce soir. Cet après-midi, accompagné du commandant de l'*Alger*, M. Fournier, du vice-consul et de quelques autres personnages, il est venu dans l'automobile du Dr Fresson, voir Zi-ka-wei. Sa visite a été très rapide : Zi-ka-wei, le collège, le Seng-mou-yeu (Auxiliatrices), il a tout parcouru fort rapidement ; il n'a fait que se présenter à la porte de T'ou-sé-wé et écouter pendant quelques minutes la fanfare : on s'était mis sous les armes et on avait tout sorti pour recevoir Son Excellence, mais le temps pressait. Je ne sais l'impression produite par cette visite un peu précipitée.



Le 17 octobre 1908, Zi-ka-wei a reçu la visite de Son Altesse Impériale le prince Yu-lang, vice-président du Tribunal de l'Intérieur, membre de la famille régnante, neveu de S. M. l'Empereur. Il se trouvait de passage à Chang-hai, se rendant à Amoy avec le Gouverneur de Ghirin, S. E. le tao-tai Leang Touen-yen, pour y saluer au nom de Sa Majesté Impériale la flotte des États-Unis.

Connaissant de réputation l'Observatoire de Zi-ka-wei, il témoigna le désir de l'aller visiter. Il se fit donc annoncer samedi 17 octobre, et vint vers trois heures après-midi, seul avec quelques mandarins et secrétaires, car le tao-tai Leang Touen-yen avait été retenu à Chang-hai par ses compatriotes de Canton qui voulaient le fêter.

Le R. P. Recteur, accompagné des PP. Étienne Zi et Scherer, reçut le Prince à son arrivée et tout aussitôt le conduisit au Sen-mou-yeu. On lui fit visiter les ateliers de broderies et de dentelles devant lesquelles Son Altesse s'extasia non sans raison. Il remarqua à l' « Étoile du matin » l'habileté des élèves à dessiner et à jouer du piano. L'école des sourds-muets le jeta dans l'étonnement. Voyant avec quelle facilité les petits infirmes répondaient en écrivant au tableau noir aux questions posées par la maîtresse au moyen des doigts, il crut que les enfants n'étaient pas sourds. Il les interrogea donc, n'en obtint aucune réponse et se rendit à l'évidence. Le Prince s'émerveillait qu'on parvînt à enseigner à ces sourds-muets les caractères chinois.

A l'Observatoire, ce furent les PP. de Moidrey et Gauthier qui firent les honneurs de leur établissement, le Directeur, le P. Froc, se trouvant en retraite. Là le Prince prit un intérêt particulier à chaque détail, demandant quel était l'usage des divers instruments, baromètres, thermomètres, pluviomètres, lunettes, anémomètres, sis-

mographe. De lui-même le noble visiteur rappela le souvenir de nos anciens Pères et manifesta son admiration pour ces savants qui illustrèrent, aux siècles passés, la Cour de Pékin. Quand, après la visite terminée, on lui offrit un goûter, toujours à l'Observatoire, il revint sur l'œuvre scientifique des Jésuites de Pékin, et il fut heureux d'apprendre qu'en mai 1910, nous allions célébrer le deuxième centenaire de la mort du fameux P. Mathieu Ricci. — Bien qu'il fût déjà tard, on tint à ce que l'Impériale Altesse visitât au moins sommairement, l'orphelinat de T'ou-se-wé. Les enfants le reçurent militairement. La fanfare lança en son honneur une marche brillante, et le Prince, pressé par le temps, passa rapidement par l'imprimerie et l'atelier de peinture. Il avait peine à en croire ses yeux.

Quand on lui présenta le portrait de l'Empereur Koang-Siu, le Prince fit cette déclaration jusqu'alors inouïe : « Ce n'est pas le portrait de Sa Majesté ! » On lui demanda alors de nous procurer une photographie de l'auguste Souverain : « Jamais, dit-il, l'Empereur n'a été photographié ; et le portrait généralement répandu sous son nom est simplement celui d'un *lama* fameux du Thibet ! » Le portrait de l'Impératrice douairière fut reconnu par contre tout à fait authentique. Sur la demande du P. Richard, le Prince promit d'envoyer sa photographie pour qu'on en fasse une reproduction agrandie en crayon noir. — Un autographe de Paul Siu (Zi-Ko-Lao) provoqua l'admiration du prince Yu-lang, et lui inspira quelques vers qu'il composa et envoya quelques jours plus tard avec une lettre de félicitations et de remerciements au Directeur de l'Observatoire et au R. P. Recteur. Vers six heures Son Altesse montait en automobile et rentrait à Chang-hai.



Trois jours plus tard, M. Dang, Vice-Président du tribunal de commerce (à Pékin), en congé de deuil pour deux ans par suite de la mort de sa mère, et remplissant pendant ce temps, la charge de Directeur de l'*Imperial Polytechnic College* de Nan-yang, près de Zi-ka-wei, est venu faire visite au R. P. Recteur. Ce mandarin de marque est en bonnes relations avec nous, car vous savez que les PP. Scherer et Ancel professent au Collège. Le Père et le fils de M. Dang vinrent avec lui ce jour-là et ils dînèrent à Zi-ka-wei. En mai prochain, son deuil étant terminé, M. Dang retournera à la Cour, où on lui rendra sa charge, à moins qu'il n'obtienne un emploi plus élevé encore.

Ces visites peuvent servir beaucoup à rapprocher de nous les païens, ceux surtout que des préjugés ridicules empêchent de venir

à nous parce qu'ils ne nous ont jamais vus. Priez pour que le bien s'accomplisse par tous ces moyens. A. M. D. G.



Le 4 novembre, le célèbre explorateur suédois Swen Eddin, auteur de *Vers la Ville Interdite* (*Lhassa*), s'est fait présenter au R. P. Recteur, qui a été heureux de faire sa connaissance. Cet homme a traversé le Thibet et a retiré de ses voyages d'utiles et intéressants enseignements pour ce qui concerne les études asiatiques.

Depuis plus d'une semaine, Zi-ka-wei a reçu plusieurs fois la visite d'un savant français, M. Pelliot, sinologue spécialisé dans les inscriptions lapidaires. Il a eu avec le R. P. Recteur de longues conférences; et le P. Mathias Tsang est venu de Tong-ka-dou pour entretenir sur un sujet qu'il a déjà personnellement travaillé, le chercheur sérieux qu'est M. Pelliot.

Au chantier de l'église de Zi-ka-wei.

5 mars 1908.

Vendredi dernier, dans la matinée deux petits ouvriers maçons sont tombés d'une hauteur d'au moins dix à douze mètres. Ils travaillaient à la rosace du transept, du côté de l'Epître. Ils étaient chargés de recevoir et de porter le mortier que d'autres apprentis hissaient d'en bas. Un des deux voulut saisir le seau rempli de mortier. En bas les enfants pour s'amuser faisaient remuer la corde. Lui se penche, croit saisir la corde, perd l'équilibre et tombe dans le vide. Son camarade le voit et s'élance pour le rattraper, mais lui aussi tombe et vient se jeter en bas la tête sur une brique qui lui fait une fente horrible au crâne. L'autre se relève, marche un peu, n'a aucune blessure apparente, mais dit souffrir beaucoup un peu dans tout le corps. Le P. Bonay, averti immédiatement, vient avec le F. Infirmier; enseigne en quelques mots le nécessaire pour le Baptême et baptise sous condition les deux enfants. Celui qui avait le crâne fendu est mort quelques instants après. L'autre a été transporté à l'hôpital Sainte-Marie. Il se trouvait que cet enfant savait pas mal de doctrine: il avait étudié les livres et les prières dans une petite école que le P. Scherer avait autrefois installée pas loin d'ici pour les païens et où une religieuse Présentandine venait tous les jours enseigner. Pour lui tout a donc été plus facile et plus sûrement fait. Le Dr Fresson ne pouvant améliorer son état, s'est décidé à faire une opération et s'est trouvé devant un cas extrêmement rare et intéressant: le foie était déchiré, coupé. La déchirure a été recousue et le petit maçon dont le ventre n'est pas encore entière-

ment recollé va de mieux en mieux et son rétablissement est simple affaire de temps. Nous avons été le voir à l'hôpital. Près de lui était son patron qui le veillait. Le pauvre petit n'a plus son père ni sa mère, mais seulement quelques frères et sœurs. S'il guérit, que deviendra-t-il? On tâchera de le mettre à T'ou-se-wé. Il semble bien difficile de le renvoyer au milieu des païens. Ses frères feront moins d'opposition que ses parents n'en auraient fait.

Les deux enfants faisaient partie du bataillon du P. Maujay, composé de tous les enfants, apprentis, et manœuvres qui travaillent à l'église.

Tous les dimanches le P. Maujay les réunit à T'ou-se-wé, joue avec eux et les occupe depuis deux heures jusqu'à cinq heures. Le matin le P. Scherer les conduit à la messe paroissiale; et ce n'est pas un spectacle banal, paraît-il, que de voir le P. Scherer se promenant au milieu de ces 30 à 40 petits bonhommes qui causent, crachent, se détournent, s'amusent et ne savent pas encore très bien ce qui se passe devant eux, il les exhorte, les gourmande, fait les gros yeux à celui-ci, donne une tape à celui-là... et finalement tout le monde est content, les gamins surtout, un peu surpris d'abord, puis vite heureux qu'on s'occupe ainsi d'eux. Puisse tout cela les préserver pour quelque temps au moins, et profiter au salut de leur âme, sinon pour tous au moins pour quelques-uns.

Dimanche dernier, le P. G. Maujay a organisé une loterie. Ils sont venus une cinquantaine. Chacun a eu son lot, les plus assidus deux lots: vieux habits, souliers, jouets, etc. — Et maintenant quand ils nous rencontrent, ils sont tout changés: leur figure s'épanouit, et très simplement ils nous disent bonjour ou viennent causer avec nous.

Changements à l' « Aurore ». — *(Du R. P. Allain.)*

Université l' « Aurore », 31 août 1908.

L'en-tête de cette feuille vous dit à quelle enseigne je suis logé. Je croyais en avoir fini avec la vie de collège et je me figurais sans peine qu'on me laisserait à mes courses et à mes petits catéchismes. Mais un mot du R. P. Supérieur a brisé net: « Je vous ai désigné pour être Préfet de l'Aurore. » Je l'entendais comme prémices de mes vacances. Bientôt le *Status* était enregistré, promulgué. Il est bien clair que je n'avais rien à dire. Et pourtant!... Heureusement l'obéissance coupe court à tous les « mais » et les « pourquoi ».

L' « Aurore » devient externat et s'installe comme elle peut dans des bâtiments inachevés, non loin de l'hôpital catholique, à deux pas de l'usine d'électricité française. Jusqu'ici mes repas m'étaient

servis de l'hôpital ou j'allais à Saint-Joseph. Ce matin, en rentrant de la messe, j'ai vu la cheminée de la cuisine fumer : à partir de midi le provisoire est fini de ce côté. D'ailleurs c'est tout juste si nous serons prêts à recevoir les élèves le 15 septembre.

La responsabilité que j'ai dans l'œuvre fait que la résolution prise me réjouit au plus haut point. Pensez donc à ce que peut être un internat païen avec des élèves de 15 à 25 ans ! D'ailleurs moi-même, petit externe de Vannes durant mes heureuses années de collège, il m'en est resté un faible pour les externats... Bref, le personnel seul est interne, à l'exception de quelques professeurs chinois et anglais.

Nous ne changeons rien au programme. Nous le parcourrons seulement d'un pas plus modéré, en quatre ans au lieu de trois. Surtout gardez-vous bien de croire que le titre de l'École soit réalisé suivant la conception que vous vous faites d'une Université. Nous restons jusqu'à présent dans l'élémentaire sur toute la ligne. C'est tout au plus (encore en restons-nous aux vœux), l'aurore d'une Université. Pour aller plus loin, il nous faudra des recrues, de temps en temps quelques spécialistes. Si, par exemple, nous réussissons cette année, nous aurons besoin, l'an prochain, d'un maître en philosophie et d'un professeur de droit (ce pourrait être le même) ; et ceux qui s'y prépareraient auront à s'occuper tout autant des applications pratiques, par exemple pour les affaires commerciales, les sociétés, les banques, etc. Il en sera de même pour les sciences où l'on demande, dans le moins de temps possible, la formation d'un homme un peu complet dans quelque branche. De cette façon nous nous imposerions. Plus tard rien n'empêcherait de donner une éducation plus ample et plus profonde. Il est à craindre que le jeune Chinois n'en comprenne pas l'importance à présent. Aussi bien, ne serions-nous pas nous-mêmes, à l'heure actuelle, préparés pour faire face à un si grand projet.

J'ignore ce que sera la rentrée, une centaine peut-être. Je souhaiterais qu'il n'y en eût pas davantage pour ce nouveau début. Le personnel est presque renouvelé. Nous acquérons le P. Guerault qui enseignera les Sciences avec le P. de Vibraye ; le P. Jean-Baptiste P'é, préfet du Collège Saint-Ignace, qui sera professeur de philosophie et de français. Le P. de Mathan nous aidera grandement dans la vie de communauté et pour les examens. Pour ma part j'enseignerai l'histoire et la géographie à ceux qui savent déjà le français. Je me contenterai de l'histoire générale tout à fait moderne ou contemporaine cette année, réservant pour l'an prochain l'histoire de la Chine. Il me sera difficile peut-être de faire ressortir principalement,

d'après le programme officiel, « les bienfaits de la dynastie régnante. » Comme je compte me tenir en dehors de la politique, j'exposerai les faits et laisserai, s'il faut, les conclusions à tirer.

Priez et faites prier pour notre œuvre ici. Elle pourrait acquérir une très grande importance au point de vue apostolique, — indirectement d'abord et plus tard...

(Du P. Chevestrier.)

8 octobre 1908.

L' « Aurore » a rouvert ses classes le 15 septembre. Elle est transformée en externat et installée dans de nouveaux bâtiments à Lo-ka-wei, non loin de Chang-hai, à une demi-heure de Zi-ka-wei. Le tramway passe devant la porte.

L' « Aurore » actuelle semble pleine de promesses. La rentrée pouvait être médiocre, à cause du changement de système : cent-vingt élèves environ arrivaient dès les premiers jours. Le local dont la construction se trouve arrêtée jusqu'à preuve de vrai succès, tel qu'il est à présent, devient trop étroit. Une classe compte 48 élèves.

En ce moment il y a présents 129 étudiants. On n'en admettra plus qu'un petit nombre, au premier de l'an chinois, et ceux-là seulement que leurs connaissances en français mettront à même de suivre le cours de la classe où ils devraient entrer.

Par classe, le nombre des élèves est : Université (cours supérieurs) : 7 ; — cours préparatoire, 4e année : 28 ; — 3e année : 28 ; — 2e année : 48 ; — 1re année : 18.

Jusqu'ici tous les livres ont été faits ou du moins adaptés pour les besoins de nos élèves très spéciaux. Les PP. Téteau, Perrin, L. Tsang pour la grammaire ont fait leurs ouvrages qui ont pour titres : 1° *Fa-yu-tsin-kiai*, grammaire française : P. TSANG. 2° *Les Mots et les Formes, Exercices variés pour l'application de la Grammaire :* P. PERRIN. 3° *Éléments de Syntaxe :* P. TÉTEAU. 4° *Compléments de syntaxe avec exercices de style :* P. TÉTEAU. Parallèlement, on a eu comme livres de lecture et d'explication, les recueils anonymes du P. Haouisée (faits pour le collège et en usage aussi à l'« Aurore ») avec titre : *Extraits des Écrivains français ;* — celui du P. Piet, *Morceaux choisis* indiqués pour la 4e année. Le P. Haouisée vient de refaire son livre, qui, avec des morceaux nouveaux et une forme nouvelle, paraîtra sous son nom, gardant le même titre. — Le *Memento d'Histoire* du P. Vanara rentre aussi dans cette catégorie : il est fait pour le collège de Zi-ka-wei ; sa traduction anglaise par le P. Kennelly et l'édition chinoise qui s'imprime sont destinées à sortir de notre collège pour

aller peut-être à Nan-yang *(Imperial Polytechnic College)* ou ailleurs. En même temps qu'il est professeur, le P. de Mathan est au *status* marqué « scriptor », ce qui, dans l'espèce, signifie, je crois, qu'il composera et publiera après essai un *Cours de Mathématiques* à l'usage de l' « Aurore ».

Chaque dimanche, il y a « colles » à l' « Aurore ». Nous avons inauguré l'institution il y a quatre jours, pour le français. A 8 h. nous montions en tramway (PP. Haouisée, Vanara, Maujay et votre serviteur) et à 8 ½ h. nous étions à nos postes de combat. Dimanche prochain, le P. Henry ira pour les mathématiques, et ainsi de suite, chacun à son tour, par ordre et espèce de matière. C'est fort intéressant.

***

Trois élèves du cours supérieur de l' « Aurore », après avoir étudié trois ans à notre petite Université, se sont présentés aux Examens officiels de la province de Tché-kiang. Il y avait plus de 400 concurrents. Nos trois élèves ont été reçus avec succès dans les vingt premiers et l'un d'eux a été le second de la liste.

Les vingt premiers de la liste doivent être envoyés en Amérique ou en Europe à leur choix, achever leurs études et se spécialiser. Les nôtres ont choisi la Belgique. C'est à Louvain qu'ils vont d'abord faire une année de lettres ; puis ils entreront à l'Université. L'un d'eux compte se destiner aux Mines. A leur retour d'Europe, dans cinq ans, s'ils sont munis d'un diplôme, de droit ils pourront recevoir un emploi du gouvernement impérial. C'est donc leur avenir assuré, car tous les trois sont très intelligents et travailleurs. Le P. Haouisée et moi-même qui les avons eus comme élèves, en pouvons témoigner. Ils se sont embarqués samedi dernier sur la malle allemande. Priez pour que là-bas ils ne se laissent gagner que par des idées saines. Ce sont ces gens-là qui de retour en Chine, peuvent le mieux servir la cause de la religion, étant donné leur position et l'influence qu'ils acquerront.

L'Apostolat par l'éducation.

(Du P. Roberfroid aux Apostoliques de Turnhout.)

Zi-ka-wei, 17 décembre 1907.

Les œuvres de la Mission sont, grâce à Dieu, en pleine prospérité.

D'abord, en plusieurs endroits les conversions se multiplient d'une manière, j'allais dire désolante ; car les Pères ont beau se prodiguer, ils ne peuvent suffire à la besogne ; or ils craignent que les âmes

aujourd'hui bien disposées, ne retournent demain à leurs idées de superstition et à leurs préjugés. De plus les protestants qui nous suivent partout, sont tout prêts à prendre dans leurs filets les poissons que nous ne pouvons recueillir.

Cette année, le nombre des chrétiens s'est accru de 11.215. Mais, je vous l'ai dit, plus il y a de Pères, plus il y a de baptêmes.

Au nord de la Mission principalement, la proportion entre les baptêmes et le nombre des Pères est rigoureusement exacte.

J'ai parlé des préjugés. Ils sont encore très vivants dans le cœur des païens. Beaucoup sont encore persuadés que nous arrachons le cœur et les yeux des enfants, le cœur pour en faire de la médecine, les yeux pour en faire des verres de lunettes. Voilà pourquoi il est difficile, pour ne pas dire impossible, de pénétrer dans certaines villes où les principaux habitants ont fait le serment de ne jamais laisser entrer chez eux les Missionnaires Catholiques.

Pour guérir et déraciner ces préjugés, vieux de plusieurs siècles, le meilleur remède, peut-être le seul, c'est celui d'attirer chez nous sous l'attrait d'une éducation supérieure en tous sens, l'élite de cette jeunesse païenne qui ne rêve plus que les sciences européennes.

Quand ces jeunes lettrés nous arrivent, ils apportent avec eux tout naturellement les préjugés qu'ils ont comme sucés avec le lait dans leur enfance. Aussi, grande est leur défiance, dans les premiers temps, après leur arrivée à l' « Aurore ».

Petit à petit, le contact avec les Pères leur ouvre les yeux. A la fin, ils n'ont plus peur et rient de leurs craintes premières.

Retournés chez eux, pendant les vacances, ils instruisent leurs familles qui ajoutent facilement foi aux paroles de leurs fils. Si elles ne se convertissent pas tout de suite, cela tient à d'autres raisons que vous soupçonnez.

Du reste, il y a des conversions.

Ainsi, à Noël, je vais baptiser un ancien élève de l' « Aurore », avec son petit enfant. La femme se prépare aussi au baptême. Les frères veulent aussi devenir catéchumènes, ainsi que le père et la mère. C'est une grande famille de Chang-hai. Déjà elle a enlevé les idoles de la maison et les a remplacées par des statues de Notre-Seigneur ou de la Sainte Vierge.

Mais aussi, grande est la rage du démon contre l' « Aurore ». Depuis cinq ans qu'elle existe, elle a déjà bien souffert. Une première fois, le démon a réussi à la renverser complètement. Six mois plus tard, la Sainte Vierge, Notre-Dame de Zô-sé, nous assistant, nous avons recommencé avec l'aide des principaux notables de Chang-hai.

Un nouvel orage ne tarda pas à la menacer. Le préfet, un notable païen, dut se retirer. Tout rentra dans le calme. Il y a trois mois, la crise fut encore plus forte. Les jeunes gens voulurent fêter Confucius. On refusa, ils menacèrent de partir. On tint bon. Ils partirent presque tous. Cependant, ce n'était là qu'un accès de fièvre chaude occasionnée par l'haleine corrompue de quelques nouvelles recrues. L'accès passa, nos jeunes écervelés reconnurent leur sottise, l'un après l'autre ils vinrent, l'oreille un peu basse, demander la grande faveur d'être réadmis. Ils furent reçus, à l'exception des meneurs.

Aujourd'hui l'autorité des Pères est grande, la face aussi, comme on dit en Chine. Mais combien de temps cela va-t-il durer? A n'en pas douter, le démon a peur de notre petite œuvre. Il voudrait l'étrangler tandis qu'elle est jeune et tendre. Devenue forte, elle pourrait bien détruire, de fond en comble, sa forteresse tant de fois séculaire...

— Une petite histoire authentique, mais qui n'est pas finie. — Dernièrement, à Chang-hai, un jeune païen de riche famille faisait comme tant d'autres: il s'amusait.

Il n'avait pas assez d'argent; il en empruntait en cachette à son père. Celui-ci s'aperçut des vols répétés et tenta l'impossible pour corriger son fils. Tout fut inutile. Quelqu'un lui conseilla alors de placer son fils dans une petite école externe, que nous avons à Chang-hai même. Mêlé aux chrétiens, il se corrigera. A bout d'expédients le père suivit le conseil; l'enfant, bien à contre-cœur, dut venir à l'école. Ne pouvant s'échapper, il lui fallut rester. Du reste, il fut convenu avec le père, que son fils ne fréquenterait pas les offices religieux. Mais le jeune homme ne fut pas longtemps avant de demander la permission de venir à l'église et d'assister aux offices en simple curieux. Cette permission lui fut accordée. Peu de temps après, il rougit de rester ainsi debout ou assis, alors que les autres priaient à genoux. C'est agenouillé, lui aussi, qu'il voulut assister à la messe et au salut. Puis, il voulut prier comme les autres; puis toutes ses folles passions semblèrent se calmer et il devint un modèle de douceur, de bonté, de modestie. Comme vous le devinez, il ne tarda pas à vouloir recevoir le baptême.

Entre temps, chez lui, où il retournait dîner et coucher, on s'aperçut du changement radical. D'abord au comble de la joie de voir son fils tout transformé et ignorant encore le secret désir de son cœur, le père vient remercier le Frère Directeur de l'école. Ensuite l'idée lui vint, peut-être suggérée par le démon, que son

fils allait devenir chrétien. Alors il le retira de l'école et lui défendit sévèrement d'y jamais remettre le pied.

A cette heure, le pauvre petit, continuellement surveillé pour qu'il ne puisse communiquer avec les chrétiens, ne laisse pas de désirer ardemment le baptême. Priez un peu pour lui, afin que Notre-Seigneur lui accorde la force dont il a besoin pour persévérer.

Il y a deux mois, j'ai vu ce que nos jeunes gens Chinois peuvent donner comme dévouement, comme initiative, comme organisation.

Pour souhaiter la bienvenue au R. P. Provincial, arrivé de France, pour nous visiter, ils décidèrent d'organiser une petite séance. La difficulté n'était pas d'apprendre des pièces, même en français, c'est relativement facile; la difficulté était de trouver une salle de théâtre.

On finit par se décider pour le grenier d'une grande fabrique d'huile appartenant à des Chrétiens. Ceux-ci accordèrent volontiers la permission demandée, malgré l'embarras que cela devait leur causer.

Alors on se mit à l'œuvre. Tout était à faire, et on n'avait rien sous la main, ni décors pour le théâtre, ni ornements pour la salle. On se mit en quête et on finit par trouver. Il fallait voir ces jeunes gens de bonne famille monter sur les échelles du matin au soir, et tenir de gros marteaux dans leurs mains, fort peu habituées à tenir pareil instrument. — Il fallait des chaises, des bancs; on alla quêter encore et on finit par trouver.

Il fallait un éclairage convenable; je ne sais quel orateur obtint que l'on installerait gratis l'électricité, établie depuis quelques jours à la fabrique.

Le plus difficile fut pour les décors du théâtre. Comment faire? N'est pas peintre qui veut, surtout peintre improvisé. Un jeune homme me confessa ingénûment, la veille de la séance, qu'il n'avait pas fermé l'œil de toute la nuit. Et pourquoi? Parce que dans sa jeune tête chinoise il avait essayé mille combinaisons pour arranger le théâtre. Puis, il me découvrit de riches broderies en or qu'il avait apportées de chez lui. Il les avait reçues quelques mois auparavant le jour de son mariage.

Aussi eûmes-nous un théâtre superbe. Pendant que quelques-uns travaillaient ainsi à la salle, d'autres faisaient les invitations. Le triomphe de ces derniers fut aussi complet que celui des travailleurs. L'assistance fut très nombreuse; sans parler de Monseigneur qui ne put résister à leur pressante invitation, sans parler de tous les Pères venus même de Zi-ka-wei, les principaux chrétiens de Chang-hai et presque tous les jeunes Catholiques se trouvèrent réunis dans la salle, malgré le mauvais temps.

Les grands journaux païens envoyèrent leurs reporters pour être témoins de cette fête chrétienne.

Ensuite ils firent des éloges magnifiques de tout ce qu'ils avaient vu, éloges qui rejaillirent directement sur la religion.

Voilà ce que peuvent nos jeunes Chinois.

Je maintiens ma thèse, qu'à côté de quelques défauts saillants, comme la trop grande susceptibilité, ils ont de très grandes qualités, qualités peut-être supérieures à celles des peuples de l'Extrême-Orient.

En finissant, je demande de prier pour eux, surtout pour ceux que je compte réunir vers le 5 février, à Zi-ka-wei, pour ma retraite fermée. Déjà une centaine viennent de faire la leur à Tong-ka-dou, faubourg de Chang-hai.

J. Roberfroid, S. J.

La Jeunesse catholique de Chang-Hai. — *(Du P. Chevestrier.)*

5 novembre 1908.

Vous avez entendu parler déjà, soit par les récits du P. Tournade, soit à l'occasion du Congrès Général de la Jeunesse Catholique tenu à Angers, l'été dernier, d'une institution similaire qu'on a nommée « la Jeunesse Catholique de Chang-hai ». Il ne sera pas sans intérêt pour vous, sans doute, d'en connaître les origines, le développement et la situation actuelle.

En janvier 1906, le P. Roberfroid, qui alors se trouvait en théologie, commença de réunir le dimanche, au collège Saint-Ignace les anciens élèves de Zi-ka-wei. Arrivé jeune en Chine, le P. Roberfroid avait, pendant plusieurs années, été professeur et surveillant à notre collège Saint-Ignace. Il connaissait de ce fait de nombreux Anciens qui, une fois placés à Chang-hai, manquaient d'occasions de se réunir, de rester en relations soit avec leurs Professeurs, soit avec leurs jeunes condisciples. Les jours de séances publiques, ils tenaient à venir nombreux, et profitaient de ces réunions pour causer avec les Pères et leur demander quelques conseils.

L'idée germait depuis longtemps déjà dans l'esprit du P. Roberfroid de grouper ces anciens élèves, d'en former une société dont le but double serait de les garder sous une influence salutaire, et de les fortifier dans la pratique du bien au dehors.

La Société des Anciens Élèves se réunit donc pour la première fois au mois de janvier 1906 sous le nom de « Wei-ya-wei, » c'est-à-dire « Société des Élèves de Zi-ka-wei ».

Au début, une trentaine de jeunes gens vinrent aux réunions. On élabora dès l'abord quelques statuts généraux, déterminant le but

de la société, les conditions d'admission, la composition du conseil des dignitaires, et le genre de travaux auxquels les membres de la société se livreraient tant au dehors que dans le sein même de la réunion.

Chaque dimanche donc les jeunes gens arrivèrent à Zi-ka-wei pour y passer une partie de la journée. On les voyait assister au Salut du T. S. Sacrement, agenouillés derrière les élèves du collège. Quelques Pères et Scolastiques leur firent de temps à autre des conférences, sur des sujets scientifiques la plupart du temps.

Lorsque le R. P. Provincial vint en Chine, en octobre 1907, la Société des Anciens Élèves comptait environ 150 membres. Depuis elle avait modifié son appellation, et le « Wei-ya-wei » se trouvait changé en « Ya-ing-tsé-siang wei », ce qui signifie « Société d'aide mutuelle pour l'étude et l'action ». Pourquoi, dira-t-on, n'avoir pas tout simplement pris le nom de « Jeunesse catholique chinoise »? Il y avait peut-être à cela plusieurs inconvénients. En effet, depuis quelques années, le collège Saint-Ignace admettait des païens ; et on ne voulait pas exclure de la Société des Anciens Élèves des jeunes gens sur lesquels nous pouvions continuer d'exercer une bonne influence. De plus il existait déjà à Chang-hai une « Association de la Jeunesse chrétienne », établie par les protestants, et qui fonctionne régulièrement sous le haut patronage des notabilités tant européennes que chinoises, prises dans les différents staffs des collèges et universités locales. Or il est difficile en chinois, de distinguer « jeunesse catholique » de « jeunesse chrétienne », si l'on ne veut pas recourir à une longue périphrase.

Tout de même que le nom, le lieu de réunion avait changé. Zi-ka-wei se trouvant à huit kilomètres de Chang-hai, il n'était pas toujours aisé aux sociétaires de s'y rendre quand le temps était mauvais, ou quand une affaire quelque peu pressante les retenait durant quelques heures. Notez en plus qu'à l'époque le tramway n'existait pas ici. On décida donc de s'assembler dans la cité chinoise, au Lao Tié-tsu-dang, résidence de P. Mathieu Sen, S. J., à l'intérieur de la ville murée. Là, l'installation se fit dans une salle attenante à la petite école, et qu'une cloison mobile permettait d'agrandir aux jours d'assemblées prénières.

Chaque dimanche dans l'après-midi, le conseil tenait là ses séances ; et les membres présents pouvaient hors du temps des délibérations, consulter les livres d'une bibliothèque nouvelle, et trouver dans ces lectures, des sujets à entretien fort utiles. Il va de soi que ces réunions tenues à Chang-hai avaient lieu sous la direction du P. Roberfroid. Le Directeur d'ailleurs invitait parfois d'autres Pères à adresser

la parole à ses jeunes gens. Le P. Sen enfin exerçait sur eux la meilleure influence.

Quand le R. P. Provincial fut annoncé comme venant en Chine, l'Association des Anciens Élèves se prépara à le recevoir avec solennité. Une séance dramatique fut décidée. Malheureusement, au jour marqué pour la fête, le R. P. Provincial, retenu par la fatigue, ne put s'y rendre. Le P. Tournade, en cette occasion, prit la parole pour féliciter les acteurs de la petite comédie qui termina la séance et dont le titre était *Quand on conspire.* Aux remerciements pour les vœux qu'avait exprimés l'un des dignitaires, M. Louis Tsu, dans le compliment d'ouverture, le P. Tournade joignit quelques bons conseils aux membres de l'Association. Sa parole fit impression sur cette jeunesse très désireuse de bien faire, mais encore inexpérimentée. Dans le but d'élargir les horizons de ces jeunes gens, et pour leur faire profiter le plus possible de l'expérience du P. Tournade, le P. Roberfroid invita ce dernier à faire un jour une conférence à toute l'Association. On désirait que l'Aumônier de la Jeunesse Catholique française indiquât quelques conseils pratiques sur la manière dont on pourrait exercer avec grand fruit une influence sérieuse soit sur les chrétiens tièdes pour les ramener à la ferveur, soit sur les autres que l'on trouverait trop peu militants. Le P. Tournade avait un auditoire à l'avance gagné à ses idées. Il émerveilla son monde en parlant des exploits de l'Association française, et quand on proposa, à l'occasion du nouvel an chinois, de réunir tous les membres de la Société des Anciens Élèves à Zi-ka-wei pour y faire une retraite, ce fut accepté avec joie. La retraite eut lieu, en effet, avec des résultats tout à fait consolants ; et, de ce chef, le P. Tournade put se réjouir du bien accompli.

Quelques jours après cette retraite, le P. Tournade rentrait en France. Le P. Roberfroid eût alors bien désiré confier la direction de son Association à quelque Père qui lui eût succédé ; car il prenait ses points de théologie et devait partir en district à la fin de l'année scolaire. Il ne trouva personne, et continua, de loin, à diriger le conseil de l'Association.

Depuis son départ pour le Ngan-hoei, l'Œuvre a modifié quelque peu son système de réunions. Autrefois on passait l'après-midi de chaque dimanche dans la salle de la société au Lao-dang. A jours fixes, le conseil tenait ses délibérations, mais cela n'empêchait point les autres membres de s'assembler dans la bibliothèque pour y lire ou y causer. A présent les réunions ne sont plénières qu'une fois par mois ; celles des autres dimanches sont libres et ne commencent qu'après l'heure de la Bénédiction du S. Sacrement, en sorte que

chacun peut aller, dans l'église de sa paroisse, donner la bonne édification de sa présence au Salut.

Les membres de l'Association ressemblent un peu plus à présent à ceux de nos Sociétés de Saint-Vincent de Paul. Ils visitent les malades, entretiennent des relations avec les chrétiens qui ont besoin de revenir à la pratique de tous les devoirs religieux, et, de cette façon, il se fait, et pourra se faire de plus en plus un bien réel par leur action. Le P. Sen en paraît bien content. La position sociale de ces jeunes gens leur permet d'atteindre des personnes qui seraient autrement d'un accès difficile.

Voilà toute l'œuvre. Priez pour elle.

Questions d'un païen sur la religion. — *(Du P. E. Beaucé.)*

22 septembre 1908.

Je vous envoie la traduction d'une lettre que le P. Scherer a reçue il y a quelques jours d'un ancien élève païen du collège païen de Nan-yang *(Imperial Polytechnic College)*, où enseignent en ce moment le P. Scherer et le P. Ancel. Ce jeune homme, âgé de 19 ans, avait suivi les cours des PP. Haouisée, Chevestrier et Scherer ; obligé de cesser ses études par suite d'une maladie d'yeux, il est allé au Sé-tch'oan où il a trouvé une place de professeur. C'est de là qu'il écrit cette lettre qui vous édifiera certainement.

Szechuen [1], High School, 27 août 1908.

Cher P. Scherer, votre aimable réponse du 28 juin m'est parfaitement arrivée. Vos pieuses paroles ont pénétré jusqu'au plus intime de mon âme et m'ont donné du courage pour travailler et pour souffrir, car depuis l'instant où mon infirmité des yeux a commencé, la tristesse ne m'a jamais abandonné. On m'a déjà parlé de Dieu, mais je n'ai de lui qu'une notion vague au seul point de vue philosophique. Je serais heureux de connaître les conditions de son existence, ainsi que les doctrines et les règles de l'Église catholique romaine. J'ai toujours admiré le bel enseignement des Missionnaires catholiques et leur zèle pour travailler au bien-être de la Chine. Je vois qu'il doit y avoir quelque chose qui vous inspire d'une façon si étonnante. Si vos bons principes ne sont pas trop profonds pour que je puisse les comprendre, veuillez me les exposer aussi clairement que possible. Quant à votre Église et à ses règles, je serais également heureux de savoir quelles sont les différentes manières de lui appartenir et ce qu'elle exige essentiellement de ses membres. J'attends avec

1. Romanisation anglaise de Se-tch'oan.

impatience votre réponse, souhaitant qu'elle m'arrive avant la 12e lune de cette année, car je pourrais alors avoir quitté Chentu si je me décide à retourner. J'espère que vous voudrez bien venir au secours d'un homme qui est dans la peine.

Votre respectueusement dévoué X.

Un coup de vent.

Zi-ka-wei, 24 avril 1908.

Le 24 avril, il y a eu un coup de vent violent et subit qui a fait beaucoup de dégâts. Nous étions à Ou-si. Il a été si rapide que nous avons eu à peine le temps de fermer les fenêtres, et si fort que le P. Hermand, voyageant alors en chemin de fer, voyait le long de la ligne les poteaux télégraphiques se tordre et se coucher sous la force de la rafale.

Mais c'est surtout sur les lacs et les canaux que l'effet a été terrible. On parle de milliers de barques chavirées.

Le P. Firmin Sen se trouvait sur un lac près de Tsang-jo : rien ne faisait prévoir un changement de temps. En un instant sa barque fut renversée et retournée ; les bateliers eurent le temps de s'installer sur la barque renversée. Le Père était à l'intérieur, il voulut sortir par la fenêtre ; il paraît qu'il n'y put réussir complètement et qu'il dut rester ainsi à moitié dans l'eau pendant longtemps. On n'osait venir à son secours à cause du vent et des vagues. Quand le calme fut un peu rétabli, on put enfin le délivrer. Toutes ses affaires étaient perdues, et sa santé compromise par ce trop long séjour dans l'eau.

En même temps il y a eu une différence de température de près de 20°, le thermomètre qui à 3 h. de l'après-midi marquait 31°, 6 descendit rapidement à 11°. A l'Observatoire de Zi-ka-wei on dit que c'est un record.

A travers le Kiang-sou.

Cinquantenaire de Lourdes au Pou-tong. — *(Du P. Pierre.)*

Chang-hai, mars 1908.

A ceux et celles qui au doux pays de France procurent honneur et gloire à N.-D. de Lourdes, il ne sera peut-être pas indifférent de savoir que là-bas aussi, en Extrême-Orient, nous et nos chrétiens n'avons pas laissé passer inaperçu le cinquantenaire. Tout d'abord, à tout le vicariat apostolique du Kiang-nan, notre évêque, Mgr Prosper Paris, l'a rappelé par un mandement qui invitait les chrétiens à

réciter chaque dimanche un rosaire, tant pour remercier N. D. de Lourdes que pour la prier pour le Souverain Pontife. Mais à nous, qui grâce à la générosité de la France possédons une belle église gothique dédiée à N.-D. de Lourdes, au milieu des plages qui s'étendent à l'Est de Chang-hai, à nos chrétiens du P'ou-tong, comme nous appelons ces plages, il incombait au jour de la fête patronale de faire quelque chose de plus solennel qu'à l'ordinaire et de montrer, malgré la pauvreté qui nous étreint spécialement ces temps-ci, notre générosité envers notre si miséricordieuse Patronne. Les dix missionnaires de cette section décidèrent de se réunir tous et voulurent qu'une grand'messe fût solennellement chantée et leur supérieur eut l'heureuse inspiration d'offrir en ce jour un cœur de vermeil à la Sainte Vierge dans lequel serait introduite une consécration ou plutôt une reconnaissante congratulation à N.-D. de Lourdes. Le chapelain de N.-D. de Lourdes du P'ou-tong lança une souscription parmi ses chrétiens : elle fut acceptée avec enthousiasme et produisit de suite environ 300 piastres. Avec cette somme, ils allèrent acheter à notre orphelinat de Zi-ka-wei deux beaux candélabres en bois et cuivre dorés, lesquels, placés sur des supports, étaient destinés à orner le sanctuaire ; ils y ajoutèrent six chandeliers gothiques en bois doré de fort bon goût pour l'autel. Pour la décoration de l'église le chapelain s'adressa aux Mères Auxiliatrices du Purgatoire de Zi-ka-wei qui apportèrent plusieurs bannières et dressèrent de chaque côté de l'autel deux grands mâts sur lesquels s'étagèrent dans le meilleur goût fleurs et bougies : d'autres lustres furent également empruntés et le triforium dans tout le pourtour fut garni de lumières.

La veille nous avions de la neige ; mais le jour même, le temps était redevenu serein. C'était le cas de donner à la foule recueillie de nos chrétiens la consolation d'une procession de la Très Sainte Vierge, cérémonie tout à fait dans le goût oriental ; mais comme le terrain nous manque autour de l'église, il fallut se contenter de sortir par la sacristie pour rentrer par la porte principale ; le parcours est minuscule et pourtant suffisant pour se déployer. Sur deux brancards ornés on disposa une petite statue de Notre-Dame et le cœur en vermeil attaché sur un beau coussin en soie brodée, offert pour la circonstance ; la consécration traduite en chinois y fut jointe, écrite sur un morceau de soie jaune. En chantant les Litanies de la Sainte Vierge, les élèves de l'école, les frères Maristes chinois venus pour la fête, les bannières, la statue, le cœur, les Pères, dont trois en chape, s'avancèrent lentement au milieu des chrétiens ravis. Arrivé au pied de l'autel, le célébrant bénit solennellement le cœur en vermeil et entonna l'hymne des secondes vêpres : *Omnis expertem maculæ Mariam ;*

ensuite il lut en latin la consécration, qu'un catéchiste traduisit en chinois, et enfin, au milieu de l'émotion générale, le Père le plus agile d'entre nous monta jusqu'à la statue qui domine le retable, attacha aux mains de Notre-Dame le cœur (contenant la consécration) et le soleil fit briller aux yeux de tous les rayons qui l'entouraient. A ce moment, un Père chinois monta en chaire et redit les louanges de Marie ; puis la grand'messe avec diacre et sous-diacre, et enfin la bénédiction solennelle du Saint-Sacrement.

La très douce Vierge, qui semblait nous sourire et nous bénir du haut de son trône au milieu des lumières et des fleurs, avait ménagé à son indigne serviteur une attention bien délicate. Un de ses anciens élèves de la rue de Madrid à Paris lui avait adressé une caisse de précieux souvenirs bénits à Lourdes même : images, médailles, statuettes, chapelets purent être immédiatement distribués aux Pères, aux Frères et aux chrétiens qui avaient contribué à la solennité. On ne pouvait rien désirer de plus à propos, et qu'il en soit mille fois remercié !

Mais que fut cette fête en comparaison de celles qui ont eu lieu à Lourdes et que les journaux vont nous raconter ? Évidemment rien ou presque rien. Pourtant elle suffit à prouver amplement que les chrétiens chinois ne font qu'un cœur avec ceux d'Occident. Veuille la Vierge de Lourdes les garder sous sa protection avec leurs missionnaires au milieu des temps difficiles que nous traversons et des épreuves qui semblent devoir nous atteindre un jour ou l'autre dans cet Empire où Satan règne toujours en maître !

L'Apostolat au P'ou-tong. — *(Du P. H. Poirier.)*

Tsaong-ghiao, 26 février 1908.

Pourquoi je n'écris pas ? parce que, relativement, je n'ai ni nouvelles ni temps. Le P'ou-tong, c'est la « petite Europe », n'oubliez pas, donc des chrétientés dès longtemps organisées et multipliées. Le Père va incessamment de l'une à l'autre, mettre de l'huile dans les roues, remonter ou remplacer les pièces usées. C'est le travail délicat, continu, sans aucun brillant. J'ai 3150 chrétiens environ, l'équivalent donc d'une très grosse paroisse rurale d'Europe, mais avec cette différence qu'ils sont éparpillés et noyés dans une masse de païens. Entretenir la vie chrétienne, la vraie vie chrétienne dans ces familles souvent isolées et qui ne peuvent voir le Père que tous les mois au plus, quelle belle tâche, mais qui ne se raconte pas. Car le drame est trop intime et parfois trop peu édifiant ; joies et douleurs abondent, mais à épancher devant le bon Dieu seul. Ce

sont de belles pages de la vie chrétienne et de la miséricorde divine, que le prêtre ne pourra livrer qu'au jugement dernier. On saura alors qui a le plus fait pour les âmes, qui a le plus prié, le plus et le mieux travaillé.

Rien de banal d'ailleurs en notre vie, et c'est une course continuelle : l'un en chaise, l'autre en brouette, l'autre à cheval, la plupart en barque. J'ai une barque, avec laquelle j'atteins 11 chrétientés sur 15. Pour les 4 restantes, la barque stationne dans le plus proche canal, soit à un quart de lieue, une demi-lieue ou trois quarts de lieue, et l'on fait la route a pied. Marcher, n'est-ce pas le mieux ? Oui, et Dieu merci, je profite de toutes les occasions de marcher, ce qui me procure parfois de bonnes courses. Pour les Extrêmes-Onctions où l'on va au plus vite, je marche assez souvent, et il m'est arrivé de m'avouer lassé.

Pourquoi donc barque, ou cheval, ou brouette ?

D'abord, parce que le Père n'a pas de chez-soi. Partagé entre 15 chrétientés ou plus, il fait comme l'escargot, il porte sa maison avec soi, ou plutôt sa chapelle, sa petite bibliothèque de travail, son linge, ses habits, etc., ceux du catéchiste et des bateliers. La barque, à ce point de vue, est l'idéal ; tout y tient aisément, ne s'y brise pas, ne s'y vole pas, et en route on peut travailler ou réciter du Bréviaire. Les bateliers qui sont aussi les seuls domestiques du Père, couchent sur la barque ; les chrétiens n'ont à loger que le Père et le catéchiste. Si on a un cheval, il faut loger cheval, domestique, et en plus il a fallu des gens pour brouetter ou porter tout ce que j'ai nommé d'affaires plus haut. De même pour la chaise, qui est de soi un mode de locomotion fort cher, mais imposé pour toute cérémonie et pour tout personnage, (le Père en est un). — On fait comme on peut, car le P'ou-tong n'a pas de route, et ses sentiers de terre battue sont terribles dès qu'il pleut. Les canaux, multipliés comme les haies en Vendée, sont les vraies voies de communication ; mais encore faut-il qu'ils aient assez d'eau pour nos barques pontées (et très coquettes) et qu'ils communiquent. Aussi 4 Pères du P'ou-tong ne peuvent-ils se servir de barque. Aux consultes, il est intéressant de voir rangées devant la grille de Dang-mou-ghiao : brouettes, chaises, juments, barques.

Et avec le cheval, ne vous figurez pas, comme dans le Ngan-hoei, de belles chevauchées par monts et par vaux. Le P'ou-ting est plat comme un marais. Les seules buttes sont de main d'homme, faites avec les terres quand on a creusé les grands canaux. Aussi les monticules ou tertres qui gardent les tombeaux, et les bambouseries qui avoisinent beaucoup d'habitations, se détachent-ils

aisément sur ce fond monotone. Peu d'arbres, sauf les saules qui trempent leur pied dans les canaux; autrefois il y avait de vieux et beaux arbres; les « Longs-cheveux », vers 1870, ont tout rasé. D'ailleurs, pas de routes, mais un sentier coupé à chaque instant par des ponts, et en été presque noyé sous l'eau des rizières. Aussi ne faut-il guère songer à trotter, mais éviter plutôt de rouler dans le canal ou dans la rizière. Vous voyez le charme!!

Dans les pays de catéchumènes, le Père a son chez-soi où il réside souvent; on vient le trouver, il envoie des catéchistes, excursionne seulement de temps en temps pour s'assurer du terrain conquis ou pour donner une Extrême-Onction. Il fait donc lui-même sa cuisine, a son lit. Le dur est quand il lui faut sur la route loger dans une auberge. — Ici, c'est le Père qui va aux chrétiens, n'ayant pas de résidence propre. Tous les 2 jours donc (sauf le temps des Missions, où le nombre des messes dépend du nombre de chrétiens) il passe d'une chrétienté à l'autre, changeant incessamment de cuisine, de lit et le reste. C'est vraiment apostolique, et vrai moyen de prendre contact avec tous ses chrétiens, de régler les affaires, d'entretenir les écoles, de donner la messe à tous. Un avantage aussi est dans le changement d'air, et les visages nouveaux reposent l'esprit.

La chrétienté, d'où je vous écris à l'instant, n'atteint pas 40 chrétiens; tous d'une seule famille sont groupés autour de leur église. Celle où ce matin j'ai commencé ma lettre, a 50 et quelques chrétiens, presque tous distants de 2 à 3 km. en diverses directions. Ma plus grosse chrétienté compte un millier, assez bien groupés.

Et les Baptêmes de païens? Hélas! ils sont rares dans le P'ou-tong, bien qu'il y en ait. D'abord, le Père est radicalement absorbé par les chrétiens, il n'a guère le temps d'aller aux païens. Et les païens ne viennent pas non plus, parce que depuis longtemps ils se sont habitués à voir des chrétiens près d'eux; le départ s'est fait: toi païen, moi chrétien. Et les chrétiens ne mettent pas grand zèle, même si c'est même souche: « Père, il a abusé des grâces... » Le voyage en barque enlève aussi du contact. Il y a des mauvais chrétiens, surtout avec le voisinage de Chang-hai; les païens perdent de leur admiration. Enfin je balbutie à peine le chinois (mon catéchiste, malade, ne peut aller avec moi quand je sors), et si les chrétiens s'y font par l'usage, les païens ne le peuvent guère. Je compte sur une dizaine de Baptêmes d'adultes, cette année. Je ne désespère aucunement de ce district, où l'heure de la grâce paraît plus proche qu'ailleurs. Secret de Dieu.

Somme toute, au P'ou-tong, ce n'est pas la poésie, mais une riche mine de travail. Et plus le Père a d'élan, de patience, de vie sur-

naturelle, plus il peut marquer son cachet sur les chrétiens et reproduire ce qu'on trouve en Europe dans le plein milieu catholique. Le P'ou-tong et le P'ou-si, son voisin, sont en effet le noyau des vieux chrétiens: Pères et vierges, répandus dans la mission, viennent de là presque tous. Or former des vocations, quelle belle tâche! Ces jours-ci, j'ai envoyé à Zi-ka-wei pour le séminaire mes deux premiers élèves, et aux Mères trois vierges pour la Présentation. Deux de ces Vierges se sont montrées vraiment héroïques dans leur décision. L'une d'elles a profité de la nuit la plus glaciale pour préparer son trousseau, s'est jetée dans une barquette, a godillé jusqu'à la chrétienté voisine, et de là, gagnant à pied le gros bourg de Ts'en-p'ou, a pu trouver une brouette pour Chang-hai. Vers midi sa mère accourut me demander où pouvait être sa fille: la fille était déjà à Chang-hai. Mais quelles souffrances physiques et morales sur la route! Et ce n'était point un coup de tête, mais décision imposée par la mauvaise volonté des parents et concertée avec le Père.

Sur les 14 garçons que j'ai envoyés ces jours-ci étudier à Dang-mou-ghiao, je compte aussi des enfants de caractère et d'intelligence, et j'ai beaucoup d'espérance. Le P'ou-tong est pépinière de la mission. Beaucoup de familles y sont profondément chrétiennes, ce qui, dans ce milieu païen, est le miracle le plus saillant de la grâce. La prière du soir et le chapelet en famille y sont en usage. Les enfants s'accusent de sommeiller en les récitant, et vraiment je les excuse. Ainsi, avant-hier, à 9 h. du soir, le chapelet n'était pas encore fini, dans la maison voisine; garçons et filles se répondaient, mais 20 fois le père ou la mère criaient « Et toi, attention, tu dors... » — Hier soir, ils ont commencé une demi-heure plus tôt, mais 3 ou 4 fois, il a fallu exciter ou réveiller un des garçons. — En Chine, on aime les longues prières; mais, comme pour la prière de grand'mère, c'est parfois aux Anges d'achever.

Cette année durant la tournée de Confirmation, (en novembre et décembre pourtant), les foules entraient à l'église dès 5 h. du matin, assistaient à toutes les messes et ne sortaient que vers 9 ½ h. ou 10 h. Et les communions ne manquaient pas. C'est réconfortant pour le missionnaire d'assister à pareil spectacle. Mais quelle fatigue aussi! Le plus fort comme fatigue, a été à Wang-souo, île assez pauvre: la chambre du Père fut donnée à Mgr; le frère Socius coucha sur la table à dîner, et les 4 Pères dans la chambre du catéchiste; catéchistes et bateliers étendirent de la paille dans une autre chambre non planchéiée, et s'étendirent là-dessus. Le pénible est qu'on arrivait trempé et couvert de boue, Mgr comme nous, et sans linge ou habit de rechange. Les chrétiens prêtèrent des robes

et des chaussures; mais le typhon nous garda trois jours dans l'île, avec beaucoup de difficulté pour nous réchauffer. On se demandait si, comme l'année précédente, l'île allait être submergée (3000 noyés sur 10,000 hab.). Au retour, le vent terrible, mais de bonne direction, nous remit sur le continent en une heure, tandis que l'aller avait pris 6 h. Deux des suivants Chinois n'osèrent pas se rembarquer avec nous, tant la mer était blanche. A la guerre, comme à la guerre.

Dang-mou-ghiao devient de plus en plus, par ses écoles internes dirigées par Maristes (congrég. chinoise) et Présentandines, et par sa basilique de Notre-Dame de Lourdes, le foyer de dévotion et le lieu de pèlerinage du P'ou-tong, comme Zô-sè pour le P'ou-si. La messe y est assurée tous les dimanches et très fréquemment en semaine: problème insoluble ailleurs, et sans messe fréquente, guère de vie spirituelle. L'église de Dang-mou-ghiao, en gothique, est le bijou du P'ou-tong, et peut-être de toute la mission. Quand elle revêt ses oriflammes et ses banderoles, et que les foules accourent débordant sur la grande cour pavée, je ne puis y entrer sans me croire en Europe ou plutôt en plein surnaturel. Les églises de Chang-hai et de Zi-ka-wei, avec leurs chrétiens bien formés, donnent grande impression de foi et de piété; mais il n'est tel que le gothique pour élever l'âme, surtout l'âme européenne.

Le 19 février dernier, tous les Pères du P'ou-tong étaient réunis à Dang-mou-ghiao pour fêter le Jubilé de Lourdes. Le R. P. Platel et ses novices y représentaient Zi-ka-wei et le R. P. Supérieur absent. Trois Dames Auxiliatrices étaient venues aider à orner l'église. Et malgré la neige tombée toute la veille, malgré le verglas du matin, les pèlerins remplissaient l'église et débordaient sur la cour. Jamais la belle nef n'avait été si joliment drapée et enguirlandée. Comme fond, une dizaine de bambous encadrant l'autel; rien, dans les grands décors, ne vaut le bambou, mais l'Europe ne l'a pas, ici il foisonne. Quand, après avoir porté la statue de Notre-Dame et lu une consécration du P'ou-tong à Notre-Dame de Lourdes, on suspendit à la grande statue un cœur d'or, souvenir de la fête et où étaient enfermés les noms des missionnaires, l'émotion fut générale. Dans la journée, les pèlerins revenaient volontiers s'agenouiller encore devant la statue et contempler leur église.

Lourdes et Notre-Dame sont populaires en Chine, comme en France, et cela fait honneur à nos chrétiens.

Fête de N.-D. Auxiliatrice à Zô-sè — *(Du P. E. Beaucé.)*

Zô-sè, 24 mai 1908.

Aujourd'hui, fête de N.-D. Auxiliatrice. Rarement on a vu une pareille affluence, sauf il y a 4 ans pour le cinquantenaire de l'Immaculée Conception. Cette année c'était le cinquantenaire de Lourdes; la fête tombait un dimanche, double raison pour que les chrétiens viennent plus nombreux.

Depuis deux ou trois jours, les Pères n'ont pas cessé de confesser; hier dans l'après-midi, une quinzaine de Pères entendaient les confessions, par exemple le P. Ancel de 2 heures au souper; ce matin encore confessions dans les deux églises depuis 4 ½ ou 5 h.

J'avais dit ma messe à 4 h. ½ pour être libre, ensuite j'ai eu le bonheur de distribuer la Ste Communion. A 5 h. 20, j'ai commencé, d'abord jusqu'à 6 h. 35 avec un autre Père, puis seul de 6 h. 55 à 7 h. 10 dans l'église du bas, enfin pendant 20 minutes encore avec le P. Guérault dans l'église du haut, après la procession et la messe de Monseigneur: j'ai bien donné de 1200 à 1300 communions à moi seul, sans compter celles distribuées dans les deux églises par les autres Pères. Cela m'a causé, je vous assure, une grande consolation. Un détail: des mamans venaient recevoir N.-S. avec un enfant dans les bras, ou un ou deux tout près d'elles à la table de communion.

A 7 h. ½, procession présidée par Monseigneur. A cette date on porte processionnellement une statue de N.-D. de l'église du bas à celle d'en haut. Si vous aviez vu cette foule! Le P. André répétait qu'il n'avait vu nulle part ailleurs qu'à Lourdes plus grande affluence et pareille foi.

En tête, les soldats chinois déchargeant leurs fusils en l'air, les domestiques et bateliers des Nôtres faisant partir des pétards; une fanfare chinoise; puis peut-être une trentaine de bannières séparées par des groupes de chrétiens récitant le chapelet et des prières. Parmi ces groupes on a remarqué celui de l'Association de la Jeunesse Catholique de Chang-hai; une centaine de jeunes gens, plus quelques enfants et des hommes plus âgés suivaient très pieusement la bannière; tous portaient la décoration de l'Association. Le P. Roberfroid, qui a su réunir ces jeunes gens depuis deux ans, était avec eux. C'était la première fois qu'il les amenait à Zô-sè. Il a dû être heureux, car tous ces hommes et jeunes gens ont donné un bel exemple de foi et de dévotion envers la Ste Vierge. Ils ont encore chanté pendant la bénédiction du T. S. Sacrement après la messe... Beaucoup d'entre eux avaient quitté leur office à Chang-hai hier à 3 heures, et avaient dû voyager pendant la nuit.

Après les bannières, les enfants de chœur avec des corbeilles de fleurs et des torches ,— la statue de N.-D. de Lourdes portée par les grands séminaristes en aubes et dalmatiques, — le clergé, — enfin Monseigneur entouré du R. P. Platel et du P. Lemercier, ministre de Song-kang-fou, — et derrière, la foule des chrétiens et chrétiennes... Mais ce n'était pas tout ; le long des lacets, puis entre les lacets, accrochée aux arbres et sur les pentes, une foule plus nombreuse encore, parce que plus étendue, stationnait pour voir la procession. Il devait y avoir beaucoup de païens et de païennes. Et au milieu de tout ce monde, les scolastiques allaient et venaient pour faire la police et maintenir l'ordre. Ce n'était pas toujours commode! Tout s'est à peu près bien passé pendant la procession, les messes et les communions. — A la messe de 8 h., le P. Platel a prêché pendant 10 minutes. — Après la messe, bénédiction du S. Sacrement. Le tout était fini à 9 h. ½. Le P. Gueranlt et le P. Ancel ont dû alors confesser encore pendant une demi-heure et donner la communion à ceux qui n'avaient pu encore se confesser et communier la veille ou le matin. — Ce sont des fêtes qu'on n'oublie pas et qui nous attachent encore davantage à nos bons Chinois, dont la foi se montre si simple et si grande dans de pareilles circonstances.

Il paraît que depuis le 1er mai, les pèlerinages particuliers n'ont pas cessé, et il en sera ainsi jusqu'à la fin du mois. Hier toute la journée sur la colline on n'entendait que le chant de nos chrétiens, faisant le Chemin de Croix par groupes de 10, 20 personnes et plus, sans s'occuper de ceux qui précèdent et de ceux qui suivent.

Pour terminer la journée d'hier, à 8 ½, illumination sur l'esplanade et autour de la statue de N.-D. de Lourdes, au milieu de la colline. Pétards, fusées, gerbes, feux de Bengale, etc., c'était magnifique.

Combien y avait-il de pèlerins? Il faudrait savoir le nombre des barques: barques de pêcheurs, barques de commerce, barques de voyageurs, house-boats, etc. J'ai entendu parler du chiffre de 2000, et je crois que ce n'est pas exagéré. Mettez en moyenne 7 ou 8 personnes par barque, et faites le calcul. Il faut ajouter le nombre des chrétiens venus des villages voisins à pied, en barques découvertes renfermant de 10 à 20 personnes. Je crois que le chiffre total doit approcher de très près sinon dépasser 14000 à 15000 pèlerins.

Ministère à Hai-men. — *(Du P. Gast.)*

Mou-yeu-dang, le 14 octobre 1907.

Les travaux, les difficultés et les souffrances, dans mon district, sont les mêmes que l'an dernier, mais peu à peu, on s'habitue à

cette vie, et ce qui à l'origine était difficile et pénible, devient, dans la suite, facile et même doux.

Onze longs mois durant, il faudra parcourir de nombreuses chrétientés, donner partout des missions, entendre nombre de Confessions, porter les derniers Sacrements à de nombreux malades, avoir soin de l'instruction des enfants, etc., etc. . .

Vous ne pouvez croire combien c'est tâche ardue de faire apprendre aux enfants les éléments de notre religion. — Les chrétiens sont généralement pauvres, les écoles souvent fort éloignées, et pour ces raisons et d'autres, les parents envoient souvent difficilement les enfants à l'école. C'est pourquoi on en trouve un très grand nombre qui, quoique âgés de douze ans et plus, n'ont même pas fait leur première confession. Dans une de mes lettres précédentes, je vous ai parlé aussi de mes voyages fatigants et de mes autres travaux.

Le ministère apostolique est assez dur à Haï-men, à cause des travaux, de la pauvreté des chrétiens et des voyages pénibles. Mais on est quand même bien content de pouvoir faire quelque chose pour les âmes, et de trouver une occasion de gagner quelques mérites pour le Ciel.

Cette année, j'aurai la consolation de bâtir une petite chapelle. Je dis « petite », car elle contiendra au plus trois cents personnes ; je pourrais y ajouter « pauvre », car elle ne contiendra que le strict nécessaire. Cependant, en comparaison de la chapelle actuelle, elle sera belle et grande. La chapelle actuelle est un local vraiment misérable : un réduit de dix mètres de long, sur six de large, hauteur trois mètres. Des roseaux hors d'usage servent de mur ; la terre remplace le plancher. Point d'autel, de tableau, de fenêtre. Quelle misère ! Depuis longtemps, les chrétiens voulaient une chapelle, mais ce n'est que cette année qu'ils verront probablement leur vœu réalisé. En somme ici, à Haï-men, nous avons un ministère assez pénible, mais je crois pouvoir ajouter assez fructueux.

Débuts dans le Kading-yen. — *(Du P. Hermand.)*

Kading, porte du Sud, 25 septembre 1908.

... Que les gens qui s'imaginent que la vie de missionnaire est un repos et veulent goûter de ce repos ne viennent pas en Chine.

Vous avez peut-être vu que le *status* du 24 août m'avait enlevé à Ou-si, et m'avait envoyé dans le Kading-yen et le Paô-cé-yen. Si vous avez pensé à regarder une carte, vous aurez vu peut-être que cela comprend deux sous-préfectures dans la région Nord de Chang-hai. Mon territoire est limité au Nord par le Fleuve Bleu ; à l'est

par le Wang-pou qui conduit à Chang-hai; au Sud par un grand canal qui va de Chang-hai à Soutseu; à l'Ouest, par la préfecture de T'ai-tsang. Si vous avez regardé le *status* de 1907-1908, vous aurez vu que l'année dernière ce même territoire était administré par deux missionnaires: cette année m'y voilà tout seul!

La première petite église que vous apercevez quand vous arriverez en Chine m'appartient; vous la verrez de la chaloupe qui vous conduira à Chang-hai.

Dans ce grand territoire, j'ai environ 3500 chrétiens et près de 500 catéchumènes, 28 églises ou chapelles, dispersées comme mes chrétiens, d'un accès très difficile. J'ai bien une barque, mais je suis quelquefois huit jours sans m'en servir; alors je trotte sur mes deux jambes dans la boue ou la poussière.

Qu'est-ce qu'il faut penser de mes chrétiens? Ils ne valent pas ceux de Ou-si! Mais est-ce bien leur faute? Ces pauvres districts ont eu des malheurs inouïs depuis pas mal d'années. Les écoles n'ont pas marché régulièrement; alors la jeunesse manque d'instruction religieuse et les parents dont beaucoup sont des néophytes, comme tous les néophytes ne sont pas des théologiens.

C'est un peu une terre ingrate que je cultive là. — Et c'est d'autant plus attrayant, me direz-vous. — Peut-être; mais ce n'en est pas plus facile. Je vois avec chagrin que je n'aurai guère le temps de m'occuper activement de mes catéchumènes!... J'ai déjà décidé d'ouvrir une école de garçons... mais ça va me coûter, gros, et j'ai... des dettes, faites par mes prédécesseurs. Ah! si le R. P. Provincial venait encore cette année!

Pour le moment, je donne ma première mission dans ma plus grande chrétienté, près de la Porte du Sud de Kading. C'est... éreintant! Ah! que par instants je vous envie, vous les missionnaires qui prêchez en votre langue nationale! Quand il faut prêcher en chinois, c'est une autre affaire, cela! Cette langue ne ressemble à rien! Il faut préparer dur, apprendre encore plus dur, et se résigner malgré tout à voir ce qu'on a préparé ne servir à rien, comme tout à l'heure où je voulais prêcher sur la mort, et où j'ai prêché sur le jugement...

Et puis ce sont les affaires civiles à régler... et il y en a de toutes sortes; et de pas commodes! Je sue sur une affaire d'héritage depuis trois jours, sans pouvoir accorder les diverses parties.

Voilà où j'en suis! Aussi je compte donc sur vos prières pour m'aider.

***

Ing-ka-hang, 8 décembre 1908.

Assis sur un pont, en plaine, au grand soleil du bon Dieu, j'ai pris mon temps pour lire votre correspondance! Et ça m'a rajeuni, ragaillardi de voir que là-bas, chez nous, on aimait la Chine: « Mon garçon, me suis-je dit tout bêtement, tu peux bien te tuer à la besogne, ça ne sera pas un mal. Tu as là-bas des successeurs qui vaudront mieux que toi... Vas-y! » Merci de tout cœur.

Je sais bien que mon district ne fait pas beaucoup d'envieux: il a une médiocre réputation, en partie fausse, en partie vraie. Les chrétiens ne sont pas ce que nous appelons de « vieux chrétiens », c'est-à-dire des chrétiens depuis 3 ou 4 générations. La plupart sont des convertis depuis 15, 25, 35 ans, qui, malheureusement, n'ont pas été suffisamment instruits et surveillés. Est-ce leur faute? Faut-il renoncer à les rendre meilleurs? Je sais bien que c'est une vie de Juif-errant que celle de missionnaire ici. Ma barque me sert peu, manque de canaux; pas de mule, comme chez nos apôtres du Ngan-hoei, de char, comme chez ceux du Siu-tcheou-fou. Alors il me reste la brouette et les jambes; ce sont ces deux pauvres vieilles jambes qui me trimballent le plus souvent. C'est moins poétique que les courses à mules dans les montagnes.

Je n'ai pas non plus les grandes moissons d'âmes du Siu-tcheou-fou où l'on fait la moisson à grands coups de faux. Moi, je ne suis qu'un glaneur. Ce ne sont pas les épis qui manquent, mais mes greniers sont trop petits, et moi je suis trop occupé déjà avec mes chrétiens; ne recevant aucune aide, aucun subside, je ne peux pas envoyer des catéchistes moissonner et me préparer la besogne!! Ah! si nous étions deux, si j'avais un vicaire, ou si l'on me donnait un curé dont je serais le vicaire! J'y rêve, je le demande au Bon Dieu! mais voilà, toujours il faut conclure par ces mots: « *Hominem non habeo!* » Si j'avais des catéchistes pour mes catéchumènes, comme au Nord où chaque Père en a dix, douze, vingt, cinquante! « *Hominem non habeo!* » Pas un! Malgré cela, j'ai 400 catéchumènes. Tous les jours il m'en vient, il s'en présente, il faut se contenter de les encourager, de les convier à un catéchuménat en février! Comment les instruire autrement? Ici, ils sont dispersés, famille ici, famille là. « *Hominem non habeo!* » Si j'avais les ressources suffisantes, je pourrais, à la fin de l'année, vous inscrire de bonne foi, 1000, 1500, 2000 catéchumènes, plus même, sans doute.

Ressources suffisantes? Qu'est-ce à dire? De l'argent? Ça serait quelque chose et m'aiderait, mais ça ne me donnera jamais *le* catéchiste ou *les*, que je rêve. Ces gens-là sont introuvables ici. Tous

ceux qui étudient un peu, se lancent dans quelque maison européenne à Chang-hai. Alors c'est toujours le « *Hominem non habeo!* » Eh bien, que faire? Priez pour moi et mes paroissiens, et mes catéchumènes, ce me sera une grande aide.

Je ne compte pas le nombre de kilomètres que j'ai avalés depuis trois mois. J'ai parcouru, visité mes 27 paroisses, quelques-unes deux fois. J'ai déjà donné 14 missions, sortes de retraite que fait chaque paroisse une fois par an: (il en reste encore 13).

Ça dure de 3 à 6 jours, selon l'importance de la paroisse. Et c'est toujours le moment choisi par les chrétiens qui ont de « petites affaires ». Audiences de juge de paix, des heures entières. C'est le purgatoire du missionnaire cela, ça n'a rien d'intéressant du tout, et je ne vous en raconterai pas de ces balivernes-là. Quand au milieu de ces chicanes m'arrivent de braves païens qui veulent « entrer dans la religion », ça me fait oublier mes misères de juge de paix, mais il faut alors débrouiller la situation. Est-ce sincère? Quelle affaire là-dessous?

J'ai reçu l'autre jour la visite d'une bonne femme qui m'arrivait directement de chez les Protestants. « Pourquoi ne restes-tu pas chez eux? — Père, c'est une fausse religion. — Oui, mais comment le sais-tu? — Les Protestants nous enseignent à adorer Dieu et Notre-Seigneur, mais ils ne veulent pas que nous honorions la Sainte Mère de Jésus... Moi, je ne peux pas comprendre ça; ça n'a pas de bon sens... On me dit que les Catholiques honorent la Sainte Vierge, et je me suis dit: « Ces gens-là sont dans le vrai, je passe à eux!!! » Et tout un discours sur les Protestants que la bonne femme malmenait ferme.

J'ai travaillé vigoureusement, pendant deux mois, pour ouvrir mes écoles internes! je n'en avais pas!!... Aussi il n'est pas rare de trouver des enfants de 13 et 14 ans n'ayant pas fait leur 1re Communion. Dans une paroisse j'ai 15 ou 16 jeunes gens, garçons et filles entre 13 et 27 ans, qui ne peuvent la faire, faute de doctrine suffisante.

Vous voyez la lutte à soutenir contre les parents égoïstes et avares. L'enfant les aide à la maison, à quoi bon l'école? Il faudra payer la pension si minime soit-elle! J'ai bataillé. Mon école de garçons compte aujourd'hui 24 élèves. J'en aurai 30 ou 40 après le jour de l'an. Mais ça me coûte cher, très cher. La Providence y pourvoira. Je tire le diable par la queue; c'est la bonne position, sans quoi, ce serait lui qui serait capable de me faire des niches.

J'ai de braves et très bons chrétiens tout de même, de fervents même. J'en ai beaucoup de médiocres et de tièdes; j'en ai de mauvais. Il y a par ci par là, des familles d'apostats, si on peut appeler apos-

tats des gens à peine entrés dans la religion et baptisés au galop. J'en ai repêché quelques-uns déjà.

Comme surcroît d'occupation, je bâtis une église et une résidence, chrétienté de St-Jean-Baptiste. Monseigneur m'a donné 5000 fr., les chrétiens 1250! En avant! Nous aurons fini au mois de juin; mais il faudra encore meubler l'intérieur et la sacristie. Ça sera mon successeur qui fera cela, si je vais au 3e an; et j'irai pour sûr, s'il y en a un.

Avec tout cela, ne me croyez pas malheureux. Je suis l'homme le plus au 3e Ciel! De vrai, ça m'aurait chagriné d'aller dans un district où il n'y a que du bon; à moi il me faut un peu de la *canaille*. Je trouve mon pays plein de charmes, plein de poésie, et je ferais des vers pour un peu; seulement, il y a des gens qui ont dit que c'était l'inspiration qui faisait le poète! Erreur. Il faut avoir de l'inspiration, soit, mais il faut de plus des loisirs, et vivre dans l'idéal. Or je n'ai pas de loisirs, et d'une; et je vis dans le terre à terre d'un juge de paix ou d'un procureur, les trois quarts du temps; car si vous voulez vous imaginer la vie du missionnaire, n'oubliez pas cette croix-là, compter des sapèques!

Ça, ce sont des ennuis, pas des souffrances. Il n'y a de souffrance que celle que l'on ressent de ne pouvoir pas faire assez et faire bien, d'être au-dessous de la tâche.

Si quelques-uns veulent faire quelque chose pour mon district, qu'ils disent à leurs mamans et à leurs sœurs, de me faire un peu de linge d'autel, des ornements (le plus simple possible et le plus léger possible, à cause des chaleurs de l'été). Ça me permettrait de fonder des chapelles et de n'avoir pas à traîner ma caisse de messe sur les chemins.

A travers le Ngan-hoei.

Vandalisme à Yang-Liou-Wan.

(Récit du P. Lémour dans l'Echo de Chine.)

UN nouvel acte de vandalisme sauvage vient de se produire dans le Ngan-hoei, sur la frontière du Hou-pé, à l'extrême sud-est du Kiang-nan. Les faits ont été communiqués à la presse d'une façon inexacte; les voici dans toute leur vérité, avec quelques réflexions qu'ils me suggèrent.

Le 22 avril dernier, à la tombée de la nuit, une bande de *Ko-lao-hoei* se présentait en armes, à l'improviste, devant les murs de Yng-

chan, envahissait le tribunal du sous-préfet et y mettait le feu. Surpris par la soudaineté de l'attaque, le mandarin n'eut que le temps de s'enfuir avec sa famille, et ne réussit à échapper à la poursuite de ceux qui voulaient le tuer qu'à la faveur des ténèbres. La panique se répandit en ville, sans qu'il fût possible de songer à la résistance; le sous-préfet en fuite, que pouvait le mandarin militaire à la tête d'un embryon de police et d'une poignée de satellites affublés d'uniformes militaires? Les assaillants purent sans crainte se livrer à leur fureur destructrice.

Une petite résidence catholique, voisine du tribunal, fut saccagée et démolie; ensuite on se rua sur l'école qui devint à son tour, dit-on, la proie des flammes. Pour ne pas partir les mains vides, les incendiaires parcoururent la ville, pillèrent les principaux magasins, et après avoir brûlé une quarantaine de maisons, tué un homme et blessé quelques audacieux qui s'avisaient de résister, ils se dirigèrent sur la prison pour en forcer les portes. Deux de leurs comparses, malfaiteurs dangereux, y étaient détenus depuis quelque temps. Ils prirent avec les autres la clef des champs. C'était, disent les mandarins, le seul motif de l'agression.

Parmi les professionnels de l'émeute, il s'en trouve toujours qui nourrissent pour les étrangers une médiocre sympathie. Le mot d'ordre fut donné de se diriger sur une mission catholique, isolée dans la montagne, en un lieu nommé Yang-Liou-wan, à 30 lis de la sous-préfecture. La bande était conduite par deux ennemis des chrétiens bien connus, Yuen-ta-chou et Tcheou-ta-tchoan.



La résidence de Yang-liou-wan est construite sur une colline assez élevée, d'où le regard domine un large torrent, dont le lit de sable jaune n'est d'ordinaire coupé que de petits courants, que remontent à grande peine les radeaux de bambous chargés des denrées venues de Kiou-kiang pour alimenter les petites boutiques de la montagne. Aux grandes pluies, il s'étale en fleuve majestueux entre les deux chaînes de montagnes qui l'enserrent de leurs replis sinueux. Alors il emporte tout dans le bouillonnement impétueux de ses flots. C'est ainsi que le village de Yang-liou-wan disparaît sans cesse à la dérive, laissant la mission catholique seule, immobile sur son rocher de granit.

A qui vient de la sous-préfecture en remontant le torrent, la résidence apparaissait majestueuse comme un monastère antique, ou une forteresse du moyen âge. Son mur d'enclos en lignes brisées, à cause de la déclivité du terrain, avec ses petits couronnements de

tuiles, donnait l'illusion d'une enceinte crénelée. Au premier plan, sur le sommet d'un étroit plateau, face au sud, la résidence du missionnaire; à l'est, les écoles, classes, dortoirs et hangars de récréation; le tout, vaste et bien aéré, pouvant loger une centaine d'élèves; au second plan, un corps de bâtiments parallèles, semblable extérieurement au premier.

Ces appartements étaient mis à la disposition du mandarin et de sa suite quand les affaires de sa charge l'amenaient dans ces contrées. Il en appréciait le confortable un peu plus que l'humide et ténébreuse disposition de son Yamen. Parallèles à cette habitation, deux autres corps de logis réservés aux cuisines, aux dépôts et au personnel de la maison. Le tout était relié par un système de couloirs spacieux qui avaient nécessité des travaux de terrassement gigantesques et permettaient une circulation facile vers tous les appartements.

A l'ouest, du côté du torrent, longeant la grand'route et continuant le mur d'enclos, la porterie avec double entrée à claire-voie, la loge du concierge, un dispensaire, une salle d'exhortation pour les païens, les écuries et les dépendances du jardinier. A mi-côte, un vaste édifice qui servit pendant des années de chapelle provisoire et forma plus tard les salles de catéchuménat.



Tout cet ensemble de constructions d'un goût parfait, sans prétention de luxe, visant surtout à la solidité et à l'hygiène, avait absorbé une dizaine d'années de labeur. Le Père Mouton y avait mis toute son âme et son merveilleux talent d'organisation. Il y dépensa sa fortune, outre les subsides que la mission lui fournissait; il y laissa presque sa vie! Pour couronner son œuvre, il avait rêvé d'une belle église assez ample pour contenir tous les chrétiens, assez belle pour inspirer aux païens une haute idée de l'excellence du culte catholique. Il s'y prit de bonne heure et prépara de longue main ses matériaux. Lui-même, il parcourut à cheval les montagnes ardues de son district, à la recherche des bois les plus beaux et les plus solides.

Il fit jaillir, des carrières voisines, des blocs de porphyre vert et de granit rose pour les colonnes et l'ornement de la façade. Amenés sur le chantier à dos d'hommes, au prix d'efforts inouïs, ces matériaux centuplaient de valeur. Souvent 80 hommes suffisaient à peine au transport d'un seul de ces arbres géants à travers les sentiers étroits et escarpés de la montagne!

Le Père Mouton s'attela alors à la besogne, dirigea lui-même les

travaux, forma ses ouvriers avec une patience et une industrie remarquables. Menuisiers, maçons, sculpteurs, choisis dans le pays même, n'offraient aucune ressource artistique. Il fallut les dégrossir, les débarrasser de ces conceptions ridicules qu'ils réalisent dans les pagodes et qui sont tout leur idéal. Chose merveilleuse, il réussit au-delà de toute espérance et obtint de ces rustres une œuvre digne de l'admiration des plus délicats.

***

Pendant que le Père faisait leur éducation, des centaines de terrassiers bouleversaient la montagne, creusaient et nivelaient le sol, pour préparer le terrain de l'église. Un vrai travail de Titans!

La crise des Boxeurs passée, on se mit vigoureusement à l'ouvrage. Plusieurs années s'écoulèrent dans cette activité de ruche, avant qu'on pût voir l'œuvre parachevée. Elle se découvrit enfin aux yeux émerveillés des visiteurs, mais si belle, si pure, si parfaite, avec sa tour St-Michel qui semblait surmonter l'édifice, que païens et chrétiens proclamèrent cette église de la Vierge la gloire de leur pays, le palladium de leurs foyers. Les bateliers qui allaient et venaient sur le torrent, les voyageurs qui en longeaient les rives, se détournaient de leur chemin et gravissaient la montagne pour contempler cette merveille.

De la province et des sous-préfectures voisines les curieux accouraient au bruit de la renommée. Beaucoup emportaient au cœur une haute idée de la religion qui crée de si belles choses, un germe secret, plus précieux que l'admiration stérile, qui finissait par éclore et amener au missionnaire de sérieuses conversions.

Comme annexe à cette mission catholique, le P. Mouton avait construit au pied de la montagne, dans un repli de terrain à l'abri du vent et des curieux, une école de filles et un orphelinat dirigés par les religieuses chinoises de la Présentation. Ennemi du luxe, le Père avait amplement installé cette œuvre sans se préoccuper d'autre chose que d'hygiène.

Tel fut le théâtre des exploits de nos *Ko-lao-hoei* de Yng-chan. Ils se présentèrent de nuit, le 23 avril, au nombre de 80 environ, devant la résidence qu'ils trouvèrent gardée seulement par un maître d'école et un domestique. Le Père de Beauregard, chargé de ce poste depuis le mois d'août 1907, était parti avec ses gens pour une mission à la chrétienté de Li-chou-tsaei; une épidémie de petite vérole avait fait licencier les élèves. Trouvant la maison vide, les bandits la pillèrent de fond en comble, firent main basse sur le trésor de la sacristie, ornements, vases sacrés, reliquaires précieux, emportèrent

du mobilier tout ce qui était à leur convenance, brisèrent le reste et mirent le feu aux quatre coins de l'établissement. D'autres s'étaient portés sur l'orphelinat qu'ils saccagèrent et livrèrent aux flammes en même temps. Prévenues à temps par des amis, les religieuses avaient pu se disperser avec leurs élèves dans les familles chrétiennes voisines, et ce fut par miracle que nous n'eûmes à déplorer ni mort, ni blessures.

L'isolement favorisa l'exécution de ce sauvage attentat, sans qu'il fût possible de rien protéger. Ce dut être un spectacle effroyable que ce vaste foyer de flammes reflétées dans les eaux du torrent et éclairant la nuit de ses sinistres lueurs! Quelques heures avaient suffi à anéantir le fruit de quinze ans de travaux. De cette superbe mission, il ne reste plus que les murs calcinés sur des monceaux de cendres!



Au moment où j'écris, le Père Mouton ignore encore le désastre où sombre l'œuvre de sa vie. Son cœur en saignera, mais sans céder au désespoir. Il sait bien que l'Église, éternelle rebâtisseuse, confiera à quelqu'un la mission de relever ces décombres, et convoquera encore ses fils à la prière sur ces ruines rajeunies. En attendant, le désastre moral est plus redoutable encore, car ces jeunes chrétientés, nées d'hier à la foi, terrorisées et tremblantes au spectacle de ces malheurs, risquent bien de chanceler pour se soustraire au danger de représailles. Ce n'est pas en quelques années que l'âme acquiert la trempe des héros et des martyrs.



Et maintenant, à qui incombe la responsabilité du désastre? On ne peut songer à la faire endosser aux chréttiens; aucune cause de discorde, aucune dissension n'existe entre les païens et nous dans ce district. Les magistrats locaux le reconnaissent, et le gouverneur m'en faisait l'aveu spontané, il y a deux jours. Récemment encore lorsque les bandes de Tchang Tcheng Kin terrorisaient le pays pendant plus d'une année, traquaient les chrétiens, menaçaient nos établissements dans les districts limitrophes, Yng-chan restait en paix sous la garde du Père Beaugendre. Il n'y a donc à articuler aucun grief contre nous.

Les mandarins voudraient n'y voir qu'une secousse de la révolution en marche. Pourquoi donc, après avoir malmené le sous-préfet, faire exprès un détour de 30 lis pour s'en prendre à une mission inoffensive en dehors de la route! Je ne puis, quant à moi, m'empêcher d'y reconnaître la vieille haine anti-chrétienne, anti-étrangère, soigneusement entretenue par des meneurs, encouragée par l'attitude de cer-

tains magistrats, coupables tout au moins de n'avoir rien entrepris pour la réprimer. Les faits parlent haut. Pendant que Tchang Tcheng Kin soulevait naguère contre nous des milliers de partisans, il leur était loisible de s'organiser dans la juridiction de Yng-chan, de passer et repasser par cette voie, du Hou-pé au Ho-chan, sans être inquiétés, ni recherchés. Le sous-préfet avait des yeux pour ne pas voir. On eût pu croire, et cela a été nettement affirmé, qu'il existait un pacte de mutuelle protection, entre le mandarin et les rebelles. Et quand, plus tard, un délégué secret du gouverneur Ngen-Min recherchait la trace de notre grand ennemi, Tchang Tcheng Kin, où le saisissait-il? Dans le Yng-chan, chez Yuen Ta Chou, où il se croyait en pleine sécurité! Yuen poussa l'impudence jusqu'à porter au tribunal une accusation contre les soldats qui avaient saisi un de ses amis dans sa maison. Le mandarin, au lieu de l'arrêter comme complice d'un grand révolté, le laissa libre. Et Yuen Ta Chou se venge, car c'est lui qui menait la troupe au siège de Yang-liou-wan. Et je gage qu'il ne sera pas encore inquiété, non plus que Tcheou Ta Tchoan, son complice d'hier, jadis le bras droit de Tchang Tcheng Kin.

On ne dira sûrement pas que l'incendie de Yang-liou-wan est une revanche de nos exigences excessives contre les rebelles de Ho-chan, l'an dernier. Nous nous sommes contentés des plus modestes réparations; il nous serait facile de le prouver.

Les malfaiteurs n'aiment pas la geôle, c'est connu, et rien ne doit surprendre, si ceux qui jouissent de la liberté tentent de procurer le même bienfait à leurs collègues sous les verrous, dès qu'ils ont espoir de le faire impunément. Or au moment où Tchang Tcheng Kin levait une armée contre les catholiques l'année dernière, livrait aux troupes impériales deux batailles sanglantes, le mandarin ayant mis aux fers plusieurs prisonniers de sa bande, on put à deux reprises, sans être poursuivi, enlever ces criminels. Ni les auteurs de l'attentat, ni les prisonniers évadés ne furent arrêtés quoique leur retraite fût parfaitement connue. Bien plus, des proclamations de Ngen Min les exhortaient à vaquer sans crainte à leurs occupations, menaçant de peines sévères quiconque les molesterait. Eh! mais les incendiaires de Yng-chan n'ont fait que répéter la même scène sur un autre théâtre! Et, les pauvres diables, on a osé leur en faire un crime, et les têtes de quatorze d'entre eux se balancent aujourd'hui doucement à la brise pour l'instruction des passants! Cette inconséquence déroute la logique simpliste du peuple! S'ils s'étaient bornés à brûler une mission catholique après avoir ouvert la prison, ils auraient chance de promener encore leur tête sur leurs épaules.

Cette justice arbitraire permet d'établir nettement les responsabili-

tés dans les événements d'hier. Chacun conclura, je pense, de l'ensemble de ces faits que, dans toutes ces crises de sauvagerie dont nous sommes périodiquement victimes, les seuls coupables, j'allais dire les principaux coupables ne sont pas dans les rangs des misérables qui promènent partout le couteau et la torche incendiaire.

(*Lettre du P. E. Beaucé.*)

Zi-ka-wei, 17 juillet 1908.

Le P. Lémour nous a donné de nouveaux détails sur le pillage de Yang-leou-wan.

Les brigands en arrivant à la sous-préfecture, allèrent droit à la prison et mirent en liberté tous les prisonniers dont 4 ou 5 condamnés à mort; puis tous ensemble ils allèrent brûler le ya-men ou maison du mandarin. Après le pillage, ils firent bombance et résolurent d'aller continuer leur œuvre de destruction à Yang-leou-wan, résidence du P. de Beauregard. C'était la belle maison fortifiée du P. Mouton. Parmi les condamnés à mort délivrés, il y avait un ancien catéchumène qu'on avait dû chasser et pour cause. Il avait entendu. Pendant que les camarades festoyaient aux dépens du mandarin, il chercha à sortir de la ville. Avant d'arriver aux portes, il fut arrêté par ses amis. « Où vas-tu? Tu ne veux donc pas venir avec nous attaquer et brûler la maison de l'Européen? — Ah! mais si! répond l'autre, et même j'y tiens absolument: je les connais, ces Européens; je veux me venger et avoir ma part du butin. Seulement, laissez-moi aller fumer une pipe d'opium; il y a si longtemps que je n'ai pu satisfaire ma vieille habitude. Ne craignez rien, je serai au rendez-vous! » On le laissa, mais au lieu d'aller dans une fumerie d'opium, il sortit de la ville, et du plus vite qu'il put, alla à la résidence avertir que les brigands arriveraient dans quelques heures, qu'ils voulaient tout brûler, etc. C'était un vrai coup de Providence. Les écoles de garçons avaient été licenciées deux jours auparavant; mais celles des filles étaient encore remplies; les Présentandines ne devaient renvoyer leurs petites filles que dans 2 jours. Elles n'eurent que le temps de prendre ce qu'elles avaient de plus précieux et d'aller se réfugier avec leurs enfants à quelque distance de là. Si bien que quand les brigands arrivèrent, ils trouvèrent la maison vide et gardée seulement par deux portiers. Ils ne firent aucun mal à ces deux hommes, mais pillèrent, brûlèrent tout le kong-sou et l'église.

Pendant qu'ils faisaient ripaille, après l'exploit, arriva un petit chef militaire avec une douzaine de soldats. Le mandarin le plus proche, averti, les envoyait pour protéger la résidence. Ils arrivaient trop tard et avec l'intention de partager le butin. Les brigands vou-

lurent tout garder pour eux. Les soldats furieux tirèrent sur eux, en tuèrent quatre, et firent 25 prisonniers, je crois. Ils les conduisirent à la ville où sur-le-champ on en décapita 20. Parmi les survivants était le catéchumène. A l'interrogatoire, le mandarin lui demanda: « Où es-tu allé quand tu as quitté la ville? — Je savais que les brigands voulaient aller tuer le Père et brûler sa maison; j'ai eu pitié de lui et des vierges qui gardaient les écoles de filles. Je n'ai pas voulu qu'on leur fît du mal. — Mais pourquoi as-tu fait cela? — J'ai été de leur religion autrefois, elle est très bonne et les missionnaires ne veulent que notre bien. Ils m'ont chassé, ils ont bien fait; je n'étais pas digne d'aller avec eux; j'étais un vaurien. — Tu as fait là une bonne action, aussi je te rends la liberté. » Telle fut la sentence du mandarin qui raconta lui-même le fait au P. Lémour. — On peut espérer que le Bon Dieu récompensera mieux encore cette bonne action.

Dès que le P. Planchais, ministre de cette section, sut le pillage, il envoya un exprès au P. Lémour, ministre du Ngan-king-fou. Le Père visitait sa section; il interrompit sa visite et revint à Ngan-king, afin de parer à tous les événements; et comme le P. de Beauregard ne pouvait plus se représenter chez lui, il envoya un P. chinois, le P. Th. Ou S. J., qui, se donnant comme marchand, s'installa au milieu des ruines, et put consoler et fortifier les chrétiens des environs.

L'affaire est portée devant le gouverneur de Ngan-king. Ç'a été d'abord pénible et les mandarins ont fait toutes sortes de difficultés pour traîner en longueur. Mais le P. Lémour ayant dû venir à Chang-hai pour une consulte de mission, ils ont eu peur qu'il ne portât l'affaire au consulat. Quelques jours après son arrivée à Chang-hai, le Père était appelé au consulat: on venait de recevoir un télégramme: « L'affaire (du P. Lémour) va se traiter immédiatement et selon les désirs du Père. Telle du reste a toujours été notre intention. » Si le P. n'était pas venu à Chang-hai, le télégramme n'aurait pas été envoyé et l'affaire peut-être pas réglée, certainement au moins selon les désirs du P. Lémour. — Il demande une assez forte somme comme indemnité. — Le P. de Beauregard l'a échappé belle; s'il avait été là, on lui aurait certainement fait un mauvais parti.

Dans le Far-West. — *(Extraits de lettres du P. de Lapparent.)*

Ou-tch'eng, 28 janvier 1908.

Encore une lettre écrite loin de ma résidence; je suis ce soir en étape à Ou-tch'eng, ce qui signifie cinq-villes, ou cinq places fortes, ou cinq murailles, je ne sais pourquoi, car cet endroit n'est qu'un

gros bourg à deux journées de chemin de Ou-yuen et à une journée de Hieou-ning. Cette fois ce n'est pas pour les âmes des autres que je voyage, c'est pour ma propre âme ; je suis allé à Hieou-ning pour me confesser et faire ma retraite, et je retourne en ce moment à Ou-yuen, ayant quitté ce matin le P. Mouton et le P. Debesse avec qui j'ai fait ma retraite. Une petite absence de 16 ou 17 jours en tout.

Je n'oublierai jamais le départ de Ou-yuen le 14 janvier, pour aller à Hieou-ning. Les jours précédents, on avait fait passer les examens de fin d'année aux écoliers et écolières et proclamé les vacances pour le 14 janvier ; la rentrée fixée au 1 mars. Distribution des prix, ou plutôt vente des prix : on avait le droit de venir acheter chez moi avec les bons points mérités aux examens, des objets, jouets, etc. J'avais trouvé dans une armoire quelques jouets, sifflets, flûtes, etc., envoyés autrefois par notre bonne maman au P. de Barrau, et puis il y avait des images, médailles, etc. Ce sont les objets de piété qui ont eu le plus de succès auprès des grands. Le premier à l'examen a choisi un chapelet et un livre de prière ; sa piété ne lui a pas nui d'ailleurs, car je lui ai donné une bille et une balle par-dessus le marché !

Alors le 14 janvier au matin on se fait ses adieux solennellement. Les enfants, les maîtres, tout cela me dit adieu comme si je ne devais jamais revenir. Le maître d'école surtout, c'est un nouveau chrétien d'une politesse exquise et d'un cœur très délicat. Ce n'est pas d'ailleurs le premier magister venu : il est *notable* de sa commune, quelque chose comme conseiller municipal. Il forme très bien ses élèves ; il tient à ce qu'ils soient très polis et aient de bonnes manières. Ce n'est pas eux qui me présenteraient un objet, par exemple une clef, un livre, d'une seule main : toujours des deux mains, c'est plus distingué. Et dès qu'on leur fait cadeau de la moindre chose, ils viennent remercier en faisant la prostration. Et au catéchisme ils doivent tous se tenir debout formant demi-cercle autour de moi, d'une façon irréprochable, les pieds se touchant : le magister y tient beaucoup. La veille de mon départ, 13 janvier, il était venu me demander la permission de me faire accompagner par les élèves, pour leur faire prendre de bonnes manières.

Donc le matin du 14 janvier à neuf heures, après les adieux solennels nous nous mettons en marche ; d'abord le porteur de mes bagages, puis moi, puis derrière le magister, puis tous les écoliers alignés par rang de taille, d'abord les plus petits, puis les grands, tous à la queue leu-leu ; puis la mule, remorquée par le plus grand élève, le premier de l'examen, celui qui avait acheté un chapelet et un livre avec supplément de bille et de balle. Je n'étais pas monté

sur la mule parce qu'il y avait un pont dangereux à traverser non loin de là.

Nous suivons dans ce bel ordre la rue qui longe les remparts, depuis la porte du Nord jusqu'à la porte de l'Est; à la queue leu-leu, ce n'est pas facile pour causer; moi je récitais tout bas les prières de l'Itinéraire, si belles et que nous récitons chaque jour en voyage; les autres gardaient le silence: c'était solennel et on était un peu ému. Arrivé à la porte de l'Est, je remercie le magister et lui dis de ne pas se fatiguer; mais il veut aller encore un peu plus loin. Alors, on franchit les remparts, on passe sous la porte, il n'y a plus qu'à descendre un grand escalier pour arriver au pont. Cette fois on s'arrêta. Aussitôt voilà le brave magister et tous les écoliers qui se mettent à genoux en pleine voie publique, sans respect humain, et me demandent ma bénédiction. Chers enfants! qu'ils restent sages en mon absence et dans leurs familles. Et puis l'on se sépare, on s'en va chacun de son côté; cette fois, on est vraiment ému,il y a bien de quoi avoir un peu envie de pleurer: ce bon maître et ces élèves qui témoignent si pieusement leur affection envers leur Père spirituel, la préoccupation de savoir si tous resteront bons pendant les vacances, tout cela vous prend au cœur. — Enfin, au revoir, à la garde du Bon Dieu et de la Sainte Vierge. — Ah! en voilà un qui réclame! Il n'a pu se mettre à genoux, c'est celui qui tenait la mule. Il vient de passer la bride à mon guide, et il se met à genoux à son tour. Une nouvelle bénédiction pour lui tout seul et « adieu, sois sage ». Et puis je passe le pont et, aidé du guide, je me hisse sur la mule pour faire les quarante-deux kilomètres que nous avons à fournir ce jour-là.

Ce guide s'appelle « Précieuse forêt »; c'est un homme bien dévoué, qui pour ce voyage, me sert non seulement de guide, mais aussi de palefrenier, de valet de chambre, de caissier, de sacristain, de servant de messe, etc., etc.... Il tient ma caisse, c'est plus sûr que si je la tenais moi-même. Exemple: ce même jour, nous arrivons à un bac; la mule refuse d'embarquer sur le bac; elle a mis un pied, mais voyant que cela remue, elle ne veut pas y mettre les trois autres, on a beau lui crier « t'ou! » qui est le grand mot pour la faire avancer, elle ne fait que ruer. Alors « Précieuse forêt » me dit: « Passez le bac avec les bagages, moi je vais prendre la mule et la faire passer à gué un peu plus haut. » Ainsi fîmes-nous; mais en débarquant du bac, voilà le passeur, un vieux païen, qui me demande de lui payer le prix du passage. « Combien? — Vingt sapèques (un sou). — Ce n'est pas cher, mais je n'ai pas de sapèques, attendez mon caissier. » « Précieuse forêt » arrive bientôt et m'in-

vite à me remettre en route. « Eh bien, et le prix du bac? Est-ce que vous ne le payez pas? lui dis-je. Le vieux demande vingt sapèques. — Oh! le vieux! Il a voulu vous voler! c'est un bac gratuit! D'ailleurs, même si c'était un bac payant, ce ne serait que dix sapèques. » Vous voyez que si c'est moi qui eusse eu la caisse, j'aurais été volé d'un sou!

« Précieuse forêt » est aussi mon professeur d'équitation. Le lieutenant Maumy ne m'avait pas appris à descendre les escaliers à pente archi-raide: alors, je me pelotonnais comme je pouvais en me raccrochant à la selle. Mon guide m'a enseigné à porter les étriers en avant le plus possible vers les oreilles de la bête et à jeter le corps en arrière comme pour faire la planche. Est-ce bien cela selon les principes de l'art? En tout cas, ainsi je me sens très solide et à l'abri des chutes.

Ah! qu'il y en a de ces escaliers ou des marches isolées! Je me suis amusé à compter pendant une heure de temps; en tout j'ai eu 1014 marches, et encore je n'y ai pas mis de malice, j'aurais pu choisir une partie de la route plus accidentée; il est vrai qu'il y en a aussi de plus plates, — et encore j'ai eu des distractions, j'ai bien pu omettre quelques marches. Mais je ne recommencerai plus à compter ainsi: c'est obsédant. Que de mérites si à chaque marche on fait un acte de charité parfaite, ce qui n'est pas impossible.

***

Ou-yuen, 29 février 1908.

Voilà le facteur! Chez vous c'est un événement quand il arrive, le facteur, et cependant il arrive tous les jours; mais ici il n'arrive que tous les 6 jours: aussi c'est un véritable événement. Mes gens qui examinent mon courrier avant de me le remettre, comme les concierges de France, tâchent de comprendre la signification de ces timbres et leur valeur; mon catéchiste, qui est un homme instruit, voyant une enveloppe bordée de noir, me dit: « Il y a quelqu'un qui vient de mourir. » Je lui explique qu'on garde le deuil longtemps — comme les Chinois eux-mêmes d'ailleurs — mais eux ce n'est que dans le costume, ce n'est pas sur les enveloppes. Voilà les communications qui commencent à se faire rapides. J'ai reçu une lettre de France en 37 jours, une autre en 39. En revanche une lettre d'un de mes voisins, Lazariste missionnaire au Kiang-si, à 150 kilom. d'ici, a mis 30 jours pour me parvenir, et une lettre que je lui avais écrite le 1er novembre 1907, ne lui avait pas encore été remise à la date du 12 janvier.

Vous voyez aujourd'hui que je ne vous écris pas en étape dans un

gîte quelconque, je suis à la ville. Entre temps je suis allé encore une fois à Tong-men, je commence à connaître le chemin et tous ses accidents de terrain et je le trouve toujours aussi joli, sauf dans quelques parties plates où l'on traverse des rizières sans poésie, mais je n'avais cependant pas encore fait ce chemin par temps de glace; c'est ce qui m'est arrivé la dernière fois. Il avait plu la veille; puis la nuit un temps clair, une lune splendide; aussi le matin tout était gelé; tout ce qu'il y avait d'eau sur les dalles du sentier ou entre les dalles était converti en patinoire. Et avec cela nos bêtes ne sont pas ferrées à glace — elles ne sont même ferrées à rien du tout — aussi elles glissaient beaucoup et marchaient prudemment à petits pas. On avait un peu froid, mais quel beau temps! d'un côté la lune très brillante qui disparaissait derrière des montagnes couvertes de neige, de l'autre le soleil qui se levait au milieu de petits nuages ressemblant aussi à des montagnes neigeuses et qui commençait déjà à nous réchauffer un peu; par devant une petite brise — ou même bise — fraîche qui vous mettait des glaçons dans la barbe; au milieu votre serviteur qui faisait sa méditation; derrière, deux jeunes gens chrétiens, qui m'accompagnaient et qui, mis en verve par cet air vif, bavardaient sans discontinuer. Bons chrétiens, d'ailleurs; la vue de cette belle scène les poussait à remercier Dieu et à faire un acte de foi. Je les entendais dire: « Quel beau temps! C'est Dieu qui nous accorde cela! » Et ils ne disaient pas cela parce que j'y étais et pour se faire bien voir de moi, car ils parlaient le patois du pays et ils ne se doutent pas que je commence à comprendre leur patois; quand ils veulent se faire entendre de moi, ils parlent le vrai chinois, ce qu'on appelle le mandarin.

En ce moment ce sont les catéchuménats: les hommes viennent passer ici 8 jours, entendre 5 catéchismes par jour sans compter quelquefois un sermon supplémentaire, assister à la messe, au chapelet, à la visite au S. Sacrement; étudier les prières, s'habituer à la vie chrétienne. Qu'on est heureux de pouvoir éclairer toutes ces âmes de bonne volonté, leur ouvrir des horizons inconnus sur l'amour de Dieu pour eux, la puissance de la Sainte Vierge... on leur donne le secret du vrai bonheur, on leur dilate le cœur. J'en ai actuellement quelques-uns très intelligents; ils comprennent que l'idéal doit s'élever au-dessus des sapèques et des poussahs. Il faut prier pour eux, afin que passant de la théorie à la pratique, ils aient le courage de brûler ce qu'ils ont adoré et de demander le baptême. Vous pouvez faire cela de chez vous.

Quant aux colis, ils viennent plus lentement que les lettres. Cependant je compte voir bientôt poindre à l'horizon toutes les mer-

veilles que vous voulez bien m'envoyer ou que la charité si affectueuse de M*** me destine. N'y aurait-il que le bien que me fait au cœur cette pensée que vous, là-bas, vous vous ingéniez pour que rien ne manque à votre « missionnaire », ce serait déjà énorme, un appui moral très puissant pour moi ; mais il y a de plus les services matériels que ces cadeaux me rendent à moi et à la mission, et qui font de vous deux de véritables bienfaiteurs, ayant bien droit à la récompense promise par N.-S. à tous ceux qui l'aident sur cette terre : « J'étais pauvre et vous m'avez vêtu, etc. » Ainsi les images annoncées auront du succès ; mon catéchiste prépare déjà sa colle et toute son habileté... Pour que vous puissiez juger de celle-ci par l'exemple le plus récent, il vient d'inventer, pour placer les harnais de ma cavalerie, un échafaudage qui servira également de catafalque pour le 2 novembre ! et comme il se plaignait l'autre jour de n'avoir pas une belle couverture d'autel pour les jours de fête, je lui ai dit : « Dilate ton cœur, il y en a une qui vient en ce moment des pays d'Occident ! »

C'est que ce n'est pas sans intérêt d'orner l'église convenablement ici, pour louer Dieu extérieurement aux yeux des païens : les deux tours blanches les attirent de loin, tous les jours il y a des visiteurs, et si l'église n'était pas tenue proprement et parée avec goût, il y aurait mépris direct de la religion catholique. Or il ne faut pas cela : « *Laudate Dominum omnes gentes !* » Ah ! qu'en Chine on comprend bien ces mots, et quel bonheur de travailler à leur réalisation ! Priez pour eux, priez pour moi...



Hoei-tcheou-fou, 22 mars 1908.

... Je suis à cinquante lieues de chez moi, en camp volant ; arrivé ici hier chez le P. Debesse, je ne sais où je serai dans deux jours, puis les jours suivants... Le 18 mars, mercredi, veille de la St-Joseph, vers 2 h. de l'après-midi je faisais un petit tour dans la maison, je regardais si le portier gardait bien la porte, puis j'allais passer à l'école pour stimuler un grand écolier qui ne sait pas encore assez de caractères, puis j'allais m'installer à l'église pour faire une bonne longue visite au S. Sacrement, ensuite me disposer à passer pieusement ma fête de S. Joseph... Oh ! c'est vrai, je faisais bien ma volonté propre en ce moment, et au fond je désirais quelque contre-temps. parce que c'est trop dangereux de faire ainsi ses petites volontés... Pan ! pan ! on frappe à la porte, le portier ouvre, et je vois arriver à grands pas un homme en costume de marche, sa tresse enroulée

autour de la tête, sa robe relevée jusqu'à la ceinture, son pantalon ficelé au-dessus des mollets, ses pieds nus, protégés seulement par des semelles de paille, son parapluie en bandoulière dans un étui de toile bleue. Il tire de dessous sa veste une lettre du P. Mouton me disant de partir le plus vite possible pour Hoei-tcheou-fou : le nouveau Père Supérieur va arriver ; il va visiter toutes les chrétientés de la contrée, le P. Mouton n'a pas le temps de l'accompagner, c'est moi qui irai avec lui... Me voilà exaucé, c'est le renversement de tous mes petits projets pour les jours suivants ; il faut décommander les rendez-vous, abandonner les écoliers à eux-mêmes, priver les fidèles de la confession et de la communion... et puis voilà la pluie qui commence. Enfin on fait les préparatifs, on fait prix avec un porteur et un guide, on prépare sa caisse de messe... Le 19 mars au matin, messe de bonne heure avant que les gens soient réveillés, puis départ avec une bonne pluie qui ne cessera pas de la journée. Oh ! le bon 19 mars ! Voyage en union avec la sainte Famille. Le guide se trompe et nous fait passer deux bacs de trop ; j'ai un parapluie et une toile cirée qui me protègent un peu, mais pas de chaussures imperméables ; il faut se résigner à avoir les pieds trempés, et avec cela il ne fait pas chaud. Nous prenons un raccourci qui fait gagner 6 kilomètres, mais quelle escalade ! Deux fortes montagnes à franchir ! A mesure qu'on s'élève il fait plus froid et voilà la pluie qui devient neige, et la petite brise qui devient grand vent. C'est beau d'ailleurs, tous ces pics qui deviennent blancs, et cette gorge sauvage, mais j'ai bien froid aux pieds. Enfin, occasion de mérites. Voilà la nuit, il devait y avoir pleine lune, mais le temps est si couvert qu'on n'y voit plus rien. Tout de même, en trébuchant, on arrive dans un petit village perdu à plus de 50 kilomètres de Ou-yuen ; il y a là un catéchumène qui a un petit oratoire et qui me cède son lit. On soupe bien vite et l'on se couche et l'on s'endort avec, dans les oreilles, le mugissement du torrent grossi par la pluie qui n'a pas cessé. Je me réveille vers minuit et regarde à la lucarne : changement de décor : une nuit magnifique, un ciel sans nuages, la lune brille... si bien que mes gens ont cru que c'était l'aurore. Dès 1 h. ½ du matin, on m'apporte du thé et des sucreries, puis une espèce de purée sucrée, c'est de la farine de nénuphar ; j'entends mes gens qui se lèvent, qui sellent ma mule... Je leur avais dit la veille qu'il faudrait partir dès le lever du soleil. A 3 heures nous étions en route. Une fois partis, le guide me dit : « Est-ce qu'il est cinq heures ? — Oh ! non, il n'est même pas quatre heures ; mais c'est bien ; plus tôt arriver, plus tôt se reposer, n'est-ce pas ? — Oui, oui ; et le temps est plus beau qu'hier. » La lune éclairait magnifiquement, pas un nuage ; toutes les montagnes

recouvertes comme d'un drap blanc; un petit vent vif séchait les dalles du chemin; mais toujours des souliers trempés, par exemple. Et puis il gèle à glace, mon parapluie et ma robe, mouillés de la veille, sont raides comme des feuilles de zinc... Enfin, on marche gaîment, le soleil arrive pour réjouir encore plus les cœurs, on dit son chapelet avec ferveur, et dès 3 heures du soir, on arrive à l'étape avec ses 54 kilomètres dans les jambes ou dans celles de la mule. L'étape, c'est Toen-ki: là, petite chrétienté fervente, jolie petite église de style chinois bâtie par le P. Mignon, on est bien chez soi.

Le lendemain, samedi, 30 ou 40 chrétiens ou catéchumènes, sachant qu'un Père est là, veulent profiter de cette bonne occasion pour assister à la messe. Quelques-uns arrivent dès 6 heures, ils attendent patiemment à la porte, en plein vent, jusqu'à 7 heures, que les autres soient arrivés; ils chantent leurs prières avec entrain... voilà des gens qui n'oublient pas leurs âmes, et qui ne craignent pas de se gêner un peu pour faire leur salut et honorer Dieu... Comme on prie volontiers pour eux et comme on s'unit à eux en disant les belles prières du Saint Sacrifice!... Mais j'en aurais trop long à raconter. Pour le moment je me repose en m'instruisant auprès du P. Debesse, et j'attends le P. Supérieur, qui arrive de Ning-kouo-fou, et alors nous nous mettrons en route.



Ou-yuen, 7 avril 1908.

... Les mois s'écoulent vite dans le joli pays de Ou-yuen. D'ailleurs j'ai dû circuler à droite et à gauche pendant deux semaines à cause de la visite du P. Supérieur de la mission. Je suis allé le chercher jusqu'à Hoei-tchéou-fou, cela m'a fait voir du pays; puis nous avons voyagé ensemble, avec arrêts ici et là, jusqu'aux limites de la mission au Sud: là je l'ai laissé, il a pénétré dans le Kiang-si pour remonter au Nord-Ouest. Il en avale, des lis, ce pauvre Père Supérieur, mais c'est sa vocation, et ses visites sont nécessaires pour aider, encourager, diriger, etc..., partout où il passe. Moi j'y ai gagné de pouvoir causer beaucoup avec lui et faire de bonnes provisions de forces jusqu'à la prochaine occasion. Le temps semble passer beaucoup plus vite quand on voyage à deux. Maintenant la campagne est magnifique; après avoir eu de beaux effets de neige au départ, les 19 et 20 mars, j'ai eu au retour de charmants effets d'azalées: les collines semées çà et là d'azalées en fleurs, au milieu de feuillages verts de toutes nuances, sapins, camphriers, etc..., sans oublier

les gracieux bambous. La plupart de ces arbres sont à feuilles persistantes, le camphrier notamment, mais celui-ci vient de pousser de nouvelles feuilles vert-tendre qui donnent envie d'en manger; et le thé aussi commence à avoir ses nouvelles feuilles qui, elles, donnent envie d'en boire. La mule ne dédaigne pas d'y donner un coup de dents en passant, puis elle boit un bon coup, dans la rizière voisine, d'eau chauffée par le soleil, l'infusion se fait dans son estomac. « La nature se renouvelle, les serpents changent de peau, disait un prédicateur populaire, n'y aura-t-il que l'homme qui ne changera pas son cœur endurci pour aimer davantage le bon Dieu? »



Ou-yuen, 4 mai 1908.

Voilà longtemps que le facteur ne m'a rien apporté. Je dis que le facteur n'a rien apporté, c'est une façon de parler, car le facteur n'apporte jamais rien: comme la poste est à l'autre bout de la ville, il ne se donne pas la peine de venir jusqu'au presbytère. Il ne lui faudrait cependant que 10 à 15 minutes pour traverser la ville, (elle n'est pas grande); il confie les lettres à son ami le sergent de ville, qui est forcé de venir faire chaque jour sa faction dans le quartier. C'est également cet honnête sergent de ville qui veut bien se charger de mettre mes lettres — celles que j'écris ou que mes gens écrivent — à la boîte du départ. Comme récompense, il n'en reçoit aucune; c'est plutôt lui qui nous remercierait, car cela l'occupe et lui donne le droit d'avoir ses entrées au presbytère, ce dont il a lieu d'être très fier.

Pour Pâques j'ai eu le bonheur de faire quelques baptêmes, le Samedi saint. Ce jour-là, à l'office, on prie tant pour les catéchumènes, et pour que l'Église voie s'augmenter le nombre de ses enfants, et pour que tous les païens abandonnent leurs idoles! En pays païen on comprend mieux et on goûte mieux ces belles prières, et le moment où l'on baptise est vraiment solennel et émotionnant. Tous les jours précédents, ceux qui devaient recevoir le baptême s'étaient préparés par une retraite sérieuse où je leur multipliais les catéchismes et les exhortations. Il y avait surtout un jeune homme de 16 à 17 ans qui était vraiment et visiblement touché par la grâce. Il se tenait admirablement à l'église et pendant les prières; il faisait des prières supplémentaires, des pénitences spontanées, comme de jeûner le vendredi saint; foi vive, contrition profonde, résolutions sérieuses: je le voyais si ému pendant mes exhortations que moi-même je ne pouvais m'empêcher de pleurer. Et cependant j'avais

beaucoup hésité avant de l'admettre au baptême. Je ne le connaissais pas assez, je doutais de sa foi, de ses dispositions ; ce n'est qu'après avoir beaucoup prié pour voir clair que je m'étais décidé à en faire un chrétien, suivant son désir. Mais pendant ces jours de préparation j'ai été rassuré et consolé. J'espère qu'avec la protection de la Sainte Vierge, qu'il a beaucoup priée pendant les jours précédents et le jour du baptême, il sera non seulement un bon chrétien, mais un vrai saint, ou un martyr. Prions pour sa persévérance.

Maintenant c'est *le mois du thé*, on ne parle plus que de cela, on ne vit plus que pour cela, pour faire la récolte du thé. Comment se fait-elle exactement ? — Je n'en sais rien encore, n'ayant pas été dans la campagne depuis quelques jours ; je sais seulement qu'on « pince » les feuilles, pour les cueillir, entre le pouce et l'index ; je sais que cela dure une douzaine de jours, jusque vers le 20 mai ; je sais que tout le monde y est occupé, hommes, femmes, enfants, les plus jeunes comme les plus vieux ; je sais que pendant cette période précieuse, où se fait la fortune des grands et petits propriétaires de thé, c'est-à-dire de la presque universalité des habitants du pays, pendant cette précieuse période c'est presque comme au nouvel an : on ne peut pas avoir de domestiques, de journaliers, de menuisiers, de maçons, de catéchumènes. Au nouvel an, ils se reposent dans leurs familles ; maintenant, c'est l'activité fébrile du thé. Les écoliers : il faut permettre à un certain nombre de retourner chez eux pendant ces quinze jours, on a absolument besoin d'eux pour le thé, leurs papas viennent les chercher eux-mêmes, comment refuser ? Riches ou pauvres, tous vont faire le thé ; c'est national. Tous ceux qui doivent de l'argent promettent de payer après le thé, quand ils auront vendu leur récolte aux trafiquants ; car actuellement il n'y a presque plus d'argent dans les familles, on a dépensé à peu près tout ce qu'on avait gagné l'an dernier à pareille époque. Ensuite les trafiquants avec leurs employés émigreront pour quelques mois dans les grandes villes où le commerce du thé est centralisé : par ici le courant est vers Hang-tcheou et Chang-hai ; et puis, quand ils auront fini leurs affaires, ils reviendront au pays pour l'hiver, vivre en marmottes et flâner en portant sous leur robe l'inséparable chaufferette.

Cependant les chrétiens ne sont pas absorbés par leur thé au point d'oublier le mois de Marie ; d'ailleurs au cas où ils l'oublieraient, vous m'avez envoyé ce qu'il faut pour le leur rappeler : le magnifique et monumental panorama de Lourdes, qui maintenant attire tous les regards dans l'église, devant l'autel de la Sainte Vierge, masquant la niche de la statue absente. La toile de fond, qui est en papier,

mais en papier très bien collé sur toile et monté sur un immense châssis, est très joliment coloriée; la basilique de Lourdes, les montagnes, tout ressort très bien. Mon adroit catéchiste que vous connaissez de réputation, a disposé par devant tous les objets en relief, piscine, autel, grille, pèlerins, une malade, une bonne Sœur; par derrière les deux grottes avec une statuette de N.-D. de Lourdes; il a collé, découpé cela très exactement, ce n'était pas facile, je n'y comprenais pas grand'chose moi-même. Quand j'ai reçu toutes ces feuilles à coller, je lui avais donné des explications vagues, aussi vagues que ma compréhension et terminées par un « débrouillez-vous » qui signifiait clairement: « Ne m'en demandez pas davantage, j'y perdrais la face. » Il n'avait pas de carton, il en a fait avec de vieux papiers superposés et supercollés. On se croirait à Lourdes. Vous pensez, si avec cela nous faisons pieusement notre mois de Marie, grâce à vous. Donc merci encore une fois.

Encore le thé: un des écoliers m'apporte une belle lettre écrite en élégant chinois; c'est un « style »... mais il a un but pratique: « Mon Père, vos vils serviteurs n'oublient pas vos bienfaits, etc., etc., etc.; vos humbles enfants, etc., etc. Aujourd'hui plusieurs de nos camarades sont allés chez leurs parents faire le thé; nous, qui restons ici, n'avons pas beaucoup de cœur à la lecture des livres, et puis c'est le mois de Marie, et puis c'est l'Invention de la Sainte Croix (daté d'hier). Si vous nous accordiez d'aller flâner un peu dehors, nous serions bien reconnaissants, mais si vous n'accordez pas, nous serons également reconnaissants... Nous inclinons la tête avec respect. » Il a fallu s'exécuter et accorder la grandissime faveur, très rare: une promenade pendant une heure. Ils sont ravis. O heureuse simplicité, bonne vie de famille!...



Ou-yuen-hien, 12 juin 1908.

Dans ma dernière lettre je vous disais que c'était le mois du thé; mais j'aurais dû vous dire aussi que c'était le mois des légumes salés, cela ne peut s'oublier longtemps, car on a un nez pour vous le rappeler. Quel parfum! Cela rappelle le magasin des subsistances à l'arsenal de Brest, où l'État fabrique la choucroûte officielle qui entre dans le menu des marins. C'est aussi un peu l'odeur de la *rogue*, appât fait d'œufs de morue, je crois, dont les pêcheurs de Lorient et ailleurs se servent pour attirer la sardine; ou encore l'odeur de cet engrais du Pérou dont les cultivateurs de Jersey saupoudrent leurs champs pour en faire sortir la pomme de terre nouvelle. Mais actuellement

ce ne sont pas des choux, c'est une espèce de *sinapis*, moutarde noire, sénevé; le grain de sénevé de l'Évangile, c'est bien cela: une graine minime, qui donne un développement magnifique comme feuilles. Tout ce qu'on a pu récolter de sénevé a été mis à sécher au soleil sur des perches horizontales, sur les toits bas, sur les crêtes des murs de clôture; à mesure que cela sèche, cela répand une odeur âcre, on peut dire que la moutarde vous monte au nez. Ce n'est pas assez séché cependant pour qu'il n'y ait plus lieu à fermentation; alors on empile tout cela dans des cuves, on y met du sel, les hommes piétinent dessus, puis on recouvre cela avec des planches et de grosses pierres, et cela donne un pénétrant parfum de choucroûte, rogue, etc...; puis l'on mange cela, c'est très fort, cela pique le gosier; on apprécie cela par exemple pendant les fortes chaleurs où l'appétit a besoin de stimulants.

Un beau jour de mai que j'admirais ces légumes salés, j'ai reçu la visite de mon voisin le commandant de place. C'est un brave homme de 57 ans, qui aime beaucoup causer. Son nom de famille est « Sapèque ». On l'appelle du terme générique de « mandarin militaire »; je ne sais pas son grade, ce ne doit pas être très élevé, pour un petit poste comme cette sous-préfecture (bien qu'elle ait plus d'étendue qu'un département français). Je l'avais déjà reçu une fois, il y a quelques mois, et alors par inadvertance j'avais commis une faute contre le protocole: à la fin de sa visite, comme il se retirait, j'avais crié aux gens, comme le veut mon *Manuel de civilité*, de faire avancer la chaise; la chaise n'avançait pas, alors je criais de nouveau: « La chaise! La chaise! » Le mandarin s'excusait, il me donnait des explications que je ne comprenais pas... Enfin parvenu à la grande porte, je me suis aperçu qu'il n'avait pas de chaise; il était venu à pied avec deux domestiques, nous sommes proches voisins, il n'y a pas 100 pas à faire. Ensuite, en relisant mon *Manuel*, j'ai vu que les mandarins militaires ne doivent pas, du moins en principe, sortir en chaise, ils ne peuvent aller qu'à cheval ou à pied. Ce manuel est très intéressant, il est intitulé: « *Quelques mots sur la Politesse Chinoise* »; le livre est imprimé à T'ou-sé-wé, mais il se trouve même à Paris, chez Guilmoto, comme aussi la *Boussole du langage mandarin* où l'on trouve toutes les formules désirables pour la conversation. Cette fois je n'ai pas appelé la chaise. La visite a duré plus d'une heure; il a demandé ce que je mange à mes repas et combien je fais de repas par jour; si j'use de bâtonnets; quel est mon âge; s'il est vrai qu'en Europe les maisons sont si propres qu'on n'y trouve pas un grain de poussière; puis la poussière nous a amenés à parler des tempêtes de poussière qu'il y a à Pékin;

alors il m'a raconté ses voyages en Mongolie, d'où le vent amène cette poussière, puis ses voyages au sud de la Chine, au Yun-nan... on a le temps d'en dire beaucoup en une heure. C'était une visite d'intimité, le commandant n'était pas en grand costume, il était nu-tête, car il commençait à faire sérieusement chaud. En lui rendant sa visite le lendemain, à pied aussi, je n'ai pas eu à faire de grands frais de toilette ni de coiffure, je n'ai eu qu'à m'armer d'un éventail comme la saison le veut, et à me faire accompagner d'un homme pour porter ma carte. Nous avons parlé religion, il reconnaît que notre doctrine a du bon, qu'elle fait pratiquer la vertu, qu'elle rend l'homme heureux... Nous arriverons peut-être au baptême si l'on prie pour lui. Il a trois garçons, l'un est déjà mandarin militaire dans une petite ville des environs ; un autre est encore au collège au chef-lieu de préfecture. Voilà tout ce que je sais du commandant Sapèque et de sa famille. Vous voyez que la croix et l'épée sont en bons rapports de voisinage. C'est intéressant tous ces Chinois, on voudrait lier connaissance avec tous pour les amener tous à aimer et à servir Dieu. Patience, patience ; et travaillons, travaillons !

J'arrive d'un voyage de trois jours au Nord-Ouest. On est venu m'appeler un soir à 9 h. ½ pour une mourante à 45 kilomètres d'ici. C'est une grande perte pour la paroisse : une excellente chrétienne, mère de famille, baptisée depuis peu d'années et dont le mari n'est encore que catéchumène. Elle est poitrinaire et déjà le P. de Barrau lui avait donné l'Extrême-Onction l'an dernier. Cette fois ce doit être fini à l'heure qu'il est. On voit rarement autant de foi, de ferveur et de courage. Pour aller plus vite et pour m'éviter la fatigue par cette chaleur, la famille me payait le voyage en chaise à porteurs : ils sont assez riches pour cela. Mais il fallait attendre les porteurs ; j'ai dit ma messe à 3 h., et nous ne sommes partis que vers 5 h. du matin. C'est agréable, la chaise, mais là-dedans je m'endors ; je ne peux plus ni penser, ni prier, ni admirer le paysage, aussi je descendais souvent pour filer en avant, à pied. La route est magnifique, souvent en corniche, avec de beaux arbres, des torrents, des arrière-plans de montagnes, et partout une verdure fraîche et propre, sans un grain de poussière ; le commandant Sapèque se serait cru dans une maison d'Europe, et cela ne ressemble pas à ses voyages de Mongolie. Moi, j'avais hâte d'arriver, je songeais à cette mourante gisant en plein pays païen, entourée de païens sauf ses deux enfants baptisés mais trop jeunes pour l'exhorter. Heureusement avec sa piété courageuse elle savait se préparer elle-même à la mort. Enfin je suis arrivé à temps vers 4 h. du soir ; elle avait encore sa connaissance, mais elle ne pouvait plus manger. On m'a donné une

petite chambre bien propre au prèmier étage, et le lendemain j'ai pu dire la messe dans la famille et donner la communion à la mourante, avec l'indulgence plénière; puis j'ai dû repartir, laissant la mourante avec sa petite fille de 12 ans qui récitait auprès d'elle les prières de l'action de grâces. J'espère que maintenant elle est au ciel où elle a reçu la récompense de sa vie méritante, et d'où elle prie pour sa famille et ses compatriotes.

J'ai reçu deux journaux « *La Croix* » où j'ai lu avec beaucoup d'intérêt les idées exposées sur l'apprentissage. En Chine je ne sais s'il y a une loi écrite là-dessus, mais je sais qu'il y a une coutume à laquelle tout le monde se soumet; aussi l'apprentissage se fait très sérieusement. Il y a, d'après ce que j'ai vu à Chang-hai et à Ou-yuen, plusieurs genres de contrats, écrits ou non-écrits, d'apprentissage; mais la règle générale et inviolable est celle-ci: aucun apprenti ne peut quitter son patron avant d'être devenu ouvrier. Comment obtient-on l'observation de cette règle? C'est bien simple: quiconque reçoit chez lui un apprenti en rupture d'apprentissage, enfui de chez son patron, est tenu de rembourser au patron toutes les dépenses faites par celui-ci pour nourriture, etc... de l'apprenti. J'ai vu le cas bien des fois à T'ou-sè-wè: dès qu'un apprenti nous quittait sans notre permission, j'envoyais la note à ceux qui lui donnaient l'hospitalité, et aussitôt l'enfant revenait. Réciproquement, ayant recueilli un jour comme apprenti menuisier, un enfant qui avait déjà fait deux ans d'apprentissage chez un menuisier, j'ai reçu la visite du patron qui a exigé de moi, ou bien que l'enfant fût renvoyé, ou bien une indemnité pour deux ans de nourriture. Peut-être que si les patrons de France s'entendaient pour ne pas recevoir les apprentis venant d'autres maisons (à moins que le patron n'ait donné son consentement) il y aurait plus de stabilité.

Il y a le système: apprendre 3 ans, aider 3 ans; c'est-à-dire, que l'on reste chez le patron pendant 6 ans. Les 3 premières années on n'est qu'une source de dépenses pour le patron, mais les 3 dernières années, celui-ci se compense par le travail que l'on est censé faire plus convenablement. L'apprenti ne touche pas un sou de salaire pendant ces 6 ans. Le patron le nourrit et le rase (les frais de barbier ne sont pas quantité négligeable au pays de la tresse), mais c'est la famille qui l'habille.

On n'est ouvrier, et on n'est reçu comme tel dans un chantier, que si l'on a été déclaré officiellement ouvrier par le patron; sinon on ne peut toucher un salaire. Celui-ci a le droit de prolonger la durée ordinaire d'apprentissage en cas de maladie, inhabileté ou mauvaise volonté.

A Chang-hai maintenant, certains patrons font signer à l'apprenti un contrat par lequel il s'engage, après sortie d'apprentissage, à travailler encore — mais avec salaire, — chez le patron qui l'a formé, pendant un nombre déterminé d'années. Et alors encore, aucun autre patron ne peut recevoir cet ouvrier, sans indemniser le premier patron. Ceci serait peut-être aussi praticable en France? Ainsi le patron, sûr de n'y pas perdre, s'occupe sérieusement de la formation professionnelle de son apprenti.

C'est comme cela en Chine; c'était comme cela chez nous, je pense, au moyen âge. Si l'on obtenait de nouveau cette solidarité et cette entente entre patrons, les apprentis ne pourraient plus être si volages. Puissent les amis de l'enfance réussir de plus en plus dans leurs beaux efforts!

Baptêmes d'adultes et d'enfants. — *(Du P. G. Gibert.)*

Lin-hoan-tsi, novembre 1907.

« Mercredi dernier, j'ai eu la consolation de clore un catéchuménat d'hommes par le baptême de treize chefs de famille, bien instruits et bien disposés. Parmi eux, il y avait un pauvre estropié, — un cul-de-jatte, s'il faut l'appeler par son nom, — qui était déjà venu l'an passé et savait couramment prières et doctrine. Traîné en brouette de son village à la résidence, — 24 kilomètres de distance, — il devait encore être brouetté de la salle d'étude des catéchumènes à l'église pour chaque instruction du Père. Ses camarades lui rendaient tour à tour et bien complaisamment ce service.

Le voilà baptisé, confirmé (il a 55 ans) et communié. Il reviendra entendre la messe, se confesser et communier trois ou quatre fois l'an, et gagnera ainsi, comme je le lui ai répété souvent, son Paradis et une bonne paire de jambes. — Et dire qu'il tardait à venir, depuis plusieurs années, parce qu'il ne pouvait marcher! Enfin, le voilà dans la bonne voie!

Il y a dans son village un aveugle, qui est son proche parent et qui n'a pas encore cédé à mes conseils pressants. Naturellement, il m'objecte sa cécité. Je lui réponds par l'exemple de mon brave « Zi-jou-liang », cet aveugle, dont je vous ai parlé plusieurs fois, qui a le plus contribué à amener la conversion de son village de Tchang-ling-wei-tsé et qui est actuellement un de mes meilleurs catéchistes. L'autre reste inerte et ne se laisse pas persuader. — Priez avec moi pour cette âme et tant d'autres. »

Octobre 1907.

« Je ne crois pas vous avoir communiqué encore une douce joie, éprouvée à mon retour au district. Durant les trois derniers mois,

les religieuses Présentandines de mon école ont fait un magnifique coup de filet, selon la comparaison de Notre-Seigneur dans l'évangile ; elles ont pris 159 petits poissons, qu'elles ont retirés des eaux croupies du paganisme pour les jeter dans les viviers du Paradis. Je veux dire, vous me comprenez, qu'elles ont baptisé 159 petits païens moribonds. Il y avait, hélas ! une épidémie parmi les enfants ; ce malheur aura ouvert le ciel à ces chers innocents. Dieu en soit béni ! »

L'Enfant en Chine.

Nombre des enfants. — Aux champs. — A l'école. — En famille.

(Du P. Bizeul.)

Parcourez nos villes, traversez nos campagnes, une chose vous frappe, c'est le grand nombre d'enfants. Vous voyez dans la rue presque tous les enfants des maisons qui la bordent ; et en comptant ceux qui sont là, vous avez à peu près leur nombre au complet. Ils aiment la vie au dehors ; ils préfèrent le grand air aux coins étroits et sordides de leurs misérables masures. Ils trouvent dans la poussière, ou la vase, ou les cailloux du chemin, matière à amusements primitifs et peu coûteux qui suffisent à leur distraction.

En hiver, leurs robes ouatées font peine à voir ; c'est un paquet de guenilles indescriptible, vraiment adapté cependant au grand exercice de culbutes de ces clowns si rarement sur pieds ! L'amour des parents saura faire des sacrifices pour payer une belle robe aux mille couleurs ou simplement toute rouge qu'on endossera les jours de fête. Quant à la culotte, grandement ouverte, elle permet au froid souvent glacial de pénétrer avec toute l'intensité désirable pour bien geler le bas du pauvre petit corps. Ceux qui résistent à l'épreuve sont évidemment vigoureux.

En été, sous un soleil torride, le moutard a bientôt fait de simplifier son costume. La tête rasée comme celle d'un bonze, robe, chemise, culotte, tout disparaît tour à tour, puisque Phébus le veut, et nos petits singes, invulnérables à ses coups, de se rouler, de s'ébaudir en se culbutant dans la poussière. Après l'épreuve du froid, l'épreuve du feu : qui y résiste est invulnérable.

C'est ainsi que s'écoulent les premières années de l'enfance.

***

La Chine est une nation où il y a beaucoup d'enfants, dit-on. Il est bon d'expliquer cette affirmation.

Est-ce à dire que pour chaque famille le nombre d'enfants soit beaucoup plus grand qu'ailleurs ? Je ne le pense pas ; laissant toutefois aux spécialistes de trancher définitivement la question.

Si en Chine on voit beaucoup d'enfants, c'est surtout parce que le *mariage* y est d'une importance majeure aux yeux des familles et des individus, et que, de plus, la *maternité* y est extrêmement en honneur.

Quand les mandarins rendent visite aux missionnaires catholiques, spécialement si c'est pour la première fois qu'ils entrent en relations avec eux, une de leurs questions favorites, et qui indique bien leur mentalité, est au sujet de la femme de leur hôte. Ils n'imaginent pas qu'on puisse, sous aucun prétexte, avoir un culte de prédilection pour le célibat ; eux, ne sont-ils pas pour la plupart polygames ? Comment cet Européen, qui n'est pas un indigent, loin de là, peut-il, de gaieté de cœur, se refuser la dépense d'une épouse ? On leur répond comme il convient. Croire qu'ils comprennent l'argument ou les arguments sur lesquels s'appuient la thèse et la loi du célibat ecclésiastique, serait de la naïveté.

Il arrive, en effet, qu'on leur fait visiter la maison. La chambre à coucher les intéresse particulièrement. Ils sont intrigués. Leur œil défiant n'a rien découvert. Ne croyez pas qu'ils se retirent convaincus. Le mariage à leurs yeux est chose trop inestimable. Toutefois, ce serait ne rien comprendre à leur mentalité que d'interpréter leur sentiment en mauvaise part.

Dès qu'un père de famille a eu le bonheur d'avoir un fils, il pense à se procurer ou à s'assurer une bru. Il n'est même pas inouï de voir deux familles amies, où s'annoncent des naissances prochaines, s'entendre et arrêter d'avance que si dans l'une naît une fille et dans l'autre un garçon, ils seront fiancés, et l'on écrira le contrat tout de suite.

Cette façon expéditive de fixer le sort de deux personnes sans les consulter est la coutume en Chine. L'important est d'avoir un conjoint. La question accidentelle des qualités de détail qui sont surtout une affaire de goût, de sentiment, d'attrait, de caractère, d'éducation, de sympathie, n'est pour ainsi dire jamais envisagée. Cela nous révolte. Nous avons tort de juger des Chinois d'après nous-mêmes. Étant donnés le milieu, l'éducation, le caractère, la tournure d'esprit, l'ignorance, le *sine affectione* de saint Paul, etc., etc., cette coutume s'explique très bien et n'a rien d'immoral. Attendre que les jeunes gens et les jeunes filles soient en âge de se déterminer eux-mêmes, comme en Europe, serait ouvrir la porte à des abus de toutes sortes, dont le moindre serait l'inconduite de toute la jeunesse, incapable de se déterminer et non moins incapable de se respecter. C'est fort intelligible de loin ; et, de près, c'est évident.

On voit assez souvent des veuves qui ne se remarient pas. Celles

qui ont un fils peuvent librement se refuser à tout nouvel engagement, malgré les instances de la famille qui y trouve un intérêt pécuniaire. Mais le plus grand nombre de veuves se remarient, si elles sont en âge de le faire.

Ce qu'on ne voit point, c'est la vieille fille. La chasteté est une fleur qui ne pousse point en pays païen, bien que bonzes et bonzesses en fassent cependant profession.

En Chine, encore, pour tous sans exception, sans crainte ni calcul, la maternité est un honneur, une joie et même une fortune. Une épouse sans enfants est désolée et est considérée au foyer domestique comme une bouche en quelque sorte inutile, à moins qu'elle ne se fasse accepter par des qualités grandement appréciables, science du ménage, du travail sous toutes ses formes, talent d'administration. Alors on adopte un ou plusieurs enfants ; c'est une coutume très répandue. On adopte même au nom des morts.

J'ai l'an passé acheté un terrain, 20 piastres. Il appartenait à un païen, mort sans enfants. La famille vendit ce terrain pour acheter à cet homme un fils qui figurât auprès de lui sur le registre de la famille, qui eût sa tablette auprès de sa tablette à la salle des défunts, et enfin qui honorât ses cendres par les superstitions accoutumées d'après le rite du culte des ancêtres.

L'épouse a-t-elle un fils? Sa position change aussitôt. Elle est aimée, respectée, soignée, estimée de ses grands-parents et de son mari. N'est-elle pas la source de tout le bonheur qu'apporte l'enfant, espoir, joie, petit dieu du foyer! A-t-elle une fille? Ce n'est pas un grand cadeau qu'elle offre aux siens, mais au moins a-t-elle eu un enfant, et il reste toujours l'espoir qu'elle ait un fils plus tard.

Assurément, la fille n'est pas en grande estime dans les familles. Elle n'y est cependant pas une intruse. Les faveurs vont naturellement au garçon qui remplacera le père, qui honorera le nom, qui nourrira ses vieux parents, qui après leur mort rendra le culte aux mânes, chose capitale pour les païens.

La fille, soit avant, soit à son mariage, quittera nécessairement la famille où elle est née et *changera de nom*. Elle ne sera donc plus qu'une sorte d'étrangère, d'après le style du pays. La nature conserve pourtant ses droits, et la fille mariée aime à revoir de temps en temps les siens. Elle est aimablement reçue par son père et sa mère, qui savent fort bien réclamer, si, dans sa nouvelle famille, on la rend malheureuse.

En somme, les Chinois désirent une nombreuse famille et plus ils ont d'enfants, plus ils sont contents, malgré le fardeau souvent bien lourd de leur entretien ; car ils sont pauvres en général.

***

S'il en est ainsi, comment s'expliquer le meurtre des enfants en Chine? Voir l'infanticide partout et ne le voir nulle part serait une double erreur. Les proclamations mandarinales, souvent renouvelées, qui le flétrissent et le proscrivent, qui menacent les coupables de peines sévères, ne sont-elles pas à elles seules une preuve évidente de son existence, sans parler des autres preuves que l'étude spéciale de la question a souvent fait valoir?

De plus l'infanticide chinois, celui qui a poussé les Missionnaires à implorer la pitié des catholiques et a fait naître l'Œuvre de la Sainte-Enfance, celui que nient les ennemis de l'Église pour pouvoir affirmer que les Missionnaires étaient des imposteurs, cet infanticide n'est pas le meurtre des enfants illégitimes, ce meurtre que la honte fait commettre, hélas, aussi bien en Occident qu'en Orient; mais probablement encore beaucoup plus en Extrême Orient qu'en Occident. Car, pour qui a vécu en Chine, sans être ni aveugle ni reclus, et qui s'est trouvé mêlé aux affaires de la population et du quartier, dans un petit pays où tout le monde se connaît, où la chronique scandaleuse a beaucoup d'éditions par jour, il est facile de constater à loisir que, si, en Europe, la déchristianisation multiplie les désordres, on y est encore bien loin de l'immoralité cachée mais réelle et, hélas, toute naturelle, des contrées païennes.

L'infanticide chinois dont on parle, c'est le meurtre d'un enfant légitime. Il nous révolte à bon droit et condamne grandement le père et la mère; il nous les fait juger dénaturés. Comment peuvent-ils y être amenés? D'abord par la pauvreté; ce sont généralement les filles qui sont sacrifiées; il faudra les nourrir pour les donner à d'autres, et l'argent reçu aux fiançailles et au mariage ne représente qu'une infime partie de la dépense qu'occasionne leur entretien. Aussi ce crime n'a guère lieu que dans les familles pauvres, dans ces familles qui connaissent, à l'état chronique, les angoisses de la faim, et où les parents entendent sans cesse leurs enfants crier famine.

Parfois, c'est la superstition qui inspire cette cruauté. On croit que dans le corps de cette petite fille se trouve un démon ou un ennemi qui revient par la métempsycose pour se venger de la famille.

Ajoutons qu'ordinairement, ce sont les grands-parents, ou des alliés, ou des amis, qui prennent l'initiative du meurtre. La pauvre mère est passive.

Sans excuser en rien évidemment l'infanticide, ces raisons font cependant comprendre comment, à côté de cette misérable coutume, peut exister chez les parents chinois un amour vrai, indiscutable pour leurs enfants, surtout pour leurs garçons.

D'ailleurs, si grand, si bruyant, si sensible, si égoïste et grossier que soit cet amour des Chinois pour leurs enfants, il ne faut pas essayer de le comparer à celui que le Christianisme a greffé dans le cœur de nos mères. Entre la nature et la grâce, entre la civilisation païenne et celle de l'Évangile, il y a un abîme sans fond dont on ignore un peu moins l'immensité quand on a vu le paganisme à l'œuvre.

***

Maintenant sans chercher le paradoxe, après tout ce que nous avons dit, à savoir qu'en Chine il y a beaucoup d'enfants, que tout le monde se marie, qu'on n'y redoute pas la maternité, je crois pouvoir dire cependant que les familles ne sont pas en réalité très nombreuses... comment cela se fait-il, est-ce vrai... est-ce explicable?

Que de choses ignorées, jusqu'au jour où la Chine aura ses statistiques ou des éléments de statistiques!

Les Chinois se marient jeunes et, relativement aux Européens, très jeunes, surtout encore en raison de leur tardive maturité; car, un jeune homme de 16 à 18 ans paraît ici à peine sorti de l'enfance. Qu'ils se marient jeunes, cela est fort sage, eu égard aux circonstances, telles que les fait, et ne peut pas ne pas les faire, cette civilisation païenne. De la sorte, tout père devient vite grand-père. Les grands-pères de quarante ans courent les rues. Le bisaïeul est loin d'être rare.

Et cependant, malgré cette multitude de poupons qui s'évertuent aux portes et se roulent dans la poussière du chemin, si l'on cherche à établir une moyenne des enfants par famille, il est très rare d'en trouver 8 ou 10. Ce nombre serait exceptionnel. Je connais une famille catholique de gens très à l'aise, riches même, grâce à la place lucrative des chefs de famille, où sont nés onze enfants. Tous vivent en bonne santé, je crois. Des filles, au nombre de *neuf*, plusieurs sont mariées et mères de famille, une au moins est religieuse. Il faudrait sans doute franchir bien des milliers de lis, pour rencontrer un toit si privilégié en filles.

A côté de ce foyer béni de Dieu, il me semble que si l'on s'arrête au chiffre de 3 ou 4 enfants par famille, enfants *vivants* bien entendu, on aura une moyenne assez vraie, pour une certaine zone sur la rive droite du fleuve Bleu, à 100 kilomètres en amont de Nankin. J'ignore complètement si elle vaut quelque chose pour une des cinquante autres parties de cet immense empire que je n'ai pas visitées.

Il ne s'agit ici que des enfants vivants. Pour avoir le chiffre total des naissances dans chaque famille, il faudrait connaître également le chiffre des enfants morts. On ne peut l'obtenir que par conjectures.

Ici la mort décime extraordinairement les petits enfants.

Les *tables de mortalité* qui ont été faites pour l'Europe, même pour l'Europe d'il y a un siècle, ne sont donc pas applicables à la Chine, elles sont trop conservatrices, elles donnent un chiffre trop fort de survivants, surtout pour la période qui précède cinq ans, époque qui est ici la plus fatale.

D'abord ne semble-t-il pas, à priori, qu'un climat tempéré comme celui de la France est plus favorable à la santé et par suite à la longévité? De plus, le confortable, s'il n'est pas exagéré, ne peut nuire à l'organisme, au contraire. L'hygiène chez les nations plus civilisées est mieux entendue et plus répandue. Sans être infaillible, la médecine est en Europe une science pratique, sérieuse, et, le plus souvent, féconde en bons résultats. Voilà certes qui, dans la balance, enlève un poids appréciable au plateau de la mortalité pour le mettre dans celui de la vie.

En Chine, le climat n'est pas tempéré. A certaines époques surtout, on passe sans transition du chaud au froid, et le nombre des malades est énorme. Il ne faut pas parler du confortable. Une seule chose contrebalancerait, c'est l'entraînement, l'endurcissement, l'habitude de la misère. Mais les nouveau-nés ont partout un plus grand besoin de confortable. L'hygiène, elle, n'existe pas ici. On imagine difficilement ce que son absence comprend de misères, trop réelles et de tous les instants. Il faut que l'accoutumance, qui nous rend tout familier, au dire de La Fontaine, ait immunisé les indigènes contre tous les genres de microbes pour qu'il n'y ait pas davantage de maladies parmi eux. Mais l'immunisation, comme la sélection, n'est-elle pas une loterie où il y a plus de perdants que de gagnants? — La médecine, enfin, est une mystification pure et simple. Avec la meilleure volonté du monde, on ne peut que la condamner comme plus nuisible encore qu'inutile. La nature est donc, abandonnée à elle-même, dans des circonstances généralement très défavorables à la santé.

Tel est le tableau, plutôt adouci, des causes nuisibles à la vie et qui contribuent grandement à augmenter la mortalité. La Chine doit donc avoir ses tables propres. Elles existent sans doute, plus ou moins officieuses et particulières, entre les mains des agents d'assurance pour la vie, qui réussissent en Chine. Je n'ai pu y recourir. D'après les tables de mortalité dressées jadis par Duvillard et Demonferrand, avant l'âge de cinq ans la mortalité est des 3 ou 4 dixièmes.

En raison de la différence énorme entre l'Europe et la Chine au point de vue hygiénique, 3 ou 4 dixièmes, c'est beaucoup trop peu pour la Chine; les chiffres de la mortalité infantile doivent y

être au moins des 5 dixièmes, c'est-à-dire que la moitié des enfants y meurent avant l'âge de cinq ans. Ce chiffre n'est pas exagéré; et même je n'incriminerais pas qui estimerait que les 5 ou 6 dixièmes des enfants n'arrivent pas à leur cinquième année.

Que voit-on d'ailleurs en vivant avec les Chinois? Les femmes catéchumènes venant étudier la doctrine à l'école des filles et amenant nécessairement les petits enfants avec elles, montrent assez comment elles soignent et nourrissent ces pauvres innocents. Les femmes chrétiennes consultent toujours le missionnaire quand leurs enfants sont malades; il sait nécessairement combien il en naît, combien il en meurt et de quelles maladies. Sa réputation de médecin est vite établie par une ou deux guérisons, dans un pays où les professionnels font si peu de cures merveilleuses; on lui apporte les enfants plus souvent même qu'il ne le désirerait. Il n'est pas jusqu'aux païens du voisinage qui, passant par-dessus les préjugés, ne recourent à lui.

De ce fait, le missionnaire qui observe peut se faire une sorte de statistique empirique et moyenne, et se rendre vaguement compte de la question, de façon que son calcul d'approximation ne soit pas sans portée.

Veut-on plus de détails encore?

Pour l'immense majorité, les enfants à la mamelle sont toujours plus ou moins indisposés, malingres, maladifs, chagrins. Ils pleurent, ils crient, on ne sait pourquoi. Ils souffrent, évidemment.

Pour les calmer, pour avoir la paix, les mères ne connaissent qu'un seul moyen, leur donner le sein. Alors l'enfant reste momentanément tranquille. Mais, outre que ce procédé n'est pas toujours applicable, il n'est, le plus souvent, qu'un palliatif. On aurait dû régler les repas de l'enfant, son sommeil, et tâcher ainsi d'équilibrer son tempérament. Or, on l'a habitué à céder à tous ses caprices. Il meurt de sommeil, et on ne le couche pas. Il s'alimente aussi sans règle, sans raison, sans besoin, vingt ou trente fois par jour, c'est-à-dire indéfiniment et à tout propos. Il arrive qu'il est continuellement malade d'indigestions; le mal de ventre trouble son repos; le sommeil est court, et le défaut de sommeil l'accable, le fatigue, l'épuise. Il a des diarrhées, des vomissements. Il est naturel que beaucoup ne résistent pas à un pareil régime, car personne n'est capable de soigner l'enfant, et l'ignorante bonne volonté de la mère finit par le tuer tout à fait.

Pourquoi la plupart des enfants sont-ils couverts de boutons et de plaies? N'est-ce pas encore une conséquence des nutritions impar-

faites, des troubles de l'estomac, de la malpropreté aussi qui n'est pas rare?

La deuxième année est-elle venue, il faut faire *vacciner* le petit. Cette coutume existe en Chine depuis un siècle environ. Mais il ne faut pas croire que les médecins indigènes suivent les prescriptions de la Faculté. En général, c'est-à-dire toujours en dehors des ports où les Européens ont des dispensaires, ils *variolisent*. Leur vaccin n'est pas un sérum préparé scientifiquement, c'est de la poudre de croûtes recueillies sur les pustules varioliques. Le plus souvent, ils la font priser par le nez.

Il arrive que cette variole parfois violente est fatale aux variolisés, qui en meurent dans une proportion respectable. Cette opération, soit dit en passant, est toujours l'occasion d'une grande quantité de superstitions.

En résumé, l'ignorance des mères, leur excès même de bonne volonté, leur maladresse, la sottise des médecins, la malpropreté, l'absence d'hygiène doivent tuer plus de la moitié des enfants. Je connais une jeune femme, assez niaise d'ailleurs, qui en a eu deux, et les a étouffés la nuit en dormant; car les parents couchent leur bébé près d'eux.

Si donc, faute de statistiques, j'en appelle à l'expérience, à cette appréciation plus ou moins juste et plus ou moins vague qui se forme peu à peu dans l'esprit après une longue suite d'observations, je serais d'avis, sans preuve mathématique d'ailleurs, que la moitié au moins, c'est-à-dire que les 5 à 6 dixièmes des enfants meurent en bas âge. Comme d'ailleurs la moyenne des enfants vivants par famille n'est que de 3 ou 4, il y aurait un nombre égal d'enfants morts! Les deux chiffres se répondent bien, me semble-t-il; car les Chinois étant fort désireux d'avoir des enfants, il est absolument impossible qu'il n'en naisse pas sept ou huit et davantage par famille, en moyenne.

Faute de données, j'ai passé sous silence les aléas de la naissance, qui est loin d'être toujours heureuse pour l'enfant et favorable à la mère. Les médecins chinois n'ont et ne peuvent avoir aucune expérience à ce sujet, puisque les mères ne sont jamais assistées que par les commères du voisinage; et que celles-ci ne savent rien, sauf aider la nature dans son cours régulier; on peut imaginer alors dans quelle proportion il doit y avoir mortalité à peu près sûre. De plus, les fièvres ne sont pas rares. Nos médecins d'Europe savent si elles se guérissent aisément toutes seules. A eux donc de déterminer quelle doit être en moyenne la mortalité des mères, si dénuées

de tout secours efficace, et, parmi celles qui se rétablissent, combien ne pourront plus avoir d'enfants et resteront épuisées.

Dans tous ces cas, le nouveau-né aussi est condamné. Nos statistiques ne semblent donc pas exagérées. Le lecteur appréciera.



Dans leur première enfance, dès qu'ils sont capables de marcher, de s'amuser, les enfants chinois font comme tous les enfants du monde, ils passent leur temps à manger, à dormir, à jouer, à remplir la rue, comme nous disions en commençant.

Ont-ils atteint l'âge de sept, huit, neuf ans, dans ces pays les uns sont à l'école, les autres à cheval sur un bœuf qu'ils font paître. Écoliers ou petits bouviers, c'est leur occupation. Parlons d'abord des seconds.

En Chine, le bœuf n'est pas un animal sacré comme dans l'Inde, mais c'est un animal noble, à cause des services qu'il rend à l'agriculture, profession noble dans une certaine mesure. Ces considérations sur la noblesse bovine ne touchent guère le paysan ; mais, les lettrés et les mandarins, ces bons pharisiens de Chine, regardent ces idées comme traditionnelles, de sorte que le bœuf à leurs yeux n'est pas fait pour la boucherie. Cela explique l'absence d'élevage. Point de troupeaux de bœufs, de vaches et de veaux. D'ailleurs les Chinois n'usent pas de lait. Serait-ce qu'ils en ont trop pris étant petits, comme il a été dit plus haut? De sorte que, faute de lait de vache ou de chèvre, si une mère n'a plus de lait pour nourrir son enfant, on achète très cher du lait condensé, du lait de n'importe quelle marque, sorte de bouillie claire composée de n'importe quoi, et l'enfant gavé de cette substance est vite empoisonné.

Les Chinois n'ayant besoin ni de lait, ni de beurre, ni de fromage — que de bonnes choses ils ignorent! — ni de viande de bœuf, il s'en suit que l'élevage n'est rien, l'élevage et toute la culture qui l'accompagne. Il n'y a ni troupeaux, ni prairies artificielles. On ne voit donc pas, comme en Occident, un enfant à la tête et à la garde d'un troupeau. Ce qu'on voit partout, c'est un gamin ou une gamine à cheval sur un bœuf. Chaque ferme, à peu près, a son bœuf ; bœuf ou buffle, selon le goût de chacun, pour les besoins de l'exploitation.

A défaut de prairie close, on fait paître l'animal dans les terrains vagues, communs et sans culture, qui servent souvent pour la sépulture, sur les montagnes où pousse le chaume, dans les marais, sur le bord des champs et des chemins.

Mais comme les champs de riz, de blé, de colza, etc., ne sont point

entourés de haies, il faut conduire le bœuf à la main. Il était tout naturel que, vu l'ennui d'aller à pied, la difficulté des passages et la fatigue, l'enfant pensât à monter dessus. Ces bœufs sont pacifiques. On les voit obéir à un enfant de sept ans; mais il y a des bouviers de tous les âges.

Pour monter sur cette bête énorme, l'enfant profite du moment où elle paît et où elle a la tête basse. Elle lui sert d'étrier. Il met le pied entre ses cornes et s'allonge sur le cou; il fait un demi-tour sur le ventre, se redresse et le voilà à califourchon! Le bœuf ne se préoccupe pas plus de son fardeau que d'une mouche. Il ne s'en inquiète même pas assez; car je voyais, il n'y a pas bien longtemps, un coursier semblable et son cavalier traverser une mare d'eau vaseuse. Le buffle aime énormément se reposer dans l'eau, y prendre le frais et s'arroser avec sa queue. Au beau milieu de la mare, la bête s'arrête hésitante et manifeste d'une façon trop évidente le désir de s'y coucher, de s'y baigner, de s'y allonger, de s'y vautrer.

Le cavalier, qui, sans doute, n'était pas novice, ne perdit point la tête; il se trémoussa, il cria, il tira sur la longe qui passe dans le nez du buffle, la secoua pour le torturer et le réveiller par la douleur, et enfin lui manifester sa présence à coups de badine. Peut-être le bœuf comprit-il qu'il avait d'autres intérêts à sauvegarder que les siens. Nous fûmes donc privés d'un spectacle qui n'eût pas été banal.

Il est très probable que de pareilles aventures, un bain forcé et bien d'autres surprises, doivent se trouver dans l'histoire, malheureusement inédite, de tout bon bouvier.

Été comme hiver, levés avec le soleil ou devançant l'aurore, ces enfants font paître le bœuf avant le déjeuner, afin que l'animal repu soit apte au travail. Le soir, vers 4 ou 5 heures, après la journée, ils conduisent encore la bête à la pâture pour qu'elle ait de quoi ruminer pendant la nuit.

L'été, l'enfant n'a pas toujours un chapeau de paille pour se garantir d'un soleil dévorant. Cela lui semble assez égal, d'ailleurs.

Pleut-il, il a un énorme chapeau de bambou, sous lequel son petit corps se cache comme sous un parapluie. Ses jambes nues prennent le frais sous la gouttière. Les mieux nantis ont une sorte de dalmatique, faite de l'écorce d'un palmier *(Trachycarpus excelsa)*, qui fournit aux paysans un vêtement imperméable. Étant assis sans selle sur l'animal, le cavalier bénéficie directement de ce puissant calorifère.

Ennemis jurés de la solitude, les gamins d'un même village se réunissent pour chevaucher de conserve ou se divertir. J'ai toujours

trouvé excessivement pittoresque, par un temps sombre et pluvieux, le spectacle d'un escadron de ces silhouettes bizarres que sont nos petits bouviers avec leur grand chapeau rond, leur dalmatique à poil de fauve, leurs jambes nues et leur buffle morne qui s'avance calme, lent et majestueux. Parfois ils sont groupés en cercle, parfois ils marchent de front, parfois ils se suivent à la queue leu-leu.

Quand le labour ne presse pas et que le bœuf n'a rien à faire, l'enfant n'a qu'à le garder toute la journée. On se réunit au pied des collines, laissant les bœufs à eux-mêmes dans des endroits où ils ne sauraient nuire. La bande joyeuse joue alors avec passion. Généralement les sauts, les courses, les exercices athlétiques ne leur sourient guère. Ils aiment le jeu de hasard où l'on gagne, où l'on perd, où la passion de l'intérêt est aiguisée, où il y a de l'émotion, où l'on se dispute. Ils ne sont pas Chinois pour rien. Les quelques sapèques reçues, trouvées, gagnées ou volées, ils les jouent immédiatement. et ils n'en désirent d'autres que pour les jouer encore, espérant toujours les doubler à bon compte.

Ces pauvres enfants sont totalement abandonnés à eux-mêmes. Les jeunes et nouveaux venus ont bientôt appris, s'ils ne le savent déjà, tout ce que la grossièreté des plus âgés peut leur apprendre. Cette école des champs et des bois est celle où se perfectionne leur éducation.

On les entend s'exercer en voix de fausset à débiter par cœur des litanies rythmées de sottises, propres à injurier à l'occasion ceux qui les mettront en colère. On les a vus se diviser en deux camps, par villages ennemis, et se lancer leurs malédictions dans un duel digne des dames de la Halle. Le camp qui le premier était réduit à *quia*, c'est-à-dire qui ayant épuisé son répertoire devait se répéter, était vaincu. Ces injures traditionnelles ne s'improvisent pas, elles s'apprennent mot à mot. Ce ne sont pas des grossièretés brutales, mais presque toujours des paroles à double sens composées par des gens d'esprit avec un certain raffinement littéraire.

Dans sa famille, l'enfant n'est pas mieux partagé. Il a assisté à tant de querelles de ménage! il a entendu tant de disputes, de paroles grossières, de malédictions! Le respect de l'enfant est inconnu.

Et cependant, chose étonnante, chose que peut seule expliquer une mentalité à part ou une simplicité primitive que nous devons renoncer à bien comprendre, les enfants qui nous arrivent du paganisme par la conversion de leurs parents, ces enfants qui sont bien ceux dont je viens de parler, qui ont gardé le bœuf et gaspillé leur jeune âge dans une sorte d'oisiveté malsaine, ne semblent pas du tout corrompus ni pervertis. Ils affectionnent les paroles grossières,

ils ne savent, pour ainsi dire, parler autrement, qu'ils veuillent rire, ou qu'ils se fâchent; mais leur conduite est rarement répréhensible et leurs mœurs sont relativement assez pures. L'ignorance absolue et l'absence complète des moindres notions capables d'élever un peu l'intelligence et la volonté les a maintenus dans le terre à terre de l'*animalis homo* pur et simple. A quel âge, à quelle époque la sève du sens moral et de la conscience monte-t-elle dans ces sauvageons? qui le dira?

Aussi bien, cette vie matérielle qui nous paraîtrait fort pénible, est-elle pour ces jeunes bouviers pleine d'attraits, du moment qu'ils ont de quoi manger et le vêtement indispensable en hiver, — car en été le moins, c'est le mieux; — et du moment qu'on ne les bat pas et qu'on ne leur demande pas un travail excessif à la maison.

Parmi ces enfants, beaucoup entre 10 et 15 ans sont employés comme petits domestiques. Ils gagnent 2 piastres par an, environ 6 francs. La ménagère leur fera deux paires de souliers et un vêtement. On leur paie les frais d'un coup de rasoir de temps en temps. L'argent gagné est pour les parents.



A côté des bouviers, les jeunes écoliers.

En Chine, beaucoup d'enfants passent par les écoles; mais beaucoup de gens ne savent que quelques caractères, sans plus; de sorte que, malgré tout, le nombre des vrais lettrés est minime.

Les propriétaires, lettrés, commerçants mettent leurs enfants à l'école pour qu'ils étudient, tenant à avoir des fils lettrés. Les ouvriers, les paysans les mettent à l'école pour apprendre quelques caractères, alors qu'ils ne peuvent rien faire autre chose; pour voir également si par hasard le bébé n'aurait pas du génie; enfin pour s'en débarrasser. D'ailleurs, quelques années sur les bancs, ce sera peut-être assez, si l'enfant n'est pas trop bouché, pour apprendre à déchiffrer plus tard soit un billet, soit un contrat, soit un avis.

L'école est donc une sorte de garderie d'enfants. On les y place très jeunes, parce que la mémoire est dans les meilleures dispositions, encore que l'intelligence ne soit pas ouverte. Ceci ne concorde pas avec nos idées, nous qui voulons que l'intelligence aide la mémoire. Mais, pour les Chinois, la mémoire n'a pas besoin de l'intelligence. La mémoire *physique* apprend pendant plusieurs années, et ce n'est que plus tard qu'on expliquera à l'enfant ce qu'il sait par cœur.

Que jeunes, les enfants soient plus aptes à s'assouplir la main pour devenir artistes en calligraphie à l'aide du pinceau, c'est assez plau-

sible; encore faut-il pour arriver à une belle écriture, un certain don naturel.

Maintenant, il ne faut pas croire que ces écoles soient bien militaires; c'est bien plutôt la cour du roi Pétaud. Malgré ce laisser-aller, ces pauvres enfants qui paraissent enchantés et conscients de l'honneur que l'étude leur offre à cause des promesses d'avenir, m'ont toujours fait grand'pitié. J'aimerais cent fois mieux être petit bouvier. Les petits Européens seraient de mon avis et déserteraient tous.

Figurons-nous ces écoliers criant à tue-tête pendant des heures des mots qu'il leur faut retenir sans les comprendre, et cela pendant des années!

Imaginons qu'ils apprennent le *Pater noster*. Les entendez-vous répéter 100 fois, 200, 300 fois, indéfiniment *Pater noster qui... pater noster qui... pater noster qui...*, comme un perroquet, dans toute la rigueur des termes? L'enfant crie à sa propre oreille les mots à retenir, et à force de les entendre, ils se gravent dans sa mémoire, comme se grave dans celle d'un chien de salon, le mot *tou tou* amicalement prononcé. Pendant qu'il étudie, l'enfant pense à n'importe quoi et regarde n'importe qui; il écoute et suit la conversation du maître, et par la porte ouverte il voit dans la rue... Mais la langue et le gosier, un gosier d'airain, ne capitulent pas.

A quoi servent trois ou quatre années d'école ainsi comprise?

Mais l'éducation vraiment digne de ce nom, n'entre pas dans les programmes, encore qu'on entende souvent les lettrés prôner la morale des Livres et déplorer que personne ne s'applique à éviter le péché.

Comme en Chine, l'étude, c'est-à-dire le succès aux examens surtout, a toujours été la porte du monde aristocratique par l'obtention d'une place dans la hiérarchie mandarinale, les paysans font toutes sortes de sacrifices si leur enfant se révèle *excellente mémoire*. Sous Napoléon, le simple soldat tiré de la charrue avait son bâton de maréchal dans sa giberne; en Chine, le petit bouvier mis à l'école peut trouver dans *son pinceau* la fortune et la gloire.

Aujourd'hui, l'instruction se transforme; mais le principe demeure. L'avenir est toujours à la littérature modifiée, aux examens modernes et aux grades qui récompenseront les succès. Les écoliers n'ont même jamais été si orgueilleux, si prétentieux, fats et révolutionnaires. En effet, le moindre gamin sachant l'anglais ou quelque autre bribe de science européenne est en avance sur des millions de vieux lettrés.

Mais ne sortons pas de notre sujet. Voyons plutôt une autre face de l'enfant qui le distingue encore.



Le Christianisme a appris aux parents qu'ils avaient charge d'âme et ce n'est point une reine de Chine qui eût imaginé de dire à son fils : « J'aimerais mieux vous voir mort que coupable de péché mortel. »

Les parents chrétiens aiment leurs enfants, avec l'aide de Dieu, qui, par sa grâce, diminue ou détruit l'égoïsme. On aime ainsi son enfant pour lui-même plutôt que pour soi-même, et on lui désire le vrai bien, c'est-à-dire les vertus chrétiennes ; de sorte que l'éducation s'impose ; les parents chrétiens ont peur que le vice ne prenne possession de l'âme de leur enfant.

Ceci pour établir le contraste, car en Chine rien de tout cela. Alors que reste-t-il ? Il reste que les parents aiment leurs enfants naturellement. Leur amour est incontestable, il saute aux yeux, il fait souvent grand tapage, mais c'est l'amour païen, l'amour égoïste, l'amour orgueilleux, intéressé, sauvage, l'amour de la lionne pour le lionceau.

Voyez ce père, cette mère vous présentant son marmot. Ce n'est pas toujours, tant s'en faut, un parangon de l'espèce. Le plus souvent il est malpropre, il a des plaies ou la gale, il est grincheux. Mais, peu importe, observez ces parents, interprétez les longs et profonds regards d'admiration et d'amour qu'ils versent à flots sur ce chérubin, ayant l'air de dire dans leur muette attitude si éloquente : « Monsieur, cet enfant est unique au monde, il est plus beau que le jour, il est plus précieux que tous les trésors, je ne le donnerais pas pour tous les empires, c'est mon bien, c'est mon œuvre, c'est ma substance, c'est moi qui vis en lui, et lui vivra pour moi et me perpétuera en revivant à son tour dans ses enfants ; ah ! Monsieur ! »

Voilà ce que je lis dans les regards muets de ce père, de cet heureux père ; et je le traduis, et ma traduction, comme toutes les traductions, ne vaut pas une sapèque, car on ne traduit pas ce qui est intraduisible.

De cet amour béat, terriblement naturel et personnel, il découle plusieurs choses de grande conséquence.

D'abord l'enfant est le dieu du foyer. Il sera souvent une source de querelles entre le père et la mère. Car si dans un moment d'impatience la maman, malgré ses adorations, gifle le petit qui a mis le désarroi dans la cuisine juste avant le repas, le père sent son cœur ému et s'oublie à son tour en maudissant l'épouse qui, déjà énervée, part tout à fait pour la gloire et est prête à avaler de l'opium, chose trop commune dans les querelles de ménage.

Que dire des disputes dont l'enfant est l'occasion quand, jouant

avec les autres marmots du voisinage, l'harmonie se trouble? Le plus grand pousse le plus petit; celui-ci tombe, les quatre fers en l'air, il rugit de désespoir. Le coupable prend la fuite. La mère de la victime se précipite; son fils doit être mort! Le fuyard est un assassin... Tout le village est sur pieds! Devant une foule qui les contemple effarée, voyez ces deux lionnes rugissantes. Auront-elles la face de rester muettes! où serait leur amour? Il faut donc, il le faut, c'est un devoir sacré, il faut que la colère atteigne au paroxysme du désespoir.

Mais, cher lecteur, épargnez-moi; ne m'en demandez pas plus. Il est plus facile de rire devant ces comédies, ces tragédies si merveilleusement terribles de la folie humaine que de les décrire.

Une autre conséquence de l'amour païen, c'est finalement l'indépendance des enfants. Tout petits, on a cédé à tous leurs caprices. Ils ont voulu téter 30 fois, 40 fois par jour, on a été à leurs ordres. Ils grandissent, ils continuent d'une autre façon; ils savent faire des scènes. On n'a la paix qu'en leur cédant. Ils ont l'âge de travailler, il faut les traiter avec diplomatie pour obtenir leur consentement. Ils fréquentent qui ils veulent; ils passent la nuit dehors; ils jouent de l'argent; ils insultent leurs parents. Combien d'entre eux se sauvent et disparaissent pour des mois parce qu'un père, à bout de patience, s'y est pris trop tard pour régenter un peu vigoureusement son misérable gamin!

Tel est en quelques traits le tableau assez commun de la famille païenne. Et cependant les Chinois n'ont pas une mauvaise nature. La plupart des enfants seraient bons si l'éducation chrétienne n'était pas chose inconnue.



En définitive, ce qui intéresse surtout le missionnaire, c'est le succès de son œuvre apostolique. En Chine comme dans l'Inde, comme en Océanie, comme partout, l'enfant est l'espoir de l'Église.

Sans être d'une race supérieure, sans avoir des dispositions intellectuelles exceptionnelles, ni une trempe de caractère digne de grands éloges, l'enfant chinois a beaucoup de douceur et de bon sens; c'est ce qui rend assez facile son éducation. Il est fort maniable si l'on sait s'y prendre, si l'on évite de le brutaliser, si l'on parle raison, si l'on peut lui témoigner de l'affection, mais une affection très froide et très ferme. Car si l'on est tendre à la façon des mères, il en abuse immédiatement et se croit tout permis. Il importe au plus haut point qu'il craigne, car son affection n'est qu'un sentiment tout superficiel, à moins qu'elle ne soit de vieille date, qu'elle n'ait été éprouvée, et ne se soit fortifiée par l'idée surnaturelle.

Les enfants sont donc admirablement disposés pour devenir chrétiens. Rien n'est attristant pour le cœur du missionnaire comme la vue de ces myriades de pauvres petits, qui souvent lui sourient dans la rue et qui restent éloignés de Dieu par la faute d'un misérable père de famille.

Ce qui retarde, empêche, gêne, stérilise, ralentit ou affaiblit l'œuvre de Dieu dans les âmes des adultes, des pères de famille surtout, ce sont les habitudes païennes enracinées dès l'enfance et fortifiées par une vie coupable de toutes les libertés, c'est le suicide de la conscience, ce sont les épines, les broussailles, le maquis des préoccupations de la vie matérielle et des louches ambitions que l'orgueil et l'amour de l'argent inspirent. C'est miracle que nous puissions encore recruter tant de catéchumènes !

Mais les enfants ! Leurs habitudes païennes ne sont rien ! leurs péchés sont-ils mortels ? rarement, sans doute, faute de lumière et de réflexion. Leur conscience n'a encore été ni formée ni déformée ; elle naît, elle ressemble à une plante qui sort de terre et qui sera ce que le jardinier la fera. L'enfant n'a point d'ambition ; point de préoccupation ; rien qui se dispute son cœur ; ni sentiment coupable, ni souci d'intérêts et d'argent. Il est tout différent des enfants de nos pays ultra civilisés. C'est un champ en friche dont les mauvaises herbes sont sans racines. Un coup de balai, et la semence pourra germer.

Les petites filles sont encore plus douces, plus intelligentes, plus soumises, plus simples. Rien d'admirable comme ces classes où les religieuses indigènes les forment à toutes les coutumes de la vie chrétienne.

Il faut entendre dans nos églises les prières chinoises récitées en deux chœurs, celui des hommes et surtout des écoliers, auquel répond celui des femmes et surtout des écolières ! Cette psalmodie si bien rythmée, si mélodieuse dans sa monotonie, si religieuse avec sa simplicité, emprunte encore aux voix d'enfants quelque chose de pur et tout angélique qui porte merveilleusement à la piété et est la véritable expression de la prière publique.

C'est ainsi que les enfants concourent efficacement à la beauté du culte et de la religion dont ils sont la consolation et le plus ferme espoir.

P. BIZEUL.

Mission du Japon.

(Extraits de plusieurs lettres)

Zi-ka-wei, 10 septembre 1908.

Le P. Boucher est au Japon pour y chercher une maison dans laquelle les Pères arrivant d'Europe, et lui-même, puissent s'établir en attendant que la question « collège » ou « université » soit réglée, les conditions étudiées, le mode d'action pour les débuts dûment considéré. Le P. Boucher reviendra à Chang-hai prendre les arrivants et les conduire lui-même à Tokio. Cela leur évitera les inconvénients toujours désagréables de l'inexpérience.



Zi-ka-wei, 25 septembre 1908.

Mardi dernier, c'était congé; dîner à Tong-ka-dou chez notre ancien P. Spirituel, le P. Platel. Le P. Boucher était là; nous l'avons entouré pendant la récréation, et vous devinez sur quoi nous l'avons interrogé et de quoi il nous a parlé. Nous étions aussi avides que vous d'avoir des détails sur son voyage et sur les futurs projets.

Voici tant bien que mal la conversation sans les interrogations et les digressions, mais rapportant fidèlement le récit que le Père nous a fait de son voyage au Japon.

Parti le 26 août sur la malle japonaise, il n'avait pas encore quitté le port de Chang-hai, qu'un jeune homme japonais, « second officier à bord », vint à lui et lui dit en Anglais: « Vous êtes bien un des professeurs de la future Université Catholique au Japon? » Étonnement du Père. — « Professeur? pas encore. Université? très future. » — Le jeune homme ajoute qu'il est catholique. Le Père l'en félicite, et la conversation continue sur ce sujet. — Il connaît beaucoup les Pères des Missions Étrangères, a été baptisé, il y a 12 ans, etc... Le Père le prie alors de lui trouver un endroit où il puisse dire la Messe; il a avec lui dans sa cabine un Monsieur qui dort toute la matinée; il préférerait être seul pour célébrer, etc...

Le jeune homme promit, et « même, ajouta-t-il, je serais heureux de vous servir la messe, comme je faisais autrefois, mais j'ai oublié les prières. — Qu'à cela ne tienne, répondit le P. Boucher, je vous donnerai un livre, et vous me rendrez service. » Mais survint une tempête; le Père fut malade et, pendant trois jours, ne put dire la Sainte Messe.

Le dimanche matin seulement, en face du Japon, à Nagasaki, il eut la consolation de célébrer, non loin des collines où furent mar-

tyrisés nos Saints et nos Bienheureux. Son servant de messe s'était confessé la veille et communia.

Pendant tout le voyage, il continua d'être très aimable et complaisant, et le Père fut heureux de l'avoir rencontré.

Ils étaient arrivés à Nagasaki, mais, avant d'aborder, il fallait recevoir la visite du service de santé. Elle eut lieu dans la matinée. Un matelot avait eu la dysentérie pendant la traversée, on voulut s'assurer que ce n'était pas un cas de choléra, et on descendit le malade seul à terre. Dans l'après-midi, un officier revint, déclara qu'on avait trouvé des bactéries et que tous les passagers devraient passer au lazaret.

Un petit steamer les attendait, et les conduisit à terre, au lazaret.

Là, on les introduisit dans des salles de bain séparées, et pendant qu'ils étaient dans les baignoires, on vint chercher leurs habits (y compris les lunettes), pour leur faire subir à eux aussi le traitement.

Deux heures après, on les rapportait et en parfait état. Chacun dut reconnaître, comme il put, son bien. Pendant ce temps, ces Messieurs se promenaient en *sandales* et en kimono, sorte de manteau japonais qui se croise par devant et laisse la poitrine assez décolletée et les jambes nues. C'était assez curieux, paraît-il.

Vers 5 h., le steamer les ramenait à bord. L'officier regarda sa montre, — il était 5 h. 9, — donna un coup de sifflet et dit : « Messieurs, vous êtes en quarantaine pour 5 jours. » Cinq jours après, heure pour heure, minute pour minute, le même officier était à bord, donnait son coup de sifflet et disait : « Messieurs, vous êtes libres ! » Le bateau pouvait entrer au port.

Pendant ces 5 jours, les passagers n'eurent pas un centime à dépenser. La Compagnie japonaise se pique de faire tous les frais, dans les cas pareils ; les autres compagnies, au contraire, ajoutent les frais pour chaque passager au prix du passage.

Tous les jours, les voyageurs pouvaient descendre à terre, se promener dans l'enclos du lazaret, très grand jardin avec colline. Du pont du bateau, ils pouvaient causer avec tous ceux qui approchaient. sans pouvoir monter. C'est ainsi que le P. Boucher put causer deux fois avec un Père Marianiste, auquel il avait écrit une ou deux lettres.

Au bout du cinquième jour, les passagers adressèrent une lettre collective au directeur de la Compagnie japonaise, en témoignage et en reconnaissance de la façon on ne peut plus « gentleman » dont ils avaient été traités.

Le P. Boucher se rendit de suite à la résidence de Mgr Cousin et chez les Pères des Missions Étrangères, puis au collège des Pères

Marianistes. Partout il fut reçu comme quelqu'un que l'on désire. C'est l'impression qui ressort de toute la conversation du P. Boucher ; partout il a rencontré des sympathies et des bonnes volontés ; partout il s'est senti en famille, selon son expression.

Les Pères des Missions Étrangères sont heureux de voir nos Pères arriver, et se mettent entièrement à leur disposition pour les aider dans les commencements, pour faciliter leur œuvre. Ils désirent cette œuvre, la disent nécessaire, et comptent sur la Compagnie pour la réaliser. C'est à nous faire peur, disait le P. Boucher, pourrons-nous répondre aux espérances qu'ils fondent sur nous ?

A Kobé, le P. Boucher vit Mgr Chatron. Sa Grandeur n'était pas à sa résidence épiscopale, mais dans une autre petite résidence, en dehors de la ville. Le Père y alla, et Monseigneur voulut le ramener lui-même en ville, le soir.

De Kobé, le Père se rendit à Tokio, en chemin de fer, en compagnie du P. Marianiste auquel il avait parlé du pont du bateau, pendant la quarantaine, et qui lui avait dit qu'il passerait à Kobé, tel jour, en se rendant à Tokio.

Arrivé à la Capitale, il se rendit à la résidence archi-épiscopale où Sa Grandeur Mgr Muzabure le reçut avec la plus grande bienveillance.

Le Père fit connaître le but de son voyage : d'abord prévenir Sa Grandeur, et les PP. des Missions Étrangères, non officiellement, puisqu'il n'avait rien reçu pour cela, mais au nom de la Compagnie, puis préparer l'arrivée des Pères partis d'Europe et louer une maison où ils pourraient descendre et s'installer, au moins provisoirement, en arrivant à Tokio. « Nous avons votre affaire, » lui répondit de suite Monseigneur, et il lui parla d'une maison située dans le quartier de l'Université, la mettant entièrement à sa disposition. Cette charité montre un peu l'accueil qui a été fait au Père. Avant de se décider il demanda à attendre un peu. Le lendemain, il acceptait l'offre et les conditions, sûr de faire plaisir à Monseigneur, sûr aussi que les Pères seraient heureux de se trouver, dès leur arrivée, en plein milieu étudiant et ratifieraient son choix.

Cette maison servait autrefois de pension. Les Pères des Missions Étrangères y recevaient un certain nombre d'étudiants. Elle comprend d'abord le bâtiment des étudiants, avec salles, chambres d'étude pour les élèves, et des petites chambres pour les surveillants, puis, à côté, la maison des Pères, avec deux chambres au rez-de-chaussée et deux autres au premier étage. Il y a une petite chapelle. Deux Pères seulement peuvent habiter là. Le Père Rockliff et le P. Dalhman s'y installeront. Je saurai trouver une petite chambre dans le bâti-

ment des étudiants, dit le P. Boucher, et l'espace ne m'y manquera pas.

Mais l'installation est et ne pourra être que provisoire. Si jamais on veut construire, impossible de le faire en cet endroit ; l'enclos est entouré, d'un côté, par un cimetière et, de deux autres, par deux grandes avenues.

Du reste, il ne s'agit pas encore de bâtir, et quand nous avons posé la question : Que ferez-vous ? le Père nous a répondu : d'abord, je n'en sais rien, puisque je n'ai encore rien reçu ; puis il faut apprendre le japonais, étudier le pays, se faire connaître, et après ??

Mais n'est-ce pas merveilleux que le Bon Dieu lui ait fait rencontrer tant de sympathie, et facilité ainsi la mission un peu délicate qu'il remplissait, dès son arrivée au Japon ?

A Tokio, le Père alla visiter le grand collège des Marianistes. Là encore il trouva sympathie, conseils, renseignements qui lui furent très utiles. Les PP. Marianistes désirent aussi, de tout leur cœur, l'Université, ils ont reçu l'ordre de leurs Supérieurs de seconder nos Pères le plus qu'ils pourront.

A Nagasaki, Kobé, Tokio, le Père est toujours descendu chez les PP. des Missions Étrangères. Il n'a cessé pendant toute la conversation de nous dire la charité, la cordialité avec laquelle il a été partout reçu. Les Pères parlaient simplement de leurs œuvres, de l'Apostolat au Japon, de leurs difficultés. Le Père parlait de la Chine, du mouvement de conversions qui s'y fait sentir un peu partout, etc... On se sentait vraiment en famille.

Du reste, c'est la même impression, que le P. Payen et le P. Gauthier ont rapportée de leur voyage. Aussi, ajoutait le P. Boucher, c'est en toute vérité que j'ai écrit à Mgr Mazabure pour le remercier du fond de mon cœur, parce que partout, au Japon, je me suis vraiment senti en famille.

Le Père est rentré à Chang-hai dimanche dernier, 20 septembre. Pendant la traversée, il n'avait plus eu son servant de messe ; aussi dut-il dire la messe tout seul.

Notre-Seigneur avait béni son voyage ; il en était tout heureux, et nous, avec lui, à la fin de la récréation.

La démarche qu'il a faite là-bas, au nom de la Mission, a touché les Pères des Missions Étrangères et aidera beaucoup les Pères dès leur arrivée.

On les attend ici, à Chang-hai, vers le 10 octobre, ils ne resteront que 24 heures, le temps de l'escale. Pourrons-nous les voir à leur passage ?



Zi-ka-wei, octobre 1908.

13 octobre. Vendredi dernier, sur la demande du F. Bidelle, le R. P. Boucher est venu donner l'exhortation aux scolastiques. Ç'a été une surprise et une joie pour tous. Notre ancien P. Recteur a pris comme sujet les *Règles des Missionnaires;* il en a lu quelques-unes, les a commentées en parlant du Japon. Il a aussi ajouté quelques détails complétant ceux que je vous ai donnés, il y a 3 semaines.

La 1re règle lui donna de nouveau l'occasion de recommander aux prières de tous « *tres primi Patres in Japoniam navigantes. ut apta Dei instrumenta esse possint.* » Cette règle vaut pour tous les missionnaires, pour la Chine comme pour le Japon « *sint instrumenta conjuncta* », mais elle a une application bien spéciale pour les trois missionnaires japonais, à cause des difficultés qu'ils pourront rencontrer, de l'importance de l'œuvre qu'ils vont établir et des résultats qu'on attend de cette œuvre.

Et il répéta ce qu'il avait déjà dit à Tong-ka-dou: Au milieu des consolations que nous procure l'établissement d'une œuvre de la Compagnie au Japon, des facilités et des sympathies que nous avons rencontrées, il y a aussi une pensée plutôt effrayante: Pourrons-nous faire les grandes choses que les PP. Missionnaires attendent de nous là-bas, et réaliser les espérances du Souverain Pontife et de la Compagnie? — Nous avons donc grand besoin de prières, vous nous aiderez.

Règle 2. Il ne savait pas encore dans quelles conditions les Pères étaient envoyés au Japon. Mais, dès leur arrivée à Tokio, ils descendraient chez Mgr Muzabure. Sa Grandeur tient absolument à les recevoir et à les garder pendant les huit premiers jours au moins de leur séjour au Japon, pour bien montrer à tous sa joie de voir les Pères arriver et s'établir au Japon.

Règle 3. Avis à tous ceux qui se sentiraient appelés à la Mission du Japon; ils devraient, comme la règle le demande, exposer leurs désirs au R. P. Supérieur. Ils pourraient espérer être exaucés, plus heureux que certains Pères qui ont demandé, il y a une trentaine d'années, les Missions du Japon, et se sont arrêtés en Chine, parce que le Japon n'était pas encore ouvert à la Compagnie, tel le P. Grillo.

A ce propos, le P. Boucher nous a raconté que la Mission du Japon a été confiée à la Compagnie, au moins pendant quelque temps. C'était vers 1853. Mgr Forcade, Vicaire Apostolique du Japon, se rendant à Rome pour demander des auxiliaires, s'arrêta

à Chang-hai et conféra longuement avec le P. Brouillon, Supérieur de la Mission du Kiang-nan; il voulait les Jésuites au Japon; il laissa même au P. Brouillon une lettre dans laquelle il le nommait son Vicaire Général. L'affaire en resta là, et Mgr Forcade arrivant à Rome fut nommé Vicaire Apostolique de la Martinique (si je ne me trompe pas), puis Archevêque d'Aix, en France.

Quand le P. Boucher est arrivé au Japon, le P. Evrard, un des plus anciens Missionnaires des Missions Étrangères, lui a dit, après avoir appris le but de son voyage: « Voilà 20 ans, mon Père, que vous devriez être installé au Japon. » Et il raconta comment lors d'un voyage scientifique au Japon du P. Heude, directeur du Musée de Zi-ka-wei, il avait longuement parlé avec le P. Heude, de la possibilité et des conditions de l'établissement de quelques Pères Jésuites venant de Chine ou de France, au Japon. Ils avaient même arrangé entre eux deux, un plan. Fut-il soumis aux Supérieurs? Je ne sais. Ce qui est certain, c'est que les Supérieurs du Kiang-nan, débordés par les œuvres, ne pouvant subvenir à tous les besoins de leur Mission, n'ont jamais eu la pensée d'accepter de nouvelles charges. Du reste, les plans de deux simples Missionnaires ne les engageaient à rien.

Règle 4. Le but de la Mission? — Comme je l'ai déjà dit, le P. Boucher ne savait encore rien.

Le P. Boucher nous parla encore de la charité des Pères des Missions Étrangères qui désirent avant tout que l'œuvre du Bon Dieu se fasse, de leur vie dure et bien édifiante à cause des privations qu'ils s'imposent pour pouvoir faire un peu plus de bien. — Il recommanda spécialement l'œuvre des écoles qui n'existe guère au Japon, parce que les ressources manquent; à cause aussi des exigences et des règlements du gouvernement pour les écoles. Cette œuvre est pourtant capitale pour l'avenir du Christianisme au Japon.

Enfin, après nous avoir lu une page de M. Pagès, quelques traits de courage des anciens martyrs japonais, il dit que les Japonais actuels gardaient le même esprit chevaleresque pour leur Empereur. Il termina son exhortation en nous recommandant de prier beaucoup et de demander souvent avec ferveur ce que l'Église fait demander dans l'Oraison de la Messe, pour la Propagation de la Foi: « Mitte, quæsumus, operarios in messem tuam et *da eis cum omni fiducia loqui verbum tuum*, ut sermo tuus currat et clarificetur, et omnes gentes cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum. »

Tels avaient été aussi les derniers mots du *triduum* qu'il nous donna avant la fête des SS. Apôtres Pierre et Paul.

Depuis son retour du Japon, en attendant l'arrivée des Pères, le

P. Boucher a donné la retraite aux Mères Auxiliatrices de Zi-ka-wei; puis il a préparé le voyage et la future installation à Tokio, fait quelques achats, comme literie.

Détail intéressant: il a reçu de généreuses aumônes de la part de plusieurs familles chrétiennes chinoises de Chang-hai pour la Mission du Japon.

Lettres du P. Joseph Dahlmann à son R. P. Provincial.
(*Extrait des* Mittheilungen).

Rome, le 5 septembre 1908.

Avant notre départ de Rome, je m'empresse de vous envoyer un dernier adieu et de vous recommander l'œuvre importante qu'il s'agit désormais de mettre en train. Le travail, Dieu aidant, a déjà commencé à Rome, par la remise des trois lettres qui introduisent de nouveau la Compagnie au Japon. La première et la principale est du Cardinal-Préfet de la Propagande; elle est en latin et adressée à l'archevêque de Tokio. Deux autres lettres nous ont été confiées par le Cardinal Secrétaire d'État; l'une, en français, pour l'archevêque; l'autre, en anglais, pour le Ministre des Affaires étrangères de Tokio. Dans ces trois lettres il est expressément déclaré que nous allons au Japon en vertu d'une mission directe du Saint-Père, et que le désir de Sa Sainteté est de fonder un grand Institut où seront avant tout cultivées les études philosophiques. Vis-à-vis de l'archevêque, il est dit sans ambages que l'action de la Compagnie au Japon ne doit pas se restreindre à cet Institut, mais s'étendre encore à tout l'ensemble du « *ministerium sacrum juxta normas ecclesiasticas et Societatis leges particulares.* » En d'autres termes, la Compagnie, comme telle, avec toute son action, est, par cette double lettre de créance de la Propagande et de la Secrétairerie d'État, introduite dans la hiérarchie de l'Église japonaise. Notre Très Révérend Père Général est on ne peut plus satisfait du contenu de ces lettres. De cette façon est créé pour nous, sans territoire, un terrain légal et canonique solide.

Quelques mots seulement sur notre séjour à Rome. Nous sommes arrivés d'Insprück dans la Ville Sainte le 25 août. Le lendemain, le P. de Lassberg nous conduisit au P. Général, à Mondragone. Un accueil cordial nous attendait à la *Curia*, et Sa Paternité fit tout pour fêter, dans la personne du premier supérieur de la nouvelle mission japonaise, le Père Rockliff, récemment nommé, la réouverture de l'ancienne mission du Japon. Ce fut réellement, dans sa modeste simplicité, une belle fête. On pouvait trouver là, réunie en esprit, la Compagnie tout entière. L'enthousiasme pour le Japon est resté,

à travers toutes les tempêtes, un bien commun de la Compagnie. Aussi la joyeuse fête de Mondragone fut-elle la première expression de l'intérêt que prend toute la Compagnie à la renaissance de notre Société au Japon.

Le soir, nous retournâmes à Rome, en compagnie de Sa Paternité, afin d'obtenir pour les jours suivants, les audiences nécessaires. Le 27 août, le P. Général nous conduisit chez le cardinal Gotti. Le cardinal exprima sa joie de ce que la Compagnie pouvait rentrer au Japon. Il fait, dans sa lettre, mention formelle de saint François-Xavier, « *inclytae Societatis Jesu ornamentum fulgidissimum, qui primus Evangelii lumen ad Japonicam regionem attulit in eaque catholicam societatem instituit.* »

Le 28 août, nous eûmes une audience du Saint-Père, d'abord le Père Général seul, puis nous deux avec lui. Le Saint-Père fut plein de bonté, nous assura de sa particulière sollicitude et nous recommanda instamment le culte des études philosophiques.

Le 29 août nous amena à Castel Gandolfo, auprès du cardinal Secrétaire d'État, qui s'entretint avec nous, en anglais, de la manière la plus amicale et nous promit tout son appui. Après la remise des trois lettres au P. Général, le but principal de notre séjour à Rome était atteint.

Sa Paternité avait écrit de sa main une longue Instruction spéciale et détaillée « *pro primis Patribus in Japoniam profecturis.* » Elle porte, ainsi que les trois lettres d'obédience remises à chacun de nous, la date du 31 juillet. Voici notre *status*: P. Rockliff, *Superior et Procurator;* PP. Boucher et Dahlmann, *Consultores.* Pour ce qui concerne le voyage, des mesures particulières ont été prises. Nous avons eu mainte occasion de traiter la chose avec Sa Paternité autant que le permettaient les circonstances présentes. Les décisions fermes ne pourront être prises que sur place, quand nous aurons vu les choses par nous-mêmes. Le P. Général nous a fourni d'avance un viatique suffisant pour la première année. Notre petite communauté peut compter aussi, pour les deux années suivantes, sur un subside fixe. En attendant, l'occasion nous est offerte de tourner les yeux vers l'Europe et l'Amérique, pour obtenir, par l'intermédiaire de nos Frères, de plus amples secours. Herder a déjà mis à notre disposition un beau fonds de bibliothèque, en nous offrant gratuitement, au choix, cinq cents volumes de sa librairie. Je lui avais demandé s'il était disposé, littérairement parlant, à prendre part à notre œuvre; il a répondu poste pour poste par cette offre généreuse.

A bord de la « *Princesse Alice* », 10 octobre 1908.

Nous en sommes, de notre voyage, à l'étape de Hong-kong à Chang-hai. Depuis le jour de notre départ, nous avons été favorisés par le plus beau temps, jusqu'aux « Portes de fer » de Hong-kong. Même cette dernière étape commença par un temps merveilleux. Mais il devait y avoir un subit changement de décor. Dans l'après-midi du 5 octobre, les lames devinrent de plus en plus hautes et les mouvements du navire augmentèrent d'amplitude. Beaucoup de passagers se trouvaient déjà incommodés pour les raisons que l'on connaît. Le P. Rockliff et moi, nous nous sommes vaillamment comportés. Sans nous en douter, nous nous trouvions déjà pris dans un typhon ; c'est-à-dire que de simples mortels comme nous n'en devaient rien savoir. Dès midi, les machinistes avaient été prévenus de se tenir, eux et leurs machines, prêts à lutter contre l'élément. Comme me le disait plus tard le capitaine, il n'eût pas été difficile d'échapper au typhon en retournant à Singapour ; mais un vapeur qui porte la malle doit aller de l'avant, et un colosse comme le nôtre ne fait pas demi-tour devant la tempête. Il peut l'affronter et tenir bon.

Le soir, l'inquiétude et le malaise régnaient partout. Nous voyions, à certains préparatifs, que l'on craignait pis encore pour la nuit. Nous nous trouvions bien, le P. Rockliff et moi, et nous gagnâmes bientôt nos cabines. Mais la chaleur y était terrible. A cause de la mer toujours plus démontée, on avait déjà fermé tous les sabords. Je me levai à trois heures et demie et montai sur le pont. Il faisait relativement calme, malgré la hauteur des vagues et une brise carabinée. On pouvait encore s'y faire. Je m'installai dans un petit coin et commençai ma méditation, mais en me cramponnant, par précaution, à la poignée de fer d'une manche à vent. Tout à coup le vent se mit à souffler avec fureur, et les premières vagues balayèrent le pont, pourtant très élevé. De sinistres balancements commencèrent : impossible pour moi de rester au grand air. Je me rendis au fumoir ; il était grand temps, car, même là, on ne pouvait garder son équilibre et il fallait user de tous les artifices pour se mettre à l'abri dans un petit coin rembourré. Il pouvait être quatre heures et demie. Une heure suivit qu'il est impossible de décrire. C'étaient des sifflements, des hurlements, des gémissements, des grondements de tonnerre, sans parler des soubresauts du navire ; enfin, dans tous les coins, un craquement et un rugissement continus.

Entre cinq et six heures, l'ouragan atteignit son paroxysme. Le vaisseau faisait des embardées comme s'il eût voulu basculer. On entendait encore travailler les machines et rouler les hélices. Nous

étions en plein centre du typhon. Soudain les machines cessèrent de fonctionner: le colosse était tout simplement abandonné à la direction du vent. Il eût été inutile de lutter contre la fureur des trombes d'eau.

Dans l'intervalle, la salle à manger, où se trouvait le P. Rockliff, avait été le théâtre d'une petite scène de terreur. D'énormes paquets de mer s'étaient précipités tout à coup par les portes ouvertes. On eût dit que l'élément s'était déjà rendu maître du pont. La situation n'était pas mauvaise à ce point. Une vague formidable s'était abattue sur le pont et cherchait une issue. Vite on ferma les cloisons de fer, et tout danger avait disparu. Mais dans les cabines les lourdes malles dansaient d'un coin à l'autre. Les objets plus légers flottaient sur l'eau, qui avait également envahi les cabines. Malgré tout, l'apparence était plus terrible que la réalité! Avec une merveilleuse puissance notre vapeur bravait l'ouragan. Il avait beau être jeté de ci de là, le colosse reprenait l'instant d'après tout son aplomb. Rien ne pouvait lui faire perdre pour longtemps l'équilibre. On sentait que le magnifique bâtiment était à la hauteur de la situation. Je restai trois heures au fumoir et laissai la tempête assouvir sa rage. N'éprouvant ni angoisse, ni inquiétude, je récitai mes petites heures et l'Itinéraire. Avant comme après, j'ai été indemne de tout malaise.

Il était maintenant huit heures et demie. On remarqua que la violence terrible de l'ouragan avait légèrement diminué. Nous avions franchi heureusement le centre du typhon. Mais, malgré tout, les vagues restaient assez hautes et nous ne savions pas si nous ne serions pas ramenés une seconde fois vers le centre. A dix heures, on put se risquer à reparaître sur le pont. La tempête avait laissé des traces. L'échelle d'artimon était en ruines, la balustrade du pont était toute faussée d'un côté, les supports de la voilure en partie brisés, le lourd capot d'une manche à vent arraché et une chaloupe de sauvetage jetée par-dessus bord. C'est en première classe que le spectacle était le plus lamentable. Un splendide piano avait été disloqué et ses débris dispersés dans tous les coins. Bien que, dans l'ensemble, les dégâts soient peu importants, on les a estimés cependant à 20,000 marks.

L'ouragan continuait toujours. Mais ce fut un grand soulagement quand, malgré le vent et les lames, les machines, vers onze heures et demie, se remirent à fonctionner et les hélices à creuser leur chemin. Le bruit des hélices nous annonçait que le plus difficile était passé.

Nous n'avons pas cessé de nous trouver bien tous les deux. Aussi, lorsque, le 6 octobre, à dix heures du soir, nous entrâmes dans le

port de Hong-kong, je remerciai Dieu de nous avoir permis, dans sa bonté, de faire face au mauvais temps. Le lendemain, de bon matin, parut un Père des Missions Étrangères, pour nous conduire à la procure générale locale, où nous trouvâmes le plus cordial accueil. Dès les premières heures du 10 octobre, notre vapeur reprit sa route vers Chang-hai. Nous serons à Yokohama le 18.

Il a été pourvu à un abri provisoire. Pendant les huit premiers jours, nous serons les hôtes de l'archevêque, chez qui la petite expédition est certaine de trouver une réception amicale.

Réception à Zi-ka-wei des Missionnaires du Japon.

Zi-ka-wei, 14 octobre.

Nous avons craint pendant quelque temps, que les Pères ne pussent pas s'arrêter à Zi-ka-wei, au moins aussi longtemps que nous l'aurions désiré. Grâce à Dieu, nos craintes ne se sont pas réalisées. Dimanche matin, 11 octobre, à 3 h. la malle allemande arrivait en rade de Ou-song. Le P. Boucher et le F. Le May étaient allés au devant des Pères sur le *Bremen*, petit bateau de la compagnie qui fait le service entre Ou-song et Chang-hai. — Le R. P. Rockliff et le P. Dahlmann dirent tranquillement leur messe; le P. Boucher, devant s'embarquer le lendemain, retint sa cabine; et à 8 h. ½ ils quittaient Ou-song. Vers 10 h. ½, ils étaient à Chang-hai, descendaient quelques instants à Yang-king-pang, puis avec le P. Arnaud montaient en tramway et arrivaient à Zi-ka-wei, vers 11 h. ½.

Au dîner, fête, *Deo gratias*, naturellement. Le réfectoire avait été très artistement décoré « à la japonaise » par le P. Bidelle, aidé de quelques autres scolastiques et du F. Wang. Au fond, derrière les premières places, on avait couvert le grand crucifix d'un voile blanc, sur lequel était piqué un écusson aux armes de Pie X, entouré de quatre drapeaux: japonais, américain, allemand, français; sur les murs, des écussons très simples entourés de bambous et portant chacun le nom d'un de nos Martyrs japonais; au plafond, le long des murs et traversant la première partie du réfectoire, des guirlandes de lanternes japonaises et de petits drapeaux japonais; — au milieu du réfectoire, le piano et, entouré de fleurs, un tableau de S. François Xavier; enfin, aux pieds de S. François Xavier, dans un massif de fleurs, une carte en relief du Japon (œuvre du P. Chevestrier), avec les noms des villes, où nos martyrs endurèrent la mort, et où leurs successeurs devront passer. Tout, comme vous le voyez, dans cette décoration était symbolique et avait sa raison d'être.

Le R. P. Rockliff était à la droite du R. P. Supérieur, le P. Dahl-

mann à la gauche du R. P. Recteur, le P. Boucher près du P. Rockliff.

On entendit d'abord un morceau de piano (P. Vanara), avec accompagnement de violon (P. Horan). Puis le P. Kenelly lut une poésie anglaise du P. Doherty; le P. Ancel chanta une délicate chanson: réponse aux trois questions que firent les vieux chrétiens japonais aux missionnaires qui revinrent les premiers au Japon: « Sont-ils amis de Rome? Aiment-ils la Ste Vierge? Sont-ils vierges? » — Le P. Schérer célébra en allemand les trois nouveaux envoyés de la « Stella Matutina » de Feldkirck qui comptait présents à la fête quatre de ses anciens élèves, le R. P. Rockliff, le P. Dahlmann, le P. Storr (ministre de Tsong-ming) et le P. Schérer lui-même, tous les quatre condisciples.

Après le P. Schérer, le P. Rossi nous dit en vers latins une révélation qu'il avait eue: S. François Xavier lui était apparu et lui avait dit sa joie de voir la Compagnie rentrer au Japon, et en même temps lui avait montré les fruits que feraient là-bas ses trois premiers successeurs. Vint ensuite une pièce du P. Haouisée, chantée par le P. Henry; en voici un extrait:

Aux nouveaux Missionnaires du Japon. *(Spécialement au P. Boucher.)*

La brise enfin est revenue,
Vous pouvez dès lors traverser;
. . . .
Tout comme jadis dans la Grèce,
Saint Paul prêchant aux Athéniens
Vous montrerez que la Sagesse
Peut briller au front des Chrétiens.

Les martyrs en longues phalanges
Ont prié Dieu dans leurs tourments;
Leurs désirs reçus par les Anges
Sont montés comme un pur encens.
Leur sang pourpré, belle semence,
Va féconder tous vos labeurs,
Et l'on verra jaunir, immense,
Une belle moisson de fleurs!

Vous que nous avons eu pour Père,
Vous partez pour d'autres labeurs,
Mais vous serez encor, j'espère,
Le trait-d'union de Missions-Sœurs.

Vous avez, je crois, à la messe
Pour le Japon longtemps prié:
Mais Dieu vous rend avec largesse
En vous faisant son envoyé.

Allez jeter la bonne graine;
La glèbe fume encore un peu.
Le Christ attend, l'amour entraîne,
Allez, les Semeurs du Vrai-Dieu!

Nouveau morceau de piano (P. Vanara), suivi d'une poésie plus longue du P. Guimbretière, claire, vibrante, aux idées enlevantes, qui fut très applaudie. Elle avait pour titre « *A l'avant-garde* » et était surtout adressée au P. Boucher, toujours jusqu'ici placé aux avant-postes... Enfin, pour terminer, le chant à la Compagnie.

Le P. Haouisée allait lire le *Martyrologe*, quand le R. P. Rockliff se leva et remercia tout d'abord le R. P. Supérieur, le R. P. Recteur, tous les Pères, tous les Scolastiques et les Frères; puis il s'excuse de parler en anglais, non en français, qu'il comprend mais parle difficilement. Il dit alors sa joie et sa reconnaissance d'avoir trouvé dès son arrivée à Chang-hai et à Zi-ka-wei des cœurs si fraternels. « C'est le bonheur dans la Compagnie, quelque part qu'on aille, de toujours rencontrer des cœurs aimants et fraternels; je l'ai senti partout où je suis passé, en Amérique, en Angleterre, en Allemagne, en Italie... Nous étions sûrs de trouver la même chose ici à Zi-ka-wei; d'autant plus que le T. R. P. Général lui-même nous l'avait assuré, ajoutant: « Si, ce qu'à Dieu ne plaise, votre œuvre ne devait pas réussir, vous êtes sûrs d'avance de trouver refuge et hospitalité fraternelle chez les Pères français de Chang-hai. » Des applaudissements montrèrent que le T. R. P. Général ne s'était pas trompé en comptant sur les missionnaires de Chine.

Le Père parla ensuite de la joie ressentie par toute la Compagnie à la nouvelle que des Pères partaient pour le Japon, travailler dans cette terre ouverte à la foi par S. François Xavier, fécondée par le sang de tant de nos Martyrs. « Je puis en parler pertinemment, au moins pour les provinces que j'ai parcourues, et je sais qu'il en est ainsi partout, car de partout nous sont venues des lettres avec des promesses de secours et de prières. Ces prières de toute la Compagnie et les mérites de nos Saints feront notre force et notre courage; pour le moment ils nous donnent courage et espoir pour commencer l'entreprise nouvelle et difficile qui nous est confiée, quel qu'en doive être le résultat. »

... Le Père termine en recommandant très instamment aux prières

de la Communauté les trois premiers envoyés du Japon et leur œuvre, qui, comme toutes les œuvres du bon Dieu, a plus besoin des secours surnaturels que des moyens humains.

Le R. P. Supérieur se leva et d'un mot promit au nom de tous les Pères de Zi-ka-wei, et aussi au nom des Pères de toute la mission de Chine, aide et prières pour les Pères et la mission du Japon. Puis le P. Haouisée commença le *Martyrologe*: « Au Japon, la glorieuse mort des Bx Camille Constanzo et Augustin Ota, etc... » La fête se terminait bien ; ce souvenir de nos Bx Japonais fit grande impression sur tous.

Après la visite, fusion et récréation commune. Le P. Dahlmann donna d'abord quelques détails sur le voyage et le séjour à Rome. Je n'entendis pas les premiers détails sur la réception paternelle du T. R. P. Général, ni sur la fête de Mondragone, où le P. Rockliff fut officiellement nommé par le P. Général et fêté par tous comme premier supérieur de la nouvelle mission du Japon. — Le lendemain, les Pères allèrent chez le cardinal Gotti, préfet de la Propagande. Le Cardinal leur remit pour les Évêques du Japon des lettres toutes préparées et leur annonça que le Souverain Pontife les recevrait le jour suivant à 10 h. ½. Ce jour-là, le T. R. P. Général et les deux Pères se trouvèrent au Vatican, à 9 h. ½. Notre Père entra d'abord le premier et resta seul avec le Saint-Père pendant 20 minutes environ. Puis les Pères furent introduits. De suite, le Saint-Père les fit asseoir et fut, tout le temps de la visite, très simple et d'une bonté toute paternelle. Il leur parla avec beaucoup de chaleur du Japon, et de ce qu'il attendait d'eux et de la Compagnie. A la fin de la visite, il les bénit, eux et leur compagnon absent, puis il ajouta en s'adressant au P. Général : *et benedico omnibus filiis tuis ; et benedico brachio tuo ut sit forte.* Le Saint-Père faisait allusion aux douleurs rhumatismales que le P. Général ressent depuis quelques jours à l'un de ses bras.

Le lendemain de cette réception, les Pères allèrent à Castel-Gandolfo rendre visite au cardinal Secrétaire d'État, Mgr Merry del Val, qui les reçut très aimablement. Il leur dit qu'ils étaient envoyés comme des troupes auxiliaires au Japon, que la Sainte Église avait besoin un peu partout de ces troupes auxiliaires *ex omni tribu et ex omni lingua ;* enfin qu'il leur ferait remettre avant leur départ des lettres de recommandation pour quelques personnages influents.

Les jours suivants furent employés à visiter les différents pèlerinages de Rome et les différentes communautés. Les Pères purent à loisir recommander à nos Saints et à nos Pères leur voyage et leur mission, car au bout de quelques jours seulement et comme

par enchantement tout se trouva prêt pour le départ. Partout ils furent félicités et fêtés. Plusieurs fêtes de Bx Japonais tombèrent pendant ces derniers jours, si bien que ce fut « vraiment une semaine japonaise. »

Le 9, les deux Pères firent leur dernière visite au T. R. P. Général. Après ses dernières recommandations, le P. Général leur donna sa dernière bénédiction pour eux, pour le P. Boucher, pour le voyage, pour la mission du Japon. Notre Père était très ému, dit le P. Dahlmann ; on sentait vraiment qu'il considérait comme une grande grâce pour lui et comme un grand moment dans l'histoire de la Compagnie de pouvoir ainsi envoyer au Japon trois de ses enfants, les frères et les successeurs de S. François Xavier, pour y rétablir la Compagnie après tant d'années d'absence.

Le 10, les Pères étaient à Naples, où on les fêtait encore, et le 11, ils s'embarquaient sur la malle allemande *la Princesse Alice*, en la fête et sous la protection du Bx Charles Spinola, le plus grand de nos martyrs japonais.

Le P. Dahlmann s'arrête là : « Je n'ai plus rien à vous dire, je ne sais plus rien. — Mais dans quelles conditions êtes-vous envoyés au Japon ? — Je ne puis rien vous dire, sinon que nous sommes envoyés comme prêtres de la Compagnie de Jésus pour travailler au Japon suivant l'Institut de la Compagnie de Jésus. Du reste, le R. P. Supérieur en sait plus long que moi ; c'est à lui à vous renseigner... »

Le P. Rockliff ainsi mis en demeure continua en anglais la conversation commencée par le P. Dahlmann.

Les Pères sont envoyés au Japon pour y vivre et y travailler *selon l'Institut et tous les privilèges* de la Compagnie, comme font les Pères en Angleterre, en Italie, ou ailleurs. Ils n'auront pas de territoire fixe ; tout le Japon leur est ouvert, ils pourront travailler et s'installer partout où ils jugeront le bien plus grand à faire, naturellement toujours avec l'approbation des Évêques, tout comme dans les autres pays. — La mission du Japon dépend directement du P. Général et n'est rattachée à aucune province. Primitivement elle devait dépendre de la province du Missouri. Mais le P. Général a décidé qu'elle ne dépendrait immédiatement que de lui, d'abord parce que les Pères sont là à l'essai et qu'au début de cette œuvre il vaut mieux, dans l'intérêt même de l'œuvre et pour rendre les communications plus rapides, que les relations entre Sa Paternité et le Supérieur du Japon soient immédiates ; — puis dans la situation où se trouvent en ce moment l'Amérique et le Japon, il n'était peut-être pas très prudent de rattacher la nouvelle mission à une province

américaine. C'est aussi dans cette intention qu'on a choisi un Père Anglais d'origine comme premier supérieur.

Le P. Dahlmann avait déjà dit qu'il ne s'agirait pas surtout dès le début de fonder une Université : « ce mot est trop fort » ; mais on essaierait un institut scientifique, des cours de philosophie et de sciences... Le P. Rockliff ajouta que sans doute le gouvernement les ignorerait, — qu'ils devraient se soumettre à toutes les exigences et règlements du gouvernement sur les écoles, — que ce n'est qu'au bout d'un temps peut-être assez long qu'on verrait ce qu'il y aurait lieu d'établir pour répondre aux désirs du Souverain Pontife.

Le P. Storr demanda alors : « Est-il vrai, comme l'a dit le *Messenger* américain, que c'est sur la demande du Mikado lui-même que vous êtes envoyés au Japon ? — Je n'en sais rien, car je n'ai jamais entendu parler de cette demande de l'Empereur japonais. Mais voici les vraies causes de l'envoi de la Compagnie là-bas. Pendant son séjour au Japon comme légat du Souverain Pontife, Mgr O'Connell constata la nécessité urgente d'un enseignement supérieur, d'un exposé scientifique de la religion qui pût atteindre les classes dirigeantes et pût être accepté des savants japonais trop imbus d'idées matérialistes et rationalistes, qui méprisent notre sainte religion parce qu'ils ne la connaissent pas. — De retour à Rome, Mgr O'Connell parla très longuement de cette situation au Souverain Pontife, qui dès lors songea à faire quelque chose.

» Aussi quand le R. P. Vicaire, avant l'ouverture de la dernière Congrégation Générale, alla, comme l'Institut l'exige, demander au Saint-Père s'il avait à manifester quelques désirs, Sa Sainteté répondit par deux postulata, dont l'un était que la Compagnie envoyât quelques-uns de ses religieux au Japon. — Comme pour répondre au désir du Souverain Pontife et pour montrer que l'heure du bon Dieu était arrivée, de plusieurs provinces vinrent des postulata à la Congrégation Générale, demandant le rétablissement de la Compagnie au Japon. — C'est pour répondre à cette demande expresse du Souverain Pontife et aussi à ce désir de toute la Compagnie que nous sommes envoyés au Japon. C'est donc le Saint-Père lui-même et directement qui nous envoie. »

A ce désir de la Compagnie, exprimé dans la Congrégation Générale, a répondu une joie universelle quand a été su officiellement l'envoi des trois Pères au Japon. De tous côtés sont venues des promesses de prières, des offres de secours, des aumônes, etc. Le P. Brandi donne toute la collection complète de la *Civilta ;* la province de Germanie, la collection des « *Études* » de nos PP. Allemands ; Herder, le grand libraire allemand, donne une bibliothèque... Ainsi la mission

du Japon vivra d'abord de la charité de la Compagnie, des dons faits et obtenus par elle.

Le P. Rockliff donna peut-être encore d'autres détails. Je vous ai donné les plus importants.

Après cette récréation, le P. Horan prit la photographie des trois premiers missionnaires jésuites japonais. — Puis le R. P. Recteur fit visiter au P. Rockliff le Seng-mou-yeu, l'Observatoire, T'où-sé-wé...

Vers 5 h., les PP. rentraient à Yang-king-pang, où au souper se trouvèrent réunies les cinq communautés de Chang-hai. — Mgr Pâris n'avait pu venir à Zi-ka-wei : on célébrait à Hong-k'eu, église du Sacré-Cœur, le jubilé sacerdotal de S. S. Pie X ; Sa Grandeur avait pontifié la veille au salut, puis présidé l'illumination, et, le matin, de nouveau pontifié et chanté la messe de 10 h. Il put le soir présider la réunion des Pères de Chang-hai.

Les Pères passèrent la nuit à Yang-king-pang, — et, le lendemain lundi, tous les trois quittaient Chang-hai à 8 h. Le P. Boucher était, paraît-il, assez ému ; cela se comprend : on ne quitte pas sans le sentir une mission où on a vécu 27 ans et où on a souffert et travaillé beaucoup, toujours « à l'avant-garde ».

***

Un jeune Japonais, M. M. F. Nakamura, ancien élève de nos Pères au Collège de San-Francisco, a envoyé à un de ses professeurs, maintenant en Europe, les détails suivants :

Tokio, 31 octobre 1908... Grâce à Dieu, je suis en bonne santé et ces jours-ci je me dévoue de tout cœur au service des Pères Jésuites. Ce sont le P. James A. Rockliff, un Anglais, le P. Jos. Dahlmann, un Allemand, et le P. H. Boucher, un Français ; le premier nommé est le Supérieur. Aucun d'eux, vous le voyez, n'est Américain, bien que le P. Rockliff ait séjourné 18 ans en Amérique. Ils abordaient à Yokohama à bord du steamer allemand, *la Princesse Alice*, le jour même où la flotte américaine de l'Atlantique faisait son entrée dans ce port, escortée de notre flotte qui était venue la recevoir et lui souhaiter une chaleureuse bienvenue.

Sa Grâce l'Archevêque de Tokio m'a présenté aux Pères Jésuites à l'église de Yokohama. Maintenant les Pères sont provisoirement logés à l'archevêché de Tokio, où je les ai accompagnés, habitant avec eux et prenant mes repas avec eux et avec les autres missionnaires. Le R. P. Supérieur m'a constitué leur interprète et leur professeur de japonais. Nous comptons quitter l'archevêché dans une semaine ou deux pour aller occuper notre nouvelle demeure, qui

était jusqu'ici une maison de famille destinée pour les étudiants, tenue par un prêtre catholique. Du matin au soir, je suis occupé à faire remettre à neuf la maison et à la meubler. Voici l'adresse complète de la résidence des Pères :

Koishikanca ku
Kobinata
Myogadani, 17
Tokio.

ALASKA.

Lettre du P. Joseph Bernard. — *(Au R. P. Recteur d'Enghien.)*

Alaska, Mary's Igloo, 12 janvier 1908.

MISSION DE NOTRE-DAME DE LOURDES.

Mon Révérend et bien cher Père Recteur, P. C.

Pendant que le morceau de phoque qui fera la pièce de résistance de mon souper mijote sur le poêle, je profite d'un moment de loisir pour vous envoyer une petite missive.

Mary's Igloo est une nouvelle mission que nous avons fondée l'an dernier à environ 200 kilomètres de Nome, mais dans l'intérieur, tandis que Nome se trouve sur la côte de la mer de Behring. J'avais déjà passé un mois, au début de l'hiver, dans ce camp Esquimau, puis j'étais retourné à Nome pour la Noël, et me voici à nouveau dans mon ermitage (vu son éloignement de toute civilisation, je puis l'appeler de ce nom), pour deux mois.

Deux mots sur mon voyage vous intéresseront peut-être. Je pourrais l'intituler à la façon des vieux livres de nos grand'mères : « *Un bain polaire, ou la méthode Kneipp pratiquée par un froid de 55⁰ (cinquante-cinq degrés) au-dessous de 0.* » — Cela vous paraît peu compréhensible, mais mon histoire éclaircira ce titre quelque peu obscur.

Je quittai Nome, le lendemain de l'Épiphanie, avec mon attelage de neuf chiens, et sur mon traîneau environ 700 livres de provisions, fourrures, ustensiles divers, dont un poêle, dont j'avais grand besoin dans ma cabine de Mary's Igloo, car durant mon précédent séjour tout y avait gelé, excepté ma précieuse personne. — Ce n'était pas une petite affaire de conduire à bon port, à travers les montagnes, sur les lacs et les rivières, une telle cargaison. — Mes neuf toutous, il est vrai (nous en avons 18 !), sont excellents et pleins d'ardeur,

mais vu l'état des sentiers, perchés parfois à pic sur le flanc des rochers, la grande difficulté est d'éviter une dégringolade générale au fond des précipices. Vous verrez que, les âmes du Purgatoire et les bons Anges aidant, bien qu'en fort mauvaise posture plus d'une fois, je suis arrivé sain et sauf à destination, mes chiens, mon traîneau et mon poêle aussi. — Vous savez que nous attelons nos chiens deux à deux, à la Daumont, et à leur tête plaçons un chien, remarquablement intelligent, appelé « *leader* ». — Mon leader (j'en ai toujours deux ou trois dans mon attelage en cas d'accident) s'appelle « *Bum* », ce qui se traduit assez fidèlement par le mot « écervelé »: loin de l'être, ce brave « Bum » est un des chiens les plus composés de la région : un leader à la voix de son maître, qui se tient toujours à l'arrière du traîneau pour le diriger, tourne à droite, à gauche, s'arrête, presse le trot, le ralentit, évite les trous et les endroits où la glace n'est pas assez forte pour porter, et si vous êtes perdu dans une tempête de neige, vous conduira tout droit à la cabine la plus proche, fût-elle à 30 ou 40 kilomètres. — Un bon leader est donc un objet mobilier d'une valeur incalculable pour le missionnaire.

Ceci posé, j'arrive au voyage proprement dit.

Quand je quitte Nome à 6 heures du matin, il fait nuit noire, et il en sera ainsi jusqu'à environ 10 heures ½, heure à laquelle le soleil montrera un petit bout de son nez pendant une heure et demie. Quand ils quittent la « maison mère », entendez l'étable où le plus souvent ils ont été élevés, les chiens commencent toujours par s'emballer: c'est de règle; aussi à peine sont-ils sur le sentier et à peine ai-je dit au leader le mot magique « *mush* », qui équivaut au « lâchez tout » de l'aéronaute, que nous voilà volant sur la neige et dévalant à toute vitesse une côte assez raide qui se trouve à un demi-kilomètre de notre maison : de l'arrière du traîneau où je suis à califourchon sur l'une des poignées, le pied sur le frein, je dirige mon attelage, maintiens mon véhicule au milieu du sentier, le plus loin possible du versant de la vallée qui se profile dans l'obscurité au-dessous de moi, et tâche d'apercevoir les rochers ou ornières à temps pour éviter une collision ; souvent en cas d'obstacle les chiens sautent, mais le traîneau se brise, et de cela je n'ai pas envie. — Tout alla bien jusqu'au moment où Phébus daigna sourire sur la terre d'Alaska. — J'avais réussi à escalader les pentes de la première chaîne de montagnes avec succès, et m'apprêtais à une descente d'environ une heure à fond de train sur l'autre versant, quand tout prosaïquement, tandis que j'examinais le précipice que je longe, les chiens font un saut de côté, le traîneau quitte le sentier,

glisse sur la neige molle et fait la culbute, moi avec, comme de juste ; mes chiens, arrêtés net dans le malencontreux écart, se retournent et me lorgnent : mon leader s'assied placidement sur son train de derrière et regarde le paysage de l'air le plus désintéressé de ce qui se passe derrière lui ; moi je l'envoie à tous les diables, et contemple mon traîneau enfoui dans la neige ; — il faut maintenant le remettre sur pied... : un traîneau de quatre mètres de long, avec un chargement de plus de 700 livres, et la neige molle comme point d'appui, ce n'est pas une mince besogne ; — j'essaye du procédé du levier donné au monde par ce brave Archimède, j'applique toutes les formules données par les livres de Physique et de Mécanique... Bernique ! le traîneau point ne bouge, et mon leader continue à contempler le paysage ! Que faire ? Je regarde au fond du précipice dont je ne suis séparé que par quelques mètres : pas un être vivant qui puisse m'aider... Alors j'en prends mon parti : ne pouvant à moi seul soulever un tel poids, je le diminue et le proportionne à mes forces : une règle de trois, qu'il me faut vingt minutes à résoudre ! — Donc je décharge : d'abord les fourrures, puis les tuyaux du poêle, puis le poêle lui-même, cause en grande partie de mes déboires ! Le soleil qui sort de ses couvertures, éclaire mon mobilier étendu sur la neige, où il fait tache : il est 10 heures du matin ; cela veut dire que je n'ai qu'à me hâter, car Sa Seigneurie ne nous prodigue pas sa lumière fort longtemps, étant donné que vers 2 heures de l'après-midi il disparaît soudain, fatigué sans doute d'échauffer des glaces qui s'obstinent à ne pas vouloir fondre : ce qui signifie qu'à moins que sa digne épouse « la lune » ne me fasse bon visage, vers 3 heures je serai plongé dans l'obscurité la plus noire, qui rendra tout voyage impossible. Donc dépêchons-nous. — Je m'arc-boute dans la neige au bord du ravin, et d'un bon coup d'épaule voilà mon traîneau debout ; un mot à mon leader, et nous voilà hors du trou ; reste le mobilier que je recharge.

Une fois le tout solidement assujetti avec des cordes et lanières (ouvrage peu agréable par 40° au-dessous de zéro), nous repartons. Il s'agit maintenant de descendre l'autre versant de la montagne : une besogne pas mal ardue, vu que le sentier au lieu d'être plat présente tout le long une déclivité presque aussi prononcée que le versant dont je contourne les flancs ; et puis comme de juste cela glisse !... J'ai maintenant le ravin à ma gauche, ce qui n'égaie guère les pensées de culbute qu'il me suggère.

Avant de commencer la descente, pendant laquelle il me sera fort difficile d'arrêter le traîneau, je fais comprendre à mon chien de tête, M. « Bum », qu'il ne s'agit pas maintenant de folâtrer,

mais de concentrer toutes ses forces intellectuelles sur ce problème délicat : atteindre la vallée et la rivière qui y coule, sans dégringolade ; la patte qu'il me donne me montre que j'ai été compris. De fait, il manœuvra magnifiquement, mieux qu'aucun de nous, simples mortels d'Europe, n'aurions manœuvré. — Quand les chiens arrivent à une descente, en général, c'est un emballement : c'est tout à fait naturel, nous en faisons tout autant ! vous ne pouvez éviter cela : à vous de manœuvrer votre traîneau en conséquence. — Mais cette fois-ci, mon chien de tête a compris la gravité de la situation, et c'est d'un petit trot raisonné et calculé, retenant les autres chiens qui veulent galoper, que nous descendons vers la vallée. Oh ! combien vite malgré tout ! et quelles transes ! J'aurais dû vingt fois visiter le fond du ravin, mais mon bon Ange était là, et il me donna de fameux coups de main ! J'en ai dit une messe d'action de grâces aux âmes du Purgatoire.

Au pied de la montagne, arrêt dans une cabane, repos. Je suis en nage, malgré le froid et bien que légèrement vêtu, j'entends pour l'Alaska. — Vers midi nous repartons : cette fois nous voyagerons sur les rivières et les lacs pour au moins deux jours ; bien entendu, c'est plus aisé que dans les montagnes, car la glace est toujours plate, et puis le traîneau glisse plus facilement. Au fond, c'est tout aussi dangereux : pas de ravins, pas de rampes, pas de rochers... mais on risque de mourir gelé ou noyé !... — Allons donc ! me direz-vous... — Noyé, dans un pays où la glace atteint deux ou trois mètres d'épaisseur ! — C'est pourtant la vérité pure et simple, et tous les ans nous en avons de tristes exemples. Cela demande un mot d'explication.

Fin septembre, les rivières gèlent, et en voilà pour jusqu'au mois de juin. En deux jours la glace est assez forte pour porter hommes et bêtes. Mais il faut savoir que tout le long de nos rivières se trouvent de nombreuses sources, dont beaucoup sont chaudes et minérales, ce qui est dû à la formation géologique de l'Alaska, qui est un pays volcanique. Il y a, à dix kilomètres de la Mission d'où je vous écris, une source minérale et chaude, où en hiver vous pouvez faire cuire votre poisson et votre phoque à bon marché.

Il arrive donc ceci : tant que la glace des rivières n'est pas trop épaisse, ces sources se font un passage au travers de la croûte de surface et vont se mêler aux eaux de la rivière elle-même ; quand la glace devient trop épaisse, ou, si vous aimez mieux, le froid trop intense, l'eau chaude ne pouvant se faire un chemin au travers de la glace se répand à sa surface. Cela ne tirerait pas à grande conséquence, si la dite surface était parfaitement plane ; mais vu nos

basses températures, la glace, en se dilatant, se bombe en dos d'âne et forme de grands bassins, où la susdite eau s'accumule et atteint parfois deux ou trois mètres de profondeur.

Si vous voyagez sur une rivière et arrivez à l'un de ces bassins seulement deux ou trois heures après le début de l'inondation, il y aura à la surface une couche de glace d'un centimètre, saupoudrée de neige comme le reste de la rivière; cela vous semble être une seule et même glace solide en tous ses points. Vous allez de l'avant et, patatras! vous tombez dans l'eau, parfois jusqu'aux genoux, parfois jusqu'à la ceinture, parfois jusqu'aux épaules, parfois par-dessus la tête... Profonde ou non, c'est toujours excessivement désagréable d'être trempé jusqu'aux os, quand le thermomètre marque 40°, 50°, 60° et même 65° au-dessous de zéro! Et si vous échappez à la noyade (bien qu'il soit plutôt difficile de nager avec des fourrures), vous avez grande chance de mourir gelé sur la glace, à moins qu'étant solide et d'une volonté énergique, vous n'ayez le courage d'aller de l'avant jusqu'à la prochaine cabane, ou de vous changer sur place, si vous avez de quoi.

Donc sur une rivière, il faut éviter les inondations! Comment faire?... Toute ma science, ajoutée à la vôtre, n'y arriverait pas. Mais le brave chien de tête, que la Bonne Providence a mis sur notre chemin, en sait plus à ce sujet que les pauvres humains. Laissez-le faire; et à moins que votre traîneau ne soit vraiment trop chargé, vous ne mouillerez pas le bout de votre botte de fourrure.

Il tâte pour ainsi dire et flaire l'épaisseur de la glace; tout d'un coup vous le voyez s'arrêter, regarder et renifler à droite, puis à gauche; puis soudain le voilà qui part en faisant un grand détour sur la droite: à votre gauche il y avait une inondation... vous ne vous en étiez même pas douté, et vous voilà déjà de l'autre côté. — Il arrive parfois que le chien de tête se risque sur une glace qui craque, mais ne se brise pas: le chien de tête l'a tâtée: vous pouvez aller de l'avant. — Parfois encore la rivière est inondée sur toute la largeur: que faire? Une seule chose: enfiler vos bottes de peau de phoque, imperméables à l'eau, et patauger; votre chien choisira pour vous l'endroit le moins profond.

J'ai un chien de tête spécial pour les rivières et les lacs: il ressemble à un loup, et doit avoir des cousins dans la famille; il est léger et plus alerte que « Bum »; son nom est « *Preacher* », en français « prêcheur »: c'est le nom que l'on donne en Amérique aux ministres protestants. Il fut ainsi appelé parce que son défaut dominant est la *paresse:* cela vous donne une idée de celui des ministres protestants.

Le reste de mon voyage, ce premier jour, fut exempt d'autres péripéties ; j'en avais eu assez le matin. Nous couchâmes dans la cabane d'un brave mineur, qui me gratifia d'un bon souper, moins esquimau que mon ordinaire. Quant aux chiens, chacun d'eux reçut comme pitance un gros saumon séché et fumé, plus, de l'eau à discrétion : la boisson ordinaire du soldat, des chiens et du missionnaire.

Le lendemain, je continue mon voyage sur la rivière, contemplant pendant des heures les mêmes sempiternelles neiges et glaces ; je longe pourtant une magnifique chaîne de montagnes, que ses multiples pics font ressembler à une scie monstre, couchée sur le dos. Tout cela, quand Phébus nous donne son premier sourire, s'éclaire de teintes enchanteresses.

Pour rompre la monotonie du voyage, qui, sur une rivière, ne demande pas de la part du conducteur la même vigilance que sur un sentier, je donne une aubade aux échos des solitudes d'Alaska. De cette petite voix que l'élève apprit à connaître et estimer dans les corridors et du haut des paliers de St-Joseph de Lille, je commence à passer en revue tous les morceaux qu'au bon temps jadis nous chantions à St-Ignace de Dijon pour la belle fête de Noël, sous la paternelle et habile direction du P. Valeur, S. J. : Le « *Puer natus est* », — Le « *Pastores* », — « *Minuit chrétien* », — « *Se nascens* », — « *Adeste fideles* » ; une messe où le P. Forestier (Robert) était le seul à pouvoir donner une des notes de la partie de « basse », défilent l'un après l'autre, rajeunissant en mon cerveau, gelé et rouillé, de bien joyeux souvenirs, mais point de regrets pour tous les chers absents, si loin, si loin, au delà des plaines de neige de l'Alaska !...

Mes chiens, à la première mesure de mon aubade, tournent tous la tête vers moi, puis accélèrent le trot. Ils semblent tout joyeux de penser que leur maître et seigneur est de bonne humeur. C'est que, à l'arrière du traîneau, pend un long fouet de cuir, bâti comme les fouets de chasse, qui fait la terreur de mes pauvres toutous, et non sans raison ; nous l'appelons ici « *black snake* » ou « serpent noir », de sa forme et aussi de la façon dont il cingle ; j'en use d'une main ferme, ayant comme principe : « Qui aime bien châtie bien ». D'ailleurs nos chiens descendant des loups, quelquefois fils d'une mère louve, ont besoin de cela, car ils sont à demi sauvages : quand, par exemple, ils commencent à se battre, sans le fouet ils se tueraient les uns les autres ; — cela arrive de temps en temps.

Sur le soir, je traverse un grand lac d'environ dix kilomètres de long sur deux de large. C'est la troisième fois que je le traverse

depuis le début de l'hiver ; il est fort profond et son eau si pure que je puis voir les bas fonds à travers la glace épaisse d'au moins 1 mètre 50. Heureusement, une telle épaisseur vous rassure. Ce lac s'appelle « *Salmon lake* » ou « lac des saumons ». C'est qu'en effet, bien qu'à près de 200 kilomètres de la mer de Behring, ce lac, à l'automne, en août, regorge de saumons, à tel point qu'on peut les remuer à la pelle sur les bords. Ils remontent une rivière qui sort de ce lac et se déverse dans la mer, et viennent mourir au lieu de leur naissance, — j'allais dire sous le chaume paternel... Les saumons, en effet, pondent leurs œufs en eau douce et tranquille, et les jeunes, du moins ceux qui ont échappé à la dent de l'homme, reviennent finir leur aquatique existence à l'endroit où, pour la première fois, ils essayèrent leurs nageoires.

En arrivant à l'autre extrémité, je commence à me rendre compte que la température doit être assez basse, car mon fouet a presque gelé : je m'en suis aperçu à temps heureusement ; il n'en est pas toujours ainsi ! — Le soir, en arrivant à la cabane de repos, le thermomètre marque près de 55° (cinquante-cinq degrés) au-dessous de zéro, — assez pour vous faire apprécier un abri, fût-il aussi pauvre que celui que je trouve : une habitation bâtie en terre, avec branches pour charpente ; il y fait chaud, c'est le principal. Elle est habitée par un mineur, un chercheur d'or, sa femme, et leur petit garçon ; ils sont venus de l'Autriche, avec l'espoir d'amasser un petit pécule. Ce sont d'excellents catholiques ; leur grande privation, — et Dieu sait s'ils en ont éprouvé dans ces grandes montagnes ! — est d'être si loin du prêtre. En retournant de Mary's Igloo à Nome, avant Noël, j'ai dit la messe pour eux : ils reçurent tous deux la Ste Communion, et j'étais bien touché de leur entendre réciter dévotement leur prière dans leur langue, qui ressemble au polonais. Cette fois-ci j'ai apporté au petit garçon quelques jouets que j'ai pu me procurer à Nome. Le pauvre petit en sautait de joie ! — Je m'endors sur cette impression, ne me doutant guère de ce qui m'arriverait le lendemain.

Le lendemain, au petit jour, c'est-à-dire vers 9 heures du matin, j'attelle mes neuf chiens, et nous voilà partis à une bonne allure sur la glace de la rivière qui se déroule en nombreux méandres entre deux chaînes de grandes montagnes blanches. Il faisait un petit froid qui vous donne l'occasion d'apprécier vos vêtements de fourrure, 55° (cinquante-cinq degrés) au-dessous de zéro ! Tout alla bien pendant environ trois quarts d'heure. Je comptais ce jour-là atteindre une autre cabane, située à 70 kilomètres de mon point de départ, et mes toutous étaient de bonne humeur.

Soudain, pendant que nous dévalions à un endroit où le lit de la

rivière se rétrécit, mon leader (chien de tête) ralentit l'allure : ses oreilles se dressent, il regarde à droite, puis à gauche, puis part par le flanc droit, avançant prudemment sur la glace. Il flaire quelque danger... J'escomptais ce que nous appelons ici un « *over flow* », en français une inondation, ou nappe d'eau, provenant des sources chaudes, comme je vous l'ai déjà expliqué. Tandis que mon leader avance doucement, cherchant les endroits solides, tout d'un coup je me trouve dans l'eau jusqu'au-dessus des genoux : le traîneau trop chargé vient de briser la glace, et le voilà dans l'élément liquide avec moi, — seuls les chiens sont encore sur la surface de la rivière.

Que faire !? Tout d'abord ne pas perdre la tête, et tâcher de me tirer de ce mauvais pas, et cela au plus vite, car mes bottes de fourrure et nombreuses paires de chaussettes sont pleines d'eau. J'élargis le trou fait par le traîneau dans la glace et essaie de soulever l'avant du susdit ; peine inutile : 700 livres sont trop pour un homme seul, dans l'eau jusqu'aux genoux, par un froid de 55° au-dessous de zéro.

Je fais le tour de mon véhicule, et ayant remarqué que la glace s'est amoncelée entre les patins, je plonge résolûment les mains dans le tas et m'efforce de les dégager. Ceci fait, j'essaie à nouveau de soulever l'avant du traîneau, tout en excitant mes chiens ; les pauvres toutous tirent de leur mieux, mais sans grand résultat ; se trouvant sur une glace unie, ils glissent et ne peuvent tirer tous ensemble.

Cependant je sens le froid qui m'envahit ; je ne puis pas rester dans cette glacière bien longtemps, autrement je m'expose à être gelé. Et soudain, perdu dans cette immensité blanche, seul, loin de tout secours, je me vois bientôt les deux jambes gelées, dans l'impossibilité de bouger, m'assoupissant peu à peu, sous l'influence du froid, pour ne me réveiller qu'invalide, ou peut-être seulement dans l'autre monde ! Tous les ans, des voyageurs périssent de froid, gelés sur le sentier. A cette rapide vision du danger qui me guette, succède un dernier effort.

Du fond du cœur je récite une courte invocation à mon Ange gardien, et me voilà de nouveau à l'ouvrage. Je brise la glace en avant du traîneau, jusqu'à ce que mon attelage atteigne la berge de la rivière qui est couverte de neige. Une fois sur la neige, mes chiens, se sentant sur la terre ferme, tirent mieux. Par suite d'efforts répétés, voici le devant du traîneau qui émerge. Je commence à espérer ; j'appelle encore mon Ange gardien à mon aide. Mon brave attelage, comprenant le danger où je me trouve, donne un superbe coup de collier, et voilà le traîneau hors du trou, mais dans

quel état! Tout a été inondé, et, pour le moment, est couvert de glace.

Maintenant allons au plus pressé. Avant tout, les chiens! c'est la partie la plus importante de l'équipage. Je dois à tout prix et au plus tôt trouver quelque cabane, et pour cela veiller à ce que les pattes de mes coursiers ne gèlent pas. Je les dételle et nettoie leurs pattes couvertes de glace. Ceci fait, je songe à changer mes bottes de fourrure et paires de chaussettes remplies d'eau; cela ne va pas sans quelque difficulté: mes bottes de fourrure sont gelées, presque aussi rigides qu'une barre de fer. Je parviens cependant à les retirer. Quant aux chaussettes, j'en suis réduit à les couper. Aussi vite que je peux, je m'essuie les pieds, car avoir les pieds sur la glace par une telle température, ne peut se prolonger longtemps; à la hâte, j'enfile d'autres chaussettes, et une paire de bottes de peau de phoque imperméables à l'eau, et me voilà prêt à continuer mon voyage.

Pourtant je dois d'abord me réchauffer; j'ai recours, dans ce but, au moyen dont nous usions copieusement quand, élèves de troisième à St-Ignace de Dijon, nous repassions, à la récréation du matin, notre leçon d'Horace. Je bats la semelle pendant environ un quart d'heure. Une fois réchauffé, je donne le signal du départ. Une heure après, j'arrivai à une cabine située sur la haute berge de la rivière; je m'y arrêtai tout le jour, occupé à mettre en état harnais, traits et traîneau. Le lendemain soir, j'atteignis la mission Mary's Igloo, sans autre incident.

Je pense rester ici jusqu'au début de mars. Nous avons pour le moment une période de froid, 60° et 65° au-dessous de zéro, mais heureusement pas de vent. Mes braves Esquimaux sont enchantés de voir le Père de retour. — Plus tard, je vous donnerai quelques détails sur Mary's Igloo et la vie que j'y mène.

23 avril 1908.

Me voilà rentré à Nome depuis un mois. Avant Pâques, le R. P. Supérieur a été visiter nos Esquimaux de la côte de l'Océan Arctique; il a eu un dur voyage, et la moitié des chiens ont eu leurs pattes en partie gelées. De tout côté c'est la même demande, la même prière: « Pourquoi le Père ne reste-t-il pas un mois ou deux pour nous instruire? » — Pourquoi?... Hélas! comment le pourrions-nous, n'étant que deux pour une telle mission! Voilà deux ans que nous attendons du renfort, mais chaque année ce fut la même déception. Depuis près de quatre ans, nous n'avons vu ni le Préfet Apostolique, ni un Supérieur de la Compagnie! Le R. P. Provincial

du Canada s'annonce pour la fin de l'été, août ; nous l'attendons avec impatience.

Pour le moment, je suis condamné à ne pas bouger pour une huitaine de jours. Voilà ce que j'appelle une mortification. Mais la règle est là : « Le malade au docteur obéira ! » et j'obéis. Mon cas est bien simple : avant de revenir à Nome, voyageant un jour avec mes chiens, je dévalais, assis sur mon traîneau, sur une haute berge, le long d'une rivière. Mon attelage vit soudain au loin un renard ou quelque chose d'analogue, tourna court, renversant le traîneau et me jetant sur la glace. Je tombai sur les genoux et me brisai le cartilage du genou gauche. Malgré la vive douleur du moment, je ne me rendis pas compte de la gravité de l'accident. Je continuai donc à voyager, et revins de Mary's Igloo à Nome (environ 200 kilomètres) en deux jours et demi. Par suite d'une nouvelle et abondante chute de neige, le voyage fut difficile, et je dus courir derrière le traîneau mes 200 kilomètres. Mes genoux, surtout le gauche, criaient merci ! mais qu'y faire ? — Une fois à Nome, je fis ma retraite annuelle, et ensuite remplaçai le R. P. Supérieur, parti pour l'Océan Arctique. Enfin après Pâques, je finis par trouver une semaine libre pour remettre mes genoux en état : car de bons genoux sont de grande importance en Alaska.

Voilà une bien longue missive. Merci mille fois pour vos bonnes lettres, cartes postales et imprimés. Je prie pour vous et vos chers Scolastiques, tous les jours à ma messe. Que N.-S. récompense votre charité !

Je me recommande à vos bonnes prières et SS. Sacrifices, ainsi qu'à ceux de votre Communauté.

Ræ Væ infimus in X° servus,

Jos. Bernard, S. J.

DANEMARK.

Première communion de la princesse Marguerite dans la chapelle de notre collège de Charlottenlund.

(*Lettre du F. Back, S. J., dans les* Mittheilungen.)

Charlottenlund, 13 juin 1908.

Mercredi dernier, 10 juin, le bruit se répandit tout à coup dans le collège que le vendredi suivant avait été choisi pour le jour de première communion de la princesse Marguerite, et que la cérémonie aurait lieu dans notre église. La princesse Marguerite, née en 1895,

est la fille de la princesse catholique Marie d'Orléans, mariée au Prince Valdemar, frère du roi de Danemark. Les deux princesses sont les seuls catholiques de la cour danoise [1].

L'évêque, Sa Grandeur Mgr Von Euch, n'avait voulu laisser à personne le soin de préparer l'enfant au plus beau jour de sa vie. J'apprends que la petite princesse a fait une retraite chez les sœurs de Saint Joseph, qui sont aussi ses maîtresses. Il était naturellement impossible, en si peu de temps, de faire de grands apprêts ; d'ailleurs la princesse, qui, deux jours avant la fête, en avait arrêté le programme avec le R. P. Recteur, a été très réservée dans ses demandes ; elle a dit, par exemple, de nos bancs à rebords tranchants qu'ils étaient bien assez bons pour elle. Néanmoins, tout ce qui était possible fut fait. L'église fut nettoyée et ornée ; on se procura des chaises à fond de velours ; la place de l'église reçut, grâce à de nombreux trophées de drapeaux, une décoration convenable ; le portail fut gracieusement rehaussé de guirlandes de fleurs et d'écussons armoriés. Il va de soi que notre petite église ne pouvait, le jour de la fête, s'ouvrir qu'à un petit nombre de personnes : les élèves, les Sœurs, quelques habitants de la commune, puis les invités qui avaient reçu des cartes d'entrée de la princesse Marie, prirent place dans les bancs. Devant ceux-ci, les chaises disposées pour Leurs Altesses. A 9 heures, arrivèrent les voitures royales. La princesse Marie conduisit sa fille, vêtue en première communiante, au prie-Dieu qui lui était destiné, au milieu, devant la table de communion. La mère se plaça à la gauche, son époux, le prince Valdemar, à la droite de l'enfant. Trois de ses quatre frères, élevés hélas ! dans le Protestantisme, se trouvaient derrière leurs parents. Tous étaient vêtus simplement ; seul, le Prince Aage était en uniforme. L'évêque, accompagné de prêtres et de servants, vint du bas de l'église au chœur, en donnant de chaque côté sa bénédiction. Il récita les prières de l'*Accessus*, revêtit les ornements sacrés et commença la messe, pendant laquelle notre chœur mixte fit de son mieux pour relever la solennité. Le R. P. Recteur faisait l'office de cérémoniaire, et, en cette qualité remettait et reprenait le cierge de la petite communiante. Les FF. Muckermann et Meyer portaient l'un la crosse, l'autre la

1. Rome n'a autorisé ce mariage mixte que sur l'engagement du prince de faire élever dans la religion catholique tous ses enfants. Cet engagement n'a pas été tenu : le prince a fait élever ses quatre fils dans la religion protestante. A l'occasion d'une visite du comte de Paris au Pape Léon XIII, Sa Sainteté apprécia comme elle devait ce manqne de parole et engagea vivement le comte à protester au nom de ses petits-enfants. Le comte n'osa s'exécuter. C'est ce qui rend plus douloureux et plus poignants les détails que l'on va lire au sujet de la princesse Marie.

(*Note du traducteur.*)

mitre. Après le *Veni sancte Spiritus* de Doss [1], l'évêque, toujours revêtu de ses ornements, monta sur le degré supérieur du chœur, pour adresser de là son allocution. Il dit au début : « Altesses royales ! » et « Mes chers Frères », puis toujours « Ma chère enfant », avec le « Du » allemand. L'évêque parla de l'amour du divin Sauveur pour les enfants, et dépeignit le bonheur et les joies du jour de la première communion. L'imposante apparition d'un évêque catholique, parlant en homme qui a tout pouvoir de le faire et qui sait empoigner le cœur, a fait certainement impression sur le public protestant. A le voir, on se rappelait l'évêque Absalon et sa magnifique statue que les habitants de Copenhague n'ont pas craint d'ériger devant leur hôtel de ville. Saisissante fut la péroraison de l'évêque. Il eut très heureusement recours à une formule de bénédiction fort ancienne, que je ne puis malheureusement reproduire dans son texte. En voici à peu près les termes : « Je te marque sur le front du signe de la croix, qui va écarter de toi et mettre en fuite les puissances ennemies, etc. »

Vint ensuite la rénovation des vœux du baptême. Les réponses : « Je renonce » et « Je crois » furent prononcées à haute voix et avec force. C'est avec une pleine conviction que la petite princesse répéta après l'évêque la belle prière que doit réciter la première communiante après la rénovation des vœux du baptême : « Dans cette sainte foi catholique je veux vivre et mourir », disait la bouche de l'enfant au milieu d'une assistance muette et attentive. Et le vieil évêque répondait : « Et je te promets, au nom de Dieu, la vie éternelle. »

La messe continua, et nous chantâmes le *Sanctus* et le *Benedictus* de la messe d'Ebner. Après le *Domine, non sum dignus*, la petite communiante s'avança vers l'autel, conduite par sa mère, et toutes les deux reçurent, des mains épiscopales, le Corps de Notre-Seigneur. Alors se passa un pénible incident ; la princesse Marie se trouva mal et quitta soudain l'église, peu de temps après avoir communié. Il y eut une petite émotion ; son fils se hâta de la rejoindre ; le F. Musterle, prêt comme toujours à porter secours, accourut aussitôt ; mais la princesse déclina tout service et se rendit immédiatement chez elle.

Le Prince Valdemar habite avec sa famille tout près du collège, au château de Bernstorf, qui, du vivant du roi Christian IX, était la résidence d'été du souverain. A sa mort, elle est échue à son fils.

La cérémonie se poursuivit sans autre incident. C'est grand dom-

1. Sic.

mage que la princesse Marie ne fût plus là; c'était si beau de la voir, pendant le saint sacrifice, conduire sa fille; à partir de ce moment, la pauvre enfant était toute seule au milieu de sa famille protestante.

Après la bénédiction du Saint Sacrement, l'évêque sortit processionnellement de l'église; Leurs Altesses suivaient; la première communiante était conduite par son père. La princesse Marie avait désiré qu'il y eût aussi une cérémonie le soir; elle eut lieu solennellement à 5 heures. Déjà dans le cours de la journée, on avait téléphoné du château que la princesse Marie se trouvait bien et pourrait assister à la bénédiction. Le prince Valdemar et ses fils ne revinrent pas; cette cérémonie, comme on peut le dire, d'ailleurs, de toute la fête, garda un caractère privé.

La confirmation aura lieu officiellement et en grande pompe à Copenhague; le roi sera présent, ainsi que toute la cour.

Comme souvenir de ce beau jour, la princesse Marguerite emporta, après la cérémonie, son image de première communiante et son cierge.

Le *Berlinske Tidende* donne aujourd'hui une très courte notice sur la fête; tandis que l'*Extrabladet* exalte l'événement en style boursouflé. Son long article porte cet en-tête: « Un grand jour pour les Catholiques. » Son récit est, dans l'ensemble, correct et bien intentionné; il fait même ressortir le caractère cordial de la cérémonie, qu'il oppose à la raideur hautaine et empesée, en usage aux cérémonies de confirmation à la cour royale.

Un connaisseur a dit au nouvelliste que le rochet porté par l'évêque devait valoir dans les 20,000 couronnes [1].

Congrégations de la Sainte Vierge.

Indult pour les Congrégations des collèges exilés.

Beatissime Pater,

Praepositus Generalis Societatis Jesu, ad pedes S. V. prostratus, exponit quod sequitur: Postquam plures religiosorum vel monialium Conventus Domusve e Gallia ob saevientem persecutionem in exteras terras translatae simul cum convictoribus vel convictricibus fuerunt, aliquot superiores vel superiorissae ita practice egerunt ac si censerent Sodalitates Marianas in pristinis Domibus vel Conventibus canonice erectas et Primae Primariae Sodalitati Romanae aggre-

1. La « Couronne » danoise vaut 1 fr. 40.

gatas in novis suis sedibus adhuc subsistere et privilegium supradictae aggegatrionis retinere. Ut vera defectus, qui in hac agendi ratione admissi fuerunt, sanentur, et similibus in posterum casibus occurratur, praedictus orator suppliciter petit, ut sive jam translatae sive postea transferendae hujusmodi Sodalitates, dummodo Episcopus loci ubi fuerint translatae eas approbaverit, tanquam legitime erectae et aggregatae haberi atque omnibus aggregationis qua prius donatae fuerint gratiis et privilegiis gaudere perseverent.

Et Deus etc...

S. C. Indulgentiis Sacrisque Reliquiis praeposita, utendo facultatibus a SS. D. N. Pio PP. X. sibi tributis, benigne annuit pro gratia, ceteris servatis servandis et ad proximum septennium tantum. Contrariis quibuscumque non obstantibus. Datum Romae e Secretaria ejusdem S. C., die 1 Aprilis 1908.

S. Card. CRETONI, Praef.
D. PANICI, Archiep. Laodicen, Secret.

Concordat cum Originali
Ant. ROTA, Secr. S. J.

Actes du congrès d'Enghien.

Il vient de paraître, un volume in-16 de 342 pages, intitulé « *Les Congrégations de la Sainte Vierge. Congrégations postscolaires d'hommes et de jeunes gens. Actes du Congrès de Directeurs, réuni au Scolasticat d'Enghien, les 5, 6 et 7 septembre 1904.* (A l'usage exclusif des NN.) » Prix: 2 francs, plus le port. Pour se le procurer, s'adresser à M. Vivier (St-Mary's College, Canterbury, Angleterre), qui en a le dépôt.

Aux approches du Cinquantenaire de l'Immaculée-Conception, plusieurs Pères avaient eu la pensée d'organiser à Rome, en même temps que le Congrès Marial, une sorte d'assemblée internationale de Directeurs de Congrégation. Le projet ne put aboutir, mais donna lieu à la réunion, au Scolasticat d'Enghien, en Belgique, de 38 Pères venus de sept Provinces différentes « pour traiter ensemble des congrégations d'hommes, principalement des congrégations postscolaires d'hommes et de jeunes gens de toutes classes. » On ne leur avait pas demandé « d'apporter beaucoup de travaux longs et laborieusement rédigés, mais plutôt des communications sous forme de notes précises et pratiques, documentées, qui pourraient servir de matière à la discussion. » On désirait « des échanges d'idées dans des conversations bien dirigées plutôt que des lectures et de longs discours. »

Immédiatement après ce Congrès, circula le texte des conclusions

et résolutions qui y avaient été définitivement arrêtées. Aujourd'hui paraît, sous le nom d'« Actes du Congrès », le compte-rendu détaillé de toutes les discussions et de tous les travaux.

C'est un ouvrage de la plus grande utilité pour tous ceux qui s'intéressent aux congrégations postscolaires. Nulle part ils ne trouveront une telle abondance d'idées et de documentation ; et à côté de nombreuses notes pratiques et courtes, ils liront avec le plus grand profit de belles études historiques, comme celle qui traite « Du rôle social des congrégations de la Sainte Vierge dans l'ancienne Compagnie, (XVIIe et XVIIIe s.) » (pp. 306-327.)

NÉCROLOGIE.

Le Frère Gustave Arbouin (1848-1908).

(Lettre du P. Rivet.)

Rome, 12 juillet 1908.

Je ne sais si parmi les bons Pères Coadjuteurs de Jersey, il en est qui aient connu le F. Gustave Arbouin, pieusement décédé ici mercredi dernier, 8 juillet. Il a souffert quatorze ans avec une héroïque patience la cruelle maladie de la pierre. Dès qu'elle lui laissait un peu de relâche, vite au travail ; ou plutôt, pour dire vrai, il n'y a guère que trois ou quatre ans qu'elle entravait son travail ; et avant, la souffrance ne l'empêchait pas de remplir son office de secrétaire de l'Assistance de France, avec une perfection que bien peu égalent.

Le T. R. P. Martin l'estimait extraordinairement. Pendant 24 ans que le bon Frère resta soit à Fiesole, soit à Rome, il a rendu des services considérables. Il comprenait suffisamment le latin, l'anglais et l'espagnol pour pouvoir en ces langues, tout comme en français et en italien, transcrire les documents. C'était fait avec une telle perfection que parfois en des douze ou quinze pages on ne rencontre pas une faute.

Dieu sait ce que le bon Frère a souffert, surtout les trois ou quatre dernières années, pour être ainsi fidèle à sa tâche. Et avec cela nulle plainte ; peu d'expansion d'ailleurs. C'était une âme forte, une vertu solide, un homme de devoir.

Depuis quatre mois environ il quittait à peine le lit, et les souffrances, à la fin, étaient si atroces que l'unique remède a été une opération, qui ne laissait guère d'espoir, parce qu'il souffrait du cœur. En effet, l'opération ayant très bien réussi, le malade a été néanmoins incapable de reprendre le dessus.

Le mercredi vers les 10 h. du matin, il est entré en agonie, mais conservant jusqu'au bout sa connaissance, s'efforçant de répondre aux oraisons jaculatoires qu'on lui suggérait, remerciant d'un sourire le R. P. Fine quand celui-ci lui suggérait quelque acte ou lui donnait l'absolution. Cinq minutes avant la mort, il a encore paru s'unir à l'acte de contrition, puis tandis que les Pères et Frères qui se trouvaient là, récitaient le chapelet, il a passé doucement à l'autre vie.

Notre T. R. P. Général a tenu à l'accompagner à sa dernière demeure avec le P. Assistant de France, le P. Lucas, Substitut, etc.

Puissions-nous mériter par une sainte vie une pareille mort!

Les derniers moments du R. P. Damerval.

(Lettre du P. Wetterwald.)

Sien-hsien, 1er août.

Vous savez déjà, sans doute, que le cher défunt avait accepté de donner les Exercices de 30 jours aux FF. Maristes, du 15 juillet au 15 août, l'époque la plus horriblement chaude de toute l'année, époque mortelle pour bien des santés déjà hypothéquées, où les bien portants eux-mêmes se sentent mal à l'aise. Cinq à six instructions par jour, à lui tout seul, car il a toujours refusé un aide que la charité, justement inquiète, du P. Becker et du P. Gaudissart lui a offert à plusieurs reprises. Les retraitants, eux, malheureusement pour le prédicateur (*humanum dico*), n'avaient pas le choix de l'époque: c'est la seule où ils sont libres. Donc retraite torride ou pas de retraite. A Chang-hai, je crois, on ne crut pas devoir accepter semblable ministère pour un des Nôtres. Le Père Alphonse accepta héroïquement.

Juste avant de commencer, il voulut encore assumer une autre œuvre d'apostolat et de zèle... une réponse aux *Tribulations d'un Chanoine*, réponse détaillée, documentée, formant un volume et qu'il écrivit presque d'un jet. C'est alors qu'il ressentit — 2 ou 3 jours seulement avant l'arrivée des Maristes — une violente douleur à la jambe droite. La marche lui devenait presque une torture. Le P. Wieger, après examen consciencieux, conclut à l'existence d'une varice interne, profonde, mais fut en même temps effrayé, il me l'a dit hier, de l'état des varices externes. Il recommanda vivement le repos, les précautions nécessaires et même ainsi, dit-il au P. Alphonse, vous pouvez mourir de mort subite, une embolie au cœur ou autre complication.

Plusieurs d'entre nous, le voyant appuyé sur sa canne, se rendre péniblement à son poste de travail, la figure portant les traces de ses souffrances, de nuits sans sommeil,... nous nous sommes demandé souvent s'il irait jusqu'au bout de cette formidable tâche. Dès le second jour, il lui échappa de dire: « Ah! je n'en puis plus! » Mais il se reprit aussitôt, il reprit le dessus. Une autre fois encore les forces trahirent son courage. C'était quelques jours seulement avant sa mort. Vers la fin de la messe, il se sentit défaillir, dut demander une chaise. Puis, son action de grâces achevées, tandis qu'il se rendait à sa chambre, il tomba dans le corridor. Ce n'était qu'une syncope, dont il revint au bout de quelques instants. Mais n'était-ce pas aussi pour lui-même, et peut-être pour nous, un avertissement?

Le mercredi, 29 juillet, le Fr. Duplain mourait, frappé d'une attaque d'apoplexie, dans sa dépense où il s'était rendu après la messe. Nous l'enterrâmes jeudi 30 juillet. Qui de nous eût pu prévoir que le lendemain, la mort frapperait de nouveau et aussi rapidement?

Le jeudi soir, je passai la récréation avec le P. Alphonse en compagnie de deux autres Pères; nous étions sous la vérandah. Comme sa jambe le faisait encore souffrir, il l'avait posée sur un pliant, lui-même étant assis dans un fauteuil. La conversation roula surtout sur le livre récent du chanoine Joly, auquel lui-même venait de répondre. Il nous citait des appréciations du P. Aubry. En l'entendant parler avec cette animation, avec cette force, je me tranquillisais moi-même. J'avais tort, me disais-je, de m'inquiéter. Le P. Alphonse irait jusqu'au bout de la Retraite. Ce fut aussi ce qu'il dit lui-même au P. Becker, le lendemain matin vers 8 h.: « J'ai passé une excellente nuit! Je me sens bien; clopin-clopant j'irai jusqu'au bout. D'ailleurs le plus gros est fait. » Il refusa de nouveau un aide qu'on lui proposait.

Le P. Davroux lui ayant apporté un petit bouquet de fleurs pour orner l'image de S. Ignace: « J'en ai cueilli moi-même un, dit-il, voyez! C'est le dernier jour du mois, je n'ai pas voulu y manquer! »

Puis il revit encore son manuscrit contre Joly: « Il faut que ce soit fini aujourd'hui. »

Et ainsi jusque vers 8 h. ½, heure de sa première instruction. Comme il se trouvait un peu en retard, il se hâtait, sa canne à la main. Le P. Debeyer qui le rencontra à mi-chemin, fut frappé de la pâleur de son visage. C'est peut-être le dernier d'entre nous qui l'ait vu avant son attaque. Cinquante pas plus loin, déjà entré dans la cour du collège, sa montre en main, ses notes sous le bras, il passait sous une vérandah, quand subitement il s'affaissa et, dans sa

chute, se fit une blessure à la tête, mais très légère. Il gémissait douloureusement, se tenant le ventre. Ce sont ces douleurs d'entrailles, sans doute, premier effet ou symptôme de l'embolie, qui l'avaient terrassé et qui l'empêchaient de parler, quoique, manifestement, il gardât toute sa connaissance. Le P. Jubaru courut chercher le P. Gaudissart: « Vite, allez au collège, le P. Damerval se meurt. » Je trouvai le Père assis dans un fauteuil, soutenu par le F. Vuillaume et un F. Chinois. Il gémissait à fendre l'âme, sans pouvoir dire où il souffrait: « C'est N. B. Père, lui dis-je, qui vous envoie cela pour sa fête. » Le Père ne put répondre, mais fit un signe de tête, pour montrer qu'il avait entendu. -- « Offrez vos souffrances à N. S. » Le Père fit de nouveau un signe d'assentiment.

Sur ces entrefaites, le P. Wieger arriva, jugea tout de suite l'état très grave. Avec de grandes précautions on transporta le malade, sur une chaise longue, à l'infirmerie. Je croisai le cortège; le pauvre malade gémissait, en se tordant, sa figure était affreusement décomposée. A l'infirmerie, il put dire au P. Wieger: « Oh! comme je souffre des entrailles. » Une fois sur son lit, le Père cessa de s'agiter. On crut à une syncope, c'était la fin! Le Père Wieger lui donna une absolution: « Vite, l'Extrême-Onction, » ajouta-t-il. Le P. Becker, arrivé en toute hâte, commença l'Extrême-Onction, avec la formule générale, puis reprit les onctions en détail. Le P. Alphonse fit un signe d'assentiment quand on lui dit qu'on allait lui donner l'absolution et quand on lui dit à l'oreille les noms de Jésus, Marie, Joseph,... *credo*, *spero*, *amo*.

L'avis du P. Wieger est qu'avant la fin des onctions, le malade avait cessé de vivre, prévenant le *Proficiscere, anima christiana*, que récitait le P. Gaudissart. — La chute, le transport à l'infirmerie, l'examen médical rapide, la mort, tout cela s'était fait en moins d'une demi-heure.

Aussitôt après la mort, le corps devint bleuâtre, surtout au cou, où les veines jugulaires se gonflèrent. Puis, peu de temps après, la figure et les mains redevinrent blanches; le visage respirait une grande paix, la paix de la mort.

Le R. P. Jean-Marie Louail (1855-1907).

Le Père Jean-Marie Louail naquit en 1855, à Saint-Gouëno (Côtes-du-Nord), d'une excellente famille bretonne où se perpétuaient les vieilles et nobles traditions de foi, de piété et de mœurs exemplaires.

Cultivateur-propriétaire, conseiller d'arrondissement, en même

temps que maire, son père était l'homme le plus estimé du pays. Ce n'est pas sans doute par la littérature qu'il était arrivé à en occuper la première magistrature ; mais combien plus difficiles et estimables ne sont-elles pas ces grandes vertus, si rares de nos jours, faites d'intégrité morale, de foi chrétienne et de dévouement désintéressé ! Aussi bien, quand Jean-Marie aura grandi et qu'il aura appris à tenir passablement une plume, aidera-t-il souvent son père dans la confection, toujours tyrannique et parfois dangereuse, de certains rapports sur les questions administratives.

La vocation religieuse est une forme admirable de la bénédiction céleste sur les familles chrétiennes ; aussi voyons-nous que Jean-Marie eut une sœur qui se donna à Dieu. Lui-même, à son tour, se sentit dès l'enfance un attrait simple et exclusif pour le sacerdoce. Peut-être l'exemple et le commerce de son oncle, ancien directeur très distingué au séminaire et alors curé-doyen de Plémet, y fut-il aussi pour quelque chose, en rendant sensible à l'esprit de l'enfant la forme d'abord vague et indécise de l'appel intérieur. C'est, en effet, chez lui que Jean-Marie passait presque tout le temps de ses vacances, alors qu'il était élève du petit séminaire de Plouguernevel.

Ces vacances étaient pour lui un temps de repos et de distractions, sans doute, mais non pas d'oisiveté, encore moins de dissipation. Sous la direction très ferme de l'oncle, encore professeur et maître, alors qu'il n'était plus que curé, Jean-Marie partageait ses journées entre l'église, l'étude et de saines promenades. Rentré au petit séminaire, il se retrouvait dans son élément et reprenait d'emblée la tête de sa classe. Pieux, travailleur, réfléchi, il fut toujours le meilleur écolier ; et, à la fin de l'année, revenant chargé de prix et de couronnes, il était la joie de la famille et l'orgueil de son oncle.

Du petit séminaire de Plouguernevel, il alla au grand séminaire de Saint-Brieuc. Là Dieu lui donna, en plus des grâces qui préparent le prêtre, celle qui tourne le cœur vers la vie religieuse et fortifie l'âme pour accomplir le grand sacrifice de tout quitter.

Son caractère était trop ferme, trop habitué à agir par raison, à obéir à la voix du devoir, pour hésiter longtemps. Il se contenta de suivre les directions qui lui conseillaient sagement de ne rien précipiter et, au mois de septembre 1877, il entra au noviciat d'Angers ; il avait 22 ans.

Pendant ses deux ans de probation, ennemi de tout ce qui attire l'attention, il se fit surtout remarquer par cette régularité modeste qui ne passe jamais inaperçue. N'est-elle pas, en effet, l'exemple vécu de la doctrine prêchée sous toutes les formes et aimée de tout le monde dont elle est l'idéal !

Entre son noviciat et les études de philosophie, pendant un an, il occupa la place de surveillant au collège St-Ignace, à Paris, un peu dépaysé sans doute dans un milieu si différent de celui où il avait toujours vécu jusque-là. Il put entrevoir le monde qu'il devait travailler à convertir. Pourtant, ce n'était pas là le champ d'apostolat que rêvait le F. Louail. Il était entré dans la Compagnie pour être religieux, mais, si possible, religieux missionnaire.

Religieux avant tout, il était par le fait décidé à sacrifier les Missions selon l'ordre de l'obéissance; car il comprenait déjà trop bien ce qu'il fut appelé à expliquer aux autres, quand il visita les séminaires, lors de son dernier voyage en France. Plusieurs séminaristes lui objectèrent que leur principal désir était les Missions et qu'en entrant dans la Compagnie, il fallait obéir, même si on leur refusait ce genre d'apostolat! « Mais, répondait le P. Louail, si c'est la voix de Dieu qui vous appelle aux Missions par cet attrait du cœur, ne vous appellera-t-elle pas encore par l'ordre de l'obéissance qui est l'expression suprême de sa volonté »? Ayant déjà fait sa philosophie au grand séminaire, il n'eut que deux ans pour préparer son *de universâ*. Dès l'année suivante, il partit pour la Chine. Après une année d'études chinoises où il progressa rapidement sans de bien grands efforts, il fut placé comme professeur de français et surveillant au collège européen de Chang-hai.

Sa connaissance de la langue anglaise lui rendit beaucoup de services. Il arriva vite à en posséder même la prononciation d'une façon relativement remarquable.

Les quatre années de théologie qui suivirent, firent apprécier son intelligence lucide, son jugement sain, sa mémoire sûre, son esprit subtil à l'occasion et se jouant dans les discussions. Mgr Garnier, qui avait plusieurs fois assisté aux brillantes menstruales défendues par le F. Louail, en avait conçu la plus haute opinion. Le Père Rabouin, son professeur, étant tombé malade, et donnant quelques inquiétudes, on demandait devant Sa Grandeur qui le remplacerait: « Oh! dit Monseigneur, ce ne serait pas encore bien difficile; n'avons-nous pas le F. Louail? » A ces qualités s'ajoutait avec la régularité religieuse une grande prudence.

Au sortir des études, le P. Louail fut choisi pour diriger le collège européen de Hong-k'eou à Chang-hai, que quelques années de régence lui avaient fait connaître. Il y restera jusqu'à son troisième an et y reviendra, deux années plus tard, passer trois années encore.

Dans ses rapports avec les élèves, les professeurs et les gens du monde, il savait joindre une grande douceur à une grande fermeté,

modeste dans son attitude, mais non pas timide pour exiger ce que la règle, le règlement, le droit ou la raison demandaient. Prêchant d'exemple, il se montrait d'une assiduité extraordinaire à tous les devoirs de sa charge. On était sûr de le trouver toujours chez lui aux heures réglémentaires. Rien en lui qui trahît jamais la moindre fatigue, le moindre ennui, malgré l'importunité de ces continuelles distractions et de cette perte de temps. Il ne s'impatientait pas si l'on abusait de sa charité au parloir ou au confessionnal. Il traitait les affaires en religieux qui se considère toujours comme l'intermédiaire ou le représentant de Dieu ; aussi bien était-il en haute estime auprès de tout le monde.

En 1898 nous trouvons enfin le Père Louail missionnaire au milieu des vraies populations chinoises. Il va connaître, par quelques années de travail et d'expérience, cet apostolat si particulier du missionnaire en district.

Le P. Louail, après son troisième an, avait passé plusieurs mois à Choei-tong dans le Ngan-hoei. Il avait donc déjà travaillé en pays païen, encore que les chrétiens *baptisés* seuls, en raison de leur grand nombre, fussent suffisants pour absorber son temps. A cette époque, les catéchumènes étaient fort rares à Choei-tong. On était surtout occupé par l'administration des sacrements : beaucoup de confessions, bon nombre d'extrêmes-onctions, de mariages... beaucoup de petites affaires litigieuses à régler pour mettre ses paroissiens d'accord ; sans compter les disputes entre chrétiens et païens. Le P. Louail apprit alors à monter à cheval, ou pour mieux dire, à mule. Il devait visiter ainsi son district et aller à plusieurs lieues de distance dire la sainte Messe dans des chrétientés annexes. Par quelques semaines d'exercices laborieux, il s'était mis aussi au courant de la langue de ces pays si différente du langage de Chang-hai. Il laissa à Choei-tong le plus excellent souvenir.

En 1898, le P. Louail revient donc en district, aux environs de Chang-hai non plus comme simple missionnaire, mais comme ministre d'une section, ayant par conséquent une responsabilité beaucoup plus grande. Un certain nombre de missionnaires se trouvaient sous sa dépendance. Outre les affaires ordinaires de l'apostolat, il lui revenait de prendre toutes les décisions importantes tant au point de vue spirituel qu'au point de vue temporel. Il s'acquitta toujours de cette charge à la satisfaction universelle, et c'est là que les supérieurs vinrent le chercher pour le placer enfin à la tête de toute la Mission, dont il fut nommé Supérieur Général en 1900.

Nous ne saurions analyser ces lourdes et accablantes années de supérioriat, tant la matière est complexe, en raison des travaux si

variés, des responsabilités multiples et des devoirs toujours graves. Nous ne pouvons non plus, ni jour par jour, ni mois par mois, suivre les pas de ce voyageur étrange, auquel sa charge imposait des pérégrinations incessantes, soit à travers de grandes provinces chinoises, soit à travers les océans. Considérons-le successivement de quelques points de vue principaux, et de l'ensemble il nous restera peut-être un profil nous rappelant quelque ressemblance.

En Chine plus qu'ailleurs, l'extérieur influe beaucoup sur l'impression produite. Celui du P. Louail n'avait rien qui pût le signaler d'une façon particulière, car il était de taille très médiocre. Il rachetait ce déficit par une attitude grave, modeste et digne. Figure ouverte, œil vif, barbe patriarcale, son air habituellement ou naturellement sérieux s'épanouissait volontiers dans un excellent sourire ; de sorte qu'il provoquait en même temps la sympathie et le respect. Il possédait un tempérament robuste, et pour l'application au travail intellectuel, il semblait infatigable ; aussi serait-il juste de dire qu'il devait ses succès dans tous les genres d'études abordées, autant à cette ténacité laborieuse qu'aux excellentes dispositions d'une intelligence secondée par un tempérament calme et bien équilibré.

Nommé supérieur, et mis à l'improviste en face de multiples et grands devoirs qui lui incombaient, c'est avec une certaine tristesse résignée, un regret profond, qu'il reçoit les démonstrations de sympathie qui accueillent sa nomination.

Il commence bientôt ces longs et pénibles voyages qu'il renouvellera souvent pour visiter, dans ces deux grandes provinces, tous les districts sinon toutes les chrétientés où travaillent ses frères. Il a entendu la voix de Dieu qui lui a dit : *Fratres tui pascunt oves in Sichimis ; veni, mittam te ad eos.* Il a répondu : *Presto sum.*

Un double intérêt soutient ses forces et son courage : il doit se rendre compte des besoins matériels et spirituels à soulager, et en même temps connaître intimement ceux qu'il est appelé à commander comme supérieur, à aimer comme frère, à diriger et consoler comme père. Que de choses nouvelles pour lui ! C'est avec courage et humilité qu'il les étudie pour suppléer à l'expérience, qui naturellement ne peut être complète au début.

Il se montre heureux de partager les privations de ses frères ; car ces chevauchées immenses à travers des routes qui n'en sont pas, ne sauraient s'accomplir sans de pénibles surprises pour la nature. Il donne l'exemple de l'endurance et de la gaieté quand les contretemps multiplient les mortifications. La table est parfois maigre ; le riz, qui ne vaut pas le bon pain, est accompagné de singulières

choses dont la cuisine chinoise garde le secret. Au soleil du départ succèdent le vent, le brouillard, la pluie ; il faut passer des montagnes, traverser des torrents, marcher dans des ornières, être surpris par la nuit, rouler parfois avec la mule dans la poussière ou l'eau d'un fossé ; tout cela ne constitue pas un résumé de situations imaginaires. Le soir, le P. Louail, par pure dévotion et pour se reposer pieusement, aimait, si cela était possible, à dire son bréviaire, alors que les chapelets autorisés en tenaient lieu. Le plus souvent, il se levait de bonne heure pour faire une heure de méditation avant la sainte messe. Il est probable que cette conduite austère, au milieu des longues et quotidiennes fatigues de ces courses non interrompues, influa sur l'épuisement graduel de ses forces. Il aurait été assez difficile de savoir ce qui eût pu lui être plus utile ou plus agréable pour aider par une table de son goût à soulager ses besoins ou à réparer ses forces. Il semblait avoir peur de donner le mauvais exemple, et se rappeler continuellement ce mot de S. Ambroise: "qu'il est beau de n'avoir qu'à être vu pour être apôtre : *Quam pulchrum est ut videaris et prosis !*" Et vraiment il laisse à tous ceux qui l'ont vu à l'œuvre un grand souvenir d'édification. Les chaleurs accablantes ne modifiaient pas son attitude. Ne faisait-il pas ses exercices de piété toujours à genoux ? Il aurait pu se dispenser, avantageusement peut-être, de certains ministères de détail, comme d'entendre les confessions des chrétiens, mais tel n'était pas son sentiment. Il disait que cela le reposait. Il se rendait aussi compte par là de l'instruction religieuse des néophytes et pouvait à bon escient faire aux missionnaires les remarques convenables.

Cette conduite religieuse si exacte, alors qu'il est plus difficile de ne pas céder un peu à la nature, et cela très sagement, montre assez que le Père avait toujours devant les yeux l'idéal de perfection qu'il voulait atteindre en dépit de tous les obstacles.

Nous ne pouvons nous rappeler encore sans édification la délicate charité du P. Louail. C'était bien la vraie vertu de charité basée sur l'amour de Dieu, et véritable fruit de l'amour des âmes en Dieu. Nul ne pouvait se croire préféré ; et qui donc aurait pu se dire moins apprécié et moins aimé ?

On pouvait rendre cette justice au Père Louail qu'il portait au plus haut point l'impartialité de jugement ; et ni les plaintes, ni les réclamations, ni les litiges, de quelque nature qu'ils fussent, ne pouvaient l'amoindrir. La charité naturelle est ombrageuse ; la charité en Dieu est immuable.

Cette charité si remarquable s'harmonisait avec une loyauté qui ne se laissait jamais prendre en défaut. Je ne sais si la perfection

de la loyauté lui a jamais coûté de grandes victoires; en tout cas l'aveu d'une erreur n'était pas pour le troubler; et, encore qu'il aimât la discussion et qu'en bon Breton il ne rendît pas les armes dès la première passe, la résistance qu'on pouvait lui opposer ne sembla jamais lui être désagréable ni projeter même une ombre sur la cordialité des bons rapports. Pour lui, s'il fit la moindre peine, ce fut toujours sans le vouloir.

Disons encore, qu'habitué à agir avec droiture et simplicité, selon son caractère et son éducation, il ne chercha pas à 46 ans à apprendre la perfection de la langue diplomatique, si chère aux gens du monde et bien plus difficile que le chinois. De l'homme du monde, même par transparence, il ne laissait absolument rien paraître. Religieux avant tout, il lui suffisait de la dignité modeste que nous apprennent nos règles et le code ecclésiastique. Impeccable sur ce point, il se montrait avant tout homme intérieur.

Les devoirs de sa charge le conduisirent deux fois en France et à Rome; quand il revint, s'il avait beaucoup à nous raconter sur les personnes et les choses de la Compagnie, il était assez inutile de lui demander des nouvelles moins ecclésiastiques. Ce qui, à tant d'autres points de vue (sciences, arts, nouveautés diverses, pogrès de tous genres), eût pu tenter une curiosité fort légitime d'ailleurs, semblait n'exister plus pour lui.

A Rome, sa seule distraction fut une visite au Souverain Pontife et il ne regarda guère autour de lui. A ses yeux la Ville Eternelle n'était ni la Rome païenne, ni la Rome scientifique ou artistique, mais la Capitale du monde chrétien, dont Saint-Pierre et le Vatican résument tout. Mais, en cela comme en tant d'autres choses, il admettait parfaitement qu'on eût un goût tout différent et qu'on fût avide d'admirer ce dont, personnellement, il se désintéressait.

Dans ses exhortations, dans sa conversation, dans sa direction, dans ses appréciations, c'était toujours le point de vue surnaturel qui l'inspirait.

A son dernier voyage, il visita nos maisons de formation et d'études; il passa par un certain nombre de séminaires, où nous sommes bien peu connus, sauf de nom. Il fut admis à parler sur la mission, la vie de missionnaire, la vocation apostolique; partout il produisit la meilleure impression, mais ce ne fut ni par le charme d'une parole étudiée, ni par la séduction d'une conversation éloquente, ni par le prestige d'une manière ou d'un extérieur qui captivent, ce fut par son air surnaturel. La fatigue ajoutait à son visage austère quelque chose d'ascétique et de souffrant, qui tenait

lieu du plus insinuant des exordes. Il parlait avec simplicité, mais la conviction remplaçait l'art ; il prêchait l'abnégation qui doit tenir la première place dans le programme de celui qui se prépare aux missions, et toute sa physionomie semblait rendre témoignage de sa sincérité. C'était, en vérité, un témoin qui, s'il ne s'était pas fait égorger, se laissait en quelque sorte mourir. Car, à ce moment même, il était plus que fatigué ; il était déjà si visiblement malade que, frappés de son épuisement, les médecins voulaient s'opposer à son départ ; on voulait le garder quelques mois de plus ; c'était le seul moyen de guérir un mal que l'excès de travail avait fait naître et qu'il devait fatalement aggraver.

Mais, il eût été bien difficile d'obtenir de lui qu'il consentît à rester six mois en France pour prendre du repos ; et sa présence était si nécessaire en Chine qu'on n'osa pas le lui commander.

Ce n'était certes pas qu'il prît plaisir à se condamner en quelque sorte lui-même ; il ne demandait pas mieux que de vivre, désirant travailler de longues années à la gloire de Dieu dans cette immense et belle vigne du Kiang-nan, qui était son trésor et qui possédait tout son cœur. Mais comment se résoudre à prolonger indéfiniment un intérim qui, à tant de points de vue, était forcément une source de gêne, d'ennui et de tiraillements multiples !

Au mois de décembre 1906, le Père arrivait à Chang-hai. Il reprit courageusement son poste de combat. Il recommence ses visites dans les districts du Kiang-sou : il répond, comme par le passé, à toutes les lettres qui lui arrivent de toutes parts ; sa porte, quand il est à Zi-ka-wei, n'est jamais consignée et les visiteurs nécessairement conspirent, en dépit de leur bonne volonté, contre le repos du pauvre P. Supérieur. Bientôt il est épuisé ; le médecin le condamne à l'infirmerie. Pour son mal, une chambre et des médicaments ne suffisent pas. Il faut un changement d'air, un régime nouveau, la mer, les bains, le repos, l'impossible repos, tant que pèseront sur ses épaules les épuisantes responsabilités de Supérieur général.

Enfin, la gravité du mal vient appuyer d'une manière si évidente, si menaçante, les verdicts des médecins, et les supplications de tous ceux qui avaient quelque droit d'élever la voix, qu'un voyage à Wei-hai-wei (1) est décidé et aussitôt mis à exécution.

Il était sans doute un peu tard et cette station n'offrait pas un changement de climat suffisant pour agir rapidement et efficacement. Il fallut donc se résigner à partir pour la France.

---

1. Port de mer chinois à l'extrémité N.-E. du Chan-tong, à 350 kilomètres de Chang-hai.

Quel était le sentiment du P. Louail dans tout ce dernier épisode, le plus crucifiant pour lui, non à cause de la crainte de la mort, mais en raison des circonstances? C'était tout simplement la parfaite soumission à la sainte volonté de Dieu. Tel était d'ailleurs, on peut le dire, tout le résumé, toute la synthèse de sa spiritualité depuis longtemps.

Le 15 juillet 1907, de l'hôtel où il était à Wei-hai-wei et devant déjà, sans doute, envisager ce retour en France qui lui coûtait tant, il écrivit à un Père: « Un petit souvenir spécial dans vos prières s'il vous plaît; demandez surtout à Notre-Seigneur qu'il en soit uniquement ce que Lui sait être ce qu'il y a de meilleur pour le bien de mon âme: " *infinities melius cognoscit...* »

Et quand il sera à Paris, encore bien plus épuisé et bien plus malade, après cette fantastique course à travers la Sibérie, à toute vapeur, dans les plus abominables conditions de confortable pour un agonisant, voilà que le P. Le Corvec, se rendant à Compiègne, lui dit: « Je vais demander aux Carmélites de prier leurs bienheureuses Martyres, d'obtenir votre guérison. » — Aussitôt le P. Louail de répondre: « Pas de miracle, pas de miracle; que seule la volonté de Dieu s'accomplisse; sa sainte volonté pure et simple. » Puis, après avoir causé quelques instants, comme le P. Le Corvec allait le quitter: « C'est bien entendu, je ne veux pas de miracle; je désire seulement ce que le Bon Dieu voudra. »

On a raconté ici ce voyage étrange à travers la Sibérie, accompli dans des conditions exceptionnellement navrantes, par trois pauvres malades obligés, sous peine de mourir, de s'exposer à s'épuiser à mort pour éviter de mourir. Dieu est de la partie, n'en doutons pas; car, après tant de souffrances bien partagées, tant de craintes de se voir obligés d'abandonner un de leurs compagnons ou de mourir tous les trois ensemble, ils arrivent à Paris; non pas sains, mais saufs... ils n'ont plus de force; il faut les porter, il faut leur donner un peu de nourriture, mais avec ménagement, tant les organes sont épuisés par la maladie, la fatigue et les privations... et on se demande si le miracle qui les a fait échapper à la mort en chemin de fer va se prolonger plus longtemps...

Mais le P. Louail ne veut pas de miracle... nous n'avons donc plus qu'à citer la lettre qui relate sa mort.

C'est le F. Arvier qui donne à Monseigneur Paris les détails dont nous rappelons les principaux.

Le Père Louail mourut le 31 août à 11 heures du matin, à l'hôpital de St-Jean de Dieu. Il fut à ses derniers moments assisté par le frère Arvier et le Père d'Armailhacq. Le R. P. Daniel,

appelé à un rendez-vous urgent, et se trouvant déjà très en retard, l'avait, bien forcément, quitté il y avait un quart d'heure. Le P. Cisterne, après avoir extrémisé le malade vers 9 heures et récité les prières des agonisants, s'était retiré; et le P. de Barrau qui l'assistait avait dû se remettre au lit.

Ce qu'il y eut de surprenant, ce fut la rapidité de cette mort, alors que l'état du malade depuis deux ou trois jours semblait donner de légitimes espérances. La veille, le médecin disait au frère Arvier que, malgré sa grande fatigue, le Père se remettrait certainement, car il était *sérieux* et prenait régulièrement tout ce qu'on lui ordonnait et obéissait exactement. Depuis quelques jours, il devait s'alimenter toutes les heures.

Cependant la veille au matin, il avait eu une faiblesse qui tenait à ce que le malade ne prenait rien entre minuit et 7 heures du matin, grave imprudence dans son état. Le frère infirmier lui fit donc dire par le médecin qu'il devait à tout prix prendre de la nourriture la nuit comme le jour, à moins de sommeil. Le P. Cisterne lui fit la même recommandation... dût-il faire le sacrifice de la Ste Communion. Mais le frère infirmier dit que l'on donnait souvent la Ste Communion après minuit, et que l'aumônier s'y prêtait avec une grande charité.

Le 30 au soir, cependant, l'infirmier dit au frère Arvier que le malade était plus fatigué que de coutume; qu'il était inquiet de sa faiblesse et de la lenteur qu'il mettait à prendre sa nourriture. Le frère, alors, alla voir le Père, causa un peu, prit sa température qui était assez normale, le pouls étant faible mais vif. La nuit se passa sans incidents. Le matin à 6 h. ½ le P. de Barrau et le frère allèrent dans sa chambre pour recevoir la Ste Communion; le malade parut comme de coutume; mais, vers 7 heures, l'infirmier dit au frère Arvier que le Père était plus fatigué. Le Frère alla le voir et lui demanda comment il se trouvait: — « Pas fort, » répondit-il. Le médecin arriva un peu avant 9 heures. Le F. Arvier lui parla de l'Extrême-Onction. — « Il est grand temps, dit le docteur. — Comment, dit le Frère, je l'ai vu il y a deux heures à peine, il n'en était pas là. — Je n'y comprends rien, reprit le médecin, mais le fait est là; et ses idées ne sont plus très claires. Est-ce le cœur? non; c'est lui qui va le mieux. »

Le F. Arvier se rendit aussitôt à sa chambre où venait d'arriver le P. Cisterne, qui exhortait pieusement le malade à la résignation selon le bon plaisir de Dieu.

Il n'y avait plus de temps à perdre. Le Père reçut immédiatement les derniers sacrements, mais peut-être n'avait-il déjà plus

sa parfaite connaissance. Cependant, après la cérémonie, le P. d'Armailhacq le vit faire le mouvement des lèvres, quand on lui donnait à baiser le crucifix.

« Ce qui nous a le plus frappé, dit le F. Arvier, c'est un mouvement violent et rapide des yeux, comme cherchant à voir quelque chose. Ce mouvement me semblait indiquer par moments la frayeur, la surprise; puis, peu à peu le calme revint en même temps aussi que diminuaient les forces; et à 11 h. précises, d'une manière presque imperceptible, son âme s'envolait au ciel. »

Par télégramme, la famille réclama immédiatement cette pieuse dépouille, qui, dans l'humble bourgade des Côtes-du-Nord, sera sans doute une semence féconde. Car entre cette tombe et le berceau d'antan, quelle vie d'innocence, de piété, de zèle et de sacrifice! En Bretagne, les cimetières disent quelque chose! et, de ce tombeau extraordinaire, si bien creusé par la *volonté de Dieu*, il sortira des voix que la foi bretonne entendra. P. Bizeul.

Le R. Père Ernest-Armand Traub (23 novembre 1842 — 16 octobre 1906).

I. Le marin et les premiers essais de vie religieuse.

Ernest-Armand Traub naquit le 23 novembre 1842, à Strasbourg « en la maison de la citadelle », ainsi que le porte son extrait de naissance.

Son père, Mr Jean-François Traub, était Maître-tailleur au 72me régiment de ligne. Sa mère avait nom: Julienne-Françoise Deltombes.

Dès que son âge le lui permit, le jeune Ernest entra au lycée impérial de Besançon, où il fit sa 1re Communion, le 21 Juillet 1853, comme l'atteste l'inscription d'une médaille que l'on trouva sur lui après sa mort.

En sortant de Besançon, il continua ses études au lycée de Brest, pour les terminer sans doute au Collège de Lorient, où il ne passa que six mois.

Son frère aîné, Edouard, avait déjà subi, avec succès, les examens pour le Borda, et devint un officier des plus distingués.

Entraîné par l'exemple d'Edouard, Ernest rêva, à son tour, d'être marin. Il n'avait pas encore seize ans, quand il se fit inscrire dans la marine marchande à Dunkerque. Embarqué aussitôt comme novice, il inaugura la série de ses nombreux voyages, dans toutes les mers du globe.

En 1861 il passait son examen de volontaire de la marine de l'Etat et continuait à naviguer en qualité d'aspirant volontaire, faisant le quart à son tour et assimilé aux officiers dont il partageait la vie. Ses commandants tour à tour dans leurs notes, louent « sa grande intelligence des choses de la mer, son zèle dans le service et son dévouement tout spontané. » A la suite d'un cyclone, par une mer très forte, il s'était précipité tout habillé à la mer pour secourir un matelot tombé d'une vergue.

Dans son journal de bord, très intéressant et tenu, jour par jour, avec une nettteté et une précision remarquables, il note soigneusement les jours où le Saint Sacrifice de la Messe était célébré sur les navires, ainsi que le nom des Evêques et Missionnaires qui y avaient pris passage.

Cette respectueuse attention pour le plus auguste des Mystères de la religion et pour ses Ministres, laisse facilement deviner à quelle source il puisait son esprit de dévouement et de sacrifice.

Cependant, les fatigues essuyées au cours de ses voyages, ayant notablement altéré sa robuste constitution, notre marin se vit condamné à prendre du repos. Un congé de convalescence lui fut accordé. Il se décida à le passer à Châteaubriant (Loire Inférieure).

Dans ce milieu breton éminemment chrétien, ses pensées prirent leur essor vers des horizons plus hauts que ceux de la carrière maritime qui s'ouvrait pourtant devant lui si riche d'espérance. La Médaille militaire qui venait de lui être décernée, alors qu'il n'avait que 22 ans, autorisait pleinement ses rêves d'avancement et de gloire. Autres étaient les desseins de Dieu.

Comment Ernest Traub entra-t-il en relations avec le R. Père de Ponlevoy, de la Compagnie de Jésus, alors préposé au Gouvernement de la Province de France, c'est ce que ses cahiers de note n'indiquent pas. Toujours est-il que, deux mois après son débarquement, il recevait du Rév. Père auquel il avait confié ses aspirations, le billet suivant :

Paris, le 24 novembre 1865.

Mon bien cher ami,

« J'ai reçu hier votre lettre du 21 novembre. Je le crois, le doigt de Dieu est là : « *Magister adest et vocat te.* » — Soyez donc le bienvenu. Je vous tends la main. Oui, réglez, expédiez vos affaires ; le plus tôt sera le mieux. Si vous pouvez vous exécuter pour cette époque, venez à Angers (1), c'est moi-même qui vous ouvrirai la porte. En attendant, mettez-vous en rapport avec le P. Turquand,

1. La maison du noviciat à cette époque.

Supérieur de notre maison de Brest, il pourra vous diriger dans les préparatifs.

« Courage, au nom de Dieu! Croyez bien à mon affection dévouée en N.-S. »

Mais les affaires d'Ernest ne s'expédièrent pas aussi promptement ni aussi facilement qu'il l'aurait voulu. A l'expiration de son congé qui n'avait pas été prolongé, et alors qu'il lui manquait encore trois mois de navigation, pour avoir le droit de donner sa démission, un ordre formel d'embarquement immédiat lui arrivait. Il n'y avait qu'à obéir. Au lieu de franchir le seuil du Noviciat d'Angers, ce fut à bord du *Souffleur* qu'il monta le 6 janvier 1866, mais en se disant bien à lui-même et en faisant savoir au R. Père de Ponlevoy que ce qui était différé n'était pas perdu.

A l'expiration de ces trois mois de probation, d'un nouveau genre, durant lesquels son regard ne se détourna pas, un seul instant, du but à atteindre, il réussit, en effet, mais non sans peine, à se faire libérer complètement, et le 13 avril 1866, il se présentait bravement, âgé de 23 ans et six mois, au Père Maître des Novices d'Angers.

Au noviciat, la ferveur et la bonne volonté de Ernest Traub furent au-dessus de tout éloge. Cette vie de régularité et de charité semblait singulièrement douce au marin, ballotté par tant de tempêtes et habitué aux durs labeurs du bord. Sa joie fut sans mélange lorsque, le 18 septembre 1867, septième anniversaire de Castelfidardo, il reçut la tonsure dans la Chapelle du Noviciat d'Angers, des mains de Monseigneur Languillat, Vicaire Apostolique de Nankin.

Cependant Dieu permit qu'il fût soumis à une nouvelle et très pénible épreuve, avant de pouvoir s'établir définitivement dans le port de la Compagnie de Jésus.

Le changement d'habitudes, une application trop tendue, sans doute, à la Méditation, ainsi que la brusque privation du grand air, ne tardèrent pas à engendrer de violents maux de tête et à donner des craintes sérieuses pour une santé déjà si ébranlée par les années de mer.

Une diversion s'imposait. Le R. Père de Ponlevoy conçut l'espoir qu'une halte de plusieurs mois au collège St-François-Xavier de Vannes, serait salutaire. Loin de s'améliorer, l'état ne fit qu'empirer, et, sur l'avis des médecins, le R. P. Provincial se décida, bien à contre-cœur, à conseiller une interruption de vie religieuse.

Mais où aller? La même inspiration vint au Supérieur et à Ernest Traub. Un stage dans les rangs des Zouaves pontificaux viendrait peut-être à bout des maux de tête, sans risques pour la vocation.

Voici, du reste, en quels termes touchants s'exprimait le R. P. de Ponlevoy, dans une lettre écrite à Ernest, de Laval, le 17 mai 1868.

Mon bien cher ami,

« Votre lettre m'a beaucoup consolé; puisse donc aussi ma réponse vous rendre la pareille! Et n'avons-nous pas besoin, l'un et l'autre, de ce bon office mutuel? Des deux côtés, il nous en a coûté pour nous séparer, et pour moi, j'ai été blessé, le premier, de la blessure que j'avais à vous faire. Eh! bien, unissons nos regrets et nos espérances. Dans le vrai, le parti pris à Vannes, était devenu comme nécessaire, et dans cette force majeure il a bien fallu reconnaître la volonté de Dieu, et alors vous êtes parti, comme vous étiez venu, réellement à l'appel d'en haut. Quant au parti pris à Angers, je n'ai qu'à le ratifier et à le bénir, car je crois encore que Dieu seul en est le mobile et en sera le terme. Ainsi, je m'associe de tout cœur à cet espoir que vous emportez dans votre cœur de trouver dans cette vocation temporaire une transition à votre vocation ultérieure et définitive.

Allez donc, cher Frère, vous corroborer dans cette autre milice qui est elle-même une Compagnie de Jésus, et vous reviendrez prendre place sous notre étendard.

Que Dieu vous mène et vous ramène! Vous trouverez là-bas à qui parler. Ma petite lettre d'aujourd'hui vous sera un passeport. Dieu soit avec vous!

« Croyez-moi à jamais bien dévoué en N.-S. ».

Muni de cette lettre précieuse où le R. Père avait mis toutes les délicatesses de son âme, Ernest Traub partit pour Rome.

II. Le zouave pontifical.

Le livret de troupe qui lui fut délivré et qu'il conserva soigneusement, atteste qu'Ernest Traub s'engagea pour deux ans, le 3 juin 1868, dans le corps des Zouaves pontificaux.

Faire le métier de simple soldat, après avoir rempli les fonctions d'officier dans la marine de l'Etat en France, apprendre le maniement d'armes comme les autres recrues, porter le sac, bien plus chargé en ce temps-là qu'il ne l'est aujourd'hui, durant des étapes de 6 et 7 lieues, par des chaleurs accablantes, se contenter, le plus souvent, de la gamelle de soupe, le matin, avec le morceau de bœuf bouilli traditionnel, et, l'après-midi, du *rata*, c'est-à-dire d'une demi-gamelle de pommes de terre, de haricots, de riz ou de macaroni, passer une foule de nuits blanches, car le tour de garde reve-

nait fréquent, dormir sous la tente, c'était dur, et si le régime du grand air avait des chances de dissiper les maux de tête, il n'en avait aucune d'améliorer un estomac déjà délabré.

Le nouveau zouave endura toutes ces fatigues, avec une patience et un entrain que rien ne put lasser; s'agissait-il de soulager un camarade, en le remplaçant dans quelque corvée pénible, il était toujours prêt.

Ce qui lui coûta davantage, au cours de son service à l'ombre du drapeau papal, ce fut de ne pas avoir à se rencontrer avec les Garibaldiens ou avec les envahisseurs des Etats pontificaux. Pour des hommes de sa trempe et désireux, comme il l'était, de donner le témoignage du sang à la cause du Vicaire de Jésus-Christ, la vie du camp et de la caserne est une mort à petit feu, tandis que le corps à corps avec l'ennemi, sur le champ de bataille, eût été une fête.

Durant la période assez longue des manœuvres de l'armée, au camp d'Annibal, au-dessous de Rocca di Papa, Ernest Traub eut la consolation d'assister au spectacle grandiose de la Messe célébrée en plein air par le Souverain Pontife, devant toutes les troupes en armes, et de partager l'enthousiasme qu'excitait Pie IX, quand il traversait les rangs de ses soldats, en leur prodiguant ses bénédictions et le réconfort de ses paroles.

Après le camp d'Annibal, notre zouave prit part à des mouvements militaires sur la frontière de Toscane, où les Garibaldiens commençaient à se masser. Les différentes étapes, voire même les grandes haltes, sont notées sur son calepin, avec autant de soin et d'exactitude que jadis les escales, sur son journal de bord.

Le rapport du 21 juin 1869 lui apprit qu'il était promu au grade de *Caporal*. C'était un peu plus d'un an, après son entrée au corps. On voit par là que l'avancement n'était pas rapide aux zouaves. Les modestes galons de laine n'en avaient que plus de prix.

Sa nomination ramena Ernest Traub à Rome, où il fut versé dans la 1re Compagnie du 1er Bataillon, dont le capitaine était M. de Moncuit, avec M. Dujardin pour lieutenant et M. Le Bailly pour sous-lieutenant. M. de Moncuit, qui avait perdu les deux tiers du bras gauche à Castelfidardo, reçut en 1870, un éclat d'obus, dans ce qui lui en restait, au plateau d'Auvours.

M. Dujardin avait été, lui, amputé d'un doigt. Quand la cessation des hostilités l'eut forcé à remettre son épée au fourreau, il se fit Trappiste. Son ancien capitaine Henri Wyart, devenu le Révérendissime Dom Sébastien, Abbé Général de la Trappe, l'ayant mandé à Rome, le chargea de la surveillance de travaux aux

Catacombes de St-Calixte; un pan de mur qui s'abattit soudain l'écrasa le 10 décembre 1886, au poste de l'obéissance et du dévouement.

Sous les ordres de tels chefs, il n'y avait pas de danger qu'Ernest Traub perdît de vue l'étendard de St. Ignace. Aussi bien, sa piété au camp, à la caserne et pendant les marches ne se ralentit jamais.

La communion fréquente était, du reste, à l'ordre du jour, dans cette 1re compagnie, composée aux deux tiers de flamands, tous fervents Congréganistes de la Ste Vierge, qui se montrèrent si braves dans les chaudes affaires de 1870, avant la prise de Rome, et ce n'est pas le caporal de la 1re escouade qui aurait voulu rester en arrière.

Plusieurs de ses camarades ont affirmé qu'à Rome on le voyait souvent s'agenouiller et prier longtemps, à la *Chiesa Nuova*, devant le tombeau de S. Philippe de Néri.

Huit jours après sa nomination de caporal, c'était le 29 juin, en la fête des SS. Apôtres Pierre et Paul, comme il lisait la vie du Père Pignatelli, de la Cie de Jésus, il s'arrêta à une prière qui le frappa singulièrement et qu'il copia pour l'avoir par devers lui. Cette prière est, à peu de chose près, celle que Madame Elisabeth récitait au Temple: « Mon Dieu, je ne sais pas ce qui doit m'arriver aujourd'hui, mais ce qui est certain, c'est que rien ne m'arrivera que vous ne l'ayez prévu, réglé, ordonné de toute éternité. Cela me suffit; j'adore vos desseins impénétrables, je m'y soumets de tout mon cœur, je veux tout, j'accepte tout et j'unis mon sacrifice à celui de Jésus. »

Il n'est pas téméraire de conjecturer que la récitation de cette prière, écho fidèle de ses sentiments les plus intimes, et son assiduité à ses exercices religieux, sans aucun préjudice pour ses devoirs d'état, lui obtinrent la grâce de reprendre, peu après, le chemin du Noviciat d'Angers.

III. Le religieux et le directeur des âmes.

En juillet 1869, notre zouave n'était pas encore arrivé au terme de son engagement. Plusieurs mois de service lui restaient à faire. Ses chefs, informés de son désir de reprendre la livrée de S. Ignace, obtinrent du Pro-Ministre des Armes, son congé définitif.

Les maux de tête semblant avoir disparu, le R. Père Provincial, consulté, fut d'avis que les portes du Noviciat d'Angers devaient se rouvrir devant le marin-zouave.

Ce fut le 14 décembre 1869 qu'Ernest Traub les franchit pour

la seconde fois. Il avait 27 ans, et son expérience des hommes et des choses de ce monde lui donnait une maturité au-dessus de cet âge. Le Père Maître des Novices ne tarda pas à s'en apercevoir et à en bénir Dieu.

Huit mois après, la France était en pleine guerre avec l'Allemagne. Le Frère Traub fut envoyé d'Angers à Laval, où, en raison de la gravité des événements, Monseigneur Languillat lui conféra les ordres mineurs et le sous-diaconat, le 13 août 1870, puis le diaconat, le 25 septembre suivant.

Bien que novice, le nouveau diacre dont la formation religieuse devait être en tout extraordinaire, reçut l'ordre de commencer immédiatement ses études théologiques, et, à la fin de la 1re année, le R. Père de Ponlevoy, toujours Provincial, lui écrivait de Paris, le 30 novembre 1871 : « De tout mon cœur, au nom de la Compagnie, je vous autorise à faire vos premiers vœux, et d'après le droit, vous pouvez les prononcer le 15 décembre, puisque vous avez été reçu, le 14 décembre 1869, pour rester *in hâc et cum hâc Societate Jesu !* »

A partir de ce jour qui mettait le comble à ses ambitions les plus chères, le Fr. Traub marcha d'un pas plus rapide dans la voie de l'abnégation, en prenant les résolutions viriles qui font les saints.

Ses cours de théologie terminés, il fut désigné pour le Collège S. François-Xavier de Vannes, où il demeura du 9 août 1873 au 12 septembre 1879. On lui confia la surveillance de récréation des élèves de 3me division. Rien ne pouvait mieux lui convenir. Les enfants de cet âge, pour la plupart remuants et espiègles, veulent être menés avec autant de fermeté que de douceur, deux qualités que l'ancien marin-zouave, en raison de sa pratique de l'obéissance militaire aussi bien que de l'exercice du commandement, possédait à un haut degré. Il conquit, en peu de temps, l'affection et le respect de son jeune bataillon, et lorsqu'à l'affection se joint le respect, la partie, en pareil cas, ne peut manquer d'être gagnée.

Le 19 décembre 1874, il fut ordonné prêtre, par Mgr Bécel, dans la cathédrale de Vannes, et dès lors ce ne fut plus seulement la surveillance qui occupa le Père Traub, mais aussi la direction spirituelle des enfants et, plus tard, des personnes du dehors. S'il ne se fit pas remarquer par un brillant talent de parole, comme il se plaisait à l'avouer lui-même, il fut au moins un parfait catéchiste.

Je me trouvais alors au collège S. François-Xavier. Comme j'avais connu le Père Traub à Angers en 1868, que je l'avais même chargé, au moment de son départ pour Rome, de lettres pour mes anciens

compagnons d'armes, ce me fut une vraie consolation d'associer ma collaboration à la sienne, d'autant plus que je dirigeais alors la Congrégation des élèves de 3me division auxquels il enseignait la Doctrine Chrétienne.

Sa conversation et ses exemples m'édifièrent toujours *singulièrement*, je puis certifier mieux qu'aucun autre, qu'il exerça ce ministère de catéchiste, auquel S. Ignace attache une si grande importance, avec autant de dévouement que de savoir-faire, surtout auprès des enfants qui se préparaient à la 1re Communion.

A l'Externat de la rue de Madrid, à Paris, où l'appela le *Status* de septembre 1879, le Père Traub déploya, toujours sous les fonctions de surveillant, de catéchiste et de confesseur, la même ardeur qu'à Vannes, et cela, sans se laisser jamais abattre par la fièvre et de continuelles migraines.

A la fin de septembre 1880, l'avis lui vint d'avoir à commencer son 3me an. Nos maisons de France étant fermées à cette époque, il fallut chercher un refuge à l'éttranger. Ce fut d'abord au château de *Dunans*, en Ecosse, puis au bout de quelques semaines, à *Hadzor*, dans le diocèse de Birmingham en Angleterre, que le Père Instructeur réunit ses tertiaires, au mois d'octobre 1880.

Les amertumes de l'exil et les difficultés d'une double installation nécessairement laborieuse, rendirent cette année 1880-1881 particulièrement méritoire et partant plus féconde en grâces et en fruits de sanctification.

Vers le milieu de la grande retraite, après la méditation du *Règne*, le P. Traub écrivit sur son cahier de récollection ces belles paroles qui le résument tout entier et révèlent le secret de l'ascendant surnaturel si puissant qu'il devait prendre sur les âmes.

« Mon Dieu, je n'ai plus de santé, mes forces sont épuisées, je n'ai ni science ni talents, je ne puis ni prêcher ni enseigner. Que puis-je faire pour votre service, et en quoi puis-je être *insignis?* — Tu auras toujours assez de santé, de science, de force et de talent, pour être pauvre, chaste, obéissant, humble, dévoué, docile envers tes supérieurs, charitable envers tes frères, attentif à observer tes règles, constant et généreux dans la pratique de l'*Agendo contra propriam sensualitatem et contra amorem carnalem et mundanum*. Je t'aiderai, et tes oblations seront, à mes yeux, d'un grand prix. — Ainsi soit-il, Seigneur! »

Et le Seigneur voulut qu'il en fût ainsi. Les 24 années de ministère apostolique du tertiaire d'Hadzor, en la ville de Bourges, où il arriva, à la fin de 1881, l'ont prouvé. Il avait vu de si près les misères du monde et vécu si durement durant ses années de marin

et de zouave, que son cœur l'inclinait naturellement à la compassion pour les douleurs d'autrui; ainsi, fut-il, avant tout, un homme de miséricorde.

Après ses derniers vœux, il se livra, avec plus de zèle que jamais, à la direction des âmes. On était sûr de le trouver presque à toute heure du jour, dans un modèste confessionnal de l'église St-Bonnet, exposé à tous les vents. Un jour vint où une municipalité sectaire fit abattre le clocher branlant de l'église, sans songer à le relever. La disparition du clocher entraînant celle du confessionnal, le Père dut s'installer dans une chapelle! La dispersion de 1901 l'en fit sortir, et il lui fallut se déplacer de nouveau; mais ces exodes successifs, loin de décourager les pénitents et les pénitentes, ne firent qu'accroître leur empressement et leur nombre.

L'accueil du Père était doux et cordial, et, en même temps, très digne. Sa physionomie, où se peignait la souffrance et où se reflétaient la paix et la bonté de son âme, commandait le respect. A peine avait-on commencé à lui parler qu'on se sentait devant l'homme de Dieu, miséricordieux à l'exemple de son divin Maître, mais sachant mettre aussi le fer et le feu sur les plaies, quand leur guérison était à ce prix.

Ennemi des minuties, de la sentimentalité et des détails oiseux, il allait droit au but et étonnait par la concision et la clarté de ses réponses.

Un double amour était l'âme de sa vie, l'amour de Jésus-Eucharistie et l'amour de la très sainte Vierge. « O Marie, disait-il souvent, aidez-moi à faire de mon cœur un ciboire fermé à tous les bruits de la terre, vide de toute créature, ne s'ouvrant que pour recevoir Jésus et pour donner Jésus. »

Jésus, il l'a donné, en vérité, à ces foules, ce n'est pas trop dire, qui sont venues le lui demander. Personnes du monde, officiers, soldats, prêtres, séminaristes, religieux et religieuses, élèves de nos collèges, missionnaires, et scolastiques de la Compagnie, tous sont d'accord pour lui rendre ce témoignage.

Le temps que lui laissaient ses confessions était consacré aux pauvres, qui avaient ses préférences et pour lesquels il savait recueillir d'abondantes aumônes.

Au surplus, quelques extraits de lettres écrites, après sa mort, suffiront pour mettre en relief les traits saillants de sa direction.

Un de nos Pères, missionnaire aux Indes, écrivait de *Kudankulam*, le 22 décembre 1906, au R. P. Recteur de la maison St-Louis, à Jersey: « Je viens d'apprendre par un de mes amis de Bourges la mort du Père Ernest Traub. Je vous serai extrêmement recon-

naissant de me faire parvenir quelques détails sur ce vénéré Père.

« Vous excuserez sûrement mon indiscrétion, mon Rév. Père, quand je vous aurai dit ce que je dois au cher défunt. Il a été, en toute vérité, le Père de mon âme. Après Dieu et Notre-Dame, c'est bien à lui que je dois d'être religieux, prêtre et missionnaire de la Compagnie. Notre Seigneur l'a mis sur ma route, au moment de ma vie où j'avais le plus besoin d'un guide.

« J'allais machinalement lui demander une absolution... je trouvai pour la première fois, une direction vraiment sacerdotale, patiente, indulgente, dévouée, paternelle. Jamais un prêtre ne prit un pareil intérêt à mon âme. Il le faisait purement pour Dieu. Quand il estima, après mes premiers vœux, que son œuvre auprès de moi était achevée, il me le dit et se refusa à toute correspondance ultérieure.

« Pendant les 24 ans de son séjour à Bourges, c'est la même œuvre apostolique d'une direction zélée, que le P. Traub a exercée infatigablement auprès d'un grand nombre d'âmes. »

Une Carmélite rend hommage, en ces termes, à sa prudence unie à une grande fermeté : « Il parlait avec calme, avec bonté et autorité et tout entrait profondément... Je m'en allais toujours toute changée, décidée à devenir la petite servante de tous dans ma famille. Je lui dois une reconnaissance immense ; c'est lui qui m'a conduite *doucement* dans la vie où je marche aujourd'hui, oui *doucement*, sans la moindre pression. Il laissait agir le bon Dieu. »

« Quand il avait compris une âme, lisons-nous dans une autre lettre, il mettait tout en œuvre pour la faire avancer dans la vie spirituelle. On sentait en lui le saint possédé d'une seule pensée, celle de Dieu, d'un seul amour, celui de Dieu. »

Il aimait à redire : « nous n'emporterons dans les tabernacles éternels que le prix de nos souffrances et de nos sacrifices. »

Comme il entendait ne rien céder à la mollesse de nos temps, et qu'il ne craignait pas, selon que Dieu le lui inspirait, d'indiquer la voie des conseils, il arriva que sa parole parut trop dure à plusieurs, qui s'en allèrent tristes comme le jeune homme de l'Evangile et ne revinrent pas, mais ce ne furent que des exceptions très rares.

Aux riches comme aux pauvres, surtout aux riches, il prêchait sous toutes les formes, le renoncement, le sacrifice, répétant sans cesse que « Dieu se plaît à combler de grâces et de consolations, dans la mesure où l'on méprise les douceurs qui se trouvent dans les créatures. »

Sa vocation, qu'il avait achetée au prix de tant de sacrifices

et de persévérance, lui faisait d'autant mieux apprécier la grande grâce de l'appel de Dieu à la vie parfaite pour les âmes d'élite chez lesquelles il secondait alors l'action divine, avec une sainte joie sans doute, mais toujours aussi avec prudence et sans pression aucune selon les témoignages déjà rapportés.

Le Père Traub avait demandé à Notre-Seigneur au 3[me] an, comment il pourrait se rendre *insignis* à son service, Notre-Seigneur lui donna sa réponse en lui envoyant une épreuve très pénible qu'il le savait capable de supporter et qui devait parfaire sa vertu.

Voici, à ce sujet, le récit d'un témoin.

Une jeune fille, d'un rang assez élevé dans la société de la ville, avait lutté longtemps pour obtenir de sa famille l'autorisation d'entrer au couvent. Ses instances furent vaines et elle partit quand même, pour suivre sa vocation, bien qu'elle ne fût pas majeure. L'affaire fit quelque bruit. La famille n'osa pas recourir aux moyens violents, mais elle trouva un ecclésiastique auquel elle confia toute la peine qu'elle ressentait de ce départ. Cet ecclésiastique accusa le Père qui avait dirigé la jeune fille d'avoir conseillé ce brusque départ, et on fit si bien que l'Archevêque crut devoir confier cette affaire à l'Officialité diocésaine. Le Père Traub fut cité à comparaître, sous peine de se voir refuser les pouvoirs dans le diocèse de Bourges.

« On l'interrogea; l'accusateur, surtout, le chargea sans ménagement, lui reprochant d'avoir été irréfléchi, imprudent dans cette question de vocation. Le Père Traub parla avec calme, gardant l'attitude d'un prêtre qui a fait son devoir, et répondant à tout, autant que le lui permettait le secret de la direction. On lui fit même subir une sorte d'examen sommaire *ad audiendas confessiones*. L'homme de Dieu se tira très bien de cet examen improvisé, s'exprimant simplement, avec une parfaite lucidité.

« Devant tant d'esprit surnaturel et de science théologique, les juges se déclarèrent pleinement satisfaits, et acquittèrent l'accusé.

« Ce rude coup n'arrêta pas le zèle du Père; aussi de nouveau on chercha à circonvenir l'autorité diocésaine. L'archevêque écrivit lui-même au R. P. Provincial, pour demander le retrait du P. Traub: la chose allait s'exécuter sans bruit, quand ceux qui avaient mené l'affaire colportèrent partout la nouvelle de leur succès.

« Aussitôt, ce fut comme une levée de boucliers pour défendre le Père. En quelques jours les lettres plurent à l'Archevêché, quelques-unes très pressantes. Plusieurs personnes à la tête des œuvres catholiques. menacèrent de donner leur démission, si on ne leur

laissait pas un directeur qui les stimulait et les encourageait dans leur zèle.

« Monseigneur prévint alors la mesure que le R. P. Provincial allait prendre *ad bonum pacis.* Il retira complètement sa demande et fit même des instances pour le maintien du P. Traub. »

Celui-ci, dans un calme silencieux, goûtait l'amertume de ce calice, sans se départir un seul instant de sa confiance en Celui qui le lui avait présenté, et sans cesser de prier pour ceux qui croyaient bien faire.

Cependant cet apostolat si fécond de 24 années en la ville de Bourges touchait à sa fin. — Brisé par la maladie, le corps était prêt pour la dissolution, et l'heure de l'éternelle récompense pour l'âme pouvait sonner.

Au début de 1906, le peu de vigueur qui restait au vaillant ouvrier déclina rapidement, sans que son entourage s'en rendît bien compte, tant le Père faisait d'efforts pour dominer ses crises.

Avait-il le pressentiment du genre de mort que Dieu lui réservait, on serait tenté de le croire en lisant une prière qu'il avait fait imprimer, pour la répandre avec profusion. Cette prière a pour titre: *Testament et dernières volontés de l'âme chretienne.* J'en détache les passages suivants qui montrent en quelles dispositions le Père ambitionnait de se trouver, au moment où il aurait à *comparaître,* cette fois, devant le souverain Juge.

« O Jésus, j'ignore quand et comment je sortirai de cette vie, et si à ce moment suprême qui décidera de mon éternité, j'aurai le libre usage de mon intelligence et de ma volonté. C'est pourquoi, dès maintenant, je vous offre et je vous consacre mon agonie, unissant, en esprit de pénitence, aux souffrances de votre très sainte Humanité, les dernières douleurs de mon corps et les dernières angoisses de mon âme. . . . .

« Confiant dans votre infinie miséricorde, et comptant sur le secours de votre grâce, je veux, ô Jésus, d'une volonté bien délibérée et irrévocable, que le dernier instant de ma vie honore celui de votre mort, que le dernier battement de mon cœur soit encore un acte de foi, d'espérance et d'amour... »

Il avait dit, dans les premiers jours du mois d'octobre, au R. Père Supérieur, alors qu'une voix intérieure l'avertissait de sa fin prochaine: « Si je ne vais pas mieux dans quelques jours, je vous demanderai, peut-être, l'Extrême-Onction! »

L'habitude où l'on était de le voir ainsi languissant ne laissa pas deviner le danger. Le samedi 13 octobre, le P. Traub entendit encore les confessions. Le mardi suivant, 16 octobre, comme un de

ses frères lui demandait, avant midi, s'il avait de quoi appeler, en cas de besoin: « Oh! oui, répondit-il, soyez sans inquiétude, je frapperai sur le plancher, il y a du monde dans la cuisine, et l'on doit venir à 2 h. ½. »

A 2 h. ½, celui qui entra dans sa chambre, comme il était convenu, crut, en l'apercevant assis dans son fauteuil, qu'il s'était endormi. Il dormait, en effet, mais c'était du dernier sommeil! Il n'y avait plus là que l'enveloppe mortelle. L'âme venait de s'en détacher pour retourner à Dieu.

Le Père Ernest Traub était mort, un mois avant d'entrer dans sa 65me année, les armes à la main, en soldat, et en vrai fils de S. Ignace, sans éclat et sans bruit, n'ayant pour compagnon que Jésus qui vint, sans doute, pour exaucer sa prière, recevoir, à cette heure suprême, le dernier battement de son cœur, et le conduire, Lui-même, en l'assemblée des Saints!

H. Le Chauff de Kerguenec, S. J.

APPENDICE.

Documents sur la Compagnie.

(Communiqués par le P. Vivier.) [1]

I. Lettres Patentes de Louis XIV pour l'établissement de la Compagnie dans les deux Amériques.

(L'original des lettres est dans les papiers de la Mission du Canada.).

Juillet 1651.

Louis par la grâce de Dieu roy de France et de Navarre. A tous présents et advenir, Salut. Considérant les grands travaux que les Pères de la Compagnie de Jésus prennent journellement en l'Amérique septentrionalle et méridionalle pour gaigner à Jésus-Christ les peuples de ces contrées jusques à donner leur vie pour les secourir, et répandre leur sang et soufrir le feu dans ces glorieux emplois. Nous aurions pour pourvoir aucunement à leur subsistance,

1. En ordonnant les archives de la Province le P. Vivier a trouvé sur la Compagnie plusieurs documents qui ne sont pas sans valeur; s'ils ne sont peut-être pas tous inconnus à quelques lecteurs des *Lettres de Jersey*, pour le plus grand nombre cependant ils seront du nouveau et de l'intéressant. Que le P. Vivier veuille bien agréer notre reconnaissance de nous avoir autorisés à les publier.

par arrest de nostre conseil du vingtseptiesme Mars 1647, ordonné que le commis ou receveur général de la traicte de la nouvelle france donneroit ou feroit donner en france chacun an, au supérieur des Missions de cette Compagnie en ladicte nouvelle france, ou à son ordre, pour la nourriture et entretenement des Pères qui travaillent à la conversion des sauvages de ces contrées, la somme de cinq mille livres, mais parce que ladicte somme ne suffit pas dans la continuation généreuse que lesdicts Pères font esdites fonctions, et que d'ailleurs on pouroit à ladvenir faire quelque difficulté au payement de la dicte somme, mesme les troubler en la possession des terres qu'ils ont acheptées, ou qu'on leur a données en l'une et l'autre Amérique, voulans y pourvoir a ladvenir et desirans contribuer autant qu'il nous sera possible a une œuvre si saincte et louable, que celles des dicts Pères de la Compagnie de Jésus, qui n'ont pour but et obiect que l'amour et la gloire de Dieu, et le désir de profiter et assister les pauvres sauvages et les conduire au salut éternel. De l'advis de la Reyne Regente nostre tres honorée dame et Mere, nous avons permis et concédé, et de nostre grace spéciale, pleine puissance, et authorité royalle, permettons et concedons par ces presentes signées de nostre main aux dicts Pères de la Compagnie de Jésus, qui sont residents a present en l'une et l'autre Amerique septentrionalle et meridionalle et leurs successeurs a ladvenir de pouvoir pescher sur les terres qu'ils ont achetées, ou qu'on leur a données, et dans les endroits et limites qui bornent et qui moüillent les dictes terres, sans qu'aucun autre puisse chasser ou pescher dans l'étendue de leurs dictes terres sans leur permission ny prendre et receuëillir les herbages, et toute autre chose qui se trouvera sur les rives de leur terre par louverture des eaux et des marées, dont en tant que besoing, est, ou seroit nous leur en avons fait et faisons don, par ces présentes, et pour donner moyen aux dicts Pères Jésuistes de continuer leurs sainctes œuvres en l'une et lautre Amerique, voulons et nous plaist, qu'ils puissent en vertu de ces présentes s'etablir dans toutes les isles, et dans tous les endroicts de la terre ferme, que bon leur semblera ; pour y exercer leurs fonctions selon leurs privileges, sans qu'ils y puissent estre troublés en quelque façon et manière que ce soit, et qu'a cette fin ils soient reçeus favorablement et reconnus comme nos fidels suiets ; et comme tels qu'ils puissent posseder des terres, et des maisons, et autres choses pour leur subsistance et tout ainsi qu'ils font présentement en cestuy nostre Royaume de france, où ils sont établis, sans qu'ils soyent tenus prendre de nous ny de nos successeurs autres lettres que ces dictes présentes. Voulons en outre

qu'a ladvenir les dicts commis et receveurs ou préposés à la recepte generalle de la traicte de la nouvelle france payent annuellement aux dicts Pères Jésuistes, et a leurs successeurs, conformément a l'arrest de nostre dict conseil dudict jour vingt septiesme Mars 1647 la dicte somme de cinq mille livres, en la forme et manière contenüe en iceluy sans aucune diminution quelconque, ny que les dicts Pères Jésuistes soient obligés d'avoir autres lettres, arrêts et déclarations que ces dictes présentes, et ce nonobstant tout règlement fait et à faire par les gouverneurs, leurs lieutenants, et autres officiers qui pourroient estre establis esdicts lieux par nous où nos successeurs, auxquels nous avons pour ce regard dérogé et dérogeons par cesdictes présentes. Si donnons en mandement à tous nos gouverneurs, leurs lieutenants par nous etablis esdicts pays et à tous nos officiers et suiets de faire pleinement iouyr et user lesdicts Pères Jésuistes, et leurs successeurs du contenu esdictes présentes sans permettre qu'il y soit aucunement contrevenu, cessant et faisant cesser tous troubles et empechemens au contraire. Car tel est nostre plaisir. Et afin que ce soit chose stable et ferme à tousiours nous avons faict mettre nostre sceel a cesdictes Présentes. Donné à Paris au moys de Juillet l'an de grace mil six cent cinquante et un de nostre Regne le neufviesme.

***

Relief d'adresse au Parlement sur les lettres d'establissement des Pères Jésuites en L'Amérique.

Louys par la grace de Dieu roy de France et de Navarre. A nos Ames et feaux conseillers les gents tenants nostre cour de Parlement a Paris Salut nostre cher et bien aymé le Père Paul le Jeune de la Compagnie de Jésus, procureur des Missions de la dicte Compagnie en l'Amerique nous a faict remontrer que par nos lettres patentes du moys de Juillet 1651 ci attachées sous le contresceel de nostre chancellerie nous aurions permis auxdicts Pères de ladicte Compagnie de s'establir dans tous les endroicts es Isles et terre ferme en l'Amerique septentrionalle et meridionalle, avec tous les droicts et privileges, contenus esdictes lettres, et tout ainsy qu'ils font en ce royaume. Mais d'autant que l'adresse ne vous en a esté faicte, et que vous pouriés faire difficulté en l'enregistrement d'ycelles, le dit exposant nous a très humblement supplié, luy vouloir accorder nos lettres sur ce necessaires. A ces causes nous vous mandons que vous ayés a proceder a l'enregistrement de nos lettres d'establissement, et du contenu en icelles, faire iouyr et user lesdicts Pères de ladicte compagnie pleinement et paisiblement, selon leurs

formes et teneur, nonobstant que l'adresse ne vous en ait esté faicte, dont nous les avons relevé et relevons par ces présentes. Car tel est nostre Plaisir. Donné à Paris l'onzième iour de Mars, lan de grace mil six cent cinquante huict, et de notre Regne le quinzième.

II. Idées du P. Charles Cahier sur l'enseignement dans la Compagnie.

J'ai passé plusieurs années sans trop songer que la vocation d'un Jésuite, l'établissement du règne de Dieu chez autrui, avait une application toute spéciale dans la manière dont il nous convient de faire la classe. Cependant, j'en avais entendu parler plus d'une fois, je le disais d'une certaine façon aux autres, dans l'occasion, je savais qu'il avait été dit autrefois parmi nous que le Paraguay d'un professeur était sa classe, que même, comme dit Jouvency : *Puerilem institutionem, mundi renovationem esse*, etc ; enfin cent autres choses de ce genre me fussent venues sur les lèvres au besoin. J'ajoute que j'en tirais en pratique certaines conclusions qui faisaient revenir assez fréquemment dans mes leçons des réflexions sérieuses et chrétiennes même ; et si quelqu'un pensait qu'il se pourrait bien faire que je n'aie pas mis d'intérêt à cette partie des devoirs d'un Jésuite, je dirais encore que je lisais volontiers les livres écrits à ce sujet lorsqu'il m'en tombait sous la main. J'avais ainsi consulté avec plaisir le *Parœnesis*... de Sacchini, etc...

J'insiste sur ce point, parce qu'il pourrait ne pas paraître étrange à celui qui supposerait en moi un véritable oubli de ces objets importants qu'enfin, avec les moyens que nous offre à chaque instant la Compagnie, j'eusse un jour ouvert les yeux, sur une partie aussi sérieuse du devoir d'un professeur religieux. Mais mon but, en écrivant ceci, est précisément de faire voir, que tout en ayant cru, durant quelque temps, remplir mon devoir d'une manière suffisante à ce sujet, je me suis trouvé un jour fort en arrière, et très surpris d'avoir si peu fait auprès de ce que j'ai senti qu'il y avait à faire. Si quelque autre, à cette occasion, pouvait éprouver les mêmes impressions et ouvrir les yeux comme moi, je m'estimerais heureux de lui avoir évité d'en faire si tard l'expérience. Quoi qu'il en soit, voici comment j'ai commencé à penser de la sorte.

Un coup d'œil, vous savez à quelle occasion, sur les étonnantes conséquences qu'avait eues autrefois l'éducation donnée par nos pères ; la considération des efforts qu'ont faits dès lors les ennemis de la religion pour les empêcher d'enseigner, prétendant par là ruiner l'Eglise ; tout cela m'a fait reconnaître que les professeurs de la Compagnie enseignaient à coup sûr de manière à désoler l'impiété et à former tout de bon des chrétiens. J'ai compris que

l'ardeur même des gens de bien pour nos classes, là même et dans des temps où l'éducation n'était pas, du reste, la propriété exclusive de l'impiété, annonçait qu'ils en attendaient autre chose que l'absence des doctrines pernicieuses et des mauvais principes, que d'ailleurs, S. Ignace en faisant passer par la régence ceux qu'il destinait au salut des âmes, avait assurément en vue autre chose que de donner à la jeunesse des professeurs gens de bien, et seulement chrétiens; que le devoir strict d'un honnête homme chargé de l'enseignement, étant, sans aucun doute, de faire régulièrement des instructions à ses élèves sur les vérités de la foi, et de les faire avec zèle; puis, en outre, sous peine d'être un chrétien d'assez mauvais aloi, de rappeler dans l'occasion la pensée du ciel et de nos obligations envers Dieu, j'ai compris, dis-je, tout autrement que par le passé, qu'il devait y avoir quelque chose encore à faire au delà pour un maître appelé à travailler au salut des âmes et qui prétend y préluder dans sa chaire de régent; qu'il ne se pouvait donc point faire que tout se bornât là pour nous, même en rigueur de devoir, si nous prétendions répondre à notre vocation, à nos règles, à l'idée qu'on se forme à bon droit de nous, d'après la connaissance de ce qui a été fait autrefois par les nôtres, etc.; que les lettres n'étaient vraiment en nos mains qu'une industrie pour s'emparer des âmes et y introduire Notre-Seigneur; qu'un professeur de la Compagnie n'était qu'un prédicateur déguisé comme les missionnaires mathématiciens et mandarins de la Chine; et que les études, pour être fort importantes au scholastique, n'étaient pourtant rien au prix du reste, etc.

Là-dessus, Dieu merci, j'ai vu sous un nouveau jour le ministère que j'avais à remplir, et ce qu'il m'avait semblé y faire de bon jusqu'alors me parut énormément mesquin comparé à une fin si haute et au modèle dont je me formais l'idée. Changeant d'idées, je changeai de conduite, et je m'occupai comme d'une affaire sérieuse de ce qui n'avait occupé dans ma façon de professer qu'une place comme secondaire. Voici ce que j'y ai gagné: — affection pour les écoliers, qui s'est glissée dans mon cœur à la suite de la manière dont je m'étais mis à les envisager; — patience assez facile et qui m'a fait supporter cent choses que je n'eusse pas laissées passer auparavant, mais qui n'eussent peut-être mené alors qu'à me faire voir le bout de mon autorité. Il me paraît aujourd'hui comprendre fort bien que bien des défauts, assez désagréables du reste, et assez mortifiants pour le professeur, ne sont pas aussi coupables que j'en aurais jugé avant, à les mesurer parce que j'en ressentais de peine, et je touche au doigt, chaque jour, l'analogie

bien étroite qui établit une véritable parenté entre cent fautes des enfants, et celles que Dieu me passe, et que je me suis moi-même si souvent passées. Je laisse donc échapper bien des petites affaires dont j'aurais fait autrefois grand bruit, sans autre fruit que d'effaroucher mes élèves et de me chiffonner le cœur.

Du reste, les choses n'en vont pas plus mal par suite de cette tolérance. Loin de là, il s'est fait depuis lors une sorte d'enchantement dans ma classe, et bien qu'elle ne soit pas la chose du monde la plus divertissante, ni en soi, ni par les circonstances qui s'y joignent cette année pour moi, il est surprenant combien promptement et à quel degré j'ai acquis ainsi quelque chose d'une véritable autorité qui donne un tout autre poids à mes paroles. J'ai même vu telle rencontre, où la haute lutte n'eût produit rien de bon, tandis qu'une condescendance que jamais peut-être je n'eusse adoptée ces années passées, m'a conduit à bout d'un compromis assez glissant, et m'en a fait sortir à l'avantage d'un de mes écoliers, et de mon autorité à moi-même, tout à la fois.

Dès lors, aussi, il m'a été beaucoup plus facile que je ne l'aurais pu croire, de me conserver la pensée de Dieu dans le cœur pendant que j'enseigne, et parmi les petites crises qui se rencontrent parfois. J'ajoute, ce qu'on jugera du reste aisément, que l'esprit de mes écoliers reçoit avec une facilité qui me surprend moi-même, et mes instructions, et les réflexions que je n'eusse pas cru à propos peut-être de leur suggérer précédemment. Je leur trouve même, à ce sujet, une sorte de capacité qui n'est sûrement que la droiture d'un cœur naturellement chrétien, lorsque s'y présente une pensée vraie que Dieu accompagne de sa grâce. J'éprouve, en même temps, d'une manière sensible, la grâce de la vocation qui demande de moi cette manière d'agir, et me la facilité à la fois. Enfin moins de punitions, plus de progrès, une affection mutuelle assez réelle malgré les petits nuages des mauvais jours, voilà ce que je recueille de mon essai, presque à chaque classe.

Depuis ces réflexions aussi, j'ai aperçu tout autre chose que jamais dans les instructions qui nous ont été laissées sur ce point par nos pères. Jouvency, par exemple, tout succinct qu'il est, renferme une quantité de préceptes singulièrement substantiels, et qui peuvent donner lieu à bien des réflexions. Mais, à part ce qu'il en dit, voici un moyen qui m'a semblé important, j'ai presque dit nécessaire, et dont j'ai retiré, je crois, des fruits réels déjà, en peu de temps.

Quelque bonnes et solides que puissent être des réflexions suggérées çà et là selon l'occasion, leur diversité et leur manque d'ensemble rend bien fugitive leur impression sur des têtes légères

et dissipées. Sans m'interdire donc ce que les occurrences amènent de bonnes pensées à placer dans les leçons, j'ai cru que, comme il m'avait paru utile de le faire pour l'enseignement lui-même, il était important ici d'avoir comme un petit plan caché dont la clé demeure entre les mains du maître, mais dont l'action est plus forte sur les élèves que ne le croira peut-être celui qui n'en aura point fait l'essai. On a en vue un petit ensemble d'idées dont on a combiné à part soi l'enchaînement et l'unité, et tandis que les enfants n'y songent point, on dépose chaque jour une nouvelle pierre qui prend place ainsi à l'insu même de celui qui la reçoit, à côté des autres déposées déjà pour l'attendre. Les matériaux s'assemblent et s'arrangent avec le temps, des applications un peu éloignées, si l'on veut, mais réelles, faites tout de bon et avec plus de force, dans les instructions, cimentent tout cela et il s'élèvera doucement, mais solidement, un petit édifice complet, dont la forme entière ne se démasque qu'après des mois, par des exhortations qui trouvent tout préparé et ne peuvent guère manquer de frapper une empreinte durable.Les enfants se trouvent avoir des idées complètes sans des traités complets qu'ils n'eussent point écoutés, peut-être, et probablement pas retenus, mais on savait ce que l'on voulait faire, on en poussait l'achèvement chaque jour par un travail imperceptible, on se rendait compte à soi-même du progrès (devant Dieu et dans un petit examen après la classe); on savait ce que l'on avait à dire, et on y mettait plus d'intérêt par là même; on en mesurait l'avancement, et, de la sorte, on ne pouvait pas oublier son point de mire; on voilait, on retournait chaque pensée sous diverses formes, et peu à peu tout s'est trouvé construit, pour la vie, peut-être. Les élèves s'aperçussent-ils de cette opiniâtreté à revenir à la charge, ils ne s'effaroucheront pas, tout au plus souriront-ils en voyant parfois arriver d'un peu loin l'idée fixe du professeur; et tout ira cependant son train.



TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES.

Année 1908.

Imprimé par Desclée, De Brouwer et Cie, LILLE-PARIS-BRUGES.

